Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture03pari

31 4963

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME TROISIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Sér. 3
t. 3

LA CROIX

A Jules Massenet.

« ... De l'hygiène et de la propreté... une propreté suisse... »

Il semble à la mère Monis qu'elle entend bourdonner dans son oreille cet axiome cent fois répété par la bonne Mlle Hermann au cours des instructions que, une fois par semaine, du haut de sa chaire d'institutrice protestante, la directrice donne aux femmes d'ouvriers.

« Une propreté suisse, mesdames, pour les vêtements et pour le corps... pour le lit et pour la cuisine... pour vous-mêmes et pour vos enfants... »

« Une propreté suisse... »

Aussi la mère Monis s'est levée bien matin pour repriser les chaussettes de son garçon, pour rapiécer sa culotte, détacher sa veste. Et maintenant elle débarbouille l'enfant à grande eau, au-dessus d'un baquet, avec du savon noir qui mousse autour des oreilles, colle les cheveux par touffes, pique le nez et les yeux du patient.

Pourtant le gamin ne pleurniche pas. De lui-même, il tend la tête à l'éponge. Évidemment il est complice de ce goût subit pour la propreté et la lessive qui fait flotter dans la chambre une buée de buanderie.

C'est qu'hier, à l'école des Ignorantins, le petit a reçu la croix d'honneur. Pour la première fois depuis les deux années qu'on l'envoie « en classe », il est revenu au logis avec l'étoile du mérite, pendue au bout d'un ruban rouge, étalée sur sa poitrine. Sa mère l'a embrassé les larmes aux yeux; ses frères et ses sœurs l'ont contemplé avec admiration ; son père a parlé gravement des choses de l'instruction, de l'égalité qui permet à un citoyen diplomé d'aspirer aux emplois du gouvernement, à un traitement fixe. Et le gamin, stupéfait de ces prédictions, étonné lui-même de son génie, s'est couché, s'est relevé en état de grâce. De la matinée, il n'a dit un gros mot, il n'a fait une sottise. Il obéit avec l'empressement exagéré des premiers communiants fraîchement sortis de l'absolution. Les fermes propos fourmillent dans son cœur, noyé de tendresse. Il veut rester ainsi, toujours, jouer éternellement le rôle du bon petit enfant qui brosse ses ongles, apprend ses leçons, ne cause point en classe, ne se bat pas en récréation ; mais, tous les ans, le jour des prix, monte à l'estrade pour recevoir, aux applaudissements de l'assemblée, un cartonnage doré et une couronne de papier vert.

... D'ici-là, cette après-midi, l'enfant ira montrer sa croix à Mlle Hermann.

« ... Envoyez-moi vos enfants », dit hebdomadairement aux mères l'excellente directrice; « nous ne vous demandons pas quelle est leur foi et leur prière; nous pratiquons ici une charité vraiment tolérante, le respect de l'individu, la liberté suisse... »

De fait, on ne voit chez Mlle Hermann, dans son école, ni bon Dieu crucifié, ni sainte Vierge en robe bleue, ni autel, ni lampe, ni fleurs d'aucune sorte, mais des bouquets de houx, « le houx de Christmas », dans des faïences anglaises et, sur les murailles, des primes chromolithographiques du *Youth Companion*, des illustrations de journaux du dimanche publiés à Londres ou à Lausanne ; et aussi des pancartes multicolores, collant sur les battants de portes des versets choisis de la Bible.

De la religion, cela? de la propagande? Allons donc! C'est de « l'hygiène », de l'hygiène pour l'esprit!

« Notre excellente Mlle Hermann, comme disent les petits bulletins annuels de l'œuvre, est trop sincèrement libérale, trop pénétrée des vrais principes de la Doctrine réformée, pour imposer sa foi à personne. Mais la charité serait-elle vraiment complète qui ne secourrait que la chair, ne se soucierait pas de l'esprit? Il nous faut donc louer notre excellente directrice de faire si largement l'aumône de la vérité, dont elle est riche. »

Et ce n'est pas la faute de cette bonne Mlle Hermann, n'est-ce pas, si la vérité ne mûrit pas dans ce pays-ci ? si les greniers de bon grain sont à Londres et à Lausanne ?

Hâte-toi donc de venir, petit païen de la rue, adorateur d'idoles et de signes, qui veux des formes pour la joie de tes sens, qui portes dans tes veines la révolte d'un peuple tendre et artiste pour la sécheresse des idées pures ; il ne se peut pas que, parmi tant de versets collés à la muraille, pas un seul ne t'avertisse de ton erreur, ne t'invite à résipiscence. Au passer de cette porte, la vérité va tomber sur toi comme une douche. Allons ! pas de lâcheté ! C'est de l'hygiène, ça, mon petit bonhomme, c'est de la propreté.

En attendant, jouis de ton reste, défile fièrement, les coudes au corps, les souliers luisants, tes cheveux, collés à la brosse mouillée, tiraillés de droite et de gauche par les épis, devant tes camarades de tous les jours qui te hèlent au passage dans la rue.

— Ohé ! Monis !

— Une partie de fossette !

— Un saute-mouton !

— Une marelle !

Monis va, sans tourner la tête. Monis ne joue pas aux billes. Monis ne joue pas le cheval fondu. Monis ne polissonne pas dans le ruisseau : Monis a la croix. Vous ne l'apercevez donc pas, nigauds, sur sa blouse bien tirée, l'étoile qui pend au bout d'un ruban rouge? Vous ne l'avez donc jamais reçue, la croix, vauriens que vous êtes ? Vous ne savez pas qu'on respecte ces insignes-là plus que soi-même ? que cela civilise un gamin, du coup ? que cela le police, que cela le débarbouille, que cela lui lisse les cheveux ? Ah ! vous pouvez bien crier : « Lâcheur ! » Le Monis au ruban rouge n'est pas le Monis d'hier : sa croix d'honneur lui change l'âme.

... Tant qu'il a marché dans la rue, sous les yeux des passants, le décoré s'est contraint, pour paraître digne; mais maintenant que, au haut de l'impasse, il aperçoit l'écriteau du Refuge, il ne lutte plus, il cède au désir qui le soulève. Il prend ses jambes à son cou pour arriver plus vite.

Le bruit de la cloche, que la porte poussée fait tinter joyeusement, lui sonne indéfiniment dans le cœur. Il voudrait trouver Mlle Hermann dans la cour de récréation, au milieu de tous les enfants, recevoir des félicitations de sa bonne conduite, sous les yeux des autres.

Mais où est-elle donc, Mlle Hermann ?

Dans le parloir, avec une dame patronnesse qui est venue visiter l'asile.

L'enfant montre, dans l'entre-bâillement de la porte, sa tête bien peignée et, tout de suite, Mlle Hermann l'interpelle.

Elle ne peut pas être suspecte de cabotinage, cette excellente directrice; l'hygiène de son esprit est trop parfaite pour qu'on ose s'arrêter à un pareil soupçon. Pourtant, il semble qu'elle parle plus haut, plus impérieusement qu'il n'est nécessaire — comme si elle songeait qu'à ce moment une autre personne que ce gamin l'entend et la juge.

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, mademoiselle Hermann.

— Comment t'appelles-tu ?

— Victor Monis.

— Ton père a-t-il retrouvé du travail ?

S'intéresse-t-elle vraiment, de tout son cœur, à la misère d'un ménage sans pain, l'excellente directrice, ou souhaite-t-elle montrer à la visiteuse qu'elle connaît en détail l'histoire des familles pauvres de son quartier ?

L'enfant répond oui, avec sa tête. Mlle Hermann continue son interrogatoire.

— Montre tes mains... Bon !... Elles sont propres... Tu feras mes compliments à ta mère... de l'hygiène... c'est de la moralité...

Mais, ses yeux s'accrochent au ruban rouge; elle voit la croix.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le gamin baisse la tête, avec cet embarras hypocrite des gens qui s'attendent à être loués :

— Mon Dieu! mademoiselle Hermann... vous savez bien... j'ai travaillé... j'ai été sage...

Et il s'arrête. Il attend une caresse sur ses cheveux, une tape sur sa joue.

Une démonstration, n'est-ce pas? Un signe extérieur? Ah! que je vous reconnais bien là, parpaillots que vous êtes.

Mlle Hermann prend son air d'apôtre, l'air de ses conférences hebdomadaires, le ton impersonnel dont on sème la parole de Dieu, en poignée de versets sur la stérilité de la route.

— Comment? prononce-t-elle d'un ton de reproche, la joie de ta conscience ne te suffit pas?... Il te faut des signes extérieurs?...

... Je ne sais pas, ma bonne demoiselle Hermann, si c'est vraiment le bon grain, la moisson de Lausanne que vous venez de répandre là; mais je vous jure que ma bonne Vierge à moi ne vous pardonnera pas la tristesse de ce petit visage subitement abaissé, ni, dans un cœur d'enfant, le meurtre sectaire de la joie.

Hugues Le Roux.

TEMPLE D'AMOUR

I

Les Wamont, mauriciens de naissance, descendaient de souche flamande.

Vers 1770, un certain Pierre Wamont, cadet d'agriculteurs dunkerquois, émigra à l'île de France. C'était un garçon d'audace et de vouloir. Les plantations qu'il créa comptaient, un demi-siècle plus tard, à l'annexion anglaise, parmi les plus florissantes de la colonie.

Doués de ces solides qualités d'industrie et de négoce qui caractérisent l'esprit des Flandres, ses descendants accrurent prodigieusement le patrimoine. En 1873, quand mourut, à Port-Louis, Tom Wamont, troisième chef de la lignée, la fortune était évaluée, tant en mobilier qu'en biens-fonds, à cinq cent trente-cinq mille livres sterling. La loi française continue de régir les successions mauriciennes. Ce capital fut donc partagé entre deux frères, James et William. Ils s'associèrent. Mais James, l'aîné, du consentement de l'autre, s'attribua la gestion presque exclusive de tout. Il possédait un sens merveilleux des affaires, tout à fait le tempérament du premier immigré, joignait la hardiesse la plus entreprenante à une très scrupuleuse loyauté. Par malheur, un drame de sa jeunesse le laissait estropié. Aventuré dans l'Afrique australe, où il essayait d'introduire la culture de la canne à sucre, il avait été une nuit attaqué, capturé, supplicié par les Cafres. Les noirs abandonnèrent leur victime pour morte ; il fut recueilli et sauvé par miracle. Mais il resta boitant bas d'une jambe, se fit amputer de la main gauche, et garda la droite affreusement mutilée. Il renonça au mariage. William seul devrait perpétuer la race.

William avait eu dès l'enfance l'humeur bizarre ; taciturne ou

taquin par accès, probe comme l'aîné, mais avec mesquinerie, médiocre de taille et d'idées; beaucoup d'égoïsme et nulle passion. Il épousa, douze mois après l'héritage paternel, une jeune fille française de Bourbon, Mlle Hélène de Chevrières. Hélène était bien alors, dans la floraison de ses dix-huit ans, la plus séduisante créole des deux îles, — on citait, même à Port-Louis, son visage et sa grâce, — sérieuse et enjouée, spirituelle et naïve, avec des vivacités de sang béarnais que deux générations de vie tropicale amenaient à un caractère intermédiaire, mal définissable, de sémillante langueur. Un nom de noblesse et peu de dot : tous ces Chevrières, grands propriétaires et beaux vivants, avaient hypothéqué leurs plantations jusqu'à la ruine. Les charmes très captivants d'Hélène, autant que la vanité de donner un lustre à sa roture, déterminèrent William Wamont. M. de Chevrières pressa les fiançailles : il voyait un liquidateur sous le gendre. William, à cette époque, avait deux fois l'âge d'Hélène. Elle se laissa convaincre par raison.

Le nouveau ménage habita Maurice; le frère aîné, le célibataire, vivait avec eux. La villa familiale des Wamont, à l'est de Port-Louis, près de la mer, était connue de toute la colonie pour son luxe. La jeune femme n'avait conçu d'abord envers l'époux qu'un sentiment d'estime résignée. William manquait d'abandon et d'attachant : riche et de manières despotiques, il négligeait l'art de plaire. Mais James, le vrai chef de maison, l'infirme, âme délicate et plus accessible, choyait de si près la jolie créole, prévenait avec tant de tact et d'intuition ses moindres désirs ou ses fantaisies d'enfant gâtée, qu'elle s'en laissait vivre à la longue presque avec joie, et, par lui vraiment, consentait à accepter l'autre. Il naquit un garçon qu'on nomma George. William s'amusait à faire crier le baby dans son berceau; la mère l'enveloppait de chaudes caresses; et l'oncle James, devant ce neveu qui avait déjà les yeux d'Hélène, montrait sur sa bonne figure intelligente, toute labourée par les sagaies cafres, comme un candide attendrissement d'aïeul. On disait de cette famille qu'elle était la plus heureuse de l'île et la plus unie. Souvent, par les belles soirées australes d'équinoxe, où le ciel trop bleu, aveuglant d'étoiles, semblait comme inonder d'amour ce coin de terre paradisiaque, les promeneurs oisifs de Port-Louis faisaient un circuit pour contourner la villa Wamont. On en découvrait, entre les branches des manguiers et des bananiers, la large varangue, éclairée de

l'intérieur. Hélène étendait son corps souple et indolent en quelque chaise longue de rotin, drapée d'étoffes indiennes. Des invitées, vêtues de clair, l'entouraient. On voyait, sur l'écran lumineux des baies ouvertes, courir, agiles et simiesques, les silhouettes des boys porteurs de plateaux ; la grande stature claudicante de James, l'universel ordonnateur, s'y profilait aussi lentement, par intervalles. La voix de cuivre de William hélait pour quelque facétie persécutrice un vieil ami, son souffre-douleur dès l'enfance : « Godineau ! Godineau ! » et c'étaient, sous cette varangue de féerie, toute garnie de plantes africaines, des modulations de rires jeunes, des tintements de cristaux et de porcelaines qui venaient mourir dans les bouffées de brise marine avec l'arpège d'une harpe ou d'un violon cachés. Aussi pensait-on partout à Maurice qu'il n'y avait nulle part plus de bonheur que là, sans doute autant que de richesse... Les années se succédaient, calmes, toutes pareilles ; les hommes avaient franchi la cinquantaine ; l'enfant, devenu adolescent, achevait ses études dans un collège de Port-Louis ; Hélène, toujours avenante et gaie, paraissait la seule à ne pas vieillir.

Des boys porteurs de plateaux.

Lorsque arriva l'Exposition parisienne de 1889, sur un désir deviné chez sa belle-sœur, James offrit le voyage. William et lui connaissaient Paris de longue date. Hélène ignorait tout encore au delà des horizons bleuis de l'océan Indien. Un tour de France compléterait l'éducation de George. Ils partirent tous quatre.

La créole, en quinze jours, raffola de Paris. Que se passa-t-il alors ? La jolie « enfant gâtée » qu'ils avaient laissée se faire une femme de trente-trois ans, sans pour ainsi dire qu'elle se doutât de l'âge et de la vie, eut-elle, à ce changement d'existence et de décor, la vague révélation de rêves point encore faits ? Subit-elle

la fascination d'un idéal nouveau ? Quelque drame silencieux se dénouait-il entre des cœurs honnêtes ?... Fut-ce, comme l'insinuèrent plus tard des bavardages perfides, révolte réfléchie de James contre ce qu'il aurait lu dans le sien ?... Ou bien le destin, par toute une série de coïncidences, intervint-il seul, à l'insu de ces cœurs eux-mêmes ?... Hélène, enfiévrée par les délices de la grande ville, avait murmuré une fois : « Comme j'aurais aimé vivre ici ! »

Le front aux vitres, regardant les équipages monter vers les Champs-Elysées.

Or, huit jours à peine après l'involontaire exclamation, à un rendez-vous que les deux époux s'étaient donné avec James, toujours en courses, pour déjeuner dans un restaurant du Champ de Mars, l'aîné apporta une physionomie assombrie et qu'on ne lui connaissait que dans les circonstances graves. Il parlait toujours sans préambule.

« Tu te souviens, dit-il à William, de ces conseils de notre père, et des calculs précis dont il les appuyait, nous démontrant que les grands producteurs coloniaux auraient un intérêt supérieur à se syndiquer pour posséder eux-mêmes, sur les lieux de débit, leur raffinerie. J'y ai songé vingt fois depuis et j'en ai contrôlé la justesse. Voici une occasion inespérée. Les Dauphin, qui sont une des très bonnes marques cotées, mais qu'un krach récent laisse à découvert, voudraient passer la main à une société. Ils ont deux usines : Saint-Ouen et Southampton. Nous sommes actuellement, par nous et par ta femme, les premiers planteurs des îles. Nous écoulerons sans surtaxe à Southampton nos

produits mauriciens, et à Saint-Ouen ceux de Bourbon. En raffinant aussi le sucre continental et par une entente quotidienne entre Southampton et Saint-Ouen, la société deviendra immédiatement maîtresse des cours européens. J'y mets pour Wamont frères six millions que nous avons immédiatement disponibles. Houlton et Pouzauges se sont engagés chacun, le cas échéant, à une contribution de cent cinquante mille livres sterling. Ça fait le total demandé. Nous en retirerons, nous producteurs, au bas mot, du trente pour cent. Il faut agir vite. Qu'en penses-tu? »

Soit paresse de discuter, soit passivité acquise, William consentait toujours aux décisions de l'aîné. James ajouta, sans une hésitation dans la voix, comme si ce n'eût été vraiment qu'une de ces questions de négoce qu'il résolvait par la volonté :

« Une telle combinaison implique résidence en Europe pour l'un de nous. Il y aura beaucoup à administrer, à surveiller. Je crois que tu me remplacerais difficilement à Maurice : certains détails d'exploitation répugnent à tes aptitudes. Fred Houlton se chargerait de la maison anglaise. Conclus-en que tu resteras à Paris, si l'affaire se traite. »

Hélène, devant l'apparition si brusque de cet imprévu, eut comme un aveuglement de malaise, une frayeur instinctive d'avoir souhaité quelque chose d'approchant. Elle s'efforça de ne témoigner que l'obéissance muette aux intérêts de tous. On ne parlait point encore de George. Mais quand toutes les signatures furent échangées, l'acte irrémissiblement consommé, quand le petit hôtel du boulevard de la Tour-Maubourg eut été loué et aménagé pour recevoir ses futurs habitants, James, du même air de tristesse sereine qu'il avait eu la première fois, prit sa belle-sœur en tête-à-tête.

« Ma pauvre Nène (c'était le diminutif familier dont il l'avait baptisée là-bas), je vais vous porter un coup. Soyez vaillante; Willy et George l'ont été. Je repars pour l'île ; j'ai cinquante-quatre ans, je boite, je puis disparaître, devenir tout à fait impotent. William me suppléerait, c'est certain ; mais vous savez qu'il s'entend mieux aux chiffres qu'à l'administration active. Nous tenons, tant à Bourbon qu'à Maurice, des exploitations énormes, complexes, qui occupent six mille bras. La science d'un tel gouvernement ne saurait s'improviser. Il y faut une instruction, une éducation spéciales... George sera un jour le seul héritier de tout.

— Oh ! je devine ! s'écria-t-elle toute pâle d'appréhension, vous voulez m'enlever mon fils !... »

Elle s'était accotée au chambranle de la porte, fixant sur l'aîné un œil d'épouvante qui suppliait qu'on la détrompât. Devant cette agonie de maternité, le très fort, un moment, pensa faiblir. Elle sanglotait à présent, n'osant plus le regarder en face.

— James ! James ! je croyais qu'il ne m'arriverait jamais de mal par vous en ce monde !

Il la fit asseoir doucement, comme une fillette qu'on raisonne. Son unique main, où deux doigts manquaient, boursouflée par l'amputation, était descendue sur l'épaule de la jeune femme et semblait mettre dans cette pesée lente tout le poids de son cœur gonflé.

— Nène ! ne pleurez plus ! Ma petite Nène, ce n'est pas moi, c'est la vie !... Un jour ou l'autre, pour être quelqu'un, dans notre société d'utilitaires, il faut s'arracher un lambeau de soi.

— Pourquoi ? pourquoi ? répétait-elle ; ne sera-t-il pas déjà trop riche ?

— Il n'y aura plus de trop riches au siècle qui approche... Quatre ans, Nène ! cinq au plus, et je vous le rendrai... Il a l'intelligence très vive, notre George ; je l'aurai vite formé tel qu'il doit être. Qu'est-ce que cela, quatre ans ? En voici seize de passés qui m'ont paru si courts !... Nène ! tenez, regardez-moi ! j'étouffe. Pourtant je ne veux pas pleurer... Soyez la plus généreuse de nous deux. C'est moi l'égoïste, moi tout seul... A Paris, vous vous distrairez... Vous aurez dès demain les plaisirs, les relations. Là-bas, je mourrais, je le sais bien. Vous ne pouvez pas sentir comme je souffre. Ce que j'emmène avec moi, ce n'est pas George, ce sont vos yeux... vos yeux qu'il a !...

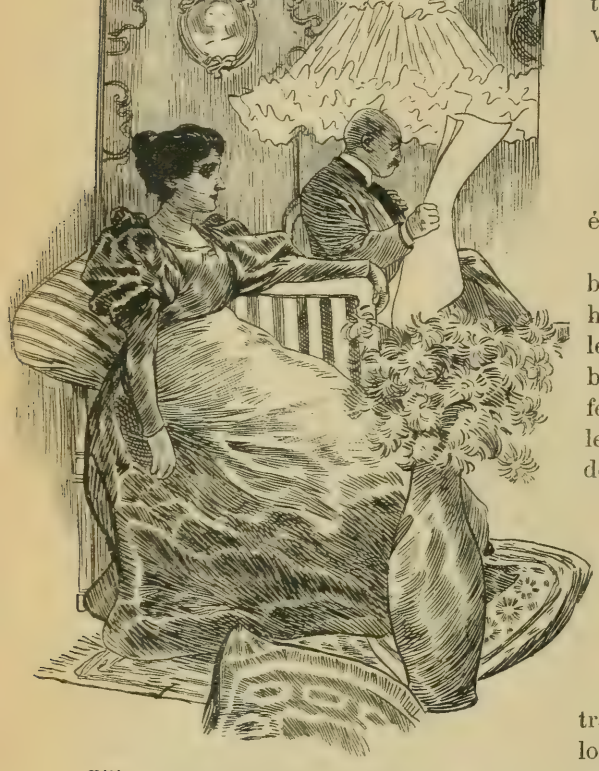
Quelque effort qu'il fit pour se contenir, deux larmes lui glissaient des cils et roulaient sur la joue par le sillon des cicatrices. Hélène avait écouté la voix de l'aîné trembler sur les derniers mots ; elle avait vu l'énergie se noyer dans les larmes ; elle eut la perception soudaine que peut-être, et sans le dire, le frère aîné l'avait aimée d'amour. Elle se leva, dans un de ces héroïsmes impulsifs qui n'appartiennent qu'aux âmes jeunes.

— Oui, James, gardez-le... S'il est moi par les yeux, qu'il soit vous plus tard par le cœur !...

Elle s'enfuit, comme ayant peur de lui maintenant.

Et, dans la chambre du Continental qu'elle quitterait bientôt pour

une maison où tout, jusqu'aux meubles, lui serait nouveau, le front aux vitres, à regarder les files d'équipages monter vers les Champs-Élysées, elle sentit dans sa poitrine comme des tenailles d'angoisse. Qu'allait-elle devenir ici, seule avec William, sans James et sans George? Ce Paris mystérieux qui, la veille, l'avait tentée, que lui réservait-il demain?...



Hélène s'allongeait dans une sorte de fauteuil bergère.

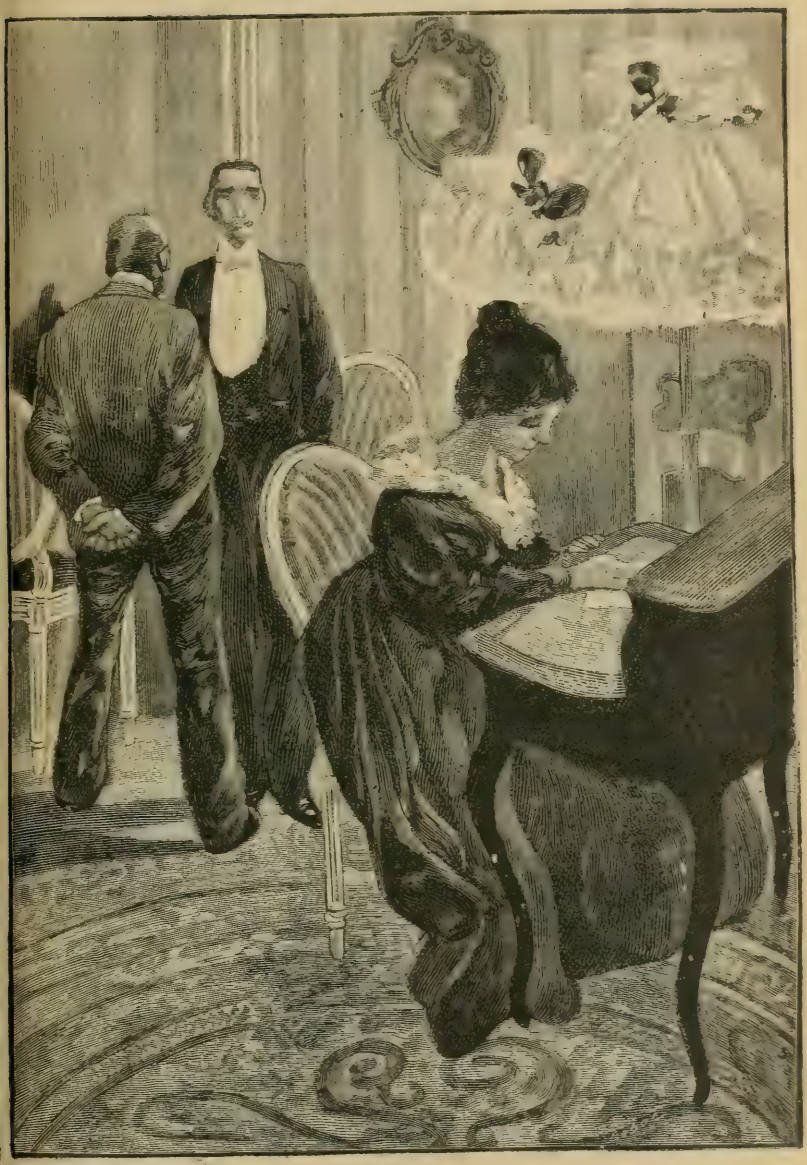
II

Cinq ans s'étaient écoulés.

Dehors, la nuit tombait, une nuit hâtive, hivernale. Sur le boulevard de la Tour-Maubourg, les arbres sans feuilles effilaient dans le ciel pâle des ramures de givre.

Le valet de chambre poussa le battant de la porte, négligemment, pour un de ces très familiers que l'on n'annonce plus.

Hubert de Clessé traversa le premier salon d'une mouvement paresseux, méthodique, en cette accoutumance et ce sans-gêne du « chez soi » où les préoccupations de l'esprit semblent s'attarder avec le pas dans l'enfoncement des moquettes. Machinalement, et sans le voir, il évita le guéridon fragile, encombré de saxes à dentelles et de japonaiseries ajourées qu'un reflet perdu indiquait à peine au passage. Une baie de lumière rosâtre, très douce, s'ouvrait à gauche sous l'ogive des



Alors Hélène changea de place et s'assit au secrétaire. (CHAP. II.)

tentures drapées. Il y marcha, le frac ajusté, les gants de soirée pincés dans le ressort du claque.

C'était le réduit intime, le « home » de prédilection où Wamont et sa femme passaient en taciturnes leurs après-dînées de millionnaires bourgeois, peu mondains, quelquefois même l'avant-dînée, lorsque l'un et l'autre, comme ce jour-là, rentraient tôt. Des murs capitonnés de soie crème à bouquets bleu pâle, des sièges de même étoffe, dans les formes du dernier siècle, des bibeloteries partout, des inutilités modernes ou exotiques, des sucreries dans les bonbonnières ouvertes. Sur tout cela, de sa colonnette d'onyx à chapiteau d'or, la lampe de cristal, coiffée d'un abat-jour monstre en mousseline cerise, épandait comme la toute dernière effusion d'un feu de Bengale rose qui viendrait de s'éteindre.

Wamont avait adossé sa chaise à la lampe, de telle sorte que l'éclairage n'appartînt qu'à lui et, directement projeté sur son journal, y facilitât sa lecture de myope. La *Gazette du Soir* arrivait ponctuellement à six heures quarante : le cartel marquait quarante-cinq. Il avait sauté d'abord aux dernières nouvelles, aux cours de marchés et de bourse. De la main laissée libre, tantôt, indolemment, il ramenait à sa tempe basanée des cheveux clairsemés, presque crêpelés et presque blancs, tantôt, plus nerveux, étirait sa moustache drue, brune encore, ou bien tâtait sa boutonnière, fleurie d'un mince liséré rouge, — la décoration que son ami Clessé lui avait obtenue le premier janvier, par les Affaires étrangères, au titre de grand industriel. Un froncement abaissait le sourcil broussailleux jusqu'aux yeux, des yeux noirs un peu voilés, sans sournoiserie et sans dureté, opiniâtrément braqués au travers du lorgnon sur les files de chiffres. Puis il retourna la feuille d'un geste brusque, et sa physionomie grasse, au menton plébéien, reprit, à flâner sur la politique ou l'écho parisien, une belle impersonnalité d'indifférence.

Hélène s'allongeait à sa droite dans une sorte de fauteuil bergère. Elle s'y était réfugiée au retour de ses visites, en clair déshabillé d'intérieur, occupée sur un point de chaînette, jusqu'à ce qu'il vînt, lui, brutalement, à son habitude, sans prendre garde ni qu'elle se plaignît, obstruer la lumière avec sa *Gazette*. Alors, elle avait laissé choir entre ses genoux le frêle ouvrage, elle avait avancé son petit pied vers un tabouret mobile qu'elle basculait mollement d'un va-et-vient de berceuse, et, les doigts fins chargés de bagues pendant oisifs par-dessus l'appui-main du

fauteuil, la nuque rejetée dans le dossier, retrouvant là le rayonnement de lampe intercepté plus bas, elle suivait comme en rêve sur le minuscule cartel Louis XVI la marche lente, si lente, des aiguilles ! La projection de clarté incarnadine, en baignant tout le visage d'une coloration uniforme, y noyait les menues ombres de la quarantaine. Au travers de cette buée rose, on eût dit que les prunelles noires, si mélancoliques pourtant, s'embrasaient d'étincelles, et, vue ainsi, de côté, avec son profil de camée pompéien sur la maturité restée svelte des épaules et de la gorge, avec ce tour de narines et de lèvres où sommeillaient, dans les tonalités chaudes d'éclairage, d'indécises sensualités, elle était jolie encore, jolie à appeler encore l'amour. Il entra.

Un craquement grêle d'escarpins fit détourner vivement la tête d'Hélène. Wamont mit au même mouvement une lenteur pesante d'apathique. Hubert de Clessé s'était arrêté dans le demi-jour de l'entrée. Il s'invitait ainsi le soir, presque régulièrement deux fois la semaine, lorsque, par elle, il les savait seuls. Il n'avait point paru depuis huitaine.

— Comme vous vous faites rare, mon ami ! lui dit-elle dès l'abord, le plus naturellement du monde.

Puis aussitôt, par un reproche caressant, mais tellement discret, du regard et de la bouche, dans ce langage muet qu'elle lui avait appris à entendre, elle semblait ajouter :

— Pourquoi n'étiez-vous pas hier *là-bas*, ni avant-hier quand j'y suis allée ? Pas même un avis, un simple mot !... Est-ce une vie pour moi ?

Elle tendit sa main fluette où pétillaient des pierreries, une main d'enfant et de créole. Lui, s'inclinant dans une grâce contrite, la baisa respectueusement, à côté du gros saphir, sous l'alliance.

— Oui, fit-il à son tour, — d'une intonation très sûre, très sincère, mais où l'observateur sagace eût cependant senti frémir la complicité de leurs sous-entendus, — cela fut bien contre mes prévisions et contre mon gré.

Wamont serra la main du nouveau venu brièvement, à l'anglaise, sans bouger de sa chaise, comme si c'eût été quelque ami de tous les jours, quelque cohabitant qui rentrait. Il déposa le journal sur un vide-poche laqué, à sa portée.

— Eh bien, demanda-t-il par routine, et la Chambre ?

Clessé ébaucha le geste sec et tranchant qui figure la chute d'un couperet.

— Quoi donc? interrogea l'autre, subitement attentif. Est-ce que...?

— Oui, encore un ministère d'exécuté!

Le jeune homme avait pris un air de gravité maussade, obsédée, comme ramené tout à coup par le questionneur en un monde déplaisant ou en quelque irritante pensée. Il se laissa tomber, sans doute par le retour des lassitudes un moment secouées, dans la seconde bergère, en face d'Hélène. Wamont recherchait son journal.

— La *Gazette* ne laissait rien prévoir?

— Parbleu! ça s'est fait en cinq minutes, comme toujours, et la nouvelle n'est pas vieille d'une heure. Le temps de courir en fiacre chez moi, rue de Bourgogne, de passer ce frac et d'être ici! Voilà cinq mois que Barranger guette un portefeuille... Et Thurageau, et Laborde aussi! C'était trop long pour leur patience civique. On a tendu une chausse-trape au garde des sceaux sur le procès Kech. Les trois quarts n'ont pas compris leur vote. Les socialistes exultaient.

— Pensez-vous, mon cher, interrompit Wamont, que Lhommaizé reste au Commerce? Il faisait des concessions au libre-échange. Nous aurions fini par obtenir quelque chose. Les sucres dégringolaient encore de vingt-cinq tantôt.

Clessé se mit sur pied avec une désinvolture de dédain pour cette préoccupation d'homme d'affaires.

— Est-ce que je suis dans les secrets du diable? fit-il un peu rudement, et, sans plus de réponse à l'interrogateur, il détailla la séance, s'indignant contre les puérilités des politiciens, les chinoiseries du parlementarisme. Lui, droitier, mais sage, il voulait un gouvernement, fût-ce celui de ses adversaires. Il s'exaltait lui-même à parler ainsi. Il s'était mis à arpenter le boudoir dans l'espace restreint que laissait libre l'entassement du mobilier. Son visage un peu pâle de patricien s'était éclairé et comme agrandi par l'afflux du sang sous la parole. La poitrine s'enflait d'un souffle large de lutteur. Dans la vie mondaine, le plus souvent, Clessé gardait, en surface, de son éducation religieuse et de sept années de marine, ce mélange de réserve et d'afféterie qui caractérise assez exactement les fils de famille, passés, en redingote galonnée, de la contrainte vaniteuse des collèges aristocratiques à la coquetterie gourmée des salons nobles. Outre cela, une ligne de traits trop mièvre, des joliesses d'homme-

poupée, à faire présager l'âme quelconque d'un clubman qui se confesse : un je ne sais quoi de candide et d'attristé, des pointes d'audace sentimentale sitôt rentrées, comme des griffes de jeune céladon. « Ça, c'est une sainte nitouche à moustaches ! » avait dit de lui, la première fois, Mme de Goas. Pourtant, même à ces heures-là, de très experts ne se seraient point mépris à telle accentuation de syllabes, à telle acuité de regard. Sous le coup de la passion ou de l'enthousiasme intellectuel, le vrai Clessé crevait brusquement l'enveloppe. Aussitôt ce front, perdu dans la régularité et la symétrie du reste, apparaissait de dimensions envahissantes ; il accaparait tout le visage. Les proportions se dérangeaient. Le profil de miniature s'accentuait en presque aspérités ; cette chevelure en brosse blonde et qu'on aurait dit d'un duvet si soyeux se tassait sur le crâne en masse assombrie ; le troussis de moustache au petit fer n'était plus d'un petit maître. Le jeune homme cessait d'être joli parce que l'homme devenait beau.

C'était ainsi qu'Hélène l'avait aimé la première fois, encore enseigne, à la veille de démissionner pour la députation, quand Mme de Goas, l'été de 1890, le lui présentait à Dinard ; c'était ainsi qu'il avait pris la Chambre, sitôt élu, par un simple plaidoyer de validation, se révélant du coup maître orateur.

Sous les longs cils veloutés de la créole, à le revoir grandi et transfiguré, tel que l'amour le lui montrait si souvent à leurs chers rendez-vous, le reproche hésitant pour cet abandon d'une semaine se fondait en une tendresse des yeux ; attentive cependant à la phrase qui s'apprêtait, car, si éloignée que cette phrase même pût être de l'amour, c'en serait encore, puisqu'elle viendrait de lui.

— Ah ! les feuilles conservatrices m'arrangeront bien demain ! J'avais présenté et soutenu un ordre du jour qui sauvait tout. Mais plutôt le naufrage qu'un rallié pour sauveteur ! Les ministres sont tombés sur une formule idiote et que personne n'a comprise. A la sortie, pendant qu'on criait : « Vive la Commune ! » ce vieux chouan de la Flocellière qui venait de voter avec « la Commune » m'a dit par bourrade coutumière : « Pour quand, Clessé, votre inscription au groupe radical ? » et le petit prince de Nieuil, pensant surenchérir comme au Tattersall, ajoutait : « Et pour quand au Grand-Orient ? » Voilà, mon ami, où, après tant de leçons et de déboires, en est restée l'intelligence de certains Français.

Le valet de chambre annonça :

— Madame est servie !

Hélène prit le bras d'Hubert et, sous l'ombre de la tenture, au passage, elle soupira : « Moi qui ne désire que t'entendre !... cela fait la dixième occasion que je manque ! »

Immédiatement, d'un timbre plus bref, plus anxieux, en serrant contre elle le bras de l'homme, elle ajoutait : « La Chambre, c'est l'excuse pour aujourd'hui, mais pour hier ?... pour avant-hier ? » Elle parlait ainsi, presque à haute voix, en maîtresse exigeante, de leurs gros secrets d'amour, à ce même passage de porte, chaque fois qu'Hubert la menait à table ; et chaque fois, sous l'incorrigible témérité, Hubert tressaillait, la contenant d'une pression vive ou de quelque œillade rapide, à sentir ce domestique devant eux qui ouvrait les portes, et derrière eux Wamont si proche qu'il marchait presque dans la jupe. Mais elle, toujours, le rassurait d'un hochement de tête ironique, d'un rire insaisissable. « Est-ce qu'il voit ? Est-ce qu'il entend ? » Wamont, trébuchant dans un meuble, malgré l'éclairage, marmonna :

— Je ne crois pas tout de même que le marché des sucres s'en ressente.

On prit place à trois pour le dîner.

Wamont considéra un moment une quatrième place qui restait vide, sans couvert, au bout de la table. Il s'écria :

— Godineau !... Godineau ne dîne pas !

— Vous savez bien, Willy, fit Hélène, qu'il est invité chez les Goas.

Elle appuya sa réponse d'un froncement de sourcils impératif. Rien ne lui était plus insupportable que cette plaisanterie de maniaque, renouvelée chaque fois que Godineau, leur commensal à l'année et qui les avait rejoints de l'île Maurice, manquait au repas. Mais Wamont, avec un rire sec, reprenait :

— Ah ! ah ! il dîne dehors, M. Godineau ?... Le docteur Godineau va dans le monde sans moi ? Je lui rognerai ses gages...

Hélène, pour couper court, s'était tournée vers Clessé :

— Nous avons, nous aussi, une grande nouvelle à vous apprendre.

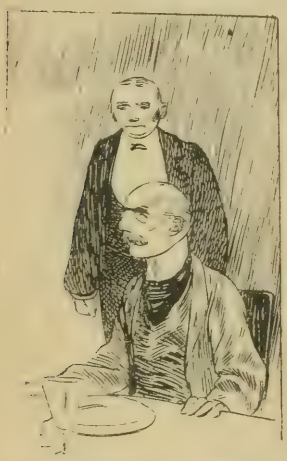
Le jeune homme, qui tenait ses paupières baissées, lourdes de pensées, les souleva, inquiet tout de suite. La moindre modification annoncée dans l'existence de ce ménage lui semblait une atteinte à sa sécurité. Elle le rassura d'une jolie moue où éclatait

la blancheur, restée intacte, étonnamment jeune, de ses dents.

Wamont humait son potage. Arraché par cette phrase à la pensée Godineau, il répéta d'un ton que Clessé ne lui connaissait point encore :

— Oui, oui... grande nouvelle en effet !

Clessé observa Wamont. Wamont continuait d'être gai, mais d'une gaieté moins taquine, plus sincère, où perçait une pointe d'émotion. Clessé avait la pénétration trop prompte, trop aiguë, il connaissait trop jusqu'en ses détours les plus secrets leur psychologie à tous deux, pour ne point pressentir du coup, sans chance d'erreur, le motif, le seul, qui pouvait associer dans un même sentiment ces natures si divergentes. Le pli de contrariété qui tourmentait son front s'étendit, se creusa, devint une barre où les sourcils blonds, presque orientaux par la courbure, s'alignaient, se joignaient, donnant aux yeux une teinte de dureté subite. Mais en même temps la communion d'idées, de sensations, entre Hélène et lui était si complète, si intelligente ; Hélène, avec les étonnantes ressources de sa diplomatie féminine, savait si bien saisir les plus passagères, les plus fugitives de ses impressions, qu'elle suspendit sa phrase, la laissant à William, pour que le mal, s'il en venait à l'homme aimé, du moins ne lui vînt pas d'elle.



Wamont allongeait la main vers un ravier de piments.

Wamont allongeait la main vers un ravier de piments des îles.

— J'ai reçu, dit-il, une lettre de mon fils. Il nous arrive dans trois semaines.

George ne leur écrivait jamais que : « Ma chère mère », Wamont disait toujours : « Mon fils », parce qu'il en était excessivement vaniteux, de ce fils unique.

Il piquait de sa fourchette les épices rouges, penché sur le ravier, minutieux au choix... Hélène regarda Hubert encore, attendrie et coquette, de ses grands yeux noirs tout remplis par la profusion d'amour qu'ils voulaient épandre, tandis qu'un léger, très léger balancement de tête se rythmait à des paroles

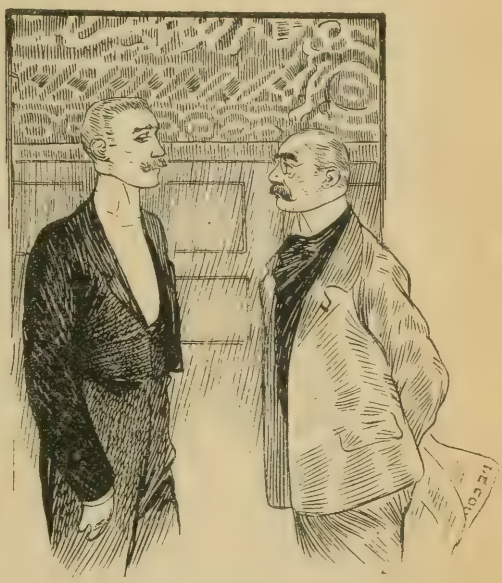
intérieurement prononcées, et Clessé comprit qu'elle disait :

— Pourquoi cet ennui pour une cause si mince? N'était-ce point prévu depuis longtemps? En quoi la venue de cet enfant nous gênera-t-elle? Cesserai-je, lui présent, d'être toute à toi?

Clessé, pour réponse à Wamont, murmurait :

— Vous êtes bien heureux évidemment... Je partage votre joie.

Mais sa voix manquait d'assurance. L'honnête homme qui, depuis la consommation de l'adultère, n'avait plus éprouvé de remords à l'égard du mari, se sentait comme pour une première fois en faute. Une sorte d'hypnotisme intérieur noyait de vague son regard. Sans doute, à cet instant même, subissait-il la vision redoutée de ce grand fils, écarté de sa vie jusqu'ici, dont il reconstituait mentalement l'image par les photographies ou les ressemblances, de ce George Wamont qui avait tout le caractère et les traits de sa mère, à l'âme duquel on prêtait tant de droiture et d'énergie, — de clairvoyance aussi peut-être, — et qui, irrémissiblement, dans trois semaines, pénétrerait de plain-pied dans leur mensonge.



Wamont accaparait son hôte.

Wamont cependant, sans que son hôte l'écoutât, commentait la rentrée de George, énumérait les considérations d'ordre industriel et familial qui avaient motivé jadis l'éloignement, décidaient maintenant le retour. L'oncle James ramenait son neveu en France.

Mais Clessé s'était déjà ressaisi. Il redevenait le jeune homme calme et blond, la « sainte nitouche à moustaches », selon la définition de Mme de Goas. Quelques mots lui suffisaient pour éliminer ce sujet troublant. Il dirigeait la conversation sur des

questions indifférentes et le repas s'achevait en des dialogues moins périlleux.

Les Wamont sortaient peu. La femme profondément aimante se replie volontiers sur la vie d'intérieur où elle caressera son rêve plus à loisir. Très mondaine en ses premiers mois de Paris pour s'étourdir, Hélène n'avait conservé que ce qu'il lui fallait de relations pour y trouver des prétextes à sorties. Cependant, elle continuait de s'intéresser au monde, non pour le monde lui-même, mais pour les succès qu'elle y savait à son ami. Cela lui donnait de petits frissons d'orgueil et de jalousie de le sentir adulé ailleurs, recherché par d'autres, et d'être certaine finalement qu'il demeurait quand même sa chose à elle seule.

Depuis l'entrée de Clessé, le frac et la boutonnière fleurie agaçaient sa curiosité.

— Peut-on vous demander où vous allez ce soir? Ce n'est guère la tenue pour dîner avec nous deux.

— Une place dans une loge, à la Comédie, que les Esparsac m'ont offerte. Je vous quitterai de bonne heure.

— Une première?

— Oui.

— Ce que c'est que de vivre en sauvages! On n'est plus au courant de rien.

— Oh! une si mince première! Vous êtes excusable. Ça s'appelle *Le Temple d'Amour*, un tout petit acte en vers du jeune de Gouzeau, le filleul du colonel.

— En effet, je me souviens, répliqua-t-elle, je crois même que Godineau doit s'y rendre avec les Goas.

Elle sourit de quiétude à le savoir pour ce soir-là dans cette société honnête et inoffensive. M. d'Esparsac, colonel en retraite, se trouvait être par sa femme, une Chevrières de la branche béarnaise, épousée sur le tard, presque l'allié des Wamont. Le vieux ménage avait une fille de dix-sept ans. Hélène songeait vaguement à cette enfant pour l'avenir d'Hubert, plus tard, le plus tard possible, quand le temps ou les circonstances la contraindraient elle-même d'abdiquer.

— Oh! oh! fit-elle en composant l'expression de sa physionomie de tout ce qu'elle supposait pouvoir le mieux lui plaire, j'espère que vous ne perdrez pas l'occasion près d'Yvonne. Vous connaissez les idées du colonel; la petite ne se mariera qu'à son choix. C'est votre affaire comme pas une. Elle ne vous dit rien

encore parce qu'elle débarque de sa province, mal déniaisée. Elle me rappelle absolument ce que j'étais à Bourbon. Mais vous verrez dans quelques années.

Clessé ne répondit pas tout d'abord. Il semblait distrait, comme repris à nouveau par une image de rêve. Le silence qui suivit les paroles d'Hélène le tira de sa songerie. Il regarda celle qu'il n'avait point su ou voulu entendre. Il la vit si séduisante, dans ce sourire triomphant de la maturité, qu'il sourit à son tour, comme de quelque félicité intime et secrète, et, au tremblement involontaire de leurs lèvres à tous deux, on eût dit qu'elles se cherchaient de loin pour l'illusion d'un baiser.

En la ramenant au boudoir à son bras, le repas achevé, tandis que Wamont escortait, de sa même démarche, lourde et nonchalante, ce fut au tour de l'homme de faire le téméraire.

— Nène chérie ! demain, n'est-ce pas ? Dans la matinée, si tu peux ?...

Elle répondit affirmativement du bout des cils.

Hélène avait repris sa place dans la bergère, et Clessé maintenant, devant elle, debout, s'adossait à la cheminée.

Wamont accaparait son hôte. Il exposait, en chiffrant les faits, une expérience tentée la veille à sa raffinerie de Saint-Ouen pour un nouveau procédé de clairçage économique. L'autre approuvait de la tête, avec une attention feinte de politesse. Hélène constata que les yeux d'Hubert, d'abord fixés sur elle, peu à peu se perdaient encore ailleurs. Elle en chercha la direction. Il y avait, droit devant lui, un petit secrétaire en bois des îles. Dessus, un buvard de maroquin gris bleu, un encrier nacré, fait d'un coquillage des Seychelles, et, contre un des tiroirs entr'ouverts, une photographie dans un cadre de peluche vert de mer. C'était celle de George, envoyée l'été dernier de Port-Louis. La glaçure scintillante tirait l'œil sous la transparence du verre. Oh ! même à cette distance et au travers de ce miroitement, comme on reconnaissait les traits de la mère !

Alors Hélène changea de place, s'assit au secrétaire. De sa jolie silhouette elle masqua ce qui avait pu lui disputer les regards d'Hubert. Elle se pencha sur l'écritoire, de manière qu'en place du portrait de George il ne vît plus que sa nuque, inclinée sous les reflets de l'abat-jour. Dans les frisons jouait la lumière rose.

Wamont s'interrompit un instant :

— Vous écrivez?

— A Mme de Goas... Pour le retour de George... Il serait peu décent qu'elle n'en reçût avis que par Godineau...

— En effet, répondit le mari.

Et il continua son monologue sur les sucres.

Hélène, en détournant légèrement la tête afin de s'assurer qu'elle pourrait écrire, et longuement, sans danger, fit un signe rapide à Clessé. La lettre serait pour lui. Mais, comme elle mettait toujours à ses manèges les plus hasardeux quelque échappatoire de diplomatie féminine, elle la commença pour Mme de Goas, au cas d'un dérangement, d'un accident qui eût amené la première feuille sous le lorgnon de William.

« Chère amie, George sera ici dans vingt jours. M. Godineau a dû vous l'apprendre. C'est pour son père et pour moi la joie la plus grande... »

Wamont attaquait un autre sujet, non moins technique. Elle tourna la page, serra l'écriture.

« La mienne serait sans mélange si je ne pressentais une tristesse injuste chez mon bien-aimé. Dis-toi, par pitié! que tu ne souffriras point trop pour un bonheur que j'aurai eu en dehors de toi. Que crains-tu, chéri défiant? Trouveras-tu jamais femme, fût-elle mille fois plus libre, pour t'appartenir aussi complètement? Je suis ta vraie moitié par tout ce qui vit, sent, pense et vibre en moi. Depuis que mon fils n'est plus avec moi, ce fils fait à mon image, — et un peu aussi, semble-t-il, à la tienne, sans qu'on puisse expliquer comment, — je n'ai cherché qu'un but dans ma correspondance : le préparer à son insu à être encore bien plus mon sang et ma ressemblance par l'affection qu'il aura pour toi. Il t'aime avant de t'avoir vu. Je veux que nous partagions tous deux, toi et moi, la première place dans son cœur ; tu seras le grandissime ami, le frère très aîné ou le père très jeune, que sais-je? tout ce qui peut être l'expression la plus sérieuse et la plus douce d'un sentiment d'homme à homme. Il n'y a peut-être en cela qu'un vilain calcul de l'égoïste trop aimante que je suis pour te retenir à moi par deux liens au lieu d'un. De ton côté, George te séduira aussitôt, j'en suis sûre. Aime-le comme si c'était un dédoublement de moi-même, une partie très purifiée de ta Nène, sur laquelle tu n'aurais que les droits du cœur. Allons! plus de ce méchant front qui vous rend si laid! Amusez-vous à ce spectacle. Vous y trouverez des gens charmants. Tâchez, vous,

de l'être superlativement avec Yvonne. Animez-vous un peu sur l'art, sur la politique, sur n'importe quoi. C'est toujours à cet état-là que vous plairez le mieux. Vous voyez que mon égoïsme n'est pas quelquefois sans abnégation. Je perçois très nettement pour nous les exigences de l'avenir. Votre mariage en sera la première ; du moins, voudrais-je vous y voir le plus de bonheur possible. Et puis, à dire vrai, nous aimant depuis si longtemps et à ce point, il me semble qu'aucune autre femme ne pourra jamais avoir de toi un certain quelque chose que tu m'as donné.

« Je serai demain matin, à dix heures, rue de V... très exacte. Que c'est long, huit jours sans toi ! Dormirai-je ?... Bonsoir, ami ! vite un baiser ! et à demain !... Je ne veux pas te faire manquer la poésie de M. de Gouzeau.

« Ta

« Nène. »

Elle gardait pour lui seul maintenant ce nom de Nène, souvenir des lointaines années.

Elle parapha prestement, d'un griffonnage arrondi qui avait l'air aussi d'un enlacement ; après quoi, elle prit une enveloppe, cacheta et mit la fausse suscription : « Madame de Goas, 47 *bis*, avenue Kléber. E V.

— Pourriez-vous, mon ami, jeter cette lettre à la boîte ? Il y a un bureau devant la Comédie.

— Vraiment, observa Wamont, ma femme abuse bien de vous.

Il ne soupçonnait pas la cruauté de l'équivoque.

Hélène tendit la lettre à Clessé avec une nouvelle indication des yeux. Alors Wamont, ayant aperçu l'enveloppe non affranchie, ouvrit son carnet, tira un timbre de la pochette, l'humecta. C'était bien l'honnête aligneur de chiffres, méticuleux, s'attachant à la valeur la plus infime. Clessé protestait en riant, mais déjà l'autre lui avait fait contrainte et collait le timbre. Il serra l'enveloppe dans son frac avec un tout petit frémissement de conscience, vite étouffé. Est-ce qu'un tel être ne semblait pas voué par nécessité à ce rôle de dupe ? Et, pour justification plus certaine, cette continuité d'adultère n'était-elle point le seul mensonge auquel, lui, Clessé, fils de preux et de gentilshommes, se fût résigné jusqu'ici ?

III

La chaussée luisait sous le verglas. Clessé haussa le col de son paletot. La saynète de M. de Gouzeau figurait en clôture d'un spectacle classique. Il était à peine dix heures. Il lut sous un réverbère le billet d'Hélène.

Dans la large avenue, la bise cinglait. D'un pas militaire, il se dirigea vers les quais. Le froid, en fouettant son visage, stimula aussi sa pensée. La politique l'avait occupé toute l'après-midi : elle ne tenait jamais contre l'idée d'amour. Puis, après tout, qu'y pouvait-il, à cette inepte politique du pays de France d'où l'utilisation de son talent et de ses énergies était d'avance systématiquement proscrite? Il aimait Hélène sans satiété, malgré cette longue durée de liaison déjà, et autant par une persistance du désir physique que par la plénitude de sa possession morale. Il la savait franche envers lui et fidèle contre tout. Il revivait chaque fois une minute de vertige exquis au souvenir des premiers jours de leur tendresse. Oh! la folle conquête si chèrement disputée! D'abord Dinard, dans la brise de mer, sous la magie d'un soleil estival, puis le rez-de-chaussée coquet de la rue de Villersexel où elle avait enfin consenti à se livrer si tardivement, et où depuis, par une sorte de superstition amoureuse, ils avaient continué les rendez-vous! A l'époque de leur rencontre, l'enfant, le grand délateur de l'âge maternel, n'étant point là, on aurait donné à cette jeune mère trente ans au plus, moins peut-être. Et dans toute sa personne, quel épanouissement de grâce et d'élégance! Il avait eu le bonheur avec elle, entier, enivrant, comme avec ce qu'on a le plus délicieusement rêvé. Il croyait connaître trop bien Hélène, pénétrer trop sûrement l'histoire de son cœur, avoir suivi trop en psychologue les phases de la séduction et de la chute, pour craindre une rivalité dans le passé.

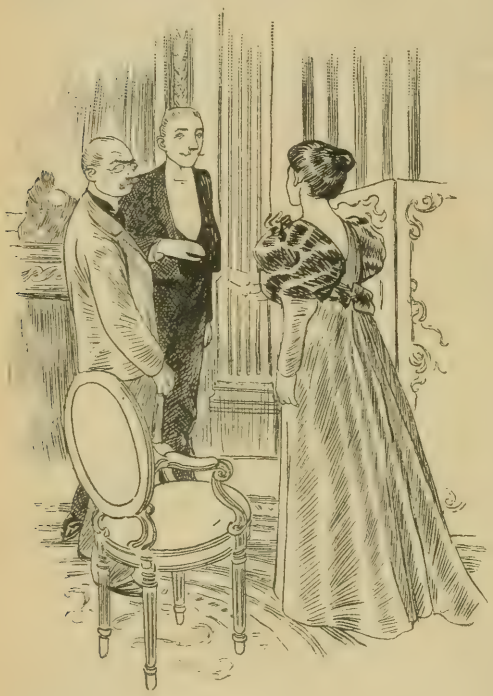
Le mari? Le bon sens et l'observation expliquaient assez tout son rôle, même dans les illusions de la jeune épouse. Mme de Goas, qui était des îles, insinuait quelquefois avec un sourire mystérieux : « James!... James!... » et quand Hélène prononçait ce nom-là, elle y mettait bien, elle aussi, une particularité d'intonation. Mais Clessé, judicieusement peut-être, sur les affirmations loyales de sa maîtresse, sur toute la description physique et

morale qu'elle lui avait faite de ce beau-frère, ne suspectait en rien leur sentiment ancien et réciproque.

Cependant un phénomène étrange de jalousie s'était produit dans ce cerveau d'amant. La jalousie sous ses formes diverses est le parasite fatal à tout amour violent. Là même où on lui supposait le moins de prise, elle trouve une place pour s'accrocher. Elle représente ce tout petit germe de démence que les aliénistes modernes découvrent au fond de l'individu le mieux équilibré. Certains amants qu'on présume en pleine tranquillité de cœur deviennent jaloux d'une idée : Clessé peu à peu l'était devenu d'une image. Certes, la femme de trente-cinq et de quarante ans qui s'était donnée à lui gardait encore assez de charmes et de jeunesse réelle pour satisfaire l'idéal le plus exigeant. Son cœur et sa raison n'enviaient rien du passé. Mais ses yeux?... Tous les passionnés excessifs qui n'ont connu la maîtresse qu'après les transformations de la maturité ont subi la persécution tenace de l'image antérieure. Clessé, par cette aveugle ambition d'amant qui tend à ramener à soi l'existence entière de la femme aimée, et par l'absence de tout autre motif certain de jalousie, jalousait la première Hélène, celle des dix-huit ou vingt ans, point tout à fait pareille à la seconde sans doute, et non la personne morale ou l'individualité agissante qu'elle pouvait être alors, mais rien que cette physionomie extérieure que son œil n'avait point possédée. Il éprouvait un trouble indéfinissable devant les portraits de cette époque, les reliques de chiffons entrevues dans les vieux tiroirs. Il s'avouait à lui-même la puérilité, l'inconsistance de ce sentiment, il s'en plaisantait avec elle, sans cesser de le subir. Il pensait que l'avoir aperçue une seule fois en ce temps-là aurait suffi à le prémunir contre l'actuelle obsession. Cette jalousie n'offrait point le caractère aigu de l'idée fixe : elle ne revenait que par intervalles, aux évocations de la vie d'autrefois. L'effet qu'il en ressentait semblait non d'une angoisse au cœur, mais d'un malaise, d'une fièvre bénigne à l'imagination. Et pourtant la constance des retours accusait l'opiniâtreté du mal.

Lorsque Wamont, au dîner, avait annoncé l'arrivée de George, ce fut la conscience d'abord qui s'irrita chez Clessé. Le gentilhomme pressentait une compromission nouvelle, la plus pénible de toutes, par l'intervention du fils. L'égoïste amant s'alarmait aussi pour son repos. Mais quelques minutes plus tard, par l'allusion à Mlle d'Esparsac, par ce rapport vaguement indiqué entre

deux adolescences de vierge presque pareilles, l'image du passe surgissait. S'il avait semblé ne point écouter Hélène Wamont, c'est qu'à ce moment même, tout au fond de son cerveau, dans une sorte de vertige mental, il évoquait Hélène de Chevrières. Passagèrement effacée sous le sourire captivant de la créature visible, elle réapparaissait, cette image, plus précise, plus fascinante, devant la photographie de George, du George de vingt ans, sur lequel son regard s'acharnait, tant qu'Hélène, par une interposition voulue, ne lui en eût point supprimé la vue. Cette pensée de constater l'émouvante ressemblance était peut-être la plus subtile des appréhensions que suscitait en lui l'idée de la prochaine arrivée de George : elle en devint tout de suite la plus insistante.



Pourriez-vous, mon ami, jeter cette lettre à la boîte?

Il avait traversé le pont, puis la Concorde, avait pris rue de Rivoli la file des arcades. Il pénétra dans la salle sur le troisième acte des *Femmes savantes*. La loge, à gauche des balcons, ne comportait plus qu'une place libre, la sienne. Il salua silencieusement des visages distraits, et poussa son siège dans une encognure.

Le marquis d'Esparsac, ancien hussard, était un chouan de race. Sa famille, originaire du Languedoc, avait émigré en Bretagne au xve siècle. Ses longues moustaches grises à la Brennus, son encolure de géant, la rudesse toute martiale de ses allures et de sa voix en faisaient une physionomie héroïque, d'un autre âge. La marquise, elle, portait un embonpoint hautain. De traits froids

et réguliers, avec ses lèvres minces et pincées, elle donnait, sous le pseudo-modernisme un peu provincial de sa toilette, l'illusion d'une grande dame de la cour de Charles X. Ces Esparsac, après quelques garnisons de sous-préfectures, s'étaient installés, la retraite sonnée, dans un vieux castel breton, Courberive, près d'Auray. Ils l'avaient reçu en héritage, en même temps que le marquisat, d'un frère aîné, mort en 1889 sans descendance directe. Par ses auteurs et par cet oncle, Yvonne d'Esparsac représentait une dot enviable. Depuis sa sortie du couvent, on la menait à Paris deux mois d'hiver, en attendant l'heure et le choix d'un mari. Des liens étroits unissaient Hubert de Clessé aux Esparsac. Son père avait été le camarade d'enfance et le condisciple de collège du futur colonel. Yves Heurtemore, vicomte de Clessé, fut, pendant trente années consécutives, délégué au parlement par la circonscription très légitimiste de Dol. Hubert, en quittant la flotte, à la mort de son père, avait pris la succession électorale. Il apportait dans la politique un esprit plus libéral, mieux façonné par le siècle.

Il lut sous un réverbère le billet d'Hélène.

Sans doute, l'ancien soldat blâmait intérieurement toutes ces concessions qui offensaient son entêtement de fleurdelisé comme autant d'apostasies partielles. Mais il avait par principe de caste le respect des affections acquises; il mettait les siennes au-dessus d'une erreur momentanée, et ne voulait voir dans Clessé que le fils et l'héritier de son ami le plus estimé.

Jamais, autant par amitié d'aujourd'hui pour le fils que par piété de souvenir envers le père, le vieux chouan, si irréduc-

tible avec le vulgaire, ne parlait politique devant le jeune député : « L'expérience, pensait-il, nous le ramènera tôt ou tard. » Il y avait tant d'autres sujets de conversation ! Dans la vie morale, ces deux hommes s'entendaient sur tout.

De sa place, Clessé, même debout, n'aurait pu découvrir qu'une moitié de la rampe. D'ailleurs, trop d'idées s'agitaient en cet instant encore en lui pour qu'il s'intéressât avec suite à une fiction de théâtre — fût-elle de Molière.

Le marquis d'Esparsac était un chouan de race.

Cependant ce regard distrait, enfermé dans les cloisons de la loge, y avait reconnu dès l'abord, outre les Esparsac et leur fille, un profil imberbe et déjà vieillot de petit snob à blason et la silhouette amusante d'une jolie aristocrate fin de siècle, adorable poupée à frisures d'or, gantée en miniature, plastronnée au moule, toute raide et toute folle, la nuque engaînée dans son col à coques. Un nez de gravoche parisien et des yeux de duchesse ; une toque en velours émeraude sur laquelle s'envolait, comme un papillon de rêve, un large nœud en velours feu. L'étincellement de la toilette autant que l'émail de la carnation faisaient lever les lorgnettes, aux fauteuils d'orchestre. Le moindre geste de cette femme soulevait des effluves de senteur fine, à suggestions subtiles.

Elle s'appelait la comtesse Christiane de Givrand, cousine du marquis, séparée de son mari pour des motifs qu'on prétendait à son avantage et, depuis, discrètement facile. L'homme assis à sa hanche et ondulé au petit fer, autre cousinage, était un jeune baron de Nauphary, fleur de club, vivant de sport et d'agio.

Rémy Saint-Maurice.

(A suivre.)

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(Suite et fin.)

Ma mère?... Pour la première fois depuis que le soupçon de funeste vérité me possédait, je me révoltai contre son souvenir. A cette minute, et sous le coup de la colère dont m'enflammait l'image du meurtrier s'enfuyant, j'osai me reprocher comme une faiblesse le mouvement de pitié qui m'avait fait sacrifier une moitié de ma vengeance au repos de cette mère tant aimée. « Eh! qu'elle souffre, me disais-je avec férocité; qu'elle soit punie de n'être pas demeurée fidèle au souvenir du pauvre mort! » Et puis j'avais honte d'un pareil égarement de ma pensée comme d'un crime... Avoir vécu quinze ans auprès d'un assassin, portant son nom, partageant sa vie! Ah! elle ne supporterait pas cette révélation; je ne supporterais pas, moi, le remords de lui avoir révélé une si hideuse chose. « Non, reprenais-je, qu'il s'échappe!... » Et, malgré moi, je regardais la pendule. Le balancier allait, et à chacun de ces retours, les chances de fuite du misérable devenaient plus nombreuses. « Quel chemin a-t-il pris? me demandais-je; il doit être parti pour l'Angleterre... » Et je me représentais un train dans la nuit, un vaste port... La noire houle frissonne sous le paquebot, les voyageurs se précipitent sur la passerelle, éclairée par des falots... Un long sifflement... L'hélice bat la mer... Le bateau s'ébranle... Encore quelques heures et l'homme est à Londres... Il a disparu dans l'immense ville... « O ma mère!... ma mère!... m'écriais-je en me jetant sur le canapé et me tordant de désespoir. Ce que j'aurai fait pour toi!... »

Je me relevai. J'écartai violemment cette image, afin de lui substituer celle de l'autre, du frère. Celui-là, du moins, ne pou-

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

vait pas m'échapper. Si la vengeance est un plat qui se mange froid, j'avais tout le loisir de préparer la mienne, — à mon aise. Celui-là ne s'enfuirait pas comme son complice. La réussite même de son crime, son mariage avec ma mère faisait de lui mon prisonnier. Je savais où le trouver toujours, et toujours j'aurais la liberté de l'aborder, de provoquer entre nous deux la scène nécessaire à l'exécution de mon dessein. Quel dessein ? Mais celui-là même qui m'avait déjà hanté, celui qui d'avance m'avait paru la compensation suffisante, si je laissais échapper l'un de mes deux ennemis. Brusquement ce dessein se formula devant mon esprit, avec la netteté d'une résolution prise, et je m'entendis prononcer à haute voix ces paroles : « Je vais le tuer... » Je répétai plusieurs fois : « Je vais le tuer, je vais le tuer... » avec une sorte de frénésie, comme enivré d'une subite hallucination, qui me montrait le cadavre de cet infâme mari de ma mère, rigide, — éteints ces yeux dont j'avais tant subi le regard, — muette cette bouche qui avait proposé le marché, — glacé le front où avait germé le projet. Il ne bougerait plus jamais ce corps dont j'avais détesté tous les mouvements. Cette vision de haine me procura quelques secondes d'un étrange délice. « Enfin, enfin , repris-je tout haut encore, je vais le tuer... » Et tout de suite l'inévitable question se posa :

— Comment ?

Ce que j'avais voulu éviter à tout prix, c'était que ma mère fût éclairée sur le drame de la mort de mon père; je n'avais pas sacrifié à ce respect religieux de ses illusions ma première vengeance, pour atteindre la malheureuse femme plus cruellement encore par les conséquences de la seconde. Il fallait donc combiner cette seconde vengeance, de manière à être bien sûr que j'échapperais moi-même à la justice... Je devrais mettre, à tuer mon beau-père, autant de précaution que lui autrefois à faire tuer mon père... Tranchons le mot. Il me fallait l'assassiner ?... L'assassiner, oui, c'est ainsi qu'on appelle l'action de tuer un homme sans qu'il se défende, — et les choses se passeraient ainsi. Quelque ingénieux que fût le piège où je l'attirerais, que je lui versasse du poison goutte par goutte, que je l'attendisse au coin d'une rue pour le poignarder, que je lui tirasse un coup de pistolet, il n'y avait pas deux façons de nommer cela. Un assassinat ? Je serais, moi aussi, un assassin... Tout ce que ce terme représente de basse infamie s'évoqua tout d'un coup devant ma pensée,

et, pour la première fois, j'eus peur de la vengeance que j'avais tant souhaitée, à laquelle j'avais vécu suspendu depuis mon enfance, comme à l'unique, à la suprême réparation de tant de misères. Lorsque je constatai cette soudaine défaillance de mon énergie devant l'acte enfin possible, je demeurai d'abord comme étonné. Je fermai les yeux pour mieux ramasser mon âme sur elle-même, et je dus me dire de nouveau : « J'ai peur... » Peur de quoi ? Peur d'un mot !... Car ce n'était là qu'un mot. Cette vengeance à laquelle j'avais sacrifié même le respect que l'on doit à la volonté des mourants, — puisque j'avais manqué au vœu exprimé par ma tante dans son agonie, — cette vengeance me trouvait soudainement épouvanté, parce que la besogne à faire répugnait, à quoi ?... « Aux préjugés de ma classe et de mon temps », répondis-je, aussitôt que j'eus lucidement aperçu ce brusque arrêt de ma lâcheté. « Oui, continuai-je, de ma lâcheté... J'ai peur d'assassiner... Mais si je fusse né dans l'Italie du quinzième siècle, hésiterais-je à empoisonner le meurtrier de mon père ? Hésiterais-je à lui tirer un coup de fusil, si j'avais seulement grandi dans la Corse d'il y a cinquante ans ? Ne suis-je donc rien qu'un civilisé, un misérable et impuissant rêveur, qui voudrait bien agir, mais qui n'ose pas se tacher les mains à l'action ?... »

Et je me posai le dilemme de ma situation présente, dans toute sa netteté impérieuse, absolue, inévitable : — ou bien venger mon père en livrant son assassin à la justice des magistrats, puisque le sage M. Massol avait eu la prudence d'accomplir les quelques actes interruptifs de la prescription, ou bien me faire justice moi-même. Il y avait une troisième hypothèse, une seule : épargner le scélérat, souffrir qu'il occupât la place de sa victime, au foyer de ma mère, à mon foyer à moi, dont il m'avait chassé. A cette idée, la fureur me reprenait. Si le civilisé hésitait devant le scrupule, cette hésitation n'empêchait pas le sauvage qui sommeille en nous d'éprouver cet appétit du talion qui remue, comme la faim et la soif, toute la nature animale de l'homme, toute sa chair et tout son sang. « Allons, me dis-je, j'assassinerai mon beau-père, puisque c'est le mot propre. Est-ce qu'il a eu peur, lui, d'assassiner mon père ? Il a tué. Il sera tué. Œil pour œil, dent pour dent, c'est le droit primitif, et le reste est mensonge... »

La nuit était venue tout à fait, à travers ces rêveries. J'étais la proie d'une agitation fébrile, qui contrastait singulièrement avec

le calme dont j'étais rempli si peu d'heures auparavant, lorsque je montais les marches de l'escalier du Grand-Hôtel. C'est qu'aussi la situation avait bien changé. Alors je me préparais à une lutte, à une espèce de duel. J'allais affronter un homme que j'avais à vaincre, l'attaquer en face et sans traîtrise, et je n'avais pas tremblé. C'était l'espèce d'ignoble hypocrisie qu'il y a dans l'assassinat clandestin qui venait de me faire trembler à l'idée de tuer mon beau-père, ainsi, dans les ténèbres d'un guet-apens. J'avais dominé ce tremblement une première fois. J'appréhendai qu'il ne me ressaisît, et de subir une de ces insomnies d'où l'on se lève incapable d'agir avec sang-froid, et déjà je me sentais impuissant à supporter l'attente, je voulais agir dès le lendemain, exécuter aussitôt le plan auquel je m'arrêterais, — dans les vingt-quatre heures, quel qu'il fût. Dès maintenant, je pouvais tromper mon trouble nerveux par un commencement de cette action. Pour parer d'avance à tout soupçon, ne devais-je pas me montrer à des gens qui attesteraient, au besoin, qu'ils m'avaient vu tranquille, insouciant et presque gai ? Je m'habillai, décidé à dîner dans un endroit où j'étais connu, et à user le reste de cette nuit au club. Lorsque je fus dans l'avenue des Champs-Elysées, toute fourmillante de voitures et de promeneurs, par la tiède soirée de ce jour bleu du mois de mai, j'eus la sensation physique d'une douceur de vivre, éparse dans l'air. Le ciel frissonnait de l'innombrable palpitation des étoiles. Les jeunes feuillages tremblaient sous la caresse d'une brise lente. Des guirlandes de lumières annonçaient l'entrée des jardins de plaisir. Je passai devant un restaurant qui avait répandu ses tables jusqu'au bord de l'allée. Des jeunes gens et des jeunes femmes achevaient de dîner là, gaiement. Les cuivres des cafés-concerts m'arrivaient affaiblis par la distance, et les voitures roulaient, roulaient toujours, emportant du côté du Bois des milliers de baisers et de paroles tendres. L'opposition, entre cette fête de printemps à Paris et le tragique de ma destinée, me saisit avec trop de force. Qu'avais-je fait au sort pour mériter d'être le seul, parmi cette foule, à subir une pareille épreuve ? Pourquoi un homme s'était-il rencontré sur mon chemin, capable de pousser la passion jusqu'au crime, dans un monde où la passion est si bénigne, si chétive, si médiocre d'habitude ? Il n'y avait peut-être pas, dans toute la haute société, quatre personnages assez audacieux pour simplement concevoir un projet semblable à celui que Jacques

Termonde avait exécuté avec une si intrépide logique dans son désir. Et justement ce scélérat, d'une effrayante profondeur de sentiment, était mon beau-père. Une fois de plus, je sentis passer sur moi ce souffle de fatalité qui, souvent déjà, m'avait frappé d'une sorte d'horreur mystérieuse. Je me sentis incapable de supporter la vue de la face humaine. Je tournai brusquement le dos à la portion bruyante et claire des Champs-Élysées, et je montai vers l'Arc de Triomphe. Je pris sans réfléchir l'avenue du Bois, j'inclinai, à droite pour fuir les voitures, puis je m'engageai sur les routes presque désertes. Avais-je obéi, sans m'en rendre compte, à une de ces réminiscences presque animales, qui nous ramènent dans les chemins où nous avons déjà passé? Voici que je reconnus, à la clarté de la molle et bleuâtre lune du printemps, la place où j'avais marché cet hiver, en compagnie de mon beau-père, lors de la première promenade que nous eussions faite au Bois, ensemble. C'était le jour où, venu chez moi, sous le prétexte d'une livraison de Revue à redemander, je l'avais contraint de regarder en face le portrait de sa victime. Je le revis en pensée, qui avançait sous le ciel froid d'hiver, sur le même sentier, entre les gazons pauvres, et ses cheveux grisonnants; et sa haute taille, prise dans son pardessus. Je me rappelai quelle étrange pitié avait serré mon cœur à le regarder ainsi, tout triste, tout brisé, comme vaincu. L'évocation de ce souvenir me le rendit soudain vivant, comme s'il eût été là encore, à deux pas de moi, et cette sensation aiguë de son existence me fit mieux sentir, du même coup, toute la signification du mot effrayant et mystérieux : — tuer... Tuer?... J'allais le tuer, dans quelques heures peut-être, au plus tard dans quelques jours. L'angoisse que j'avais essayé de fuir, en sortant de ma maison, et en marchant ainsi, venait de me reprendre, et je me posai enfin la question devant laquelle j'avais reculé tout à l'heure : « Je vais le tuer, en ai-je le droit?... » Comme les feuillages remuaient doucement autour de moi, qui m'étais laissé tomber sur un banc, écrasé de souffrance ! J'étais dans l'ombre... J'entendis des voix qui s'approchaient; deux formes passèrent sur la route, à quelques mètres de moi. C'étaient un jeune homme et une jeune femme qui ne me virent pas. Ils s'arrêtèrent pour unir leurs lèvres. La lune les baignait de sa lumière. Je me mis à fondre en larmes. Je pleurai, pleurai, indéfiniment. Ah ! j'étais jeune, moi aussi, j'avais dans le cœur un flot de tendresse dont j'étouffais, et par cette

nuit parfumée, étoilée et frissonnante, j'étais là dans un coin d'ombre, farouche, à méditer un assassinat!

— Non, me dis-je, une exécution. — Est-ce que mon beau-père a mérité la mort? — Oui. — Est-ce que le bourreau qui fait tomber dans le panier la tête du condamné, doit s'appeler un assassin? — Non, eh bien! je serai le bourreau, et pas autre chose... » Je me levai de ce banc où j'avais versé mes dernières larmes de lâcheté. — C'est ainsi que je qualifiai en moi-même ces chaudes larmes dont je me souviens aujourd'hui, comme d'une preuve dernière que je n'étais pas né pour ce que j'ai fait. Je repris la route de Paris, et je tendis toutes les forces de mon esprit sur ce point unique : « J'ai le droit d'exécuter l'assassin de mon père... Quand la société frappe un coupable, au nom de quoi décrète-t-elle que ce coupable a mérité la mort? Est-ce qu'elle possède mission d'en haut pour cette œuvre de justice? Elle a simplement reçu délégation de tous les membres qui la composent, pour agir en leur nom. C'est leur droit, à eux, de se défendre, qui fait son droit, à elle, de punir. Il existe comme un contrat tacite, passé entre elle et nous. Si chaque citoyen n'avait pas son droit propre de se défendre, la communauté n'aurait pas le droit de châtier les criminels, puisque son droit n'est que l'addition des droits de tous. Il se trouve que le contrat passé entre elle et moi ne peut pas s'exécuter, pour des raisons supérieures. Je dénonce le pacte et je reprends mon droit premier...

Lorsque je fus dans l'avenue des Champs-Elysées.

Quel droit? Celui de me défendre... N'y a-t-il pas en effet un droit de défense morale, comme il y a un droit de défense physique? Mon beau-père a tué mon père, et il a épousé ma mère. Il m'a volé les deux plus chères affections de ma vie, et il ne serait pas légitime de l'abattre comme un voleur qui entre, la nuit, par la fenêtre!... » Je multipliais les arguments. Par minute, j'arrivais à faire taire une voix qui parlait en moi, plus fort que mon appétit de vengeance et que mes raisonnements, et cette voix prononçait les paroles qui avaient été celles de ma tante autrefois : « Il faut laisser à Dieu le soin de punir... — A Dieu? répliquais-je, et s'il n'y a pas de Dieu? S'il y en a un, que la faute retombe sur lui qui a laissé les circonstances se disposer de la sorte... » Je reprenais : « Ce sont des images d'enfance qui me reviennent, parce que mon cerveau est fatigué d'émotions. C'est mon christianisme qui me reparaît, comme chez les malades qui tremblent devant l'enfer auquel ils ne croyaient pas, quand ils étaient bien portants... » Et puis tous ces scrupules de ma conscience me paraissaient de froides et vaines discussions, bonnes pour des philosophes ou des confesseurs. Il y avait un fait indiscutable, absolu : je ne pouvais pas subir davantage que l'assassin de mon père continuât d'être le mari de ma mère. — Il y avait un second fait non moins évident : je ne pouvais pas dénoncer cet homme à la justice, sans tuer ma mère du coup, ou du moins empoisonner à jamais sa vie. Donc, c'était à moi d'être mon propre tribunal, le juge et le bourreau dans ma propre cause. Que m'importaient les sophismes pour ou

C'étaient un jeune homme et une jeune femme qui ne me virent pas.

contre? Je devais d'abord écouter mon instinct de fils, et cet instinct me criait : « Tue ! » — Je devais tuer.

Je marchais vite, fixant mon regard intérieur sur cette idée, avec une espèce de tragique délice, car je sentais que, du moins, mes irrésolutions avaient cessé, et que j'agirais. Tout d'un coup, et comme je débouchais sur l'Arc de Triomphe, je me rappelai avoir rencontré là, pour la dernière fois, un de mes compagnons de Cercle, qui s'était brûlé la cervelle le lendemain. Par quel mystère ce souvenir fit-il tout d'un coup surgir en moi une série de nouvelles pensées? Je m'arrêtai, le cœur battant... Je venais d'entrevoir le salut. Fou que j'avais été, comme toujours, et entraîné par une imagination sans discernement! Mon beau-père mourrait, je l'avais condamné au nom de mon droit imprescriptible de fils vengeur, mais ne pouvais-je pas le contraindre à mourir de sa propre main? N'avais-je pas en ma possession de quoi l'acculer au suicide? Si j'allais à lui sans plus d'ambages ni de sous-entendus, et si je lui disais : « Je tiens la preuve que vous êtes le meurtrier de mon père, je vous donne le choix, vous vous tuerez ou je vous dénonce à ma mère... » Que me répondrait-il? Lui, qui aimait sa femme avec cette idolâtrie partagée dont j'avais tant souffert, il consentirait à ce qu'elle sût la vérité, à ce qu'elle le considérât comme un infâme, un lâche assassin? Non, jamais. Il aimerait mieux mourir... Et tout de suite mon cœur, épuisé de sensations douloureuses, se précipita vers cette porte d'espérance, subitement ouverte. « J'aurai fait mon devoir, me disais-je, et je n'aurai pas de sang sur les mains... Ma conscience ne sera pas salie de cette tache... » Et j'éprouvai comme un soulagement immense du poids des remords ressentis par avance dans mon agonie de tout à l'heure. Je continuai, me traçant le tableau de l'avenir, enfin délivré de ce sombre nuage qui avait voilé de son deuil le ciel de ma jeunesse : « Il se tuera... Ma mère le pleurera... Mais je saurai l'art d'essuyer ses larmes... Son cœur saignera, mais sur cette blessure je poserai le baume de ma tendresse... Toutes les heures douces que l'assassin nous a volées, nous les vivrons ensemble quand il ne sera plus là quand je pourrai lui montrer, à elle, comment je l'aime. Les caresses que je ne lui ai pas données, lorsque j'étais enfant, parce que l'autre me glaçait de sa seule présence, je les lui donnerai. Les mots que je ne lui ai pas fait entendre, les tendres phrases qui se sont arrêtées sur le bord de mon cœur et de mes lèvres, je

les prononcerai. Nous quitterons Paris et ces tristes souvenirs. Nous nous retirerons dans quelque endroit perdu, bien loin, où elle n'aura que moi, où je n'aurai qu'elle... Je me consacrerai à sa vieillesse. Qu'ai-je besoin d'autres amours, d'une autre famille?... La souffrance attendrit l'âme. Cette souffrance la fera m'aimer davantage. Ah! que nous serons heureux!... » Des larmes, de nouveau, me vinrent, qui se séchèrent sur mes joues, — comme elles avaient jailli, — sous le coup de la brusque apparition d'une pensée. La voix intérieure venait de reprendre : « Et si le misérable refuse de se tuer?... » Oui, s'il allait ne pas me croire, quand je le menacerais de le dénoncer? Ne m'avait-il pas vu, depuis des mois, me faire son complice dans les soins qu'il prenait d'entretenir l'aveuglement de ma mère? Ne savait-il pas combien je l'aimais, cette mère, lui qui avait été jaloux de mon affection de fils, comme j'étais jaloux de sa tendresse de mari? Ne me répondrait-il pas : « Dénonce-moi... » sûr à l'avance que je ne voudrais pas porter ce coup à la pauvre femme?... « Allons donc, répondais-je à ces objections; jusqu'ici je soupçonnais; aujourd'hui je sais. Il ne doutera pas que cette évidence ne me rende capable de tout oser... Et puis, s'il refuse, j'aurai tenté l'impossible pour éviter le meurtre... Que la destinée s'accomplisse!... »

XVIII

Il était quatre heures de l'après-midi, le lendemain, lorsque je me présentai à l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg. Je savais que, selon toute probabilité, ma mère serait sortie pour quelques visites. Je pensais aussi que mon beau-père ne se serait pas senti mieux à la suite de la course matinale qu'il avait faite la veille, jusqu'au Grand-Hôtel. J'espérais donc le trouver au logis, peut-être couché. Ma mère, en effet, n'était pas là, et il était, lui, resté à la maison. Il se tenait dans ce cabinet de travail au plafond revêtu de sombres voussures de bois, aux murs garnis de cuir de Cordoue, couleur de feuille morte et d'or, où nous avions eu notre première explication. Celle que je venais provoquer était d'une autre importance, et cependant j'étais moins ému cette fois-ci que l'autre. La certitude enfin possédée me procurait un calme singulier, au point que je me souviens d'avoir pu causer une minute avec le valet de pied qui m'introduisait et qui

avait un enfant malade. Je me rappelle aussi que je remarquai pour la première fois, à travers une des fenêtres de l'escalier, un long et fameux tuyau d'usine dressé, depuis cet hiver sans doute, par delà le petit jardin. La liberté de mon esprit était donc intacte — il faut bien que je le reconnaisse pour être sincère jusqu'au bout — à la minute où je pénétrai dans la vaste pièce. J'aperçus aussitôt mon beau-père qui, plongé dans un grand fauteuil au coin de la cheminée dont la trappe était baissée, coupait les pages d'un livre nouveau, avec un poignard à lame large, courte et forte. Il avait rapporté ce couteau d'Espagne, comme beaucoup d'autres armes qui traînaient un peu partout dans les diverses pièces où il habitait. Je comprenais maintenant à quel ordre d'idées se rattachait cette singulière manie. Il était habillé comme pour sortir, mais le caractère altéré de sa physionomie témoignait de l'intensité de la crise qu'il avait subie et qui pesait encore sur tout son être. Probablement mon visage, à moi, exprimait une résolution extraordinaire, car je reconnus à ses yeux, dès que nos regards se furent rencontrés, qu'il venait de lire jusqu'au fond de ma pensée. Il me dit néanmoins un : « C'est toi, André, comme tu es aimable d'être venu... » qui me prouva, une fois de plus, le degré de son empire sur lui-même, et il me tendit une main que je ne pris pas. Cet étrange refus opposé à son geste d'accueil, le silence que je gardai pendant les premières minutes, la contraction de mes traits sans doute et mes yeux menaçants, achevèrent de l'éclairer sur la disposition d'esprit dans laquelle je venais à lui. Tranquillement, il posa, sur la grande table qui tenait le milieu de la chambre, et son livre et le couteau espagnol dont il venait de se servir. Il se leva, s'adossa au marbre de la cheminée, et, croisant les bras, me regarda de cet air altier qu'il savait prendre, et dont il m'avait humilié tant de fois, durant toute ma jeunesse. Je fus le premier à rompre le silence; je lui dis, répondant à sa phrase gracieuse sur un ton de rudesse et le regardant, moi aussi, bien en face :

— Le temps des mensonges est passé... Vous avez deviné que je sais tout ?...

Il fronça le sourcil comme cela lui arrivait quand il était en proie à une colère qu'il lui fallait dompter; ses yeux soutinrent les miens avec une invincible fierté.

— Je ne te comprends pas... me répondit-il simplement.

— Vous ne me comprenez pas ?... répliquai-je, soit; je vais

éclaircir vos idées... Ma voix tremblait en prononçant ces mots, car mon sang-froid commençait de s'en aller. La veille et dans ma conversation avec le frère, j'avais pu voir à plein l'infâme bassesse d'un drôle et d'un lâche. Tout au contraire, mon ennemi d'à présent, plus scélérat que l'autre cependant, trouvait le moyen de garder une espèce de supériorité morale, même à cette heure terrible où il sentait bien que son forfait allait se dresser devant lui. Oui, cet homme était un criminel, mais de grande race et sans vilenie. L'orgueil allumait toutes ses flammes sur ce front chargé de sinistres pensées, où la peur n'apparaissait point, non plus que le repentir. Dans ses yeux, tout semblables à ceux de son frère, résidait une résolution farouche. Je sentis qu'il se défendrait jusqu'au bout. Il ne se rendrait qu'à l'évidence, et cette force d'âme déployée dans un pareil moment avait pour résultat de m'exaspérer.

Le sang me montait à la tête et mon cœur battait plus vite, tandis que je continuais :

— Permettez-moi de reprendre les choses d'un peu haut... En 1864, il y avait à Paris un homme qui aimait la femme de son ami le plus intime... Quoique cet ami fût bien confiant, bien noble, bien facile à duper, il s'aperçut de cet amour, et il commença d'en souffrir. Il devint jaloux, quoiqu'il ne doutât point de la pureté du cœur de sa femme... jaloux comme on est quand on aime trop... L'homme qui lui portait ainsi ombrage s'aperçut de cette jalousie. Il comprit que la maison allait lui être fermée. Il savait, lui, de son côté, que la femme dont il était amoureux ne s'abaisserait jamais jusqu'à prendre un amant... Et voici le plan qu'il osa concevoir : il avait un frère, quelque part, au loin, un infâme qui passait pour mort, couvert d'ailleurs des pires hontes, voleur, faussaire et déserteur. Il s'avisa que ce frère était un instrument tout trouvé pour se débarrasser de l'ami qui gênait sa passion... Il fit venir le misérable, secrètement. Il lui donna rendez-vous dans un des coins les plus déserts de Paris, — sur le trottoir d'une rue qui touche au Jardin des Plantes, et la nuit... Vous voyez que je suis bien renseigné... Comment il s'y prit pour déterminer l'ancien voleur à jouer le rôle de bravo, il n'est pas difficile de l'imaginer... Quelques mois après, le mari était assassiné dans un guet-apens par ce frère qui échappait à la justice. L'ami félon épousait celle qu'il aimait, presque aussitôt... C'est aujourd'hui un homme du monde, riche, honoré, à qui sa pure et sainte femme

a voué un culte de tendresse et de respect... Commencez-vous à comprendre maintenant?...

— Pas davantage... répondit-il avec ce même visage impassible.

Il avait raison de ne pas faiblir. Ce que je venais de lui dire pouvait n'être qu'une tentative pour lui arracher son secret en feignant de tout savoir. Déjà, cependant, le détail sur l'endroit où il avait donné le rendez-vous à son frère l'avait fait tressaillir. C'était à cette place qu'il fallait frapper, et vite.

— Le lâche assassin, continuai-je, oui, le lâche, puisqu'il n'avait pas osé accomplir son crime lui-même, avait bien calculé toutes les circonstances du meurtre... Mais il avait compté sans quelques petits accidents, par exemple que son frère garderait les trois lettres reçues, les deux premières à New-York, la dernière à Liverpool, et qui contenaient les instructions relatives aux étapes de ce voyage clandestin. Il n'avait pas compté non plus que le fils de sa victime grandirait, deviendrait un homme, concevrait des soupçons sur les causes véritables de la mort de son père et arriverait à se procurer la preuve accablante du ténébreux complot... Allons! à bas les masques! ajoutai-je brutalement; monsieur Jacques Termonde, c'est vous qui avez fait tuer mon malheureux père par votre frère Édouard... J'ai entre mes mains les lettres que vous lui avez écrites en janvier 1864 pour le faire venir en Europe sous le faux nom d'abord de Rochester, puis de Rochdale... Ce n'est pas la peine de jouer l'indigné ou l'étonné avec moi... La comédie est finie...

Il était devenu affreusement pâle. Ses bras cependant restaient croisés et son audacieux regard ne faiblissait pas. Il fit une dernière tentative pour parer le coup droit que je venais de lui porter et il eut l'énergie de me dire :

— Combien ce misérable Édouard t'a-t-il demandé d'argent pour te vendre ce faux, fabriqué par lui afin de se venger de mes refus d'argent?...

— Taisez-vous donc, lui dis-je plus brutalement encore, c'est à moi que vous osez parler ainsi, à moi?... Mais est-ce que j'avais besoin de ces lettres pour tout apprendre? Est-ce que depuis des semaines nous ne savons pas tous deux, moi que vous avez commis le crime, et vous que j'ai deviné que vous l'avez commis?... Ce qui me manquait, c'était la preuve écrite, indiscutable, indéniable, celle que l'on peut livrer à un magistrat... Des refus d'ar-

gent?... Mais vous alliez lui en donner, de l'argent, à votre frère; seulement vous vous êtes défié. Vous avez voulu attendre le jour de son départ... Vous ne soupçonniez pas que je fusse sur cette piste... Voulez-vous que je vous dise quand vous l'avez vu pour la dernière fois?... Hier, vous êtes sorti à dix heures du matin, vous avez changé de fiacre une première fois place de la Concorde, une seconde fois au Palais-Royal... Vous êtes allé au Grand-Hôtel... Vous avez demandé si M. Stanbury était dans sa chambre. Et quelques heures après, j'y étais, moi, dans cette même chambre. Ah! combien Édouard Termonde m'a démandé pour me vendre les lettres?... Mais je les lui ai arrachées, le pistolet au poing, après une lutte où j'ai failli être tué... Vous voyez bien que vous ne pouvez plus me tromper, et que ce n'est plus la peine de nier...

Je crus qu'il allait tomber mort devant moi. Son visage se décomposait à mesure que j'allais, j'allais, accumulant les faits précis, traquant son mensonge comme on traque une bête sauvage et lui prouvant que son frère s'était défendu, à sa manière, comme il se défendait lui-même. Il prit sa tête dans ses mains, tandis que j'achevais de parler, afin de comprimer les affolantes pensées qui l'envahissaient; puis, me regardant de nouveau, mais cette fois avec des yeux où résidait un infini désespoir, il me dit, sans me tutoyer cette fois, précisément la phrase que m'avait dite son frère, mais avec quel autre visage, quel autre accent, quel autre douleur!

— Cette heure aussi devait venir... Que voulez-vous de moi, maintenant?...

— Que vous vous fassiez justice, répondis-je... Vous avez vingt-quatre heures devant vous... Si demain, à pareil moment, vous ne vous êtes pas tué, je livre les lettres à ma mère...

Toutes sortes de sentiments se peignirent sur cette face livide, pendant que je lui jetais ce tragique ultimatum avec une voix raffermie et qui n'admettait plus de discussion. J'étais debout, appuyé contre la grande table; il s'avança vers moi, avec une espèce de délire dans ses prunelles qui cherchaient les miennes.

— Non, s'écria-t-il, non, André, pas encore!... Pitié, André, pitié!... Vois, je suis condamné, je n'en ai pas pour six mois à vivre... Ta vengeance, tu n'as pas eu besoin de t'en charger... Va, si j'ai commis une action terrible, crois-tu que je n'en ai pas été puni?... Mais regarde-moi, je meurs de cet effroyable secret...

C'est fini. Mes jours sont comptés. Ce peu qui me reste, ah! laisse-le-moi !... Comprends-le bien, je n'ai pas peur de mourir; mais me tuer, m'en aller en léguant cette douleur à celle que tu aimes comme moi... C'est vrai que j'ai osé, pour la conquérir, un crime atroce; mais, depuis, est-ce qu'il s'est écoulé une heure, une minute, réponds, où je n'aie eu pour but son bonheur?... Et tu veux que je la quitte ainsi, que je lui inflige ce supplice de penser que, pouvant vieillir auprès d'elle, j'ai préféré partir, l'abandonner avant le temps?... Non. André, cette dernière année, ah! laisse-la-moi!... laisse-la-nous !... Puisque je te dis que je suis perdu, que je le sais, que les médecins ne me l'ont pas caché!.. Dans quelques mois, fixe une date... si la maladie ne m'a pas emporté, alors tu reviendras... Mais je serai mort... Elle me pleurera sans l'horreur de cette idée que j'aie devancé mon heure, elle si pieuse! Tu seras là pour la consoler, pour l'aimer seul... Pitié pour elle, si ce n'est pour moi... Vois, je n'ai plus de fierté avec toi, je te supplie en son nom, au nom de son cœur dont tu connais la tendresse... Tu l'aimes, je le sais; je l'ai bien deviné, que tu lui cachais tes soupçons pour lui épargner une douleur... Je te le dis encore une fois : ma vie est un enfer, et je te la donnerais avec délice pour expier ce que j'ai fait; mais elle, André, mais elle, ta mère, et qui n'a jamais, jamais nourri une pensée qui ne fût noblesse et pureté, non, ne lui impose pas cette torture...

Je passai devant le valet de pied qui me salua machinalement.

— Des mots, des mots, répondis-je, remué malgré moi jusqu'au fond de l'âme par l'explosion de cette souffrance où j'étais bieu forcé de reconnaître un accent sincère; c'est parce que ma mère est noble et pure que je ne veux pas qu'elle soit un jour de plus

la femme d'un ignoble assassin... Vous vous tuerez, ou elle saura tout...

— Ose-le donc! répliqua-t-il, rendu soudain à l'orgueil naturel de son caractère par la férocité de ma réponse, ose-le donc!... Oui, elle est ma femme, oui, elle m'aime; va lui parler et l'assassiner toi-même avec cette parole... Tu le vois bien... Tu pâlis à cette seule pensée... Je t'ai bien laissé vivre, moi, à cause d'elle, et crois-tu que je ne te haïsse pas autant que tu me hais?... Je t'ai respecté pourtant, parce que tu lui étais cher, et il faudra bien que tu fasses de même avec moi; entends-tu, il le faudra bien...

J'ai dû présider aux funérailles.

C'était lui qui commandait maintenant, lui qui menaçait. Comme il avait lu dans mon âme pour se tenir devant moi dans une attitude semblable!... Et la passion se déchaînait en moi, furieuse. J'apercevais la vérité de ma situation. Cet homme avait aimé ma mère assez follement pour l'acheter au prix du meurtre de son plus intime ami, et il l'aimait assez profondément, après tant d'années pour ne pas vouloir perdre un seul des jours qu'il pouvait encore passer auprès d'elle. Et c'était vrai aussi, que je ne trouverais jamais en moi l'énergie de révéler ce mystère affreux à la pauvre femme. Je me sentis soudain exalté par la colère, au point de perdre tout empire sur ma frénésie intérieure :

— Ah! m'écriai-je, puisque tu ne veux pas te faire justice toi-même, meurs donc tout de suite!...

J'étendis le bras, je saisis le poignard qu'il venait de poser sur la table. Il me regarda sans trembler, sans reculer, m'offrant sa poitrine pour mieux braver ma rage d'enfant... J'étais à sa gauche,

ramassé sur moi-même et prêt à bondir. Je le vis sourire de mépris, et alors, de toute ma force, je le frappai avec le couteau dans la direction du cœur.

La lame entra jusqu'à la garde. J'eus à peine fait cela que je reculai, fou de terreur, devant ce que je venais d'oser.

Il jeta un cri. Une angoisse terrible se peignit sur son visage, il porta sa main droite vers sa blessure comme pour arracher le poignard.

Il me regarda, paralysé par une insoutenable souffrance. Je vis qu'il voulait parler; ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

L'expression d'un suprême effort passa dans ses yeux, il se tourna vers la table, il prit une plume qu'il eut encore l'énergie de plonger dans l'encrier, il traça deux lignes sur une feuille de papier à sa portée, il me regarda encore, ses lèvres remuèrent de nouveau, puis il tomba comme une masse.

Je me souviens... Je vois le corps étendu sur le tapis, entre la table et la haute cheminée, à deux pas de moi...

Je marchai vers lui, je me penchai sur son visage... Ses yeux semblaient me poursuivre de leur regard, même après la mort...

Oui, il était mort.

Le médecin qui constata le décès expliqua plus tard que le couteau avait traversé l'épaisseur du muscle cardiaque, sans pénétrer tout à fait dans la cavité gauche du cœur, et que le sang ne s'étant pas épanché tout d'un coup, la mort n'avait pas dû être instantanée. Moi, je ne veux pas dire combien de minutes avait duré l'affreuse crise, je ne sais pas non plus combien je restai de temps ainsi, foudroyé par cette pensée: « On va venir, et je suis perdu... » Non, ce n'était pas pour moi que je tremblais. Que pouvait-on faire à un fils qui venait de venger son père assassiné?... Mais ma mère?... Ces résolutions de la ménager à tout prix, ce souci quotidien de son bonheur, mes larmes cachées, mes tendres silences, voilà où venait aboutir cette sollicitude de tant de semaines. Il faudrait bien maintenant ou m'expliquer, ou lui laisser croire que j'étais, moi, un vulgaire meurtrier... J'étais perdu... Mais si j'appelais, si je criais subitement que mon beau-père venait de se tuer devant moi?... Est-ce qu'on me croirait, et d'ailleurs ne venait-il pas d'écrire lui-même de quoi me con-

vaincre d'assassinat, sur cette feuille de papier qui restait là, sur la table?... Allais-je la supprimer, comme un bandit, avant de quitter le théâtre d'un crime, détruit tout vestige de sa présence?... Je la saisis, cette feuille de papier, grande et large, couverte de caractères tracés avec une écriture un peu plus grosse que d'ordinaire. Comme elle tremblait dans ma main, tandis que j'y lisais ces mots: « Pardon, Marie. Je souffrais trop. J'ai voulu en finir... » Et il avait eu la force de signer !... Ainsi, sa dernière pensée avait été pour elle. Dans ces courtes minutes, qui s'étaient écoulées, entre mon coup de couteau et sa mort, il avait aperçu cette terrible chose: que j'allais être arrêté, que je parlerais pour expliquer mon acte, que ma mère saurait son crime, à lui, et il m'avait sauvé en me forçant aussi de me taire... Mais allais-je profiter de ce moyen de salut? Accepterais-je cette épouvantable générosité par laquelle cet homme, que j'avais tant détesté, s'acquittait avec moi à tout jamais?... Je dois rendre à mon honneur cette justice, que mon premier mouvement fut de déchirer ce papier, d'anéantir avec lui jusqu'au souvenir de cette dette imposée à ma haine par un atroce et sublime dévouement de celui qui avait été l'assassin de mon père. A ce moment, j'aperçus devant moi, sur la table, le portrait de ma mère, une photographie de sa jeunesse, où elle était représentée en un adorable costume de soirée, les bras nus dans des manches de dentelle, des perles dans les cheveux, mieux que gaie, heureuse, avec une expression si pure de son visage penché... Mon beau-père avait tout sacrifié pour la sauver du désespoir d'apprendre la vérité, et elle recevrait par moi le coup fatal, et elle saurait en même temps, que l'homme qu'elle aimait avait tué son premier mari, puisqu'il avait été tué par son fils !... Je veux croire, pour continuer de m'estimer encore, que l'image seule de sa douleur me détermina... Je posai de nouveau la feuille de papier sur la table, je m'éloignai du cadavre qui gisait sur le tapis, sans lui jeter un regard.

L'idée de ma fuite du Grand-Hôtel, la veille, me rendit du courage. Il fallait essayer une seconde fois de partir sans trembler. J'avisai mon chapeau, je sortis de la chambre, j'en refermai la porte comme un indifférent. Je traversai le hall. Je descendis l'escalier. Je passai devant le valet de pied qui se leva machinalement, puis devant le concierge qui me salua. Ces deux domestiques ne m'avaient même pas dévisagé. Je rentrai comme

j'avais fait la veille, mais dans quelle anxiété plus tragique encore!...

Étais-je sauvé? Étais-je perdu? Tout dépendait de l'instant où l'on entrerait chez mon beau-père. Que ma mère fût revenue quelques minutes seulement après mon départ, qu'un autre visiteur fût arrivé aussitôt, que le valet de pied fût monté avec quelque lettre, je me voyais soupçonné, en dépit de la déclaration écrite par M. Termonde, — et je sentais que mon énergie était à bout. Non, si j'étais accusé, je ne trouverais pas assez de vigueur morale pour me défendre, tant ma lassitude était grande, si grande que je ne souffrais même plus. Il ne me restait qu'une force, celle de suivre sur la pendule l'allée et la venue du balancier avec la marche des aiguilles... Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, puis une heure. Il y avait une heure et demie que j'étais sorti de la chambre fatale quand un coup de sonnette retentit à la porte; je l'entendis à traves les murs. Un domestique m'apportait un laconique billet de ma mère, griffonné au crayon d'une main affolée et qui m'annonçait que mon beau-père venait de se tuer dans une crise de douleur. La pauvre femme me conjurait d'accourir aussitôt. Ah! du moins, elle ne saurait jamais la vérité!

XIX

Cette confession que je voulais écrire, elle est écrite. A quoi bon y ajouter à présent de nouveaux faits? J'espérais soulager mon cœur, et voici qu'à repasser en esprit tout le détail de ce drame sinistre, j'ai seulement ravivé la mémoire des scènes où je fus acteur, depuis la première, celle où je vis mon père étendu, rigide, sur son lit, au pied duquel pleurait ma mère, jusqu'à la dernière, celle où j'ai franchi le seuil d'une chambre dans laquelle la malheureuse femme pleurait aussi, agenouillée, — et sur le lit il y avait un cadavre encore, et elle se leva comme autrefois, et elle jeta le même cri désespéré : « Mon André... Mon fils... » Et j'ai dû répondre à ses questions, j'ai dû lui raconter une fausse causerie avec mon beau-père, lui dire que je l'avais laissé un peu triste, mais sans que rien pût annon-

cer une funeste résolution. J'ai dû faire les démarches nécessaires pour que ce prétendu suicide restât ignoré. J'ai dû voir le commissaire, le médecin des morts. J'ai dû présider aux funérailles, recevoir les invités, conduire le deuil. Et toujours, toujours, je le revoyais debout devant moi, le couteau dans la poitrine, écrivant ces lignes qui m'avaient sauvé, me regardant, et remuant les lèvres... Ah! va-t'en! va-t'en! fantôme abhorré! Oui! je l'ai fait; oui! je t'ai tué; oui c'était juste. Tu le sais bien que c'était juste. Pourquoi es-tu là encore maintenant? Ah! je veux vivre, je veux oublier. Si seulement je pouvais ne plus penser à toi, un jour, rien qu'un jour, respirer, marcher, voir le ciel sans que ton image revienne hanter ma pauvre tête que l'hallucination envahit, qui se trouble?... Mon Dieu! ayez pitié de moi. Je n'ai pas demandé ce sort. C'est vous qui me l'avez donné. Pourquoi m'en punissez-vous? Pitié, mon Dieu. *Miserere mei, Domine...*

Folles prières! Est-ce qu'il y a un Dieu, un bien, un mal, une justice? Rien, rien, rien, rien. Il n'y a qu'une destinée impitoyable qui pèse sur la race humaine, inique, absurde, distribuant au hasard la douleur et la joie. Un Dieu qui dit : « Tu ne tueras point », à celui dont on a tué le père? Non, je n'y crois pas. Non l'enfer fût-il là ouvert, je répondrais : « J'ai bien fait, » et je ne me repentirais pas. Je ne me repens pas. Mon remords n'est pas d'avoir pris l'arme et d'avoir frappé, c'est de lui devoir,— à lui, — cet infâme bienfait, c'est de ne pouvoir, à l'heure présente, secouer de moi ce don horrible que j'ai reçu de cet homme. Si j'avais détruit ce papier, si j'étais allé me dénoncer, si j'avais paru devant les jurés, révélant, proclamant mon acte, je le sens, je n'aurais plus de honte, je porterais haut la tête. Quel délice si je pouvais crier à tous que je l'ai tué, qu'il a menti, que j'ai menti, que c'est moi, moi qui ai pris l'arme et qui l'ai enfoncée!... Et cependant je ne devrais pas souffrir d'avoir accepté, — non, — d'avoir subi l'affreux bienfait. Est-ce que j'ai agi ainsi par lâcheté?

De quoi ai-je eu peur? De torturer ma mère. Rien de plus.

Pourquoi donc éprouvé-je cette intolérable angoisse? Ah! c'est elle, c'est ma mère qui, sans le vouloir, me rend de nouveau le mort si vivant, si présent, par son désespoir. Enfermée au fond de cet hôtel où ils ont vécu ensemble treize ans, elle n'a pas touché à un seul des meubles; elle entoure ce souvenir

maudit du même culte pieux que ma tante eut jadis pour mon malheureux père. C'est le mort dont je retrouve l'influence invincible dans la pâleur de son teint, dans les rides de ses paupières, dans les touffes blanchies de ses cheveux. Il me la dispute du fond de sa bière, il me la reprend, heure par heure, et je ne peux rien contre cet amour.

Je voudrais tout lui dire, depuis le crime hideux qu'il avait commis jusqu'à l'exécution que j'ai accomplie.

C'est moi qu'elle haïrait pour l'avoir frappé, lui. Elle vieillira ainsi, et je la verrai le pleurer toujours, toujours. — A quoi bon avoir fait ce que j'ai fait, puisque je ne l'ai pas tué dans son cœur?...

Paul Bourget.

Les Réal, après des revers de fortune, résolurent de reprendre à la fin de leur vie le commerce qui les avait enrichis au début. Ils achetaient donc avec le reste de leur capital une importante fabrique de vins près d'Angers. La maison d'habitation, vieille construction du siècle dernier, à la porte surmontée de boules et encadrée d'ifs, avait vue sur la Loire. Les bâtiments d'exploitation et les caves confinaient aux ruines d'un vieux château. Le donjon, massif encore quoique à demi écroulé au-dessus d'énormes pans de murs, surplombait le fleuve. Les vieilles pierres y miraient leur robe de lierre aux dentelles de glycines.

Tout délabré déjà lors de la Révolution, la Bande noire avait achevé de le démolir, cet historique château de Tandes. Par la suite, le village en avait racheté les ruines, et les Réal, un an après leur arrivée dans le pays, louaient à la commune les caves et les souterrains pour y loger leurs réserves de vin. Un des orgueils de la famille était cette étendue de couloirs, avec la double file des tonneaux au ventre rond, où la liqueur vivante, âme d'anciens soleils, accomplissait son travail mystérieux. Les Réal y voyaient un or plus solide reluisant pour eux de la belle couleur des pièces de vingt francs.

Ce qu'ils ne disaient pas aux visiteurs, c'était la pensée obscure, l'espoir secret dont toute la maison — le père, la mère, les trois fils, la fille — étaient hantés. Ils y songeaient parfois le jour, se souriant avec des : « Eh ! eh ! » qu'ils nuançaient d'espérance incrédule, mais où se révélait leur désir inconscient. La nuit, ils en rêvaient sans cesse. La pensée obscure s'emparait de leurs âmes, et peu à peu le lucre, y dominant, les emplissait toutes.

Les caves du château avaient en effet leur histoire. Le bruit courait dans le pays qu'elles recélaient un trésor. C'était une chose notoire, avérée. Dans un souterrain, quelque part, sous les ruines, des richesses étaient cachées. Quelles richesses ? La légende hésitait. Les uns disaient un coffre de bois cerclé de fer avec de vieilles monnaies, des bijoux de famille, enfoui il y deux cents ans par le dernier marquis de Tandes. D'autres voulaient qu'un drame se fût passé là : le trésor provenait de quelque vol, au moment où la Bande noire s'était abattue sur les châteaux ; ils appuyaient leur assertion sur un fait, assez étrange vraiment. Tous les ans, le 13 novembre, une dame en longs vêtements de deuil demandait au maire la permission d'entrer dans la seule chambre qui restât du château, au pied du donjon. Elle tenait à la main un gros bouquet, passait une heure enfermée dans la tour, puis repartait les mains vides. Quoi qu'il en fût, une chose était certaine, c'est que les caves enfermaient un trésor. Malgré l'inutilité des recherches, de mère en fille, on l'attestait, les soirs d'hiver, sous le manteau des cheminées.

Tout d'abord les Réal avaient souri de ces histoires invraisemblables. « Des billevesées ! » déclara la vieille Mme Réal, sèche petite dame au sens pratique, toujours coiffée d'un bonnet noir. Mais lentement l'espoir, vague d'abord, s'éveilla en eux. Maintenant, au bout de trois ans, c'était Mme Réal elle-même qui désirait le plus ardemment voir leur rêve prendre forme. Le bout de son nez se plissait lorsqu'on parlait du souterrain mystérieux, et dans ses yeux jaunes, glacés par l'âge, dansait une lueur subite.

Ce jour-là on avait causé davantage du fameux trésor. Des ouvriers aménageaient une cave nouvelle, dissimulée jusqu'à présent par une fermeture de planches, et découverte l'avant-veille au fond d'un couloir. M. Réal avait recommandé aux maçons la plus grande circonspection. Sonder les murs, faire résonner à

coups prudents le sol, ils ne devaient négliger aucune précaution. Mais rien de marquant n'avait été signalé, et toute la famille, réunie avant le dîner, jouissait, sa journée faite, de la détente qu'apporte la tombée du soir.

Séparée du fleuve par la route seule, la terrasse où les Réal attendaient le second coup de cloche dominait toute la rive gauche de la Loire. Elle coulait presque à sec, avec de minces filets d'eau, de grandes flaques immobiles où se reflétait la pourpre des nuages, à travers de larges bancs de sable. L'automne, visible seulement aux feuilles rouges de la vigne vierge, flottait dans la gloire du ciel. L'azur en était aussi vif qu'aux plus beaux jours de printemps. Le long de la berge, les peupliers immobiles s'élançaient dans l'air doux, et jusqu'à l'horizon les champs heureux, les toits fumants, les rideaux d'arbres, tout s'apaisait en une poussière dorée.

Brusquement, comme la cloche sonnait le deuxième coup, le maître maçon, M. Lecogne, fut aperçu par Mlle Réal. Seule elle ne croyait pas à l'existence du trésor.

— Maman! M. Lecogne! dit-elle avec malice. Mais il court! Ses ouvriers ont peut-être découvert quelque chose.

— Je vous ai déjà dit, Louise, que vos plaisanteries étaient déplacées! répondit sèchement Mme Réal avec un battement de cœur involontaire.

— Mais c'est qu'elle a raison, maman! Voilà M. Lecogne, affirma Henri, l'aîné des fils, penché au bord de la terrasse. Comme il est rouge! Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses gestes?

Toute la famille se précipita contre le parapet; Mme Réal blanche comme une morte; le vieux M. Réal tellement ému qu'il étranglait, le cou pourpre, et les trois fils visiblement angoissés. Louise elle-même regardait, troublée.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a, monsieur Lecogne? crièrent toutes les bouches d'une seule voix.

Écarlate, haletant, il fit signe qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Il monta quatre à quatre les marches du perron, et dut s'asseoir aussitôt, essoufflé, sur une chaise tendue par Louise au milieu de l'affolement général.

— Parlez, mais parlez donc! supplia Mme Réal.

Au bout de quelques secondes, qui parurent des siècles, il proféra :

— Le trésor...

A ces mots, M. Réal fit : « Ah ! mon Dieu ! » et s'affala, suffoquant d'émotion.

— Il est trouvé ? s'écria Mme Réal, sans un regard pour son mari, à qui Louise fit respirer des sels.

Mais il revint subitement à lui en entendant Lecogne ajouter :

— On ne l'a pas encore. Nous avons seulement découvert une cachette. C'est Jacques — le fils à la Ballonne, vous savez — qui vient de la trouver. Comme on voulait finir l'ouvrage ce soir, nous en étions encore là. Il tapait dans le mur soigneusement, avec sa pioche. Tout d'un coup, v'là qu'il entend que ça sonne creux. Il tape plus fort, les pierres s'éboulent. Vite, il élargit le trou ! On regarde, bernique ! noir comme un four. Enfin, à la lueur d'une allumette, nous avons pu distinguer, en nous penchant par la brèche du mur, un petit souterrain très étroit : un mètre de large environ. Au fond il y a quelque chose. Nous ne savons pas quoi. On ne voit pas bien. On dirait aussi qu'il y a des papiers. Mais c'est trop profond, on n'y arrive pas.

Avec des yeux luisants, les Réal se regardèrent en silence. Ils dissimulaient mal leur convoitise et leur émotion. Les trois fils voulaient courir de suite au souterrain.

— Le dîner refroidit, déclara Louise ; dînons vite, nous irons après.

Tous à contre-cœur se résignèrent à pénétrer dans la salle à manger. M. Lecogne dut les suivre. On lui donna une chaise. Et tandis qu'on avalait tant bien que mal les premiers plats, mettant les bouchées doubles, il fut contraint de répéter son histoire. Mais, à la salade, on n'y put tenir. Chacun se leva, laissant sur la table les serviettes dépliées. Mme Réal prit une lanterne, le vieux M. Réal une pince, les fils une échelle et des cordes. Louise suivait par curiosité.

Sans échanger un seul mot, M. Lecogne précédant la bande, on parvint au château. A mesure qu'ils approchaient du souterrain l'angoisse croissait. Ils traversèrent les caves ; mais personne n'eut de regard pour la double rangée des fûts, la belle ordonnance des barriques. Enfin on arriva dans le couloir où travaillaient les ouvriers. Ils avaient élargi la brèche. Elle descendait maintenant au niveau du sol.

Mme Réal, penchée sur l'ouverture, éleva la lanterne. Groupés

autour d'elle, tous regardèrent, dans un silence religieux. Le puits s'enfonçait dans l'ombre : quelques broussailles, ténèbres complètes. Pourtant, au fond, on croyait distinguer par moments une vague forme et des blancheurs.

— Ce sont peut-être les oubliettes, supposa Louise.

Cependant Henri, aidé de ses frères, saisissait l'échelle. Il la fit descendre lentement, retenue par Mme Réal, cramponnée aux basques de sa jaquette. On crut un instant que l'échelle y passerait toute ; la déception fut grande ; tout à coup elle s'arrêta, ayant touché le sol.

— Victoire, soupira M. Réal.

Alors, Henri, armé d'une lanterne de rechange heureusement apportée et allumée sur-le-champ avec fièvre, passant la jambe, puis le corps, commença à descendre. Le silence devint solennel.

— Eh bien ? cria Mme Réal au bout d'une minute.

Henri remontait à ce moment. Pâle, défait, suffoqué par une odeur sinistre, il tendit avec désespoir à sa mère un papier sali et froissé, où tous, atterrés et confus, purent lire, en se bouchant le nez, ces mots : « République française, par arrêté de monsieur le maire... »

Les maçons avaient mis à jour les privés du garde champêtre.

Paul et Victor Margueritte.

PASSAGÈRE [1]

(*Suite.*)

II

De port en port, de mer en mer, leur tendresse s'épanouit. Le large l'enserrait, vert et bleu, gris aussi, jaune même quand, loin des invisibles côtes, les puissants fleuves refoulaient de leurs eaux couleur d'ocre l'océan paresseux. Éternel, il ne leur devenait point cependant monotone, tantôt aplati sous les calmes torrides, tantôt rayé de houles, saturé de lumière dès l'aube, ou rejoignant le ciel par hachures de pluie, — jamais pareil. Peut-être encore ne le voyaient-ils point, ou le regardaient-ils sans le voir, noyés en leur bienheureux égoïsme, vivant double leur enchantement.

La terre seule, l'Asie, la monstrueuse Asie, les distrayait de cette ivresse. Grimaçante et falotte en Indo-Chine, effrayante à Canton, indienne encore et déjà chinoise à Singapour, malaise quelques *milles* plus loin, elle fouettait leurs curiosités amorties par l'au delà de Ceylan. Du Siam au Cambodge, du Don-Naï au fleuve Rouge, de Tourane à la baie d'Along, elle se projeta sur leurs rêves, encadra leurs joies de fantasques et mobiles décors. Bienfaisante, elle les préservait de toute fatigue, imposait aux expansions de leur jeune amour assez de haltes pour que, las d'exotisme en réintégrant *La Liane*, ils connussent l'exquise joie des rentrées au *home*, des retours au nid, avec la félicité, ne s'étant point quittés, de se retrouver, comme après une séparation : des provisions de souvenirs en tête et de baisers aux lèvres.

Le lendemain, ils reprenaient leur course, au hasard. En ces

(1) Voir les numéros depuis le 25 Décembre 1897.

étrangetés si nouvelles, ils allaient sans itinéraire convenu, par crochets brusques, le cap mis tour à tour aux quatre coins cardinaux, au gré de leur fantaisie buissonnière. Harden en gémissait, si Verton partageait leur bonheur. *La Liane* n'en pouvait plus! au dire du capitaine. Qu'importait?... Tandis qu'on complétait à Saïgon les réparations de la machine insuffisamment exécutées en route, ils battaient le Cambodge, balancés en palanquin au dos d'un éléphant. Un char à buffles les menait aux ruines sacrées d'Angkor, aux divins temples Khmers. Quinze jours après, pendant que le yacht entrait au bassin de Kaolown, à Hong-Kong, ils gagnaient, par steamboat, Macao et le jardin du Camoëns, revenaient à Canton, visitaient une fumerie d'opium au sortir du temple d'Honan, et se perdaient, ravis, par des cloaques, des guenilles, des splendeurs, dans une fantasmagorie de couleurs, d'odeurs, de formes, par l'effroyable grouillement des foules jaunes.

Une fois, Fresneaux la surprit à sa toilette.

Le bâtiment remis à neuf, recouvrée sa vitesse ancienne, ils repartirent, au large cette fois.

La veille, au piano, Germaine s'était remémoré des airs espagnols que Fresneaux accompagnait sur le meuble à coups d'éventail pour remplacer les castagnettes. « Ollé!... Ollé!... » Et le caprice ayant pris Mme Weber de savoir comment résonnait la guitare en une *posada* tropicale, il avait, esclave bienheureux, donné route à l'instant sur les Philippines.

Un caprice analogue les en ramena, tentés de voir les Indes Néerlandaises, d'évoquer sous un ciel féroce, dans la magnifi-

cence d'une végétation pâmée de chaleur, leurs souvenirs de Hollande, les mélancoliques douceurs des cieux du Nord, leurs fines pluies, leur lumière gris perle, les canaux endormis sous l'ombre tendre des tilleuls.

Et en plein Batavia ils se rappelèrent le Heerengracht d'Amsterdam, de grasses prairies des environs de Harlem, et les vaches vaquant dans l'herbe vert pâle, un tablier préservant de la froide rosée des nuits leurs tétines lourdes. Ensuite, ils se citèrent l'un à l'autre des tableaux : Fresneaux des paysages, Mme Weber des portraits.

Prétexte à d'adorables discussions, elle subsistait aussi bien dans le présent, la dissemblance de leurs impressions de touristes. Aux Philippines, à Batavia comme dans l'Indo-Chine française, comme aux Indes Anglaises, comme en Chine, la femme s'intéressait aux êtres plutôt qu'aux choses et, nomade par hérédité, s'amusait à des comparaisons. Alors que, rembarqué, Fresneaux se souvenait moins de ses hôtes de la veille que de leur parc, de leur plantation, de leur rade, elle lui faisait revivre leurs types, spirituellement et profondément observés, excellait à lui montrer les modifications ou la survie du caractère national chez les uns et les autres, parfois même touchait à l'éloquence, pour peindre, après la parenté des arts, les conflits des races, l'Europe inapte à pénétrer la maternelle Asie, et, — plus hypocritement, — si barbare à côté de l'aïeule!...

Chez Fresneaux une reconnaissance naissait, comme attendrie, faite de sa joie à penser, de sa félicité à rentrer, après la fougue de leurs étreintes, dans une vie intellectuelle, par lui toujours rêvée, jamais atteinte, et du ravissement d'y retrouver l'aimée comme guide, hautement poète, originale sans pédantisme, telle qu'à bord, les premiers soirs, en leurs graves causeries.

Cette dualité dont il se défendait trois mois plus tôt la chimérique imagination, elle lui en offrait le régal ineffable, tour à tour maîtresse et amie, adorable en ses deux rôles. Enfant aussi souvent, des années tout à coup enfuies de ses yeux, de sa bouche, de son front, la trentaine de sa beauté s'effaçant sous un retour à ce qu'avait dû être sa joliesse de jeune fille. C'était presque alors une gaminerie du geste, et des rires presque espièglés. En elle, sur elle enfin, elle portait l'aube de sa vie nouvelle, un reflet de bonheur, et sa seconde jeunesse recouvrait les impatiences de vivre, l'exultante fièvre de la première. Cer-

ains matins, à peine éveillée, elle se prenait à chanter à pleine trge,og de sa voix profonde, plus chaude; ou bien, sans savoir, elle riait à son image dans les glaces, en défaisant ses cheveux.

Une fois qu'entre deux cavatines elle se regardait ainsi, dans une coquetterie ingénue, Fresneaux la surprit à sa toilette. La fleur épanouie de cette bouche et les dents lumineuses furent siennes tout de suite. Ardent et long, son baiser s'en empara. Ensuite, quand, délivrée et toute rose, oppressée un peu, la gorge bondissante, elle demeura sur sa poitrine, buvant la caresse des yeux de l'amant après celle de ses lèvres, les regards du jeune homme, avant de se noyer dans les prunelles de Germaine, embrassèrent, une seconde, le buste souple offert comme un beau fruit, l'épaule hors des dentelles, les bras savoureux, la poitrine orgueilleuse, le cou renflé. Alors, durant qu'en lui la voix de l'adorée, la voix de tout à l'heure chantait encore, durant qu'il se la rappelait aussi, la veille au soir, l'emportant si haut dans l'art et la pensée, puis, si vite redevenue femme, dans les paradis de la chair, il sentit qu'il avait atteint l'intangible en son rêve réalisé. Il n'irait pas plus loin ! Soudain pâle d'avoir perçu la révélation absolue, définitive, la Vie violentée, la chimère conquise, ce cri lui échappa :

— Je suis trop heureux : j'ai peur !...

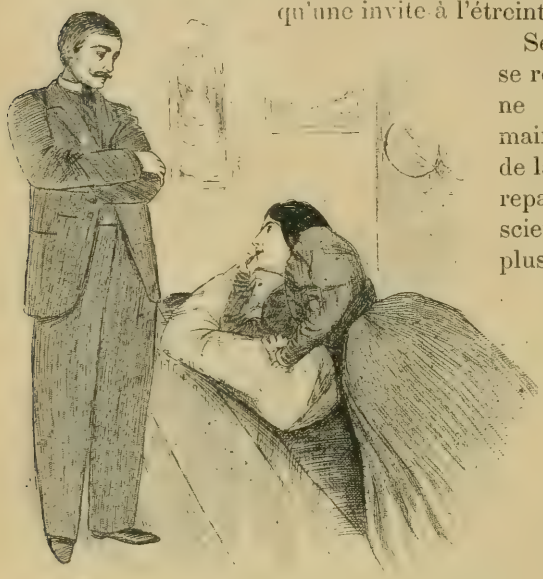
Mme Weber se taisant, il regretta tout de suite ses paroles. A son tour, elle avait pâli. Ses paupières s'abaissaient une seconde, et, si blanche, muette, immobile, elle ne vivait plus que par la faible palpitation soulevant la batiste sous son sein gauche. Il se pencha, cherchant sur la chère poitrine la place où battait le cœur, et, pieusement, la baisa. Sous sa bouche, le sang revenait à grands coups. Il aurait dit le bouillonnement, assoiffant, d'une fontaine souterraine. Et repentant d'avoir peut-être blessé sa Germaine, il se rassura, s'oubliant à écouter sourdre cette musique, se régulariser le rythme du sang sous le satin de l'épiderme ; puis à la fin n'entendit plus rien, grisé de la senteur de cette peau, les lèvres égarées déjà.

Elle, cependant, demeurait pensive, l'œil obscur, son rire aussi loin maintenant que sa chanson. Exsangues demeuraient ses joues ; haletante, sa respiration ; et sous la caresse de l'amant sa chair froide dormait. Il releva la tête, les regards étonnés et questionneurs. Aussitôt, elle sembla revenir de loin, — de très

loin. Ses traits, d'un grand effort courageux, se détendirent, ses yeux se réilluminèrent, et elle murmura :

— Qu'importe ?... Aime-moi !

Sur ses lèvres, à ses narines, Fresneaux goûtait encore la saveur et le parfum de la gorge proche. Il revenait lui aussi de loin, — de moins loin. Et sous une poussée de désir, ne se souvenant plus des paroles dites, il ne le comprit point, ce : « Qu'importe?... Aime-moi! » ou n'y lut qu'une invite à l'étreinte.



Mme Weber s'étendit, tomba plutôt, sur la chaise longue.

Seulement, quand il se reprit, il ne put pas ne point sentir Germaine absente. L'œil de la jeune femme était reparti, ses bras inconscients ne le serraient plus ; et il frissonna comme l'instant d'avant, et il eut peur d'avoir été trop heureux. Quelque chose entre eux avait passé. Quelque chose... Il ne savait quoi. Du même effort pourtant qu'elle avait montré la minute d'avant, il chassa la subtile sensation, tenta de l'attribuer à une réaction de ses nerfs, puis à l'insolite de sa visite à cette heure dans ce cabinet de toilette d'ordinaire si clos, puis au ridicule de son banal déshabillé, au désaccord de sa présence masculine, non seulement inharmonique en ce milieu féminin, mais laide encore et imposant l'épilogue des pires vulgarités à l'extase défunte. Seulement il se convainquit mal, et sa retraite fut plus mélancolique encore que gauche.

Une heure après, tous deux se retrouvaient à la timonerie. On discutait la route. Le Japon l'emporta sur la Chine du nord ; et leur ciel redevint bleu, et leurs regards se refondirent durant

qu'ils se chantaient, leur juvénile enthousiasme revenu, le pays des laques étranges et des précieux chrysanthèmes.

III

Sur la passerelle, à l'heure du « point », Harden, contre son habitude, les accueillait distraitement, tout préoccupé d'une subite baisse barométrique et de l'état du ciel aussi, un ciel métallisé dont le lourd couvercle déprimait la mer. Incessamment sa lorgnette explorait l'horizon dans le nord-est où miroitaient des luisants de plomb fraîchement coupé, terni à des endroits par de grandissantes oxydations, par des buées mornes. A peine cependant si Fresneaux distinguait au-dessus l'ascension d'un nuage, moins qu'un pan, l'imperceptible crête d'une « panne » orageuse.

D'une main, elle refermait son peignoir.

Il voulut railler le capitaine de sa maussade méfiance, mais ses taquineries tombaient, Germaine ne les relevant point, l'œil perdu tout à coup, la face triste. L'instant d'avant, et durant tout leur repas, elle s'était montrée fantasque, riait sans propos, ne tenait point en place, les mains, comme les yeux, fébriles. A présent, le ciel semblait aussi peser sur elle. Il s'étonna de sa soudaine pâleur. Sur le flamboiement de l'espace, son profil plaquait un médaillon blanc, cire et marbre. Souvent, il l'avait frappé, ce teint d'où refluait la vie après une émotion ou les jours de migraine; jamais comme à cette heure.

— Vous souffrez donc? demanda-t-il, la voix anxieuse.

D'abord surprise, elle le rassura, tendrement : le temps seul l'oppressait. Puis, au mur du kiosque, elle consulta les appareils enregistreurs, lui montra le diagramme du thermomètre qui

s'élevait encore pendant que s'abaissait imperceptiblement la courbe barométrique. Mais Harden, bougon, déclara : « Ce ne sera rien, » et, gênés, ils descendirent.

Sur le pont, à son tour, le yachtsman le sentait, l'orage proche. La chaleur s'exaspérait sous les doubles tentes, à l'abri du souffle que déplaçait le yacht. Vue de plus près, la mer cuisait davantage. Au midi, une coulée d'or en fusion rutilait, cruellement immobile, qu'encerclait un lac d'huile; et tout autour reprenait la nappe de laque, sans une veine, inexorablement bleue, jusqu'aux confins du large où fumait l'océan.

Mme Weber s'étendit, tomba plutôt, sur sa chaise longue de rotin. Son éventail ne lui tenait pas aux doigts, ses bras se refusaient à se mouvoir. Alors il l'éventa, mais la force lui manquait aussi, même pour parler. Un moment, éludant en leur paresseuse torpeur la tentation de gagner le salon, l'ombre fraîche, ils s'immobilisèrent dans cette atmosphère de forge, saturée d'électricité. Germaine avait entr'ouvert son peignoir, Fresneaux sa mauresque et tous deux haletaient sous les frêles étoffes.

A la fin, il pensa tout haut : « Que faisons-nous ici? » La bouche sans salive, il s'imaginait les sodas glacés que le *boy* leur servirait tout à l'heure, sous le vent du *pankah!* Mme Weber tressaillit. A sa prostration énervée, elle cherchait quelque excuse, évoquait le souvenir des après-midi précédentes, des flâneries sur la passerelle, de l'heure de la sieste retardée, voire oubliée, dans les bavardages d'Harden et du docteur. Le temps menaçait, — elle le sentait assez à ses nerfs, la pauvre! — et ils étaient descendus de là-haut, trop vite, abandonnant le seul affût possible aux rares brises, le balcon relativement ventilé où ils gênaient le vieux marin...

— Tu sais, Henri, je parierais que ton brave Breton a regretté tantôt, pour la première fois, de ne plus être au service des Messageries maritimes ou des Transatlantiques!... Si! si!... j'ai bien vu ses gros sourcils, son dépit que tu sois le maître du bord et non pas un passager qu'on renvoie à sa cabine quand le temps menace!...

Elle éclata de rire, un rire aigu, malade, dont l'écho rééditait pour Fresneaux son rire d'avant Colombo, le jour où elle s'était brûlé le pouce et l'index à la flamme de l'allumette.

Comme pour excuser le marin et recouvrant sa bonté charmeuse, elle reprit :

— Il s'inquiète pour nous... pour moi... le vieux brave! Tu devrais bien le rassurer...

Et, de nouveau, un rire la secoua, singultueux, qui mourait rauquement dans sa gorge, en sanglot presque. Aussitôt, il lui prit la main, la souleva, la mit droite :

— Que tu es enfant, ma chérie!...

Mais le ton de sa voix démentait la caresse de la phrase, trahissait une irritation vague, comme une jalousie pour ce nervosisme dont l'accès la distrayait de lui, l'enlevait à leur chère communion. Inconsciemment et superficiellement, il en voulait à ce malaise, comme il en aurait voulu, ne craignant nul rival, au danseur dont elle aurait accepté le bras, au compagnon de voyage trop prompt à lui offrir la main au sortir de wagon...

Docile elle obéit, lourde seulement à s'appuyer, très lasse. Au seuil de l'escalier, d'un geste de femme qui étouffe, elle élargissait encore l'échancrure de son corsage. Or, justement quelqu'un montait : le docteur ; et Fresneaux, la rencontre dépassée, eut une voix mauvaise, un geste impatient pour reprocher à sa compagne le débraillé de son buste, pour rabattre dentelles et surah sur sa gorge.

Elle pâlit plus fort.

— Oh! Henri...

Immédiatement, elle lui demandait pardon, la voix humble, une larme au bord des cils, une larme qu'il aspira d'un baiser de pardon réconciliateur.

En bas, dans le salon, sous le dôme des plantes renouvelées à l'escale dernière, une fraîcheur les attendait, un recueillement d'ombre et de douceur. Le divan de cuir russe, d'un chagrin délicieusement rude et odorant, était froid à leurs paumes, à leurs bras, à leur nuque moites. A travers les stores de soie, les sabords filtraient l'incendie du large en reposante lumière de vitrail. Des morceaux de meubles, des coins de rayons avec des bouts de reliures, un angle du piano, le flanc d'une potiche, l'éclair furtif d'une panoplie surgissaient seuls en cette pénombre de chapelle, ou de serre — une serre d'extrême-Orient, dont les palmes encadrant le mât et surmontant le divan précisaient l'évocation, une serre exotique établie contre la chaleur et la lumière, comme le sont les serres d'Occident contre le froid...

A leur approche, le *boy* chinois préposé au *pankah* s'était juché sur son tabouret dans la pièce contiguë, derrière la cloison, et

déjà les appels rythmiques de la corde ébranlaient par deux jeux de poulie l'éventail mécanique dont le souffle battait le divan. Les volants de soie du châssis allaient, venaient, repartaient, revenaient, balayant l'air d'un mouvement de pendule, — un pendule ailé, — des frous-frous chuchoteurs au bout de leur course.

Devant Fresneaux, un domestique avait servi, sur une table basse, d'énormes verres anglo-indiens, des gobelets, un seau à glace, des bouteilles, l'attirail compliqué d'un bar à sherry-goblers ou cocktails, et s'était éclipsé. La porte close, ils étaient seuls.

D'abord, ils burent avidement. Puis Mme Weber, le liquide tari, sa paille brisée, broyait entre ses dents les fragments de glace demeurés au fond de son tonnelet de cristal, tirait une bouffée de sa cigarette, revenait à sa glace qu'elle croquait, craquante, cristal aussi. Des commissures de ses lèvres, deux minces filets d'eau coulaient que, les mains molles, elle n'essuyait point.

Fresneaux les but sur son menton, et il riait aussi, de son rire à elle, tantôt.

— Si le docteur nous voyait!...

Ironique, il lui remémorait les prescriptions hygiéniques de Verton. Ensuite, les yeux papillotants, comme ivre, il lui prenait aux lèvres un glaçon plus gros, le suçait avec elle, dans un puéril et méchant plaisir à braver une consigne. Cependant un désir le fouettait à la tiédeur de cette bouche effleurée par delà la cuisson fondante de la glace. Leurs dents se heurtèrent.

En dépit du vent du *pankah*, l'haleine de l'orage, mal tamisée par les stores, entrait dans le salon, tordait leurs nerfs. Leur peau pleurait en gouttelettes pressées; et, vengeant le docteur par une expiation des saveurs polaires qui tantôt congelaient leur palais et durcissaient leur langue, leurs pores restituaient le liquide bu. Un instant, l'éventail en vaporisant la rosée de leur front en fit une caresse, mais la sudation s'exagéra, devint pluie.

Fresneaux, balbutiant une excuse : « ... les chambres éloignées... », jeta le veston de sa mauresque, apparut le torse nu sous un maillot de *tennis* en filet de soie. Mais Mme Weber résistait stoïquement, les bras seuls hors de ses manches lâches. Il insista, voulant être imité. Elle dit non, et une énergie revint à l'homme pour ouvrir de force les dentelles trop fermées. Alors, comme elle se débattait, rancunière peut-être au souvenir de la

leçon reçue l'instant d'avant, il s'irrita de cette défense. Son vague désir s'aiguisait, violent et pervers, sous le souffle issu des étoffes, devant l'éclair de chair entr'aperçu. Il fut le plus fort. Le peignoir bâillant, la gorge saillit, et, mal voilé par la batiste, le modelé du corps. Germaine, ses forces définitivement abolies, cachait sa rougeur au creux de son coude, se plaignait, suppliante...

— Non, Henri!... non!...

Ses protestations achevaient la folie du mâle... Cette pudeur, ces refus exhumaient en lui ses impressions de l'autre matinée, son intrusion dans le cabinet de toilette, l'abandon alors si passif de Mme Weber. Ce qu'il voulait, à cette heure, c'était une revanche. A quoi, à qui songeait-elle, ce matin-là? A qui le comparait-elle mentalement, si impassible, les yeux obscurs, alors que, trop heureux, il frissonnait à la pensée d'un retour offensif de la Vie, d'une vengeance possible du sort?... Et tandis que les premiers éclairs illuminaient les stores et l'envers tendre des palmes, zigzaguaient, violets et pourpres, sur les meubles, les soies, les panoplies, les potiches, en fulgurantes illuminations, ses profondes caresses maîtrisèrent Germaine frénétiquement, lui arrachant des râles, — la faisant demander grâce.

Le choc d'une lame souffleta les tôles du yacht. L'expiration du suprême spasme venait de terrasser Fresneaux, les lèvres ouvertes, les paupières pesantes. Au contre-coup du heurt, il clignota les yeux faiblement, vit Mme Weber debout à deux pas de lui.

D'une main, elle refermait son peignoir, le serrait contre elle. De l'autre, elle essayait de soulever la chape sombre de ses cheveux dénoués, puis portait cette main à son cœur, comme pour en comprimer les battements; et la tête levée, la bouche grande ouverte, aspirant goulûment l'air. Elle glissa sur les tapis, disparut.

Les paupières de Fresneaux retombaient déjà, se scellaient. Sa bégayante pensée suivit vaguement la fugitive, l'accompagna chez elle, puis sous le cinglement de la douche, et l'ayant plainte de souffrir de l'orage ambiant, s'enorgueillit d'avoir dérivé sa tension nerveuse et détendu ses fibres sous l'archet raffiné du baiser. La chère aimée!...

Ensuite, ses cils ne vibrèrent plus : il s'endormit.

Soudain, dans le noir de sa chute, dans l'inconscience de sa

demi-mort, ses rêves confus se cassèrent à la sensation de sa solitude. En des gestes somnambuliques, la mémoire perdue, ses mains esquissèrent des recherches, heurtèrent le vide, égratignèrent le cuir du divan, s'agrippèrent au fût du palmier. Il s'éveilla, se vit seul dans la pièce plus obscure. La mer glougloutait, proche, le long des tôles, avec de petits rires, parfois, entre deux lames. Il se ressaisit, réintégra le réel, se souvint. Où était-elle?... Il avait dû dormir des heures. Des hublots, il venait presque de la nuit. Le parquet oscillait. Il se redressa, se mit debout, heurta la table. Un verre sonna contre le seau à glace d'une vibration cristalline qui se prolongea longuement, traversa les rumeurs de l'océan. Il se frotta les yeux, voulut se la fixer, la note musicale de cette plainte du verre, n'y parvint point, et, tout de suite, il fut à la porte, se jeta dans le couloir.

Dans leur chambre, rien; personne. Tout en ordre. Elle n'était pas même entrée dans le cabinet de toilette. A la salle de bain sans lumière, nulle chanson d'eau ne s'égouttait sur les dalles. « Sûr ! pensa-t-il, elle attend la pluie là-haut !... » Et il monta.

La bordée de quart serrait les tentes, rentrait fauteuils et chaises. « Ça fraîchit dur, patron ! » lui cria le maître de manœuvre. Au même instant, la première lame embarqua, l'aspergeant d'embruns, et *La Liane* donna si fort de la bande qu'il dut se cramponner à la main-courante, au seuil de l'escalier. La mer « se faisait », très dure; d'autres lames couraient du nord-est, sournoises d'abord, qui, à portée, faisaient gros dos et arrivaient en gifles formidables sous un nuage d'écume. La « panne » avait gagné; le ciel était presque entièrement noir. Un coin de clarté subsistait au sud, s'échancrait à vue d'œil et semblait d'un bleu de rêve.

Hormis les retardataires du « quart » amarrant en boudin les tentes à leurs montants, l'arrière était vide. « Germaine, pensa-t-il, doit être montée sur la passerelle, pour mieux voir. » Il s'avança, tituba sous le tangage, et une grosse goutte d'eau, large comme une piastre, s'écrasa sur sa joue. Un susurrement de sifflet ralliait les matelots. Il les suivit, glissa, se releva, se hissa, vit Harden courbé, hurlant des ordres sur le téléphone de la machine. Le capitaine était seul.

— Vous n'avez pas vu Mme Weber ?

Le Breton se redressa, ouvrit la bouche et, tout à coup, la main levée vers l'avant :

— Oh! mon Dieu!...

Fresneaux suivit la direction du geste, du regard, et un cri lui vint aussi, ne sortit point.

Là-bas, sur le gaillard, face au vent, Germaine, une main toujours maintenant fermé son peignoir, l'autre encore comprimant son cœur, chancelait, tournoyait, tombait, se tordait, s'abattait enfin comme une masse, ne bougeait plus.

Une seconde coula, deux secondes. L'amant demeurant cloué, l'œil hypnotique. A la fin, il s'élança, et deux fois il ne trouva pas l'échelle, heurta Harden qui jurait : « Mon Dieu! mon Dieu!... la barre, toute, timonnier! bâbord toute! » dégringola enfin sur les marches, se trouva sur le pont, perdit pied, et un autre coup de roulis l'aplatit contre la lisse.

Quand il put se relever, le gaillard était vide. Une robe passait, à l'autre bord, un bout d'étoffe blanche entre des bras de matelots, arcboutés sur le parquet fuyant. Il comprit qu'on emportait Germaine, se précipita de nouveau, trébucha sous un formidable déhanchement de *La Liane*, croula sous un paquet de mer, et ruisselant, hagard, se rua sur la porte où s'étaient enfoncés les marins. Et son cri l'emportait sur le fracas des lames, et ses poings sur la plinthe sonnaient à travers la tourmente.

Le seuil s'ouvrit. Mais Mauricet lui barrait le passage, et, fort autrement que le second, il ne lutta point, céda comme il aurait cédé au roulis, recula jusqu'aux haubans, s'y retint et ne remua plus, l'œil angoissé, les reins cassés déjà, le pouls mort. Et il n'entendit pas le « Ce n'est peut-être rien!... Du courage!... » qu'on lui balbutiait :

Précédant le mensonge des lèvres, la face blanche du marin avait parlé...

Plus rude alors que les coups de mer, l'immédiate certitude de l'irréparable le jeta sur le parquet, — assommé, l'œil fou.

IV

Dans un angle de la pièce, Harden et Verton chuchotaient.

— Insuffisance aortique, disait le docteur. Anémie brusque du cœur : mort subite... Elle n'a pas souffert... Je me doutais bien qu'elle était malade de ce côté, la pauvre femme... Avez-vous remarqué, des jours, comme elle était pâle?...

Fresneaux remua. Les deux hommes se turent ; puis ils se mouchèrent pour qu'on ne les entendît point pleurer.

La mer mollissait ; le yacht ne dansait plus qu'à peine ; la nuit descendit dans la cabine. Sur la couchette de Mauricet, le corps de Mme Weber se noyait en une vague blancheur, la tête saillant un peu sur les coussins dans le cadre des cheveux épars.

Le médecin s'approcha.

— Henri !... murmura-t-il ; mais le jeune homme secoua la

Le corps de Mme Weber se noyait en une vague blancheur.

tête, et ses mains serrèrent plus fort les petites mains de Germaine, s'entêtèrent à les réchauffer.

Il ne pensait plus cependant, ne sentait plus, immobile depuis une heure déjà au chevet de la morte, le cerveau vide, l'œil perdu, ne comprenant pas. Verton tourna le commutateur d'une lampe électrique. Brutale, une clarté se rua dans la pièce, baigna le lit, la face pâle et les yeux clos du cadavre. L'homme alors tressaillit, ses prunelles battirent et, soudain, il recula. Les petites mains roulèrent sur les draps, s'arrêtèrent posées à faux.

— Elle est morte, n'est-ce pas ?... Elle est morte !

On l'assit. Il sentit aussi qu'on le faisait boire, qu'on lui parlait, et il bégaya quelques mots encore, ses yeux toujours rivés aux coussins. Morte !... Elle était morte !... Et son hébétude ru-

minait cette idée de mort, sans la pouvoir pénétrer, la conscience abolie, le vouloir éteint, le front dément. Elle était morte!... Mais qui donc l'avait frappé, lui, tout à l'heure?... Un coup, il avait reçu un coup, là, sur la nuque. Ça lui faisait mal... ah! si mal!... Faiblement, il appela : « Germaine !... Germaine!... » d'une voix dolente d'enfant battu. Elle était morte!... morte!... Et puis, il avait dû tomber. Il ne se souvenait pas... Une fois dans un *rallye*, il avait roulé ainsi, sa jument lui flanquait une tape, et il ne se rappélait pas non plus, en rouvrant les yeux...

Harden et Verton chuchotaient de nouveau dans leur angle. Des mots lui parvinrent, puis, brusquement, il réentendit leur conversation antérieure, des bouts de phrase : « ... Insuffisance aortique... elle n'a pas souffert, » phonographiés en lui et qu'il se répéta. Peu à peu, il en pénétrait le sens. « Voilà : Germaine était morte... son cœur... anémie brusque... » Il n'acheva point. Tout à coup, il comprenait et, à mesure que la lumière se refaisait en sa mémoire, une lame aiguë lui labourait le crâne atrocement. Il essaya de se lever, de se tordre les bras, mais retomba, l'assommade, trop récente, lui rendant impossibles toute révolte, tout geste. Une minute, il se détourna du lit. Un calme de paralysie l'écrasait, et, sa conscience tout à fait reprise, une désolation aussi de ce calme, de la persistance de sa propre vie, du retour de son intelligence, de sa lâche acceptation de l'irréparable. Elle était morte, et il était là !... Tantôt, sur la passerelle, quand il l'avait vue de loin chanceler, s'abattre, il avait compris nettement qu'elle allait mourir. En bas, quand il l'avait vu porter, il avait eu tout de suite la prescience que c'était fini, et Maucet ne lui avait rien dit, voyant bien qu'il savait!

En bas, on le retrouvait à la porte de Germaine.

Un cri, un essai de cri lui racla la gorge. Ses regards revenaient au cadavre, se saoulaient d'horreur, avec l'espoir que la folie remonterait, qu'il ne penserait plus, qu'il oublierait !...

La lumière dure creusait la tête endormie; l'ombre des cils se projetait sur la joue gauche; l'autre joue, plus morte, se noyait dans le creux du coussin, parmi des flots de cheveux. Le globe de l'œil gonflait la paupière, se devinait trop haut. Il se le représenta cet œil, convulsé, tout blanc; et un frisson coula de sa nuque à ses reins, hérissa sa chair. Mais, abaissés ses regards, la bouche lui apparut, plus torturante encore, les lèvres ouvertes, et gardant la contraction suprême, la furieuse aspiration de la poitrine à bout d'air, l'appel affolé du jeune souffle sous le guet-apens de la mort.

Longtemps pourtant il la contempla, se forçant à ne plus fixer qu'elle, s'accoutumant à son épouvante. Et peu à peu, il se la modelait, cette bouche, avec ses souvenirs, ne la voyait plus qu'en rêve...

Ses lèvres! Ses chères lèvres! si douces, si savoureuses, si fraîches !... Fleur et fruit! juteuses! parfumées!... Sur la froideur des dents parfois, elles brûlaient. Oh! comme il les prenait alors entre les siennes, les unissant dans sa succion caressante, les mordillant, les sentant se roidir gonflées de sang, pleines de vie, mûres pour la vendange des baisers! Tout à coup, il pénétrait entre elles, et elles frissonnaient, et elles l'emprisonnaient à leur tour!...

Ensuite elles avaient des lassitudes, des reploiements de pétales froissés, une moue boudeuse et souriante, dans une défaite qui raillait... Et il les reprenait encore, fou d'elles, à les dévorer...

Des matins aussi, elles étaient trop rouges, vernissées presque jusqu'à ce que le rire ou le plaisir les mouillât à neuf...

Elles étaient tout elle, ces lèvres, tout elle! toute sa Germaine âme, amour et beauté, — toute sa Germaine!... sa Germaine sa Germaine!...

Il râlait affreusement. Il râlait son furieux monologue, l'appe impuissant de son désespoir. Du moins il ne s'entendait qu râler, si violent le battement de son sang à ses tempes qu'il n croyait pas crier, et hoquetait, la gorge sèche.

Attirés par sa clameur, des matelots, forçant la consigne, s montrèrent un instant derrière les croisées du rouffle. Il surpri leur face atterrée collée aux vitres, et, tout à coup, il éclata d rire.

Dehors... Il était dehors, dans l'air frais, fouetté par les der niers embruns.

Recouvré le jeu de ses poumons, ses bronches décongestionnées, il demeurait un instant immobile, presque béat. On lui parlait. Quelqu'un... Le docteur... La musique d'une voix. Et il ne bougeait pas, ne répondait pas, dans l'intuition d'une halte passagère, dans la prescience qu'un mot, qu'un geste le rejetteraient à l'horreur. Le bras du médecin se glissa d'abord sous le sien, puis lui enserra la taille, et il ne résista point. On emportait Germaine, n'est-ce pas, derrière lui? On ne voulait pas qu'il vît? Et il était sans révolte.

Ils chuchotaient, les mathurins. Le maître se retenait de gueuler, pas vrai? « Doucement donc! Mollissez pas, vous autres! » Ah! la porte était trop petite pour la passer... Ils n'étaient pas habitués, les gars, à cette plume...

Le docteur n'avait plus à le maintenir. Il ne tentait même pas de se retourner, l'œil au large, sur le blanc moutonnement des âmes, de grands plis blancs dans le noir. C'était un rêve qui se déroulait, qui s'accomplissait derrière lui, un rêve qu'il ne voulait pas vivre davantage, en se retournant, ni rejeter en s'éveillant. « La porte... Ensuite, l'escalier... » Mentalement, il adjurait les hommes. « Mon Dieu! ils allaient la heurter!... » Le regard au plafond toujours, le regard mort, il suivait en lui le voyage des porteurs, épiait le martèlement des pieds nus sur le parquet mouillé, sentait des hanches, rentrait les coudes avec les marins aux tournants de leur route reconstituée, se baissait, s'effaçait, se redressait, comme ils devaient le faire, respirait enfin très fort; et le docteur, des gouttes de sueur au front, avait peur de ses gestes automate.

Les bruits s'éteignirent. Le cadavre était descendu, reposait dans la chambre en bas. Fresneaux ne tressaillait plus du tout, Verton pourtant n'osait point parler. Mauricet alors s'approcha; mais les mots qu'il avait préparés ne sortaient point. A la fin, le yachtsman s'aperçut de sa présence, eut même un geste fatigué, comme pour l'écarter, puis, comme le second ne partait point, il le questionna avec ses yeux papillotants d'ivrogne. C'était fini: on avait déposé Germaine chez cet homme, — au plus près, dans le premier abri qui s'ouvrait sur le pont, sous la passerelle. Par suite, il lui devait des remerciements, — et, ricanant presque tout haut, des excuses aussi pour son lit froissé! Une seconde il se roidit pour s'exécuter. L'autre l'écoutait, le cœur soulevé de l'entendre. Mais Fresneaux n'acheva pas sa phrase, l'at-

tention soutirée par un aboiement de la sirène, là-haut, dans la brume, par la découverte du « ciré » luisant d'eau que portait le marin. Pourquoi le vent était-il tombé? et la mer?... A cette heure, il se souvenait de l'orage avec un vague regret de la tempête enfuie, du cadre romantique dans lequel il avait été frappé quelques heures plus tôt. La sirène aboya de nouveau; des gouttes de pluie lui cinglèrent le visage, l'éveillèrent; il sentit enfin à sa taille le bras du médecin, et, tout à coup, épileptique il se débattit, échappa aux deux hommes, dévala l'escalier.

... En bas, on le retrouvait, à la porte de Germaine — la porte d'autrefois, la porte que, de nouveau, il n'osait pas ouvrir.

V

On lui avait dit que l'instant était arrivé, que « s'il voulait monter... », et il s'était dressé sur sa couchette, étonné d'avoir enfin dormi, étonné d'être si calme, étonné surtout de se rappeler si nettement, tout de suite, ses dernières quarante-huit heures.

Il s'étira, se mit debout, regarda sa montre, enregistra son sang-froid et, ce sang-froid, se le témoigna dès lors par des constatations minutieuses, par un puéril parti pris d'accrocher sa pensée n'importe où autour de lui. Il devait être quatre heures. Par le hublot de droite il entrait encore du soleil... Le domestique, évidemment, n'avait pas fait son appartement depuis ces deux jours... De la poussière dansait à la lumière...

Une glace lui renvoya son image. Il se vit pâle à peine, mal se trouva la barbe longue, l'air sale, remarqua son linge fripé... ce moment on marchait dans le couloir. « On revient m'appeler, pensa-t-il, et il se dirigea vers la porte. Seulement sa main levée pour ouvrir ne s'abaissa point tout de suite, et il sentit que son cœur s'arrêtait de battre. En face, en sortant, il allait voir la chambre de Germaine, — leur chambre!... Des minutes s'éternisèrent. Mais il souffrait trop. Furieusement, d'un coup sec, il tourna le bouton.

Vide était le couloir, clos le seuil redouté. Un soulagement aussitôt baigna tout son être. Exhumant son énergie, il chassa la vision du cadavre rigide, au chevet duquel il avait veillé ces deux jours. Son sang-froid revenait, plus atroce, étant plus conscient. Au bas de la descente, son domestique s'inclinant à sa

passage, il nota le vêtement noir de l'homme et ses yeux rouges, tandis que lui, songea-t-il, lui, le veuf, il ne s'était pas habillé, et n'avait plus de larmes pour avoir trop pleuré, au pied du grand lit... Ah! le grand lit tout blanc... les petites mains de cire...

L'image reprenait corps. Il dut s'arrêter, s'appuyer à la muraille. Le serviteur s'approchait, sans doute pour le soutenir. Au bruit, il s'éperonna, et machinalement ses pieds l'emportèrent.

Sur le pont, ses prunelles battaient à la révélation brusque de la mer incendiée de soleil. Une brise l'éventait, en même temps qu'une chaleur à travers les tentes pesait à son crâne. Une seconde, il lui sembla sortir d'une cave, d'un cauchemar, rentrer dans la vie en pénétrant dans la lumière; et ce lui fut, dans un retour d'hébétude, une jouissance physique, une caresse presque. Mais Verton parut, lui prit la main. Plus loin, un groupe attendait. Alors, il frissonna. Il se rappelait pourquoi on le faisait monter; et, les jambes molles, il tourna la tête afin de ne pas apercevoir tout de suite le cercueil.

Verton, derrière lui, guettait.

Comme en un rêve, il entendit seulement quelqu'un lui conseiller de redescendre, mais il ne put ni répondre, ni reculer, et, le groupe s'effaçant, il vit...

Surplombant l'eau, déjà prête à glisser sur les derniers rouleaux, prête à s'en aller pour toujours, la bière reposait sur le pont, devant le palier de la coupée. Une étamine tricolore l'enve-

loppait, un pavillon de la timonerie, et, sous la transparence de l'étoffe trop tendue par places, on devinait l'œuvre du vilebrequin, des trous creusés dans les planches. Fresneaux tomba sur les genoux, s'inclina. Elle était proche encore, sa Germaine... Il se pencha davantage, cherchant à travers le pavillon une des ouvertures pour y coller ses lèvres; mais de l'épouvante, un dégoût glacèrent d'horreur son dernier adieu, lui rentrèrent les mots et les sanglots dans la gorge. On le tirait en arrière. « Voyons, mon ami !... » Méchamment il se souligna l'impatience des officiers d'en finir; et de sentir ensuite qu'il la partageait tout bas, cette impatience, cela lui creva le cœur. Dès lors, il s'accota à la lisse, ne bougea plus. Mais une crispation tordait ses lèvres, et il écrasait sa langue sur son palais, exprimait toute sa salive, ne parvenant point à chasser la saveur de son dernier baiser, à tarir la poussière de l'étamine et l'amertume du chêne demeurées à sa bouche, — à chasser le goût affreux de la mort.

Sa casquette sous le bras, Harden ouvrait un livre de messe, cherchait d'un doigt qui tremblait les dernières prières. De chaque côté du cercueil, deux matelots s'étaient agenouillés. Le maître de manœuvres passait dans sa main gauche sa barre de cabestan pour faire le signe de croix, et répondait, seul, au *Miserere* et au *De profundis*. A moitié du premier psaume, tous se retournèrent, Harden aussi et les officiers, à l'éclat de brusques sanglots partis tout près d'eux. La femme de chambre les avait rejoints. Elle pleurait dans son mouchoir, couvrant parfois la voix du Breton. Et Fresneaux, jaloux de ces larmes, tenté de chasser la fille, regarda la mer, n'entendit plus rien.

La Liane avait dû stopper. Le large semblait immobile. Une faible houle rayait à peine sa moire lourde; un pli succédait à un pli ; de rares franges d'écume s'entêtaient à leur survivre, et, évanouies enfin, renaissaient sous le frisson suivant, à la même place. Mais, plus près, en bas, sous l'avant du cercueil, l'eau ne vibrait même pas. Vue à travers le quadrillage du caillebottis formant le palier, elle apparaissait là plus glauque, comme endormie, dans une ombre.

Le commandant, refermant son livre, se signa. Le maître glissait sous la bière sa barre de cabestan; ses hommes l'imitaient; et sur les rouleaux le cercueil s'ébranla, s'avança, très lent, alourdi par des gueuses de fonte. Les matelots étouffèrent mal un « han! » qui peinait; et le cercueil quitta tout à fait le pont, ne

reposa plus que sur la coupée, la dépassa enfin, prêt à choir. Tous alors s'approchèrent. Les quatre marins joignirent les talons, militairement, quittèrent leur béret, et le maître, son sifflet d'argent aux lèvres, susurra les « honneurs ». Dans le grand silence, le commandement roula, très grêle, aigu comme un cri d'oiseau blessé. Fresneaux pensa qu'on lui sciait les moelles. Il ferma les yeux le temps d'un éclair. Quand il les rouvrit, la bière, sous une poussée dernière, basculait tout d'un coup, tombait à pic. L'eau s'ouvrit entre des jaillissures, se referma comme une gueule. Des bulles, un peu de mousse, une décroissante succession de cercles concentriques demeuraient seulement sur elle, marquaient la place.

— Il faut partir, mon ami !...

Sans se retourner, il refusa des épaules, furieusement, et demeura les coudes sur la rampe, l'œil sur la mer.

Les rayures étaient mortes, et les bulles, qui tantôt témoignaient de l'engloutissement ; mais il n'avait nul besoin de repère : ses regards ne l'avaient pas quitté, le pan de moire bleue qui si vite s'était déchiré et si vite clos ; — et ils ne voulaient pas le quitter, s'y rivaient dans une folie croissante.

Une heure avait passé, et une autre. Verton, derrière lui, guettait, redoutant un suicide ; mais il ne voyait pas le docteur, ne l'entendait point, abêti dans sa contemplation. Tout à coup cependant il sentit vibrer la coupée sous ses semelles. Le yacht se remettait en marche ; une bande d'eau déjà se mouvait le long des tôles. Surpris, il accompagna sa fuite, en redressant d'abord la tête, puis son buste, et en se haussant sur la pointe des pieds. Du doigt, il se l'indiquait, se le précisait, le point où s'était enfoncé le cercueil, le point invisible, le point perdu, le point imaginaire qu'emportait le courant, que le sillage mêlait à son remous, que la houle enfin happait au loin. Brusquement, il cria, sa main toujours tendue. De l'autre, il suppliait d'un geste qui dictait sa route au navire.

Et, là-haut, à l'extrémité de la passerelle, Harden en se penchant comprit : — la barre à bâbord, le yacht tourna, sa marche ralentie, tourna, tourna encore.

Docile, *La Liane* obéissait. Ainsi qu'un cheval au manège, elle décrivait un cercle ; et le jeune homme continuait à désigner dans la plaine quelque chose qu'il était seul à voir.

Elle tournait, *La Liane*, lente et tranquille. Elle tournait, sans

relâche, du même mouvement régulier. Et au centre du rond qu'elle décrivait, Fresneaux, du doigt et du regard, montrait toujours l'invisible tombe.

Elle tournait, tournait, incessamment. Et son ombre tournait avec elle; et, au même point, toujours, la flamme du couchant dorait, oblique, la coupée, habillait de pourpre et d'or l'immobile veilleur. Et le veilleur aveuglé clignait les yeux à peine; et à travers ses cils, il contemplait la tombe bleue, encore, toujours.

Elle tournait, *La Liane*, son orbe doux, immuable; et sa révolution semblait glisser sur la mer. Et Fresneaux, extatique, s'hypnotisait plus fort. L'œil fixe et sec, le bras collé sur la lisse, l'index tendu, il ne voyait dans l'infini du plat cimetière que la fosse, hélas! déjà effacée, où s'était abîmé son amour.

Dans l'agonie de son cœur et de sa raison, il ne percevait pas l'agonie de la lumière. A l'horizon orange et rouge, lilas et mauve, sanglant et enfumé, derrière la glorieuse et mélancolique palette dont la giration du vapeur déroulait les croissantes dégradations, il ne sentait pas monter la marée de l'ombre; et *La Liane* tournait toujours, berçant le guet immuable de son désespoir.

Presque subite, la nuit cependant s'abattit, comme un rideau. Mais sur l'océan, soudain triste et noir, la route du navire en se rubanant, glacée d'argent, ne dévia point. Parallèle à l'horizon, sa course demeurait encore circulaire; et les étoiles aussi tournaient au ciel. Seulement les étoiles étaient immuables en leur rotation, tandis que la houle, les remous, les courants déperlaient le collier du sillage, le mangeaient.

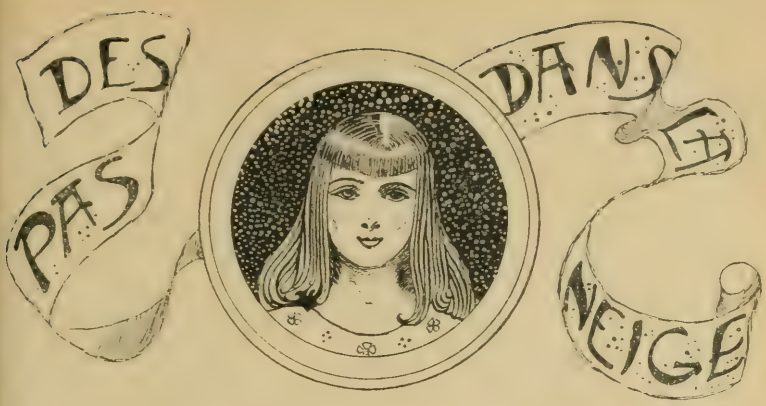
Fresneaux bientôt ne retrouva plus dans le mystère du large le coin de l'abîme où le cercueil avait sombré. Il s'entêta. Ses prunelles brûlées se voilèrent. Il ne distinguait plus qu'une laque sombre lamée de zigzags de mercure, pointillée de phosphorescences. Et il sentit que tout lui échappait, que la Vie se vengeait inexorablement de ses délices anciennes, que Germaine, que le bonheur à tout jamais s'en allaient, roulés dans le passé, dans l'intangible.

Les premières minutes, il pensa mourir, puis son égoïste instinct recouvra la douceur des larmes, le soulagement éperdu des sanglots.

Paul Bonnetain.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. Juven. Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 55.1.98.



I

Au dehors il faisait un temps abominable; une tourmente de neige, un vent qui hurlait dans les corridors sonores du vieux château, des voix sinistres de tempête venant des grands arbres ployés, dont les branches, chargées de neige, cassaient avec un bruit de détonation. A travers les nuages, qui se pourchassaient, une lueur blafarde de lune rendait l'horreur de cette nuit dans les montagnes une chose visible. Le vieux castel des Chabriards, une grande bâtisse irrégulière, construite à diverses reprises, et qui n'avait gardé de son premier état qu'une haute tour superbe, défiait le vent, la neige, les nuages et semblait fantasque, comme un château spectral, sous le vague clair de la lune.

Le château de la Tour, comme on l'appelait dans le pays, était situé à peu de distance de Luchon, juché sur la montagne, à quelques centaines de mètres de la route forestière qui monte à Super-Bagnères. Et on eût dit que ce château, si près d'une station d'eau fréquentée, était à cent lieues de toute civilisation, perdu dans les arbres, dominant son torrent, un torrent charmant et tout doux en été, devenu terrible par ce temps de neige ou de pluies et de vent.

Dans ce vieux castel, qui par endroits tombait en ruine, immense et mal commode, son propriétaire actuel s'obstinait à vivre, à vivoter plutôt. M. Chabriard, fils d'un industriel enrichi, qui avait acheté le château à son ancien possesseur, n'avait pas suivi

la carrière paternelle. Maître d'une belle fortune, après une jeunesse oisive et quelque peu tapageuse, il s'était pris, sur le tard, d'une grande passion pour la science. Il vivait entouré de gros bouquins qu'il déchiffrait patiemment, et faisait des expériences chimiques qui d'ordinaire tournaient assez mal, ou n'aboutissaient pas. Cela était devenu manie de malade, car M. Chabriard traînait depuis des années une maladie de foie qui lentement le minait. En dehors de sa saison réglementaire de Vichy, il passait tout son temps enfermé dans son triste château, se refusant à voir ses connaissances de Paris, en tournée dans les Pyrénées; n'admettant auprès de lui que le médecin de Luchon; il avait choisi celui-ci, parce qu'il était du pays, et y restait, hiver comme été. Ce médecin était un homme jeune encore, un veuf qui s'appelait Bardillère.

Mais M. Chabriard, en se condamnant à une solitude sauvage, y condamnait, par là-même, sa jeune femme.

Mme Chabriard, une Parisienne de naissance, d'éducation, de nature surtout, se révoltait contre cette réclusion. Mais elle se révoltait en vain. Elle se heurtait à une volonté de fer. M. Chabriard ne faisait pas de scènes; il laissait s'exhaler en colères furieuses, en plaintes, en pleurs, la résistance de sa femme; mais jamais il ne cédait. Il restait froid, impassible; il disait : « Je veux. » Il faisait peur à cette femme qui pourtant n'était pas peureuse. Elle se sentait enfermée, loin de tout secours, avec un maniaque qui pourrait bien un jour devenir un fou. Parfois, la nuit, dans sa chambre, séparée de la chambre de son mari par un long couloir, elle était prise de peurs insensées : elle entendait des pas, elle croyait distinguer dans le grand silence de la nuit la respiration de cet homme qui la guettait, qui la soupçonnait, qui la haïssait. Car ce mariage, fait par des tiers, mariage soi-disant de « convenance », en était arrivé à cela : une haine sourde, de ces deux êtres, condamnés à vivre côte à côte.

Une chose la protégeait contre ce danger qu'elle sentait autour d'elle, qui lui glaçait le sang d'effroi : elle avait un enfant, une petite fille de sept ans, une jolie blondine qui riait et chantait, qui n'avait pas peur, elle, qui s'amusait dans les grands corridors, dans les salles désertes, et les remplissait de son charmant tapage; qui se jetait dans les bras de son père et lui tirait la barbe; que ce père adorait, qu'il voulait toujours avoir auprès de lui.

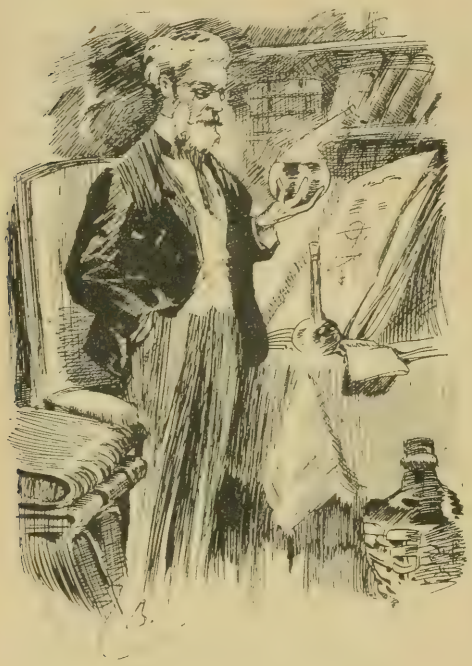
Et tandis que la tempête mugissait toujours au dehors, que la neige tombait, mais plus régulièrement maintenant, en gros flocons pressés, le vent étant moins fort, à l'intérieur, il faisait chaud et bon. Mme Chabriard avait choisi pour son salon une pièce moins énorme que les autres, et là elle avait réussi à se faire un joli coin, qui vaguement rappelait un salon de Paris. De lourdes draperies tombées maintenant devant les fenêtres cachaient la tempête, en assourdissant le bruit; plusieurs lampes éclairaient gaiement les meubles coquets, les divans bas, les coussins, le tapis bien moelleux. Sur les tables se trouvaient des journaux, des revues, les livres récents que la châtelaine se faisait envoyer; des photographies dans des cadres en peluche, menus objets qu'aiment les jolies femmes. Un samovar, d'où s'échappait une vapeur blanchâtre, était placé auprès de la maîtresse de maison. Mme Chabriard n'aimait pas le thé, mais elle en faisait volontiers, car c'est une charmante occupation pour des mains bien blanches. Du reste le Dr Bardillère en prenait, lui.

M. Chabriard venait de passer par une crise aiguë de son mal, et le docteur était resté auprès de lui; il avait, ce jour-là, dîné au château. Mais la crise semblait passée et le Dr Bardillère devait reprendre bientôt le chemin de Luchon. En attendant, il se chauffait les pieds devant les bûches qui flambaient, savourait lentement le thé que lui avait préparé la belle Mme Chabriard, causait avec celle-ci et jouait avec Aline, qui refusait d'aller se coucher. Cela faisait un délicieux tableau d'intérieur, bien calme, bien souriant, chaud de tons, égayé par les flambées du feu et la clarté douce des lampes.

Mme Chabriard, âgée de trente ans, avait été la beauté renommée de son petit cercle parisien, un cercle un peu restreint en somme, formé surtout d'artistes et de gens de lettres; son père, écrivain assez connu, mourut sans laisser de fortune. Chabriard avait été fier d'épouser la plus jolie personne d'une petite société d'élite; elle s'était résignée sans grand'peine à épouser un homme riche, qu'elle n'aimait pas, qui avait vingt ans de plus qu'elle et dont la santé commençait déjà à donner quelques inquiétudes. Si elle avait été une fort jolie fille, elle était bien plus belle maintenant, dans tout l'épanouissement de l'âge. Grande, blonde, la figure énergique, un peu dure même, les yeux superbes, le corps souple, ferme, merveilleusement sculpté, elle aurait fait la joie des salons de Paris et elle était condamnée à

vivre en exilée au milieu des neiges, des torrents, dans un affreux repaire hanté, — elle en était persuadée!

Mais en ce moment elle ne se plaignait pas; elle s'occupait de sa fille qui ne tenait pas en place. Demain serait le jour de Noël, et pendant la nuit Santa Claus descendrait par la cheminée pour apporter des jouets; c'était sa bonne, une Allemande, qui le lui avait dit, et Aline croyait tout ce que lui disait sa bonne, qui connaissait tant de jolies histoires! Elle ne voulait pas dormir, elle resterait les yeux grands ouverts pendant toute la nuit, et elle le verrait bien venir, Santa Claus, même s'il était tout petit et s'il portait des chaussons pour ne pas faire de bruit! Seulement, ce qui la préoccupait beaucoup, c'était le mauvais temps. Peut-être aurait-il peur du vent et de la neige, et ne viendrait-il pas!... Et la petite langue de bavarder, de bavarder! Elle était si excitée que le docteur la happa au passage et, malgré sa résistance, la fit asseoir sur ses genoux. Aline, on ne savait pourquoi, n'aimait pas le docteur, qui pourtant lui faisait beaucoup d'avances. Tout le monde ne sait pas s'y prendre avec les enfants, et le Dr Bardillère était de ceux-là. Cependant, après un moment de résistance, Aline resta tranquille sur les genoux du jeune homme et semblait l'examiner avec beaucoup de sérieux.



Il faisait des expériences chimiques.

Le docteur était grand, maigre, très brun, avec une forte barbe noire. C'était un bel homme en somme, mais un peu osseux, sans grâce, mal habillé aussi, un « ours des Pyrénées »,

comme l'avait appelé Mme Chabriard lorsqu'elle le vit pour la première fois. Il s'était quelque peu apprivoisé depuis, avait taillé sa barbe; il soignait ses mains, et se sentait un peu honteux de ses vêtements faits par un tailleur du pays. Il n'était pas riche, le docteur, et il avait un enfant à élever, un gamin qu'il avait envoyé comme interne au lycée de Pau.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, Aline? Qu'est-ce que tu voudrais savoir?

— Je voudrais bien savoir s'il t'apportera quelque chose cette nuit, Santa Claus? Qu'est-ce que tu en penses, toi?

A cette question d'enfant, le docteur se troubla légèrement, et déposa la petite; il y eut un regard très rapide échangé entre lui et la châtelaine.

— Eh bien! mais qu'est-ce que tu en penses, Aline, toi-même? fit le docteur se levant et se mettant le dos contre le feu.

Elle s'était fait un joli coin qui rappelait vaguement un salon de Paris.

Il était si grand, si grand ainsi, qu'Aline, pour continuer l'examen de cette figure toute noire, dut lever sa petite tête; ce qu'elle fit, restant-plantée devant lui.

— Moi, je crois que non.

— Pourquoi, ça?

— Parce que tu es trop grand et trop noir; tu ferais peur à Santa Claus qui est petit, petit, et tout rond. Il ne fait des cadeaux qu'à dès gens qui sont jolis et gentils... comme maman, ou comme moi!

Et la petite fille se jeta dans les bras de sa mère.

— Tu dis des bêtises, Aline. Va te coucher, mon enfant; voilà deux fois que Lisbeth vient te chercher.

— Et si je te disais, moi, reprit le docteur, qu'il n'y a pas de Santa Claus, et qu'on a bien tort de fourrer des tas d'histoires absurdes dans la tête d'enfants nerveux comme toi?

— Pas de Santa Claus... pas de Santa Claus?...

Aline, les poings crispés, se mettait déjà en colère, ce qui lui arrivait parfois, lorsque la porte du salon s'ouvrit et un vieux domestique parut.

— Le cheval de monsieur le docteur est devant le perron.

— C'est bon, Denis, j'y vais.

— Pardon, monsieur le docteur, mais c'est qu'il fait bien mauvais, et le chemin d'ici la route forestière n'est guère visible sous la neige. Monsieur le docteur ferait bien mieux de coucher au château.

— Bah! un vieux montagnard comme moi, mon brave Denis! Mais j'irais d'ici à Luchon les yeux fermés, et mon cheval aussi! Du reste, j'ai un malade à voir au village à la première heure demain.

Puis se tournant vers Mme Chabriard, il lui dit en prenant congé d'elle :

— Je viendrai tout de suite après cette première visite voir votre mari, Madame. Mais cette nuit je pense qu'il dormira tranquillement. Il n'est pas à prévoir que la crise reprenne; en tous les cas, vous sauriez ce qu'il y a à faire. — Allons, bonsoir! Dors bien, ma petite ennemie, et ne crois pas trop à Santa Claus, tu sais! Quant à vous, Denis, allez vous coucher tranquillement, vous en avez besoin ainsi que votre femme, après ces trois jours d'alerte. Votre maître est sauvé encore une fois; il a une maladie qui dure parfois des dix, vingt ans... on ne sait jamais!

Denis accompagna le jeune médecin, le vit monter à cheval et s'en aller lentement dans la demi-obscurité de cette nuit de vague clair de lune. Le vent était presque tombé maintenant, et il neigeait si fort que les marques laissées par les fers du cheval disparurent bientôt sous une nouvelle couche. Denis grelotta,

puis ferma la porte avec soin, et s'en alla se coucher, comme le lui avait recommandé le docteur. Tant qu'avait duré la crise de « Monsieur », on n'avait pas beaucoup dormi au château : on se dédommagerait.

La petite Aline, chaudement bordée dans son lit, ne dormait pourtant pas. Les paroles du docteur lui trottaient par la tête : « Pas de Santa Claus!... » Elle savait bien qu'il mentait, le docteur! N'avait-elle pas encore la grande poupée — il est vrai que depuis le temps elle avait perdu une jambe et la tête — que Santa Claus lui avait apportée l'an dernier, lorsqu'elle était toute petite? N'était-ce pas une preuve, cela? Et cependant le doute est chose subtile, il entre par les fissures de l'esprit et n'en sort plus, lorsqu'il est une fois entré. Aline croyait encore à Santa Claus, mais pour y croire tout à fait elle aurait bien voulu le voir! Lisbeth lui avait dit que le petit homme ne descendait par la cheminée que sur le coup de minuit. Aline savait compter, et il n'était que neuf heures lorsqu'on l'avait couchée; elle avait donc près de trois heures à rester éveillée si elle voulait surprendre l'arrivée de Santa Claus. Et c'est bien long, trois heures! Elle finit par se tenir les yeux ouverts de force avec ses doigts; mais les paupières se moquaient bien de ces petits doigts-là qui se relâchaient insensiblement. Alors elle se répéta à elle-même la fable que Lisbeth lui avait apprise le jour même, et qui commençait ainsi :

Maître corbeau sur un arbre perché...

Son imagination vagabonde grimpait sur l'arbre à côté du corbeau et lui disait : « Voyons, ne lâche pas ton fromage... faut-il être bête!... » et elle n'arriva pas au bout de la phrase. Il lui semblait que le corbeau dansait une ronde folle avec le renard et que le vent faisait beaucoup de bruit parmi les branches de l'arbre. Le bruit s'apaisait, s'apaisait, le renard devenait tout petit, le corbeau s'envolait... et Mlle Aline dormait, chaudement bordée dans son petit lit.

Mais, comme l'avait dit le docteur, la petite était fort nerveuse. Le sommeil d'Aline était agité, plein de rêves; elle rejetait ses couvertures, marmottait des mots sans suite, et n'arrivait pas au repos complet.

Subitement elle se dressa sur son séant, réveillée en sursaut. Elle avait, à travers son demi-sommeil, entendu du bruit, et elle

ne dormait plus du tout maintenant. Cependant il lui fallut quelque temps pour ressaisir ses idées, pour se rappeler pourquoi elle était si contente de se trouver réveillée ainsi au milieu de la nuit. Santa Claus! Elle y était maintenant! Elle allait donc le voir! Il devait bien être minuit, pensait-elle, et justement la lune à travers les nuages éclairait assez la chambre pour qu'elle pût distinguer la grande cheminée. Ses yeux ne quittaient plus cette cheminée par où devait descendre le petit être fantasque qui lui apporterait des joujoux du royaume des fées ; son cœur battait bien fort. Elle était fière de se dire qu'elle serait seule à le voir, elle entendait Lisbeth qui ronflait tout doucement à côté ; mais elle avait un peu peur aussi.

C'était un homme un peu osseux, sans grâce, mal habillé.

Il se faisait bien attendre! Il lui semblait qu'elle guettait ainsi la cheminée depuis longtemps, lorsque de nouveau un léger bruit frappa son oreille. Il lui sembla que le sang se figeait dans son petit cœur. Il allait venir! Mais non, il ne venait pas. Il s'était sûrement trompé de cheminée... Ça, c'était trop fort! Faire des cadeaux aux grandes personnes, et l'oublier, elle!

Sa chambre et celle de Lisbeth se trouvaient près du grand escalier, un peu loin de la chambre de sa mère. Aline attendit encore.

Mais enfin à bout de patience, convaincue qu'elle était là éveillée depuis une heure au moins, tandis qu'il n'y avait pas dix minutes, elle se jeta à bas de son lit, et, avant de bien savoir ce qu'elle faisait, elle se trouva dans le corridor tout près du grand

J'irais d'ici à Luchon les yeux fermés, et mon cheval aussi! (CHAP. I.)

escalier en bois. Alors elle eut conscience que le bruit qui l'avait réveillée en sursaut c'était justement le craquement du bois. Santa Claus était donc bien lourd? Et puis, un Santa Claus qui monte les escaliers au lieu de descendre par les cheminées, ce n'était plus le vrai, le Santa Claus de Lisbeth! C'est égal, elle irait à lui, elle le tirerait par son manteau couvert de neige, et elle lui dirait gentiment : « Monsieur Santa Claus, ne m'oubliez pas, je vous en supplie!... »

Elle était si possédée de cette idée de tirer Santa Claus par son manteau, qu'elle ne sentait pas le froid, et elle n'avait plus peur. Elle relevait sa longue chemise de nuit bien haut, pour aller plus vite, et quoiqu'il fît obscur, elle n'hésita pas un instant. Elle allait du côté où elle avait entendu le bruit des pas, et se trouva auprès de la chambre de son père malade.

Cette chambre avait deux portes : l'une communiquait avec un corridor au bout duquel était l'appartement de Mme Chabriard ; l'autre donnait sur un grand vestibule où aboutissait l'escalier monumental. Celle-ci était lourdement drapée de grands rideaux doublés, car le malade avait peur du moindre courant d'air. Cette porte-ci était entr'ouverte et Aline se glissa par l'ouverture et se blottit derrière la lourde draperie qui la cachait complètement; seulement entre les deux rideaux se trouvait un petit jour qui lui permettrait d'apercevoir Santa Claus. Maintenant que le moment était venu, tirer le petit homme par le manteau ne lui semblait plus chose toute simple. Elle le regarderait d'abord pour voir s'il était de bonne humeur, puis elle s'avancerait hardiment.

Aline ne vit pas Santa Claus. Voici ce qu'elle vit, sans comprendre toutefois.

La chambre était faiblement éclairée. A la porte du corridor, Aline aperçut sa mère, et cependant l'enfant hésitait à la reconnaître : elle ne semblait plus la même. Elle avait ôté la toilette qu'elle portait au dîner, et elle était vêtue d'une robe de chambre en laine foncée qui ne faisait pas de bruit. A côté d'elle se trouvait le docteur. Cependant Aline savait bien qu'il était parti, le docteur, comment se trouvait-il là? Sur le lit, tout au fond de la pièce, son père était étendu, il semblait dormir.

Mme Chabriard et le docteur restaient immobiles, regardant le dormeur.

La jeune femme se tordait les mains; elle était horriblement pâle.

— Ah ! dit à mi-voix le docteur, tu ne m'aimes plus...

— Ne pas t'aimer ?...

Et, folle, elle se laissa tomber dans les bras qui s'ouvraient pour la recevoir.

Le peu de bruit qu'ils firent dans ce mouvement brusque, réveilla le dormeur.

Il se souleva un peu, et les regarda, sans un mot, d'un regard terrible.

Alors le docteur, tandis que la femme restait pétrifiée de terreur, n'hésita pas. Il courut au lit. D'un petit flacon qu'il tenait à la main, il versa du liquide sur un linge et en bâillonna le malade. Celui-ci se débattait, voulait crier ; une seule fois, un son rauque sortit de son gosier : « Assassin ! » et arriva jusqu'à l'enfant qui voyait tout incapable de bouger, incapable de crier, prise d'un tremblement nerveux, qui croyait être le jouet d'un cauchemar atroce, ne comprenant pas ce qui se passait. Seulement une odeur étrange remplissait la chambre, et cette odeur semblait lui prendre la tête, lui donner un peu mal au cœur aussi.

Aline, chaudement bordée, ne dormait pourtant pas.

— L'autre flacon ! murmura le docteur.

Mme Chabriard s'avança, lui donna ce qu'il demandait.

Le malade dormait de nouveau. Aline comprit vaguement que sans doute son père avait été repris de sa crise, qu'on avait été appeler le docteur, et que celui-ci le faisait dormir.

Il le faisait dormir, en effet.

Aline avait la tête prise de plus en plus. Très vaguement, elle vit qu'on arrangeait l'oreiller de son père, qu'on disposait tout pour le laisser bien tranquille. Le docteur mit le flacon renversé sur la table de nuit où se trouvait une veilleuse. Tout se faisait sans bruit, sans une parole non plus; seulement la mère d'Aline était blanche comme la dentelle roulée autour de son cou.

Il se souleva un peu et les regarda d'un regard terrible.

Vaguement aussi Aline se dit que si on la trouvait là, nu-pieds, on la gronderait. Elle grelottait maintenant. Elle avait chaud et froid en même temps. Elle ne pensait plus du tout à Santa Claus. Son petit lit l'attirait, lui faisait envie. Sans bien savoir comment cela s'était fait, elle se retrouva sous ses couvertures, cherchant à se réchauffer et n'y arrivant pas.

Les idées les plus biscornues lui traversaient la tête. Le corbeau de sa fable devenait énorme; de ses ailes noires, il la frôlait et elle avait très peur. Elle aurait voulu appeler Lisbeth qu'elle savait là, tout près, mais elle n'osait pas; le corbeau, Santa Claus,

le docteur, son père qui dormait, tout cela se mêlait dans son pauvre petit cerveau et lui donnait bien mal à la tête. Elle gémissait sans que Lisbeth l'entendît. Elle finit par dormir à peu près. Puis elle se réveilla en jetant un grand cri.

Aline était très malade.

Et dehors, dans la neige épaisse, vaguement éclairée par la lune voilée, il se trouvait une empreinte de pas d'homme. Ces pas allaient de la porte du château vers la route forestière. Mais la neige tombait encore à gros flocons; peu à peu la trace des pas s'effaça sous la couche nouvelle de neige; bientôt la trace des pas avait disparu.

II

Les heures de consultation de M. Bardillière étaient de une heure à trois. Trois heures allaient bientôt sonner, et le grand salon d'attente était presque plein.

Le vieil hôtel où, depuis quelques années déjà, depuis sa grande vogue de spécialiste pour les maladies du foie et de l'estomac, le Dr Bardillère avait trouvé une installation spacieuse et commode, était situé dans la rue du Bac, tout au fond d'une vaste cour, adossé à un assez grand jardin. Le docteur et sa femme n'occupaient pas tout l'hôtel qui était immense, mais ils avaient trois belles pièces au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin et réservées au docteur; tout le premier étage formait leur appartement.

Les groupes silencieux attendaient toujours dans le salon, une grande pièce sévère et un peu triste. De belles boiseries Louis XVI, finement sculptées, montaient jusqu'au plafond qui était très haut; au-dessus des portes, de vieilles peintures du temps se trouvaient encadrées dans les boiseries, et paraissaient très noires contre ces boiseries blanches. Les meubles avaient été choisis avec soin et dataient tous de la même époque.

Les clients du grand médecin, parqués ensemble, ne se parlaient guère. On eût dit des personnes conviées à un enterrement et à qui la présence du mort imposait un lourd silence. Il y avait un vieux monsieur qui tirait sa montre toutes les cinq minutes. Une mère, encore jeune, qui tenait sur ses genoux un pauvre enfant au teint jaune, dont le foie avait grossi hors de toutes pro-

portions et que le docteur avait juré de sauver. Des hommes, des femmes, de vrais malades à l'air anxieux, aux traits tirés, attendaient, attendaient toujours avec une souffrance très patiente. De temps à autre la porte s'ouvrait, et chacun, à tour de rôle, entrait dans le cabinet de consultations. D'autres malades arrivaient, s'installaient; le petit mouvement qu'ils apportaient dans ce salon, comme figé, s'apaisait vite. Alors on n'entendait plus que le froissement des journaux qu'on dépliait, le gémissement sourd de l'enfant malade, ou les soupirs d'impatience du vieux monsieur qui tirait sa montre.

Parfois les consultations duraient assez longtemps, souvent elles étaient très courtes, et peu à peu le salon d'attente fut moins encombré.

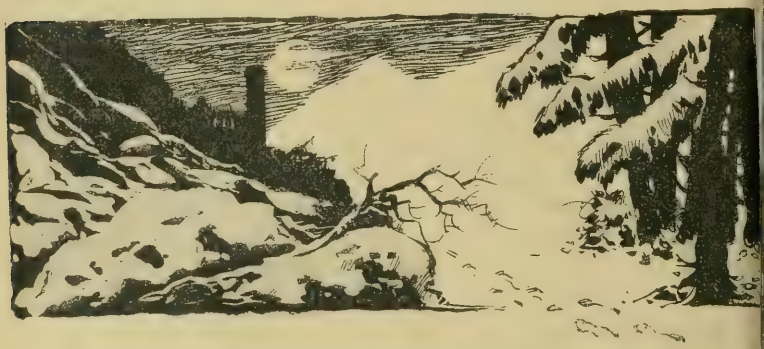
Le docteur qui ainsi, d'intervalle en intervalle, ouvrait la porte de son cabinet pour y laisser pénétrer un nouveau malade, ne ressemblait pas beaucoup au médecin de Luchon. Quoiqu'il n'eût pas cinquante ans, ses cheveux très abondants, étaient complètement blancs; mais les yeux restés fort vifs, la moustache — il ne portait plus toute sa barbe — encore noire, donnaient quand même un air de vigueur, presque de jeunesse, à cette tête pleine d'énergie. Les femmes trouvaient le docteur à la mode très bel homme. Il était encore maigre, il ne l'était plus d'une façon disgracieuse et osseuse; mis avec recherche, il se vengeait de ses redingotes ridicules faites par un tailleur des Pyrénées. S'il était un peu brusque de manières, cette brusquerie s'alliait bien avec son apparence superbe d'homme fort et vigoureux.

On disait bien dans le monde que, pendant des années, le Dr Bardillère avait jeté beaucoup de poudre aux yeux, que, s'il était incontestablement habile médecin, il ne dédaignait pas une pointe de charlatanisme; mais comme il avait un certain nombre de cures célèbres à son actif; comme, depuis son premier succès retentissant, la vogue s'en mêlant, il était devenu un des premiers spécialistes de Paris, la rumeur s'apaisa. Le succès n'est-il pas la première des supériorités?

Le Dr Bardillère examinait l'enfant malade. Cette cure lui tenait au cœur, car des confrères l'avaient déclarée impossible. Pendant qu'il questionnait la mère, un petit grattement à une porte lui fit lever un instant la tête; mais il continua avec calme ses questions et le léger bruit ne se fit plus entendre. La consulta-

tion dura encore quelque temps. Lorsqu'elle fut terminée, le docteur reconduisit la mère et l'enfant à travers la troisième pièce qui servait d'antichambre, et revint sur ses pas. Au lieu d'aller appeler un nouveau client, le docteur se dirigea vers la petite porte où s'était fait entendre le léger grattement ; cette porte ouvrait sur l'escalier intérieur communiquant avec l'appartement du premier.

— Qu'y a-t-il? fit le spécialiste, non sans une légère irritation, tu sais que je n'aime pas à être dérangé pendant la consultation.



Bientôt la trace des pas avait disparu.

Mais la femme qui l'avait dérangé ne s'émut point de cette réception. Elle avança, souriante et superbe. Les onze années qui s'étaient écoulées depuis une nuit de tempête dans les montagnes avaient mûri la belle Mme Chabriard, devenue Mme Bardillère, mais n'avaient guère altéré sa beauté. Elle se trouvait en toilette, car c'était son « jour » ; sa robe de satin noir, couverte de jais, lui allait à merveille et faisait ressortir son teint de blonde, ses beaux cheveux où aucun fil blanc ne se voyait encore, l'éclat de ses yeux. Elle était belle, d'une beauté calme sculpturale, un peu froide et dure. Mme Bardillère était, dans le monde parisien, infiniment respectée ; mais elle n'y avait guère d'intimes.

— J'ai une trop bonne nouvelle à t'apprendre pour la différer et j'avais peur d'être prise par des visites : il est presque l'heure Julien a débarqué.

— Julien!...

Le docteur était transfiguré ; il rayonnait de joie.

— Ne peux-tu renvoyer ces gens-là?

Et Mme Bardillère jeta un regard vers le salon d'attente. Le docteur hésita, puis tira sa montre. Il était juste trois heures. Il sonna le domestique et lui donna un ordre. Bientôt on entendit à côté un bruit de chaises remuées, un murmure de voix, puis le son de pas lourds et découragés qui lentement se mourait. Avoir attendu si longtemps pour être renvoyés à la fin ! Le docteur imposa silence à sa femme tant que dura le bruit ; le domestique

Les clients du grand médecin, parqués ensemble, ne se parlaient guère.

yant reparu, son maître demanda si le coupé attendait dans a cour, puis il le congédia. Ce ne fut que lorsque le domestique eut ermé la porte que le docteur se retourna vers sa femme. C'était n homme qui apportait de la méthode en toutes choses.

— Enfin!... Quand est-il arrivé? Sera-t-il ici ce soir?... Que u es gentille d'être descendue !

Et il l'embrassa.

— Le baiser est-il pour ton fils, ou pour moi?

Elle souriait de nouveau en le regardant. Elle savait bien que, ualgré l'affection paternelle très vive chez cet homme, le baiser ait bien pour elle. Il se trouvait tant de choses dans leur union, u aimant si fort, que jamais cette union n'avait été menacée. ussi, sans s'arrêter à sa question, elle continua avec son beau alme :

— La dépêche — que voici du reste — n'entre pas dans ces détails; il est probable cependant qu'il ne pourra être ici que demain. Mais au moins nous le garderons longtemps, cette fois.

Le docteur parcourait la dépêche, puis tira encore une fois sa montre :

— Je suis appelé en consultation à Passy ; il faut que je parte. En revenant, je passerai tout de même à la gare, au moment de l'arrivée de l'express.

— C'est Aline qui va être contente ! dit la mère d'Aline.

— Aline ?... Oui, sans doute.

Le front du docteur se rembrunit. Mme Bardillère avait franchement adopté le fils de son mari ; entre Aline et son beau-père, lorsqu'il n'y avait pas lutte ouverte, l'antipathie existait quand même.

— Voyons, mon ami, voilà trois jours seulement qu'Aline nous est revenue, et déjà la paix est bien menacée.

— Est-ce ma faute ? N'ai-je pas tout fait pour gagner l'affection de ta fille ? Je lui ai sauvé la vie à force de soins, — qui le sait mieux que toi ? Et même dans son délire elle me jetait sa haine à la figure, — la haine d'un enfant de sept ans ! N'ai-je pas, durant des années qui se sont écoulées depuis, cherché à être un père pour cette petite fille, et avec quel succès ? Lorsque par hasard je la frôle, elle se jette de côté, comme si mon approche la souillait ; elle a une façon de me regarder d'un air qui questionne, qui défie... On dirait positivement que...

Le docteur s'arrêta court. Il avait été plus loin qu'il n'aurait voulu. Sa femme s'était levée et se tenait devant lui. Pendant quelques instants, ils restèrent immobiles tous deux, se regardant.

— N'est-ce pas ? dit-elle enfin, répondant à la pensée de son mari plus qu'aux mots prononcés par lui ; elle parlait très bas. N'est-ce pas ?... Tu te rappelles de quel ton elle appelait son père pendant cette terrible maladie... quelquefois j'aurais juré qu'il lui était apparu et qu'il lui avait tout appris...

— Quelle folie ! Toi, une femme supérieure, t'abandonner à de pareilles chimères... Du reste, puisque après la fièvre cérébrale la mémoire avait à peu près disparu ; puisqu'elle ne reconnaissait même plus sa bonne ; qu'elle avait tout oublié, jusqu'à ses lettres...

— Mais la mémoire de son père avait surnagé...

— Un souvenir bien vague. Qu'as-tu aujourd'hui, ma chérie ? Que fais-tu de ce beau calme que j'admire tant ? Bah ! le passé est le passé ; il faut arriver à l'oublier tout à fait. Nous avons fait peau neuve : ça n'a pas été facile, mais la chose est accomplie. Nous touchons au but. Ne regardons pas en arrière. Je te l'ai dit souvent : je n'ai pas de remords ; la mort était sûre, et une mort nécessairement précédée de souffrances atroces. Voyons, il me faut voir ton sourire avant que je ne parte, ton sourire si vaillant, qui tant de fois m'a donné le courage dans une lutte terrible ! Nous avons souffert ensemble, ma chère femme, nous avons peiné ensemble, nous avons espéré ensemble, et maintenant pourquoi ne pouvons-nous pas, en paix, jouir ensemble de notre succès, et travailler ensemble à ce qui reste à faire ?

— Pourquoi ?... murmura-t-elle.

Mais le sourire vint tout de même aux lèvres pâlies.

Alors, répondant aux dernières paroles de son mari pendant qu'elle l'aidait à mettre son pardessus :

— Tu y tiens beaucoup... à ce qui reste à faire ?

Le docteur se retourna presque brusquement et regarda sa femme bien en face.

— J'y tiens plus que jamais. Il faut que ce soit.

— Tu n'aimes pourtant guère ma fille.

— Ce n'est pas une question de sentiment, ma chère amie. C'est la seule façon de faire rentrer chez nous la fortune qui t'a été volée. Il faut que cela se fasse.

— Ce sera peut-être difficile. Puis...

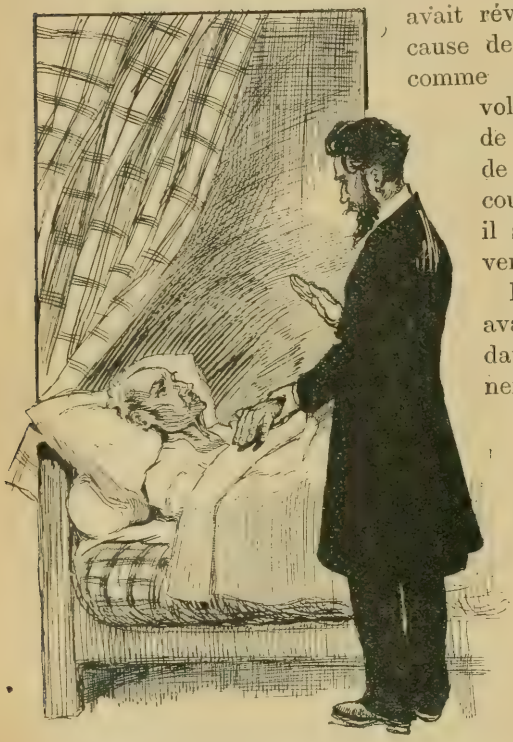
— Puis quoi ?

Mais Mme Bardillère ne répondit pas. Ce qu'elle eût voulu dire lui resta dans la gorge ; les lèvres se décoloraient.

Le docteur fit un léger mouvement d'impatience. Qu'avait donc sa femme ? Ce n'était que lorsque la présence d'Aline réveillait des souvenirs importuns que cette femme si forte, sûre d'elle-même, calme et majestueuse, se laissait aller à des terreurs sans nom, que rien ne justifiait. Le mieux était de ne pas chercher à la raisonner. Le docteur savait mieux que personne que ces faiblesses étaient passagères comme elles étaient rares. Il savait qu'au retour de la consultation il retrouverait sa femme maîtresse d'elle-même ; qu'il verrait en elle une des femmes de Paris que l'on admirait et que l'on respectait le plus. Le passé était le passé, et il était bien mort. Quant à lui, il allait droit son chemin ;

l'imagination ne le tourmentait pas; et, selon lui, les remords appartiennent au domaine de l'imagination.

On vint annoncer à Mme Bardillère qu'elle était attendue au salon. Le docteur la quitta, sans revenir sur le sujet brûlant de leur conversation, pleine de sous-entendus. Mais la joie qu'il avait ressentie à l'idée de revoir son fils était assombrie par les pensées que cette conversation avait réveillées. Aline était la cause de cet assombrissement, comme elle était la cause, volontaire ou involontaire, de tout ce qui lui arrivait de déplaisant. Dans son coupé, correct et élégant, il songea aux années qui venaient de s'écouler.



On trouva le jeune médecin auprès d'un paysan malade.

La mort de M. Chabriard avait produit peu d'émotion dans le pays des montagnes neigeuses, où il était peu aimé. On le savait très malade ; on apprit vaguement qu'au milieu de la nuit il avait été repris de son mal : les uns croyaient qu'il était mort de cette nouvelle crise; d'autres, mieux informés, parlèrent d'un flacon de chloroforme renversé : pour soulager des douleurs atroces il en avait aspiré plus que de raison. En somme, tout cela importait peu. Il y eut les constatations d'usage. Au petit matin on avait couru chercher le jeune médecin qui soignait le châtelain, et on le trouva, comme du reste il l'avait annoncé lui-même la veille, auprès d'un paysan malade. Ce qui intéressait bien plus le petit monde des environs que la mort du père, ce fut la maladie, aussi terrible que subite, de l'enfant, de la gentille Aline, le

rayon de soleil du vieux castel. Le médecin avait disputé cette vie avec un dévouement sans bornes. Il avait fait là son devoir vaillamment. Et cependant si l'enfant eût succombé, que de choses se seraient trouvées simplifiées ! La mère hérite de son enfant : Mme Chabriard, à qui son mari n'avait rien laissé, qui ne possédait que les deux cent mille francs reconnus par contrat de mariage, aurait été, du coup, fort riche. Et, bercé par le mouvement de son coupé, le spécialiste se rendait à lui-même cette justice. Il avait lutté contre la maladie comme si la maladie eût été son ennemie au lieu de son amie ; et il l'avait vaincue. Il en avait été bien récompensé !

Au milieu de ses compagnes Aline redevint gaie.

Du naufrage de la petite intelligence d'Aline, il avait surnagé deux choses : le souvenir de son père ; une haine instinctive, irraisonnée, terrible pour celui qui, un an après, devint son beau-père.

Dès qu'elle fut en état de voyager, la petite malade avait été transportée en Italie, puis en Suisse. La mère, terrifiée, guettait le retour lent de la vie, le nouvel éveil d'une intelligence qu'il fallait diriger comme celle d'un enfant de deux ans. La gaieté tapageuse de ce petit être ne revint jamais ; mais peu à peu, avec la santé physique, la santé intellectuelle se raffermit. La mère

respira. Lorsque, installés à Paris, la mère d'Aline dit à l'enfant d'embrasser le Dr Bardillère qui voulait bien être son père, la petite fille se recula, regarda hardiment l'homme grand, maigre et noir qui se penchait vers elle, et dit :

— On peut donc avoir deux papas ?

Mais elle ne parut nullement surprise. Du reste les enfants sont rarement étonnés. Ils vivent dans un monde à eux, peuplé de choses extraordinaires qui font paraître les événements de la vie très peu intéressants.

L'homme qui faisait plier devant lui les difficultés de la vie, qui, à force de volonté, d'énergie, de courage, avait réussi là où beaucoup tombent en route, n'avait pourtant jamais pu, malgré tous ses efforts, vaincre la répugnance de cette petite fille frêle, blonde, que, de ses doigts osseux, il eût pu briser sans peine. Et il lui en voulait mortellement.

A mesure qu'Aline grandissait, la vie commune devint impossible. On mit la petite fille dans un excellent pensionnat près de Paris, où elle fut très heureuse. Au milieu de ses compagnes, Aline redevint ce que la nature avait voulu qu'elle fût : gaie, aimante, douce, maniable, bien vivante et bien féminine. Tout le monde se trouva satisfait de cet arrangement, même Mme Bardillère, lassée des luttes incessantes de son intérieur troublé, et qui, par degrés, s'était un peu détachée de sa fille pour s'attacher de plus en plus au mari, avec qui elle luttait, et dont elle était fière. Elle pardonnait difficilement à Aline sa haine pour ce mari.

Jeanne Mairet.

A suivre.)

LA BAGUE OTÉE

Marcelle, que depuis six semaines j'aimais, toujours regardait mes mains.

Dans le murmure à voix éteintes, ou bien dans le silence du coupé, qui souvent, nous conduisait, l'un contre l'autre, derrière Longchamps et aux petits chemins de Sèvres; qu'elle fût allongée, s'attendant à devenir bientôt lasse, ou debout en l'impeccable roideur de sa jupe; attentive ou rieuse, coquette ou tendre, amusante ou sotte, oui toujours, sur le même point, de ses yeux un regard fixe et lourd venait tomber.

Comment ne pas supposer qu'elle trouvait ma main belle, ou que, peut-être, elle lui gardait une reconnaissance? Mais à peine avais-je surpris ce regard, qu'aussitôt il prenait un air ingénu, distrait et allait ailleurs, se poser au hasard.

Et pour un peu, à ce moment, Marcelle eût siffloté.

Parfois aussi, à l'improviste, dans les circonstances les plus ordinaires, sans mot dire, elle glissait, installait sa main sur la

mienne; un instant, c'était une délicieuse douceur, une évidente possession de tout moi par cette petite chose : ainsi elle voulait me tenir captif, bien à elle, et me tenait...

Puis, brusquement, sans rien qui annonçât une si grande méchanceté, une pointe d'ongle me rayait la peau et me griffait aux veines; cette main enfantine pinçait, malaxait, broyait ma main comme sous l'impulsion de quelque mystérieux dépit, me tordait le petit doigt ainsi qu'un bout de roseau, et puis enfin, sans explication, tranquillement, se retirait dans les plis vagues de la robe ou du corsage.

— Eh bien, demandai-je un jour, que t'a-t-elle fait, cette pauvre main?... ne t'a-t-elle pas écrit que je veux être à toi désormais?... Ne sait-elle pas te presser comme tu aimes?... Qu'as-tu lu de mal dans ses lignes?... T'ai-je déplu?... Parle, parle-moi...

Elle ne répondit rien elle croyait habile ou distingué de se garder d'un élan, elle se défendait orgueilleusement de toute franchise, en femme quelconque.

Mais ses yeux, malgré elle, avait repris la direction habituelle, et, en les suivant, tout d'un coup, je vis et reconnus bien à mon petit doigt, entre deux anneaux, dans le clair soleil, quelque chose qui miroitait : un cercle d'or mince et frêle, un cheveu d'orfèvrerie, et, plaqué dessus, avec deux perles, une turquoise — oh ! si pâle et si triste!

Bague de femme, ou mieux, de jeune fille. Elle semblait là comme un myosotis égaré. Et c'était une curieuse apparition, que ce petit bijou évidemment sentimental sur un doigt d'homme; à lui seul, il me constituait un brevet de cœur, et tout de suite une véritable référence.

Mais j'y tenais comme au plus cher souvenir et au témoin d'un sublime amour perdu; de Celle qui avait empli tant d'années, de l'unique joie, du seul noble frisson de mon passé, c'était l'évocation, le débris plutôt; j'y tenais doucement, j'y tenais gravement, de toute la force des tendresses reçues et des douleurs traversées.

Depuis le soir où, tandis que son mari était au piano, la cigarette aux dents, elle m'avait glissé cette bague, retrouvée pour moi dans une boîte d'avant son mariage — elle souhaitait que j'eusse au moins quelque chose de ses belles heures virginales, la bague ne m'avait pas quitté; parfois même, un peu de mon savon

vert restait à la monture; elle faisait un avec ma chair, avec ma vie, et positivement quand l'Aimée était partie à jamais, la turquoise à mon doigt était morte aussi.

Quelques amis, des indifférents, çà et là, avaient surpris ce secret; par je ne sais qui, Marcelle était amplement renseignée : elle savait que je sortais d'aimer jusqu'aux larmes, elle savait tout, et peut-être est-ce pour cela juste qu'elle m'en voulait tant. Son feu s'allumait de mes cendres.

Jamais entre nous une allusion, un heurt de souvenir; elle, par une singulière rancune qui avait son genre de dignité; moi, par un respect d'âme, et dans le culte de ce qui est fini...

Mais la bague était là, sans trève, en tiers avec nous; elle lui raclait les tempes quand je passais ma main sur son front qui est charmant, elle la ramenait malgré elle, malgré moi, à ce que nous voulions écarter, elle lui faisait mal à voir et elle l'attirait... Et brusquement je compris pourquoi Marcelle toujours regardait mes mains.

Enfin, un jour, le fond des choses éclata et, comme n'y résistant plus, Marcelle dit :

— Non, tu ne m'aimes pas... ce n'est pas moi que tu aimes... tu ne m'aimeras jamais.

Je la pris dans les bras, et mes yeux sur l'obscurité de ses cheveux bruns, je la berçais, cherchant des mots. Et soudain, toute petite et pourtant enveloppante, avec une voix qui implorait, qui caressait, qui promettait le vrai ciel en échange de ce que j'accorderais, de tout son être dont elle prenait la peine de vouloir me tenter, elle murmura :

— Oh! si tu m'aimais... si tu voulais que je sois heureuse femme... eh! bien, je t'en prie, je t'en supplie... tu l'ôterais... tu me ferais ce sacrifice!

Quelques jours après, en allant chez Marcelle, je ne portais plus la bague.

Hélas, quelle fragilité! les belles pensées en nous ont la plus courte vie.

Comment avais-je réussi à m'enlever du doigt cette chose sacrée? Oh! besoin de l'éternel recommencement, fièvre de voguer toujours, aveugle et cruelle poussée vers l'espoir, vers l'inconnu et le « quand même », qui nous fait parjures, ingrats, vulgaires, avec au fond du cœur un inutile remords!

Un instant, j'eus la sensation de l'immense tare humaine, celle

d'avoir trahi, celle, plus rare, d'être laid à mes propres yeux: mais les raisonnements ont une subtile agilité, de secourables ressorts, — et le baiser d'adieu de Marcelle brûlait encore sur mes lèvres.

Quand j'entrai chez elle, cette après-midi-là, avec l'émotion, l'impatience d'un homme qui va faire un cadeau, qui apporte la preuve de sa délicatesse, de sa capacité de folie, elle était assise, à lire sur sa chaise-longue, dans le mauve des coussins flous.

Je vins auprès d'elle, je sentis où s'abattait son premier coup d'œil, et j'attendis. J'attendis un mot, un merci, fût-il dans un sourire, la joie promise fût-elle dans un éclair.

— Marcelle... Marcelle... n'ai-je donc pas fait ce que tu me demandais?

Mais maintenant elle ne regardait plus mes mains; elle n'avait plus sur le visage ni sa flamme de passion, ni son enchanteresse prière; on eût dit qu'il ne s'était agi de rien, c'était une autre femme : la femme qui a triomphé de ce que vous aviez de meilleur, qui a eu sa revanche, et aussitôt le donne à sentir. Je n'avais plus rien à immoler à sa vanité, et cela ne l'intéressait plus.

— Oh ! lui dis-je, tâchons au moins qu'on ne nous dérange point... restons là comme la dernière fois, veux-tu ?... Tu te rappelles bien, quand tu étais si mienne, si bonne, si folle aussi !...

Et déjà despotique, tout d'un coup, froidement, elle eut la fantaisie de sortir seule et sonna sa voiture.

Alexandre Hepp.

PASSAGÈRE[1]

(*Suite et fin.*)

VI

Les jours coulaient. Si longs! Si courts!... A les vivre, à les aisser couler sur lui, il la contractait, sans en vouloir convenir, 'accoutumance à son deuil.

En lui commençait l'épouvantable travail du classement. Il angeait ses affreux souvenirs, ses angoisses, comme on range es livres, après un emménagement. Et les livres qu'on range, il avait bien que d'ordinaire on ne les relit point.

Il relirait, lui! Il vivrait son désespoir, le chérirait! Cependant, déjà, voilà qu'il se synthétisait en deux ou trois épisodes 'horreur si récente du drame, et s'accrochait à eux, ne voulait guère revivre que ceux-là seuls.

Dans sa déplorable bibliothèque, ils étaient ses volumes de chevet; dans la galerie des images funèbres, ils demeuraient les estampes élues, de tirages rares, où se résument un art, une poque, une vie, et qu'on feuillette de préférence :

C'était la pose de Germaine retenant d'une main son peignoir, t de l'autre comprimant la révolte exaspérée de son cœur, avant le crouler comme une masse...

C'était la tombée de la bière mal voilée d'un pavillon tricolore, a chute à pic de la boîte atroce entraînée par le poids des gueuses e fonte et par l'invasion de l'eau pénétrant les blessures pratiquées dans le chêne à coup de vilebrequin... Ah! ce « pouf! » noubliable! ce trou dans l'eau bleue, si vite refermée, si vite uette!... Une gueule de fauve nostalgique, qu'on réveille pour e nourrir, qui happe et se rendort...

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 4 Décembre 1897.

C'était enfin sa contemplation de la tombe éphémère, de l'invisible fosse autour de laquelle *La Liane* tournait pendant des heures, et qu'il perdait de vue ensuite, les yeux brouillés, dans la nuit épaissie, les astres plus clairs, la lame écaillée de clartés et plus trompeuse. Il pleurait, alors, à chaudes, à bonnes larmes, Et on l'emmenait, — si lâche !

C'était la pose de Germaine.....

Au carré, Verton le faisait servir, l'objurguait pour ses deux jours de jeûne. Au carré !... ce carré banal où désormais il allait vivre, par peur des pièces où il avait vécu près de Germaine, — par terreur de sa solitude !...

Il avait mangé goûlument, ses pleurs tombant sur son assiette ! Il avait mangé trouvant le rosbeef bon, le vin frais. La bête se vengeait après la Vie.

Et durant cette revanche du corps il entendait Harden et Verton chuchoter « Je ne puis pas pourtant continuer à tourner en rond. » — « Prenez la tangente. » — « Et où ? — « Au sud-ouest parbleu ! Il faut le rentrer... » Le maître d'hôtel servait un second plat, il n'avait pas saisi la suite ; seulement il pleura plus fort à l'égoïsme de ces hommes ; il pleurait, pleurait, comme il n'avait jamais pleuré, même à la révélation première des cruautés de la vie et de l'indifférence des meilleurs d'entre ses coïvants.

VII

Il n'entrait pas chez elle, dans « sa chambre », ne coucha même plus chez lui. Sa vie se cantonnait au carré, sur la passerelle, dans le kiosque de timonerie, où, des jours, il atteignait

bonheur aigu de ne plus penser, de vivre comme avant. Encore quelques pages à tourner dans son livre, et *elle* monterait, ayant changé de robe, et il lui dirait sa lecture.

Les chapitres succédaient aux chapitres. On l'appelait tout à coup; et, par une sensation de réveil brusque, la réalité le repénétrait, lancinante. Germaine n'était pas montée; elle ne monterait jamais plus. Le volume tombait dont il ne se rappelait ni le titre, ni rien, et il expiait son passager oubli d'une plus atroce torture.

Harden, Verton, se concertant de l'œil, l'emmenaient. Ils parlaient bas, et leur voix l'exaspérait. Ils recouvraient leur ton habituel, et il les injuriait mentalement de se consoler si vite.

Au carré, la nappe blanche, les cristaux, les porcelaines le fêtaient. Une exaspération le crispait en entrant. Puis, peu à peu, il mangeait, buvait surtout, dans un puéril remords, et au dessert, la conversation ambiante, entretenue à son intention, le prenait un moment, jusqu'à ce que lui revînt la conscience de l'irréparable, sous forme d'une furieuse révolte contre l'infamie du sort. Alors il avait hâte d'être seul, de retrouver le chez soi de sa douleur.

Deux ou trois fois, il voulut mourir et, de nouveau, fut lâche.

VIII

Les jours encore chassaient les jours. On avait relâché, çà et là, en des ports qu'il ignorait, les ayant oubliés à l'aller. La mer reprise, Harden, par habitude, couvrait *La Liane* de toile, courait des bordées, bas les feux. Fresneaux, qui refusait de descendre à terre, s'intéressait à présent aux manœuvres. Sa révolte était morte. A se rappeler la fatalité d'un désastre au bout de son amour, sa désespérance tentait de se masquer sous une orgueilleuse résignation. La nuit, il pleurait encore, passivement, entre deux rêves où il retrouvait Germaine et la décevante tendresse de ses lèvres. Le jour, c'était une torpeur ruminante, les oasis de non-penser, l'intérêt des frissons d'une écoute mal tendue sur laquelle il s'hypnotisait, les nerfs vite endormis sous le bromure de somnolences animales, entre la morne chaleur du ciel et la réverbération de l'eau.

Et son amour, et le drame, prenaient un reculement dont, à

certaines heures, il s'étonnait. Dans un lointain, avec des douceurs de paysage qui fuit au crépuscule, de figures dont les gestes s'atténuent, le passé s'estompait, vague et pourtant proche comme sous un voile transparent, comme sous une vitre. Oh ! si proche encore, si tangible presque !... Le vouloir pouvait le lui rendre, immédiat, précis en tous ses détails. Mais il ne voulait pas, ne voulait plus toujours, choisissait déjà ses heures pour l'évoquer.

Et le temps passait sa meule sur son chagrin, et la vie rabotait chaque jour un peu plus son désespoir.

IX

Ce jour-là, — l'on approchait de Singapour, — Harden vint le trouver, chargé de paperasses. Dès le seuil, le Breton s'excusait, « mais il fallait qu'il dérangeât ce pauvre monsieur. » En même temps, il étalait ses cahiers de comptes, de nouvelles lettres de change à tirer sur les banques anglaises, la liste enfin des dépenses prévues jusqu'à Marseille...

D'abord navré de voir forcée la porte de son doux et cruel recueillement, le jeune homme, après un regard aux chiffres et aux factures, goûtait une banale distraction à faire parler le marin. Il s'intéressait au prix du charbon variant avec les diverses escales, aux tarifs de pilotage et d'ancrage, à toute la comptabilité inconnue de son yacht. Mais les traites une fois signées, le capitaine ne partit pas. « Il y avait encore autre chose, balbutia-t-il : à Singapour, ce n'était pas comme dans les derniers ports où un agent commercial quelconque, toujours Anglais, avait, en sa déférence pour la navigation de luxe, visé sans les lire les papiers du bâtiment. Cette fois, il allait trouver un consul de France véritable. M. Henri comprenait donc... Il était, lui, Harden, l'officier d'état civil du bord... Pour être en règle, il devait... »

Hélas ! non : « M. Henri » ne comprenait pas, et son œil étonné fixait le marin qui bégayait à présent, cherchait ses phrases, — cherchait des excuses. A la fin, les mots : « *acte de décès* » sortirent, surnagèrent, et le Breton s'essuya le front, très rouge, l'air horriblement malheureux.

Fresneaux avait pâli. Une colère lui venait pour ce rappel

qu'on lui imposait; puis le chagrin du brave homme profondément le remua; et quand ils se serrèrent la main, tous deux avaient les yeux humides.

— Laissez-moi les pièces : je les remplirai. Merci.

Une fois seul, il ricana. N'était-ce pas d'un beau raffinement, d'une cruauté perfectionnée que ce fût lui qui, pour la Loi, pour le monde, enregistrât sur ces feuilles la mort de l'adorée?...

Mais, subit, un frisson sécha ses prunelles. Elle venait de lui tirer les yeux, la formule que le visiteur avait laissée sur sa table; et voilà que, tout à coup, devant ces blancs à remplir : le nom, l'âge, le lieu de naissance, le dernier domicile de sa passagère, il pensait, pour la première fois depuis son deuil au mystère dont elle s'était entourée. Ce mystère, ce secret, elle les avait emportés avec elle !... il n'avait pas su, il ne savait point qui elle était, d'où elle venait! — Il pleurait une anonyme !...

Et, son chagrin resurgi plus cuisant, il se sentit doublement condamné. En vain, il se secoua; en vain il voulut réfléchir : qu'importait? La regretterait-il davantage? maudirait-il moins la vie, s'il savait le vrai nom de sa Germaine?... Non, n'est-ce pas! Eh bien, alors?... Mais puérilement, tout de suite, il rechutait, se répétait : « Une anonyme! » et, à sa douleur, c'était un regain aigu de souffrance, comme si, de nouveau, il voyait le cercueil s'abîmer sous la houle.

Il sortit, monta sur le pont, s'accouda sur la lisse, et longtemps il contempla le cimetière sans fin, la mer stupide et sournoise, où avait coulé son bonheur :

— Morte anonyme, tombe anonyme!... Sa passagère était passée!...

X

— Chez elle... s'il entrait chez elle ?... Il saurait peut-être... Elle devait avoir des papiers, des lettres...

Longtemps il recula, s'imaginant une profanation, et il avait honte de cette curiosité qui, le distrayant de son cher deuil, primait à présent son chagrin. Il tâcha de se mépriser. Puis il se vit devant la porte de Germaine, tourna la clef, le bouton. Oh! si peu!... Et la porte s'ouvrit, presque toute seule; et il revit le lit, les sièges, toutes les choses restées aux mêmes places; et il retrouva le cher parfum dont elle avait imprégné la pièce. Mais,

il était étrangement subtil, ce parfum, — comme fané. Alors il se sauva, en voleur.

Le même soir, pourtant, taries ses larmes, il s'enhardit après dîner, et récidiva. Dès le seuil, son cœur battait une violente charge. La peur le prit. Il hésita dans les ténèbres, voulut s'enfuir. Puis, la lampe enfin découverte et allumée, il resta de longues minutes, immobile, à écouter la galopade de son sang; et il ne démêlait pas d'où lui venait le plus d'émoi : de sa féminine horreur de la mort et de tout ce qui la rappelle, ou de sa terreur de commettre une mauvaise action, — et de savoir enfin.

Ils se serrèrent la main, les yeux humides.

Ce secret, avait-il le droit de le violer?... Pour se donner du courage, il se remémorait certaines conversations d'Harden et Verton, les règlements maritimes sur les successions des passagers ou marins décédés en mer. Germaine avait des bijoux, des valeurs peut-être, et puis ses malles... Si elle laissait des parents?... Ensuite, il se rappela leur retour du *bungalow*, et ses velléités de confidences. Puisqu'elle voulait alors parler, se nommer, puisque, moins tendre ou moins naïf, moins délicat ou moins sceptique, il aurait pu recevoir alors ses confidences, pourquoi donc reculerait-il aujourd'hui?...

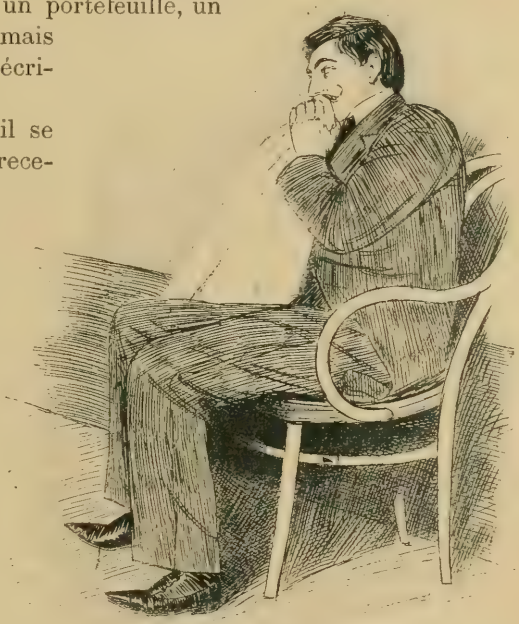
Et, tout à coup, il se détermina : — en tardant davantage, n'insulterait-il pas, en effet, à sa propre tendresse?... n'avouerait-il

pas factice son prompt et bref amour ?... Il l'avait tant aimée !... Qu'importait la révélation ?

Et son sang-froid revint. La main tremblant à peine, il ouvrit le bahut japonais dans lequel Mme Weber enfermait ses quelques bijoux. Le meuble formant secrétaire, ses papiers devaient être là. Mais seuls les écrins apparurent, puis une minuscule garniture de bureau, des plumes, des cartons qui n'avaient pas servi, un portefeuille, un buvard neufs, — mais nulle lettre, nulle écriture, pas un indice!

Alors seulement il se rappela qu'elle ne recevait ni n'envoyait jamais de courriers aux escales; et, devant les tiroirs vides, une déception l'envahit, douloureuse étrangement.

Assommé, il s'assit. Machinales, ses mains remuaient pierres et diamants. Ensuite il s'étonna de leur petit nombre, — le nécessaire à peine, — puis de la beauté de leur eau, de l'ancienneté de leur monture. Un sourire triste lui vint à constater que, les rares bank-notes du portefeuille étant anglaises et françaises, les parures trahissaient, elles aussi, le cosmopolitisme de leur propriétaire. D'aucunes semblaient russes; d'autres évidemment américaines.



Il embrassa, il mordit ces fins chiffons.

Et, en même temps, il s'attendrit. Pour avoir essayé une bague à son petit doigt, voilà qu'il revoyait ces bijoux aux oreilles, aux mains, au cou de la disparue, et sur sa chère poitrine. Des souvenirs de son bonheur le traversèrent, l'évocation d'heures beates... Oh! le premier soir où elle lui avait permis de l'aider à se déve-

tir!... Il ne le regardait pas alors, ce collier dont ses mains fébriles faussaient le fermoir durant qu'aux lèvres de Germaine il dardait un acompte de baisers!...

Fini! fini!... Jamais plus! Et, blanc, l'œil angoissé, la gorge étreinte, il réaperçut en lui, — volontairement, — l'affreuse bière, suivit encore sa chute dans l'eau glauque... A présent, elle gisait dans l'abîme, parmi les algues, les coraux, dans le grouillement des vies primitives et monstrueuses, dans la nuit vitreuse des grands fonds... Il se l'imagina, ce cercueil, brisé, ouvert; et l'horreur se précisa, si réelle, si forte, qu'il courut au sabord et le poussa tout grand pour se gorger d'air pur, de vie, dans le soufflet du courant d'air.

Molle et bleue, la nuit douce unissait le ciel et la mer, confondait à l'horizon leurs étoiles. En haut, les astres scintillaient, immobiles; en bas, sur le large, un frisson lourd les faisait se poursuivre. Mais de leur pailletante sarabande sur la moire obscure de l'océan une tristesse se levait, plus cruelle qu'au ciel la fixité de leurs regards froids. Et Fresneaux, à la fin, son angoisse tombée, remarqua ces lueurs, s'agaça de la banale tendresse de la nuit, du mensonge de l'eau miroitante. Sa désespérance venait, comme jadis son amour, d'atteindre l'au-delà. Il sentit qu'il ne souffrirait pas, qu'il ne pourrait souffrir plus qu'il n'avait souffert l'instant d'avant; et, désorienté, brisé, il voulut, pour accrocher cette désespérance à la vie extérieure, noter le si facile symbolisme du décor :

— Indifférent, le ciel était trop loin; et muet, l'océan!... Elle était morte, l'âme que le rêve humain, que l'éternel Désir prêtait aux choses!... Tout n'était que reflet, comme ces danses d'étoiles; et reflet passager!...

Il n'acheva point. L'horreur dont sa douloureuse volupté caressait tantôt l'épouvantable imagination avait pu lui faire oublier un instant l'énigme qui le travaillait depuis la veille; mais sa vulgaire rhétorique n'étoufferait point, elle, sa curiosité greffée sur son amour! Elle repointait déjà, cette curiosité, sournoise, et si aiguë qu'en s'en retournant, il visita derechef les tiroirs, sous couleur de fermer le meuble. Puis ce fut le tour des armoires, des étagères, l'exploration enfin des deux pièces, dans tous es recoins.

Nulle part cependant ne se trahissait l'incognito de l'absente. Il s'en irrita, navré qu'à sa douleur cette pauvre compensation

demeurât refusée. Enfantinement, il s'entêtait encore, allant jusqu'à chercher dans la coiffe des chapeaux, aux ceintures des robes, sur le couvercle des écrins, des noms, des adresses de fournisseurs, rêvant enfin d'une piste au bout de laquelle il saurait.

Et vaine resta sa poursuite. Les noms, les adresses étaient absents ou avaient été enlevés. Seules se révélaient sur des accessoires de toilette, les uns sans valeur, les autres non originaux, les marques de ces halles de commerce, parisiennes et londoniennes, dont la clientèle est cohue. Les vendeurs de ces Babels, si, de retour en Europe, il leur présentait ces objets, ne le renseigneraient donc point. Elégante enfin et raffinée, Germaine, ajoutait-il, n'avait dû pénétrer dans ces bazars qu'en cours de voyage, en traversant Paris ou Londres. On aurait livré ses achats dans un hôtel quelconque. A quel nom encore? à celui de Weber?... D'autre part sa femme de chambre avait pu, avait dû faire ces emplettes pour sa maîtresse; et les robes, les chapeaux sans signature devaient être l'œuvre de cette même fille qu'il n'avait jamais connue, — qu'il ne connaîtrait jamais!... N'avait-il pas vu à bord Germaine travailler avec Louise, et, si artiste, si fée, si créatrice, improviser des costumes et des coiffures dont les maîtres de la mode féminine lui auraient envié la coupe et l'art?...

Longtemps il rumina de la sorte, naïf, conscient de l'être. Et, violemment intrigué, il allait de la colère au dépit. S'ingéniant à des sagacités policières, il se perdait en des détails, n'allait au bout d'aucune hypothèse, n'arrivait point à coordonner les diverses impressions, les suppositions successives que lui avaient laissées ou inspirées les conversations de Mme Weber. De ses causeries, de ses rares allusions à son passé, il ne retenait — mal — qu'un ou deux traits, d'infimes détails encore, des noms propres prononcés, des dates vagues, des riens; et, dérouté, il en voulait presque à son bonheur ancien dont le trop-plein avait obnubilé sa mémoire. Les pistes se refusaient à sa réflexion quêteuse pareillement vraisemblables et romanesques, logiques et impossibles. Les coffrets cependant, les bahuts, les armoires se succédaient sans que ni des étoffes, ni des reliures, ni des rares bibelots une révélation se levât, et moins encore : une indication.

— C'était la perdre une seconde, une troisième fois!...

Cette plainte à peine sortie, une rage lui vint à penser qu'il ne savait point : par sa faute! qu'il avait empêché Mme Weber de parler! qu'il avait lui-même bâti le mur mystérieux contre lequel

se butait sa curiosité maladive! Ensuite, une naturelle association de mots l'amena à se remémorer, dans leur ordre, ses sensations de jadis, l'arrivée de Germaine et les épisodes divers de leur liaison.

« Curiosité, pitié, amour, » tels avaient été les chapitres de son roman, telles ses étapes successives. Maintenant, ces chapitres, il les revivait à rebours! ces étapes, il les refaisait en sens inverse!...

Honteux et apeuré, Fresneaux se tut; mais son remords pourtant n'éteignit point tout de suite son prurit de savoir. Pour doucher sa folie, il fallut qu'après les robes, les manteaux, les chapeaux, ses mains fouilleuses en vinssent au linge. Affolé, il tâtonna sur les rayons, par les derniers tiroirs. Rien, rien encore!... Un G pour toute marque, la broderie qu'il connaissait tant!... Seulement il s'élevait des batistes, des surahs, des dentelles, un parfum, — *le* parfum... *son* parfum, — iris, héliotrope, violette mêlés, la douceur embaumée, si discrète, qu'elle réservait pour ses « dessous ». Puis, ces dessous étalés, ces chemises, ces pantalons, ces corsets, ces bas, évoquèrent soudain la morte à l'heure de l'étreinte; et, remué jusqu'aux moelles, le mâle réveillé revit la chair perdue, savoura les caresses défuntes, s'extasia dans le souvenir. Et la douce et triste hantise se précisa si fort, qu'il embrassa, qu'il mordit frénétiquement ces fins chiffons, ces tissus frêles, ces riens exquis qui avaient habillé le corps adoré, le corps perdu, et, fidèles, en gardaient encore l'amoureuse senteur...

Titubant, des sanglots dans la gorge, des baisers aux lèvres, il se trouva dehors, dans le couloir, une clef dans la main, — la clef du Paradis vide, inutilement profané.

XI

Il se laissa vivre, sa curiosité endormie — à la surface.

Rejoignant les anciens sillages, pareillement vague, et défunt inexorablement, son passé chaque jour s'enfonçait plus loin, — toujours plus loin. Veule, il le regardait s'enfuir dans l'infini du jamais-plus, se dégrader dans l'inexprimable du temps et de l'espace, se fondre en l'impalpable brume où s'évanouissent les choses qui furent. Et son absence de révolte, son acclimatation

résignée se faisant conscientes, il se félicitait presque de sa « rentrée dans le rang ».

Normale, sa peine à présent, sa blessure en voie de cicatrisation, il n'avait plus de remords quand il se surprenait, ruminant moins la tendresse de Germaine à jamais perdue que le mystère immergé avec elle.

— Morte anonyme !... se répétait-il encore.

Et cet anonymat, peu à peu, nimbait la disparue d'un nimbe grandissant, d'un nimbe qui la noyait toute, — l'immatérialisait.

XII

D'abord, il avait refusé de descendre à terre, et la terre, invinciblement, l'avait attiré.

Car, de nouveau, c'était l'Inde, Ceylan, Colombo, — l'Eden...

De Mount-Lavinia à Kandy, des jardins de Peradinya au bungalow des fiançailles, ne fallait-il pas qu'il resuivît toutes les routes de jadis ?...

Triste pèlerin d'amour, il revécut donc en leur berceau ses bonheurs anciens, monta jusqu'au bout son exquis et suppliciant calvaire. Mais quand Verton, très inquiet, parvint à le rejoindre à l'Oriental-Hôtel, il ne put se résoudre à le suivre à bord.

— N'insistez pas, ami, dit-il au médecin en le quittant sur le quai. Après ces huit jours passés ici, ça m'achève, la seule pensée de rallier *La Liane* et d'y trouver *sa* chambre vide, d'assister à l'inventaire... Partez seuls... Harden fera route sur Marseille, où il désarmera... Obligez-moi seulement en me faisant envoyer par Pierre du linge et des vêtements... Je vais rentrer en France sur un steamer quelconque et tâcher d'oublier...

Deux heures après, le yacht avait levé l'ancre. Au bout de la jetée, Fresneaux, immobile, l'œil sec, se contraignit à le suivre des yeux. Longtemps des mouchoirs le saluèrent au loin, sur la passerelle. Mais il n'eut pas la force de répondre à leur adieu. Et *La Liane* lentement s'enfonça dans le vert et le violet du large, se couvrit de toile, fila plus vite, se réduisit bientôt en une tache blanche au-dessus de laquelle un incessant flocon de fumée se déchiquetait, roux et noir. L'horizon l'aspira : elle disparut.

Alors il fit deux pas, tendit les mains, retint à peine un cri, — un rappel inutile... Tout lui échappait à cette heure ! Il était seul,

et plus malheureux!... Pourquoi être resté? Qui donc à présent lui parlerait de Germaine?... Où aller? Que faire?... Et son deuil tombait à un chagrin d'enfant abandonné.

Machinalement, il regagna l'hôtel, se mit à table. Son voisin lui parla, un gros homme joyeux et commun, un Hollandais de Batavia qui regagnait l'Europe après fortune faite, et de l'escale de Ceylan ne voulait connaître que la cuisine. Et l'exilé lui répondit, heureux de ne plus penser, heureux de s'évader du silence heureux d'avoir un prétexte à ne plus regarder la table en face, celle de son déjeuner avec Germaine quelques mois plus tôt, celle de leur premier tête-à-tête en débarquant dans l'Inde. Des Anglais les y remplaçaient à cette heure, qui s'entretenaient de la maladie des caféiers! Cependant, sur leur nappe, des fleurs s'étalaient, comme l'autre fois, des fleurs pareilles. Oh! parmi les corolles rouges et feu, le bras nu de la désirée, les doigts fins, si prestes... l'éclair des bagues!...

Le Hollandais lui offrait du champagne. Il accepta, en offrit à son tour, deux fois, trois fois, et but à grands verres. Le pankah, volant au-dessus de sa tête éventait son front entre deux bouffées chaudes, chassait et ramenait son ivresse. Peut-être que grâce au vin, songeait-il, le sommeil serait encore possible, cette nuit, dans la chambre blanchie à la chaux, fraîche et claire... Il savait bien? la chambre... *leur* chambre!... Sa bagayante pensée dansait déjà comme un bateau sur la houle de l'alcool.

Fraternel, le gros homme l'accompagna jusqu'à son lit.

A bord du paquebot-poste français *Melbourne*, Fresneaux, le lendemain matin, embarquait son mal de tête, son désespoir, — son dégoût. Il s'enferma dans sa cabine, dédaigna de regarder Ceylan, l'île bienheureuse, décroître et s'effacer à l'horizon. Vautré sur sa couchette il pimentait son deuil d'un mépris de lui-même, ruminait des « à quoi bon? » découragés. On n'échappait pas à la vie! Du bonheur défunt, des premières délices, que lui faisait par conséquent le cadre?... Et il tâcha de dormir encore, y parvint sous la jouissance recouvrée du roulis berceur.

Dès lors, il vécut, s'intéressa même aux choses, aux passagers, au paquebot, à la marche. Il jouait aux échecs avec le Hollandais, causait à table avec ses cosmopolites voisins. A Colombo, la résurrection si aiguë de sa souffrance avait comme marqué la fin de l'accès. A présent, ainsi que les convalescents paresseux, li était obligé de s'interroger, de se tâter pour savoir s'il souffrait

encore. Et il se comparait aussi aux amputés si prompts à contracter l'habitude d'un bras ou d'une jambe en moins, mais qui, parfois, éprouvent la bizarre sensation d'une douleur lancinante dans ce membre qu'ils n'ont plus.

Hélas! plus tristement infirme, il le savait, lui, ce qu'on avait arraché à son être. Le cœur, sans doute?... Il se sentait si mauvais maintenant, et, tombé de trop haut, trop veule!... Oui, ce devait être le cœur... Et comme ces invalides, continuait-il, il ressentait également, dans son cœur vide, de soudaines piqûres, de fulgurantes douleurs. Son amour impossible, son amour brutalement opéré saignait encore : il reperdait de nouveau celle qui n'était plus.

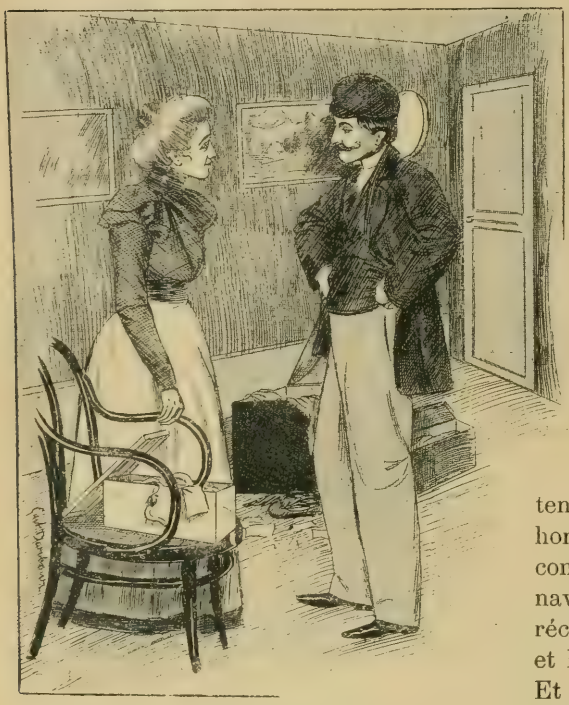
De jour en jour, elles se firent plus rares, ces crises. Ainsi qu'avant son retour à Ceylan, il immatérialisa la disparue dans le recul du passé chaque matin plus vague, dans le mystère enfin auréolant la morte. Mais en sa torpeur ruminante, l'énigme de l'anonymat résurgissait, plus obsédante à mesure que s'assoupissait sa désespérance. A la fin c'était une hantise continue, un agacement sans répit sous lequel s'aigrissait, se crispait sa mélancolie.

Bientôt, les colères revinrent, et les impatiences : il aurait pu et dû savoir! Elle n'était pas impénétrable. C'est lui qui n'avait point su, qui n'avait pas voulu la pénétrer!... Les jours coulant, il se reprocha même d'avoir en sa sottise épaissi les ténèbres par lesquelles tâtonnait sa curiosité : quelle idée, quitter son bateau!... Savait-il si, à la longue, il n'y aurait pas découvert quelque chose, un rien, le bout d'un fil conducteur?...

Et il prit en haine ce *Melbourne* trop lent, accusa le service des Messageries Maritimes, réfléchit trop tard que, plus rapide, le steamer ne satisferait pas son désir, puisque, de toutes façons, il toucherait Marseille avant le yacht, à présent dépassé, sur lequel ce flâneur de Harden devait, économe de charbon, manœuvrier fini, courir des bordées à la voile! Seulement son humeur ne se calma point à la comparaison des vitesses des deux bâtiments. Il jeta calendrier et indicateur par le sabord, tâcha de se mouvoir dans son étroite cabine, puis de faire les cent pas sur le pont encombré de chaises longues, d'enfants et de femmes de tous pays, — oh! si laides, celles-ci! si quelconques!... Après quoi, rechutant au snobisme, il regretta, sincèrement, le confort de *La Liane*, ses aises à son bord, trouva

trop mêlé le public des premières classes, trop indifférents au yachting et à la navigation de luxe les officiers de la Compagnie! Et, sa *Liane*, il la décrivait maintenant au Hollandais admiratif, entre deux *cock-tails*.

Il fut malade. Un peu de congestion hépatique. Un rien. Tant qu'il put, il s'exagéra son mal, rêva de mourir. C'était entre Aden et Suez, loin de terre. Un soir, il pensa qu'on l'immergerait à son tour, se représenta la scène, se vit en bière, lesté de gueuses de fonte. Par les trous pratiqués dans les planches, il entendait le commandant, un lieutenant de vaisseau hors cadre, correct comme jadis sur son navire de guerre, réciter le *Miserere* et le *De profundis*. Et personne ne pleurait. — Si!... Le Hollandais!...



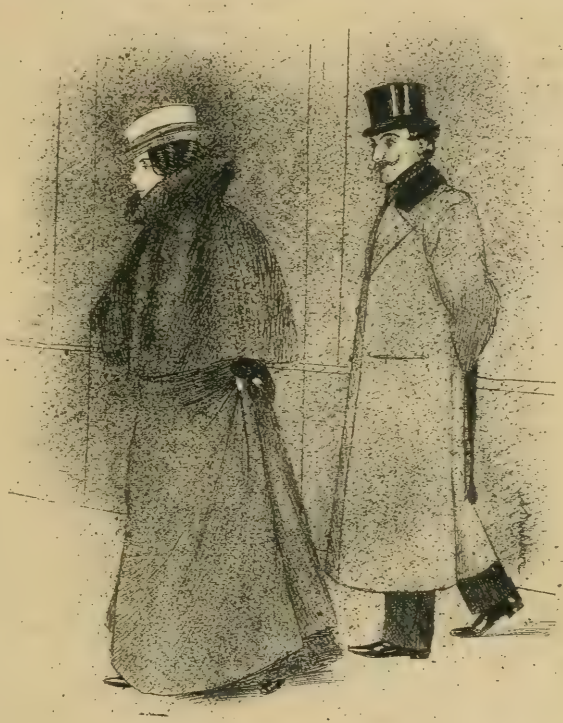
Non, monsieur, fit Louise, en écho.

A ce moment, comme il s'attendrissait, romanesque, on frappa, et le gros homme entra, proposa ses services, puis un écarté, se servit du bitter, du curaçao, lui donna des recettes, bienveillant toujours, et bavard. Navré, Fresneau se tourna vers la ruelle, ferma les yeux, évoqua plus fort sa Germaine. Le Hollandais débouchait des bouteilles, opérait encore de savants mélanges d' « apéritifs » et d' « amers », racontait de nouvelles histoires.

Et le malade ne put se reconstituer complète, vivante, absolue, la physionomie de la morte. Tout à coup, il se rappela qu'il n'avait là rien d'elle, ni ses propres croquis, ni la photographie de Verton. Il maudit Pierre et Louise qui, avant de quitter le mouillage de Ceylan, lui avaient seulement envoyé à terre du linge, des effets, deux malles inutiles. Ces brutes ne pensaient à rien!...

Mais aussitôt, il constata que lui-même, avant cette minute, n'avait pas songé à ce portrait, à ces croquis. Il est vrai que l'image de l'aimée jusqu'ici ne l'avait point quitté!...

Du coup *Le Melbourne* lui devint de plus en plus insupportable et odieux, et, tout de bon, cette fois, la fièvre l'abattit.



Il suit une femme. Si c'était sa sœur?

XIII

L'approche des côtes l'avait guéri. La terre, la vie normale, la reprise des habitudes anciennes achevèrent la cure. Il ne s'endolorit qu'une fois, le soir où repointa le désir.

C'était à Marseille, au théâtre, derrière de jolies épaules nues, derrière une nuque mate et dorée. Honteux, troublé, — confusément content aussi de pressentir l'existence possible encore, il quitta la salle, erra par les rues, et s'injuria. Derechef n'avait-il point profané son amour, sali ses chers souvenirs?... Puis, ricanant, il s'analysa sa gêne, railla son sentimentalisme conventionnel, se complut à s'exagérer le désaccord de la *bête* et de l'*autre*, en des casuistiques distrayantes. Et son monologue mental le conduisit chez des filles, du logis desquelles à peine repu, il s'évada, rêvant de pouvoir pleurer.

Le lendemain matin, il télégraphiait à Harden, « à bord de *La Liane* attendue à Port-Saïd », d'avoir à rallier Toulon et la Seyne.

Les jours qui suivirent l'accablèrent plus fort, longs intolérablement.

Il avait choisi Toulon, la Seyne, afin de revivre encore, afin de refaire la promenade qu'il avait faite en rade avec Germaine, afin de finir logiquement son roman là où il l'avait commencé, la préface seule étant à Paris, le voyage en wagon demeurant l'ouverture.

Oh! l'affreuse manie de vouloir se souvenir, et de vouloir se souvenir sur place! l'horreur des exhumations!... Tamaris lui-même et la rade du Lazaret lui semblèrent laids. Voilà qu'il y découvrait des bâtisses sans goût, des villas en *toc*, des palais ridicules déshonorant cette féerie des pinèdes, du ciel et de la mer, — Bosphore et Naples.

Il ne les avait point vues, ces horreurs, Germaine au bras, ou bien à ses côtés dans le canot!...

Ce fut aussi le coucher du soleil qu'il alla contempler entre Saint-Elme et les Sablettes, comme jadis avec elle, et qui, pareillement exquis, le déçut encore. Jusqu'alors, dans la brume de ses souvenirs qu'il s'imaginait si précis, il faisait s'abîmer l'astre bien plus à gauche, au sud-ouest! et navré de son erreur, il aurait voulu douter de l'immutabilité du ciel, ne pas prendre en défaut la mémoire de son amour.

La Liane! Enfin *La Liane!*... Eh quoi? c'était cela, son yacht? Il portait donc aussi le deuil?...

De son embarcation il le contemplait, attendant le permis de la Santé pour monter à bord; et sa suprême impatience était brusquement morte.

Les pavillons battaient bien encore, joyeux, en tête des mâts, mais la coque ne brillait plus au soleil provençal, ne se mirait plus, luisante, sur l'eau bleue de l'avant-port. Plaquant sa robe noire, partout apparaissait d'énormes taches de rouille, et, pareilles à d'énormes taches de sang, des places où la peinture enlevée laissait éclater le minium cru recouvrant les tôles. Ou bien, à la flottaison, c'étaient, ici, des dartres grisâtres; là, une lèpre d'algues vaguement vertes, déjà desséchées à l'air. La fumée avait terni le vernis des mâts; les escarbilles avaient bistré la blancheur des tentes. Sur le revers du gaillard d'avant, de la rouille encore s'étalait en longues coulées, en stries baveuses, ignobles; et la cheminée, enfin, marbrée par les dépôts de sel de l'embrun, s'érigeait lamentable, tel un fût de colonne moussu sur une tombe oubliée.

Fresneaux s'immobilisait, le cœur gros. Cependant, la patente visée, on amenait le pavillon jaune; et, de la coupée, Verton, puis Harden, le hélaient.

— Eux, ils étaient joyeux, pensa-t-il. Ils rentraient au port!... Mauricet allait retrouver ses petits!...

Le Breton avait suivi le regard dont il embrassait tout le yacht; il criait : « Ce ne sera rien : deux journées pour les calfats!... Après votre dépêche, je n'ai pas voulu vous faire attendre, procéder à la toilette du bord... »

Le yachtsman leva les épaules et accosta.

Les mains de ses amis distraitement serrées, il descendit, ouvrit sa porte — et celle de Germaine, s'étonna d'être calme, s'enorgueillit de la quiétude de son pouls, et se réemplit les yeux de la vue des choses.

Elles étaient en place. Trop en place. Il était fait, l'inventaire de ce que laissait la voyageuse.

Les malles de Mme Weber semblaient l'attendre, bouclées, prêtes à la suivre à Paris avec son hôte. Et celle du yachtsman prêtes aussi, entremêlées aux autres, complétaient l'atroce illusion.

— Avez-vous trouvé des papiers... quelque chose, en dehors du linge, des effets ?

— Non, fit Verton, en lui tendant une liste.

— Non, monsieur, fit Louise, en écho.

Il ne se trahit point, crevé son dernier espoir. Placidement, il

donna l'ordre d'envoyer chez lui « tous les bagages », et, les mains fermes, il décrocha du mur, à la tête de son lit, le cher portrait de la morte. Mais au premier coup d'œil, son beau courage s'affaissa : L'épreuve, que ni verre ni cadre ne défendaient contre l'haleine de l'océan, avait blanchi, tristement décolorée. Les contours s'éteignaient, et cette photographie semblait faite après la mort — après plutôt le repêchage du pauvre cadavre!

— Ah! pensa-t-il presque tout haut, se payait-elle assez, la mer, des anciennes douceurs, et de son hospitalité voleuse!... Exigeait-elle assez qu'il expiât les délices de jadis! Après le corps, elle mangeait l'image! Après les chers grands yeux, leur reflet!...

Cependant il ne parvenait point à la révolte, trop assommé. On le regardait enfin : Harden, Verton. Se roidissant, il ouvrit un tiroir, tira son carton d'aquarelles, ses croquis, — *la* chercha; et sa désillusion nouvelle s'augmenta de son humiliation d'artiste.

Des traits, des lignes, des indications de gestes ou d'allures, des ébauches partielles : nul ensemble! Cent notes crayonnées où s'attiserait son regret, où s'éveillerait son désir : — et rien qui *la* lui rendît entière, exacte, complète, rien qui *la* lui fît revivre!

Alors, il se tourna vers le médecin :

— Vous avez le cliché de votre photographie?

Le docteur baissa la tête. Non! il ne le possédait plus :

— ... Vous vous rappelez l'orage... cette queue de typhon qui nous assaillit le jour où... le jour où nous l'avons... perdue?... Eh bien, dans le... malheur, je ne pensai pas à mon sabord ouvert, à mes châssis, à ma table non arrimée... Une lame a dû entrer... Des miettes de verre, des miettes, voilà tout ce que j'ai retrouvé... tout!

Le brave homme sanglotait presque. Fresneaux trouva la force de lui serrer la main; puis il quitta le bord.

A la coupée, le sifflet du maître d'équipage lui rendit les honneurs, à longs susurrements sans qu'il saluât, et, le tympan crevé par cette musique, il s'en fut, le dos voûté, — un dos d'acteur chuté, chassé de scène.

Dans sa baleinière, en saisissant les tire-veille, il ne regardait

de *La Liane* que cette coupée d'où avait basculé le cercueil. Alors seulement, très pâle, il leva son chapeau.

— Pousse!... Scie bâbord!... Avant partout!

Le canot fila, le yacht rapetissé se recula, — si petit déjà, plus loin à chaque effort des avirons.

— Souquez, vous autres!

Les marins nagèrent plus fort, *La Liane* se recula plus vite; et tirant de sa poche la photographie, espérant s'être exagéré le mal, l'instant d'avant, il contempla sa Germaine.

Mais non! l'unique épreuve s'était bien effacée.

Le portrait de l'aimée se détachait du carton gondolé par l'air humide; et, les joues, le buste envahis par de microscopiques moisissures, les yeux, les cheveux piqués de points jaunes, elle était méconnaissable. Il avait compté sur cette image pour évoquer son sourire, pour se restituer la vie envolée : et voilà qu'elle lui suggérait seulement la représentation de l'horreur, l'innommable d'après la mort!...

La dernière qui s'était avisée de l'aimer.

L'ombre aussi de Germaine avait été passagère.

XIV

— Non!... En voilà un sport! faisait de Juilly. Il y a tout à l'heure un an, *my dear*...

Celui-là se souvenait, besogneux d'argent, comme devant. Les

autres ne s'étaient pas aperçus de la durée de son absence, le trouvaient maigri seulement, la peau hâlée.

— Cela vous va bien mieux d'ailleurs!...

Et Fresneaux, reçu de la sorte, se laissa tout doucement ressaisir par l'engrenage ancien, candidement humilié d'abord de n'avoir pas à défendre le secret de sa longue fugue, fier ensuite et ravi de garder un souvenir vierge, pour s'y réfugier les jours où, en dépit de ses précautions, la vulgarité et le vide de son existence lui crèvent les yeux.

Il joue, fait courir, donne deux tiers de son temps à l'écurie, passe la *season* là où il convient, et boit beaucoup, d'exotiques breuvages surtout, des *cock-tails* raffinés de son invention, dans lesquels entrent dix alcools, autant d'épices. Et de Juilly s'essaye à l'imiter, s'imaginant, l'anglomane, se montrer outre-manche comme son original ami.

Entre temps, le yachtsman voyage, mais en sleeping et en paquebot, car, généreusement, il a cédé *La Liane* à un laboratoire de biologie maritime. C'est Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg, New-York parfois, et toutes les stations balnéaires d'Europe où se rencontre le cosmopolitisme élégant. Ses brusques déplacements étonnent au cercle. On se demande ce qu'il cherche. On rirait de le savoir.

Lui-même, à vrai dire, ne sait plus trop ce qu'il poursuit au juste.

Vainement il a vu les grands couturiers, les grandes modistes, les bijoutiers célèbres de partout; vainement il a montré le portrait de Germaine à tous les rois de la mode. Personne ne l'a reconnue, malgré la réfection de la photographie longuement opérée sous ses yeux, sur ses indications, par un miniaturiste extraordinaire.

Dans la rue, des fois il s'arrête, puis se met à courir. Un profil, une démarche, lui ont soudain évoqué Mme Weber. Il suit une femme. Si c'était sa sœur?... Son cœur bat à se rompre. L'inconnue se retourne. Il s'enfuit.

C'est là d'ailleurs la seule singularité de son mode de vivre, avec sa manie de lire la quatrième page des journaux. — Peut-être pense-t-il y découvrir, un jour ou l'autre, une annonce insérée par la famille de la morte, père ou mari... ou par un notaire, et réclamant de ses nouvelles?...

Car, au demeurant, il ne diffère de personne; sa mélancolie

sait ce qu'elle doit au monde, aux exigences sociales. Il bâille devant ses amis : à aucun prix il ne pleurerait devant eux.

On ne parle pas de ses amours. On sait seulement qu'il demande à ses maîtresses du silence, et encore du silence. Il a mis à la porte la dernière qui s'était avisée de l'aimer — et de le lui dire. Une fille l'a remplacée, très belle, qui sait se taire et qui, intelligente, s'habille de noir, toujours. Il la gardera, heureux presque, oubliant des jours entiers de se cabrer devant le persistant mystère entourant encore sa si brève passion ou bien comptant sur un hasard révélateur qui, brusquement, le fera savoir.

Et, au fond, tout au fond de lui, il sommeille une gloire de la blessure reçue, cicatrisée, mais si profonde, un orgueil d'avoir, en son temps banal, vécu un roman unique, une histoire exceptionnelle dont il ferait un bien beau livre — « s'il le voulait ».

Paul Bonnetain.

LE CONVALESCENT

La première fois que le jeune compositeur Félix Travel, avec la permission de son médecin, le docteur Damain, se regarda dans la glace, il poussa un cri de surprise épouvantée.

Comme il était changé, grand Dieu ! Quelle maigreur ! La peau collée aux pommettes ! Et ce teint jaune, et ces yeux meurtris ! Sans doute, il savait bien qu'il avait été très malade. Il avait eu la fièvre, le délire, tout le tremblement. On lui avait brûlé le dos et la poitrine avec des vésicatoires. Une pleurésie, c'est toujours grave. Mais il n'aurait jamais cru que quinze jours de souffrances l'eussent à ce point ravagé. Et puis, comme il se sentait faible ! C'était inquiétant aussi, ce point douloureux qui le brûlait, là, au-dessous de l'omoplate, du côté droit. Oh ! non, il n'était pas guéri. Qui sait ? Devait-il jamais guérir ? Le docteur ne cherchait-

il pas à le tromper, quand il lui avait dit, le matin même, d'un air joyeux, trop joyeux : « Allons! essayez de vous lever un peu aujourd'hui. Vous voilà tiré d'affaire. » Tiré d'affaire? Avec cette mine de déterré? Ah! il en était loin. Comme c'était pénible, cette sensation de vide et d'épuisement dans son cerveau, dans toute sa personne! Et cet hiver qui n'en finissait plus! Cette neige fondue qu'il voyait, derrière les vitres de sa fenêtre, tomber avec lenteur! Bon! une quinte, à présent! Et encore une petite tache de rouille sur son mouchoir. Tousse! tousse! Est-ce qu'il allait devenir phtisique? Quelle anxiété!

Et le pauvre malade, seul au coin du feu, ses pâles et maigres mains crispées aux bras de son fauteuil, s'enfonçait, s'abîmait dans sa noire mélancolie.

Mourir! A vingt-six ans! Au lendemain de son premier triomphe d'artiste, quand un sourire de la gloire le payait enfin de tant de travail et de privations! Ah! ce serait affreux!

Et, dans un coup de mémoire, rapide comme un éclair, il revoyait tout son passé de misère. C'était d'abord sa mère qu'il évoquait, sa mère veuve, maîtresse de solfège et de piano dans les pensionnats de troisième ordre, courant le cachet à travers Paris, son rouleau de toile cirée sous le bras, dans son deuil éternel de pauvresse. Avait-elle assez trimé, la vaillante et courageuse femme, pour élever son fils unique, lui permettre de suivre les cours du Conservatoire, faire de lui un bon musicien! Avait-elle assez roulé par tous les temps, marchant sous la pluie avec des bottines qui prenaient l'eau, ou cahotée dans les puants omnibus! Que de peine et que de bravoure! Il se rappelait l'affreux petit logement, au fond des Batignolles, où il la rejoignait tous les soirs, et où il la trouvait, rentrée à peine et déjà cuisinant le dîner à la hâte, sans avoir même pris le temps d'ôter son vieux chapeau de tulle noir, tout roussi par le soleil et les averses. Comme c'était triste et laid, ce mobilier en ruine, éreinté par les changements de garnison du père, un officier sans fortune, épousé jadis par amour, et mort, jeune encore, d'un accident de cheval, sans que sa veuve pût obtenir l'aumône d'un bureau de tabac!

Enfin la pauvre femme succombait à la besogne, comme une haridelle de fiacre qui tombe dans les brancards, et le laissait orphelin à seize ans, sans un parent, sans un protecteur, trop heureux d'avoir, pour ne pas mourir de faim, un pupitre de contre-basse à l'orchestre de la Gaîté. Oh! sa vie pendant dix ans,

depuis lors ! Quel navrant abandon ! quelle misère triviale ! quelle chasse ignoble à la leçon bon marché, à la pièce de quarante sous mise dans la main ! Brrr ! il valait mieux ne plus y songer, arriver tout de suite à l'heure radieuse de sa vie. Une mélodie de lui tombait par hasard sous les yeux de la Kauffman, la grande cantatrice. Elle s'en éprenait, la chantait partout, et, en un hiver, Félix Travel devenait presque célèbre. Le directeur de l'Opéra-Comique, rencontré dans un concert, lui demandait quelque chose. Le jeune homme avait justement un acte fini, tout prêt, tout orchestré, sa *Nuit d'Étoiles*, un délicieux poème, où le pauvre garçon avait répandu tout ce qu'il avait dû refouler jusque-là dans son cœur de jeunesse et d'amour.

Quel succès ! Il croit entendre les énormes soupirs de la foule charmée, les salves de bravos furieux, son nom acclamé. C'est fini, la pauvreté, c'est fini, la solitude ! Le voilà fameux ! Dès le lendemain de la première représentation, il change, chez une bouquetière, le billet de mille francs qu'un éditeur lui a donné la veille, comme acompte sur le prix de sa partition, et il porte pour dix louis de fleurs au cimetière Montmartre, sur la tombe de la maman. Les journaux saluent son œuvre comme l'aurore d'un talent rare. Sur la première page de *l'Illustration*, son portrait est gravé, et tout Paris est amoureux déjà de sa fine et charmante tête de page florentin. Enfin ! il va donc jouir un peu de la vie, savoir ce que signifie le mot bonheur...

Eh bien, non ! La maladie est là qui le guette et qui empêchera tout. Depuis quelque temps, il est enroué, il tousse. Un soir, il se couche, tout mal à l'aise, avec un grand frisson. C'est la fièvre, c'est la pleurésie. Ah ! il les connaît, les journées si longues et si mornes passées, la nuque sur l'oreiller, à regarder une mouche marchant au plafond ou à compter les petits bouquets de fleurs du papier de tenture ; il les connaît, les nuits d'insomnie, où le délire fait passer tant de fantômes dans le halo de la veilleuse. Et maintenant que le voilà debout, — convalescent, dit le médecin, allons donc ! — son visage reflété dans la glace lui fait peur ; il sent qu'il est plus malade que jamais, qu'il devient poitrinaire, qu'il va mourir... Sous ses fenêtres, dans la rue, où la neige fait le désert et le silence, un orgue de Barbarie joue l'air de sa *Sérénade*, que la Kauffman a mise en vogue, l'an dernier. C'est la réputation populaire, c'est la gloire des rues qui commence pour lui. Et il va mourir, tout jeune, à la veille de tant de joies,

comme un naufragé qui a longtemps et désespérément nagé vers la côte et qu'une dernière lame écrase bêtement contre un rocher. Non, Dieu est injuste!

Le lendemain matin, le médecin revient voir son malade, et, après qu'il l'a bien examiné, ausculté, tâté :

— Eh bien? lui dit brusquement le jeune homme, assis sur son lit, les bras croisés. Et dans son regard direct, froid, presque dur, le docteur Damain, vieil homme de pratique et d'expérience, discerne la profonde inquiétude, l'angoisse, la peur de la mort.

— Eh bien, répond-il avec rondeur, tout en remettant ses gants, eh bien, mon mignon, il vous faut tout simplement deux ou trois mois de convalescence, à ne rien faire, dans le Midi. Et puisque vous avez quelque argent, vous allez partir le plus tôt possible. Pas pour Nice ni tout ce côté-là. Vous y retrouveriez les Parisiens, un tas de plaisirs et d'occasions de fatigue. Non. Ce qu'il vous faut, c'est un coin bien retiré avec du soleil, quelque chose comme la Petite-Provence des Tuileries, vous savez, où il n'y a que des nourrices et des vieux rentiers à tabatières. Ce n'est pas gai, je sais bien, pour un jeune cadet qui sort des pages et qui doit avoir envie de montrer son épaulette; mais c'est nécessaire. Tenez! si vous étiez tout à fait raisonnable, vous iriez à Amélie-les-Bains, dans les Pyrénées-Orientales. Un trou de montagne, presque africain, bien abrité du vent du nord; et l'aloès pousse tout le long de la route de Perpignan. Le pays est superbe, et, sans les pantalons rouges qui sèchent aux fenêtres de l'hôpital militaire, ce serait déjà plein d'Anglais. Je suis allé par là autrefois, et j'y ai pris mon café dehors, un premier janvier. On y vit à bon compte, ce qui est à considérer. Allez voir un peu le pic du Canigou, les gaves, les vieux ponts romains et les olivettes. Voici tout à l'heure le mois de mars; vous resterez là-bas jusqu'à la fin d'avril, et vous nous reviendrez tout à fait grand garçon, avec quelques refrains de contrebandiers, quelques jolies chansons catalanes... Est-ce convenu?

En écoutant le docteur, Félix Travel renaît à l'espoir.

Oui, le Midi, le repos dans un doux climat où l'on respire la vie et la santé, les lentes promenades avec la caresse du soleil sur les épaules. Oui, c'est cela, c'est bien cela qu'il lui faut.

— Et quand pourrai-je me mettre en route? demande-t-il vivement.

— Mais tout de suite, dans trois ou quatre jours. J'irai vous

installer moi-même en wagon... Et, puisque vous vous arrêterez un peu à Perpignan, pour vous reposer du voyage, qui est long, je vous donnerai un mot d'introduction pour une brave dame que j'ai soignée, il y a quelques années, et tirée, ma foi, d'un assez mauvais pas. Oh ! ce ne sera pas très amusant pour vous. La comtesse de Pujade est une grande dévote, je vous en préviens, et sa fillette, qui doit porter aujourd'hui des jupes longues, va certainement plus souvent à la messe qu'au bal. N'importe ! je vous adresse à de bonnes femmes, qui pourront vous être utiles à l'occasion.

Vite, une malle, des couvertures ! Cette perspective d'un prochain voyage a tout à fait remonté le moral du convalescent. Il lui semble qu'il n'a plus qu'à partir pour être guéri. Ne va-t-il pas mieux déjà ? Aujourd'hui il est resté levé assez longtemps, il a rouvert son piano, causé presque gaîment avec des amis qui le visitaient. Les forces lui reviennent, positivement. Il est en état de supporter les vingt heures d'express. Enfin ! le voilà bien commodément installé dans un compartiment de première classe, la bouillotte sous ses pieds, un plaid sur ses genoux, avec tout ce qu'il lui faut dans son sac de cuir, un roman anglais, du vin de Bordeaux, des sandwiches.

— En voiture ! en voiture ! crient les hommes d'équipe, sur le quai de la gare d'Orléans.

Et le docteur Damain, le vieil ami de Félix, l'embrasse, lui serre la main une dernière fois.

— Prenez bien garde aux courants d'air... Bon voyage !

Le train s'ébranle, très doucement d'abord, fait résonner les plaques tournantes, puis, tout de suite, accélère sa marche, prend son furieux galop ferré. Déjà il a jeté ses gros flocons de fumée aux fenêtres des faubourgs, où sèchent des linges, il a franchi le rempart à l'herbe pelée, laissé derrière lui les jardins maraîchers de la banlieue ; et Félix Travel, essuyant de temps en temps la buée de la vitre avec son gant, éprouve une joie enfantine à voir de la vraie campagne, les champs d'un vert sombre où fondent les dernières neiges et d'où s'envolent des bandes de corbeaux, les collines lointaines dans la brume, les vastes espaces du ciel gris de février. Il ne tousse pas, il ne souffre plus. Dans l'après-midi, après qu'on a passé la Loire et ses bancs de sable, tandis qu'on court à travers les grands châtaigniers sans feuilles et les robustes paysages du Poitou, voici

que, dans les nuages, apparaissent les cotillons bleus, et que toute la nature se met à sourire. A Bordeaux, c'est le beau temps tout à fait ; et dans la rade, un instant aperçue, le soleil, qui se couche dans un ciel pur, dore les vergues des navires. Distrait et excité par le voyage, Félix a oublié ses angoisses de malade ; il se sent léger, comme poussé par le vent de l'espérance.

Après avoir dîné à la gare Saint-Jean, il s'endort d'un profond sommeil dans une voiture de la ligne du Midi. A peine est-il troublé deux ou trois fois pendant la nuit par des voix de cuivre, des creux du midi, qui crient : « Toulouge » ou « Montoban. » C'est seulement le lever du soleil qui le réveille, une aurore splendide, une gerbe de diamants qui éclate et jaillit dans l'azur. Cette fois, il y est, dans le Midi, et pour de bon ; il peut baisser la glace, aspirer l'air chaud, regarder, avec l'étonnement de l'homme du Nord, le feuillage en demi-deuil des oliviers et les routes sèches où courent des trombes de poussière blonde. Enfin le conducteur du train annonce, en ouvrant les portières : « Perpignein !... Perpignein. » On est arrivé.

Le voyageur jette un regard aux créneaux roussis du Castillet, qui datent de Charles-Quint, et aux platanes géants de la promenade, penchés pour toujours, avec une inclinaison de cinquante degrés, par l'effort prolongé du mistral. Puis l'omnibus du chemin de fer, dont les chevaux font sonner sous leurs sabots le vieux pont-levis de Vauban, conduit rapidement Félix Travel à travers quelques rues tortueuses et le dépose à l'hôtel. Dans son impatiente curiosité de voyageur novice, le jeune homme déjeune en hâte, assis tout seul au bout de la table d'hôte, dont la malpropreté et la détestable cuisine à la graisse sont déjà bien espagnoles ; puis, après avoir vainement essayé d'amollir dans son dernier verre de vin un biscuit, qui doit dater de Charles-Quint, lui aussi, comme le Castillet, il sort pour voir la ville et faire sa visite à cette comtesse de Pujade pour qui le docteur Damain lui a donné une lettre d'introduction.

Cette dame habite précisément à quelques pas de l'hôtel, dans une ruelle pareille à un torrent desséché, une maison étroite et farouche ayant à peu près l'air d'une prison, avec des « miradores » grillés comme à Séville ou à Tolède. Félix tire la chaîne de fer toute rouillée qui pend auprès de la porte, — une porte basse et ronde, percée d'un judas, garnie de ferrures et de gros clous rébarbatifs, une de ces portes qui ne semblent pas faites

pour s'ouvrir, — et la voit s'entre-bâiller, après une assez longue attente, pour lui montrer la face ridée et le bonnet monastique d'une vieille servante aux yeux de morte.

— Mme la comtesse de Pujade? demande le voyageur.

— Mme la comtesse et sa fille sont à la messe.

— Je ne reste qu'un jour ici... Aurai-je chance de rencontrer ces dames, un peu plus tard?

— Je ne saurais vous dire.

L'accueil n'est pas engageant. Félix ne peut donc que laisser à la servante sa carte et la lettre du docteur.

— Ma foi, pense-t-il en s'éloignant, si j'en juge par la lugubre apparence de ce logis et par la tête de la domestique, qui ressemble à une vieille machine à prières pour veiller les morts, j'aime autant avoir trouvé visage de bois... A quoi pensait le brave docteur en m'adressant à ces béguines?

D'ailleurs, vingt pas plus loin, son impression fâcheuse est dissipée; car, au bout de la rue, brusquement, il débouche sur une petite place pleine de bruit et de soleil. Là, devant le portail d'une église, sculpté et vermiculé du haut en bas comme une écorce de melon, se tient un joli marché, qui embaume le citron et la rose. Un coin d'Espagne, en vérité, où vibre le sonore patois catalan. L'artiste parisien, qui voyage pour la première fois de sa vie, reste ébloui devant ce spectacle pittoresque et nouveau. Ah! les beaux écroulements d'oranges, de tomates et de poivrons! La jeune marchande à qui il achète une botte d'œillets a les yeux noirs de la marquise d'Amaëgui, et ce montagnard à ceinture rouge, qui fume sa cigarette, accoudé sur sa mule au ventre rasé et toute harnachée de pompons et de sonnailles, est beau comme un contrebandier des temps romantiques. A la bonne heure! En voilà de la lumière, de la couleur et de la joie! Grisé, enchanté, Félix Travel s'attarde à flâner parmi cette foule bruyante: il se promène là pendant plus d'une heure, lentement, délicieusement, dans la bonne chaleur du soleil qui lui pique le dos et les reins. Il se sent toujours un peu faible, c'est vrai, mais jamais il n'a eu plus goût à la vie. Ce Midi, tout de même! Mais c'est un miracle, une résurrection! Mais il est en pleine convalescence! Quel bonheur!

Pourtant, il a passé la nuit en wagon, il a sommeil, et lorsqu'il rentre à l'hôtel pour se jeter une heure ou deux sur son lit, le garçon lui présente une lettre que vient d'envoyer Mme de Pujade.

Elle prie M. Félix Travel de venir dîner chez elle, le soir même, sans cérémonie; elle sera flattée, dit-elle, de connaître l'auteur de la *Sérénade* et de la *Nuit d'Étoiles*, et heureuse de parler avec lui du docteur Damain, à qui elle doit la vie, etc., etc. Tout cela, dit en quelques lignes courtoises, un peu sèches, sur un papier à lettre orné d'une couronne comtale.

Félix se rappelle alors la maison à physionomie inhospitalière, et ce que le docteur Damain lui a dit sur l'extrême dévotion de Mme de Pujade; et il est pris d'une singulière timidité. Saura-t-il se conduire correctement dans un milieu aussi aristocratique? Célèbre d'hier, il n'est pas encore allé dans le monde. Jusqu'ici il a vécu comme un pauvre qu'il était, tout près du peuple, il n'a jamais de sa vie vu de près une dame noble, une dévote. Et cependant, impossible de refuser sans impolitesse. Ah! il se serait bien passé de la recommandation du docteur. Dans quel guêpier son vieil ami l'a-t-il fourré?

Aussi est-ce avec une secrète émotion qu'un instant avant l'heure convenue, le musicien, ayant fait toilette, se présente de nouveau devant la maison lugubre. Mais, cette fois, la vieille servante à mine de sœur tourière ouvre la porte sans difficulté, et, après avoir introduit le jeune homme dans le « salon de compagnie », comme on dit à Perpignan, se retire en annonçant qu'elle va prévenir Mme la comtesse.

Malgré les lumières et le feu, il y fait froid, dans ce salon, le froid spécial aux pièces ordinairement inhabitées. Les lourds meubles de tapisserie, droits et raides comme des meubles d'églises, sont rangés avec une désolante symétrie, et la nudité des boiseries claires s'orne d'une unique gravure, magnifiquement encadrée, le portrait du pape Pie IX, sanctifié de sa signature autographe. Pas un objet d'intimité ou de souvenir; rien de féminin. Félix songe que si l'extérieur du logis lui a semblé morose, l'intérieur est franchement hostile. Les deux grosses lampes sur la cheminée, les bougies du lustre à pendeloques de verre, les bûches enflammées dans le foyer semblent se dire : « Quel est cet intrus, pour qui on nous a allumées? » Et voilà que le pauvre garçon frissonne et que sa gêne redouble.

Tout à coup, une porte s'ouvre. C'est la comtesse, suivie de sa fille.

Longue, jaune, sèche, en deuil éternel, avec un « tour » de cheveux d'un noir impitoyable, Mme de Pujade a peut-être été un

brune élégante, du temps où le duvet qui ombrage sa lèvre supérieure ne s'était pas encore décidé à devenir de véritables moustaches. Elles ajoutent encore à la sévérité de toute sa personne, de ses mains à mitaines, de son sourire au-dessous de zéro. Félix serait consterné par cette apparition, s'il ne s'apercevait tout de suite — il a vingt-six ans, ne l'oublions pas — que la jeune personne entrée dans le salon derrière la comtesse est très jolie, malgré son air un peu gauche et sa robe mal faite.

— Ma fille Thérésine, a dit Mme de Pujade.

Et tout en répondant de son mieux aux compliments empesés que la comtesse lui adresse sur ses tout récents succès, Félix, toujours fort intimidé et assis au bord de sa chaise, admire à la dérobée cette Thérésine, dont le teint de pêche et les beaux yeux noirs, modestement baissés, lui rappellent les Vierges de Murillo qu'il a vues au Louvre, ces Vierges si charmantes, si humaines avec un rien d'idéal, et dans lesquelles il y a un peu de la madone et beaucoup de la grisette madrilène.

— Vous partez donc dès demain matin pour Amélie? demanda la comtesse au voyageur.

— Oui, madame. Le docteur Damain m'assure que j'ai besoin d'un repos absolu.

— Nous regretterons de ne pas vous posséder davantage, monsieur. Mais le docteur a raison. Perpignan n'est pas un bon séjour pour les convalescents, et le vent du nord y est fort dangereux.

En ce moment un coup de sonnette retentit.

— C'est monseigneur! dit Mlle Thérésine.

— Oui, ajoute sa mère. Vous allez dîner, monsieur, avec notre vénérable ami, Mgr Calou, des Missions étrangères, dont les pieux voyages en Indo-Chine ont épuisé les forces, et qui s'est retiré ici, dans sa ville natale. Il a désiré faire votre connaissance, car il aime beaucoup la musique et ma fille lui a déchiffré au piano votre partition.

Un évêque, à présent! Félix est pris de peur, positivement. Le voilà aux prises avec tout ce qu'il y a de plus collet-monté dans le monde, la noblesse et le haut clergé. Un évêque! Il n'en a vu qu'un, crosse à la main et mitre en tête, à Sainte-Marie des Batignolles, l'évêque qui lui a touché la joue le jour de sa confirmation. Saura-t-il se comporter convenablement avec un prince de l'Église?... Ah! que le diable emporte le docteur!

Par bonheur, Mgr Calou a, sous ses cheveux blancs, une bonne et joviale figure de vieillard sanguin, et il tend sans façon au jeune homme qu'on lui présente, et qui s'attendait presque à être béni, sa main gantée de violet.

— Le voici donc, s'écrie-t-il avec un cordial accent méridional, le voici donc, ce jeune malade qui vient demander sa guérison à notre soleil... Il fera son devoir, n'en doutez pas, mon cher enfant, et vous pourrez bientôt vous remettre au travail, nous charmer de nouveau par vos belles compositions... Mais le dîner est servi. A table!

En effet, la porte de la salle à manger vient de s'ouvrir. L'évêque y pénètre en marchant à côté de Mme de Pujade; Félix offre son bras à la jolie Mlle Thérésine; et, dès que Monseigneur a expédié le *Benedicite*, on attaque le potage.

Le dîner est excellent, un dîner de province, copieux et délicat; et, après le coup du médecin, Félix, bien qu'encore un peu interloqué par les moustaches de la comtesse et la croix pectorale de l'ancien missionnaire, commence à se rassurer. C'est stupide, après tout, sa confusion et son silence; il doit se montrer aimable, il ne veut pas laisser la réputation d'un imbécile ou d'un sauvage. D'ailleurs, le milieu dans lequel il se trouve lui semble déjà plus sympathique. Il commence à croire qu'on s'intéresse à lui. On lui parle de ce qu'il aime, de son art; on lui fait

— En voiture! crient les hommes d'équipe.

raconter la première représentation de sa *Nuit d'Étoiles*. Et il répond, l'artiste, il s'anime, il s'abandonne.

A des mots ingénus, à de gentilles plaisanteries qui lui ont échappé, on a ri, mais avec plaisir, sans ironie et sans malice.

Alors il s'épanouit, il cède au besoin des confidences, il dit, avec une naïve éloquence, sa jeunesse si solitaire et si douloureuse, les joies du succès inattendu.

— Ainsi, vous êtes tombé malade, au lendemain de votre premier bonheur? lui dit Mme de Pujade; et elle a un : « Pauvre jeune homme! » plein de bonté.

Et le vieux prêtre le regarde avec des yeux bienveillants, et lui remplit gaiement son verre.

— Encore un peu de bourgogne, monsieur le convalescent. Cela ne peut que vous faire du bien.

Mais ce qui réconcilie tout à fait le voyageur avec ses hôtes, ce qui lui rend la confiance, ce qui excite sa verve, c'est la présence de Mlle Thérésine. Car il s'aperçoit qu'il ne lui déplaît pas, qu'elle a doucement souri à toutes ses saillies, que ses beaux yeux noirs aux longs cils retroussés se sont plusieurs fois levés sur lui, et que — non! ce n'est pas une illusion, il en est sûr, — il vient d'y surprendre un regard infiniment doux, presque attendri.

Ah! l'aimable repas! la bonne hôtesse! le brave homme d'évêque! Et la charmante jeune fille, surtout! La charmante jeune fille!

Mais, tandis que la servante change les assiettes, dans une de ces minutes de silence inexpliqué où les gens du peuple disent : « Il passe un ange! », soudain, — et par hasard, oh! par pur hasard, — Félix Travel voit son visage reflété dans un miroir, là, sur la muraille, en face de lui.

Son visage! Mais est-ce vraiment son visage?

Est-ce bien lui, ce jeune homme si maigre, aux yeux caves, au teint plombé?

Comment! Il a donc toujours aussi mauvaise mine?

Et toutes ses terreurs lui reviennent aussitôt. Une cruelle pensée traverse son esprit.

Les attentions, les prévenances de ses hôtes, ce n'est pas à lui particulièrement qu'elles s'adressent, c'est au malade, c'est au poitrinaire qui a déjà la mort sur la figure. Était-il fou de

s'imaginer que cette provinciale sèche et altière, que ce vieux prélat, que cette silencieuse et aristocratique enfant, pouvaient porter un tel intérêt à un pauvre diable de musicien, sans fortune, à peine célèbre, sorti hier de la bohème! Non! ce qu'il prenait pour de la sympathie, ce n'est que de la pitié. Si la comtesse met tant d'insistance à lui faire accepter ce blanc de poulet, si Monseigneur, de sa main blanche et grasse où brille l'émeraude pastorale, lui verse si paternellement ce chambertin de derrière les fagots, c'est par compassion pour son état; ils en feraient autant, dans une de leurs charitables visites à l'hôpital, pour le premier mendiant venu. Oui! c'est évident. Il comprend les choses, il s'explique tout, maintenant. On le traite comme un moribond!

Et cette jeune fille?

Elle aussi, sans doute, éprouve seulement pour lui la banale commisération qu'elle aurait devant tout autre malade.

N'allait-il pas s'imaginer qu'il l'avait charmée dès la première rencontre, qu'il éveillait peut-être en elle un sentiment obscur et doux?

Insensé! Fat et insensé!

Et, comme il jette sur elle un regard irrité, presque méchant, il découvre une indicible tristesse dans les beaux yeux de Thérésine, dans ses beaux yeux mouillés, en ce moment, par deux larmes mal contenues.

Oh! l'affreuse amertume!

Ainsi, il ne s'est peut-être pas trompé. Peut-être cette ignorante et candide enfant, enfouie jusque-là au fond de cette province, dans cette maison claustrale, a-t-elle senti tout à l'heure son cœur tressaillir pour la première fois. Et maintenant elle est navrée en songeant que ce jeune homme dont la vue la trouble, qu'elle va aimer, qu'elle aime déjà, n'a plus que quelques mois, que quelques jours à vivre. Ces larmes qui lui viennent aux yeux, c'est le regret de son espoir d'amour, à peine né, si tôt déçu.

Le malheureux qu'il est! Une femme le pleure, en sa présence, de son vivant! C'est fini. Le charme est rompu.

Rempli d'horreur, le cœur battant à grands coups, Félix Travel tombe alors dans un morne silence.

A toutes les obligeantes questions de ses hôtes, il ne répond que par des monosyllabes, des phrases confuses.

Fuir! il ne pense plus qu'à fuir!

Dès qu'on se lève de table, il s'excuse avec maladresse, se déclare plus souffrant. Et ce prêtre et ces femmes, avec leurs façons affectueuses, leurs recommandations inquiètes, lui deviennent odieux. « Enveloppez-vous bien... Prenez garde de prendre froid. » Oh! les gens importuns!

Enfin, le voilà dehors, libre. Il s'en va, cherchant à reconnaître son chemin dans les rues noires et désertes de la vieille ville, sous la claire et froide nuit d'étoiles; et, grelottant sous ses habits, seul, tout seul avec l'exécrable peur de la mort, il se dit tout haut à lui-même et se répète sans cesse, comme un monomane :

« Perdu! Je suis perdu! »

. . . . . .

Deux mois après, complètement guéri par le bon soleil et l'air salubre des montagnes, Félix Travel, en repassant par Perpignan, était, une seconde fois, invité à dîner avec l'évêque chez Mme de Pujade; — et c'était à qui le féliciterait sur son bon appétit et sur sa belle mine.

Épanoui de se porter si bien, le musicien voit, à présent, les choses comme elles sont.

Il est dans une bonne maison de province, mal meublée, c'est vrai, mais où la chère est exquise. Mgr Calou a la rondeur et la bonhomie d'un vieil aumônier de régiment; et la comtesse elle-même, malgré ses airs guindés, laisse apparaître, de temps en temps, un sourire de brave femme sous ses moustaches.

Il n'a plus de timidité, aujourd'hui, le voyageur; il se montre amusant, spirituel, et, quand il regarde, par hasard, le miroir en face de lui, il y reconnaît son visage — celui d'un joli garçon, ma foi! — tout radieux de santé et de jeunesse. Ah! quelle joie de vivre!

Non! pourtant, il a un souci. Les yeux de Mlle Thérésine évitent à présent de se tourner vers lui : elle les tient obstinément baissés sur son assiette.

Pourquoi cette réserve excessive?

S'est-elle dit qu'elle ne doit pas s'intéresser à un jeune homme

qui n'est point de son monde, à un artiste qui passe; ou bien est-ce Félix qui s'est fait illusion, la dernière fois?

Il ne le saura jamais. Demain, il part pour ne plus revenir. Mais — l'homme est si inconséquent, si bizarre! — voilà que le convalescent épanoui est pris d'une mélancolie soudaine. Il se rappelle les beaux regards de Vierge de Murillo fixés si doucement sur lui, les beaux regards de madone et de grisette pleins de pitié et de larmes, et, pour un peu, il songerait presque :

— Décidément, je ne suis plus malade... Quel dommage!

François Coppée.

TEMPLE D'AMOUR[1]

(*Suite.*)

Yvonne d'Esparsac s'accoudait au balcon de la loge en face de la figurine à papillon feu. Elle était mise avec une décence simplette, mal coiffée d'une pauvre toque chenillée où deux colombes grises se posaient sans art. Malgré l'éclat troublant du voisinage, elle demeurait délicieusement jolie. Cette fois, la première, Clessé prenait la peine d'étudier l'enfant. Il s'était habitué à la regarder comme un de ces êtres hybrides, impersonnels, sans tempérament ni caractère, que sont les jeunes filles nobles de l'arrière-province, étriquées dès leur naissance dans une éducation trop comprimante. Cette prévention contre la généralité l'avait jusqu'alors empêché d'observer de près l'individu. Il découvrit tout à coup à Yvonne un air de vivacité dans le sourire des yeux, de grâce dans celui des lèvres. Un profil d'expressive pureté : un teint délicat de blonde sous des cheveux châtain doré. La taille, malgré la coupe de corsage maladroite, annonçait des lignes que le temps amènerait à leur véritable point de perfection plastique. Yvonne avait, à tous les mots de la comédie, même aux plus voilés ou aux plus philosophiques, cette joie ingénue, silencieusement exclamative, de la petite pensionnaire intelligente qui a très longtemps rêvé ce plaisir-là. Et c'était en effet sa première soirée de théâtre. On avait combiné mille contretemps à l'heure du départ afin d'éviter la grande scène d'Armande et d'Henriette, au premier acte des *Femmes savantes ;* et Mme d'Esparsac ne s'était décidée sur le reste qu'après les assurances les plus formelles du poète : *Le Temple d'Amour* serait beaucoup plus « temple » qu' « amour », tellement « temple »

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 29 Janvier.

même, que tout un couvent départemental n'y verrait que du ciel.

En attendant ce fameux *Temple*, Yvonne riait aux pédanteries de Bélise, si gentiment, si sagement, qu'Hubert se sentit conquis par cette innocence. Elle se tournait à chaque minute vers son père, mais pour l'examiner, lui, Clessé, au passage, avec l'air toute déconcertée qu'il parût s'amuser moins qu'elle. Oui, Hélène, aux poétiques années de l'île Bourbon, devait bien être, en une puberté plus précoce sans doute, cette créature de gaieté et de candeur, faite, si le mariage ne la décevait point trop vite, pour la plus aimante fidélité. Et précisément, à cet instant même, en repliant son éventail, Yvonne venait d'avoir comme une attitude de nonchalance créole.

Clessé regarda encore par côté le teint d'émail de la belle Christiane, le monocle insolent de Nauphary, puis le masque serein du vieux soldat.

— Quoi donc ? pensa-t-il, voici un homme qui n'a voulu transiger sur rien. A Dinan, quand il commandait son régiment, il allait communier le dimanche en uniforme. S'il osait présentement, il m'apostropherait pour mon discours de la Chambre. Voilà une épouse inattaquable, ayant élevé sa fille comme une nonne. Et, sous prétexte de parenté, par ignorance du mal aussi, ces gens-là traitent de pair, affichent avec eux une Christiane de Givrand, qui est la plus hypocrite des dévergondées, et un M. de Nauphary, son amant, qu'on accusa l'hiver dernier d'avoir fait la poussette au Red-Club. Toute existence, même à notre insu, est donc prisonnière de compromissions fatales, puisque les moins suspects s'y laissent prendre.

Là-dessus, à constater cette promiscuité, il eut un petit frisson d'âme involontaire, comme si c'était réellement Hélène jeune fille qui risquait d'être profanée par un contact indigne.

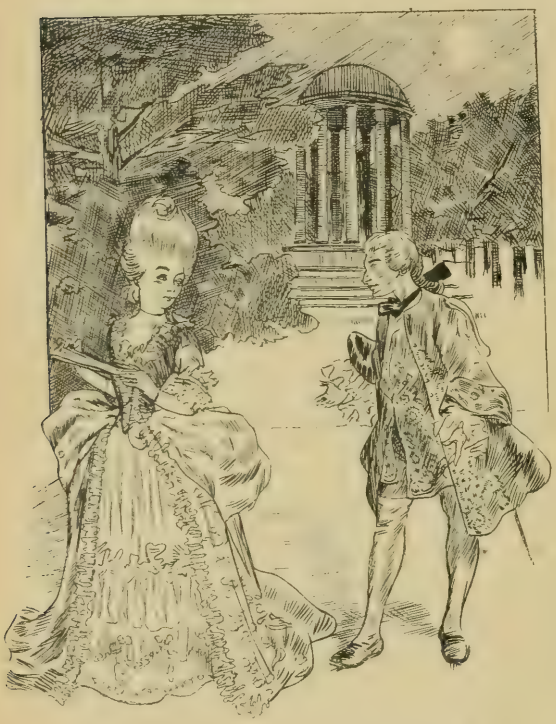
Clessé profita de l'entr'acte peur s'acquitter des politesses obligatoires que le respect du spectacle l'avait contraint à retarder jusque-là. Il crut deviner une gêne dans la réponse de la marquise. Mme de Givrand le magnétisa de ses yeux verts pailletés d'or, avec ce sourire de scepticisme inscrutable et troubleur, qu'arrivées à une certaine expérience de coquetterie les femmes n'omettent jamais envers l'homme qui pourrait un jour ou l'autre occuper une place dans leur vie. Yvonne, après une brève inclinaison de buste, sans un mot, penchée sur sa lorgnette, inspectait

la salle. M. de Nauphary, en sortant, fit de la place. Mme d'Esparsac, tournant un peu sa chaise vers le nouveau venu, interrogea d'une voix traînante :

— Comme vous arrivez tard, Clessé !... Vous dîniez donc dehors ?...

— Oui, madame, chez les Wamont.

Christiane de Givrand se détournait à son tour, d'un mouvement lent, dans le col à coques qui lui emprisonnait la nuque. Clessé vit une ironie passer dans son œil de sphinx. Elle appuya la réponse du jeune homme d'un : — Sans doute... est-ce que ça se demande ?... — auquel il prêta l'intention la plus désobligeante. Il ne broncha point. Mais, pour la seconde fois depuis son entrée dans cette loge, il subissait une impression d'insurmontable malaise. Était-ce de se sentir deviné par celle-ci, de savoir son secret à la merci d'indignes curiosités ?... Ou bien à cause de l'innocente qui était là et près de laquelle il souffrait, sans bien se rendre compte de quoi ni pourquoi, peut-être comme si, dans quelque existence antérieure et fictive, vingt ans plus tôt, en des pays imaginés par le rêve, quelqu'un eût émis à son propos, devant un visage de vierge presque semblable, des insinuations de même nature ? Les Esparsac ne sourcillèrent point. Il y a



L'action se passait en Toscane vers 1780.

certaines probités de race qui ne soupçonnent jamais la faute. Seule, Yvonne, en espièglerie timide, balbutia :

— Est-ce que M. Wamont est toujours aussi maniaque avec son Godineau ?...

— Godineau ? mais le voici !

Et, ce disant, Christiane de Givrand braquait son face-à-main sur une loge de droite où Mme de Goas, entourée d'habits noirs, étalait dans des flots de cygne blanc l'opulence de sa gorge mûre. Godineau, avec son nez de belette et sa barbiche poivre et sel, se trémoussait derrière elle en vivacités saccadées. Nauphary venait de s'introduire au milieu du groupe où Christiane, dans sa même attitude de raideur aristocratique, notait une à une les figures de connaissance.

— Tiens, Dervaux !... on dirait que son voyage au Maroc l'a bruni... Guy de Goas ! comme il a l'air vanné !... Et son ami Gandemer aussi !...

Ce Gandemer était, au su de tout Paris, l'amant de Mme de Goas.

On frappa les trois coups réglementaires pour le rideau. M. de Nauphary vint reprendre sa place dans la loge.

Nous savons quelle gratitude nous vous devons.

La toile se leva sur un boulingrin de parc XVIIIe siècle que baignait un clair de lune idyllique. Au fond derrière des quinconces d'ormes, se découpait, dans le bleu du ciel nocturne, un temple de l'Amour, copié sur celui de Trianon, avec sa colonnade circulaire et sa frêle statuette ailée qui faisait le geste d'écouter des voix lointaines. La poésie du tableau excita dans toute la salle un murmure discret.

M. d'Esparsac souffla à l'oreille de Clessé en lui désignant le gracieux édicule à colonnettes :

— J'en possède un tout pareil à Courberive, près du château.

C'est ma bisaïeule qui l'a fait construire. Il faudra que vous veniez voir ça.

L'action se passait en Toscane, vers 1780, à l'époque où la philosophie de Rousseau commençait à pénétrer l'Europe. Le chevalier Séraphin, une façon de sentimental sur le retour, mais encore alerte et avenant sous la perruque à frimas et le jabot bien tuyauté, se terrait depuis dix ans au fond de ses domaines, n'agréant plus qu'un ami, un jeune homme de Pise, appelé Giovannino. Giovannino était le fils de la seule femme que Séraphin eût jamais aimée, de celle pour qui il avait élevé temple et statue, et dont il gardait la mémoire comme un culte. Le visage de ce fils rappelait étrangement celui de la mère. Il se mêlait à l'affection de Séraphin pour lui quelque chose d'inanalysable, fait de tendresse surnaturelle et de regrets humains. Un jour cependant Séraphin put croire que sa vie allait recommencer. Ses contemporains le gourmandaient pour un célibat désormais sans motif. Une orpheline de famille que sa générosité de philanthrope avait arrachée à la misère, semblait avoir touché ce cœur depuis si longtemps fermé : Serena avait la grâce suave et mélancolique de l'ancienne maîtresse. Mais Séraphin constata très vite que cette enfant ne lui plaisait que par une continue réminiscence de la première amie :

> Dans ses regards, ce sont d'autres yeux que je vois;
> Un écho du passé me parle dans sa voix.
> L'un sur l'autre appuyés, quand nous errons ensemble
> Par les gazons que la nuit argente, il me semble
> Qu'une ombre m'accompagne en traînant des pas morts,
> Et ce bras sur mon bras est lourd comme un remords.

Séraphin se confessait ainsi que d'une offense à la disparue d'avoir osé entrevoir la possibilité d'une autre existence sans elle. Puis, peu à peu, une idée d'héroïque illusion, de sublime folie germait dans ce cerveau d'inconsolé. Combien de fois jadis n'avait-il pas maudit le sort qui lui fit rencontrer si tard dans l'existence la mère de Giovannino! Serena, outre des charmes semblables, possédait cette virginité de l'âme et de la chair qu'il n'avait point eue entière dans l'autre femme. Le sentiment qu'il éprouvait, lui, en face de Giovannino, accru par la fatale hérédité de visage, était devenu si poignant, si intense, qu'il faisait croire que toute son âme avait passé dans ce garçon. Peut-être les deux enfants s'aimaient-ils déjà sans se le dire. L'union de deux êtres

tels, complétant si merveilleusement l'un par l'autre l'image à jamais regrettée, ne serait-elle point la meilleure façon de ressusciter la morte ? Et, dans la pleine félicité de Giovannino, ne savourerait-il pas comme la joie d'avoir comblé le vide de son propre passé ?... Séraphin encourageait l'aveu réciproque prêt à éclore sur leurs lèvres, puis, d'une voix tremblante d'émotion, il proclamait les fiançailles devant le temple de marbre rose, commémoratif des délices anciennes :

Désormais, pauvre fou, tu sentiras revivre
Tous tes bonheurs défunts dans ce couple d'heureux.
Ton vrai temple d'amour sera construit par eux.

Ce petit acte, quoiqu'un peu complexe et alambiqué, eut du succès, grâce surtout à Loiret, qui tenait le rôle très délicat de Séraphin, et détailla avec un art surprenant la conscience timorée du vieil amant. On le rappela trois fois.

L'ouvreuse présentait aux femmes leurs fourrures. Christiane s'enferma le visage dans un collet de skungs ; Clessé posa aux épaules d'Yvonne l'étole d'hermine. On épiloguait sur ce dénouement de pièce. Le colonel s'exclamait :

— Admirable ! Un chef-d'œuvre ! Mon filleul a bien du talent.

— Que pensez-vous de Séraphin ? demanda autour d'elle Mme de Givrand.

Le petit Nauphary, qui épinglait son foulard, répondit :

— C'est un oison !

Alors, avançant vers Clessé son minois de friponnerie sceptique où le nez, dans les fourrures brunes, prenait une impertinence malicieuse, Christiane de Givrand, à l'étourdie, répéta sa question :

— Et vous, monsieur de Clessé, qu'auriez-vous fait à la place de Séraphin ?

— L'oison, peut-être.

Clessé lut dans les yeux d'Yvonne une lueur fuyante d'approbation. Il montra au colonel l'entrée du foyer :

— Si nous allions dit-il, complimenter M. de Gouzeau ?

IV

Le rez-de-chaussée qu'il louait depuis quatre ans rue de Villersexel pour ses rendez-vous ne comprenait que deux pièces. Cette rue de Villersexel, toute muette et toute blanche, entre les gri-

sailles somnolentes de la rue de l'Université et le roulement de vie ensoleillée du boulevard Saint-Germain, était bien l'endroit de Paris qui se rapportait le mieux à leur situation comme à leurs âmes. Une main féminine y avait tout aménagé : bonbonnière d'artiste ou nid d'amants aristocrates. Partout des tentures savantes, des éploiements de paravents qui tiédissaient la coquetterie du réduit ; dans chaque coin, ces milles riens jolis qui par les yeux retiennent tout l'être.

Clessé arriva le premier.

Il fit allumer un grand feu pour elle ; puis, devant le pétillement des bûches flamblantes, il se laissa reprendre à la persuasion des choses. Chacune lui redisait un plaisir ou un rêve. Cette banale héliographie sur porcelaine, le Mont-Saint-Michel, vu de la digue, lui rappelait une excursion de leur première année à Dinard, dans la fièvre exquise des désirs naissants. Il se souvint de s'être égaré avec elle, derrière William, dans la Merveille, pour lui prendre un baiser près de l'oreille, sur le tout petit signe qu'elle avait là. Ce fer à cheval, posé dans un écusson de velours cramoisi, c'était sa bête à elle qui l'avait perdu, l'automne suivant, dans une promenade au Bois où il l'accompagnait, et la chère amazone avait eu le caprice qu'il ramassât cette épave comme un sûr fétiche de bonheur. Ces buires, à l'imitation des florentins, provenaient d'une visite faite, le dernier printemps, à l'atelier du potier d'art en vogue. Cette énigmatique et langoureuse Hécate, de Vasselin, dont le buste lumineux dominait la cheminée, entre deux flambeaux Louis XV, c'était lui, Hubert, qui l'avait choisie, pour des lignes qui rappelaient Hélène. Devant cette ottomane de lainages bariolés, ils s'étaient une fois, à propos de rien du tout, un peu fâchés, puis réconciliés très vite, elle accoudée ici à une pyramide de coussins d'Orient, lui agenouillé là, contre le tabouret octogone en marqueterie moresque, le front vers elle. Devant les chenets, à la monture d'un écran Marie-Antoinette, pendait le petit sac de vieille soie où, par habitude d'ordre, elle vidait ses mains, sitôt entrée...

En vain voudrait-il songer à une vie autre que celle-ci. I savait bien que trop de son cœur demeurerait à jamais esclav de la mémoire. Le mariage qu'elle souhaitait si témérairemen pour lui ? Mais, dans l'alcôve conjugale, il reverrait toujours c lit renaissance, avec ses colonnettes d'ébène sculptée et son cie de vieille tapisserie flamande où, entre des donjons de légende

défilait un cortège royal... Le retour du fils?... En somme, il fallait d'abord qu'on le vît, ce fils.

Une petite clef furtive ouvrit la porte. Hélène entra.

Toute mince encore dans son inapparente maturité qu'avait rajeunie la fraîcheur matinale, lorsqu'elle leva sa voilette pour qu'il prît le baiser de l'arrivée, elle lui réapparut bien la « Nène » inoubliable, celle de leurs quatre années de bonheur et de l'à-jamais sans doute.

— Eh bien! demanda-t-elle beaucoup plus tard, lorsque sonna l'heure de se quitter, et cette soirée avec Yvonne, hier?

Il ne sut point dissimuler.

— Oui, j'ai constaté en elle quelque chose d'indicible qui devait être un peu de votre jeunesse. Voilà tout! C'est grâce à cela, je le crois, qu'elle me sera désormais par je ne sais quoi moins indifférente.

— Tant mieux... je vous l'ai dit... le bonheur est là!...

Il hocha la tête gravement sur ce mot « bonheur ». Elle eut peur tout à coup de l'avoir contristé. Elle devina qu'un reproche allait jaillir de ses lèvres sans trop prévoir lequel, et, demi-tremblante, elle vint blottir sa tête contre l'épaule d'Hubert.

— Chéri, chéri! ne gronde pas... je n'ai pas su ce que je disais... J'ai tort, n'en parlons plus... Oui, la vie n'est qu'à nous deux, c'est entendu... je t'adore!...

Il l'étreignit d'un baiser muet. Elle voulut bavarder d'autre chose, l'interrogea sur la saynète de M. de Gouzeau. Était-ce bien?... Les vers?... Le scénario?... Elle n'avait pas pris le temps d'ouvrir un journal en sortant. Clessé répondit par ambiguités, comme s'il eût eu l'appréhension de lui causer à son tour un chagrin, en évoquant une autre hypothèse personnelle d'avenir. Finalement, sans le vouloir, sous la poussée des sentiments d'instinct, elle en arriva à parler de George. Elle répéta les mots écrits la veille.

— Tu l'aimeras et il t'aimera... Il faut que nous fassions dorénavant une seule famille.

Comme il se taisait encore, les yeux égarés sur un dessin de paravent, elle crut interpréter son silence et, dans l'inconscience de la passion, elle ajouta :

— Qu'y trouves-tu de si anormal? Gandemer, c'est toi-même qui me l'as dit, s'est bien fait l'ami du petit Goas. N'acceptes-tu pas depuis quatre ans l'amitié de William?

Hubert baissa le front en un accablement d'incertitude. Il ne se sentit pas le courage de la réfuter trop durement. Une maîtresse de vingt-cinq ans n'aurait point conçu de telles confusions morales. Ce qui se mêlait chez celle-ci envers l'amant d'inconsciente maternité aux ardeurs de la maîtresse l'excusait devant elle-même et méritait de lui l'indulgence. Il se contenta de murmurer :

— Nous verrons... Que sais-je d'exact encore? Tu as toujours raison, puisque tu m'aimes... Mais je ne suis point Gandemer, et sûrement ton fils ne ressemble guère à Guy de Goas. Ne pensons plus à cela, veux-tu?

A l'expression de son visage, elle présuma qu'il y penserait tout seul, et beaucoup trop sans doute. Cependant, par un raffinement de confiance dans la vitalité de leur amour, en sortant, elle lança cette phrase d'au-revoir :

— Je compte sur vous à dîner, n'est-ce pas? pour le soir de son arrivée.

V

Une nuit, en rentrant du cercle, Clessé trouva chez lui, rue de Bourgogne, un petit bleu d'Hélène. James et George venaient de débarquer à Marseille. On les attendait le lendemain matin par le rapide. Hélène rappelait son invitation.

Il prit sur son bureau l'indicateur, étudia fébrilement l'horaire du train. Il ne put dormir. Cet express vertigineux le hantait. Par instants, il lui semblait que la machine monstrueuse accourait sur lui avec son gros œil rouge, tragique, et qu'elle lui broyait les os. En ce moment, ils passaient Mâcon... maintenant Dijon... tout à l'heure Tonnerre! La date était arrêtée, supputée depuis six semaines. Les dépêches d'escale avaient achevé de la certifier. Alors, pourquoi cette émotion nerveuse, comme en face de l'inattendu?... Neuf heures dix! Elle descendait du coupé avec son mari, devant la gare!... Neuf heures quinze!... Un battement de cœur pour Hélène!... Le train ralenti entrait avec un grondement joyeux dans le hall!... George se jetait dans les bras de sa mère!

Toute la matinée, Clessé s'occupa à une commission navale de la Chambre. Il y discuta avec arguties. L'après-midi, c'était séance. Il fut le premier à son banc, interrompit contre sa cou

tume, et, chaque fois, de façon mordante. Ses amis les plus défiants de droite ne purent se dispenser de l'applaudir.

L'heure du dîner approchait. Il se laissa féliciter et se sauva.

Il ne sut pas maîtriser un trouble tout nouveau, indéfinissable, à monter l'escalier d'Hélène. Le tapis, en étouffant son pas, lui donna pour la première fois l'idée de clandestinité et de vol. Il entendait un bourdonnement à son tympan. Certains objets se dédoublaient ou papillotaient devant lui. Il eut la sensation que l'atmosphère même était changée. Il ne s'invitait plus à son gré cette fois; il redevenait l'invité officiel des premiers jours. Il fallut que le valet de chambre l'introduisît jusqu'au boudoir et l'annonçât. En traversant le premier salon, il se composa une attitude. Hélène vit tout de suite qu'il avait pâli.

George se tenait debout, adossé à la cheminée, à la place même que Clessé occupait d'ordinaire. Dès le seuil, l'amant fut arrêté par la beauté étrange, presque féminine, et en même temps très mâle, de ce visage. Ce fils avait tout le profil d'Hélène, les yeux d'Hélène aussi vraiment : des yeux qui semblaient de velours noir dans le sourire pour prendre, à la parole, les vivacités chatoyantes du jais. Des cheveux bruns comme ceux de la mère, et du même soyeux lustré. Un duvet naissant ombrait la lèvre supérieure. Le front était large, lumineux, le port de tête énergique et juvénile, le teint mat, chauffé de grand soleil. Très droit et un peu figé par l'empesage montant de son faux col, corseté à l'anglaise dans sa jaquette, il ramassa les talons pour saluer à l'entrée de Clessé. Ce salut fut non seulement sans raideur, mais parfaitement moelleux et souple. Toute la correction britannique s'y alliait à la grâce native du Français. Hélène avait fait vivement les présentations :

— Mon beau-frère!... M. de Clessé!... mon fils!...

James tendit la main toute large, chaleureuse, dans la spontanéité de sympathies acquises. George mit au même geste plus de discrétion, mais une égale cordialité.

James aussitôt déclara dans cet entrain poli du gentleman du sud, qui connaît à la fois l'effusion et la mesure :

— Monsieur de Clessé, il y a bien longtemps que j'ai souhaité cette rencontre!

George ajouta :

— Nous savons, mon oncle et moi, quelle gratitude nous vous devons.

William souriait, heureux, et Godineau, présent aussi, clignait des cils vers William. Clessé comprit que l'allusion avait trait à la décoration de Wamont. Il répondit par une phrase embarrassée. Les nouveaux arrivés avaient le regard loyal et clair. Il se sentit entre eux deux plus atrocement poigné par son mensonge.

Hélène promenait de George à Hubert et d'Hubert à George ses yeux de créole, avivés de plaisir et d'interrogation, mais où l'habitude de n'être plus que des yeux d'amante laissait même envers le fils une flamme inquiétante.

Ils évoquaient mille détails du passé.

Elle semblait dire à l'un et à l'autre tour à tour : « N'est-ce pas qu'il te plaît, M. de Clessé ? » « N'est-ce pas qu'il est beau, mon George ? » Hubert eut peur intérieurement — la peur que cet éclat de prunelles excessif ne dénonçât leur crime. Mais James, qui venait de se rasseoir, paraissait observer Clessé avec une curiosité confiante et bienveillante. Évidemment, cet homme n'était prévenu qu'en sa faveur. James Wamont portait sur un torse d'athlète une grosse tête grise, couturée de cicatrices. Il avait des yeux d'enfant très profonds, infiniment limpides et doux. La paupière en était un peu boursouflée et hachurée de menues rides. Une moustache courte et drue surmontait une bouche trop fendue, mais dont les lèvres restaient fines, les commissures souriantes. Les cheveux longs, ondulés plutôt que crêpelés, étaient rejetés vers la nuque. James n'offrait de

ressemblance avec William que par le nez légèrement camard; mais ce petit défaut héréditaire n'enlevait rien à la distinction du visage. Celle-ci provenait surtout, à défaut de régularité dans les traits, des expressions d'intelligence et de bonté qui s'y succédaient. Il était mis sévèrement, et sans recherche. Ni breloques, ni bagues, contre le goût ordinaire des Mauriciens. La redingote très ample conservait sur un tel homme, même ballante, un air de cérémonie. James tenait la main gauche perpétuellement gantée de noir; elle pendait inerte d'un poignet blanc. Cette main était postiche et articulée à l'avant-bras. D'une corpulence sans obésité, par le simple épanouissement d'une santé vigoureuse, ce géant manchot, boiteux et affable, imposait, dès le premier aspect, une sorte d'admiration émue, comme religieuse. On voyait une conscience très nette au fond de ce regard ouvert, et, dans ce grand corps incomplet l'intégrité d'une grande âme.

Rien n'était changé au rez-de-chaussée de leur rendez-vous.

De James comme de George, il se dégageait une suggestion violente, impérieuse, à peu près pareille : ici, celle de la jeunesse honnête et vivace; là, celle de l'honnêteté vécue. Ce presque homme et ce presque vieillard commandaient le même respect. Clessé subit la double suggestion à son maximum d'intensité.

Était-ce bien lui l'amant d'Hélène?... Se pouvait-il que cette belle-sœur, que cette mère eût failli?... Par quel phénomène monstrueux l'adultère s'était-il consommé? Jusqu'ici, il n'avait vu qu'un William étriqué de corps, rabougri d'idées, sans prestige, être inférieur en somme. Voici que William maintenant se haussait, s'élargissait, par cet entourage. D'où sortait-on donc?... De quel trompe-l'œil de rêve? Vers quel guet-apens de réalité?

Hubert, après James, s'était assis. Hélène demeurait debout. Elle avait tourné autour des meubles, à remuer des bibelots, peut-être pour qu'il admirât mieux la toilette neuve qui lui donnait, ce soir-là, l'air de quelque princesse romaine de la Renaissance. Elle revint au milieu du cercle, s'arrêta devant son fils. Les hommes causaient, reprenant des propos interrompus. James expliquait à Godineau certaine avarie survenue au paquebot, en vue d'Aden. Hélène et George, eux, chuchotaient à mi-voix, visage contre visage, avec des sourires muets, des physionomies de s'adorer et de se le dire, un besoin de s'embrasser encore devant tout le monde, quand personne n'aurait les yeux sur eux. George d'un doigt pudique et filial, faisait bouffer la manche en ballon de velours pensée à crevés de soie paille, contemplant sa mère, des pieds à la tête, la trouvant jolie de partout, orgueilleux d'elle. Hubert se souvint avoir eu presque cette attitude, ces pudeurs, et aussi cette vanité, et des paroles point trop différentes sans doute, aux débuts de l'intimité, lorsqu'ils n'osaient encore s'appartenir qu'en songe. Et ils étaient si jolis, George et elle, babillant de la sorte tout bas, et si jeunes l'un et l'autre dans leur rire, tellement frère et sœur, que James s'interrompit, après un signe rapide à ses voisins, et les interpella d'un ton de joie et d'envie saines.

— Dites donc, les amoureux! Quand vous aurez fini de vous raconter vos secrets?...

Hélène se détourna, tout animée, toute vibrante, et une œillade, bien d'amoureuse en effet, glissa vers Clessé. Clessé avait son front barré des heures d'obsession.

Le valet de chambre, de la même voix que toujours, annonça : « Madame est servie! » et, du même mouvement que toujours, Hélène prit le bras de Clessé; pourtant elle y mit sans le chercher un tout petit peu de maniérage. Au passage habituel de la porte elle ne se serra qu'à peine contre lui, mais elle ne résista pas aux tentations de la parole, ni à celles du regard. William par derrière grommelait :

— Il y a eu aujourd'hui un léger relèvement sur les roux, mais les blancs demeurent en baisse.

— Chéri, chéri! murmurait Hélène, déride-toi bien vite. Ils te trouveront triste. J'irai te revoir demain matin. T'a-t-il séduit, mon George?

Dans la salle à manger, une surprise les attendait. Un énorme

surtout de vermeil, en forme de vasque, admirablement ciselé, occupait le centre du service. Hélène poussa un cri d'émerveillement. Le surtout était chargé de fleurs — des fleurs de Maurice — corolles de jaspe et d'émail, pétales écarlates ou violacés, qui embaumaient la nappe rose, toutes espèces qu'on ne rencontre guère en France : la pervenche rouge des Mascareignes, la capucine et la giroflée d'Inde. A l'entour, couraient des guirlandes de lianes sauvages dont la feuille était d'un beau vert pourpré. Hélène reconnut ses plantes préférées, celle qu'à Port-Louis elle soignait elle-même dans un coin réservé de son jardin. Pour les transporter en pleine terre jusqu'à l'hiver d'une autre zone, James avait fait installer à bord un réceptacle spécial où l'on pouvait les entretenir comme en serre chaude. A peine un plant ou deux commençaient-ils à dépérir. Il n'y avait que lui pour ces délicatesses d'attention. Hélène, un moment rajeunie dans ses souvenirs, fut, sur le premier élan de reconnaissance, pour se jeter au cou de l'aîné, comme l'enfant qu'un père vient de gâter. Elle en ébaucha le mouvement, puis se retint, — soit par la présence d'Hubert et par convenance, soit par quelque réminiscence d'autre chose. Elle vit sur les yeux limpides de James comme une transparence de larmes. Clessé, galamment, complimentait pour cette splendeur de flore. Mais les idées se troublaient, se brouillaient en lui. Était-ce sa pensée vraiment ou l'arome des fleurs qui lui causait ce vertige d'ivresse ? Pendant tout le repas, il crut sentir sur lui une observation inquiète et pénétrante. Puis, tout à coup, comme il discourait de n'importe quoi, afin de se donner le change à soi-même, il s'arrêta au milieu d'une phrase, sans trouver à la finir. George le dévisageait. Non en juge. Dans cette expression attentive, recueillie, ingénument admiratrice, l'enfant avait été plus complètement encore le vivant portrait de la mère, — à certaines heures, quand elle écoutait parler M. de Clessé.

William interpellait Godineau :

— Boirai-je de ce vouvray, docteur ?

Clessé se démontra sur le moment que le seul ridicule du mari expliquait tout, pardonnait tout.

On passa de la table au billard. William offrit des cigares. Godineau plaçait les billes.

La partie se fit à trois, entre William, Clessé et le docteur. William s'amusait à intimider les coups de Godineau ; il riait sec

aux carambolages manqués. Hélène s'était écartée des joueurs ; elle s'était assise sur une causeuse, entre son fils et son beau-frère. George choisit un havane dans la boîte ouverte et l'alluma. La mère s'exclama :

— Comment ?... toi aussi ?

— Parbleu ! répliqua James. Ne voyez-vous pas que c'est un homme maintenant ?

— Mère, je le jetterais bien vite, si je savais vous déplaire.

Elle prit dans ses deux mains la jolie tête brune et la baisa longuement. Par une pente insensible d'abandon, en sollicitant d'un sourire l'indulgence de l'étranger, George posa son front sur le sein de sa mère.

— George ! admonesta le père durement. Est-ce une tenue, cela ?

— Laisse donc, répondit-elle. M. de Clessé est presque un oncle, lui aussi.

George, à l'observation de son père, s'était repris et redressé. Hélène le ramena contre elle avec passion.

Alors, à voir cette place d'amour usurpée, par un fils sans doute, mais qui était un homme ainsi que lui, et si caressant, et si gourmand de caresses, Clessé tressaillit dans tout son être ; il en eut comme une brûlure au cœur. Elle comprit qu'il souffrait, et, lentement, relâcha l'étreinte. George se leva.

Hélène demeurait avec James au fond de la grande causeuse Louis XV. James, se sentant isolé, en intimité, avec sa Nène, — la Nène de Port-Louis, — marquait un sans-façon de béatitude. Il avait laissé son buste s'affaisser peu à peu, croisait les jambes, les mains aux poches, la nuque au dossier de bois sculpté, la tête inclinée vers sa belle-sœur, communicatif, dilaté, rayonnant. Ils évoquaient mille détails du passé : la varangue, la haute allée de pamplemousses qui formait terrasse devant la mer, leur coquet bateau de promenade, à l'ancre entre deux récifs, et le minuscule canot avec lequel on l'accostait et qu'il dirigeait toujours lui-même à la godille, de son unique main mutilée. C'était un de ses orgueils, cette vigueur et cette sûreté gardées dans le bras valide. Et il riait tout à coup d'un gros rire ému, comme s'il eût revu le frêle esquif qui portait Nène, cahoté mollement dans l'eau verte, au va-et-vient rythmé de l'aviron d'arrière.

Ensuite ils s'interrogèrent tour à tour sur les anciens amis : ceux qui restaient là-bas, à Maurice et à Bourbon, et enfin les

autres, les émigrés, qui habitaient maintenant Londres ou Paris. Clessé tendit l'oreille.

— Et les Goas ? demandait James.

— Oh ! les Goas ! s'exclama la Nène de Paris, ils sont dans le train ! D'abord, Estelle avec ses quarante ans a pris un amant, un certain M. Gandemer, qui est inscrit au même cercle que Clessé et figure bien le type de snob le plus déplaisant que je connaisse. A sa place, j'aurais choisi mieux. Quant au jeune Goas, — Guy de Goas, vous savez bien ? que nous avons connu en culotte courte à Bourbon, — il débuta l'année dernière avec Mme de Givrand, une divorcée assez drôlette, des relations de sa mère. Aujourd'hui il entretient une chanteuse de l'Eldorado. Voilà pour les Goas.

Elle avait raconté cela tout naturellement, ainsi que choses désormais très simples, de vie courante, et dont elle n'avait plus à s'étonner. James ne répondit que d'un petit « Ah ! ah ! » comme toussé, équivoque. Elle conclut sans doute que c'était par commisération pour ce nom des Goas, un nom si estimé aux îles. Puis James tira une longue bouffée de son cigare, et l'entretien tomba.

VI

Rien n'était changé au rez-de-chaussée de leurs rendez-vous. Il demeurait bien pareil, lui, dans son silence tiède et persuasif, avec ses portières de smyrne épais et ses hauts paravents japonais, et dans les buires florentines les plantes d'hiver continuaient d'être vertes.

L'épaisseur des rideaux, l'ombre de la rue, mettaient sur les lambris, malgré la clarté de l'heure, une teinte de grisaille mélancolique et vespérale.

— C'est toi ?... c'est bien toi ?...

— Mais oui, c'est moi ! Quelle autre crois-tu donc ?... Ou que rêves-tu ?

Et c'était bien elle en effet, l'Hélène des discrètes sorties amoureuses. Le printemps approchait. Sur le boulevard, on se serait cruen plein avril. Elle avait quitté l'emmitouflement des fourrures hivernales pour un costume de drap tailleur conservé de l'autre année parce qu'il avait plu à Hubert et qu'elle en prenait,

disait-il, une mine plus avenante et plus dégagée. Elle riait, devant lui, de ses lèvres toutes rouges, de ses dents toutes blanches, ensorceleuses, et ce rire répandait sur son fin visage de créole un joli air de gaminerie parisienne, exquise, irrésistible.

— Oui encore, c'est moi! Mais qu'est-ce qui te prend ce matin? Voyons, tu ne m'as pas encore embrassée! Oh! je sais bien que tu t'es torturé hier à cause de George... Ne nie pas... Et à cause de James aussi?... Avoue que tu as été un peu jaloux de James... Mais regarde-moi donc bien en face, adoré! Crains-tu quelque secret entre nous deux?

Il eut comme un remords de ne pas se montrer un peu plus tendre et ne voulut se souvenir que des moments d'extase vécus ici. Pendant ces quatre années, leur félicité y avait été si complète, si loin du monde, de la famille, de tout. Hélène n'avait-elle donc plus ce matin le même sourire? Il s'efforça d'isoler des préoccupations présentes l'image idolâtrée dont il s'était si éperdument grisé. Il se laissa tomber sur les coussins du divan, et, en même temps, l'attira plus près, par le bout de ses petites mains d'enfant.

Elle ne s'abandonna pas tout à fait, mais s'agenouilla devant lui, à cette place où autrefois il s'était, lui, si passionnément prosterné. Elle devinait peut-être l'inquiétude vraie de ce cœur. Elle lisait tellement loin toujours dans sa pensée. Mais par une déraison voulue, elle s'obstina encore à feindre l'inintelligente et la questionneuse.

— C'est pour James, n'est-ce pas?... Mon Dieu, que tu es bête! Oui, bien sûr, il a pu m'aimer, mais à sa façon... Je t'ai raconté tout depuis longtemps... Ai-je la voix d'une femme qui ment?

— Non, ce n'est pas pour James... Et peut-être si pourtant... Mais non enfin!... puis, tiens, je ne sais plus rien, rien!... sinon que tu es jolie à tenter Dieu.

— Que me servira d'être jolie, si je ne dois pas connaître en quoi je te plais moins!

Il fit un geste d'étonnement et de dénégation.

— Oh! ne dissimule pas... Ce serait très inutile. Je le sens mieux que toi-même, ton souci. En nous voyant tous réunis hier, tels qu'à Port-Louis, William, James, George et moi, et jusqu'à ce pauvre Godineau qui complétait le tableau de famille, tu t'es dit : « Comment cette Hélène-là a-t-elle pu devenir ma maîtresse?

« Avec de tels garants moraux, ne fut-elle pas inexcusable de « faillir ? Comment tout cela ? comment ?... » Le comment, je l'ignore ; je sais seulement que cela est. Avant de te rencontrer, j'étais une petite sentimentalité fermée, un cœur inconscient de lui-même, n'ayant jamais aimé que l'intangible. A Port-Louis, peut-être serais-je demeurée ainsi jusqu'au bout, à me flétrir sans avoir fleuri, à me consumer sans flamme. Ils m'ont abandonnée ici toute seule, — William ne comptait pas, — toute seule avec mon rêve. Tu es passé, et ce rêve a pris corps. Pourquoi es-tu passé ? Pour me donner le paradis dans ce monde ou la damnation dans l'autre ? Je t'ai aimé. Me le reproches-tu ? Oui certes, j'aurais dû rester fidèle à la dignité des absents. Je continuais pourtant de respecter James presque jusqu'à la tendresse, et de chérir George au delà du respect. Mais ni l'un ni l'autre ne furent là. Tu étais l'homme et moi la femme. J'ai lutté tant que j'ai pu. Et je t'aime. Je t'aime comme aiment toutes celles qui n'ont point connu la faute antérieure, et, dans ma faute unique, je me suis livrée tout entière. Tu es ma vie et je suis ta vie. Si George n'existait pas, rien ne m'eût retenue, va. J'aurais fui avec toi. C'est pour George seul que j'ai subi cette contrainte quotidienne du mensonge conjugal. J'ai le culte de notre amour, vois-tu, et j'ai l'amour de notre péché. Je ne le porte pas seulement dans mon cœur et dans mon cerveau... Il est dans tous mes nerfs, dans tout mon sang. On me tuerait maintenant plutôt que m'arracher à toi. Que puis-je dire de plus pour te convaincre ? Les souvenirs de la première Hélène ne te gâteront pas la seconde. Ne crains pas que George ou même James nous soupçonnent. Ils en repousseraient la simple idée comme un sacrilège. D'ailleurs tu leur as plu autant que possible. James ne s'en est point caché après ton départ. Qu'y aura-t-il de modifié dans notre amour ? Tiens ! ce matin, pendant que je mettais mes gants, ma porte ouverte, ils sont entrés tous les deux chez moi. « Vous sortez, petite mère ? — Vous sortez ? Nène, si tôt ? » J'ai répondu que j'allais aux sœurs du Calvaire pour un de mes pauvres. George quand même offrait de m'accompagner : « Non, lui ai-je opposé, on n'y reçoit pas les hommes. » Il n'a plus insisté, et j'ai couru à toi, et me voici !

Une toute petite giboulée, dehors, crépitait sur les vitres à l'improviste, et l'obscurcissement subit du ciel alourdissait aux coins de la chambre les somnolences d'ombre.

Clessé avait commencé d'écouter ce plaidoyer de passion dans une sorte de recueillement dubitatif. Ensuite il avait marché de long en large, des paravents aux portières.

Quand elle eut terminé, il vint l'enlacer par la taille, derrière, et, comme elle était tournée vers la glace où se réfléchissait, à côté de son visage, l'Hécate de Vasselin, ils sourirent ensemble, à considérer ce groupe de têtes, marbre et chair, qne le panneau leur renvoyait.

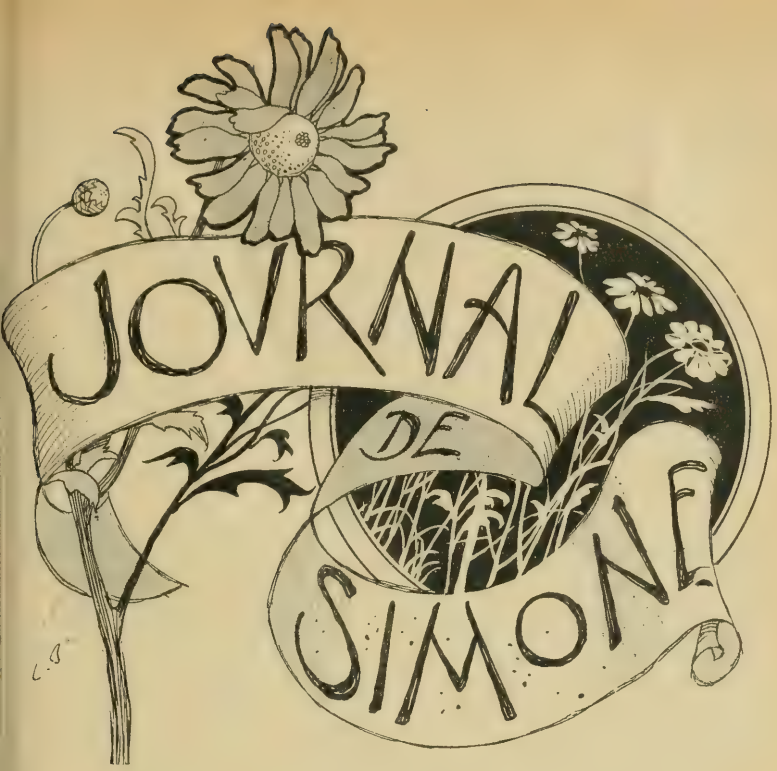
— Pauvre petite Nène ! fit-il, redevenu grave aussitôt, c'est presque cela en effet, et pourtant c'est un peu davantage. Tu vas me juger fou, ingrat envers l'existence et envers l'amour... Oui, à côté d'eux, hier soir, j'ai eu cette illusion de l'invraisemblable et de l'irréel. Mais je vois bien en ce moment où sera toujours la seule vérité. La chercherai-je ailleurs que dans tes caresses et que dans tes bras ? Aussi n'est-ce point de m'abuser moi-même que j'ai peur, mais de les tromper, eux, de frauder leur droiture. Tu n'entends pas, lorsque ton George te parle, quelle intonation de piété superbe il met à ce seul mot : « Ma mère ! » Tu ne vois pas de quels yeux d'adoration candide il te contemple.

Rémy Saint-Maurice.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 56.1.98.



I

ANNIVERSAIRE

Sur ce même petit cahier rouge, mon confident intime, bien délaissé depuis quelques mois, je lis, à la date du 20 mai 18.., ces trois lignes griffonnées à la hâte au retour de la messe de mariage :

« C'est fait. Me voilà mariée, mariée, mariée! Papa a pleuré pendant le discours de l'évêque. Ma robe, tissée exprès pour moi par nos amis les Martin, de Lyon, a produit un grand effet, surtout sur ceux qui ont vu de près l'étoffe, dans le chœur. Mon mari (cher Jean) m'a embrassée dans la sacristie (je crois que ce n'est pas l'usage) en me disant à l'oreille : « Je vous adore! »

« Et maintenant, serai-je heureuse? Il me semble que j'ai tout pour l'être. Nous sommes jeunes, suffisamment riches... Et nous nous aimons...

« Mon Dieu, faites que je sois heureuse!

« Rendez-vous avec moi-même, l'an prochain, à pareille date. »

... Toute une année a passé sur les souvenirs de cette journée. Et il me semble que vraiment deux *moi* différents se rencontrent en ce moment : l'un est la blanche et ignorante épousée que j'étais l'an dernier à pareille époque; l'autre est la femme qu'un an de mariage a instruite de tout ce qu'elle ignorait en ce temps-là, qui sait à peu près au juste ce qu'il donne de joies et de peines. Ces deux images de moi-même, fidèlement accourues au rendez-vous, se parlent, s'interrogent et se répondent.

— Me voici, dit la jeune fille aux bouquets d'orangers. Je viens te demander compte de l'année échue. Et d'abord, dis-moi, es-tu heureuse?

La jeune femme, mon *moi* d'aujourd'hui, répond :

— Ne prononce pas ce mot. Il est trop grand et trop obscur. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je ne suis pas malheureuse. Seulement, tu le vois, je suis triste.

— Regrettes-tu donc de t'être mariée?

— Non. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je serais encore une enfant pareille à toi, que je me marierais assurément, parce que notre raison d'être, à nous, c'est d'être épouses. Ce que je regrette, vois-tu, c'est mon cœur de jeune fille.

— Ton cœur a-t-il donc tant changé?

— Il a changé. Il a perdu les deux grâces d'état de cœur des jeunes filles : l'espoir et l'ignorance.

— L'espoir?

— Oui. Je ne dis pas, entends-moi, que je n'espère plus rien de l'avenir. Je dis que j'ai perdu cet espoir sans limite (comme sans objet précis) qui réside au fond d'une âme de vierge. Il est encore permis à celle-ci d'aspirer à toutes les joies. Qui sait si son fiancé ne sera pas le plus beau, le plus intelligent, le plus tendre des époux? le fiancé n'existe pas encore. Ajoutons que, même très innocentes, nous devinons que le mariage renferme des félicités nouvelles : ces félicités, nous les rêvons indéfinies, capables de combler le cœur éternellement. En un mot, à la façon dont les jeunes filles regardent l'avenir, l'avenir ne peut jamais réaliser que la moitié de leur rêve. Il n'existe pas de bonheur humain qui vaille une pareille faculté d'espoir. De même, la réalité de l'amour ne contient pas de satisfaction qui vaille notre ignorance.

— Comment se peut-il que l'ignorance soit un bonheur?

— Un bonheur immense : le plus grand de tous. Ne vivre qu'avec son esprit et son cœur, comme j'ai vécu vingt ans; igno

rer son corps ; ne jamais être effleurée par l'ombre d'un désir, ne savoir pas même *ce que pourrait désirer ce désir ;* passer à côté de la vie sans la comprendre, sans soupçonner les vils appétits qui, en réalité, mènent le monde. Ah ! je te le jure, nul bonheur n'est comparable à celui-là.

— Soit. J'admets que l'espérance indéfinie, que l'ignorance absolue soient des privilèges enviables. Mais ce sont, pour ainsi dire, des avantages négatifs : dans la réalisation, même partielle, de nos rêves de jeunes filles, et dans la révélation de ces secrets de l'amour que nous ne connaissions pas, n'y a-t-il pas au moins un peu de bonheur positif ?

— Si. Il y a dans le mariage une source de bonheur réel : moins pur que notre bonheur de vierges, mais plus poignant, et qui remue davantage tout notre être. D'abord la joie d'être des femmes, de commencer à tenir un rôle social : une joie de vanité. La joie, ensuite, d'avoir un compagnon et un ami qui nous appartienne exclusivement : une joie d'affection. Enfin, — et c'est ici un aveu que je n'oserais faire qu'à moi-même, — le plaisir pervers de cesser d'être chastes... Oui. Il y a une mauvaise jouissance à sentir notre chère innocence peu à peu se tacher, se flétrir et mourir. Quel abîme est-ce donc, quel abîme plein de nuit que notre cœur ! Pour moi, je le confesse, après les premières hésitations, après les premières révoltes d'une pudeur qui agonisait, j'ai été prise comme d'une fièvre d'impureté conjugale ; il me semblait que mes sens, à peine révélés à moi-même, ne seraient jamais apaisés, ni ma curiosité, née de la veille, satisfaite. C'était moi qui dérangeais mon mari, qui le sollicitais, qui le menais avec adresse vers des épreuves que, de lui-même, il n'aurait peut-être pas tentées... Aujourd'hui, en repassant dans ma mémoire une certaine période de cette année (entre juillet et janvier, à peu près), je me sens les joues rouges de honte. Il me semble que j'ai été trop la maîtresse de mon mari, trop la Dalila usant de son corps pour séduire l'homme étendu près d'elle. Je pense que Jean, après ces minutes troubles, devait me mépriser un peu.

— Et cette fièvre s'est apaisée ? Qu'est-il donc survenu ?

— Il n'est rien survenu que l'apaisement... Oui, vers la fin de janvier (j'en trouve les dates sur ce même journal), mon cerveau et mon corps se sont sentis las en même temps. Et alors a commencé pour moi une douce série de journées : j'aimais autant mon mari, mais je lui donnais une meilleure tendresse, moins entachée

de sensualité. La pudeur me revenait insensiblement, et aussi la réflexion et la pensée. Ce fut alors que nous commençâmes à causer vraiment, Jean et moi, et que nous pénétrâmes réciproquement dans nos âmes.

— Et puis?

— Et puis, après avoir échangé beaucoup de paroles, mon mari s'est aperçu qu'il avait fait le tour de mon esprit, et moi j'ai vu que j'étais au bout du sien. Nous ne pouvions plus rien nous dire que nous ne nous fussions dit déjà; s'il faut écrire la vraie vérité, nous nous *ennuyions* l'un et l'autre. Restait la joie de chair, le plaisir d'amour. Nous essayâmes, par un accord secret qui ne fut pas traduit en paroles, de nous y réfugier. Hélas! de ce côté-là encore, nous nous heurtions à l'impossibilité de faire revivre les sensations mortes... Ce n'était qu'un accident, quand nos étreintes nous électrisaient comme jadis; et alors il nous semblait que, brusquement, s'entr'ouvrait, puis se refermait pour nous un paradis dont nous étions désormais exclus.

— Et aujourd'hui, de l'ancienne tendresse et de l'ancien désir, que reste-t-il?

— Il reste un goût réel à vivre l'un près de l'autre, goût fait, je crois, d'habitude, et de reconnaissance réciproque pour les joies que nous avons goûtées l'un par l'autre. Quant à espérer le retour de ces joies défuntes, nous n'y comptons pas... Nous sommes un bon ménage, qui ne se dispute ni ne s'amuse en tête à tête. Si l'un de nous abandonnait l'autre, l'abandonné serait pourtant très malheureux, au moins pendant quelque temps.

— Et cela durera toute la vie?

— Ah! voilà le péril, je le sens bien. Nous sommes mariés pour la vie : et, en un an, nous avons mangé toute notre part de bonheur à deux. Si nous savions qu'il ne tient qu'à nous de nous séparer, comme deux voyageurs qui ont fait route ensemble, et qui, arrivés au terme, se saluent et s'en vont chacun de son côté, je crois que nous aurions moins de mélancolie et d'inquiétude. Mais toute la vie!... toute la vie!... Et je pense que nous finirons comme les autres ménages, ayant commencé comme eux. Jean aura des maîtresses et moi des amants... Et par moment je me demande s'il ne vaudrait pas mieux qu'il en fût ainsi, si tout ne serait pas préférable à cet état d'attente ennuyée et honnête où nous vivons...

Ne me questionne donc plus, ô ma chère image abolie, — jeune fille aux bouquets d'oranger. J'ai peur de me questionner moi-même et peur de répondre. J'aime mieux attendre l'avenir avec une résignation désarmée. Que fera de moi cette seconde année de mariage, alors que la première m'a déjà tant changée?

... Rendez-vous avec moi-même, l'an prochain à la même date... Hélas! je n'ose plus ajouter : « Mon Dieu! faites que je sois heureuse! »

. . . . . .

II

LE SOIR D'UNE PREMIÈRE FAUTE

... Mon mari est couché. Il dort. Par la porte ouverte entre nos deux chambres, j'entends sa respiration rythmée, interrompue de temps en temps par un ronflement léger, qui ne dure guère. Nous nous sommes quittés, tout à l'heure, devant le seuil mitoyen, avec un échange de : « Bonsoir! » paisibles, et un effleurement distrait de mon front par ses lèvres, — le fantôme d'un baiser...

Maintenant, comme chaque soir, je griffonne le bilan de ma journée sur mon petit cahier confidentiel. J'ai un peu de fièvre dans les doigts. C'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, après trente mois de mariage honnête, j'ai trompé mon mari. J'ai un amant.

Pourquoi cet événement, si considérable dans la vie d'une femme, n'a-t-il d'autre effet sur moi que de m'ébranler les nerfs à fleur de peau? Pourquoi ai-je si peu d'enthousiasme, ou si peu de remords? Peut-être savais-je trop bien et depuis trop longtemps où j'allais pour m'étonner d'être arrivée : les pages précédentes de mon journal, depuis la fin de l'été, enregistrent les étapes de ma course à l'adultère comme un vrai livre de bord. Peut-être aussi mon adultère a-t-il été trop facile, trop sûr, trop banal, trop sans incidents. Peut-être enfin n'ai-je pas un cœur fait comme celui des autres femmes ; peut-être suis-je dépourvue de tempérament. Pourtant j'ai bien aimé mon mari, il y a deux ans!

... J'espère que la nuit tamisera mes sensations et que je saurai, demain, à mon réveil, si je dois rire ou pleurer, me féliciter ou me mépriser. Ce soir, je me bornerai à noter le récit fidèle

de l'aventure, bien certaine de le relire plus tard avec curiosité.

... Donc, aujourd'hui, vers trois heures, j'ai quitté la maison conjugale pour me rendre avenue Montaigne, à la fameuse garçonnière dont Ludovic me vantait depuis si longtemps les avantages : rez-de-chaussée, entrée sombre, rien à demander au concierge, etc... L'après-midi était mélancolique et tiède, sans pluie, pourtant. J'ai fait route à pied, afin de me donner le loisir des réflexions. Réflexions qui, d'ailleurs, ont tourné autour de cette pensée unique : « Si, par hasard, Ludovic avait été forcé de s'absenter, s'il n'était pas au rendez-vous pour un motif quelconque, en serais-je contente ou fâchée ? »

De moi à moi, sincèrement, je crois que j'eusse été contente.

Mais Ludovic était chez lui; il guettait mon arrivée par la porte entre-bâillée de son rez-de-chaussée : cette porte s'est d'elle-même ouverte devant moi, et je me suis trouvée en tête à tête avec mon « futur », dans une pièce drapée à l'orientale, horriblement Louvre, Bon-Marché, Place Clichy, petite cocotte. Quant à Ludovic, il avait revêtu un complet d'intérieur en drap gros bleu qui ne lui allait pas mal, et il sentait très fort l'ambre gris. Il n'a pas manqué de me dire le mot que j'attendais : — « Comme c'est gentil à vous d'être venue ! » — et de me serrer immédiatement dans ses bras en embrassant ma voilette et le nœud de ma capote. Après, nous nous sommes assis sur le divan oriental (cent vingt-cinq francs), et nous avons échangé quelques propos sur la température. Ludovic m'a enlevé mon mantelet, ma capote et ma voilette, les a portés et déposés sur une table voisine avec les mêmes précautions que si ces objets eussent été des explosifs dangereux, et est revenu s'asseoir près de moi... Il y a eu silence... Pour y mettre fin, Ludovic m'a proposé de visiter l'appartement. Je l'ai suivi dans la chambre à coucher, — toujours orientale, hélas ! — mais vaste et confortable; puis, dans le cabinet de toilette.

Ludovic m'a priée de remarquer que celui-ci contenait « tout ce qu'il faut ».

— Il y a encore un cabinet de débarras où je mets mes malles et mes pardessus, a dit Ludovic; je suppose que vous ne tenez pas à le voir ?

Effectivement, je n'y tenais pas le moins du monde. Nous avons regagné la chambre à coucher. Ludovic a regardé la pendule : elle marquait quatre heures moins cinq. Cette constatation a

paru avoir quelque influence sur son énergie. Je l'ai laissé faire. J'estimais qu'après nos promenades en fiacre des jours précédents, la résistance eût été ridicule.

Toute ma pensée, à ce moment, se concentrait dans une sorte de curiosité tranquille pour la « façon dont ça se passerait. » Ça s'est bien passé, sans aucun de ces incidents grotesques que je redoutais, et qui m'eussent empêchée de revenir. Ludovic, à coup sûr, n'en est pas à sa première maîtresse mariée. Il s'est bien comporté, suffisamment tendre, discret, ardent. Malheureusement mon invicible conviction était qu'il jouait un rôle; et sans doute je la laissais apparaître sur mon visage, car il m'a dit : — « Vous ne m'aimez pas, Simone! » d'un ton assez triste. Il m'a semblé que cette tristesse, au moins, était sincère, et pour l'en remercier je l'ai embrassé affectueusement en lui disant : — « Si je ne vous aimais pas, mon ami, je ne serais pas ici. »

A un certain moment, j'ai, à mon tour, regardé la pendule. Elle marquait quatre heures et demie un peu passées... J'avais cessé d'être une honnête femme, au sens physiologico-social du mot.

Les « après » immédiats de l'aventure ont été évidemment gênants pour moi; mais, en somme, ils sont les mêmes dans le mariage, les premières fois, et il ne faut pas en mettre l'ennui au compte de l'adultère. Mon impression totale, du reste, est que l'adultère, ou tout au moins « mon adultère, » ressemble extraordinairement à un mariage. Mon « futur » illégitime m'avait fait la cour pendant quelques semaines comme l'autre; la date de l'union a été fixée à l'avance, comme pour l'autre; quant aux gestes et aux paroles, ils ont été identiques. Il n'y a que le petit voyage de moins, cette fois.

Nous nous sommes quittés, Ludovic et moi, un peu embarrassés, et, j'en suis convaincue, avec une commune sensation d'allégeance. Ludovic a protesté qu'il voulait me revoir demain : je l'ai prié d'attendre jusqu'à jeudi : il s'est résigné, en sollicitant au moins, pour demain, l'aumône d'un petit bleu, « bien tendre. »

Et voilà tout. Tout cela n'est ni très émouvant, ni très drôle.

Rentrée chez moi, je n'ai vu mon mari qu'au moment du dîner. Pauvre Jean! J'ai eu d'abord envie de rire. Comme disait Réjane dans je ne sais plus quel vaudeville, on a beau en voir beaucoup, ça paraît toujours drôle d'en voir un de plus... Et puis, mon envie de rire a passé subitement, a fait place à une sorte d'apitoiement

doux, bizarre, que mon mari ne m'avait jamais inspiré... Il a des façons de boire, de sucrer son café, de peler les poires qui m'exaspéraient, dans ces derniers temps où j'étais si nerveuse. Eh bien! ce soir, toutes ces petites manies ne m'irritaient plus. Je me disais, en le voyant casser ses morceaux de sucre en menus fragments, ou couper sa poire en lanières, ou boire en levant le petit doigt : « Quel bon garçon, tout de même! Comme je l'ai fait enrager depuis un an!... Et puis, je suis vraiment coupable envers lui, à présent...

« Tromper son mari, c'est grave... Pauvre garçon ! Je ferai tout ce que je pourrai pour qu'on ne le sache pas! »

Nous avons causé amicalement pendant la soirée. Jean est beaucoup plus intelligent que Ludovic (un petit jouisseur qui n'a jamais su augmenter les quinze mille livres de rentes héritées de son père). Mais Ludovic est gentil ! Il a de jolis yeux! C'est un amant très enviable.

Quand nous sommes montés dans nos chambres, pour nous coucher, j'étais dans un état de nerfs bien singulier. Il m'eût été agréable que Jean fût galant, entreprenant... Il n'a pas même essayé... J'ai si mal accueilli ses dernières tentatives!... S'il m'avait prise dans ses bras et un peu caressée, à cet instant-là, je fondais en larmes et j'avouais tout...

Il vaut mieux qu'il ne l'ait pas fait.

. . . . . .

... Je viens d'aller, à pas de loup, dans la chambre de Jean, près de son lit. Je me suis assise à son chevet; je l'ai regardé dormir, dans la pénombre éclaircie seulement par la lumière venue de ma chambre... Tous nos chers souvenirs communs me remontaient du cœur; les premières nuits d'initiations, le voyage en Italie, notre chère année d'amour. Ah! oui, je l'ai bien aimé! Et voilà que nous ne nous aimons plus, sans qu'aucun événement nommable nous ait séparés! Pourquoi? Pourquoi?

... J'avais des larmes aux yeux. Je me suis penchée sur l'oreiller; j'ai embrassé mon mari dans les cheveux; puis je me suis enfuie chez moi.

... En ce moment, je n'aime plus Ludovic; je lui en veux de m'avoir possédée...

Hélas! et je sais bien pourtant que jeudi, après-demain, je retournerai tout de même avenue Montaigne!...

. . . . . .

Nous nous embrassions bien fort à certaines phrases.

III

LE CAS DE L'ENFANT

... Depuis le jour où j'ai trompé mon mari avec Ludovic, je n'en ai pas vécu de plus rempli d'événements que celui-ci, ni qui m'ait mieux éclairée sur l'état de mon cœur.

Dès le matin, comme je me l'étais promis hier, je me suis habillée pour sortir. J'ai dit à Jean, qui me demandait distraitement où j'allais : « Je vais au Louvre, mon chéri. » Et je l'ai embrassé sur le front comme tous les matins.

J'ai pris un fiacre au bout de notre rue ; je me suis fait conduire chez le docteur Garnier : c'est lui qui a soigné ma pauvre Rosine l'an passé, lorsqu'elle a eu des couches si difficiles... Il m'a fait attendre au moins une heure et demie. Tout le temps que j'attendais, il arrivait d'autres dames, jeunes et vieilles. Les vieilles, que venaient-elles faire là ?

Enfin, ça été mon tour. Quand je me suis trouvée en face de cet homme de quarante ans, grisonnant, mais solide et alerte, et qu'il a fallu me déshabiller, j'ai eu plus de honte que je n'aurais cru... Qu'est-ce donc que la pudeur ? Je me promène dans une chambre, sans gêne, devant mon mari ou devant Ludovic... Décidément cette folle de Rosine a raison, quand elle dit, de son petit air impertinent :

— La pudeur, c'est les hommes dont on n'a pas l'habitude...

Le docteur m'a étendue sur une chaise longue, m'a auscultée, m'a palpée (j'avais été autorisée à garder ma chemise) et m'a déclaré que j'étais enceinte. Je suis d'ailleurs, paraît-il, admirablement conformée pour la maternité ; la grossesse et l'accouchement seront « presque un plaisir. » Ce sont les mots du docteur Garnier. Je voudrais bien l'y voir !

... Je suis sortie de cette consultation plutôt contente. Après deux ans et demi de mariage infécond, je n'osais plus espérer d'être mère. Seulement ce petit vient dix mois trop tard. S'il était arrivé à temps, je crois que je serais demeurée honnête femme.

Enfin, ne récriminons pas ; ce qui est fait est fait.

J'éprouvais le besoin de confier mon secret à quelqu'un, tout

de suite. J'ai dit au cocher : « Vingt-deux, avenue Montaigne. » Il n'était que onze heures. Ludovic devait être chez lui.

Effectivement, je l'ai trouvé; je l'ai même trouvé au lit, un peu surpris de me voir arriver si matin. Il s'est efforcé de paraître très satisfait de ma visite : au fond, je crois qu'elle dérangeait quelque plan, car il consultait souvent la pendule. Mais auprès d'un homme très jeune, encore au lit, et qui vient de s'éveiller, l'absente a toujours tort... Je l'ai prié de se tenir tranquille et d'écouter les choses graves que j'avais à lui dire.

Ces choses graves, il faut l'avouer, ne l'ont pas mis en bonne humeur. Quand j'ai eu conté ma consultation et son résultat, Ludovic était redevenu sérieux. Il fronçait le sourcil, il murmurait : « En voilà une tuile ! » Je l'observais, sans plus rien dire. Il s'est risqué à me demander :

— Et... que comptes-tu faire ?...

— Mais, mon ami... Je ferai comme toutes les femmes..., j'attendrai neuf mois...

— Et ton mari, qu'est-ce qu'il dira ?

(Ludovic est persuadé que je n'ai plus de rapports avec Jean. C'est absurde, et je ne comprends pas comment un garçon qui n'est pas à sa première maîtresse mariée s'imagine qu'une femme peut se refuser à son mari et continuer de vivre en bonne intelligence avec lui. Mais n'importe. Dès le début de nos amours, il m'a fait promettre de ne plus me donner à Jean. J'ai tenu parole un mois. C'est tout ce que j'ai pu faire, et j'estime que peu de femmes en eussent fait autant à ma place.)

J'ai bien vu qu'aujourd'hui Ludovic envoyait au diable ma fidélité supposée.

— Eh bien, disait-il, nous voilà dans de jolis draps !

Toutes sortes de vilaines propositions étaient sur ses lèvres; je les devinais : supprimer le petit être qui n'avait pas encore d'existence propre; ou bien me livrer une fois à mon mari, pour lui faire endosser l'enfant.

Dieu ! que les hommes sont lâches et bas, et prêts à toutes les infamies que la loi n'atteint pas !

Je me suis donné le plaisir de ne pas dissiper ses inquiétudes. Je les ai redoublées au contraire en affirmant ma volonté de rester éternellement à lui, à lui seul, et ma décision de ne point recourir aux sages-femmes complaisantes. Il faisait une tête !... une tête qui me vengeait !

Alors, j'ai voulu tenter une expérience. Je me suis levée, je me suis à demi étendue sur le lit; j'ai appuyé ma joue contre la joue de Ludovic. Avant la confidence, ça n'eût pas été long... Mais voilà ! Maintenant il me savait enceinte, et je crois, outre ses inquiétudes, que cela lui répugnait un peu... Il a fait semblant d'être tendre, mais tous ses efforts sincères (l'amour-propre s'en mêlait) n'ont réussi qu'à manifester son inertie...

Triste, tout cela !

Je suis remontée dans mon fiacre passablement écœurée; j'ai dit au cocher de presser son cheval, car déjà il était l'heure du déjeuner, à la maison.

En route, je réfléchissais. Est-il vraiment de Ludovic, mon enfant ? Oui, probablement ; car Ludovic m'a aimée, cette année, dix fois plus que Jean... Mais la vérité vraie, je ne la sais pas. Il n'y a pas de signe indiscutable, pour une femme livrée à deux hommes, qui manifeste la paternité de l'un d'eux. Il n'y a qu'un sentiment; je reconnais qu'il est assez fort, assez pressant, et le mien tend à me persuader que Ludovic est le vrai père...

A la maison, j'ai trouvé Jean qui m'attendait. J'étais en retard d'une demi-heure; le pauvre garçon cependant n'a pas eu un mot de reproche : il a été gai et affectueux, comme toujours. Quel charmant mari ! Mais voilà : c'est un mari.

Nous avons déjeuné de bon appétit et de bonne humeur. Je lui avais dit en commençant : « J'ai quelque chose d'important à te raconter; je te le raconterai quand nous en serons au café. » Il insistait pour savoir tout de suite; mais j'ai tenu bon, m'amusant de son impatience.

Lorsque le café a été servi, je me suis assise sur ses genoux et, dans l'oreille, par petites phrases entrecoupées de baisers, je lui ai versé ma confidence.

J'ai cru qu'il allait se trouver mal d'émotion... Il m'embrassait, il riait, il pleurait, il sautait dans la salle à manger comme un gamin... « Ma petite femme chérie ! Comment ! c'est vrai ? c'est vrai que tu as un bébé ? Et tu ne me l'as pas dit plus tôt, cachotière !... Moi qui ne me doutais de rien !... »

Il me tâtait, il me faisait tenir debout, de profil, pour s'assurer si « ça se voyait » (à un mois !).

Toute la journée il a été adorable pour moi, caressant, aux petits soins. On eût dit que nous étions revenus à la lune de miel. Je devine bien que ce soir il va vouloir partager ma chambre.

Et je pense que c'est d'une ironie douloureuse et touchante en même temps, ce qui m'arrive : l'enfant que je porte, qui probablement n'est pas de mon mari, va me rapprocher de lui et me séparer de mon amant...

IV

DEUX PÈRES

Depuis que je lui avais annoncé ma grossesse, je n'allais plus chez Ludovic. Notre dernière entrevue avait été si triste, elle m'avait montré mon amant sous un jour si fâcheux, que je n'éprouvais nulle envie de le revoir. Même toute correspondance avait cessé entre nous, et je croyais l'aventure à laquelle je dois d'être mère finie, bien finie.

Mais voilà qu'hier au soir mon mari, rentrant de sa promenade quotidienne, m'a dit :

— J'ai passé avenue Montaigne voir ce que devenait notre ami Ludovic.

Je n'ai pas bronché. J'ai demandé :

— Eh bien ! que devient-il ?

— Il m'a paru assez embarrassé de se justifier, quand je l'ai accusé de nous laisser complètement de côté depuis un mois... Il a prétexté une absence qu'il a dû faire pour recueillir une petite succession. Entre nous, je crois qu'il y a une femme dans son cas et qu'il nous oubliait à roucouler. C'est un homme à bonnes fortunes... Il m'a accompagné jusqu'à la porte du cercle ; je le regardais au grand jour : il est vraiment très joli garçon.

Et comme je ne répondais rien, Jean a ajouté :

— Je l'ai invité à déjeuner pour demain.

Est-ce bête ? Ce garçon que je n'aimais plus, qui s'est plutôt mal conduit avec moi, cela m'a fait plaisir de savoir qu'il allait revenir, qu'il s'assoirait à notre table, comme autrefois, que je le verrais, que je l'entendrais parler et rire. Et puis, j'étais satisfaite de n'être pas revenue la première. Mon mari s'est spontanément chargé de le ramener : c'est plus convenable ainsi, me semble-t-il.

J'ai songé à ce retour toute la soirée, et ce matin, en me réveillant, c'est la même pensée qui m'est venue d'abord. J'ai donné à

la composition du menu, à la surveillance de la cuisinière, des soins auxquels je n'étais plus accoutumée depuis la rupture : Jean a si peu d'exigences !... Ensuite, j'ai fait ma toilette, et je confesse que j'y ai mis quelque coquetterie... Heureusement, à ma taille on ne voit encore rien de ma grossesse ; j'ai seulement la poitrine un peu plus forte ; mon teint est toujours aussi clair.

Ludovic est arrivé quelques minutes avant midi. La femme de chambre l'a fait entrer au salon, puis est venue me dire avec son accent d'autrefois, que j'ai reconnu, et qui m'a réjouie comme si je récupérais un morceau perdu de ma vie :

— M'ame... C'est m'sieu Ludovic.

— Prévenez monsieur qu'il aille lui tenir compagnie, ai-je répondu. Je serai prête dans un instant.

La vérité, c'est que j'étais prête, mais je ne voulais pas me trouver du premier coup seule à seul avec Ludovic.

Je suis descendue juste au moment du déjeuner. Jean et Ludovic causaient amicalement. En me voyant entrer, Ludovic s'est arrêté au milieu d'une phrase ; il m'a semblé qu'il pâlissait. Nous nous sommes donné la main ; j'ai annoncé que le déjeuner nous attendait, et j'ai pris son bras. Dans le corridor, il m'a vivement serrée contre lui... Jean nous suivait.

Le déjeuner n'a pas été très gai. Jean s'obstinait à vouloir faire expliquer à son ami les motifs de son mois d'absence ; il les attribuait toujours à quelque histoire de femme ; naturellement Ludovic n'osait pas dire oui devant moi. Puis Jean s'est mis à faire des allusions à mon état; il s'en réjouissait; je souffrais qu'il se rendît ainsi ridicule. Enfin, la conversation est tombée sur une grande affaire de Bourse ; l'un soutenant que les mines d'or du sud de l'Afrique étaient un excellent placement, l'autre, qu'elles ne valaient absolument rien... Je n'avais pas d'opinion là-dessus ; je ne parlais pas ; j'observais Ludovic. Quel joli garçon ! comme il a de beaux yeux, de belles dents, des mains fines ! comme il est élégant, surtout à côté de mon pauvre Jean, qui ne se soigne plus du tout ! Franchement, si Bébé doit ressembler à l'un des deux, je préfère que ce soit à Ludovic. Et pour qu'il lui ressemble, je me suis mise à le regarder fixement...

Quand le déjeuner a été terminé, mon mari a dû partir pour la Bourse, presque aussitôt. Ludovic voulait le suivre, par discrétion : mais Jean a insisté pour qu'il demeurât à me tenir compagnie, lui qui n'a rien à faire de sa journée. J'ai lu dans les yeux de mon

ancien ami une interrogation, une prière assez humble : et mes yeux lui ont répondu : Reste !

Nos premiers moments de solitude, au salon, ont été silencieux et embarrassés. Un roman d'Albert Delpit, *Thérésine*, que je viens d'achever et qui m'a fait beaucoup pleurer, était sur la table. Je l'ai pris, et j'ai demandé distraitement:

— Avez-vous lu cela ? C'est très joli.

Mais lui ne m'a pas répondu. Il est venu s'agenouiller près de moi, a détaché mes mains du livre qui a glissé par terre, et s'est mis à les couvrir de petits baisers pressés, pressés, en murmurant mon nom : « Simone ! »

Et je m'apercevais, à sentir ses lèvres sur ma main, que j'étais heureuse de l'avoir tout contre moi, que sûrement nous n'avions pas fini de nous aimer, et que l'avenir nous gardait encore du bonheur... Lui, s'exaltait, et se croyant sans doute revenu au bon temps d'autrefois, perdait la tête. Quand j'eus réussi à le faire tenir tranquille, assis à côté de moi, nous causâmes gentiment. Il me dit qu'il avait bien souffert de notre mois de séparation ; je lui dis que j'en avais bien souffert aussi. Ce n'est pas vrai ; nous n'avons pas souffert, nous le savons : mais ce qui est vrai aussi, c'est que nous souffririons à présent de nous séparer à nouveau... Puis il m'a demandé avec embarras comment Jean avait accepté ma grossesse.

— Je lui ai persuadé, ai-je dit, qu'il avait commis ce péché un soir qu'il était rentré très tard, après un dîner de Sainte-Barbe.

Ludovic a cru cela. L'a-t-il cru ?... Il a fait semblant, du moins.

Et alors nous avons parlé de Bébé. Il me questionnait curieusement sur ce que j'éprouvais ; je devinais qu'il était tout de même content, comme tous les hommes, du reste, content et un peu fier d'avoir un enfant. Nous nous embrassions bien fort, à certaines phrases. Si j'avais été plus sûre de n'être pas dérangée, je ne sais trop ce qui se serait passé... Et comme je sentais ma volonté s'en aller, j'ai mis Ludovic à la porte, en lui promettant d'aller le voir demain matin.

Maintenant que je suis seule, le trouble de cette reprise d'amour n'est pas calmé. Je voudrais quelqu'un auprès de moi pour me caresser, pour me parler tendrement.

... Mais, tout de même, je suis bien contente que Ludovic aime Bébé à l'avance. Heureux Bébé ! je prévois qu'il aura véritablement deux papas.

V

MATERNITÉ

... Pour la première fois depuis hier, depuis mon accouchement, j'ai obtenu d'être laissée seule, avec Bébé près de moi. J'ai dit que je me sentais bien, que je voulais profiter de ce que la fièvre me quittait pour écrire à maman. En réalité, j'avais envie de causer sérieusement avec moi-même, d'être un instant débarrassée du docteur, de la nourrice et surtout de mon mari.

Donc, vers trois heures, j'ai quitté la maison conjugale.

Mon mari! Il a été bien excellent, pourtant, le cher garçon, pendant ces dernières épreuves. L'ai-je assez tourmenté, depuis des mois, avec mes bizarreries d'humeur! Il souriait toujours, affectueusement, presque paternellement, comme si mes caprices le réjouissaient, en lui rappelant chaque fois que j'allais être mère, qu'il y aurait bientôt un petit être nouveau dans la maison, remuant, criant, vivant, — un petit être qu'il avait fait.

Car, pas un instant, le pauvre Jean n'a conçu de doutes sur sa paternité!

Et j'avoue que sa confiance, sa joie m'irritaient. Tous ses mots de tendresse et d'espoir revêtaient, du fait de son erreur, un aspect comique, ridicule, qui me les faisait prendre en haine, et un peu aussi celui qui les disait.

Croirait-on que cette exaspération nerveuse a failli, deux ou

trois fois, m'arracher mon secret? Oui, deux ou trois fois, j'ai failli lui crier :

— Tais-toi! Ce n'est pas de toi que je suis enceinte; c'est de Ludovic, entends-tu? De Ludovic, Ludovic, Ludovic!...

Et je me pelotonnais en boule dans ma chaise longue, pour ne plus entendre ce que me disait Jean, pour bien penser à l'absent...

C'était lui, pendant ces longues heures d'immobilité et de claustration, lui, le vrai père, que j'aurais voulu près de moi; il m'aurait distraite et calmée en prononçant ces mêmes paroles qui me semblaient grotesques, presque odieuses, dans la bouche de Jean. Mais il était loin, lui. Comme chaque hiver, il avait quitté Paris; il est à Nice, à Cannes, à Hyères; je ne sais même pas où. Car il ne m'écrit pas, par prudence, dit-il. Il prétend que les lettres adressées à une femme mariée sont infailliblement découvertes par quelqu'un de la maison : les domestiques ou le mari. Sage réserve, peut-être; mais quelle désolation pour moi, pendant que j'étais énervée et malade, de ne recevoir aucune nouvelle du père de mon bébé!... Oh! l'horrible, l'horrible aventure, au fond, que la maternité dans l'adultère!...

Celles qui n'ont pas passé par là ne peuvent imaginer les souffrances qu'on endure. La joie d'être mère, lorsque l'enfant est encore une petite chose qu'on ne saurait aimer, n'est-ce pas surtout de sentir que le frisson de tendresse reçu de l'Ami s'est réalisé, s'est fait chair dans nos entrailles, qu'un peu de lui-même palpite en nous? Et l'on voudrait alors se réfugier dans ses bras, lui dire :

— Vois comme je suis nerveuse, comme j'ai mal, comme j'ai envie de pleurer!... C'est ton baiser, mon aimé, qui me travaille mystérieusement. Reprends-moi, serre-moi contre toi. Caresse-moi, embrasse-moi, console-moi. Je souffre à cause de toi; mais j'aime cette souffrance qui me vient de ce que nous nous sommes bien aimés!

Hélas! dans la maternité adultère, l'homme qui s'agite autour de notre souffrance, qui se fait honneur d'avoir, en nous, fait regermer sa propre vie, ne nous est rien, en tant que mère. Les propos de consolation ou de tendresse qu'il nous tient nous sont aussi indifférents que ceux du médecin, et encore le médecin ne les aggrave-t-il d'aucune prétention paternelle... Chaque mot que l'autre nous dit, où perce cette prétention odieuse, blesse les fibres les plus délicates de notre cœur; c'est un outrage à l'Ami

absent, une sorte de tentative de vol commise sur l'enfant, qui ne lui appartient pas, après tout... Et il faut refouler l'envie qu'on a de crier la vérité; pauvre être infirme qu'on est à ces moments-là, il faut encore se surveiller, être prudente!...

... J'ai largement payé, par ces derniers mois de grossesse, en tête à tête avec mon mari, les joies de mon infidélité.

Maigres joies, du reste! Quand j'y repense, je me moque de moi-même, ou bien je pleure!

Il faut que mon cœur ne soit pas pareil au cœur des autres femmes, ou bien qu'une malechance unique ait présidé à mon aventure. Car je ne puis pas croire que cette chose chantée par les poètes, décrite obstinément par les romanciers : l'amour adultère, soit la fonction bi-hebdomadaire que j'ai exercée durant six mois avec Ludovic.

Le déjeuner nous attendait; j'ai pris son bras.

Sur ma conscience, sur la tête de ma fille nouveau-née, je jure que ces six mois ne m'ont pas fait connaître une sensation de bonheur capable de payer la déchéance que j'acceptais et le danger que je courais. Le mariage, au moins, m'avait donné d'abord l'illusion d'être tendrement aimée; et maintenant encore je sens bien que Jean me garde, malgré tout, l'affection la plus sérieuse que j'aie rencontrée hors de ma famille... Tandis que Ludovic!... Du premier jour au dernier, je n'ai pas songé un instant à lui demander de la vraie tendresse, du dévouement; j'étais pour lui une distraction appréciée, voilà tout... De mes visites avenue Montaigne, il reste à l'actif des souvenirs quelques minutes de libertinage! — Je les goûtais alors, puisque, malgré l'affreux vide où cette liaison laissait mon cœur, j'y retournais!... Aujourd'hui, la souffrance morale, la douleur corporelle ont sans doute anémié mes sens... Car c'est avec dégoût, avec horreur presque, que je me souviens de cette prostitution...

J'ai retiré ma fille de son berceau ; j'ai pris dans mes mains ce rouleau de chair et de langes ; je lui ai parlé ; je lui ai dit :

— Pauvre petite ! te voilà venue au monde bien tristement, avec l'estampille d'un mensonge. Tu es née du caprice combiné d'un Parisien égoïste et d'une Parisienne désœuvrée... Je vois bien que, par bonheur, leur accouplement t'a fait un corps solide et sain : mais quelle âme t'aura-t-il faite, hélas ! Nous ne pensions guère à toi le jour où nous t'avons conçue ! Oh ! pauvre petite ! maintenant que tu es née, je t'aime bien tout de même, et je voudrais me faire pardonner de toi toutes ces saletés compliquées qui t'enveloppent, dès ta naissance, plus étroitement que tes langes. Je t'élèverai de mon mieux, je te le promets. Je redeviendrai chaste, auprès de toi, pour que tu puisses respecter ta mère, quoiqu'elle ne mérite guère ton respect. Je m'efforcerai de te donner le goût de la vie simple et régulière : entre le libertinage et toi j'accumulerai tous les obstacles : surveillance étroite, conventions mondaines, religion... J'aime mieux que tu sois bornée, bourrée de préjugés, bigote — pourvu que tu restes ce que ta mère n'est plus : une honnête femme !

. . . . . .

Marcel Prévost.

TEMPLE D'AMOUR[1]

(Suite.)

Avec William j'ai pu jouer l'ami déloyal sans scrupule. Sans doute est-ce une dégénérescence de sens moral, propre à nos sociétés viciées, qui prête à l'amant cette audace d'imposteur contre le mari ? Le mari ! on ne lui a pris qu'une part de chair et d'imagination, sa propriété légale sans doute, mais dont il était passionnellement indigne, puisqu'un autre sut se faire préférer. Cette conscience de supériorité chez l'amant n'excuse pas, mais diminue la forfaiture. Ce vaincu, en somme, n'avait qu'à mieux se défendre. On lui ment moins par dissimulation que par pitié chevaleresque. Est-ce qu'on frappe un homme à terre ? Mais l'enfant ?... Le fils ?... Ce n'est plus une loi de morale sociale et codifiée que nous violons à son préjudice, c'est le sentiment le plus divin par tout ce qu'il peut contenir de vénération et d'idéal. Songe à ce que représente une mère, jeune encore et jolie, pour un cœur d'adolescent aimant et pur comme ton George. Toi-même, vierge toute naïve, si tu avais appris que la tienne eût failli ?... — Peut-être, l'enfant étant une fille, me sentirais-je moins lâche. Mais cette parité de sexe entre le fils et le père lui constitue sur toi, sur toi toute, une sorte de droit nouveau, imprécisable, plus haut que la puissance conjugale, et qui m'écrase. Cachons-nous, cachons-nous bien, parce que je ne peux plus me passer de toi ! Notre faute, du jour où il la connaîtrait, deviendrait le plus monstrueux des crimes. Seulement ne me force pas à fréquenter George... Je nous verrais trop vils devant lui.

Elle le considéra un instant, avec un sérieux inquiet, comme craignant qu'il ne déraisonnât. Leurs lèvres se touchèrent.

— Bête, va ! murmura-t-elle, tu m'as donné le frisson.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 29 Janvier.

. . . . . .

Maintenant, comme la précédente fois où ils avaient eu déjà des conversations presque pareilles, elle épinglait sa voilette vivement devant la glace. Elle chercha dans le petit sac suspendu à la monture de l'écran, le sac de soie ancienne à fleurettes roses sur fond vert-Nil, une boîte d'or arrondie, en tira une houpette minuscule, puis, dans une adorable courbure du bras, en trois coups de main agiles sous la voilette relevée, elle se refit le teint. Clessé avait repris sa pose d'aveulement dans les coussins du divan turc. L'exquise silhouette se profilait devant lui sur un paravent japonais où deux oiseaux à aigrettes fabuleuses, brodés en relief d'or, s'envolaient vers des horizons cramoisis, nuagés de noir. Le jour revenait plus clair par les rideaux en mousseline de l'Inde, fleuris de soies multicolores. L'averse avait cessé. Un promeneur, dont le pas sonnait sur l'asphalte de la rue déserte, s'arrêta à hauteur des fenêtres pour tourner la page d'un journal. Alors, tout en savourant des yeux cette grâce de femme, Clessé eut l'hallucination momentanée que George avait passé là, derrière eux, et que, du trottoir, au travers des vitres, il avait reconnu sa mère. En même temps, par une dérision d'antithèse, il entendait cette voix du fils, terrifiante de douceur, qui demandait :

— Vous sortez, petite mère ?

— Oui, je vais aux sœurs du Calvaire pour un de mes pauvres. Inutile de me suivre : on n'y reçoit pas les hommes.

VII

Elle prit un fiacre devant le ministère de la guerre, donna au cocher une adresse boulevard de la Tour-Maubourg, à quelques numéros de la sienne, et où, de chez elle, on ne la verrait point descendre. Dans le trajet, elle se répéta les paroles de Clessé ; aussitôt, elle s'affirma qu'il avait tort ; qu'il exagérait tout au moins ; et que lui-même le reconnaissait sans doute au fond, puisque la liaison subsisterait. L'habitude de ne se retrouver qu'en présence de William, après chacun de ses rendez-vous, lui laissait, à refranchir son seuil, l'insouciance des actes qui sont entrés définitivement dans l'ordonnance journalière de la vie.

George l'attendait sur le palier de l'entresol, accoudé à la rampe

de fer forgé, la cigarette aux doigts. Elle eut un sursaut de peur subite, irréprimable, à voir cette tête brune, penchée sur le vide, au-dessus d'elle, dans le jour assoupi de l'escalier.

— Vous êtes en retard, petite mère!... un peu mouillée, n'est-ce pas? Vous aviez oublié l'encas. Deux minutes d'averse encore, et j'envoyais un domestique vous le porter.

Elle répondit d'une voix qui s'enrouait tout à coup :

— Non, mon George... je n'ai pas reçu d'eau, j'étais à l'abri.

Il s'assura, en tâtant la manche, que l'étoffe véritablement était sèche.

— Vous vous serez enrhumée tout de même. Un tissu si léger! Comme vous voilà rouge!... Vous avez couru!... Tenez, ma mère, votre peigne s'en va!

Et, en effet, le peigne d'or, ocellé de rubis, qu'elle portait à la nuque, ne mordait plus au chignon lâché. D'un geste respectueux, le fils s'apprêtait à le rétablir. Elle le devança, sentit tout de suite, au toucher de son gant, que la coiffure, en arrière, s'effondrait. Elle en eut un frisson de tout le corps ; il lui sembla que le plancher cédait sous elle. George ne comprit pas son trouble et, à la dérobée, l'embrassa. On entendait le pas clochant de James derrière une porte, celle de la salle de billard qui avait accès sur le palier. La porte mollement s'ouvrit. Son baiser déposé, George, dans une spontanéité ingénue, s'exclamait :

— Comme vous sentez bon ce matin, ma mère!

Alors, trompée par l'apparence sérieuse de James, elle se vit tout à fait devinée, de son beau-frère maintenant, de son fils plus tard.

Elle eut un hoquet de rire :

— Tais-toi, fou! lança-t-elle à George, et elle fit le mouvement de fuir dans la montée de l'autre étage.

Mais James, de son unique main d'hercule, agrippa la fugitive au poignet sur la première marche.

— Voyons, qu'on respire ça, nous aussi!

Il approcha son menton gras, rasé de frais, de cette joue tremblante. Puis George et lui s'épanouirent ensemble, d'une même gaieté émue, comme à quelque honnête tableau de bonheur familial.

Elle échappa à l'emprisonnement de cette large main, escalada d'un trait tout l'étage. James vit la silhouette rapide se perdre dans l'énorme spirale. A l'enjouement succéda sur son visage

une longue expression de tristesse pensive. Ne fut-ce point cette même Hélène qui, une autre fois, jamais oubliée depuis, en ce même Paris, s'évada pareillement de son étreinte?... Oh! pourquoi venait-il encore de froisser la sensitive?... Et, pour renfoncer les pleurs, pour s'absoudre aussi peut-être de ce qu'il supposait son simple tort, à lui, et quelque dernière débilité de son vieux cœur, il prit George par l'épaule et, très doucement, s'appuya sur l'enfant en regagnant le billard.

A table, Hélène se tut; James aussi. Par intervalles, douloureusement, à la dérobée, l'aîné regardait ses fleurs de Port-Louis, fraîches comme la veille pourtant, mais délaissées dans leur surtout de vermeil en l'encognure perdue d'un vieux buffet, et il pensa que, par sa faute bien sûr, elles avaient mérité cet exil.

William, remarquant le mutisme absorbé de sa femme, maugréait:

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? En voilà une figure d'enterrement!

Il ne la tutoyait que dans ses bourrades.

Baissant les yeux, elle s'excusa:

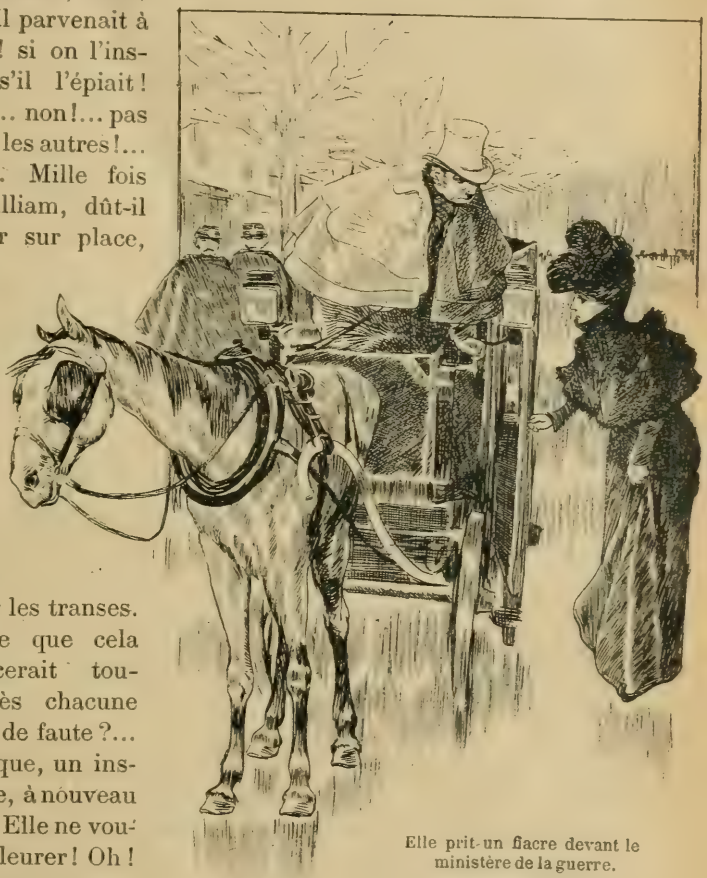
— J'ai la migraine!

A cette intonation du mari, à cette réponse de l'épouse, George répondit par une expression plus pénétrante du regard. Ainsi, tout petit garçon, à Port-Louis, interrogeait-il silencieusement sa mère, lorsque, dans ses instincts de tendresse intelligente, il supposait que William l'avait blessée.

Enfin, elle put se délivrer d'eux, rebuta son fils par un prétexte, courut à sa chambre, s'enferma.

Ce silence à table, bien qu'elle se fût très vite rassurée sur les physionomies, avait achevé l'angoisse intime. Seule, elle n'eut point de larmes. C'était la peur, — une peur qu'elle ne raisonnait pas, qui lui glaçait le sang, la tenait aux tempes, torturait son cerveau. Il y avait au chevet du lit un médaillon de sa mère, une miniature de Mme de Chevrières jeune femme, datée de 1850. Elle se souvint d'avoir pleuré devant ce portrait, après le premier péché d'amour. Elle souhaitait à présent le même accablement de repentir et ne le trouva pas. Elle s'invectiva tout haut, et sentit sur sa joue successivement le baiser d'Hubert et celui de George, et le second la brûlait. Hier pourtant, à les confronter l'un et l'autre, elle s'était vue si calme, si naturelle!... Sans doute parce qu'elle s'y préparait comme à un rôle. Mais cette rentrée tout à l'heure,

l'attente de George, ce rien qui aurait pu suffire à la dénoncer, cette observation sur le peigne tombant, sur la rougeur, sur le parfum ! Un autre jour... qui sait ? elle rapporterait avec elle l'indice révélateur, indéniable. S'il parvenait à découvrir ! si on l'instruisait ! s'il l'épiait ! Oh ! non !... non !... pas cela ! tous les autres !... pas lui !... Mille fois plutôt William, dût-il la piétiner sur place, ou James, quand même il l'écraserait de ses mépris ! Cette fois, cette première fois, elle en était quitte pour les transes. Mais est-ce que cela recommencerait toujours, après chacune des heures de faute ?... Et la panique, un instant apaisée, à nouveau la secouait. Elle ne voulait plus pleurer ! Oh ! ce noir dans sa pensée !... ces ténèbres dans les yeux !... Elle s'abîma le front dans l'oreiller, l'oreiller d'épouse insoumise, où, depuis quatre années, sans défiance du mari, elle dormait seule.



Elle prit un fiacre devant le ministère de la guerre.

— George ! mon George !

Elle craignit aussitôt d'avoir appelé trop fort, qu'il n'entendît et qu'il ne vînt.

Mais pourquoi ce délire aujourd'hui, et jamais avant ? George

absent, toute à l'amour, elle ne consentait point à son ignominie. Cela n'était jamais entré dans sa pensée, que l'enfant pût savoir. A l'annonce du retour, elle espérait encore, présomptueuse, concilier pour lui ses apparences d'épouse et ses secrets de maîtresse. Et voici que soudainement, pour une parole en l'air, pour une attitude — moins que cela encore — affolée, elle venait de percevoir l'horreur de ce dualisme, de sa double duplicité. Fallait-il dire adieu à la douce habitude de l'amour sans remords ? Pourquoi, dans une passion si folle, retrouvait-elle cette conscience tardive ? Adultère, elle avait si longtemps tout bravé. Les terreurs maternelles empoisonneraient donc à jamais sa sécurité d'amante !

— Mon George ! ah ! mon petit George !

Et demain ?... demain ?... Est-ce que la crainte de l'un n'irait pas amoindrir son amour pour l'autre ? Devrait-elle se restreindre dans le don de soi, ou souffrir des caresses d'Hubert, ou le faire souffrir, lui, en lui appartenant moins ? Oh ! ne plus aimer Hubert, ou seulement ne plus l'aimer tant... à cause de George ! Non ! non ! cela était impossible ! cela ne pourrait pas être ! Alors, elle en voudrait à son fils de troubler des félicités acquises ? Elle haïrait son fils chaque fois qu'il l'interrogerait, comme on hait au fond de soi ceux qui vous contraignent à mentir ? Et cette hypothèse lui apparaissait plus intolérable encore que l'autre. Non ! en vérité, avant ce matin-là, l'enfant gâtée, mais réfléchie toujours qu'elle était restée, ne soupçonnait point une telle abomination mentale !...

La glace de tout son sang se fondit. L'effusion venait enfin. Elle se roula sur l'oreiller, sanglota, sanglota.

— Hubert ! sauve-moi !

Un doigt discret cognait à la porte. Elle ne répondit point d'abord, se frotta les yeux violemment de son mouchoir, se leva. Un nouveau coup, plus insistant, retentit dans le silence de la chambre. Elle fit : « Entrez ! » d'une voix mourante.

C'était George... Il vit les paupières rouges et gonflées et que, sur le lit affaissé, il y avait eu le poids d'un corps.

— Vous souffrez, ma mère ? demanda-t-il avec une sollicitude très tendre et très grave.

Elle répondit de son mieux :

— Un peu !... ce n'est rien, mon ange ! N'aie pas peur, toi, n'aie pas peur !

Elle s'était assise. Il marcha vers elle, se pencha, les deux

mains aux bras du fauteuil. Il la regarda, le visage dans le visage, cherchant l'endroit du mal, et elle se crut une seconde fois prête à défaillir sous la honte. Lentement, George ployait ses deux genoux contre elle.

— Vous avez pleuré... beaucoup... Vous pleurez encore... Ma mère, il y a quelque chose... Est-ce quelque chose que je ne peux pas savoir ? Confiez-le-moi tout de même, à moi tout seul. Je suis un homme aujourd'hui. Mon oncle James vous l'a dit hier. Racontez-moi vos chagrins, petite mère !... je vous en supplie. Ne sommes-nous pas les deux qui nous comprenons le mieux au monde ?...

Elle le prit par le cou, l'attirant passionnément, comme la veille, mais maintenant pour qu'il se tût. Elle se berçait elle-même à le bercer. Quand il n'était qu'un baby choyé, là-bas, n'endormait-elle pas ainsi avec lui ses rêves de jeune femme ?

Alors George, ayant cru deviner, bien avant le retour ici, par certaines déductions à lui, ce qui si souvent à Port-Louis contristait sa mère, tout bas, dans l'oreille, comme une chose qu'elle devait à peine entendre, demanda, pour ne provoquer, hélas ! qu'une recrudescence de sanglots :

— Est-ce que c'est mon père qui vous fait de la peine ?

VIII

C'était une matinée d'avril, toute vivifiante, sous un fin soleil qui pénétrait le Bois de clarté blonde. La pluie de la nuit avait détrempé le sol sans l'alourdir. Les pousses vert tendre pointaient partout, crevant le bourgeon. La terre humide et les jeunes sèves, en confondant leurs émanations, mettaient dans ce coin de nature un peu factice une atmosphère de fraîche sensualité. Deux alezans de selle, l'un rubican, l'autre doré, musclés et luisants comme des hacks de courses, ayant franchi la porte Dauphine, s'enfonçaient dans le bois par une contre-allée. A une bifurcation de routes cavalières, Clessé étendit le bras : il indiquait à son compagnon le couvert transversal où précisément disparaissaient des croupes de chevaux dans un poudroiement de soleil.

— C'est par ici que Love, il y a deux ans, s'emballa.

Il tapotait, en manière de flatterie, l'encolure de l'alezan doré.

— Love, continua-t-il, n'était point, en ce temps-là, assagi

comme vous le voyez. Nous eûmes, votre père et moi, pour Mme Wamont, quelques secondes d'anxiété cruelle. Mais Love s'arrêta quand nous croyions déjà l'accident inévitable ; il venait de se déferrer. J'ai ramassé le fer, on prétend que ça porte chance. Il est au mur de ma chambre sur un écusson.

— Ah ! fit George, je ne l'avais pas encore remarqué.

Clessé se mordit la lèvre. Une fois déjà, en s'adressant à George, il lui était advenu de dire : « Chez moi, rue de Villersexel... » Et, George s'étonnant, il avait dû se rattraper tant bien que mal sur quelque confusion avec un précédent domicile. Mais, dans une circonstance comme dans l'autre, il y avait moins inadvertance passagère de sa part que léthargie de la mémoire. Devant George maintenant, surtout depuis que les rendez-vous avec Hélène s'espaçaient davantage, il sentait peu à peu la notion de son ancien rôle lui échapper. Dès que la vérité des souvenirs se reprécisait dans son imagination, il en arrivait à se demander, comme jadis à sa première rencontre avec l'enfant, si quelque illusion ne se jouait point opiniâtrement de son cerveau. Etait-ce bien le même homme qui protestait solennellement deux mois auparavant contre la simple hypothèse d'une intimité future avec le fils de sa maîtresse ? Oui certes, le même Clessé ! et conduit là malgré lui par la fatalité d'une évolution plus impérieuse que sa conscience même.

Au commencement, en effet, fidèle à sa volonté d'honnête homme, Clessé évita George Wamont ; il ne put lui opposer que de la réserve sans froideur. Le jeune Mauricien, insensiblement, discrètement, l'avait recherché rue de Bourgogne, au Palais-Bourbon, jusqu'à son club, s'autorisant des relations de sa famille pour forcer la serviabilité et la sympathie. Tout en Clessé attirait George : l'intelligence, la situation, les manières, l'opinion élogieuse des siens, peut-être encore un instinct latent, presque physique d'hérédité. N'a-t-on point remarqué souvent chez les mères la contre-partie de ce phénomène ? Quand elles ont un fils unique et qui leur ressemble beaucoup, leurs affinités d'amies iront à la femme qui aurait pu faire pour ce fils, avec plus ou moins de vertu, la maîtresse idéale. Clessé, de son côté, subissait inconsciemment des influences de jour en jour plus précises, plus insistantes. D'abord, il avait eu contre George d'insurmontables révoltes de loyauté. C'était prévu. Hélène et lui continuèrent de se voir furtivement rue de Villersexel. Mais tout à coup

leur tête-à-tête manqua de jeunesse et de folie. Ce ne semblait point être chez l'homme désenchantement de son amour : non, plutôt un besoin subit, irraisonné, que cet amour ne fût plus tout à fait le même désormais. Hélène avait beau conserver l'allure, la fraîcheur, la mise coquette de la trentaine, George affichait impitoyablement les quarante ans. Clessé fuyait cette évidence, mais, avec moins de passion, il se voyait maintenant des formes de tendresse nouvelle, comme si ce fils, redouté auparavant par l'adultère, avait mis entre la mère et lui dans le sentiment quelque chose de mystérieusement conjugal. Le mensonge subsistait, mais déplacé, voilé par d'imprécisables atténuations. Le cœur était toujours aussi aimant, la pensée aussi constamment dirigée vers la femme aimée : pourtant, une fois, Clessé manqua de parole à un rendez-vous de cinq heures pour accompagner George au salon de peinture de son cercle. Chaque nouvelle que l'adolescent lui apportait d'Hélène le faisait tressaillir ainsi qu'un amoureux récent ; pourtant, à la fin du mois de mars, il constata avec stupeur n'avoir pris qu'une fois dans le mois le chemin de sa garçonnière, sans que ce ralentissement d'assiduité eût marqué un vide sensible dans sa vie morale. Dans les premiers temps, à entendre George énoncer certaines phrases avec son air de candeur juvénile : « Une sainte comme ma mère !... Ce sont des sujets que ma mère ne peut pas comprendre !... Voilà des livres qu'elle ne doit pas lire !... » Clessé, soufflété par le souvenir, se sentait du rouge aux joues. Mais plus tard, George eut une autre

Elle s'abîma le front dans l'oreiller.

façon de lui dire : « Monsieur de Clessé, ma mère est triste, triste !... Mon oncle James n'est pas bien gai de son côté... Venez donc plus souvent à la maison. Il n'y a que vous pour y mettre un peu de vie. » Et aussitôt, sachant bien la véritable mélancolie d'Hélène, que c'était un remords de mère autant qu'un regret, Clessé aimait ce fils davantage pour se trouver avec lui en telle communion de sollicitudes. Tout de suite, il accédait à l'invitation, suivait son jeune ami boulevard de la Tour-Maubourg, comme auprès de quelque chère convalescente dont lui seul aurait connu le vrai mal. A revoir George prendre avec Hélène ses privautés filiales, si caressantes, Hubert ne ressentait plus cette nervosité jalouse du premier soir, ni cette exaspération d'amant exclusif et dépossédé, ni même une contrition violente au fond de l'âme pour avoir antérieurement souillé cette chair maternelle, à peine un vague chagrin de ne pouvoir donner ouvertement, devant George, sa part de baisers en fils aîné, ou devant James, en époux avéré.

Cette inclination réciproque des deux jeunes hommes n'était un secret pour personne chez les Wamont. A son père et à son oncle, George ne parlait guère que de Clessé. A Hélène, la première question de Clessé était sur George. William s'en réjouissait comme d'une chose particulièrement heureuse et toute logique. Malgré la différence d'âge, George n'avait-il pas le sérieux et la compréhension d'un homme fait ?...

James, par intervalles, se montrait ombrageux. Un soir qu'il restait seul avec sa belle-sœur, il avait eu cet aveu significatif : « Je me croyais jusqu'ici le plus grand ami de George... j'enverai bientôt M. de Clessé ! » et il n'ajoutait plus un mot, deux heures durant. Souvent, maintenant, des accès de taciturnité le prenaient, ou bien des brusqueries imprévues comme celles de William. Il aurait dû regagner Port-Louis en avril ; il arguait de prétextes interminables pour différer le départ.

Hélène, elle, se devait par amour-propre d'applaudir à un tel résultat. Pourtant, elle n'avait pas manqué l'occasion d'insinuer à M. de Clessé avec une ironique douceur :

— Eh bien, et cette fameuse impossibilité de fréquenter George ?

Et Clessé avait répondu :

— Ne vous moquez pas trop de moi, ma chère !... Un rallié... comme en politique !

Donc, par cette jolie matinée d'avril, sous les suggestions colorées de la lumière et du décor printanier, Hubert de Clessé et George Wamont, ayant laissé leurs montures au petit trot, chevauchaient botte à botte. Cet alezan doré, baptisé « Love », que Clessé montait et dont il caressait du plat de son gant l'encolure frémissante, c'était l'ancien cheval de selle de Mme Wamont ; elle le lui confiait quelquefois ainsi depuis l'arrivée de George. Clessé se ressouvenait de troublantes chevauchées dans ces mêmes allées et il regardait George. La vision de la femme aimée disparaissait sous la vision gravement souriante de l'éphèbe, peut-être par un excès même de leur ressemblance. Clessé avait pénétré sous cette enveloppe de charmante virilité une âme absolument pareille à celle d'Hélène, une âme neuve, mais telle que nul mensonge ne semblait devoir jamais l'altérer. A contempler George, à l'étudier, à vivre ainsi près de lui, l'ancienne ivresse se muait en délices si saines qu'il pensait goûter en ces moments-là l'entier épanouissement de son amour.

Ils pouvaient discuter ensemble sur tout : politique, religion ou vie mondaine ; il trouvait en ce fils toutes les idées de la mère, c'est-à-dire des idées très rapprochées des siennes et, en outre, affermies, affinées par une intelligence supérieure d'homme. Jamais il n'avait mieux apprécié les vraies séductions d'Hélène. Des associations d'images, la griserie de l'heure et du lieu lui rappelaient bien sa première ivresse. Mais le présent lui criait une si grande abomination du passé qu'il se refusait à y croire. Non ! Hélène n'avait jamais eu de lui que la pleine effusion du cœur, celle qu'il se sentait prêt à donner à George. Cette obsession de la jeunesse d'Hélène qu'il avait tant rêvé connaître, n'en avait-il pas près de lui une façon de résurrection morale ? Il ne regrettait plus tant ses désirs rétrospectifs : sans doute, Hélène, jeune fille, ne lui aurait inspiré qu'un sentiment très pur...

Ils mirent les bêtes au galop. Quelqu'un qui suivait dans leur ligne, à une allure plus allongée, héla Clessé d'un timbre amical. L'ancien enseigne de vaisseau se retourna, le poing à la croupe de son cheval. Les trois bêtes, reprises, s'arrêtèrent sur un même front, comme après une charge de parade.

— Bonjour, Clessé !

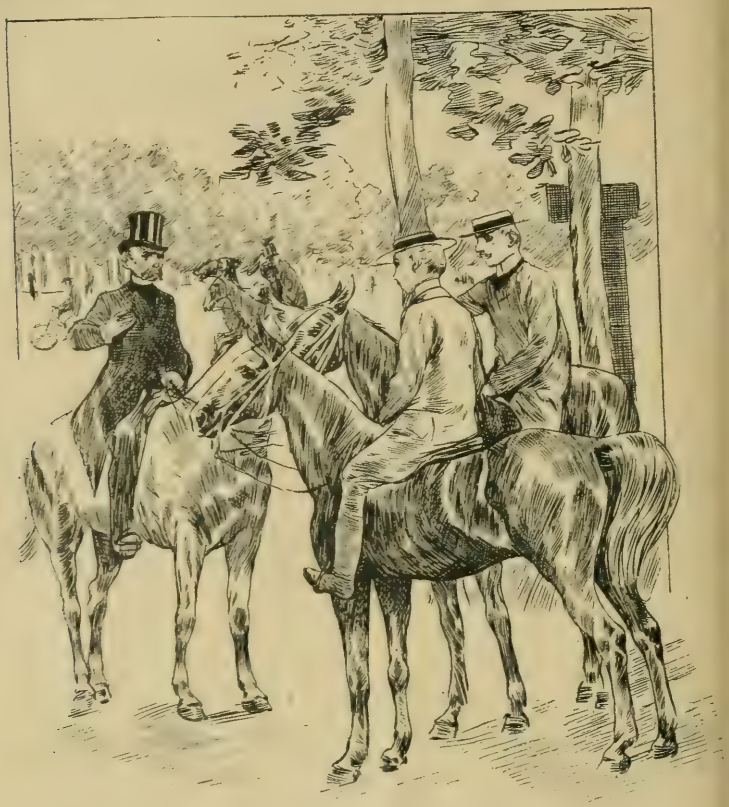
— Bonjour, colonel !

Et dans un geste élargi d'orgueil fraternel, Hubert de Clessé présenta son jeune ami au vieil Esparsac.

— M. George Wamont, le fils de nos amis Wamont, un peu votre cousin !

— En effet, grommela l'ancien entre ses dents.

George s'excusa d'avoir différé si longtemps sa première visite.



Nous nous retrouverons cet été à Dinard.

L'autre répliqua par une phrase brève de politesse. Evidemment, il n'attachait qu'un prix infime à ce cousinage, légué à sa femme par les Chevrières. Ses préjugés les plus tenaces protestaient contre la roture du nom de Wamont, contre cette nationalité étrangère subie d'abord et ensuite conservée, contre l'homme et le spéculateur, si respectables qu'ils fussent l'un et l'autre. Cependant la première et très rapide inspection qu'il avait passée

de la personne de George semblait sur le coup contrebalancer ou atténuer chez lui les préventions acquises. Ce fut sans hostilité et seulement avec une retenue prudente qu'il ajouta :

— Nous nous retrouverons cet été à Dinard. J'ai loué la villa des « Abîmes », dans la Malouine. Elle est voisine de la vôtre.

— Mes parents, monsieur, répondit l'adolescent avec une inclination de buste d'une grâce infinie, seront on ne peut plus flattés de ce voisinage.

M. d'Esparsac eut encore, par habitude ou par instinct, la physionomie de l'homme à qui cela n'importe guère; puis, dans sa moustache, pour Clessé seul, il murmura :

— Pas mal, ce petit Wamont!... De l'œil, du sang, de l'assiette en selle... Dommage qu'il soit Anglais et fils de l'autre.

Je venais vous proposer une chose.

Enfin, comme s'il avait achevé brusquement d'être conquis, il continua d'un ton d'affabilité gaillarde :

— Nous rentrons à Courberive pour la fin de mai. Nous y passerons un ou deux mois avant Dinard. On a prolongé Paris cette année à cause de l'enfant. Mon ami Quintestang veut donner une sauterie blanche, après Pâques, pour les dix-huit ans de sa plus jeune fille qui est une contemporaine d'Yvonne.

Là-dessus, il prit congé, avec un adieu de la main.

— Pardon, c'est précisément lui que j'aperçois... je vous quitte.

Et il piqua vers un quatrième cavalier qui venait de couper l'allée devant eux, — silhouette bien familière aux habitués du Bois, le baron de Quintestang, un des héros de Castelfidardo.

— L'écorce est rude, mais l'âme saine ! fit Clessé à son compagnon de promenade.

L'adolescent acquiesça de la tête à cette opinion. Ils croisèrent quelques visages de notoriété boulevardière : le prince de Nieuil, la comtesse d'Aigues, La Flocellière encore alerte dans ses soixante-dix ans, et, ensuite, la rieuse Marfa Langhoff, des Variétés, en tandem avec le vaudevilliste Thumerel. Soudain, comme ils débouchaient sur l'allée de la Reine-Marguerite, Clessé eut une exclamation :

— Les Goas !

Une troupe à cheval, hommes et femmes, arrivait sur eux en plein galop. C'étaient les mêmes qu'ils avaient déjà aperçus à l'entrée du Bois ; Mme de Goas, une beauté brune et classique, légèrement empâtée, cette frêle et évaporée Christiane de Givrand, et, pour les encadrer l'une et l'autre, Nauphary, Guy de Goas et Gandemer.

Les trois jeunes gens, bien qu'il y eût près de dix-huit ans entre Gandemer et Guy de Goas, paraissaient d'un âge identique. Même des traits de visage tout autres, avec la coupe similaire des jaquettes, le port du chapeau, le retroussis de moustaches pareils, l'uniformité de coup de peigne, la même expression d'insensibilité et d'ennui figée aux commissures des lèvres, n'auraient point empêché qu'ils se ressemblassent comme trois frères. Sitôt reconnus, on ralentissait de part et d'autre pour se mêler dans un verbiage bruyant. On parla par politesse de Mme Wamont, et par ironie du « docteur Godineau », ensuite du ciel, du Bois, des gens. Christiane s'amusa de Mme d'Aigues pour sa liaison avec La Flocellière, et du petit prince de Nieuil pour sa récente équipée avec la belle Saintly. En même temps, l'étincellement vert doré de ses prunelles pétillait vers Clessé avec des provocations mystérieuses. Gandemer et Guy se tutoyaient. Mme de Goas, en indiquant Hubert et George d'une œillade significative, ricana quelque confidence, à sa gauche, vers Gandemer. George n'entendit point, ne devina point, mais il remarqua comme une particularité saisissante la façon dont l'homme et la femme venaient de s'entre-regarder. Puis tout à coup : « Bonsoir ! » et « Hop ! » et chacun de reprendre sa direction.

— Qu'est-ce que c'est que Mme de Goas? demanda George, sitôt qu'il se retrouva seul avec Clessé.

Il avait appuyé sur la phrase, gravement.

— Pardieu, vous la connaissez autant que moi!

— Et M. Gandemer?

— Un fat un peu trop riche et qui bâille de faire la fête.

— Ah!

Ce « ah! » rappelait certaine intonation de James, le soir de l'arrivée.

— Pourquoi cette question, George?

— C'est la troisième fois que je rencontre Mme de Goas. Dans les trois occasions, Gandemer l'accompagnait. Gandemer et Guy de Goas se disent « tu ». C'est tout naturel à moins que ça ne soit monstrueux... au cas, par exemple, où Gandemer serait pour la mère de Guy autre chose qu'un ami.

Clessé réprima un soubresaut sur sa selle. George le dévisageait.

— Avouez que c'est vrai!... que Gandemer est bien son amant!

— Vous rêvez!

— Godineau me l'avait déjà laissé entendre. Fred Houlton me l'a confirmé à Longchamp dimanche. Moi, tout à l'heure j'ai vu leurs yeux.

Clessé haussait l'épaule et souriait, affectant d'être incrédule. Godineau manquait véritablement d'autorité, et ce Fred Houlton, fils de Mauriciens, lui aussi, et directeur de la succursale anglaise de Southampton, connaissait si mal Paris! Mais le sourire de Clessé n'abusa point George dont l'œil s'aiguisait comme pour percer l'équivoque. Clessé, avec sa prompte sagacité, comprit que la négation brutale serait une défaite. Il louvoya, chercha un euphémisme.

— Cela a pu être. Qu'importe, en tout cas, si cela n'est plus.

— J'affirmerais très haut que cela est encore.

— Mme de Goas est veuve depuis quinze ans, libre de sa personne par conséquent. Soyons indulgents. Ils ne sont justiciables que de Dieu.

George un instant médita, puis d'une voix où tressaillait l'intérieure indignation :

— Hélas, non! Ils le sont aussi de l'opinion. La mère aurait dû, elle au moins, épargner ce rapprochement à son fils.

Clessé sentait son regard vaciller, comme si des éclairs de foudre eussent ébranlé toutes les images autour de lui. L'analogie le frappait d'un coup direct. Il attendait que la voix de George lui criât : « Vous aussi, malheureux! » Ses gants humides collaient aux brides sans les tenir. Les frayeurs endormies se réveillaient, et la constatation de l'illusion récente achevait déjà son vertige. Il se retrouvait aux prises plus cruellement que jamais avec l'implacable réalité. Amant de la mère, ami du fils! Était-ce double leurre? Sous quel égal pouvoir de charmes son cœur avait-il deux fois sombré? A peine sentait-il assez de lucidité pour coordonner présentement ses angoisses et ses raisonnements.

Puisque, sur des indices si fugitifs, George précisait le cas de Mme Goas et de Gandemer, n'aurait-il point déjà deviné l'autre crime, le leur, celui qui devait crever les yeux de tous?... Ce fut une seconde de torture mentale et de folie. George sans doute n'y prit point garde. Il tenait les regards ailleurs, dans le vide, comme s'il eût cherché de son côté à remettre en place ses idées. Ils firent ainsi un petit espace, sans paroles, puis l'adolescent murmura :

— Mes parents ne savent rien. Une femme honnête peut vivre cent ans sans voir ces choses-là. Mais tolérerai-je, moi qui ai vu, moi qui sais, que ma mère subisse un tel contact?

Après un deuxième silence, George ajouta, avec une énergie nouvelle dans la voix :

— Ma mère doit cesser d'être l'amie de cette femme... J'en parlerai à mon oncle James.

IX

Clessé écrivait à la lumière, dans son cabinet de travail, à l'entresol, rue de Bourgogne. Penché entre les piles de brochures et les monceaux de dossiers parlementaires, il rédigeait un rapport sur la solde des quartiers-maîtres. Dans la fièvre de l'idée ou des volontaires oublis, il avait omis de tirer les grands rideaux. Du trottoir opposé on pouvait reconnaître la tête courbée sous le globe laiteux de la lampe. Un moment il se redressa, tendit l'oreille à un bruit. Quelqu'un montait, mais qui ne s'arrêta pas à son palier. Sans doute un locataire de l'étage supérieur. La

maison très calme ne recevait guère d'étrangers, le jour tombé.

C'était soir de lundi saint; huit heures sonnaient à la pendule, et déjà, ayant dîné, il reprenait sa tâche.

George était entré dans ce cabinet à la fin de l'après-midi et Clessé avait subi devant le jeune homme comme une transe de gêne insupportable. Leur entretien de l'avant-veille le hantait en cauchemar.

Georges, familièrement, ingénument, en frère plus jeune qui s'intéresse à l'œuvre de l'aîné, avait regardé l'écriture raturée en haut de la feuille blanche.

— Vous travaillerez encore ce soir?

— Hélas!

— Je venais vous proposer une chose. Ma mère assistera au sermon de Sainte-Clotilde. Il y a eu tout ce carême, paraît-il, un prédicateur de choix, l'abbé de Montcalve. Nous serions allés la surprendre tous les deux. Vous savez comme elle est sensible aux marques de religion.

Sur l'instant, Clessé s'était vu prêt à répondre oui. Il lui coûtait d'être demeuré une semaine déjà loin d'Hélène. Ç'aurait été si doux, cette heure de recueillement à trois, entre elle et George! L'église! presque le ciel avec son étoilement de cierges et ses effluves troublants d'encens! Mais la voix du fils d'Hélène, si moelleuse qu'elle se fût faite, lui rappelait encore l'apostrophe récente contre Gandemer. Consentir à l'offre de George, n'aurait-ce point été raviver l'imposture, renouer plus cyniquement l'adultère, l'aggraver en raison du lieu par une manière de sacrilège? Et Clessé, en montrant la rame de papier noircie, les brochures éparses, le bec de plume humide au bord de l'encrier, avait fini par se dérober :

— Voici un rapport bien urgent... Il me tiendra jusqu'à minuit.

George là-dessus s'en était retourné, le laissant à sa rédaction.

Maintenant, huit heures venues, l'heure des prédications du soir, Clessé involontairement écoutait les rumeurs de la maison et de la rue. Sainte-Clotilde était si près! Y allant sans George, n'aurait-elle point l'idée de lui rendre visite au passage? Du moins, en défilant avec son fils en voiture sous les fenêtres (c'était la route la plus directe), pouvait-elle diriger ses yeux vers les vitres éclairées. Et peut-être, n'obéissait-il, lui, qu'à cette espérance puérile et fugitive, en laissant ainsi les cordelières des

grands rideaux suspendues à leurs patères. Une voiture stoppa devant la maison, le portail d'entrée se referma bruyamment et ce choc retentit dans le cœur d'Hubert comme à la toute première visite d'une femme longuement désirée.

On sonna deux petits coups saccadés à son palier. Déjà, il était sur pied. Ce fut moins une entrée qu'une apparition.

Cruauté de l'amour, fatale versatilité des consciences passionnées! Il lui sembla que ces cinq années de délices revenaient vers lui avec Hélène. Rue de Villersexel pourtant, cet hiver même, depuis l'arrivée de George, il s'était vu tellement près de la satiété! L'avant-veille encore, conquis par l'âme du fils, ne se promettait-il pas l'oubli de la chair, l'assagissement de sa tendresse? Était-ce pour la nouveauté de l'heure et du lieu (elle pénétrait si rarement ici)?... ou pour l'exquise témérité qui l'amenait ce soir? Ou bien la loyauté de raison se compliquait-elle en lui, malgré tout, d'une démence d'amour si invétérée que pour une cause très frêle, pour cette simple preuve qu'elle lui donnait de constance dans la folie, tout l'échafaudage d'honnêteté s'écroulât et qu'il se trouvât l'aimer davantage dans le danger présent, après s'être exécré de l'avoir trop aimée dans la sécurité passée? Il enveloppa Hélène d'un long regard voilé. A demi essoufflée par l'émotion, un peu rouge d'avoir monté si vite, avec la fossette souriante de son menton creusée au milieu du boa de plumes noires, elle se laissa entraîner vers un grand canapé d'Utrecht, en face du bureau de palissandre.

— Une minute seulement, mon adoré!... un bonjour sans me poser! J'ai peur ce soir qu'on ne me suive.

Il lui baisait la paume de la main par la fente du gant, humait les fines senteurs qui se dégageaient d'elle toute.

Elle bavardait :

— Pourquoi m'aimes-tu moins? Je sais bien, va, que tu m'aimes moins. Je suis toujours la même, pourtant. Je ne peux pas me priver huitjours de te voir.

Il protestait, s'enfouissant le front dans le duvet noir du boa. Puis, comme sous une préoccupation subite, il demanda :

— Et ton beau-frère?

— Précisément je voulais t'en parler. Sans doute il t'a semblé bizarre ces temps-ci? Ne t'inquiète pas trop. Il n'oserait pas formuler, même en imagination, une hypothèse contre nous. Il doit souffrir plutôt de jalousie réflexe. J'ai remarqué que

son changement d'humeur coïncidait avec le plus d'intimité entre George et toi. Si James m'a aimée un peu d'amour, comme j'imagine, cet amour-là, vois-tu, s'est transformé depuis longtemps, il s'est reporté tout entier sur mon fils. Là-bas, à Port-Louis, durant des années, ils n'ont vécu, pensé, agi que l'un par l'autre. Le sentiment nouveau s'est développé jusqu'au despotisme. James est devenu jaloux du cœur de son neveu, comme de celui d'une fiancée. George résume tout pour sa tendresse : le passé, le présent et l'avenir. Tu le lui disputes dans le présent. Il t'en veut, il m'en veut peut-être à moi aussi d'avoir favorisé ce penchant mutuel. Mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous deux, ce que pensera James ?

Et dans un joli rire de ses dents blanches, en lui tendant ses lèvres, elle ajouta :

— Je ne suis pas comme lui, je ne prends pas ombrage de mon fils.

Pourquoi, cette fois encore, mettait-elle George entre eux deux ? Le baiser donné, un nuage avait passé dans les yeux d'Hubert. Elle ne le vit pas. Elle jouissait trop intérieurement en ses vanités de femme à le retrouver son esclave. Elle aussi, par la perfide accoutumance, avait cru endormir son mal. Les premières fois, elle revenait de leurs rendez-vous avec un ébranlement de tout l'être. Puis, peu à peu, il n'en subsistait plus qu'un frisson moral et elle s'était senti de nouveau la force éventuelle du mensonge. Le péché était si doux et tout la persuadait tellement que George ne le connaîtrait jamais ! Si par la présence du fils, par l'emploi quotidien de sa maternité, le besoin de cœur qui, jusque-là irrésistible, la poussait vers l'amant, s'était par degrés ralenti, il survivait en elle un second besoin, comme une volonté romanesque de demeurer quand même la maîtresse de cet homme, de ne point abandonner au hasard d'aventures banales ce qu'elle avait si certainement et si royalement possédé. Elle posait son coude sur l'épaule d'Hubert, lui effleurait la joue des plumes noires et des coquillés en chantilly de son manchon.

— Fous que nous sommes ! s'écria-t-elle tout à coup, on nous voit d'en face !

— Oh ! en face, c'est l'ancien hôtel des Valfriant. Il est à vendre. Personne n'y habite.

Cependant elle s'était approchée de la croisée par côté, avec circonspection, pour se rassurer elle-même, et promenait un coup

d'œil rapide de la façade obscure à la rue mal éclairée. Elle eut un second cri, à peine articulé celui-là, un cri rauque de stupeur et d'épouvante. Embossé dans le portail, sous un retrait d'ombre, un individu de haute stature, aussitôt reconnu malgré son collet levé, épiait la fenêtre.

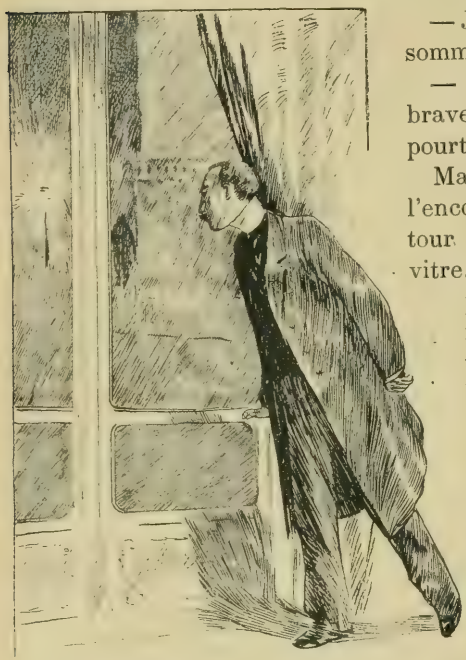
Livide, comme une morte, crispée d'effroi, Hélène recula d'un bond dans l'angle du mur.

— James ! c'est James ! nous sommes perdus !

— Allons donc ! fit Clessé bravement, aussi pâle qu'elle pourtant.

Masquant son corps dans l'encognure, il hasardait à son tour un regard à travers la vitre. L'homme déjà n'était plus là. Mais, au tournant de la rue Las-Cases, une silhouette à houppelande disparaissait, boitant bas...

... Quand la femme se fut enfuie, affolée, cherchant en vain le prétexte dont arguer le lendemain, Clessé s'effondra sur son bureau, le front dans ses deux poings.



Il hasardait, à son tour, un regard à travers la vitre.

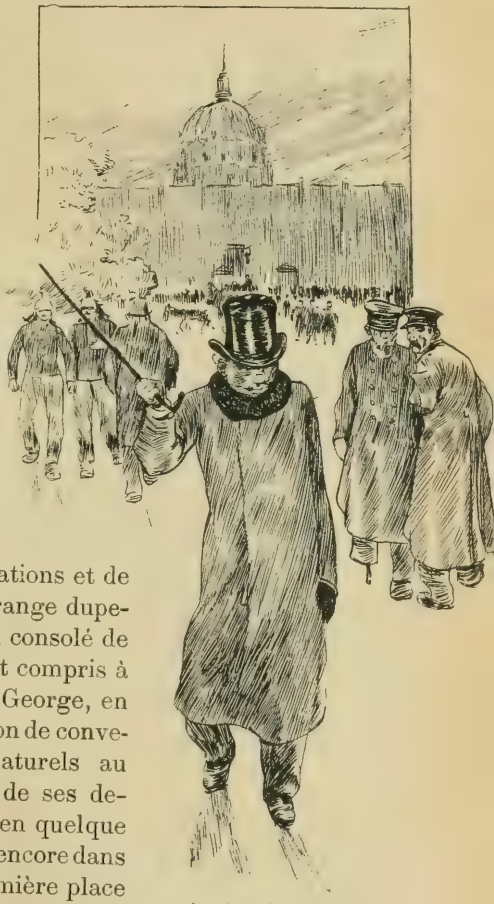
James entré dans leur secret, n'était-ce point George déjà qui s'en rapprochait ?

X

Sans se tromper d'un mot, Hélène avait exactement défini le premier état des pensées de son beau-frère.

Lorsque l'aîné regagnait l'île avec son neveu à l'automne de 1889, c'était bien tout son passé et tout son cœur qu'il emmenait dans cet enfant : un peu plus que « les yeux de Nène », le

souvenir de mille choses désirées ou souffertes en silence pendant quinze ans. Dans cette âme à la fois rude et affinée, expansive et close, un autre instinct avait germé, paternel par la protection, presque amoureux par les prévenances. En George, les virilités d'intelligence, les féminéités du sentiment lui représentaient comme le symbole vivant, enchanteur, de l'union irréalisée, la perpétration honnête et superbe du rêve si longtemps caressé et auquel finalement, par un effort d'héroïsme, il s'était dérobé. Tout ce qu'il portait en lui de forces pensantes et agissantes se vouait dorénavant à ce neveu. Il voulait l'imaginer son fils. A Maurice, seuls, ils s'étaient si bien imprégnés l'un de l'autre, avaient créé entre eux une telle affinité de sensations et de jugements que l'homme — étrange duperie du cœur ! — s'était à demi consolé de la femme en se voyant aimé et compris à ce point par l'enfant. Quand George, en discourant, plaçait par obligation de convenance filiale ses auteurs naturels au sommet de ses affections et de ses devoirs, James souriait comme en quelque secrète réticence. Il acceptait encore dans les affections de George la première place pour Hélène, mais la seconde assurément n'appartenait plus à William.



La tête dans les epaules, sa canne au poing.

Au retour en France, l'oncle se promettait mille félicités nouvelles, une communion plus intime avec la mère pour toutes les charges dans lesquelles il l'aurait si complètement suppléée. Il arrivait en victorieux, sans souhaiter autre chose d'elle qu'une plénitude de reconnaissance.

M. de Clessé ne l'inquiétait pas beaucoup. Il croyait trop religieusement à la vertu d'Hélène pour supposer aux éloges qu'elle lui envoyait de celui-ci d'autres mobiles que l'estime et l'amitié. Bien qu'il connût tous les travers et tous les défauts de William, il n'admettait pas dans ce long intervalle d'exil une infidélité de l'épouse si longtemps sans reproche.

La première journée avait été toute d'effusion sereine et de joie ouverte. Un mot subitement le toucha au cœur, un mot de Nène :

— Estelle de Goas, pour ses quarante ans, a pris un amant, M. Gandemer...

Aussitôt, il s'était objecté :

— Estelle de Goas par bonheur n'est point Hélène Wamont.

Le désarroi d'Hélène, le lendemain, au retour de son rendez-vous, lui avait échappé.

Candide et scrupuleux, il s'en était pris à lui-même pour des licences trop familières qu'il s'était attribuées, mais que vraiment leur âge à tous deux devait autoriser désormais. Dix fois depuis, il aurait pu surprendre de nouveaux indices : sa propre conscience les lui cachait. Clessé entrait, sortait, revenait sans lui laisser plus d'inquiétude qu'un de leurs anciens familiers de l'île. Peut-être aussi aimait-il trop le fils à présent pour se trouver jaloux de la mère. Mais, quand il sentit George aller vers Clessé, abandonner progressivement l'oncle vieillissant pour l'ami plus jeune, une rancune s'éveilla contre l'intrus.

James les vit sympathiser d'abord, puis se rechercher chaque jour davantage, enfin ne plus se quitter, ou, absents, s'imposer l'un par l'autre aux conversations de foyer ; et il en eut un crève-cœur inexprimable. A cette phrase cruelle entendue de la mère jadis : « Comme j'aurais aimé toujours vivre à Paris ! » s'en ajoutait une autre, de George celle-là, point prononcée, mais devinée et qui disait : « Comme j'aurais aimé connaître toujours M. de Clessé ! » C'était toute sa vie qu'on lui avait pris là, tout son cœur que Paris lui arrachait en deux fois. Des colères sauvages bouillonnaient en lui. Le sang nègre parlait, le sang de l'aïeule mulâtresse dont il portait sur son visage l'hérédité camuse. Puis le raisonnement flamand peu à peu assagit cette haine de sauvage. James Wamont avait médité, et si profondément, avec une telle persistance quotidienne, que l'hypocondrie en apparaissait visible à tous. Qu'était-ce donc que ce

Clessé ? Clessé possédait l'avantage de la naissance, de l'élégance, de l'âge, toutes choses qui certainement avaient contribué à attirer George vers lui. Le manieur d'hommes, le diplomate d'affaires attacha sur ce rival son expérience de psychologue pratique. Voyant le fils ainsi dominé, il en conclut qu'un empire égal avait pu peser antérieurement sur la mère. Pourquoi le nom de Clessé revenait-il obstinément autrefois dans la correspondance d'Hélène ? Pourquoi maintenant encore l'invoquait-elle à tout propos ? Quelle attraction avait amené cet homme dans ce ménage ? L'argent ?... Il ne réclamait pas de services. Le luxe ?... Il fréquentait sûrement chez de plus fastueux. La situation mondaine ?... Ils recevaient si peu. La société de William ?... Certes, non. Celle d'Hélène, alors ?... Mais comment ?... Pourquoi ?... La conception d'abord incertaine se précisait. Elle suscitait une rage de connaître. Il épiait les physionomies de sa belle-sœur après chacune de ses sorties ou après les visites de Clessé. Il n'avait rien surpris de convaincant, et cependant des voix intimes, chaque jour plus écoutées, plaidaient en lui la conviction. Un matin qu'Hélène s'esquivait sans bruit de l'hôtel, il s'était posté dans un fiacre rue de Bourgogne : il n'avait aperçu que Clessé rentrant chez lui vers midi, la bouche souriante et le pas allègre. Au déjeuner, Hélène parla d'un discours que le jeune député prononcerait à la Chambre le lendemain.

— Vous l'avez donc rencontré quelque part ?

— Non, j'ai lu cela dans un journal.

Dans toutes les gazettes de la maison, James avait cherché en vain l'information. Il en déduisait l'évidence qu'ils s'étaient vus ce matin-là ailleurs que rue de Bourgogne. Oh ! maudit, cent fois maudit, celui qui, avant de lui disputer George, avait ainsi profané l'autre, la chère, la première illusion ! Mais était-ce vraiment possible, tout de même ?

La confidence de George acheva de l'exaspérer.

— Je sais une femme que ma mère ne devrait plus fréquenter... c'est Mme de Goas !

Pauvre innocent ! Certes, si James, à cet instant-là, avait tenu Clessé seul à seul, sans plus d'enquête, il l'aurait étranglé entre deux portes, dans sa main mutilée d'hercule.

Or, ce soir de lundi saint, ayant annoncé dès l'après-midi qu'elle se rendait le soir à un sermon de Sainte-Clotilde, Hélène avait interpellé son fils d'un ton bizarre :

— Ne m'accompagne pas, si ça t'ennuie. Puis, sous prétexte qu'on avait oublié de faire atteler, elle envoyait chercher un fiacre. James simulait une migraine pour s'enfermer chez lui. Il endossait vivement une houppelande à collet haut, effectuait des circuits par les corridors sans donner l'éveil à personne, gagnait le dehors et hélant un cocher en maraude :

— Vous filerez l'Urbaine à lanterne verte qui attend devant l'hôtel. N'arrêtez que quand je vous ferai signe.

Et il avait tout vu ! tout... jusqu'à leur recul de terreur !

Un orage battait aux tempes du créole. Il lui sembla qu'il coulait de la foudre dans ses veines. Il revint au boulevard de La Tour-Maubourg. La maison lui apparut désolée et fatale. Elle était vide, comme morte. Sur le moment, il désira qu'elle fût bien cela en effet, pour toujours désertée de ses hôtes ou changée pour eux tous en un même caveau funéraire. Il interrogea un domestique. « M. Wamont et M. Godineau étaient sortis à pied. Quant à M. George, il avait dû rejoindre madame à l'église. »

L'aîné eut une nouvelle étreinte d'angoisse. Si George ne retrouvait point sa mère dans la nef de Sainte-Clotilde ! S'il lui prenait l'idée de s'arrêter lui aussi chez M. de Clessé ! Il se fit reconduire vivement à l'angle de la rue Las-Cases. En ce moment-là, il se sentait prêt aux plus dégradantes complaisances : il aurait couvert les amants, soutenu leur mensonge, quitte à supprimer Clessé le lendemain, — pourvu que George, son George, ne sût pas ! Le fiacre à lanterne verte avait disparu. James congédia le sien. Il éprouvait une dilatation subite, ineffable, une sorte de soulagement atroce, le loisir de bien haïr tout à son aise, sans ménagements, ni compromis. Par la transparence des rideaux, il aperçut Clessé assis à son bureau, la tête inclinée sur l'écritoire, comme si rien ne l'eût dérangé tout à l'heure. Il savoura cette sécurité odieuse et supputa tout le mal qu'il voulait dorénavant à cet homme. Puis il remonta la rue de Grenelle, s'enfonça dans la solitude de l'Esplanade.

Le dôme des Invalides, pareil à quelque casque d'or gigantesque, étincelait à sa droite sous un clair de lune. Il vit les vieux mortiers trapus et courtauds, ramassés sur leurs affûts, les canons effilés, pointés aux parapets. Il s'arrêta devant l'un d'eux. Le reflet lunaire prêtait d'étranges aspects aux courbures du bronze. Il songea à la guerre, à la volupté de détruire. Sous les arbres, l'ombre opaque évoquait des idées d'embuscades, de rixes tra-

giques. Oh ! l'autre, le tentateur ! l'autre, le seul coupable ! comme il l'aurait bien tué là, dans un de ces coins déserts, et mutilé, et déchiqueté en vainqueur nègre !

Il arpentait le bord de la douve, la tête dans les épaules, sa canne au poing, frappant du bout ferré le bitume sonore où les coups rebondissaient, crépitaient en fusillade. Puis peu à peu levant les yeux, il revit la coupole lumineuse, dont les ors scintillaient d'un éclat si joyeux, et le ciel, tout autour, si resplendissant d'étoiles que le sommet des arbres en prenait des coloris de paysages féeriques. Peut-être y avait-il une vengeance plus sereine, plus grandiose que le meurtre. Il entendit l'horloge des Invalides sonner dix heures et, de son pas de perclus, il descendit vers la Seine, machinalement, vers cet autre Paris dont l'éblouissement des becs de gaz, là-bas, lui montrait l'accès. Il regarda les rangées de vitres éclairées au ministère des Affaires étrangères et il songea encore aux fenêtres de Clessé. En bas, ce fiacre arrêté ; en haut, ce jeu d'ombres mobiles, dont il réussissait à surprendre les attitudes, puis ces silhouettes rapides de têtes avancées derrière le rideau ! Que dirait-il demain ? Et Hélène, que répondrait-elle ?

Où aller d'ici là ? Où abréger le temps ? Où enlizer son tourment ? L'heure approchait à laquelle William avait pu décemment se rendre au cercle. James se résolut à chercher son frère. C'était le seul être vivant dont la présence ce soir, par la communauté secrète d'infortunes, l'allégerait sans doute un peu de son fardeau.

Rémy Saint-Maurice.

(*A suivre.*)

MÉTEMPSYCOSE

La pyramide était enfin ouverte. Un trou noir à son flanc, du côté du Nil et du soleil levant, béait, formidable, et, derrière, un couloir se devinait, soufflant des exhalaisons de cave, un couloir subitement retrouvé après soixante siècles. C'était le chemin des tombeaux et des trésors peut-être.

Par ordre, les ouvriers s'arrêtaient à ce seuil sacré; insouciants, contents du gain de leur journée, laissant les pioches, les leviers épars, ils reposaient à l'ombre du géant de pierre, ombre violette et froide, longuement projetée, géométrique, sur la nappe jaune du désert morne, en sable très fin.

Le directeur des fouilles, prévenu en hâte, arrivait bientôt, suivi de quelques invités des diverses ambassades. En homme courtois, habitué d'ailleurs à ces sortes d'aventures, il laissa la virginité, la primeur de l'exploration à deux jeunes gens et une jeune femme intrépides, M. et Mme Claret, Anglais, et Jean Mombur, un Français.

Devant le trou noir, la jeune femme hésita une minute.

— Allons, Regina ! dit Claret, du cœur donc : ceci est très *select*.

Et il passa le premier. Regina, puis Jean pénétraient à leur tour; devant eux, derrière eux, des ouvriers portaient des torches

de résine, qui flambaient rouges, teignant d'écarlate la muraille micacée.

— En avant!

Le couloir était large de quatre mètres. Après trente pas, Mombur avait repris la tête de l'avant-garde, avec un porte-lumière.

Brusquement, il frissonna, comme pris d'une angoisse subite, et murmura :

— Il me semble que j'ai déjà passé par ici.

Claret, qui l'entendit, se mit à rire et prononça :

— Très drôle, en vérité! Les Français sont toujours drôles!

Mombur ne répondit pas : il regardait de tous ses yeux, où pointait une lueur d'épouvante, et continuait tout bas :

— Je connais ça... je connais ça...

Un carrefour s'offrit en voûte où le chemin bifurquait.

— A droite ou à gauche? interrogea Regina.

— A droite, clama Mombur : je m'y reconnais! A droite... vers le trésor...

Du coup, porteurs de torches et explorateurs furent ébahis.

Un ouvrier lâcha :

— Le monsieur devient fou!

— Fou! cria Mombur... C'est vous qui l'êtes tous... Oui, pensez ce que vous voudrez, je suis venu déjà ici... Quand? Énigme... Il y a six mille ans peut-être... qui sait les destinées des hommes? Et, tenez, vous allez voir. Halte là!

Tous s'arrêtaient, impressionnés : la voix du jeune homme sonnait par les murailles et prenait une autorité fantastique dans ce silence et ce mystère. Il reprenait :

— Halte là! Voici des pas marqués sur le sable fin, des empreintes laissées par des morts archimorts. Nous avons piétiné les premiers sans les voir... Contemplez celles-ci... un pied large, qu'un plus petit suit... à distance : je me rappelle... oui, je me rappelle. Et, à présent, comparez!

Ce disant, le Français plaçait sa bottine jaune dans la trace marquée par l'antique sandale égyptienne. C'était vrai, elle adhérait, en tous points était semblable. Et lui criait encore :

— C'est mon pied!

Un léger frisson secoua l'Anglais et l'Anglaise... les porteurs de lumière, hommes peu sensibles, commençaient à se troubler.

A l'un d'eux Mombur arracha sa torche et, d'un pas rapide, se

précipita vers les profondeurs d'ombre. Il n'hésitait pas, semblait suivre une route cent fois parcourue, ainsi qu'un paysan, la route du marché! Jean Mombur allait toujours.

— Par ici! par ici! Vous allez voir! Nous allons trouver *son* cadavre! Je me souviens!

Et tous, haletants, suivaient son allure folle. A l'entrée d'une chambre obscure, il s'arrêta, comme pris d'horreur, avec le recul d'un assassin à l'heure des confrontations.

Le bras levé, sous la torche haute, qui le teignait en rouge de haut en bas, les yeux hagards, il expliquait :

— Claret, madame... voyez-vous, nos âmes ont des destinées successives... Si, moi, Français, par un caprice, ai-je cru, je suis *revenu* en Égypte, c'est qu'une fatalité antérieure m'y appelait, impérieuse, souveraine. Les pays que nous désirons connaître sont les pays où nous avons déjà vécu d'autres existences, et ce désir n'est qu'une nostalgie d'âme errante et métamorphosée... Tenez, voici la chambre... la chambre du crime, et je vous dis qu'il y a là quelque chose d'épouvantable.

Il entra, d'un grand geste de sa torche dissipa les ténèbres, puis hurla sur-le-champ d'horreur et de triomphe.

Tous regardaient, très pâles. Et tous virent, écroulé contre le mur, un cadavre sec, jauni, mais pourtant conservé, préservé de la pourriture par la sécheresse du sol et des parois de pierre dure, un cadavre abattu, le crâne ouvert.

Un vieil Égyptien, en robe bariolée, pantin funèbre, pantin cassé; autour de lui, des vases d'or s'offraient, intacts, des statuettes se dressaient, respectées... L'ensemble avait six mille ans de sommeil, et la preuve d'un crime quasi préhistorique pourtant vivait encore.

Mombur divaguait :

— C'est moi qui l'ai tué... c'est moi!

Puis il éclata de rire...

— Doutez-vous encore? Voyez, sur le blanc de la muraille, cette tache sanglante, étoilée, pareille à quelque grosse araignée noire ouvrant ses pattes! C'est l'empreinte de la main rouge de l'assassin... le temps l'a mise en deuil... Et regardez... voyez ma main... elle s'adapte absolument... c'est ma main, ce sont mes doigts. Qui n'est pas convaincu?

— Alors, dit Claret, halluciné à son tour, pourquoi l'avez-vous tué?

— Pourquoi? pourquoi? balbutia Mombur, semblant chercher, à grand effort de mémoire... pourquoi? Pas pour voler... tout est intact : je n'ai rien pris! Pourquoi? Attendez donc... j'y suis! Parce que j'aimais sa femme! Tout est toujours semblable dans notre pauvre monde... Oui, parce que j'aimais sa femme, comme j'aime...

— Monsieur Mombur, interrompit vivement Regina, plus pâle, prise d'une seconde épouvante, vous nous terrifiez à plaisir. Renoncez à ce jeu... je deviens folle!...

Et, tout bas, elle ajoutait :

— Il allait tout dire.

Claret se penchait vers le cadavre et l'examinait.

— Ne trouvez-vous pas qu'il vous ressemble? observa Mombur en ricanant.

— En plus laid, en tous cas, répondit l'Anglais, flegmatique... Mais, tenez, voici un papyrus... c'est peut-être un document précieux.

— Dans ce rouleau jauni, riposta le Français d'une voix assurée, vous verrez, les savants liront qu'IL s'appelait Gambys, sa femme Thaïa, et qu'il avait un ami du nom de Zéchotès. Or, Zéchotès, c'est moi!

— Sortons! partons! cria Regina. C'est assez pour aujourd'hui!

Ils reculèrent vers le seuil, vers la lumière. Au soleil, Mombur grelottait, livide.

— Je suis un assassin, répétait-il.

Claret, réconforté par la grande lumière, haussa les épaules et répliqua :

— En tout cas, il y a prescription!

Huit jours après, le fameux document, déchiffré à grand'peine, affirmait que le cadavre trouvé dans la pyramide était un certain Gambys, qui avait pour femme une certaine Thaïa et un ami fidèle du nom de Zéchotès; tous trois vivaient au temps de Ramsès XXXVII, quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

Jean Mombur, hanté de visions incessantes, s'embarquait en hâte pour la France.

— Bon débarras, dit Claret, en regardant sa femme... N'importe : c'est tout de même gênant d'avoir autant de mémoire... et les Français sont bien comiques, en vérité!

Maurice Montégut.

DES PAS DANS LA NEIGE[1]

(*Suite.*)

Mais il y avait des moments de calme au milieu même de la tourmente. Dès que Julien arrivait, tout allait bien. De suite la petite fille s'était attachée au grand frère, plus âgé qu'elle de sept ans, qui lui tombait ainsi du ciel. Le collégien s'amusait beaucoup de cette poupée vivante, et la poupée vivante le suivait partout, faisait ses commissions, était heureuse d'une caresse : c'était une adoration toute drôle et un peu touchante.

Du reste, tout le monde aimait Julien. Il était si bon enfant, si heureux de vivre, si plein de courage et de verve, que partout, au collège et plus tard, au *Borda*, parmi ses camarades, ses supérieurs ou ses inférieurs, tous l'aimaient. On lui pardonnait ses faiblesses et on admirait des actions qui, chez lui, paraissaient tout de suite plus héroïques qu'elles ne l'étaient réellement. A son père il n'avait guère causé qu'un chagrin : dès l'âge de douze ans Julien avait déclaré qu'il serait marin, et il fut marin. C'était une vocation.

De plus, Julien, tapageur et insouciant, voyait pourtant clair. Il avait deviné la vie dure des commencements à Paris ; les sacrifices acceptés silencieusement par la femme comme par le mari, pour payer un loyer trop cher et garder un domestique dans l'antichambre ; il savait que l'on cherchait à faire croire à une clientèle qui n'existait pas, qu'on jetait de la poudre aux yeux. Julien, nature droite, simple, peu complexe, avait l'horreur de la poudre aux yeux. Il fut heureux que sa vocation — vocation très réelle — l'appelât à voguer sur les grandes eaux, au souffle puissant, où les petitesses, les mensonges, les habiletés équivoques d'une vie de Paris sont choses inconnues. Julien, du chef

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 5 février.

de sa mère, possédait une toute petite fortune qui le rendait indépendant de son père, et surtout de la femme de son père. Il aimait bien la belle Mme Bardillère; mais il tenait à ne lui rien devoir.

Le spécialiste, lorsqu'il arriva à Passy, fut tout étonné du chemin qu'avaient fait ses pensées. Il les secoua en descendant de son coupé ; et certes personne, le voyant au chevet du malade, absorbé par un cas intéressant, donnant son avis avec clarté, précision, intelligence, — avis fort écouté de ses confrères, — personne ne se serait douté qu'entre la rue du Bac et la rue de la Faisanderie, ses pensées avaient voyagé, d'un coin perdu dans les montagnes neigeuses à un bâtiment de guerre dans les mers de Chine.

Personne non plus, voyant la belle Mme Bardillère faisant les honneurs de son joli boudoir, ne se serait douté que, peu de temps auparavant, les lèvres au fier dessin aient blanchi à l'évocation d'un souvenir terrible. En la voyant si calme, si gracieuse aussi, un peu froide, mais toujours aimable, au milieu des richesses sobres de son merveilleux appartement, les visiteuses s'en allaient pénétrées de ce charme un peu austère d'une vertu inattaquable : une vertu de bon ton, qui était à sa place au milieu de beaux meubles et de tableaux signés de grands noms : une vertu estampillée, et qui donnait à ceux qui l'approchaient comme un reflet d'une respectabilité majestueuse, où ne se trouvait rien de mesquin ni de bourgeois. Auprès de Mme Bardillère, il était impossible de se rappeler les histoires qui avaient circulé dans Paris sur les commencements douteux du spécialiste à la mode — et on les oubliait.

Au moment où Mme Bardillère monta du rez-de-chaussée au premier, elle trouva deux visiteuses qui l'attendaient. L'une d'elles, après les premières phrases de politesse, s'écria :

— On nous dit que Mlle Chabriard est enfin revenue de pension. Ce doit être une grande fille maintenant.

— Une grande fille que je vais avoir le plaisir de vous présenter...

Et elle sonna le domestique pour faire appeler sa fille.

— Est-elle toujours sauvage ?

— Aline n'a pas beaucoup changé. Elle a des accès de gaieté, mais elle est plutôt sauvage, comme vous dites. Le monde corrigera ce petit défaut. Vous m'excuserez de vous la faire voir encore en pensionnaire ; il n'y a que trois jours qu'elle est revenue, et

ses toilettes ne sont pas encore prêtes. Mais je compte bientôt donner un bal pour son entrée dans le monde et pour le retour de mon beau-fils Julien Bardillère. Notre marin a attrapé une fièvre sous les tropiques, et on lui accorde un long congé de convalescence ; heureusement il a une constitution exceptionnelle et il va pouvoir jouir pleinement de son congé qui lui est bien dû ; voilà deux grandes années qu'il navigue, sans un jour de répit... Viens donc, Aline !

Une jeune fille, fluette et un peu pâle, se tenait sur le seuil sans avancer. Enfin elle se décida et se laissa présenter aux amies de sa mère qui lui firent mille compliments, puis parlèrent d'elle comme si elle n'avait plus été là.

Aline Chabriard avait une façon silencieuse de regarder les gens bien en face, comme si elle pesait tout ce qu'on lui disait pour y démêler le vrai du faux. C'était un peu embarrassant. On ne savait pas au juste si la petite silencieuse était timide, ou si, au fond, elle ne se moquait pas des gens.

Elle avait alors dix-huit ans un peu passés, et ne semblait guère en avoir que seize, tant elle était frêle et délicate. Très blonde, les cheveux abondants et naturellement ondulés, les traits mignons et le teint exquis, elle n'avait pourtant pas une beauté régulière : ceux qui l'aimaient la trouvaient ravissante ; les autres la flétrissaient d'un mot : elle est insignifiante ! A côté de sa mère, dont elle semblait une copie un peu effacée, Aline ne brillait pas. Le babillage des visiteuses, qui bientôt encombrèrent le salon, étourdissait la jeune fille, qui ne savait comment répondre aux avances qu'on lui faisait.

Au milieu des toilettes de soie et de velours des amies de sa mère, elle semblait d'une simplicité excessive, avec sa petite robe de laine grise et son ruban bleu clair passé dans les cheveux. Mais cette simplicité lui paraissait toute naturelle ; si elle était timide — sauvage plutôt que timide en réalité — ses mouvements restaient parfaitement aisés et gracieux.

Le jour d'hiver avait fait place à la nuit ; et déjà les salons étaient brillamment éclairés, lorsque le maître de maison entra, s'appuyant affectueusement au bras d'un grand jeune homme qui portait l'uniforme d'enseigne de vaisseau.

— Tiens ! Julien, s'écria Mme Bardillère, voilà une très bonne surprise, nous ne t'attendions que demain !

Il n'y avait rien de la marâtre dans le baiser tout affectueux de

Mme Bardillère. Quant au docteur, il n'était plus le même. Sa figure s'était détendue ; il rayonnait ; il semblait aimer tout le monde, et rendit à Aline le baiser que la mère d'Aline avait donné à son fils — ce qui ne semblait nullement faire plaisir à cette jeune personne — il aurait volontiers embrassé tout le monde, il était si franchement heureux!

Ce fut tout un petit événement. Julien Bardillère, un peu étourdi par cette brusque entrée au milieu de ce monde féminin, élégant et souriant, qui le dévisageait, reprit vite sa présence d'esprit. Ce n'était nullement un timide que ce beau marin! Il se laissa présenter, complimenter, et, encore un peu ébloui par les lumières, il ne vit Aline, qui se dissimulait, qu'après avoir salué toutes les autres personnes.

Une jeune fille, fluette, se tenait sur le seuil.

Elle le guettait pourtant, rose de plaisir, sachant que son tour viendrait; et lui, l'apercevant tout d'un coup, eut une joyeuse exclamation :

— Toi, toi! et tu te cachais, méchante! Comme te voilà grande et jolie... ma petite Aline!

Il l'embrassa franchement, joyeusement. Et, de suite, les deux jeunes gens cherchèrent un coin du salon où causer. Ils avaient tant à se dire! Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans. Il est vrai qu'ils s'écrivaient régulièrement toutes les semaines.

Quelques jours plus tard les Bardillère lancèrent de nombreuses invitations pour un bal; on parla beaucoup de ce bal à

l'avance. On savait que, si le docteur et sa femme avaient eu des commencements difficiles, Aline Chabriard, héritière de toute la fortune paternelle, fortune qui, pendant une longue minorité, s'était sensiblement accrue, serait un fort beau parti. Les mères pourvues de fils à marier se firent donner des détails, et les détails furent très satisfaisants. Cette fille, très riche, donna subitement une lueur dorée à la maison du docteur. Beaucoup de ceux qui longtemps l'avaient boudé, ne le boudèrent plus. Les salons de Mme Bardillère, très vastes pourtant, menaçaient de se trouver trop étroits pour la foule des invités.

III

Le premier bal d'une jeune fille est toujours pour elle une grosse affaire. Elle s'imagine volontiers que ce sera une date mémorable dans sa vie ; que le « quelque chose » qui sûrement arrivera ce soir-là décidera de son avenir ; qu'au son de l'orchestre, le prince Charmant qu'attend toujours, sans même s'en bien rendre compte, toute jeune fille qui entre dans la vie, lui apparaîtra, entouré d'une auréole mystérieuse. Et, après ce premier bal, comme d'ordinaire il ne s'y passe rien du tout de romanesque et qu'aucune auréole dorée n'a entouré une tête brune ou blonde, il en résulte pour la jeune fille une vague désillusion.

Mais Aline n'en était encore qu'aux espérances et à l'attente. Elle n'avait pas été élevée comme la plupart des jeunes filles qui, bien avant l'âge, entrevoient ce monde où plus tard elles doivent figurer ; qui, sous prétexte de « bals blancs », dansent à quinze ans, et entendent force propos peu faits pour des oreilles si jeunes. Aussi connut-elle toutes les émotions d'une vraie débutante.

Pendant tout le commencement du bal, pendant que Mme Bardillère présentait sa fille aux amis qui entraient, Aline était aux aguets. Julien ne venait pas, et comment pouvait-elle s'amuser sans lui ?

Le jeune marin n'habitait pas chez son père. Parfois deux ou trois jours se passaient sans qu'on le vît rue du Bac. C'était Aline qui s'en plaignait le plus ; Julien se contentait de sourire, flatté, au fond, des reproches de la petite sœur.

Enfin Aline, au beau milieu d'une présentation, s'élança brusquement vers la porte. Julien entrait. Il était en uniforme et elle le trouvait très beau. Elle l'entraîna, le grondant, riant, si heureuse de le revoir qu'elle ne faisait plus du tout attention aux autres, et ne voyait pas que sa mère, courroucée de ce manque de tenue, cherchait à excuser sa fille auprès de la personne à qui elle n'avait eu que le temps de la présenter à demi.

— Comment me trouves-tu ? C'est de rigueur, la robe blanche du premier bal, n'est-ce pas ? Et la coiffure ?... Maman voulait tout blanc ; rien que du blanc ; mais je ne suis pas assez jolie pour cela, j'ai tenu à un brin de couleur. Tu vois cette guirlande de roses sur la jupe ; c'est joli, hein ? Mais les hommes ne savent pas apprécier ces choses-là. Ils ne se doutent pas du mal qu'on se donne pour se faire belle !

Elle babillait en vraie petite fille qu'elle était encore, qui se dédommageait, auprès du frère, de la contrainte que sa sauvagerie lui imposait auprès des autres ; Julien souriant, l'examina en fin critique. Elle l'avait entraîné dans un boudoir où il n'y avait personne, et où la lumière, plus douce, tombait sur des masses de roses, rien que des roses. C'était la première fois que le marin voyait la jeune fille en toilette de bal, et pour la première fois aussi il sentit qu'Aline n'était pas sa sœur ; chose dont elle n'avait pas l'air de se douter le moins du monde. Elle cherchait avidement dans les yeux du jeune homme un signe d'approbation qui l'eût rendue heureuse pour toute la soirée, et se tenait debout devant lui, en donnant des petites tapes à sa jupe de tulle et aux roses de la guirlande.

— Très bien, d'un goût parfait. Tu es tout à fait jolie comme cela, mais on a dû te le dire déjà.

— Mais non. D'abord, les autres... cela m'est égal. Moi, je n'aime que mon grand frère, un méchant, un vilain, qui me vole des journées entières, — et pourquoi ? Je vous le demande un peu !

Puis subitement elle s'écria, en le forçant à s'asseoir auprès d'elle :

— Julien, tu as quelque chose ! On ne me trompe pas, moi ! Tu as un chagrin, et tu ne veux pas me le confier ! Si tu crois que j'accepte les excuses qui paraissent toutes simples à maman ! Pourquoi es-tu si changé ? Pourquoi ne faisons-nous pas de belles parties, pourquoi ne bavardons-nous pas ensemble, comme il y a deux ans ? Tout cela, ce n'est pas naturel, vois-tu. Si j'avais

un secret, je te le dirais; je ne le dirais même qu'à toi. Tu en as un; oh! je m'y connais... et tu ne veux pas me le confier. Va! j'en ai pleuré plus d'une fois depuis ton retour, la nuit, quand on me croyait endormie. Il me semblait que j'avais perdu mon grand frère, — que j'aime que j'aime!... et dont j'ai plus besoin que jamais. Souviens-toi du temps où tu me disais tout, où, quand tu avais quelque gros méfait sur la conscience, des mauvaises places au collège, ou des vêtements déchirés — les déchirais-tu assez tes tuniques! — c'était à moi que tu confiais ces terribles secrets; c'était moi qui en parlais à maman!... Eh bien, fais cela encore, mon Julien! Est-ce que je ne suis plus ta sœur?

On regarda beaucoup ces deux jeunes gens qui causaient tout en valsant.

— Mais, Aline, dit le jeune homme, avec une nuance d'embarras, et d'une voix toute changée, c'est que nous ne sommes nullement frère et sœur...

Elle se mit à rire franchement.

— En voilà une idée, par exemple! Et depuis quand, je te prie? Depuis que tu as des favoris et un bel uniforme, et depuis que je porte une robe de bal et des souliers en satin? Ça, c'est une défaite. Tu as un chagrin.

— Eh bien, oui; j'ai un chagrin. C'est-à-dire que je suis furieux contre moi, que je me méprise!

— Ah! fit la jeune fille, de son air innocent et naïf, et secouant gentiment la tête — tu as tiré une bordée.

— Tu dis ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire ; j'ai entendu ton père le dire à maman. Je suppose que c'est que tu auras fait des dettes.

— Eh bien, mais tu as deviné juste, sœurette ! J'ai joué, moi qui m'étais si bien juré de ne jamais toucher aux cartes. Écoute ; je vais tout te dire comme par le passé, — et le fait est que j'ai besoin de me confier à quelqu'un, — mon secret m'étouffe. J'ai joué sur parole, ou plutôt un de mes amis m'a prêté de l'argent. Je croyais être sûr de pouvoir le payer en liquidant ce qui me restait de la petite fortune de ma mère. C'est à quoi je me suis occupé depuis mon retour. Mais, à mon dernier voyage, j'avais fait quelques placements qui devaient doubler mon avoir : les placements se sont trouvés désastreux ; je n'ai plus le sou, — et il faut pourtant que je paye cette dette, — une dette d'honneur... et cela de suite, ou du moins avant que mon camarade ne quitte Paris. Ah ! quand on est gueux, on ne devrait jamais se permettre d'avoir des amis riches ! Quand je sortirai de cette affaire — si j'en sors, — je jure bien de me contenter de ma solde : vois-tu, je sentais de l'argent derrière moi, et je me laissais aller. C'est ce qui m'a perdu. Maintenant que je n'ai plus le sou, je marcherai droit, je t'en réponds !

Elle descendit de bonne heure au jardin.

— Julien, tu sais, j'ai des économies. Je ne dépensais pas grand'chose à la pension. J'ai bien deux cent cinquante francs, prends-les.

— Ma gentille Aline, s'écria le jeune homme l'embrassant franchement, moitié riant, moitié ému, garde tes petits sous, ils ne changeraient rien à la situation : ce ne sont pas des centaines de francs, mais bien des milliers qu'il me faudrait. Je vais être obligé de m'adresser à mon père, moi qui jusqu'à présent ai fait le fier, et... ce n'est pas drôle, va!

— C'est plus grave que les tuniques déchirées. C'est égal, laisse-moi en parler à maman.

— Je te le défends, entends-tu ? Ta mère ne peut rien avoir à faire avec mes dettes. Elle n'est pas ma mère à moi.

— Bah! elle t'aime plus que moi, et je n'en suis même pas jalouse !

Mme Bardillère entra.

— Aline, tu te conduis d'une façon bien étrange, vraiment! C'est pour toi que je donne un bal, et tu te sauves dans un coin, laissant tes danseurs qui ne savent où te trouver. Viens.

— Oui, maman. Mais Julien et moi nous avons tant de choses à nous dire ; nous nous voyons si peu ! Fais-moi faire un tour de valse, veux-tu, Julien ? Tu me diras si j'ai fait des progrès ; puis ça m'entraînera, et je n'aurai plus peur avec les autres.

On les regarda beaucoup, ces deux jeunes gens, qui causaient encore, tout en valsant. La figure accentuée du marin, ferme et belle, ses cheveux très noirs formaient un contraste frappant avec la figure blonde de sa gracieuse danseuse.

Le bal des Bardillère fut des plus réussis. On trouvait la fille de la maison très gentille, et plusieurs des femmes qui lui disaient des choses aimables songeaient à un fils ou à un frère, dont elle — et sa fortune — feraient bien l'affaire. Mais l'admiration était surtout pour la mère d'Aline. Elle semblait la réalisation de la femme, dans ce qu'elle a de plus majestueux, de plus digne de vénération. On ne se sentait pas, en sa présence, tout à fait à l'aise peut-être ; sa réserve un peu froide appelait la réserve chez les autres ; mais on se sentait honoré par un mot, un sourire, un regard. On disait en la voyant passer :

— Elle a comme une auréole d'honnêteté parfaite. Quelle maison que la sienne ! Comme on sent que tout y est plein de dignité, d'harmonie ! Comme on sent aussi l'union parfaite entre

ces deux époux. On dit que toute maison a son secret, qu'il s'y trouve toujours un squelette au fond d'une armoire... en voilà une toutefois dont les murs pourraient être en verre !

Mme Bardillère savait très bien l'impression qu'elle produisait ; elle s'efforçait chaque jour de la fortifier.

Aline, après quelque temps, sentit sa timidité se fondre ; on la recherchait, on la complimentait, et elle se laissait aller au plaisir de se savoir jeune et jolie. Elle s'amusait le plus franchement du monde.

Dès que le bal fut bien en train, Julien prit son père à part et lui exposa sa situation. Il lui fallait dix-huit mille francs. Le docteur écouta le récit de son fils sans sourciller. Il aimait ce fils plus que tout au monde, et il souffrait en devinant, à la voix rauque et aux paroles saccadées de Julien, ce que coûtait au jeune homme cette pénible confession. Lorsqu'elle fut finie, il y eut un petit silence.

— Mon pauvre Julien, c'est que je n'ai pas cet argent !

Julien le regarda stupéfait.

— Avec ta situation tu n'as pas dix-huit mille francs d'économies ? Ce n'est pas possible !

— Ce n'est pas seulement possible, c'est la pure vérité. Écoute : j'avais des dettes quand je suis venu à Paris. J'ai été des années sans rien gagner, ou presque rien. On croyait ma femme très riche ; voici en quoi consistait cette richesse. Son premier mari lui avait reconnu par contrat de mariage deux cent mille francs ; toute la fortune, en dehors de cette somme, allait à sa fille et jusqu'à sa majorité, ou son mariage, il ne lui est attribué qu'une petite partie de ses revenus pour son éducation ; le reste fait la boule de neige. Ah ! tout était bien rigoureusement stipulé, je t'assure. Or, j'étais convaincu que je finirais par me créer à Paris une situation exceptionnelle ; j'étais très ambitieux, et pendant toute ma jeunesse j'avais été relégué dans un coin de montagnes. Je savais aussi que je ne réussirais jamais qu'en payant d'audace. Ma femme a eu confiance en moi. Nous nous sommes installés comme des gens riches qui n'avaient pas à compter. Les deux cent mille francs ont été mangés jusqu'au dernier sou, et j'avais fait de nouvelles dettes. La vogue est venue juste à temps pour nous sauver d'un désastre. J'ai gagné l'an dernier soixante-dix mille francs : nous avons, ce mois-ci, payé nos derniers arriérés. Je gagnerai cette année cent mille francs, je pense ; mais nous ne

possédons rien, rien, entends-tu? Notre cuisinier est bien plus riche que nous!

— Alors je n'ai plus qu'à donner ma démission et à me brûler la cervelle.

— Je ne demanderai pas mieux que de te voir donner ta démission et vivre à Paris. Quant à brûler une cervelle qui m'appartient bien un peu, je m'y oppose.

— Tu plaisantes, père; je ne plaisante pas, moi. Je suis dans une impasse sans issue.

— Il en est une, cependant.

— Laquelle?

Le Dr Bardillère, qui pourtant était un homme hardi, hésita un instant: puis il dit tranquillement, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple :

— Je t'ai dis que nous n'avons pas le sou, et c'est vrai. Mais je t'ai dit aussi que toute la fortune de M. Chabriard revient à sa fille, qui sera fort riche. Épouse Aline.

Julien bondit. Il était devenu tout pâle. Au bout d'un instant il dit d'une voix rauque :

— Aline est ma sœur.

— Comment cela? Un veuf et une veuve s'épousent; chacun a un enfant du premier mariage; quelle parenté y a-t-il entre ces deux enfants? Aucune.

— S'il n'y a pas de liens du sang, il y a les liens d'une longue habitude. Nous avons grandi côte à côte comme grandissent les enfants d'une même famille. Ce serait un inceste.

— Bah! des mots que tout cela. Du reste, es-tu si sûr que cela de considérer Aline comme ta sœur? Je vous observais tantôt danser ensemble, tu la regardais avec une admiration peu déguisée. Pendant ces deux dernières années l'enfant est devenue jeune fille; tu n'as pas retrouvé tout à fait ta sœurette, avoue-le! Quant à elle, tu sais bien que tu as toujours été son adoration. Ce serait chose facile de changer cette adoration de petite fille en adoration de femme. Réfléchis.

— Mais, épouser cette adorable fille parce qu'elle est riche...

— Tu l'épouseras parce que tu l'aimeras. La fortune sera pardessus le marché.

Julien croyait rêver. Il se trouvait avec son père dans ce même boudoir où deux heures auparavant il avait causé avec sa sœur. Les roses, un peu fanées, jetaient une odeur capiteuse dans

ce joli réduit, et il lui semblait revoir la jeune fille dans sa toilette vaporeuse, lui souriant, quêtant son approbation. On jouait une valse, et les sons de l'orchestre arrivaient jusqu'à lui, avec une douceur caressante. Il alla s'appuyer au montant de la porte et chercha du regard, dans la salle du bal, jusqu'à ce qu'il aperçut Aline. Elle riait, ne semblait plus timide du tout. Elle valsait avec un jeune homme fort élégant, qui sans doute lui faisait la cour. On lui ferait la cour de plus en plus, à cette jolie fille, très riche, et un curieux sentiment de jalousie le mordait au cœur. Son père avait-il raison ? Était-il sur le point de devenir amoureux ? Deux ans d'absence les avaient changés tous deux. Julien trouva qu'Aline riait un peu trop gaiement. Que pouvait-il bien lui dire, ce fat ? Décidément elle était bien gentille, sa sœurette... et à ce mot familier, il tressaillit. Il lui semblait faire une chose honteuse et inavouable en regardant ainsi, même de loin, la petite Aline. La jeune fille l'aperçut tout d'un coup, et lui jeta un regard joyeux et tendre.

— Eh bien, que décides-tu? lui dit son père qui le rejoignit.

— Comment veux-tu que je réponde ainsi, sans réfléchir, sans me consulter, sans avoir l'occasion de sonder les sentiments de cette enfant ? N'y aurait-il pas quelque autre moyen ? Tu as des amis à qui tu pourrais t'adresser ?

— J'ai des connaissances, je n'ai pas un ami. Du reste, si l'on savait que j'en suis réduit à emprunter une misérable somme, ce serait crier ma situation sur les toits. La chose est impossible.

La valse finissait et Aline quittait son danseur sans lui permettre de la reconduire. Toute rose et souriante elle s'avançait vers Julien.

— Tu ne m'as fait danser qu'une fois, c'est pas gentil cela...

— Est-ce qu'un frère et une sœur dansent ensemble ?

— Puisque tu m'as dit tantôt que nous n'étions pas frère et sœur !

Elle disait cela en riant, innocemment, parce qu'elle avait envie de danser avec lui.

Le docteur regarda son fils bien dans les yeux. Aline attendait toujours, ne comprenant rien à la pâleur du marin.

— Tu n'es pas bien, Julien ?

— Si, ma mignonne, je viens. Tu feras des infidélités à tous

tes danseurs, je veux t'accaparer. Je ne danserai plus qu'avec toi, car, vois-tu, il n'y en a pas une seule ici, qui soit aussi fraîche, ausai charmante, aussi jolie que toi...

Aline, saisie, le regardait, toute interdite; heureuse pourtant et rougissante, sans bien savoir pourquoi elle rougissait. Julien l'entraîna, et, en se retournant, il jeta un regard à son père.

IV

Et cependant, pendant deux jours après le bal, on ne revit pas Julien, rue du Bac.

Aline était inquiète ; la nuit elle rêvait de son grand frère, le jour elle y pensait sans cesse. Il n'était pas malade certes, car alors le docteur serait allé le voir. Un curieux malaise, auquel la jeune fille ne comprenait rien, l'empêchait de parler de Julien du matin au soir comme elle eût voulu le faire. Elle s'inquiétait de sa dette que, sans doute pourtant, son père avait payée.

Enfin, il vint dîner, et en partant dit à Aline qu'il aurait à lui parler le lendemain matin.

La jeune fille se sentit réconfortée. Julien la reprenait comme confidente. Elle descendit de bonne heure au petit jardin, en donnant l'ordre d'y envoyer son frère dès qu'il arriverait.

On était déjà au mois de mars, et, après un hiver exceptionnellement long et rigoureux, le printemps s'annonçait subitement. Le jardin était encore tout noir, mais les gros bourgeons des marronniers s'apprêtaient à éclater, et montraient les feuilles d'un vert blanchâtre repliées sur elles-mêmes. Un merle se mit à siffler joyeusement. Aline connaissait ce merle depuis des années; il restait fidèle au vieux jardin avec sa merlette; les couvées s'envolaient ou périssaient, mais les deux oiseaux restaient toujours.

Il faisait si bon qu'Aline rejeta son manteau et se mit à faire l'inspection des allées. Il ne pousse pas grand'chose dans ces jardins de Paris étouffés entre les maisons ; mais celui-ci, s'il n'arrivait pas à se parer de beaucoup de fleurs, était ombragé de grands marronniers, de vernis du Japon, de tilleuls, d'un saule pleureur qui laissait tomber ses longues branches traînantes dans l'eau d'un petit bassin, de sorte qu'en été, les verts différents de

ces beaux arbres formaient une variété de tons très harmonieux. Aline avait envie de chanter comme le merle, de saluer le printemps qui naissait, le joyeux soleil plein de promesses, l'avenir qui souriait à ses dix-huit ans! La vie lui semblait bonne; la sauvagerie de son enfance et de sa première jeunesse disparaissait. Elle était heureuse, et le bonheur, comme le soleil, donne la beauté aux choses, comme il donne la chaleur et la lumière.

— Viens par ici, Julien! dit-elle dès qu'elle aperçut le jeune homme. On est très bien sur ce banc.

Le banc se trouvait au fond du jardin, derrière un rocher artificiel qui dominait le petit bassin. L'endroit était abrité par de grands arbres, et de la maison on ne pouvait le voir. Julien, sans se presser, traversa le jardin et prit place sur le banc. Ces deux jours où il avait réfléchi, ces deux nuits où il n'avait guère dormi, avaient laissé leurs traces sur sa figure tirée et pâlie. Il était honnête homme et ne se sentait pas rassuré sur l'action qu'il allait commettre.

— Tu es tout pâle, mon pauvre Julien; tu es tourmenté; moi aussi, va! Chaque fois que je me réveillais, je me disais : « Ah! si j'avais seulement beaucoup de billets de mille francs, que e serais donc heureuse! » Ton père te les donnera, ces billets, lis?

Julien ne répondit pas. Il examinait la jeune fille, étudiant son egard clair et pur, un regard d'enfant, et hésitait. Enfin il lui rit la main et dit :

— Aline, as-tu confiance en moi, une confiance absolue? Es-tu onvaincue que je t'aime tendrement, que je veux ton bonheur?

— Mais oui... Pourquoi me demandes-tu tout cela? Tu me fais eur.

— As-tu quelquefois pensé à l'avenir, quand tu serais tout à it grande, et que tu t'en irais au bras d'un mari?

— Ah! ça, oui, dit en riant la jeune fille, si tu crois que nous e parlions pas de nos futurs maris, en pension! Tu ne t'imagiais pas, je suppose, que je dusse être vieille fille?

— Que dirais-tu si je t'avouais une chose extraordinaire, exortante? Depuis l'autre soir, je suis horriblement jaloux de ce ari de l'avenir! Je le hais à l'avance; il me hante; il m'empêche dormir! J'ai été si habitué à être aimé de toi, à recevoir tes tites lettres, à me dire, en revenant de chaque voyage : « Elle

aura grandi, sera-t-elle jolie à dix-huit ans? Aura-t-elle changé à mon égard?...

— Tu savais bien que je ne changerais jamais pour toi, méchant!

— Eh bien! voilà qui te trompe. Dès que tu aimeras quelqu'un d'amour, moi je passerai au second plan, je disparaîtrai, je n'existerai plus... Et j'en serai très malheureux.

Aline le regardait étonnée; instinctivement elle s'écarta un peu de lui.

Très doucement, elle pleura.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle, jamais tu ne m'as parlé ainsi.

— Jamais je ne t'avais parlé ainsi, et pour une bonne raison; jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais vu clair en moi, jamais je n'avais songé à me dire: « Je ne suis pas son frère, pourquoi ne serais-je pas ce mari qu'elle aimera plus qu'elle n'a jamais aimé son frère?

Aline s'était levée, subitement pâle, elle tremblait de tous ses membres, sans trouver la force de parler. Elle regardait Julien qui, la tête baissée, ne la regardait pas. Enfin il leva les yeux et la vit toute blanche, s'appuyant contre un arbre, figée dans une terreur sans nom.

— Pardon, Aline! pardon... je te fais peur. Oublie ce que je t'ai dit; je serai de nouveau ton frère...

Aline secoua la tête, tristement. La vie lui revenait peu à peu.

— Non, Julien; cela, c'est mort; cette affection-là, tu l'as tuée

Je ne peux plus oublier que nous ne sommes pas frère et sœur. Il me semble que c'est bien dommage, pourtant!...

Très doucement elle pleura, s'étant laissée tomber de nouveau sur le banc. Il la laissa pleurer, ne sachant comment la consoler. Mais bientôt elle se remit et, lui souriant, elle dit d'une voix mal assurée :

— Écoute, Julien. Je crois que je t'ai aimé plus que tout au monde, plus que maman elle-même, et souvent j'en avais des remords; je n'ai jamais douté que ton affection pour moi ne fût égale à l'affection que je ressentais pour toi. J'ai en toi une confiance absolue; dispose de ma vie, je te la donne. Si tu crois cette chose possible si tu crois que nous puissions oublier notre vie de frère et de sœur, au point de nous aimer ensuite autrement... eh bien, je le croirai aussi. Tu m'enseigneras à me changer, tu m'apprendras cette chose que j'ignore. Je suis entre tes mains; si tu le veux, tu feras de moi ta femme. Je ne sais pas comment je t'aimerai, mais je sais que je t'aimerai bien... Je n'ai jamais fait que cela depuis que j'ai le souvenir net de moi-même...

Des chanteurs ambulants s'installaient devant les restaurants.

Elle lui tendit les deux mains avec un sourire adorable. Il se détourna brusquement.

— Je ne suis pas digne de toi, Aline. Je suis tombé bien bas, mais pas encore assez bas pour te mentir. Au moins, si tu m'aimes, tu m'aimeras, connaissant toutes mes faiblesses, toutes les défaillances d'honneur dont je rougis. Ce n'est pas de moi qu'est venue cette idée. Il est vrai que, l'autre soir, il me semblait te voir pour la première fois, et j'ai compris subitement que je t'aimais autrement que je ne t'avais jamais aimée jusque-là;

mais la pensée de te le dire, d'effaroucher ton affection calme et douce, m'aurait fait horreur. Pendant que tu dansais, que, de temps en temps, lorsque le hasard de la valse t'amenait près de la porte du boudoir où je me trouvais, et que le joli son de ton rire arrivait jusqu'à moi, pendant ce temps je racontais à mon père ma triste histoire, je le suppliais de me sauver. Il n'a pas d'argent, et ne pourrait emprunter sans laisser deviner la vérité, la vie d'expédients et de dettes menée jusqu'au jour du succès. Il ne pouvait rien pour moi. Alors, il t'a montrée à moi; il m'a fait comprendre qu'aucun obstacle n'existait entre nous; que je pouvais t'épouser, et que... tu étais riche... Voilà; tu sais tout maintenant. Au moins, si je suis traître à l'honneur, je ne suis pas hypocrite; je ne veux pas me parer à tes yeux de vertus que je n'ai pas.

Aline restait sans voix. Jusqu'alors Julien avait été son héros, l'objet de son culte naïf, l'homme parfait, digne de toute son admiration. Elle le voyait maintenant tel qu'il était, mêlé de bien et de mal : non pas un héros, mais un homme qui avait failli, qui était pourtant trop fier pour cacher ses défaillances. Et, à la place de l'admiration de la petite fille pour son grand frère, il vint au cœur d'Aline un sentiment bien féminin de pitié et de tendresse. Elle le regarda, le vit si affaissé, qu'une fois de plus elle lui tendit ses deux mains :

— Mon pauvre Julien! que tu as dû souffrir!

— Ah! oui; je te le jure bien!

— Vois-tu, le soir du bal, je t'ai offert mes petites économies de pensionnaire; aujourd'hui je t'offre tout ce que je possède, et de bien grand cœur! Si tu n'avais été, en vérité, que mon frère, j'aurais été fière et heureuse de te sauver, tu le sais bien. Le serais-je moins de sauver mon... fiancé?

— Aline, comprends bien ceci. Je ne veux pas que tu m'épouses par pitié, pour me sauver. J'aimerais cent fois mieux me tuer. Moi, en te voyant si douce, si bonne, je t'aime comme on doit aimer sa femme, avec passion, absolument. Si tu ne m'aimes de ton côté, alors je fais une chose honteuse. Si, au contraire, tu m'aimes, tout est bien. Je n'ai plus qu'à te dire que ma vie entière te sera dévouée; que jamais femme n'aura été plus adorée que toi.

Emporté par sa fougue, Julien tenait la jeune fille presque entourée de ses bras, et, avide, il cherchait dans ses yeux la réponse qu'il souhaitait. Aline, très pâle, se soutenant à peine, leva

ses yeux candides et le regarda longuement. Alors, comme dans un soupir, elle dit très bas :

— Je t'aime...

Il l'embrassa follement, et vit alors qu'elle s'était évanouie.

Ce mariage longtemps rêvé, médité par le docteur Bardillère, le remplit de joie. Dès qu'il put voir sa belle-fille, il lui dit, non sans émotion :

— Tu as toujours détesté le mari de ta mère, Aline, et j'en ai souffert beaucoup. Puis-je compter que le père de ton mari trouvera grâce devant toi?

Aline, très sérieuse, se laissa embrasser. Mais tout ce qu'elle put trouver comme réponse, ce fut :

— Je ferai mon possible...

Elle était gênée, ne disait presque rien, évitait de se trouver avec son fiancé, son ex-frère. Et lorsque Julien se plaignait, elle répondait doucement, tristement :

— Laisse-moi me faire à cette idée, qui est encore si neuve pour moi.

— M'aimes-tu?

— Je t'aime plus que tout au monde. Que cela te satisfasse. Ne me presse pas ; laisse-moi faire mon apprentissage de fiancée. J'ai été trop longtemps ta sœur pour me sentir bien à l'aise dans mon nouveau rôle.

Quand on la priait de fixer le jour du mariage, elle se dérobait, elle demandait grâce de quelques mois. Julien, qui savait qu'elle évitait autant que possible les foules, que les félicitations mondaines lui répugnaient, proposa que le mariage se fît dans le vieux château des Pyrénées, si longtemps abandonné, et elle accepta cette idée, de suite. Elle savait vaguement que des formalités seraient nécessaires pour se marier hors de son domicile ordinaire, que le château aurait besoin de réparations, et que la cérémonie n'aurait lieu qu'en plein été, et bien loin des Parisiens, moqueurs et curieux.

Les deux jeunes gens furent très surpris de l'opposition que cette idée, si naturelle pourtant, rencontra chez leurs parents. Ils commencèrent par la rejeter absolument. Le docteur ne pouvait guère quitter Paris pour plus de quelques jours; Mme Bardillère objecta l'état de délabrement de cette vieille bâtisse abandonnée depuis onze ans aux soins de Denis, le domestique. Puis, elle avait horreur de Luchon; elle n'y était pas retournée une

seule fois depuis la maladie de sa fille. Elle s'excitait en parlant, et, devant le regard étonné des fiancés, elle restait court, se taisait subitement.

— Cela me ferait tant plaisir, maman, disait Aline. Tu ne sais pas combien l'idée d'un mariage à Paris, au milieu de cette foule curieuse, me fait peur! Le défilé de la sacristie est une épreuve maçonnique si redoutable! A la campagne ce serait bien plus facile. Dis, maman! je t'ai fait plaisir en prenant Julien comme mari, fais-moi plaisir en me donnant à lui, là-bas... je suis si désireuse de savoir si je me rappellerais le château...

— Je ne peux pas, je ne peux pas!

— Mais pourquoi?

Aline la regardait avec une telle surprise que Mme Bardillère se détourna brusquement. Son mari leva la tête du journal qu'il parcourait, et dit posément :

— Ma chère amie, il me semble que les désirs d'Aline doivent être écoutés. Pour ma part, je serai très heureux de lui être agréable. Je prendrai un petit congé au mois de juillet et je vous rejoindrai. Vous partirez dès que Julien aura pu mettre le château un peu en ordre.

Dès que la chose fut décidée, Aline fut plus calme, c'était une trêve; le mariage n'aurait lieu que dans trois ou quatre mois. Elle redevint elle-même, retrouva sa joyeuse humeur, et se reprit à bavarder avec son fiancé comme s'il n'avait été toujours que son frère. Du reste, Julien partit bientôt pour Luchon où sa présence était nécessaire. Les fiancés s'écrivaient à peu près tous les jours, et, la plume à la main, Aline n'avait plus peur du tout. Elle laissait naïvement voir jusqu'au fond de son cœur, et Julien, en lisant son joli bavardage, était tout attendri d'y deviner un amour profond, l'amour de toute une vie d'enfant et de jeune fille, qu'il s'agissait de changer en un amour de femme. Julien se sentait capable d'opérer cette métamorphose, et il se jurait bien que sa femme serait heureuse. Les événements qui s'étaient chargés de transformer leurs deux vies avaient été d'heureux événements.

La nature de l'homme étant bien moins subtile, moins faite de nuances que celle de la femme, Julien s'était vite accoutumé à l'idée qu'Aline n'était nullement sa sœur et qu'elle serait sa femme. Il se prit à l'aimer de toutes ses forces, avec l'énergie de ses vingt-cinq ans.

Dans le monde parisien, on avait d'abord beaucoup jasé sur ces fiançailles, on en avait souri; puis on avait trouvé cela tout naturel. Les parents sans doute, désireux de garder la fortune de la petite, avaient de longue date préparé le mariage. Dès que les enfants avaient été en âge de se marier, ils leur avaient dit : « Vous n'êtes rien l'un à l'autre, épousez-vous! » Ça n'avait pas été plus difficile que cela! Ceux-là pourtant qui avaient songé aux millions de Mlle Chabriard pour un fils ou un frère, prenaient un petit air scandalisé et prédisaient peu de bonheur à de jeunes époux élevés comme frère et sœur!

V

Ce n'était pas encore la pleine saison de Luchon lorsque Mme Bardillère et sa fille traversèrent la petite ville, en allant vers le château. Mais déjà tout avait un air de fête. Des baigneurs étaient assis sous les énormes ombrelles rouges que les hôteliers plantent devant leurs façades. Le restaurant Arnative, avec ses petites tables qui envahissaient la large chaussée, était assailli par des hommes désœuvrés, qui, ayant bu leur verre d'eau réglementaire, faisaient une partie de dominos en attendant l'heure du dîner. La musique du parc arrivait par bouffées; des chanteurs ambulants s'installaient devant les différents restaurants. Des cavalcades bruyantes revenaient de la promenade, à fond de train; des voitures, aux chevaux pomponnés, roulaient avec fracas, et les piétons dérangés se garaient en jurant.

Tout ce mouvement des allées d'Étigny amusait fort Aline; elle se penchait à droite et à gauche en disant :

— Maman, reconnais-tu ces maisons, ces hôtels, ces restaurants? On a l'air de s'amuser beaucoup ici. C'est drôle tout de même, que tu ne sois jamais revenue dans le pays!

— C'est que je n'y avais pas été heureuse, vois-tu.

Mme Bardillère se parlait à elle-même, plus qu'elle ne parlait à sa fille.

Ah! oui, elle reconnaissait tout ce pays qu'elle avait si souvent maudit. Depuis le temps, quelques nouvelles maisons s'étaient élevées; la petite ville avait, plus que jadis, un air de prospérité. Mais, à mesure que la voiture roulait, une façade connue, aperçue

à travers la double rangée d'arbres, une boutique où s'étalaient les piques de montagne, les brimborions que les touristes achètent comme souvenirs, les petits paniers avec *Luchon* brodé en rouge, les jouets d'enfants, les costumes tout faits, les ombrelles blanches pour les hommes, tout cela, elle le connaissait de longue date. Cette espèce de joyeuseté factice, réglementaire comme les verres d'eau, tout ce luxe de pacotille, les chevaux maigres et décharnés, mais égayés de pompons rouges et de clochettes, les maisons à belles façades, mais où l'intérieur est pauvre, tout cela lui donnait le frisson.

Puis, tout d'un coup, elle aperçut une petite maison bien modeste, mais repeinte dernièrement, où des inconnus se montraient, assis sur un banc adossé à la maison, et elle tressaillit. Elle ferma les yeux et revit, assis sur ce même banc, un grand jeune homme maigre, mal mis, dont les yeux brûlants la suivaient. Un pauvre médecin de campagne, qui soignait son mari malade, dont elle avait commencé par se moquer, qu'elle avait fini — dans le désœuvrement mortel de sa vie de prisonnière — par aimer... Ah! elle avait eu tort de céder au désir de sa fille. Elle n'aurait jamais dû retourner dans ce pays, hanté par des souvenirs atroces. A Paris, elle n'était plus bien elle. Entourée du respect des autres, elle avait presque réussi à oublier; elle en était arrivée à croire que ses souvenirs étaient des souvenirs menteurs. Il lui était venu, avec les années, un grand besoin d'être respectée, crainte un peu, peut-être; sa dignité de femme impeccable lui servait d'auréole; devant elle, on n'osait parler de choses légères; les histoires que les femmes du monde, frivoles et gâtées, aiment à se raconter, se mouraient sur les lèvres rieuses lorsque Mme Bardillère approchait.

Ici tout lui criait : « Qui es-tu pour faire ainsi la femme austère et rigide? »

Cependant, elle revenait presque en étrangère dans le pays où elle avait passé plus de huit années. Enfermée dans le triste château de son mari, elle ne connaissait guère les gens de Luchon. Que pouvait-elle craindre? Les morts ne parlent guère; et son premier mari était bien mort. Qui le savait mieux qu'elle?

— Maman, tu es toute pâle! Qu'as-tu?

— La fatigue du voyage. Puis, l'émotion de revoir un endroit qui n'éveille que des souvenirs pénibles. Tu ne te rappelles pas ces montagnes, ces arbres?

— Non; j'ai beau fouiller dans ma mémoire; je ne retrouve rien. Cependant j'avais sept ans et j'aurais dû conserver quelques bribes de souvenirs, ce me semble! C'est pourtant curieux qu'une maladie puisse effacer la mémoire, comme l'eau efface des chiffres sur une ardoise. Peut-être se réveillera-t-elle en voyant les objets familiers qui m'entouraient pendant ces premières années.

— Ce n'est pas probable. Il y a pourtant des cas cités...

Mais Aline n'écoutait pas. On sortait de Luchon, et la route montait raide. A gauche, la jeune fille apercevait le gave tout bouillonnant à travers la forte verdure, et là-bas, tout au fond, se trouvaient des montagnes, blanches de neige, scintillant au soleil. C'était superbe, et Aline, qui en fait de campagne ne connaissait que les environs de Paris, battait des mains. Elle était si joyeuse, si enfant, elle semblait avoir si bien oublié les préoccupations qui avaient assombri les premières semaines de fiançailles, que sa mère lui souriait.

Que signifiaient ces pressentiments qui l'avaient assaillie à son arrivée? Tout ne se passait-il pas selon sa volonté? Elle avait arrêté qu'à tel moment Aline épouserait Julien et que ce mariage assurerait ce que M. Chabriard avait voulu éviter : la fortune resterait aux Bardillère, et cela, tout naturellement, tout légalement. La chose qu'elle avait voulue s'accomplissait. De quoi se plaignait-elle?

Le docteur Bardillère, retenu à Paris, ne devait arriver que quelques jours avant le mariage. Julien les attendait au château. Sa belle-mère n'avait pas voulu qu'il vînt au-devant d'elles. Par une sorte de superstition, elle avait tenu à traverser Luchon, seule avec sa fille. Le vieux Denis, peu changé, s'était trouvé là pour s'occuper des bagages et mettre ces dames en voiture.

— Est-ce loin encore, dis, maman?

— Nous y serons dans vingt minutes. Regarde, nous allons quitter bientôt cette route qui mène à la vallée du Lys et qui longe le gave, puis nous allons grimper dans la montagne.

En effet, la route forestière qui débouche dans la grand'route fut bientôt atteinte, et les chevaux, en soufflant fort, montèrent au pas.

On était ici au milieu des grands arbres silencieux.

— Il me semble que nous allons au château de la Belle au Bois dormant. Cela me fait un peu peur. Mais comme c'est beau tout de même!

Mme Bardillère ne répondit pas. Elle connaissait chaque bout de cette route forestière qui monte à Super-Bagnères et tombe de l'autre côté de la montagne dans la route départementale qui mène par le col d'Aspin à Bagnères-de-Bigorre. Il lui semblait encore avoir à ses côtés son mari malade qu'elle haïssait et dont elle avait peur...

Le souvenir de son père mort la suivit dans sa promenade.

La fin de la promenade s'acheva en silence. Aline sentait la petite surexcitation de l'arrivée tomber insensiblement. Elle regardait les arbres qui s'élançaient du fond d'un ravin ou des bords de la route, droits, magnifiques, touffus. Ils cachaient tout, jusqu'aux sommets blancs, là-bas. Sur cette côte de la montagne, on ne voyait que les arbres, la forte verdure de juin; et, de cette verdure, de la terre mouillée par des pluies récentes, des plantes vigoureuses, des fleurs à demi cachées, montait un parfum très fort, très sain, très capiteux aussi.

Aline pensait à Julien qu'elle n'avait pas vu depuis plus d'un

mois; qu'elle apprenait, grâce à ses lettres toutes pleines de passion, à aimer en vraie fiancée; elle allait le revoir. Et elle se demandait si, en le revoyant, elle retrouverait auprès de lui cette gêne indéfinissable qui l'avait tant fait souffrir.

— Nous arrivons! s'écria Mme Bardillère, secouant les pensées lugubres qui avaient assombri son beau front.

On avait tourné de nouveau, et la voiture s'engageait dans une magnifique avenue de frênes. L'avenue était très longue, mais bientôt tout au bout Aline aperçut le vieux château de la Tour. Le soleil baissait et, par une ouverture dans les arbres, envoyait des rayons rouges qui embrassaient la vieille construction et lui donnaient un air superbe et farouche.

Plus tard, quand je suis allé chercher la trace des pas.

Mlle Bardillère vit que Julien n'avait pas perdu son temps. L'allée sablée qui formait une courbe jusqu'au perron était soignée; des parterres de fleurs s'épanouissaient dans ce grand jardin, si inculte jadis. Toute une partie du château restait en ruines, mais ces ruines apparaissaient enguirlandées de plantes grimpantes, de rosiers en fleurs. Ce qui frappa surtout l'attention d'Aline, ce fut la haute tour qui s'élançait des ruines, et que l'on avait réparée. Tout en haut flottait un grand drapeau, et, sur la plate-forme, on devinait une espèce de tente.

Mais les deux femmes n'eurent que le temps de jeter un coup d'œil au logis qui les attendait. Julien courut à leur rencontre. Aline rougit un peu, mais elle se sentit si heureuse de le revoir,

que ses inquiétudes se dissipèrent. Décidément, elle avait fait son apprentissage de fiancée. Le frère était oublié; c'était l'amoureux qu'elle voyait devant elle, et qu'elle était bien heureuse de voir!

Le lendemain matin, Aline, excitée par ce retour au séjour de son enfance, se réveilla avec le jour. Bientôt elle n'y tint plus et se leva, toute joyeuse. Elle ferait connaissance avec son nouveau domaine tandis que toute la maisonnée dormait encore. La chambre qu'on lui avait préparée était l'ancienne chambre de son père. Julien l'avait choisie simplement parce que des fenêtres on pouvait apercevoir, à travers une avenue d'arbres, les cimes blanches des montagnes. Mme Bardillère fronça les sourcils en apprenant où sa fille devait loger; elle n'avait pas, à l'avance, songé à la chose; il était trop tard pour tout changer. Puis, quelle bonne raison trouver? Quoi de plus naturel que d'installer la fille au milieu des objets ayant appartenu au père? Un grand portrait de M. Chabriard était pendu au mur; des meubles qui lui avaient servi, les meilleurs avaient été conservés; seulement des rideaux et des portières de cretonne rose remplaçaient les lourdes draperies, et des livres modernes les vieux bouquins du savant. Denis avait été très utile à Julien pour tous ces arrangements.

Aline se mit à songer à ce père dont, à travers les brumes qui obscurcissaient sa mémoire, elle avait pourtant gardé le souvenir. Jamais sa mère, absorbée par de nouvelles affections, ne lui avait parlé de ce père; elle en était réduite à des suppositions, et gravement elle étudiait le portrait qui semblait la regarder, la suivre des yeux. La peinture était médiocre, sèche; mais on sentait que la ressemblance avait été impitoyable; un visage maigre, jaune, à la barbe rare et grisonnante; des yeux inquiets et froids, des mains osseuses. Non, ce n'était pas là le visage d'un homme aimé, aimant et heureux. Cependant, le souvenir vague de caresses presque oubliées revenait à la jeune fille, pendant qu'elle étudiait ce visage austère. Et, comme dans le temps, lorsqu'elle était toute petite, elle dit :

— Papa!... papa!

Il lui sembla alors que les yeux peints la regardaient avec une tendresse nouvelle. Elle eut presque peur, et se sauva en courant! Mais le souvenir de son père, mort, la suivit dans sa promenade à travers le jardin.

Aline s'éloigna un peu. Elle voulait se rendre compte de l'excentrique bâtisse que l'on désignait sous le nom de château. Le

corps de logis occupé était presque moderne ne datant que d'un siècle ; on l'avait élevé assez maladroitement au centre du vieux château, dont les ailes, en ruines, s'élargissaient à droite et à gauche. L'aile gauche n'était plus qu'une masse de piliers cassés, de trous béants par où l'on apercevait vaguement d'énormes pièces aux grandes cheminées, des escaliers qui ne se terminaient pas, des pans de murs ébréchés ; tout cela, envahi par la verdure, à demi caché par de beaux arbres, était assez pittoresque d'aspect. L'aile droite, beaucoup moins délabrée, se terminait par la tour qui, dominant toute la bâtisse, s'élançait ronde et superbe, en assez bon état, avec ses meurtrières à distances régulières, et sa plate-forme crénelée. Du temps où le château avait à se défendre contre l'ennemi, sa façade se trouvait du côté de cette tour; on voyait encore le mur qui reliait les deux ailes du château percé par une énorme porte à pont-levis : maintenant le mur montrait bien des brèches, le pont-levis avait disparu : le fossé était comblé. Mais la montagne de ce côté était presque à pic et en y grimpant l'on risquait fort de se jeter dans le torrent qui dégringolait gaiement sur de grands rochers; ce torrent, si terrible en hiver, était charmant au milieu de la verdure pendant la belle saison. Par cette matinée de juin, Aline trouvait tout beau, ravissant; elle s'étonnait qu'ayant à sa disposition une pareille campagne, sa mère n'y fût pas retournée pendant toutes ces longues années. Les occupations du docteur, il est vrai, rendaient les longs voyages difficiles ; puis sa mère le lui avait dit : elle n'avait guère trouvé le bonheur dans ces montagnes. Et cela ramena les pensées de la jeune fille au père inconnu qui n'avait pas rendu sa femme heureuse... A ce moment, en revenant vers le jardin, elle se trouva face à face avec le vieux Denis qui lui sourit de toute la largeur de sa bouche bien fendue :

— Ah ! Mam'selle, que ça fait donc du bien de revoir votre joli visage !... J'y retrouve le minois de la petite blondinette que nous aimions tant, ma pauvre femme et moi. Là ! qu'elle aurait donc eu de joie à vous revoir ; mais il y a beau temps qu'elle est morte... Vous ne vous rappelez rien de rien, Mam'selle Aline ?...

— Pas grand'chose, Denis. Mais je tâche, je tâche si fort de me souvenir que ça me donne mal à la tête ! Hier soir, quand nous montions le grand escalier, il a craqué sous nos pieds, et, c'est curieux, ce son de vieux bois qui craquait me semblait tout familier : je croyais bien que j'allais me souvenir de quelque

chose. Vous allez m'aider, Denis, asseyez-vous là, sur ce banc, à côté de moi, et racontez-moi tout, tout!

— Mon Dieu, Mam'selle, ce « tout » ne sera pas bien long. Il ne se passait pas grand'chose du temps de mon pauvre maître, qui était malade, toujours malade.

— Il m'aimait bien, mon père, n'est-ce pas?

— Ça, c'était pas bien étonnant, vous étiez si gentille, et gaie, gaie! On se demandait comment un rayon de soleil pareil était venu se perdre dans un vieux château triste, au milieu de gens plus tristes encore. Il vous adorait tant, que lorsque nous vous avons vue si malade, criant que le grand oiseau noir vous touchait de ses ailes...

— Le corbeau... celui du fromage... il me semble que je commence à me rappeler, murmura Aline.

— En vous voyant si malade, nous nous disions, ma femme et moi, qu'il avait bien fait de mourir cette nuit-là, pour ne pas entendre vos cris.

— C'était donc la même nuit où il est mort que je suis tombée malade?

— La même nuit, Mam'selle. Oh! je m'en souviens comme si ç'avait été hier. Du reste, quand on est vieux, onze ans ne comptent pas... qu'est-ce que c'est donc que onze ans?

— Mais racontez, racontez donc, Denis!

— Il y avait une tempête; — mais une de ces tempêtes comme il ne nous en vient que rarement, même dans la montagne. Le lendemain, ce que j'ai trouvé d'arbres cassés! Monsieur avait eu une forte crise de son mal; tout le monde avait été sur les dents. M. le docteur — celui même que madame a épousé depuis — nous dit d'aller nous reposer, que nous l'avions bien gagné, ce qui était vrai. Nous tombions de sommeil. J'avais prié M. le docteur de rester à cause de la neige qui tombait, qui tombait... mais un montagnard flaire son chemin, même quand il ne le trouve pas, et il s'en alla. Nous dormions comme des bienheureux quand un cri, un cri terrible nous réveilla en sursaut. C'était vous, Mam'selle Aline, qui criiez comme je n'ai jamais entendu crier de ma vie : une terreur, une horreur, dans le son de la voix, comme si vous aviez vu un régiment de revenants. Ce que c'est que la fièvre, pourtant. Et vous disiez : « Papa! ne dors pas comme ça! » et le corbeau, et Santa Claus, tout cela ensemble, mêlé... c'était à n'y rien comprendre. En courant à votre chambre,

j'avais par hasard regardé par la fenêtre. Je me frottais les yeux, car je croyais voir des traces de pas dans la neige ; mais un autre cri plus terrible que le premier me fit oublier ma peur des voleurs... Plus tard, quand je suis allé chercher la trace des pas, il avait tant neigé qu'on ne voyait plus qu'une grande nappe blanche. Puis, j'avais autre chose en tête. Il s'agissait de chercher le docteur à Luchon. Moi j'étais trop vieux et cassé, mais j'appelai le jardinier qui occupait une bicoque à une centaine de mètres du château. Il faisait déjà jour alors, le tout petit jour. Le docteur nous avait dit qu'il irait voir un paysan malade, et en effet on le trouva chez le paysan. On lui apprit la mort de monsieur en même temps que votre maladie. Ah ! vous pouvez vous vanter, Mam'selle, d'avoir été bien soignée. Le docteur et madame ne vous quittaient plus.

— Dites-moi, Denis ; le jardinier n'avait pas vu de voleurs, lui ?

— Ah ! ben oui ! Il m'a ri au nez. Fallait être de rudes gaillards pour songer, par un temps pareil, à voler dans un vieux château où on n'aurait rien trouvé de bien précieux ! Mais moi, j'affirme que j'avais vu la trace de ces pas-là. Après ça comme il ne manquait rien et que personne n'a jamais été soupçonné d'être monté au château après le départ du docteur — et c'est moi qui lui ai tenu ses étriers — on m'aurait ri au nez, comme Joseph le jardinier... ce qui n'empêche...

Aline restait toute silencieuse. Il se faisait dans son cerveau un curieux travail. L'effort de se souvenir plissait son front et mettait une ombre dans ses yeux grands ouverts. Il lui semblait qu'un tableau effacé plus qu'à demi allait reparaître devant elle. La voix joyeuse de Julien vint la tirer de cette préoccupation pénible. Elle alla à sa rencontre, heureuse de le voir, heureuse aussi d'échapper à une espèce de cauchemar qui semblait la menacer. Julien voulait l'entraîner à travers les grands arbres ; mais elle s'y refusait. Elle demanda à visiter la maison, à monter à la tour, d'où la vue, par cette claire matinée, devait être si belle !

Il y avait deux façons d'aller à la tour : l'une par le jardin, l'autre par la maison. Une étroite bande gazonnée courait le long des ruines, tout en haut de la descente qui aboutissait au torrent ; une petite porte ouvrait, au bas de la tour, sur cette allée. On pouvait aussi y arriver par l'intérieur, en traversant de grands corridors déserts où, l'hiver, le vent menait grand train. Aline choisit de traverser la maison qu'elle connaissait à peine.

De nouveau, en montant l'escalier monumental, le bruit du bois, qui craquait sous leurs pas, attira l'attention de la jeune fille, comme une chose connue. Mais le souvenir ne se dégageait pourtant pas. Julien la conduisit à travers des pièces délabrées, qui ne servaient plus, et où l'on avait entassé les meubles cassés ou hors d'usage. La plus grande de ces pièces avait pourtant un air moins désolé que les autres. Elle formait l'angle du château et, de ses fenêtres, la vue sur le parc était très belle. Aline s'y attarda, regardant avec curiosité quelques vieux meubles en assez mauvais état. Sur une grande table se trouvaient encore des fioles, des cornues, des instruments de chimie qui lui semblaient avoir un air familier.

— Je dois être venue ici, souvent, quand j'étais toute petite...

— C'est bien probable, Denis m'a assuré que c'était le laboratoire où, selon son expression, ton père faisait sa magie. Tiens ! dans ce coin se trouve encore un fourneau !

Aline allait et venait, touchait aux objets poudreux entassés sans ordre sur la table.

— C'est curieux, disait-elle, il me semble à chaque instant que le passé va devenir clair pour moi. On dirait quelque tableau à demi voilé que je cherche à reconnaître ; quand je pense y arriver, le voile devient plus épais et le tableau s'évanouit. C'est une sensation fort curieuse, assez pénible même. Je voudrais ne plus songer au passé et ce passé me hante ; il me fait peur...

— Viens, mignonne ! Pourquoi rester parmi ces vieilleries quand il doit faire si beau là-haut ?

— Attends, attends un moment, Julien. Tiens, par exemple, voilà un petit bureau où souvent j'ai dû m'appuyer pendant que mon père écrivait. Tu vois, je commence à me souvenir ! Il me caressait beaucoup — cela je ne l'ai jamais oublié ; s'il n'aimait pas... les autres, il m'aimait bien, moi !

Aline s'attardait devant le petit bureau, meuble fort simple et considérablement défraîchi.

— Tu es toute pâle : viens, Aline.

— Fais-moi un plaisir, répliqua vivement la jeune fille. Laisse-moi avoir ce bureau dans ma chambre.

— Il ferait tache dans ta jolie chambre. Permets-moi au moins de le faire réparer... Puis, Aline, je n'aime pas à te voir ainsi préoccupée du passé. C'est à l'avenir qu'il nous faut penser, l'avenir qui sera si doux pour moi, si tu m'aimes, si tu cesses enfin

de trembler, si tu veux bien voir en moi ton fiancé... ton mari !

— Tu le feras porter aujourd'hui chez moi, n'est-ce pas ?

— Méchante, qui ne veux pas m'écouter ! Oui, je te le promets, tu auras ton bureau. Mais viens !

Alors elle se laissa conduire.

Une fois hors de cette triste chambre, Aline poussa un gros soupir de soulagement. Les jeunes gens traversèrent un grand corridor à demi éclairé, où se trouvaient quelques vieilles armures trop dégradées pour être admises dans la partie vivante du château, et qui semblaient les sentinelles immobiles d'un passé mort. Au bout du corridor s'ouvrait une porte; puis on commençait à monter. De distance en distance, par les meurtrières longues et étroites, on voyait la campagne ensoleillée, dont la gaieté chaude contrastait avec le froid de cet obscur escalier de pierre, dont les marches étaient usées. Aline s'appuyait sur son fiancé et se laissait aider, en riant. Son entrain lui était revenu. Elle n'avait plus peur. A chaque aperçu, les arbres s'abaissaient, s'abaissaient; les routes apparaissaient, le gave aux dentelles d'écume, la grande plaine au delà, Luchon et ses avenues; puis, lorsqu'on regardait par l'autre côté, les montagnes d'un vert noir, et, au delà, la neige des cimes.

Enfin, après une assez rude montée, les fiancés arrivèrent tout en haut, et Aline jeta un cri d'admiration. Elle était là en plein soleil, en pleine joie, avec une bonne brise fraîche venue des montagnes qui se jouait dans ses cheveux blonds, qui lui fouettait les joues et leur rendait les couleurs perdues parmi les vieilleries en bas. Et que c'était donc beau ! La Parisienne restait émerveillée devant cette gloire des montagnes, ces teintes rosées sur le blanc étincelant, ces variétés infinies de verts, formant une symphonie exquise sur le flanc escarpé des diverses montagnes.

Julien, déjà bien au courant, lui nommait les différentes routes, celle de la vallée du Lys là-bas, puis le chemin de l'hospice qui conduisait en Espagne. Toute cette région magnifique, avec ses plaines d'un vert d'émeraude, ses villages campés superbement, ses gaves, ses routes, ses montagnes boisées jusque près de la cime, ses glaciers lointains, semblait un pays fait pour la joie, le bonheur de vivre, l'isolement béni.

On était si bien, là-haut, pour admirer ! Julien avait veillé tout particulièrement à l'installation d'une espèce de tente en coutil, protégeant du soleil; il s'y trouvait des sièges en osier, et même

une petite table. On pouvait s'installer là pendant les chaudes journées de juillet et d'août; on était sûr d'y trouver toujours une brise et la joie des yeux. On y serait bien seul aussi, et Julien songeait avec bonheur aux longs jours passés là-haut, loin du monde, avec sa femme... Sa femme! Il aimait à se répéter ce mot.

— Regarde-moi, Aline, regarde-moi dans les yeux, comme dans le temps. Va! tu n'y liras qu'une chose, ma bien-aimée : c'est un amour profond, un désir infini de te rendre la vie douce et bonne. Ne tremble pas ainsi, ma mignonne, je t'en supplie; tu me fais souffrir de ta souffrance étrange.

— Alors, je ne tremblerai plus, car je veux ton bonheur, Julien; tu le crois, n'est-ce pas?

— Oui, mais en te donnant à moi, il ne faut pas que ce soit par dévouement, il faut que ce soit par amour.

Aline le regardait comme il le lui avait demandé; et certes jamais dans des yeux de jeune fille il n'y eut plus d'amour ingénu, plus d'abandon.

— Je t'ai aimé toute ma vie...

— Ce n'est pas cela que je veux.

Aline, se recueillant, le regardant toujours, pâlissant sous le regard de son fiancé, murmura bien bas :

— Je t'aime!

Ah! c'était bien ce qu'il demandait. Mais elle s'arracha de son étreinte, de suite. Il la suivit.

— Ne te penche pas, Aline, pour l'amour de Dieu!

— Je n'ai pas le vertige, n'aie donc pas peur. Vois-tu là-bas, sur la pelouse, maman qui se promène. Elle nous a aperçus, elle nous appelle. Viens! Rassure-toi, je n'ai aucune envie de prendre le chemin le plus court; je me contente de l'escalier. Viens donc, grand poltron!

Et rieuse, elle descendit en courant l'escalier de pierre. Julien la suivait, et, à travers le corridor et les chambres désertes, ce fut une course folle mêlée de cris et de rires, qui retentissaient entre ces vieux murs sonores.

Après tout, ces fiancés-là n'étaient que deux grands enfants joyeux et fous de l'amour naissant.

Jeanne Mairet.

(*A suivre.*)

Le Gérant: F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 57.1.98.

LES VIEUX

La bière s'abîma; puis les cordes, brusquement retirées, sifflèrent contre le bois, sourdement.

Sur le cimetière, la nuit s'abaissait, une nuit de décembre, froide, brumeuse, laissant encore entrevoir dans la sombreur des cyprès la lividité des pierres tombales.

Debout au bord de la fosse, dans son surplis blanc qui flottait, le prêtre jeta la terre et bénit, les bras étendus; puis le murmure de sa voix baissa, s'éteignit comme un flot qui s'écoule. C'était tout : le commandant Martin dormait son dernier sommeil.

I

Autrefois, dans la petite ville qui, là-bas, maintenant allumait un à un des réverbères trouant la brume, les officiers retraités étaient nombreux. Il en venait de partout, surtout des expatriés d'Alsace ou de Lorraine qui, cherchant à l'aventure quelque coin de France où reposer leur tête, se laissaient séduire par la coquetterie de la petite ville au bord de l'Indre.

Le bon marché de la vie aussi les attirait. Peu à peu une colonie s'était formée, une sorte de bourgeoisie militaire qui, recrutée dans tous les grades de l'armée, côtoyait l'aristocratie par quelques-uns de ses membres, et par d'autres le peuple, mais conservait ses idées, ses goûts, ses mœurs, son esprit de corps.

La déférence hiérarchique se maintenait; seulement les supérieurs perdaient de leur morgue, devenaient affables, camarades, et, à mesure, une égalité se faisait entre tous, sous le grand nivellement de la retraite.

Ils se visitaient à jours fixes, causant de choses militaires. Entre temps, ils tuaient comme ils pouvaient leurs regrets de n'être plus rien. Les plus jeunes chassaient : ils traversaient chaque fois la ville, sanglés, guêtrés, avec une allure martiale, en sifflant leur chien. Les plus âgés se contentaient de la pêche et prenaient les rues détournées, s'étant affublés de mauvais effets, par économie. Plusieurs travaillaient des jardins, en veston de toile, un vieux képi sur la tête, et se réjouissaient à voir pousser des choux; d'autres, repris de la manie d'un ancien métier, sciaient des planches, tournaient du bois; même des artistes façonnaient des cannes ou des porte-pipes; tandis qu'on en voyait, enjuponnés dans la famille et prenant, sous leur air dur que rien n'effaçait, des gravités de douairières, faire du crochet ou de la tapisserie dans les longues soirées d'hiver.

Quand le temps était beau, l'après-midi, ils se rencontraient par groupes, sur la place, et là, dans l'ombre des arbres, bercés par le bruit d'une filature et le clapotement de l'Indre à leurs pieds, ils se racontaient leurs campagnes en faisant des traits dans le sable. Ils s'intéressaient aux récoltes, discutaient le rendement de la vigne et le prix probable du vin, chose capitale pour leur petit budget soigneusement calculé.

Ils parlaient aussi des maisons en construction et de la difficulté de se procurer de bon café. Mais le grand sujet de leurs conversations était le chemin de fer, projeté depuis longtemps, qui devait relier avec Tours leur petite localité. Ils en établissaient le tracé, tiraient des plans sur le sol, du bout de leurs cannes, hardiment, achetant des terrains, expropriant des maisons, jetant des ponts, perçant des rues, avec une grande impatience de voir commencer les travaux. Enfin, après bien des années, des gens étaient venus qui avaient arpenté la plaine, piqueté la voie; puis des ouvriers avaient attaqué les terrassements.

Alors les retraités allaient, hochant la tête le long des remblais. La terre qu'ils voyaient remuer leur rappelait des retranchements où ils s'étaient battus. Entre deux récits de bataille ils se prenaient à supputer le temps qui s'écoulerait jusqu'à l'ouverture de la ligne ou à discuter le tracé qu'on avait adopté. En général ils le critiquaient, ayant chacun son projet ; et ils demeuraient là des heures, attroupant les gamins, gênant les ouvriers, mais content d'eux et de ce regain d'activité qui traversait leur vie.

Mais, tout à coup, les loyers augmentèrent. Les travaux ame-

naient des employés, des surveillants qui, habitués à payer plus cher ailleurs acceptaient tout sans marchander. Puis, quand la ligne fut prête, le transport des denrées à Paris accrut la cherté des vivres, et les étrangers, qui vinrent en plus grand nombre visiter le château (une curiosité historique), achevèrent de gâter les prix. Les retraités s'abordaient avec des visages soucieux, des airs découragés : l'équilibre de leur budget se détraquait ; mais ils se serraient la courroie héroïquement et tenaient bon, pensant que cet état de choses ne saurait durer.

Au contraire, il empira. A mesure que les mois s'écoulèrent, la situation devint plus critique. Alors plusieurs lâchèrent pied, ne pouvant plus vivre, et partirent à la recherche de cieux plus hospitaliers. La désertion était dans les rangs ; ce fut une panique. D'autres s'enfuirent à leur tour, précipitamment, regrettant d'avoir trop attendu ; et seuls, les plus vieux, qui avaient pris l'horreur des déplacements et ne pouvaient changer d'habitudes à leur âge, restèrent fidèles au poste, avec un sourd entêtement.

A l'heure des trains, ils venaient sur la place et regardaient passer les voyageurs. En face d'eux, la gare se dressait, toute neuve, toute jeune, avec un air de gaieté railleuse ; tandis que de temps à autre le sifflet d'une locomotive, déchirant l'air d'un cri strident, réveillait leurs colères assoupies ; et ils maudissaient la vapeur, le progrès, la République.

Cependant la colonie ne se recrutait plus ; puis bientôt, dans le petit groupe, la mort faucha.

— Serrons les rangs ! disaient-ils.

Mais les vides leur laissaient un effroi. Chaque fois que partait un camarade, les visages restaient sombres plus longtemps ; les vieux devenaient plus maussades, plus tristes, avec un besoin de se rapprocher, de se sentir les coudes pour se rassurer.

Un jour, ils se comptèrent ; mais la mort faucha de nouveau ; et, quelques mois, ils restèrent cinq, passant des heures à voir couler l'eau, sans parler, et à se regarder vieillir les uns les autres dans une terreur croissante de leur isolement.

L'année suivante, deux encore s'en allèrent, coup sur coup ; et maintenant, sur la tombe du troisième, tandis que le surplis du prêtre qui s'éloignait semblait un grand oiseau blanc voletant sous les cyprès, le colonel Rebattier et le capitaine Renard d'un geste cassé, jetaient l'eau bénite.

II

Ils se retirèrent, lents, silencieux, comme écrasés, piétinant dans la boue grasse du cimetière. Ils baissaient la tête, effarés de trouver à chaque pas des tombes connues qui leur rappelaient les vieux compagnons d'armes tombés avant eux ; ils les revoyaient avec des faces blêmes, osseuses, dont la lividité leur mettait un frisson au ventre.

Les assistants s'écoulèrent, disparurent dans la brume ; leur murmure cessa, et ils entendirent derrière eux, distinctement, le fossoyeur jeter la terre. Elle avait un bruit sec qui tomba sur leurs épaules comme un coup de fouet. Alors ils se hâtèrent, pris de la peur d'être tout à coup retenus, ramenés en arrière.

A la porte, ils s'arrêtèrent. Ils devaient se séparer, demeurant chacun d'un côté opposé ; mais ils s'attardèrent, n'osant se quitter trop vite, ayant un besoin de se sentir deux. Les chants d'église emplissaient encore leurs oreilles d'un bourdonnement lugubre ; un froid les faisait trembloter ; la nuit peu à peu fermait l'horizon, et il leur semblait que c'était le cercle de leur vie qui se rétrécissait, qui se refermait sur eux, que tout allait finir.

Pourtant Renard essaya de se remettre ; il voulut plaisanter.

— A qui de nous deux, maintenant?

Mais il balbutiait ; sa voix l'effraya lui-même.

Machinalement, ils se prirent à marcher vers la ville : les lumières les attiraient. Quand ils passèrent sur la place, l'émotion les reprit ; ils regardèrent les bancs où un à un les autres avaient cessé de venir s'asseoir, et, effrayés de la rapidité du temps, ils s'apitoyèrent sur eux-mêmes avec un effroi lamentable de la mort.

Plus loin la clarté des cafés les remit un peu. Renard proposa d'entrer. Rebattier accepta pour ne pas rester seul.

— Il fait froid, dit Renard.

— Oui, dit Rebattier, il fait froid.

Ils s'assirent dans la grande lumière, évitant de se regarder, causant de choses banales, avec un parti pris d'éviter les pensées qui les hantaient. Puis, peu à peu, la chaleur les détendit ; ils

demandèrent des journaux et sous le ronflement du globe qui les éclairait d'en haut, longtemps ils feuilletèrent des images, comme des enfants.

Vers six heures, ils songèrent à partir. Ils se regardèrent, repris de leur effroi, et, tout à coup, Rebattier dit, d'un air indifférent :

— Si vous dîniez avec moi ?

— Volontiers! fit vivement Renard.

Alors ils se déridèrent et s'étant levés, ils se firent des politesses pour sortir.

Ils s'enfoncèrent presque gaiement dans les rues noires et, quand ils furent arrivés à la petite maison qu'habitait le colonel Rebattier :

— Françoise, cria-t-il, un couvert de plus, et une bouteille de vin bouché !

— Comme autrefois! s'écria Renard. Dans mon ancien régiment, lorsqu'un camarade passait l'arme à gauche...

Mais il s'arrêta, voulant oublier ces choses. Il regarda autour de lui et parla de la maison. Rebattier lui montra les pièces. C'était correct, propre, froid. Le colonel ouvrait les portes, promenait la lumière avec une complaisance de propriétaire, et, à mesure, une animation lui venait; il vantait l'épaisseur des murs, disait les avantages de son habitation. Il l'avait eue presque pour rien, autrefois, avant le chemin de fer; à présent elle valait le double. Il souriait tandis que Renard hochait la tête et que la lampe allongeait leurs ombres aux angles des murs, celle du colonel longue, mince, voûtée, celle du capitaine courte, ronde, écrasée.

Au premier étage, il y avait deux chambres à coucher. Renard s'émerveilla.

— Pourquoi deux chambres ? demanda-t-il.

— J'aurais pu me marier, répliqua le colonel.

Cette idée les égaya, et ils redescendirent, ayant perdu de leur pâleur.

Dans la salle à manger, le couvert était mis. Le colonel fit allumer de nouvelles bougies, voulant beaucoup de lumière. Quand ils furent assis, la table resplendissait, les murs rayonnaient d'une clarté gaie qui, peu à peu, les gagna. Un grand feu de bois pétillait dans la cheminée; la soupe fumait; ils se sentirent tout à coup un bien-être qui leur déliait la langue, leur

rappelait des souvenirs, les embarquait dans des histoires de régiment.

D'abord ils allaient chercher dans le plus lointain de leur passé des aventures de troupiers, des farces de caporal; puis ils arrivèrent aux campagnes. Ils avaient fait toutes les guerres depuis 1830, sauf celle de 1870, le colonel dans la cavalerie, le capitaine dans l'infanterie; et toutes leur revenaient à l'esprit, pêle-mêle, comme des choses de la veille : la Crimée, avec son froid terrible et ses nuits dans la tranchée; la Chine, où l'on marchait en conquérants, gaspillant des fortunes; l'Algérie, où l'on tirait des Kabyles, au vol, entre deux verres d'absinthe, pour s'amuser, quand ils passaient au flanc des coteaux; l'Italie, la promenade triomphale au milieu des vivats des foules; les femmes aux yeux noirs jetant, du haut des balcons, des fleurs que l'on gardait à la dragonne du sabre, le lendemain, pour la bataille; enfin, le Mexique, avec ses sables brûlants, sa fièvre jaune, ses surprises et ses combats féroces dans les rues.

Leurs tailles se redressaient; un souffle guerrier passait sur eux et leurs voix, tout à l'heure chevrotantes, retrouvaient des accents de clairons pour raconter une attaque à la baïonnette, quelque charge épique de cavalerie où tout roulait pêle-mêle, chevaux et cavaliers, dans des broiements épouvantables. A chaque pas, ils se heurtaient à des morts; mais ceux-là ne leur faisaient pas peur qu'ils revoyaient casqués ou le sabre au poing, dans la poussière des batailles, et ils déroulaient gaiement, les yeux allumés, la longue et sanglante épopée de leur vie, tandis qu'adossée à la cheminée, Françoise, les mains jointes, frissonnait en les écoutant :

— Est-ce Dieu possible? murmurait-elle.

Ces vieillards débiles qui avaient fait ces choses fantastiques, qui, toute leur vie, avaient côtoyé, bravé la mort, grandissaient tout à coup devant elle de toute la hauteur de leurs dévouements ignorés, de toute l'épouvante des mêlées.

Maintenant, ils se rappelaient les nuits passées sur le champ de bataille, blessés, hurlant la soif, et la face aux étoiles, avec, autour d'eux, des gémissements, des cris rauques, des colères, des grouillements désespérés dans des tas de morts, des chutes lourdes d'hommes qui se traînent et qui retombent, toutes les terribles visions de ces heures lugubres où, lorsqu'on ferme les yeux, on revoit tout son passé, tous ceux qu'on aime.

Dans le bien-être de la digestion, un petit frisson les prenait parfois à ces souvenirs, et ils se renfonçaient frileusement dans leurs fauteuils, en vidant leurs verres à petits coups. Ils retrouvaient la sensation des bons gîtes longtemps attendus, des festins imprévus succédant à des mois de misère, et des jours où, pour rattraper le temps perdu, pour se venger des souffrances endurées, ils se jetaient dans le plaisir, aveuglément, comme sur l'ennemi. Alors des anecdotes salées de bivouac éveillèrent leurs rires, des aventures de garnison qu'ils se racontaient, l'œil brillant, parlant en même temps, tandis que la vieille Françoise, effarouchée, haussait les épaules et regagnait sa chambre.

Mais, tout à coup, ils s'effarèrent en entendant sonner l'heure. Ils avaient oublié le temps, et le moment où ils devaient se séparer était arrivé. Leur légère ivresse se dissipa et, après cette échappée dans le passé, les impressions du présent retombèrent sur eux plus lourdement. Ce fut comme un réveil : de nouveau, la fin qui approchait se dressa devant eux; ils revirent le cimetière, entendirent la pelletée lugubre tombant sur le bois du cercueil; et, tandis que les murs vibraient encore de leur enthousiasme, de leur mépris de la mort en plein soleil, en pleine jeunesse, ils retrouvèrent entre leurs épaules le frissonnement de la mort lente des vieillards. Et ils étaient affaissés maintenant, rapetissés de moitié, les yeux éteints, au fond de leurs fauteuils.

Enfin Renard se leva, se déclarant un peu étourdi; mais il ne se pressa pas de partir.

— Comme le temps passe! murmura-t-il.

Et il regarda s'il ne pleuvait pas. Le ciel était étoilé.

Rebattier s'était levé aussi, suivant ses gestes d'un air inquiet. En haut, Françoise se couchait; ils l'écoutèrent un moment, puis le silence retomba sur la maison.

— Il fait un froid de loup, insinua le colonel.

— C'est ce que je pensais, mon colonel!

— Si vous restiez coucher ici?

Renard ne répondit pas; mais un large rire détendit ses traits. Le visage de Rebattier aussi s'éclaira.

— Eh bien, montons, dit-il avec une joie qu'il dissimulait.

En haut, l'installation fut longue. Rebattier s'attardait, voulant être sûr que son camarade ne manquerait de rien. A chaque instant, un peu excités de leur soirée, ils retrouvaient quelque chose à se dire et repartaient en des conversations interminables.

Ils allaient et venaient, d'une chambre à l'autre, tout en se dévêtant; puis, quand ils furent couchés, ayant laissé la porte ouverte, de leurs lits ils s'interpellèrent encore.

— Dites donc, mon colonel?

— Hein?

Et Renard faisait des réflexions drôles, se trouvant très bien, rappelait des histoires de lit de camp. Tous deux étaient heureux de s'entendre parler, de se sentir l'un près de l'autre.

Peu à peu ils se turent; puis, au bout d'un moment, Rebattier appela:

— Renard?

— Mon colonel?

— Vous dormez?

— Non!

— A quoi pensez-vous?

— Ma foi, mon colonel, qu'il est dommage que nous ne puissions rester toujours ensemble comme ce soir. Cela me rajeunit de vingt ans.

— Moi aussi! Mais, au fait, pourquoi pas? Voyons, Renard, une supposition: je vous loue cette chambre...

— Oui! dit vivement Renard.

Puis il reprit:

— Mais... la soupe?

— Oh! nous nous arrangerons pour la dépense. Hein, cela vous va-t-il?

— Parbleu! s'écria Renard.

— Alors ça y est?

— Ça y est! mon colonel.

— N'est-ce pas? reprit le colonel d'un ton bonhomme; il n'y a plus que nous dans la ville qui puissions nous comprendre. Eh bien! c'est tout naturel.

Et ils se souhaitèrent une bonne nuit, simplement, ne voulant pas laisser paraître la joie qu'ils éprouvaient de cet arrangement.

III

Renard s'installa dès le matin.

Au grand jour, leurs terreurs étaient passées; l'idée de leur nouvelle vie les rajeunissait ils couraient presque par la maison,

alertes, proprets, rasés de frais, et ils s'entr'aidaient, se faisant des politesses, s'offrant du tabac. A onze heures tout était prêt, et ils descendirent déjeuner, un peu essoufflés, blanchis aux coudes, mais guillerets, contents d'eux, pris d'une grande amitié.

— Donnez votre gamelle ! dit Rebattier en se mettant à table.

— Ah ! oui, fit Renard en tendant son assiette.

Cela les fit rire et les plongea dans le passé. Tout l'argot militaire leur remontait : le ragoût s'appela du *rata;* le rôti, un *frichtis;* et Françoise devint l'*ordonnance.*

Ils se racontaient leurs campagnes.

En déjeunant, ils s'occupèrent d'arranger leur vie. Rebattier, lui, faisait la sieste dans l'après-midi; Renard déclara que cela tombait bien : il avait la même habitude. Le reste du temps, il lisait le *Figaro*, tout doucement, à petits coups, parce que la lecture le fatiguait. Le colonel n'aimait pas le *Figaro;* mais il avoua que ce journal avait du bon : il s'y mettrait aussi, d'autant mieux que le *Petit Journal,* auquel il était abonné, était imprimé en caractères trop fins pour ses yeux. Ils convinrent que, lorsque le temps serait beau, ils feraient leur promenade comme autrefois. Dans l'intervalle, ils pourraient faire des parties, jouer au piquet.

Aussitôt que le café fut servi, Françoise dut aller chercher des cartes. Ils s'installèrent commodément, tout alléchés du programme de leur vie; et ils attaquèrent le jeu, lentement, savourant leur plaisir.

— Quinte majeure ! annonça le colonel.

— Nous la verrons ! fit Renard.

— L'Aveyron ? Chef-lieu Rodez.

— Tiens ! on disait cela chez vous ?

— Parbleu !

— Ah ! reprit Renard, l'armée, voyez-vous, il n'y a que cela !

— L'ancienne ! rectifia Renard.

— Bien entendu ! fit l'autre en s'arrêtant de jouer.

Et pendant cinq minutes ils déblatèrent contre l'armée nouvelle. Il n'y avait pas à dire : Renard avait vu cela aux dernières manœuvres, qui s'étaient faites dans les environs. Eh bien, voici ce qu'il avait vu : les fantassins, on les faisait coucher par terre ! Oui, monsieur, les Français d'à présent avaient peur des balles ! Et quel désordre ! Tout le monde en tirailleurs, va comme je te pousse, un gâchis, quoi !

— La fin de la fin, appuya le colonel en reprenant son jeu.

Et il continua.

— Vingt-neuf, trente, la dernière trente et un, et quarante de capote, soixante et onze.

— Ah ! dit Renard, je suis capot ; je le suis... de cheminée.

— Tiens, on disait cela aussi chez vous ?

— Parbleu !

Renard avait perdu ; mais son calembour le consola. Il se vengerait une autre fois. Même il souriait, se croyant au fond plus fort que l'autre.

Cependant, les jours suivants, le colonel gagna encore. Renard, vexé, déclara qu'il n'avait jamais eu de chance. La preuve, c'est qu'il était resté capitaine. Et il s'embarqua dans une série de passe-droits, de guignes épouvantables qui lui étaient survenues dans sa carrière, des choses à donner sa démission dix fois pour une. Oui, mon colonel ! En dernier lieu, notamment, il était tombé avec un mauvais coucheur de chef de bataillon, un animal qui s'éveillait tous les matins en se demandant : « Qu'est-ce que je peux bien faire aujourd'hui pour embêter le capitaine Renard ? » Et ce qu'il y avait de plus fort, c'est qu'il réussissait !

— Aussi, reprit Renard, en terminant, je me suis bien vengé !

— Comment cela ? demanda Rebattier.

— Comment ? Eh bien, quand j'ai eu ma retraite, j'ai conservé mon logement pendant un mois. Un sous-lieutenant demeurait à côté, le petit... chose... enfin, n'importe ! un bien gentil garçon !

Je lui dis : « Envoyez-moi donc votre ordonnance, tous les dimanches matin, vers huit heures ! » Il me répond. « Entendu ! mon capitaine ! »

— Eh bien ? interrogea Rebattier.

— Attendez donc ! Je fais la leçon à l'ordonnance. Alors le dimanche matin, moi encore couché, on frappait : — Pan ! pan ! — « Entrez ! » C'était le troupier. « Qu'est-ce que vous voulez ? » « Mon capitaine, c'est le commandant qui vous demande ? » « Va dire au commandant que je l'emmerde ! Tiens ! voilà vingt sous pour toi. »

Mais, au bout de huit jours, cette histoire ennuya Rebattier qui, dans ses ambitions satisfaites, avait gardé un respect de l'autorité. Alors, sans crier gare, il appela Renard commandant. Cela mordit très bien, coupa court à l'anecdote ; et tous deux se sentirent plus à l'aise, les distances rapprochées.

Dès lors ce fut leur vie de tous les jours, jusqu'à la fin de l'hiver. Ils se levaient de bonne heure, dormant peu la nuit, et vivaient dans l'éternel recommencement des mêmes histoires racontées au coin du feu et des mêmes calembours au piquet, qui les faisaient toujours rire. De temps à autre, ils s'intéressaient à quelque potin que leur rapportait Françoise, causaient des affaires du jour à propos du journal, ou bien ils faisaient une courte promenade, sans parler, pour ne pas s'essouffler.

Mais, l'été, ils eurent d'autres distractions. Le colonel avait un grand jardin ; ils regardèrent pousser les feuilles. Plus tard ils virent des fleurs ; Renard s'y intéressa et l'autre le mit au courant. Alors ils se partagèrent les plates-bandes et rivalisèrent à qui obtiendrait les plus belles plantes. Ils suivaient Françoise, qui faisait les gros travaux de jardinage, la surveillant, pleins d'une sollicitude attendrie pour les choses frêles qu'ils voyaient naître et qu'ils touchaient, de leurs vieux doigts tremblants, avec des délicatesses infinies. Ils comptaient les boutons, s'appelaient pour se les montrer, et parfois, s'arrêtaient des heures, en contemplation, espérant les voir s'ouvrir.

Pendant les chaleurs, ils prirent leur repos sous une tonnelle, à l'ombre d'une profusion de houblon où grimpaient les taches noires de volubilis multicolores. Et là, ils continuaient leur vie au coin du feu, avec une gaieté de plus qui leur venait du grand soleil, des senteurs d'herbes et de terre mouillée.

Des fois ils se taquinaient, à propos de leur ancienne arme, se

disputaient, comparant leurs deux théories ; et, armés de bâtons en guise de sabres, ils détaillaient des mouvements d'exercice, l'air furieux, les sourcils froncés, avec le ton du commandement. Sur la route, des gamins revenant de l'école répétaient de leurs voix aiguës : « En avant, marche ! » et se sauvaient. On entendait un moment leurs cris qui s'éloignaient et le bruit de leurs sabots. Puis la séance se terminait brusquement, par une quinte de toux qui les laissait rouges, les yeux hors de la tête, de s'être forcé la voix.

D'autres fois, dans les soirées tièdes où des souffles d'air ravivaient le parfum des fleurs, un renouveau de jeunesse leur venait, et les histoires militaires faisaient place à des récits d'aventures amoureuses. Ils se contaient des prouesses, avec des voix chevrotantes qui s'interrompaient de soupirs, et souvent, à quelque souvenir plus puissant, ils restaient longtemps sans parler, regardant passer un visage dans le lointain de leur mémoire, écoutant le son d'une voix, revivant des jours d'amour dont la pensée les poignait encore.

IV

Un matin, Rebattier, qui venait d'ouvrir une fenêtre pour regarder la rue, la referma vivement avec un cri de contrariété ; et Renard, en s'approchant, vit passer des croque-morts.

Le colonel se récria contre l'autorité, disant que l'on ne devrait pas laisser ces gens-là sortir en costume. Chaque fois qu'il en apercevait, cela lui donnait un coup. Justement il avait mal dormi. Françoise lui avait trouvé mauvaise mine, et de temps à autre il se regardait la langue, dans une petite glace, à la dérobée.

Mais Renard affecta une insouciance et proposa un tour au jardin. C'était l'automne maintenant ; la nuit avait été froide, et il s'inquiétait pour les dernières fleurs.

Déjà beaucoup étaient mortes, s'étiolant une à une, ployant sur leurs tiges, et les feuilles des arbres étaient tombées, leur jetant de leur lent tournoiement une croissante mélancolie ; mais, quand ils furent à la porte, un désespoir les prit. Il avait gelé. Plus de fleurs ! Les géraniums s'affaissaient, les tiges pendantes ; les capucines s'écrasaient, retombant de tout leur poids, dans un navrant abandon ; toutes les plantes qui leur restaient encore

s'inclinaient lentement, se couchaient pour mourir; et le jardin, avec ses arbres nus, sa terre jonchée de débris, prenait une apparence de chose morte, une désolation de cimetière.

Ils restèrent sans parler, s'assirent devant le feu, plongés dans leurs pensées. Ils reprirent leur vie de l'hiver précédent, mais cette fois, avec une tristesse morne. Ce recommencement faisait une date; l'habitude avait émoussé leur plaisir d'être ensemble, et le poids de leur vieillesse retombait sur eux, de plus en plus lourdement. Maintenant, le journal les intéressait moins; leur esprit se fatiguait et ils lisaient rarement; leurs campagnes, qu'ils savaient par cœur, les laissaient froids; ils ne pouvaient toujours jouer au piquet, et ils sortaient peu, à cause du mauvais temps.

Le colonel proposa d'aller à la messe. Renard hésita : il n'aimait pas les chants d'église, c'était trop triste. Rebattier n'insista pas : la crainte des rhumes venait tout à coup de traverser son esprit. Alors ils songèrent à calculer, pour s'occuper, les économies qu'ils pouvaient bien avoir faites depuis qu'ils vivaient ainsi à deux. Ils fouillèrent les livres de Françoise, et bientôt, ils se dirent tout bas qu'elle les volait. Pourtant ils s'avouèrent qu'ils avaient du bénéfice à cette nouvelle existence, Renard surtout, qui autrefois avait bien du mal à joindre les deux bouts. Ils furent heureux de le constater; puis un désir leur vint d'économiser davantage, et une passion s'empara de leur cerveau vide, l'avarice.

Ils surveillèrent la servante, rognèrent sur la nourriture; parfois, quand l'occasion se présentait, ils faisaient eux-mêmes quelques achats et se réjouissaient d'obtenir, après de longs marchandages, des rabais de quelques sous. Mais Françoise se fâcha, et, un jour, elle rendit son tablier.

Ils ne voulurent pas la retenir, par dignité; puis la peur d'être volés les empêcha d'en prendre une autre. Plus tard, s'ils ne pouvaient plus aller, eh bien, ils verraient. En attendant, ils se partagèrent la besogne. Renard se chargea de la cuisine. Elle était mauvaise faite, car ils devenaient de plus en plus sobres. Le dimanche seulement, ils faisaient un petit extra, un rôti qu'ils achetaient le matin, en cachette, ayant gardé une pudeur de porter des paquets. De temps à autre, une poule leur pondait un œuf. Ils en avaient plusieurs, pêle-mêle avec des lapins, dans un grand poulailler. Le colonel, songeant que ces bêtes coûtaient à nourrir, parla de les manger. Renard y pensait. Depuis quelque temps déjà il

tournait autour du poulailler, l'air indécis, la mine soucieuse. Et il répondit :

— Oui, il faut les tuer.

— Mais je ne sais pas ! se récria Rebattier.

— Moi non plus ! dit brusquement Renard.

Ils restèrent un moment pensifs. Les lapins encore, c'était vite fait : un coup sur les reins, et puis adieu ; mais les poules, il fallait les voir mourir lentement, se débattre en éclaboussant du sang tiède, et cette idée les troublait.

Pourtant l'avarice reprit le dessus.

— On ne peut pas les laisser perdre, dit le colonel.

Alors Renard se souvint qu'il avait un fusil. La pensée de donner la mort du soldat le rasséréna : il chercha son arme et courut au poulailler. Mais là, il songea tout à coup que c'était lâche de tuer ainsi des bêtes enfermées. C'était un meurtre ! Quand elles seraient libres, fuyantes, il les tirerait, comme à la chasse. Il ouvrit la porte.

D'abord rien ne bougea ; puis les poules se grandirent sur leurs pattes, l'œil clair, surprises de cette liberté soudaine ; enfin l'une d'elles sauta dans le jardin, une petite poule blanche et noire qui avait une huppe sur la tête. Le capitaine se raffermit, prit un air terrible: la chasse allait commencer.

Les autres, en effet, s'élançaient une à une, les ailes soulevées, tandis que les lapins se coulaient dehors, à petits bonds, les oreilles larges, l'air inquiet, et disparaissaient dans les plates-bandes de choux qu'ils commençaient à grignoter. Mais le capitaine regardait toujours la petite poule blanche et noire. Elle vena vers lui, coquetant, familière. Il se sentit mal à l'aise et fit un geste pour l'éloigner ; mais elle se méprit, suivit sa main du regard, cherchant dans l'air quelque vol de graines ; puis, ne voyant rien, elle reprit sa pose, faisant jouer les plumes de son col et continuant ses appels doux, intermittents, sa petite crête rouge coquettement inclinée sur l'oreille comme un bonnet de police.

Cependant le colonel, dans la salle à manger, attendait avec anxiété la détonation. Au bout d'un moment, n'entendant rien, se décida à regarder dans le jardin par la petite porte vitrée, et vit un curieux spectacle. Le capitaine avait posé son fusil contre le mur, et baissé maintenant, dans une attitude enfantine, l'air ému, attendri, il faisait manger la petite poule dans sa main, répétant comme elle : *Cot ! cot ! cot !*

Peu à peu un rire détendit la vieille figure branlante du colonel. Puis, s'étant retourné vers la table, il prit du pain et vint se baisser à côté du capitaine, disant, lui aussi : *Cot ! cot ! cot !* Et la poule, alternativement, picorait dans la main des deux vieux.

Ils se regardèrent avec un hochement de tête et souriant, comme pour se dire que ç'eût été dommage de la tuer. Une bonté leur venait ; ils levèrent les yeux et n'eurent pas un regret à voir les autres bestioles remuer et dévaster effrontément le jardin ; au contraire, ils se plurent à ce grouillement de vie ; ils eurent une sensation d'allègement et comme la satisfaction du désir inconscient de sentir autour d'eux de petits êtres familiers.

Alors ils rentrèrent, Renard traînant son fusil d'un air piteux. Mais, à partir de ce moment, ils éprouvèrent le besoin de se rattraper par un surcroît d'avarice. Le colonel cessa de fumer, disant que le tabac lui faisait mal ; Renard en fit autant, de peur que l'autre, repris parfois d'une envie, ne fît des emprunts à sa blague ; et ils rangèrent leurs pipes chacun de son côté. Les parties devinrent plus rares ; elles furent aussi plus âpres ; ils eurent des discussions sur les coups, puis cachèrent leur argent avec une méfiance l'un de l'autre. Bientôt, leur vue se fatiguant, ils cessèrent de jouer et plièrent le jeu dans un papier, soigneusement.

Ils renoncèrent au journal ; les faits divers les intéressaient, mais des histoires les firent frémir : de vieilles gens qu'on assassinait pour les voler ; et ces choses les rendaient malades. Le soir, ils s'assuraient que tout était bien fermé ; puis, lorsqu'ils montaient, une inquiétude les prenait de quelque attaque brusque par derrière. Peu à peu, ils eurent moins de recherche à leur toilette, de peur de paraître riches, et ne renouvelèrent plus leur linge ni leurs effets.

Alors ils végétèrent tristement, ne vivant plus, repris tout entiers par leur effroi de la mort. La vue d'un prêtre les impressionnait ; ils évitaient de passer près de l'église et ils restaient longtemps pâles aux sonneries d'enterrement. Près d'eux habitait un chiffonnier qui avait passé quatre-vingt-douze ans : cette pensée leur faisait plaisir, leur ôtait des années, et ils s'intéressaient à lui, prenant chaque jour de ses nouvelles. Mais il mourut, et ce coup les frappa lourdement. Ils étaient les premiers à prendre maintenant. Ils se regardaient attentivement, à la dérobée, se demandant lequel des deux passerait d'abord. Le colonel trouvait Renard trop gros, bouffi de mauvaise graisse, et en augurait mal ;

Renard trouvait le colonel bien vieilli et si long et si mince qu'il ne saurait durer bien longtemps. Chaque soir, ils se couchaient avec la peur de ne pas s'éveiller le lendemain. Parfois un cauchemar jetait l'un d'eux sur son séant ; il appelait l'autre pour se rassurer, et ils restaient des heures sans pouvoir se rendormir, à regretter, puisqu'il fallait mourir, de n'avoir pas succombé sous quelque balle alors qu'ils étaient jeunes.

Dans ces terreurs perpétuelles, ils vieillirent par acoups, se trouvant changés du jour au lendemain, et leur terreur devint plus grande. L'heure fatale était sans cesse suspendue sur leur tête, et, s'ils oubliaient un instant cette pensée dans les somnolences de leur vie végétative, ils la retrouvaient au réveil, brutalement, sans miséricorde, avec une douleur plus aiguë. A mesure, la peur d'être assassinés les tourmentait moins : le genre de mort leur importait peu ; ils ne voyaient que la mort elle-même, le fait de n'être plus, cette chose terrible, irrémédiable, dont rien ne pouvait les sauver. Ils se sentaient rouler à l'abîme lentement, mais sûrement, implacablement ; et chaque jour qui s'écoulait, les en approchant davantage, leur jetait plus haute l'épouvante de la tombe, du trou noir dans la terre, dans la nuit, pour jamais.

V

Un matin, le colonel ne put se lever. Il répondait par monosyllabes, un peu étouffé, se plaignant de partout.

Le médecin ordonna des fortifiants; Renard fit venir un garde-malade, une petite sœur grise, qui s'installa près du lit e dit des prières. Il s'assit en face d'elle, sans parler, pris d'u tremblement continu. Le colonel le regardait d'un œil jaloux tandis que Renard se sentait moins effrayé maintenant à l'idé de mourir lui-même, que de voir partir avant lui ce compagno qui avait été sa dernière affection sur la terre. Puis enfin, allait rester seul. A cette heure ils auraient voulu mourir en semble tous deux; c'eût été une consolation : ils se seraie sentis plus forts.

Vers le soir, comme la faiblesse augmentait, Renard dut al chercher un prêtre. Le colonel semblait s'éteindre tout doucemen Il ne bougeait pas, ne pouvait plus parler, paralysé. Seuls, s

yeux roulaient effarés, parcouraient la chambre, puis se fixaient sur ses gardiens tour à tour. Par moment on eût dit qu'il voulait se lever, s'enfuir. Une sueur mouillait ses tempes; ses rares cheveux achevaient de se blanchir.

Quand vint le prêtre, Renard se sauva, trop impressionné par le spectacle des dernières prières, et se cacha dans la salle à manger, à sangloter comme un enfant. La sœur descendit, reconduisant le prêtre. Elle dit à Renard que le malade allait mieux. Alors il se décida à remonter.

Mais le grand corps maigre du colonel se profilait sous les

La sœur descendit, reconduisant le prêtre.

draps avec la même immobilité rigide; son visage avait toujours sa lividité, et les yeux, dont la prunelle semblait s'élargir, devenir transparente, étaient effrayants d'angoisse. Ils flottèrent encore un moment, puis se fixèrent sur lui. Alors Renard n'osa plus bouger et il resta là, le regardant. Une fatigue lui fit baisser es paupières. Peu à peu une hallucination lui vint. Ce n'était plus le colonel qui était couché là; c'était lui, Renard. Il se voyait aide, immobile sous le drap ; puis on l'emportait. Il sentait les secousses des porteurs, le choc sur les dalles de l'église; il entendait le chant des prêtres; puis c'était la descente dans le trou, a terre qui tombait. Alors une terreur le prenait d'être enterré if; il se heurtait aux parois de la boîte, la nuit, se battait avec s vers, crevait les planches et hurlait, la bouche pleine de

terre. Il rouvrit les yeux et retrouva l'implacable regard du moribond, fixe, vitreux, comme figé dans une expression lamentable d'épouvante.

Alors un souvenir lui revint. Il se rappela un jour où il était couché sur le sol à plat ventre, tandis qu'une charge de cavalerie furieusement balayait la plaine. Elle bondissait par-dessus lui avec le grondement d'une mer; cela lui semblait interminable et il avait risqué un regard, se demandant si, par delà toutes ces bêtes roulantes, il n'apercevrait pas bientôt l'horizon; mais à ce moment un sabot de cheval, à côté de lui, avait crevé une tête. La cervelle lui avait jailli au visage, et un œil projeté s'était arrêté devant lui, effrayant, le regardant du fond de l'herbe. Alors il avait dit : « Pauvre diable! » Et, la charge passée, il s'était essuyé la figure.

Tout à coup la sœur se leva, alla vers le malade. Il était mort, sans un souffle, mais gardait sa même expression terrifiante, Renard eut un brusque mouvement de recul; mais il ne put détacher son regard du regard du mort. A leur tour, ses yeux s'élargirent, s'emplissant d'une semblable épouvante; alors, fasciné, attiré, le pauvre vieux se raidit, se rejeta en arrière, et, tremblant, glacé, sans détourner les yeux, il gagna sa chambre à reculons.

La sœur, ayant abaissé les paupières du colonel, s'était agenouillée pour prier. Brusquement une détonation la mit debout. Elle s'élança dans la pièce voisine. Une fumée la remplissait; et, sur le lit, elle aperçut Renard étendu, la tête sanglante, la cervelle éparse. Alors, s'étant signée, elle revint de son pas glissant, et ferma la porte derrière elle. Puis elle alluma des bougies, et se remit à prier et à veiller son mort, dans le grand silence de la nuit.

Jean Reibrach.

I

Au milieu de vastes landes désertes où les troncs éternellement mutilés des pins se cambrent dans les poussiéreuses blancheurs de l'horizon, comme des mâts de navires sombrés à la côte, pointaient les toits et le pigeonnier d'une façon de gentilhommière délabrée. Des vols de pigeons tourbillonnaient éparpillés parmi les tuiles ainsi qu'une semence légère. Les murs, mal étayés, s'effondraient. Les fenêtres vides semblaient de vitreuses et ternes prunelles d'aveugle. La cour était encombrée par de larges tas de fumier que le soleil allumait de luisantes dorures. Dans les flaques d'eau jaunâtres qui croupissaient de ci, de là, des cochons maigres sommeillaient, vautrés en une béatitude profonde. Derrière la maison, verdissait une bande étroite du jardin avec des ruches d'abeilles alignées sur des planches, le long des allées, et les légumes maladifs qui séchaient dans la terre craquelée entre d'antiques bordures de buis. La trouée béante du portail dominait un perron monumental dont les marches de pierre, envahies par les orties, s'étaient écroulées. Et, comme une poignante moquerie, au fronton soutenu par d'héraldiques chimères, resplendissaient,

en relief, intactes encore de la morsure implacable du temps, le blason ducal des Ythorosse et leur fière devise : *Va devant!*

Par habitude, les paysans des bourgs voisins appelaient respectueusement cette baraque lépreuse « le Château. » Et c'était là que la duchesse douairière Olympe d'Ythorose habitait avec ses deux fils et une vieille servante. La misère datait de loin. Un beau jour, le duc ayant mangé jusqu'au dernier écu sa fortune et déshonoré son grand nom une douzaine de fois, était allé se faire casser la tête au Mexique, abandonnant sur le pavé parisien, comme une épave inutile, sa pauvre femme, qui venait d'accoucher de deux jumeaux en des souffrances affreuses, et qui pouvait à peine se traîner.

La duchesse sanglota silencieusement et, résolue à cacher sa honte et ses angoisses aux cent mille indifférents du monde qui jettent leur pitié comme un sou, elle s'exila en Gascogne, dans ce nid à rats abandonné. Elle brûla sans les lire toutes les lettres qui lui arrivèrent de Paris. Elle se cloîtrait dans son désespoir morne, ainsi qu'en une tour murée.

Cependant, la pauvreté était si grande, le pain manquait si souvent, qu'elle dut élever ses fils comme des rustres. Ogier et Roland n'allèrent même pas aux écoles de village. Ils grandirent librement en plein air, poussant robustement comme des plantes fortes et perdant peu à peu leur distinction originelle. On eût dit de deux médailles frappées à quelque coin seigneurial et dont la rouille effaçait lentement les fines ciselures. Mais le hâle répandu comme un masque d'or fauve sur leur visage rude, la toison emmêlée qui s'échappait en mèches blondes du béret campé sur la nuque, la lueur indomptée de leurs larges yeux, leurs épaules massives, leurs mains énormes donnaient aux deux frères cette beauté puissante des hercules forains qui luttent sur les tréteaux et que les femmes contemplent avidement, toutes blanches de désirs et secouées par la malsaine tentation de se sentir craquer contre la poitrine de ces vainqueurs.

Aussi, lorsque les jumeaux eurent l'âge d'aimer, les amoureuses ne leur manquèrent pas. Ils ne se quittaient pas, courant ensemble le pays, imposant leur autorité farouche à dix lieues à la ronde, comme en un fief conquis par leurs poings noueux. Ils étaient de toutes les cognades et de toutes les noces. Au cabaret les meilleurs buveurs se saoûlaient piteusement en voulant leur tenir tête. Aux fêtes votives, ils conduisaient les danses et, le

sept jours de la semaine, on les rencontrait dans les coins d'ombre et derrière les buissons en fleur, lutinant comme des faunes sensuels les Gotons qui se roulaient à leurs pieds.

La duchesse ne disait rien. Son inflexible volonté s'accomplissait, car, plutôt que de vendre la ruine où la devise des Ythorosse flamboyait dans la pierre, elle avait mieux aimé faire de ses fils des paysans vulgaires.

— Au moins, pensait-elle douloureusement, ils ne commettront pas ainsi toutes les mauvaises actions de leur père !

Ses jambes étaient paralysées depuis un hiver pluvieux, et elle passait toutes les heures assise au fond d'un large fauteuil Louis XIII dont les tapisseries fanées s'effiloquaient par lambeaux. On la portait toujours devant une fenêtre ouverte, et elle demeurait immobile, muette, pareille à une statue d'ivoire, les membres recroquevillés dans la tiédeur pénétrante du soleil. Ainsi, elle paraissait ne pas vivre, les yeux figés dans la contemplation de choses invisibles, les mains retombantes et les lèvres serrées. Elle s'endormait bienheureusement dans un rêve paisible de délivrance, oubliant les tortures du passé, les souffrances du présent et l'inconnu des lendemains. Et la lumière diffusait autour de sa tête amaigrie comme une auréole éclatante qui lustrait les cheveux blancs de reflets très doux.

II

La vieille servante qui soignait la paralytique, étant morte de fièvres mauvaises, il fallut la remplacer. Et un après-midi de novembre, tandis que la mère et ses deux fils se chauffaient frileusement autour de l'âtre, sans prononcer une parole, il se présenta une belle fille du pays basque qui demandait à se placer au château. Avec son mouchoir aux couleurs violentes négligemment noué à son chignon roux, ses prunelles métalliques, son nez retroussé, ses lèvres épaisses entre lesquelles les dents riaient comme des grains de riz dans un piment rouge et le semis de taches blondes qui éclaboussait le rose de ses joues, elle avait la saveur désirable d'un fruit vert. L'accent chanteur de son patois réveillait toute la chambre. Et de ses sabots bourrés de foin, de son jupon de futaine, de son corsage reprisé, s'évaporaient, à chacun de ses mouvements, comme une odeur saine d'étable

close où les troupeaux dorment lourdement. Les jumeaux s'étaient levés et, groupés derrière le grand fauteuil de la duchesse, ils examinaient la Basquaise avec une impudeur hautaine. Elle ne baissait pas les yeux, et l'obstination inquiète de leurs regards élargissait encore la joie troublante de son sourire vague.

— Prenons-la ! dirent ensemble les deux frères.

— Soit ! répondit la duchesse d'une voix indifférente. Comment se nomme-t-elle ?

— Ysabéline, murmura la servante.

— C'est bien !

Et elle se rendormit placidement au fond de son fauteuil.

III

De ce jour, les jumeaux ne quittèrent plus le château. On les chercha vainement aux cabarets et aux fêtes. Les jeunesses du canton se lamentaient et s'arrachaient les crins. Les tonneaux de vin paillé n'étaient plus en perce de l'aube au crépuscule. Et l'on se demandait anxieusement dans les villages si les deux frères n'avaient pas pris déjà le chemin noir dont ne revient personne. Ils y pensaient bien, les paroissiens ! L'amour était leur seule maladie, une maladie inguérissable qui fêle les cervelles comme un coup de marteau terrible sur une cloche d'airain et qui rend les plus forts pareils à des sexagénaires épuisés. Ogier et Roland adoraient sournoisement leur servante. La mauvaise les traînait en laisse derrière elle comme des chiens qui n'osent aboyer et mordre. Elle était la maîtresse souveraine, dictant ses ordres brutalement, ayant des fantaisies cruelles en ses nonchalantes paresses. Ils étaient les valets soumis, humbles, ne sachant, ne voulant qu'obéir. Ils tiraient les seaux d'eau du puits. Ils lavaient et nettoyaient les auges des pourceaux. Ils bêchaient la terre, balayaient les dalles des chambres, trop heureux quand Ysabéline, à la dérobée, leur abandonnait ses joues et ses lèvres.

La Basquaise résistait à leurs obsessions, froide et plus dure qu'un bouclier d'acier. Elle avait une idée fixe — se faire épouser par l'un des frères. Mais leur jumelle ardeur, ces deux bouches qui se tendaient éperdument à son élection, la gênaient dans ses projets. A tout prix, il importait de se débarrasser de l'un ou de l'autre. Et elle cherchait sans trêve par quelles ruses subtiles

par quels moyens elle obtiendrait enfin ce dénouement désiré, lorsque, trois mois après son entrée au château, certain soir, en regardant par la porte entreclose, elle vit la duchesse se tourner vers ses fils.

— Cette servante me soigne trop mal, s'écria-t-elle. Je n'en veux plus !

Les jumeaux pâlirent lividement.

— Pourtant, fit Ogier, nous n'avons jamais eu à nous plaindre d'elle !

— Jamais !... affirma Roland qui haletait, et nous ne pouvons pas...

— Je n'en veux plus, interrompit simplement la mère; elle repartira demain pour son village.

— Nous sommes les maîtres, elle ne partira pas ! cria Roland.

La duchesse croisa ses bras maigres sur sa poitrine. Des larmes de désolation coulèrent de ses paupières rougies, et, comme épouvantée, elle se tut. Les jumeaux étaient sortis en même temps. Ogier saisit le bras de son frère dans l'ombre épaisse.

— Tu aimes l'Ysabéline?... interrogea-t-il avec des inflexions rauques.

— Et quand cela serait ?

— Je te le défends, entends-tu ?

— De quel droit ?

— Parce que je l'aime à en perdre la tête, et qu'Ysabéline me rend amour pour amour.

— Tu mens ! La belle n'aime que moi.

— Prends garde. Cela finira mal !

— Nous le verrons...

Ils se séparèrent sur cette phrase de haine, dont les mots sombres s'étaient entrechoqués comme des épées croisées. La servante avait tout entendu. Elle triomphait victorieusement et, dans sa joie superstitieuse, elle jura aussitôt de brûler un cierge de cent sous sur l'autel de la sainte Vierge.

IV

Le lendemain, en pleine nuit, les deux frères se heurtaient devant la porte de la Basquaise. Ils s'arrêtèrent stupéfiés, se

regardant avec la colère froide des lutteurs qui se tâtent avant le combat.

— Tu me suis donc partout, ivrogne?.... beugla Roland en crispant ses deux poings.

— Lépreux, voleur! répliqua Ogier, je te trouverai donc toujours sur mon chemin!

— Laisse-moi passer, ou je cogne!

— Tu sais bien pourtant qu'elle ne t'attend pas!

— Laisse-moi passer! répéta Roland d'un ton plus menaçant.

Et, comme l'autre ne s'écartait pas, planté impassiblement sur le seuil, ils s'empoignèrent corps à corps. Leurs têtes heurtaient les murs du corridor. Ils roulaient sans se désenlacer sur les briques, bavant, bramant comme des cerfs assoiffés d'amour qui se battent au fond d'une clairière solitaire dans la paix sereine des nuits étoilées. Ysabéline avait ouvert sa porte au large et ses cheveux roux dénoués sur ses épaules nues, frissonnant dans sa chemise de toile qui la vêtissait à peine, sa tête sensuelle de Margot éclairée par une chandelle fumeuse qu'elle tenait à la main; elle attendait froidement, inerte, la fin de cette bataille coupable. Des impatiences lui prenaient en la voyant se prolonger si longtemps. Enfin, un cri aigu, désespéré, sonna d'un bout à l'autre de la masure endormie. Ogier, ayant ouvert de la main gauche son eustache, l'avait enfoncé jusqu'au manche dans le flanc de son frère.

— Viens vite! lui cria passionnément la servante. Viens vite! Les heures sont si courtes quand on s'aime!

Puis, sans même regarder le malheureux qui agonisait, ils s'enfermèrent dans la chambre. Et tandis que leurs baisers claquaient dans le silence nocturne, la duchesse, réveillée par cet appel de mort, pressentant un drame sinistre, s'était traînée sur le ventre et les mains, comme une limace, vers le cadavre de son fils Roland. La musique de joie qui sonnait chez la servante lui apprit l'horrible vérité. Et les mains trempées du sang noir de l'assassiné elle murmura désolément :

— Sang d'Ythorosse! sang de canailles!

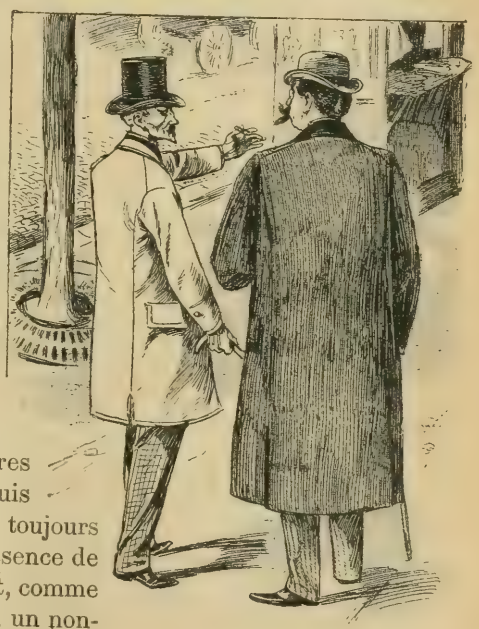
René Maizeroy.

TEMPLE D'AMOUR[1]

(*Suite.*)

XI

L'existence de William Wamont à Paris offrait deux caractères parallèles et pourtant distincts de désœuvrement créole et d'utilitarisme britannique. Levé ni tôt, ni tard, mais, chaque matin, au même point du cadran, il filait aussitôt en coupé jusqu'à son usine de Saint-Ouen. Aucune intempérie ne l'eût retenu. Deux parties de billard avec Godineau encadraient l'heure du déjeuner. L'après-midi était à la sieste, à la Bourse, aux visites d'affaires. Le soir, ses journaux lus, il demeurait auprès de sa femme par bienséance jusqu'à dix heures, sauf les rares cas d'obligation mondaine ; puis il prenait le chemin du cercle, toujours avec Godineau. C'était par essence de tempérament un mari fidèle et, comme la plupart des très personnels, un nonaloux. Son humeur et son impénétrabilité écartaient de lui les relations de simple courtoisie. Tenant, par égoïsme ou par sauvagerie, maison fermée, il avait évincé tout de suite ce long cortège d'im-



Toujours avec Godineau.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 29 Janvier 1898.

portuns et d'oisifs qui s'attachent aux grosses fortunes. On ne lui connaissait en dehors des rapports commerciaux que deux amis, parce que chacun d'eux flattait de façon différente sa vanité : Clessé et Godineau.

Clessé l'avait fait décorer. La haute situation aristocratique et intellectuelle du député de Dol, bien qu'il n'en eût tiré d'autre bénéfice que le ruban rouge, semblait rejaillir sur lui, et si, dans son intimité avec le ménage, le jeune homme marquait une prédilection pour la femme, l'homme raisonneur l'attribua dès le début à une plus grande affinité d'esprit et de race, sans accueillir des soupçons qui auraient pu contrarier sa vie.

M. Eusèbe Godineau, célibataire et Mauricien, avait cinquante-sept ans d'âge comme Wamont. C'était assurément une personnalité originale. Un nez en pointe rose, une barbiche en pointe blanche, un crâne piriforme, hérissé de rares poils incolores. Dans cette physionomie à angles aigus, rien que des expressions de rondeur. Des gestes exubérants et bavards. L'habitude de la langue anglaise lui laissait en français un léger accent qu'on aurait pris à la rigueur pour languedocien. On ne connaissait que peu de chose sur sa jeunesse, sinon un voyage à Paris, un séjour à Madagascar et quelques déboires d'argent. Il soupirait parfois : « Les femmes ! les femmes ! » mais aussitôt racontait les extorsions ou spoliations dont Rainilaiarivony l'avait fait victime à Tananarive. Il aimait la jeunesse et le plaisir, montrait à tous une égale cordialité, ne se fâchait de rien : nature facile et crédule. Bien qu'en de fréquentes gênes, il avait toujours la bourse au bout des doigts.

William et lui s'étaient liés dès le collège : jamais séparés depuis, sauf pour les expéditions malencontreuses d'Eusèbe hors de l'île. A Port-Louis, ils vivaient côte à côte. Les Wamont essayèrent plusieurs fois de relever ce maladroit en l'intéressant à leurs affaires : Godineau retirait ses fonds aussitôt pour les porter ailleurs où on le grugeait. Les deux camarades s'aimaient tendrement malgré des tempéraments si contraires. La tendresse de William ne se manifestait en public que par un besoin de ridiculiser l'autre. Quand William quitta Maurice, Eusèbe Godineau se prit d'ennui. Il mit son dernier pécule dans une charlatanerie financière dont le siège était à Paris. Il y vint, s'établit chez Wamont pour cinq mois et y resta cinq ans. On lui avait donné une chambre indépendante avec escalier de sortie. Le millionnaire,

très serré pour les autres, prêtait à celui-ci sans reçus. Godineau devait toujours rembourser sur ses terrains de Madagascar ; mais William avait la générosité persifleuse ; dès le lendemain, il divulguait à qui voulait l'entendre la somme fournie et ajoutait : « Ce docteur m'exploite... C'est un prodigue. » Soit vantardise, soit ironie, sans doute aussi pour expliquer la cohabitation perpétuelle, Wamont, en France, présentait Godineau comme docteur, une sorte de médecin à gages attaché à sa personne. Dès qu'il souffrait des dents ou de l'estomac, il criait contre Godineau ; il alléguait au besoin des maux imaginaires. Cette façon de subalterniser l'ami, en prêtant matière à de nouvelles moqueries, flattait sa supériorité d'homme riche. La dénomination de « docteur » était devenue si courante que beaucoup la croyaient fondée : elle acquérait force d'état civil. Même les informés ne l'appelaient plus que le « docteur Godineau ». Quand on allait aux eaux ensemble, les échos balnéaires enregistraient dans la liste d'arrivants « M. et Mme W. Wamont, le docteur E. Godineau ». Rien n'amusait tant William que de voir une voisine de table d'hôte consulter discrètement Eusèbe ; il le menaçait alors de le dénoncer pour usurpation de diplôme.

Par derrière, ces deux amis feignaient toujours de se dénigrer mutuellement. Le bienfaiteur disait : « C'est un original, un esprit faible, un naïf sans énergie. » Et le faux stipendié : « Quel maniaque ! il ne sait causer que de ses maladies et de ses cannes à sucre. La vie n'est pas drôle avec lui. » Mais l'un et l'autre, en parlant ainsi, avaient au coin de l'œil une toute petite larme d'attendrissement.

La première passion de tout créole, même âpre en affaires, est le jeu. Wamont et Godineau, dix heures sonnant, se rendaient de concert au cercle Anglo-Français, rue de Sèze, où ils rencontraient des « coloniaux ».

Sous les foyers électriques dont la lueur crue baignait le tapis vert, William, facétieux et placide, tenait la banque. Par habitude, ce soir-là, sa banque était bonne. Godineau pontait d'un tableau à l'autre avec fureur. Tout le monde au cercle s'égayait de ces deux hommes et de leur acharnement réciproque. Godineau, son tas de fiches épuisé, bredouillait du bout des lèvres : « Madagascar ! » avec un clignement d'yeux significatif. William lui envoyait « en acompte d'honoraires » vingt-cinq louis, aussitôt reperdus. Quand le pseudo-docteur, en gain momentané, sur une

fin de ponte, prenait la banque à son tour, William, par quelques coups bien combinés, la faisait sauter et pouffait de rire. Au retour, ils contrôlaient ensemble chaque fois les opérations de la soirée :

— « C'est étonnant ! grommelait Wamont, j'ai réussi dix fois la passe six à la banque et je ne me retrouve plus que cent louis de gain net.

— Plus quatre cents que je t'ai empruntés, répondait l'autre, ça fait dix mille francs. Plains-toi donc ! » Et, sous la petite lampe du coupé, Godineau tirait son carnet de poche, mouillait la pointe d'un crayon, puis inscrivait consciencieusement, en chiffres très lisibles, la nouvelle dette à la suite. Les tout récemment admis à « l'Anglo-Français », abusés par la ritournelle invariable « acompte d'honoraires », se représentaient ce docteur Godineau comme une illustration médicale exotique au-dessus des tarifs connus.

James entra dans la salle de jeu, le front bas et d'un pas traînant où semblait s'accentuer encore sa claudication. Fred Houlton, l'associé anglais de la raffinerie, lui envoya du coin de l'œil un bonjour perdu ; William, son cigare aux lèvres, flegmatiquement abattait neuf et Godineau, encore une fois mis à mal par la palette du croupier, signifiait d'une menue agitation labiale son « Madagascar » d'appel de fonds.

« Te voilà, fit William, apercevant l'aîné. Pontes-tu ? »

L'aîné choisit un siège libre à la droite de Godineau, perdit, se crut en guigne, se lança dans la partie. Le rire gras de William lui paraissait une insulte au deuil mystérieux de son âme : « Égoïste aveugle, tu n'as donc rien vu ? Et moi, par quel odieux scrupule ai-je laissé cette femme à ta seule garde pendant cinq ans ? Être personnel et borné, toi seul fus le premier fauteur du mal. Et tu ne le connaîtras jamais !... Et je serai seul à souffrir !... Ton Godineau te suffisait !... sot !... » Et la série continuait, et les gains de la banque s'entassaient au centre du tapis vert, en pyramide.

« Il y a une suite ! » dit William, fatigué de sa propre chance.

La suite était écrasante ; James la prit. En cet instant-là, il eût voulu, autour de cette table verte, les ponteurs les plus audacieux de Paris. Il eût souhaité des parolis impitoyables jusqu'à l'aube aux deux tableaux, où tous ses millions se seraient engouffrés sans retour l'un après l'autre, les douze millions qui figuraient sa part actuelle dans la fortune de la maison Wamont ; puisque celle

pour qui il s'enorgueillissait de sa fortune avait cessé d'en être digne.

Mais la malechance était aux tableaux, non à lui.

« Neuf à la banque ! Huit à la banque ! Neuf ! »

Il retournait le point supérieur avec une rage de mépris. Une bande fit irruption, en fracs fleuris, hébétée déjà par de premières orgies nocturnes : le petit Goas en tête, puis Gandemer, puis Nauphary.

Guy se substitua à Fred Houlton décavé.

Le manchot, en donnant les cartes, darda sur ce masque brûlé de jeune fêtard un œil d'observation aiguë. George, assurément, valait mieux que celui-ci. James maintenant taillait à banque ouverte. Il gagnait trois cent mille francs, dont plus de cinquante mille sur parole à Guy de Goas. Il voyait autour de lui des visages atterrés. Quelle perfidie du sort ! Faire tant d'infortunes quand on souffre si effroyablement soi-même !

— Mais prenez-moi donc, messieurs ! Est-ce que je veux de tout cet or ?

Il marqua deux faux coups dans l'espoir de déplacer la veine. Elle s'acharnait à le favoriser. Les ponteurs désertaient un à un. La partie tomba.

— Malheureux en amour sans doute, n'est-ce pas, James ? glapit la voix toujours enjouée de Godineau.

— A notre âge, c'est bien permis, ajoutait William.

Un rire aigre corrobora cette opinion, le rire en fausset de Philippe Gandemer. James redressa vers l'homme une tête de lion blessé qui le fit taire.

— Je vous donnerai votre revanche, messieurs ! dit-il.

De sa grosse main bossuée, avec des gestes contournés, il enfouissait dans toutes ses poches, à n'y plus trouver de place, les poignées de louis, les liasses de billets bleus.

Puis, d'un mouvement d'épaule en avant, comme s'il eût voulu écarter de sa route quelque obstacle invisible, le boiteux quitta le cercle, le dernier.

Le petit jour blanchissait dans la rue la réverbération des becs de gaz.

XII

Sous la chemisette mauve dont le souple tissu s'appliquait aux lignes de la gorge avec une troublante précision, on devinait l'oppression d'une poitrine haletante ou la palpitation plus précipitée du cœur. Là, penchée sur l'épaule, au dossier de la bergère, contre le ballonnement de la manche, les pieds allongés vers le tabouret, nonchalante et somnolente, et tellement agitée d'âme pourtant, Hélène attendait. Les cheveux noirs, si brillants d'habitude, si peignés dès le matin, semblaient délustrés et flétris et, mal tordus sur la nuque, s'échappaient déjà d'un arrangement trop hâtif. Un cerne mince bleuissait la paupière : des bistres maladifs ombraient la narine ou la lèvre et, sur la joue étirée, décolorée par l'insomnie, l'âge réel brusquement réapparu montrait où il allait mettre ses premières déformations. Elle interrogeait le cartel Louis XVI où si souvent jadis elle suppliait l'aiguille de courir, quand Hubert s'était annoncé. La minute approchait, non point où il passerait, lui peut-être, en familier matinal, mais où James devrait descendre. Grâce à une enquête domestique rapidement menée, elle avait pu reconstituer heure par heure les sorties et rentrées de la veille. Nul doute que ce ne fût bien James l'épieur de la rue de Bourgogne, encolleté dans sa houppelande. Il la dévisagerait, la questionnerait. Le système de défense était arrêté : la dénégation indignée, l'alibi que George, à dix minutes près, était en mesure de certifier ; puis, si l'accusateur produisait quelque argument irréfutable, l'aveu courroucé, qu'en effet elle s'était crue suivie et ne s'était introduite chez Clessé que par dépit. Et de quoi, lui, beau-frère, s'autorisait-il pour la suspecter? De quelle antérieure dépravation mentale provenait cette jalousie policière? Toute la nuit, elle avait fomenté ses colères et ses justifications. Elle avait prévu chaque insinuation possible, l'attaque directe ou la circonlocution, tenait préparées ses ripostes, une tactique de gestes et d'attitudes. Elle irait au besoin jusqu'à l'éclatante rupture, bien sûre de mettre William de son côté, si l'autre parvenait dans ce tête-à-tête à la confondre...

Elle entendit dans le premier salon la marche lourde et inégale de l'aîné. Son cœur s'arrêta de battre sur le coup, et elle dut rassembler ses dernières énergies pour ne point se montrer à lui défaillante.

L'énorme silhouette émergea, dans le boudoir, des tentures drapées. James avait l'œil éraillé des lendemains de fièvre ; le mordillage continu de sa moustache, une façon de mastication insolite qui faisait saillir les maxillaires sous la joue, trahissaient l'émotion ou la nervosité.

Il la regarda sans reproche :

— Bonjour !

— Bonjour !

Il avait sa voix habituelle, affable et tranquille. Il parla de la petite pluie fine qui commençait de tomber dehors, et qui menaçait de gâter l'après-midi, puis de sa séance au club et de l'insolence de son gain : Hélène se sentit plus accusée, plus accablée sous ce propos banal que sous un réquisitoire précis.

Son malaise s'en accrut. Elle avait envie de lui crier : « Mais parlez donc ! Vous ne devinez pas ma hâte de mentir !... » James souriait, implacablement débonnaire, sa main postiche, gantée de noir, appuyée à la tablette de la cheminée. Il lui confiait à demi-voix une surprise projetée pour la fête de George. Cette fête tombait tout prochainement, le 23 avril !... Elle trouva son beau-frère un monstre de dissimulation. Précisément, un bruit de porte refermée les interrompit. C'était George.

— Chut ! fit l'aîné, le sourcil soudain froncé et avec une sévérité d'énigme. Surtout, qu'il ne soupçonne rien !

L'insistance adjurative de ce « Chut ! » ce « Qu'il ne soupçonne rien ! » et l'entrée simultanée de George, c'avait été dans la dramatique double entente toute la récrimination de l'infirme et toute sa revanche.

— Te voilà frais et rose, toi !... Tu as bien dormi... Tu n'as pas les vilaines passions de ton oncle... Car il faut que tu saches !... J'ai passé ma nuit au cercle... Entends-tu, mon George ?... Et j'y ai joué cinq heures durant, j'y ai compromis la fortune de pauvres enfants qui sont à peine tes aînés... Ah ! il me traite bien votre affreux Paris !... Où est-elle, grand Dieu, ma paisible félicité de Port-Louis ?

George écoutait cette faconde étrange s'accuser elle-même. Étourdi par l'imprévu de l'apostrophe, il chercha les yeux de sa mère. James ne laissa point leurs regards se croiser. Il entoura de son bras valide le buste de l'adolescent avec une brusquerie de camarade.

— Eh ! eh ! continua-t-il, voilà le résultat des excès à mon âge...

Je t'ai eu l'air d'un fou !... » et il l'étreignit avec une telle impétuosité de tendresse qu'Hélène s'en sentit elle-même par contrecoup comme étouffée.

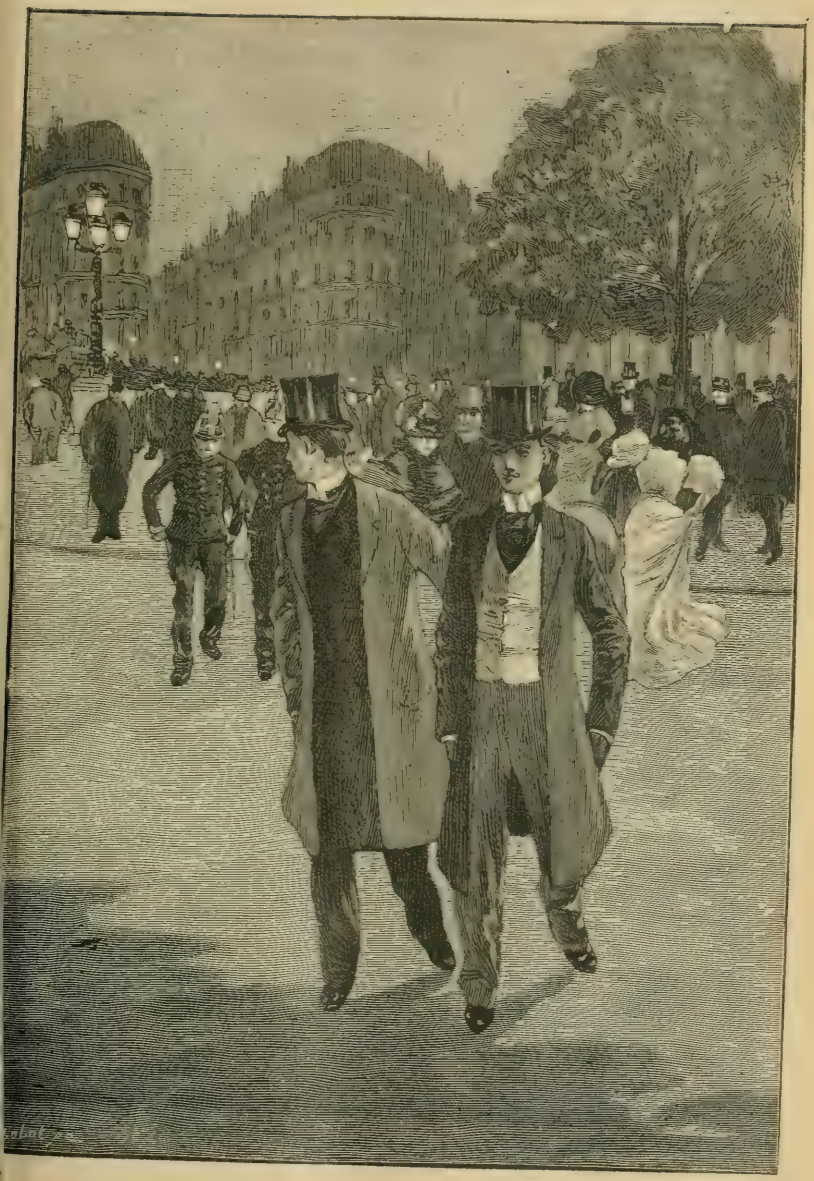
. . . . . .

Dans ce cerveau, puissant et loyal, après la folie rouge des premières heures, une accalmie raisonnée, sous l'afflux des sensations subséquentes, s'était produite. La honte du gain néfaste avait réveillé la bonté. Cette frayeur de faire des malheureux, qui constituait le fond de sa nature, s'élargissait, se généralisait peu à peu, et du jeune Fred Houlton, du petit Goas, de Gandemer lui-même, elle s'étendait jusqu'à cette Hélène par laquelle, un moment, il avait pensé devenir meurtrier. Et puis George, innocent de tout, ne sollicitait-il pas un certain degré de pardon pour tous ?

De sa grosse main bossuée, avec des gestes contournés.

Après le club, dans cette lumière d'aube grise qui donnait à sa chambre de célibataire comme une tristesse de cellule, cet homme s'était senti enveloppé par des pitiés bizarres. Ses frénésies de vengeance, déjà déviées, s'abîmaient en attendrissements.

« Quel pouvoir m'arrogerai-je sur cette femme, moi qui n'en ai



Clessé aperçut derrière lui... un homme de haute stature. (Chap. XIII.)

rien possédé ? Quels droits sur cette imagination à laquelle je ne suis jamais apparu que sous les traits d'un infirme ? L'empêcherai-je d'aimer l'autre ? Empêcherai-je l'autre de l'aimer ? Dès lors, à quoi serviront l'invective ou la menace, sinon à les exaspérer contre moi seul ?

Et, à se trouver dans ce demi-apaisement, il s'avouait que son amour, et à son insu, avait changé de nature depuis un temps. L'ardente sollicitude dont tout son être débordait pour George n'en figurait sans doute que la bizarre métamorphose. Sans doute aussi, aurait-il absous Clessé plus facilement sans cette compétition nouvelle dans la tendresse de George. Mais là encore de quelle antériorité tyrannique arguait-il à son profit ? Avait-il les séductions de l'autre ?... En cherchant la meilleure façon de les aimer tous deux à présent, — Hélène et George, — il se décidait à une passivité observatrice. Sacrifier ses intérêts de Port-Louis, sa fortune au besoin, rester, attendre, tout supporter, et si les coupables devaient voir sa souffrance à lui, être là toujours prêt à tenir le bandeau sur les yeux de George. La générosité muette, le mutisme sans duperie, c'était sa seule politique vis-à-vis de l'homme, sa seule vengeance contre la femme coupable. En les contraignant à se dissimuler davantage, il diminuait également et leurs exécrables satisfactions et leurs risques d'être surpris par l'enfant. Mais malheur à elle, malheur à tous les deux s'ils se trahissaient dorénavant pour un autre que pour lui ! Son silence désormais dépendait de leur retenue.

Il s'était regardé lui aussi, ce matin-là, dans la glace d'un cabinet de toilette. Il y avait aperçu des yeux congestionnés, le gras des joues affaissé, mais pour se feindre à lui-même que tout cela ne provenait que d'une mauvaise spéculation quelconque, et pour s'affirmer aussitôt par toutes les énergies de sa volonté que plus rien demain n'y paraîtrait aux regards de son neveu.

. . . . . .

Un valet de chambre entra, tendit une carte de visite sur un plateau de laque vermillon.

Le manchot prit la carte, y lut un nom : Philippe Gandemer, puis, par une outrance brutale de mépris, fit le simulacre d'y flairer une odeur :

— Introduisez cette personne au salon, fit-il.

Il suivit le valet de chambre dans la baie de tentures ogivales. Il savait que rien de la scène n'échapperait à ceux du boudoir,

qu'aucune de ses paroles ne serait perdue, qu'Hélène devinerait même le jeu des physionomies.

Gandemer peigné, pommadé, plastronné, salua du seuil, en automate. M. de Clessé lui-même avait une façon de salutation moins impersonnelle. James, sans un mot, indiqua un siège au visiteur.

— Monsieur, dit Gandemer, vous m'excuserez si je vous dérange à pareille heure; je vous apporte sous ce pli, sans plus de retard, les treize mille cinq cents francs que je vous dois de cette nuit.

— Je vous remercie, monsieur, répondit le créole avec la courtoisie glacée de l'homme d'affaires.

— Quant à mon ami, Guy de Goas, qui est aussi votre débiteur, et de deux mille louis (James fit un geste évasif), je vous prierai d'accepter pour lui un léger délai. M. de Goas ne possède que des capitaux difficilement réalisables. Il se libérera dans la huitaine.

Le Mauricien eut un rire de bonhomie terrible.

— M. de Goas?... et que voulez-vous que j'en fasse, de ses deux mille louis? Qu'est-ce que c'est que ça pour moi, Wamont? Et d'abord pourquoi n'est-il pas venu lui-même, votre... ami M. de Goas?... Il m'intéresse, ce garçon!

Il mâchait les syllabes avec une férocité de tourmenteur.

— Oui, répéta-t-il, ce garçon-là m'intéresse... très... particulièrement... Il est de ceux que j'estime le plus à plaindre et que, dans bien des fautes, j'absoudrais. Vous avez craint d'avouer la perte à sa mère... Je comprends le mobile, monsieur Gandemer; je le comprends même très bien dans votre rôle.

Gandemer s'était levé d'un ressort et, pensant à Clessé sans doute, plissait son coin de lèvre pour la repartie. Mais déjà la main difforme s'abattait sur son épaule dans une familiarité bourrue, plus outrageante que toutes les paroles et qui le laissa du coup interdit.

— Ce bon monsieur Gandemer!

L'accent avait une ironie d'aménité, le regard flagornait.

— Il n'était même pas besoin de votre intervention, mon cher monsieur Gandemer.

En même temps, la main, d'une pression lente, irrésistible, chassait l'homme.

— Qu'il garde son argent, ce petit! Il jouait en casse-cou...

pour s'étourdir, qui sait? Le cas est fréquent. Non, non, je ne veux point de sa dette... N'a-t-il pas, hélas! assez de malheurs sans celui-là?

XIII

A trois semaines de là, Clessé quittait le Palais-Bourbon, très tard. Il y avait eu séance de nuit, fusillade d'invectives, curée de scandales, quatre ministres convaincus d'imposture publique, une de ces crises périodiques qui sont comme l'épilepsie des démocraties débilitées. Il en sortait, l'organisme surexcité, les nerfs en désordre, dans un dernier frisson de la fièvre oratoire, tout vibrant encore de la suprême apostrophe. L'horloge marquait minuit dix minutes. George le guettait à la grille du quai.

George avait suivi dans une tribune, derrière ses parents, toutes les phases de cette soirée tumultueuse. Une fois, au milieu du discours de Clessé, électrisé par l'enthousiasme de sa mère, il avait applaudi bruyamment, accusant Godineau de mollesse, le contraignant à l'imiter, et tous trois, Hélène, « le docteur » et lui, s'étaient vus rappelés au silence par un huissier.

Maintenant Hélène se sauvait dans son coupé, ramenée par William jusqu'à l'hôtel. Godineau filait vers l'Anglo-Français, d'un pas de courrier, ayant fait ce calcul qu'il y devancerait encore Wamont d'une demi-banque. L'adolescent attendait, avec l'orgueil de personnifier seul à cette heure, vis-à-vis de l'ami, toutes les sollicitudes de la famille. Il tenait de sa mère des instructions particulières, confidentielles, bien féminines.

— Il ne faut pas, entends-tu, qu'il rentre tout de suite après cette exaltation. Il s'est plaint, l'hiver dernier, de maux de tête. Son père a eu des congestions. Faites un long tour de marche ensemble. L'air de cette nuit est délicieusement sain.

Clessé apparut enfin dans un groupe d'hommes barbus, aux gestes nerveux, qui s'exclamaient l'un sur l'autre :

— Votre meilleur discours, mon cher!

— Virulent comme une *Verrine!*

— Bravo, Clessé!

— C'est de la grande politique et de la grande éloquence!

George s'avança sans brusquerie, hâta la poignée de main des bavards, prit le grand ami par la manche et l'entraîna, fraternel.

— Vous m'avez procuré, fit-il, la plus noble émotion de mon

existence. C'est si rare, le vrai talent qui se fait le porte-voix de l'honnêteté!

Clessé eut au fond de la gorge un râle sec qui voulait rire :

— L'honnêteté? Oui, oui!... L'honnêteté!

George ajouta, avec une aspiration large de bien-être :

— L'excellente brise qu'il fait ce soir!

Clessé avait l'esprit ailleurs. Il suivit son compagnon vers le pont de la Concorde, d'un pas lent de somnambule. Par moments, des exclamations désordonnées lui échappaient :

— L'affreuse époque! Les sales gens!

Ce n'était plus le Clessé des salons, l'élégant de sang-froid au sourire figé sous la moustache blonde, mais un autre, celui des heures violentes, que George ignorait encore. Le teint, sans congestion pourtant, prenait un étrange éclat : des lueurs insaisissables, infiniment vives et mobiles, couraient sous l'agitation fiévreuse des cils. Il répétait des mots : « Honnêteté! Conscience!... » avec un ton de mépris attristé comme s'il se fût repenti pour lui-même en les prononçant. Il parlait sans exubérance, mais en une façon d'exaltation bizarre. Le ferment oratoire remuait en lui chaque fois si profondément l'être physique que toute la personne morale, même celle qu'il s'ingéniait dans la vie courante à dissimuler le mieux, semblait prête à jaillir d'un coup, à se dévêtir toute et devant tous, par une force de nature, à l'insu de la raison même.

— En avons-nous respiré des miasmes, ce soir! Ce Barranger qu'on soutenait comme à peu près intègre, lui, du moins!... corrompu à son tour! Abomination! Oui, Barranger!... Qui s'en serait douté hier encore? Oh! le mensonge! le mensonge!

— Allons! ne condamnez pas votre époque sans appel, ni votre patrie qui est vraiment la mienne en somme. Il n'y a point de temps si misérable, ni de peuple si contaminé, lorsqu'ils produisent des hommes tels que vous.

— Tels que moi! Tels que moi! Ah! mon pauvre George!

Ç'avait été le même râle d'étranglement que tout à l'heure, un besoin d'aveu arrêté dans la gorge par une volonté douloureuse. Il serrait le bras de George à le broyer, murmurait encore comme s'il eût rêvé :

— Mon pauvre George! mon pauvre George!

A son allure et à sa voix, le reporter malintentionné, qui l'aurait épié et surpris, se serait sans doute imaginé un des vaincus

de cette séance parlementaire en proie au délire des confidences. George, lui, machinalement, établissait un rapport instinctif d'analogie entre ce Clessé fantasque et l'oncle James, le matin où celui-ci s'accusait de sa nuit au club en paroles si abondantes.

Alors, se retournant une dernière fois vers le Palais-Bourbon comme pour y chercher, dans la honte des autres, une compensation à la sienne, Clessé aperçut derrière lui, arrêté à l'angle du parapet, un homme de haute stature, la tête enfoncée dans son collet et qui semblait le suivre des yeux. Il ne douta point, malgré la distance, que ce fût James. Il pressa le pas, et, le pont franchi, tourna brusquement vers le Cours-la-Reine. De là, il jeta un second regard à la dérobée vers l'autre rive. L'homme était à la même place et les regardait s'éloigner dans son immobilité de justicier. C'était, depuis la surprise de la rue de Bourgogne, la troisième constatation que Clessé faisait de cette muette surveillance, sans qu'un mot, une expression de visage, un geste eussent trahi James en sa présence. Maintenant les deux amis remontaient l'avenue d'Antin. George levait sa tête brune vers le ciel criblé d'étoiles, s'émerveillait tout haut de cette splendeur nocturne. Clessé, s'appuyant sur lui davantage, en une communion d'âme plus intime, soupira enfin :

— Voici en effet une bien belle nuit !

Puis comme s'il eût secoué tout à fait et d'un seul coup le poids des obsessions, il reprit :

— Ressentez-vous ce que je ressens ? C'est après tant de nausées une sensation ineffable. Est-ce l'atmosphère ? Le décor qui nous environne ? Regardez la jolie teinte des contours entre les lumières du ciel et celles d'en bas ! Pourquoi la vie n'est-elle pas toute faite de ces spectacles-là ?

George se tut. Il subissait, sans la définir, une influence, moitié extérieure, moitié imaginative, et toute pareille. Quant à Clessé, il avait, combien de fois, rêvé de flâneries semblables, par une même nuit de féerie, au bras de l'autre, de l'aimée ! Il s'était bercé souvent, dans ses illusions songeuses d'amant, de ce rêve : la retrouver au sortir d'une assemblée tardive où il aurait prêté à quelque cause très noble toutes les ressources de son talent, haussées, pour la chère spectatrice, jusqu'au génie. On aurait erré ensuite, ô la douce étreinte d'amour ! ô le bel orgueil de l'homme ! tous les deux, sans témoins, sous des quinconces en fleurs, ouatés de reflets pâles, où la nuit les eût enveloppés

de parfums, d'étoiles et de silence. Voilà qu'enfin elle l'avait entendu pour l'unique fois un soir, lui, l'orateur des grandes séances de la Chambre, et dans ce qu'on prétendait avoir été son véritable triomphe d'éloquence. Et le hasard, par une ironie de transposition, n'achevait qu'imparfaitement la seconde phase du rêve. Le fils s'y substituait à la mère, avec la singulière hérédité de son visage.

Je vous apporte les treize mille cinq cents francs que je vous dois.

Ils se sourirent l'un à l'autre, causèrent de n'importe quoi d'une voix qui, malgré eux, hésitait par intervalles, et ils s'aperçurent ensemble, vaguement, sans se le dire, qu'après s'être crus si longtemps rien que deux camarades, ils devaient être tout de même un peu frères par quelque chose qui demeurait encore du mystère entre eux. Clessé s'abandonnait plus largemement que son ami à ces délices de l'instant. Il se laissait prendre avec une volupté d'âme à l'irrésistible attirance, sans doute parce qu'il était le seul des deux contre lequel cette perception d'affinités ne dût être pour le lendemain qu'un piège de remords.

Il suivit, emmené par George, les Champs-Élysées jusqu'à l'Étoile. Un camelot enroué courait vers l'avenue de la Grande-Armée en criant les journaux de nuit avec les dernières nouvelles de la Chambre. Il n'eut pas même l'idée d'en acheter un. Il marchait comme dans une hallucination, sans regard et sans voix. George renouvelait en vain les sujets de conversation.

Maintenant, Hélène se sauvait dans son coupé.

Clessé n'écoutait pas, ne répondait pas. Sa pensée était au loin, il ne savait où... Une fois seulement, en revenant par l'avenue Friedland, devant une petite rue déserte et blanche dont les hautes bâtisses toutes neuves lui rappelaient peut-être la rue de Villersexel, il murmura :

— Comme ça me fait du bien d'être avec vous !

A quelques pas de là, quelques jeunes gens à souliers vernis croisèrent leur route en prononçant, d'un ton qui paraissait très animé, le nom de Goas, et Clessé, après avoir dressé la tête vivement, retomba dans son mutisme.

Un peu avant l'avenue de Messine, une quinzaine de coupés stationnaient le long de la chaussée. Il y avait là un hôtel d'ar-

chitecture simple et sévère, dont la façade de premier étage apparaissait, derrière les contrevents clos, brillamment éclairée. George fit l'observation qu'il devait y avoir là bal ou soirée. Clessé leva les yeux, contrôla l'aspect de l'immeuble et murmura distraitement :

— Chez les Quintestang... en effet!...

Un groom accouru précipitamment sur le trottoir hélait :

— La voiture de M. le marquis d'Esparsac!... Avancez!

Ce nom tira Clessé de sa songerie.

Au même instant et comme les deux promeneurs doublaient le portail, sous la lueur vive d'un réverbère, une seconde voix, enflée par les résonnances de la voûte, cria :

— Ohé! Clessé!

Clessé et George s'arrêtèrent. Deux femmes empaquetées dans les mantilles et les fourrures sortaient hâtivement, escortées par un vieillard à moustaches grises, qui levait sa canne en manière d'appel.

— Inséparables décidément! fit l'ancien colonel, qui avait tout de suite reconnu George.

Et il le présenta à sa femme et à sa fille. On se salua, on babilla une demi-minute près du coupé, devant le marchepied. George Wamont avait eu la malechance de venir rue de Bellechasse avec sa mère, un jour que la marquise, un peu souffrante, ne recevait pas. On l'examinait du coin de l'œil : il sembla à Clessé que la mine de son jeune ami ne déplaisait point. Yvonne s'était beaucoup amusée chez les Quintestang. Un tout petit bal blanc, fini de bonne heure, entre intimes. C'était sa seconde sortie dans le monde. On partait pour Courberive le surlendemain jusqu'à juillet; en juillet, on gagnerait Dinard, pour les bains de mer. Sous la soie mousseuse de la mantille, mêlée aux frisures du front un peu défaites par la danse, les yeux candides de la jeune fille étincelaient de gaieté saine, tandis qu'un sourire exquis soulevait les coins de sa bouche rose. Clessé surprit George à la contempler, puis ils donnèrent la main aux femmes pour les faire monter : George poussa lui-même la portière et regarda le coupé disparaître au grand trot par la rue de Miromesnil.

— Comme elle est jolie! balbutia-t-il en prenant à son tour le bras d'Hubert.

Ils revenaient par la Madeleine.

Le destin des rencontres voulait ce soir-là mettre tout l'avenir dans leur chemin. Rue Royale, ils se heurtèrent à Fred Houlton qui sortait de l'Anglo-Français.

— Vous tombez bien, fit Houlton en s'adressant à George. Je me suis refait, ce soir, en cinq minutes, aux dépens de votre oncle James. Il est au cercle depuis une demi-heure et perd à pleines mains.

— Au cercle?... Mon oncle?... C'est étrange! Il prétendait souffrir de sa jambe et vouloir se coucher après dîner.

L'adolescent ajouta avec un rire naïf :

— Ah! il se débauche, l'oncle James! Je lui revaudrai cela...

— A propos, dit Houlton, vous connaissez l'histoire du jour?

— Laquelle?

— Celle des Goas.

— Non. Qu'y a-t-il?

Clessé articula sourdement :

— J'ai entendu tout à l'heure des passants qui parlaient d'eux.

Houlton marqua dix secondes d'incertitude, comme si, après un mot lancé sans réflexion, il eût calculé en homme pratique les dangers du récit et ceux de la réticence.

— Mme de Goas est morte! fit-il enfin.

Clessé et George tendirent l'oreille avidement.

— C'est très épineux, reprit Houlton aussitôt sans les regarder ni l'un ni l'autre.

— Allez tout de même, insista George.

— Eh bien! voilà. Mme de Goas a succombé à une congestion cérébrale, entre cinq et sept, rue des Écuries-d'Artois. Vous savez que Gandemer occupe là un rez-de-chaussée. Il avait congédié son valet de chambre pour la circonstance. Il courut chez le pharmacien, chez le médecin. Vingt individus dans le secret. Il fallait se résigner à la constatation légale. Du temps que le commissaire de police instrumentait, la porte ayant été par inadvertance laissée ouverte, Nauphary et Guy...

— Assez! assez! interrompirent deux voix simultanées, également impératives dans leur intonation différente.

XIV

Le cadavre avait été roulé dans une couverture et ramené en fiacre au domicile de l'avenue Kléber. On avait fait la nuit dans

la chambre Louis XV. Seules, des lueurs maigres de cierges traînaient leur reflet falot aux cintres ventrus des armoires rocaille, aux panneaux bombés des crédences, aux ors contournés des appliques. Une tristesse de catacombes descendait des portières immobiles, des lambrequins assoupis ; les vieilles soies, chatoyantes hier, s'endeuillaient de grisailles. La petite table bijoutière à forme de cœur, laissée ouverte au départ, avait, dans cette pénombre, un aspect de reliquaire où les étuis de cristal et les colifichets de strass semblaient devenus comme des choses d'église.

Le corps reposait dans une camisole empesée, gaufrée de neuf au milieu du grand lit de bout, incurvé en corbeille. Un chapelet s'enroulait aux mains de cire étroitement jointes. On avait jeté une nappe brodée sur le chiffonnier de bois de violette, improvisé en autel mortuaire. Un crucifix de vermeil s'y dressait, entre de hauts chandeliers d'argent.

A droite du lit, deux religieuses en coiffe coquillée se tenaient agenouillées dans une rigidité de statues tombales, où seule l'agitation continue des lèvres trahissait un débit de prières. Mme de Goas, bien qu'elle se confessât elle-même insuffisamment détachée des pompes de ce monde, subvenait avec générosité aux besoins des communautés pieuses.

A gauche Christiane de Givrand s'effondrait sur un prie-Dieu. Priait-elle ?... Songeait-elle ?... Le visage enfermé dans des gants de chevreau sombre, on n'apercevait de sa tête sous la toque de jais et de plumes noires que l'or blond des cheveux qui prenait à cette lumière de crypte des colorations déconcertantes.

Sur tout cela, un silence, dont pas un froissement d'étoffes, pas un susurrement de paroles n'interrompait l'horreur solennelle. Guy de Goas — en redingote et cravate noires — se tenait en faction au pas de la porte. Il avait eu d'abord un crève-cœur de surprise, puis des sanglots nerveux vite réprimés par les réflexions de l'utilitaire. Cette mort lui valait deux millions bien liquides. Quant au reste, tout son état moral se résumait dans cette philosophie boulevardière : « N'était-ce point son droit ?... N'était-elle pas aussi libre que moi ?... » et, à l'heure présente, l'abstention de Gandemer, obligatoire cependant pour les plus élémentaires convenances, lui causait une sensation de vide presque aussi pénible que sa conscience d'être orphelin. Des amis se succédaient à pas étouffés avec des condoléances gênées ou des recueillements

ambigus. Il pressait les mains offertes, mais visiblement plus lassé lui-même que consterné.

Mme Wamont à son tour entra. Il était trois heures environ. Elle tenait les détails non point de George, mais de James, car, grâce à Nauphary, le monde des clubs se trouvait tout entier exactement renseigné avant minuit.

James avait mis à transmettre l'information à sa belle-sœur une sorte d'objurgative cruauté.

Hélène se signa, prit un rameau de buis, le trempa dans l'eau bénite, aspergea mollement le chevet. La mâchoire entr'ouverte découvrait son atroce sourire d'ivoire. Hélène ferma violemment les yeux pour fuir la persécution de cette bouche morte. Elle alla se mettre en prières tout contre Christiane, et, comme il n'y avait à ni chaise libre, ni tabouret, ni coussin, force lui fut de s'agenouiller sur le parquet nu. Elle récita ce qui lui vint en mémoire l'oraisons pour les défunts, des proses latines dont le sens moins intelligible la berçait d'une mélopée plus troublante. Elle se décida à soulever peu à peu la paupière, risqua un regard vers le lit. De cette place, la tête de la morte apparaissait obliquement, penchée sur l'oreiller, vers le côté opposé à la lumière ; la fente du sourire, qui se noyait d'ombre, en prenait quelque chose de moins contracté et de plus tranquille. Au-dessus du crucifix et des chandeliers d'argent, une grande toile peinte, formant écran aux flammèches des cierges, pendait au mur. C'était Estelle de Goas à vingt ans, dans une robe d'indienne aurore, à ramages roses. L'artiste l'avait représentée sous la varangue de sa villa, à l'île Bourbon. Hélène se souvint très exactement de l'endroit, de la date et même de la physionomie du peintre. En ce temps-là, on commençait à parler, dans l'île, de ses fiançailles à elle avec M. William Wamont, de Port-Louis. Estelle était depuis un an déjà baronne de Goas : elle venait de mettre au monde une petite fille, un amour de bébé, qu'elle devait perdre à six mois par la faute de sa nourrice noire. On retrouvait bien, sur ce portrait, un peu de la pâleur des relevailles. Oh ! la bonne époque de sécurité et d'insouciance ! Estelle semblait si sincèrement attachée à ses devoirs ! mieux qu'en épouse infaillible, en chrétienne délibérée ! Y avait-il eu combinaison de fatalités ?... Elles étaient tombées toutes les deux, presque au même âge pour se complaire presque pareillement dans le péché. A l'une, on pouvait invoquer pour excuse dix années de veuvage, lorsqu'elle commença

sa liaison avec Gandemer. Mais l'éloignement de ceux qui constituaient la seule ressource de fidélité conjugale, l'unique défense contre la survenance d'amant, ne plaidait-il pas autant et davantage en faveur de l'autre ? Et puis la faute, en somme, avait-elle été aussi publique? A cette comparaison, angoissée, apeurée, devant ce cadavre de l'amie d'enfance, la femme adultère voulait se voir moins indigne d'indulgence que la concubine mondaine.

Les nonnes à guimpe blanche continuaient leur marmottement de prières, impersonnelles, machinales, sans un mouvement des yeux ni du buste. Les frisures d'or de Christiane, toujours enserrées dans la tension des mains gantées, gardaient désespérément, sous les cierges, leur coloris de factice et d'inanimé. Les gens qui arrivaient, pour partir une minute ensuite, n'apportaient qu'une compassion convenue, hâtive, sans indignation, comme sans vrai chagrin. Nulle part ici on ne pleurait, quand il aurait dû couler tant de vraies larmes. Pas un déchirement de pitié, pas un sanglot, même comprimé.

Hélène recommença pour la deuxième fois le *De profundis*, instinctivement, afin de rester là, plutôt encore que dans une intention de prier. Au travers de sa voilette, elle interrogea le visage de Guy. Il ne paraissait voir ni sa mère morte, ni ces femmes à genoux. A quoi pensait-il ? Il devait tout savoir maintenant. Qu'avait pu laisser dans cette âme l'exécrable révélation de la veille ? Hélène voulut en imagination s'introduire au fond de ce cerveau et de ce cœur, puis tout à coup elle n'osa plus...

Il venait de saluer une vieille dame qui s'en allait, avec sa même impassibilité de cercleux. Non, non, il ne fallait pas pénétrer le secret de ce fils, car aussitôt elle en serait arrivée à se figurer son George dans quelque deuil tragique et qui eût ressemblé à celui-là. « George !... il se suiciderait !... »

Elle fit un effort pour déplacer ses propres idées, constata la décence affligée de Mme de Givrand. En cette veillée mortuaire, à côté de ces deux saintes filles dont c'était la fonction de tout l'année, un seul être — ô ironie ! — offrait l'apparence de la pitié vraie, et c'était cette Christiane, la première maîtresse de Guy de Goas, une pécheresse entre les pécheresses !... Mais par Christiane même, la pensée d'Hélène revenait à Guy... Pourquoi restait-il les yeux secs, lui ? L'affreux garçon ! pourquoi gardait-il

cette correction glacée d'ordonnateur funèbre?... Au dedans d'elle-même, elle lui criait :

— Pleure au moins ! pleure donc !

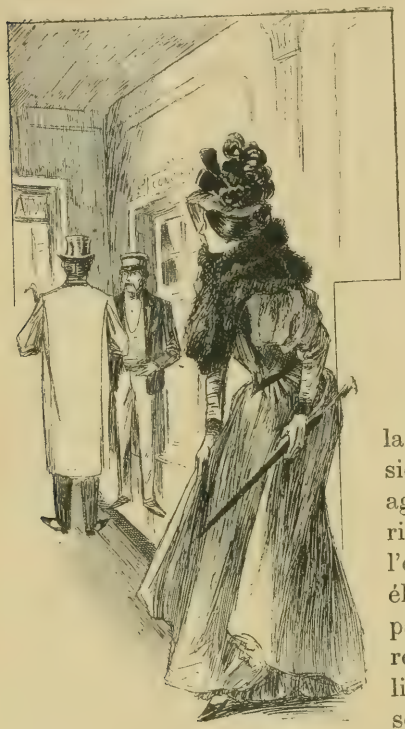
Une tenture bougea. Un souhait intime lui suggéra que ç'allait être Gandemer. Lui, du moins, si blasé qu'elle le supposât, si antipathique qu'il lui fût demeuré, il trouverait peut-être un courage de passion pour affronter les messéances. Il s'abîmerait sur ces draps, il appellerait la morte à voix haute par quelqu'un de ces petits noms d'amour qu'il lui donnait autrefois tout bas. Elle le voyait s'affaler contre le corps inerte et déjà elle l'entendait... mais il disait : « Nène ! Nène ! » et avec les sons de voix de Clessé.

Cette confusion la réveilla. Elle reconnut le véritable visiteur. C'était un ecclésiastique pesant, un vieux vicaire de Saint-Honoré d'Eylau. Il donna l'accolade à Guy, de sa joue flasque, puis s'arrêta devant l'oreiller, traça en l'air un grand signe de bénédiction avec une lenteur onctueuse.

Alors, comme personne toujours n'avait de larmes, il lui en vint à elle une subite et complète effusion. Les deux nonnes roulèrent un regard rapide sous leurs paupières de parchemin. Christiane de Givrand sortit de l'étau de ses gants un visage endourdi et défait où la pression des doigts avait mis de longues rainées roses. De son œil vert, somnolent de lassitude, tomba une curiosité d'énigme vers celle qui témoignait ainsi de sa sinère affliction, puis, avec un imperceptible plissement des lèvres, le visage rentra sous le gant. L'ecclésiastique, les mains croisées ans les manches de sa douillette, eut, à son menton gras, un emi-branlement d'acquiescement. Il sembla à Hélène que la ête d'Estelle avait remué, qu'elle se tournait presque face à elle, maintenant, et que, dans la fixité du rictus, une voix s'apprêtait parler. Une frayeur plus irraisonnée, plus lancinante la reprit. Guy de Goas la regardait. Oh ! de quel regard indéfinissable cet trange orphelin l'enveloppait !... Elle s'essuya les yeux de son ouchoir à senteur fine, assura sa voilette, se leva, se sauva. Elle chercha une phrase à dire à Guy, ne la trouva pas tout de suite, passa près de lui avec un serrement de mains précipité, ans s'apercevoir que lui aussi peut-être, par gratitude pour la sympathie manifestée, s'efforçait à quelque chose autre que la salutation banale, à un quelque chose qui ne sut pas non plus venir à temps.

Elle eut devant le jour blanc de l'antichambre cette espèce de malaise ébloui qui suit certains cauchemars.

Le pas du domestique qui la reconduisait s'assourdissait au parquet, sans craquement. Elle éprouvait, elle, la sensation de marcher dans du vide. Où donc était George, où donc Hubert, pour la réconforter et la soutenir ?



Elle aperçut de dos un homme.

Elle descendit les deux étages. Au moment d'arriver devant la loge du concierge, elle aperçut de dos un homme qui cornait une carte. Elle le reconnut tout de suite, mieux qu'à ses guêtres chamois ou qu'à son paletot beige.

— Monsieur de Clessé !

— Madame Wamont !

Ils avaient pris pour s'aborder la formule cérémonieuse, en considération de ce concierge aux aguets. Mais le souci d'extériorité ne tint pas chez elle contre l'entraînement de l'occasion. Elle ébaucha le geste de l'entraîner par la main. Il la suivit. Elle remonta avec lui jusqu'à un palier intermédiaire. Elle y fit halte, se campa devant lui. Rien que la présence de cet homme l'exaltait.

Elle le regarda. Il y avait un infini d'amour et de supplication dans ce regard.

Tout bas elle l'appela :

— Hubert !

Il ne répondit pas.

Il baissait les yeux, sa barre au front.

— Hubert ? qu'est-ce que tu as ?

D'un mouvement de tête, il désigna au-dessus d'eux l'étage de la morte.

— Oui, c'est affreux, balbutia-t-elle... mais nous deux, crois-tu que nous leur ayons ressemblé?...

Il la regardait à son tour. Elle vit deux prunelles d'acier, voilées de larmes.

— Nous pourrions, fit-il, leur ressembler plus tard.

Elle porta une main en avant vers sa bouche, pour qu'il se tût. Alors, il la saisit au poignet et, à voix basse encore, mais en scandant chaque mot :

— J'aime ton fils, sais-tu, plus que si je restais ton amant, plus que si j'étais son père...

— Si tu restais !... Hubert ! mon Hubert ! Qu'est-ce que tu as dit?... Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Partir demain pour Dol où il y a des intérêts politiques qui m'attendent... Nous nous reverrons quand nous serons forts.

Elle prit la rampe pour ne pas tomber... Tout, une seconde fois, tournait devant elle... Elle entendit pourtant qu'il refoulait un sanglot... Mais déjà il n'était plus là... Elle se pencha dans la cage de l'escalier, et, espérant que ce souffle lui parviendrait encore, à trois reprises elle murmura :

Elle s'évanouit à demi entre ses bras.

— Je t'aime... je t'aime... je t'aime ! et puis : Pardon !

Quelqu'un montait qui venait sans doute visiter le fils de la norte. C'était James... Elle s'évanouit à demi entre ses bras.

— Ma pauvre Nène, balbutia-t-il, aussi défaillant qu'elle, c'est me catastrophe en effet !

Rémy Saint-Maurice.

(*A suivre.*)

LA CORRESPONDANCE CASSÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

Place de la Bastille, à la tête de ligne des tramways « Place Blanche-Boulevard Richard-Lenoir ». On va partir. Debout sur la plate-forme du véhicule, le conducteur appelle les numéros.

LE CONTRÔLEUR. — Cinquante-huit !... Cinquante-neuf !... Soixante !... Soixante et un !...

LA BRIGE, *qui a le 61, s'approchant.* — Monsieur, je descends à l'instant même du tramway de la Porte Rapp, muni de cette correspondance, que j'ai cassée sans le faire exprès. En voici les deux morceaux. Est-ce qu'elle est tout de même valable?

Le contrôleur ne dit ni oui ni non. Il borne sa réponse à un hochement négatif, absolument imperceptible d'ailleurs, de sa casquette brodée d'argent. C'est en effet un personnage considérable, qui doit aux seules supériorités de sa rare intelligence la haute situation qu'il occupe dans la vie. Il se sait fils de ses œuvres; il est en outre homme d'esprit et a la répartie facile, toutes qualités qui l'enorgueillissent fort et le portent à traiter avec quelque dédain les petites gens que leur humble condition oblige à prendre le tramway.

LE CONTRÔLEUR. — Soixante-deux !... Soixante-trois !... Soixante-quatre !... Soixante-cinq !...

LA BRIGE, *qui recommence.* — Monsieur, j'ai le soixante et un; mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, voici ce qui m'est arrivé. En descendant du tramway de la Porte Rapp, je me suis flanqué les quatre fers en l'air, si bien que ma correspondance s'est cassée dans mes doigts, en deux. Est-elle tout de même valable?

LE CONTRÔLEUR, *qui, cette fois, ne s'abaisse même plus jusqu'à agiter sa casquette.* — Soixante-six !... Soixante-sept !... Soixante-huit !... Soixante-neuf !...

LA BRIGE. — Pardon. Est-ce que vous êtes sourd, idiot ou empaillé ?

LE CONTÔLEUR. — Vous dites ?

LA BRIGE. — Je dis : « Est-ce que vous êtes sourd, idiot ou empaillé ? »

LE CONTRÔLEUR. — Dites donc ! Je vais aller vous enseigner la politesse, moi.

LA BRIGE. — Vous aurez donc à l'aller apprendre d'abord. Voilà deux fois que je vous demande si cette correspondance cassée peut encore servir oui ou non.

LE CONTRÔLEUR, *dans un aboiement.* — Non, elle ne peut pas servir !!!

LA BRIGE. — Il fallait le dire tout de suite. — Puis, d'où vient qu'elle ne puisse servir ? Les morceaux en sont bons, pourtant.

LE CONTRÔLEUR, *spirituel.* — Mangez-les, s'ils sont si bons que ça. (*Il rit. — Un temps.*) Eh bien ?... Quoi ?... Quand vous resterez là une heure, avec votre correspondance ?... Je vous répète qu'elle ne vaut rien !...

LA BRIGE. — Elle ne vaut rien parce que vous ne voulez pas la prendre. Vous n'avez pas de complaisance, voilà tout. — Voyons, quel plaisir prenez-vous à me faire dépenser trois sous inutilement ?

LE CONTRÔLEUR. — Il ne s'agit pas de tout ça. Voulez-vous monter et payer ?

LA BRIGE. — ... Et remarquez bien, je vous prie, que chacun des deux morceaux de cette correspondance cassée est absolument intact, qu'en rapprochant ces deux moitiés nous formons un tout parfait, timbré à la date du jour et aux couleurs réglementaires...

LE CONTRÔLEUR, *qui ne discute plus.* — Soixante-dix !... Soixante et onze !... Soixante-douze !...

LA BRIGE. — Il suffit ; je payerai ma place.

LE CONTRÔLEUR. — Vous vous décidez ? C'est heureux.

La Brige escalade l'impériale et s'installe. Le tramway part deux minutes s'écoulent.

SCÈNE II.

Soudain :

LE CONDUCTEUR, *apparaissant brusquement.* — Places, siouplaît !

LA BRIGE, *qui a tiré de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque et en a pris un dans le tas.* — Voici.

LE CONDUCTEUR. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA BRIGE. — C'est un billet de mille.

LE CONDUCTEUR. — De mille !... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

LA BRIGE. — Payez-vous.

LE CONDUCTEUR. — Je n'ai pas de monnaie.

LA BRIGE. — Vous m'en voyez pénétré de tristesse !... (*Un temps.*) J'en ai, moi.

LE CONDUCTEUR. — De la monnaie ?

LA BRIGE. — Certes !... Au point que j'en suis comme cousu.— Tenez (*Tapant sur son gousset*), entendez, en mes poches, la joyeuse chanson du billon. Dites, n'ai-je point l'air d'avoir sur moi des escadrons de mules harnachées ? Ah ! la voix harmonieuse des pièces de dix centimes !... N'est-elle pas la plus douce du monde ?

LE CONDUCTEUR, *agacé.* — Allez-vous me payer, à la fin ?

LA BRIGE. — Je serais le dernier des hommes si je prétendais occuper sur une impériale de tramway une place dont je n'ac quitterais point le montant. (*Souriant.*) Mon brave, voici cin quante louis ; les voulez-vous ou ne les voulez-vous pas ?

LE CONDUCTEUR. — Je n'ai pas de monnaie, encore une fois.

LA BRIGE. — Allez-en faire.

LE CONDUCTEUR. — Est-ce que vous vous fichez du monde Nous allons peut-être changer l'itinéraire de la voiture et passe par la Banque de France !

LA BRIGE. — Passez par où il vous plaira ; mais quant à avo

un seul sou des innombrables sous contenus en mes poches, abandonnez cette espérance.

LE CONDUCTEUR. — Cependant...

LA BRIGE. — Je vous demande pardon. — Les règlements en vigueur disent-ils que je dois payer ma place en espèces déterminées ?

LE CONDUCTEUR. — Il ne s'agit pas de ça. Du reste, je m'en bats l'œil... Vous êtes voyageur sans argent ; je vous signalerai au prochain bureau, boulevard des Filles-du-Calvaire.

LA BRIGE. — Non.

LE CONDUCTEUR. — Pourquoi donc ?

LA BRIGE. — Pourquoi ?... Parce que je descends ici. Voulez-vous faire arrêter, je vous prie ?

LE CONDUCTEUR. — Vous ne descendrez pas.

LA BRIGE. — Je descendrai, au contraire ; je descendrai à l'instant même, attendu qu'il n'est point de lois ni de prophètes s'opposant à ce qu'un voyageur descende du tramway quand il lui plaît d'en descendre. J'en appelle aux personnes présentes, et, si cela devient nécessaire, à MM. les gardiens de la paix.

LE CONDUCTEUR. — Payez d'abord.

LA BRIGE. — Vous dites toujours la même chose. Pour la troisième et dernière fois, pouvez-vous me rendre sur mille francs ?

LE CONDUCTEUR. — Non.

LA BRIGE. — Eh bien ! allez vous asseoir... (*Il se lève.*)

LE CONDUCTEUR. — Bon Dieu ! voulez-vous rester là ?...

LA BRIGE. — Mon ami, je suis un homme fort doux, mais il ne faut pas abuser. Si vous avez le malheur de me barrer le chemin, je vous saisis par la culotte et je vous envoie sur la chaussée par-dessus cette balustrade. — Voulez-vous me laisser passer ?

LE CONDUCTEUR, *immédiatement revenu à de meilleurs sentiments.* — Au fond, je crois volontiers qu'une correspondance cassée est, jusqu'à un certain point, valable ! Celle de Monsieur n'est peut-être pas si mauvaise... et si Monsieur, qui est beaucoup trop honnête homme pour laisser un pauvre diable comme moi casquer de trois sous à sa place, voulait avoir la complaisance de venir jusqu'au bureau des Filles-du-Calvaire...

Georges COURTELINE.

DES PAS DANS LA NEIGE[1]

(Suite et fin.)

VI

La date fixée pour le mariage arrivait à grands pas. Il semblait à la fiancée qu'un tourbillon l'emportait, ne lui donnant pas le temps de réfléchir. Paris envahissait Luchon; et Luchon envahissait le paisible château. Ce n'était que parties de campagnes, excursions dans les montagnes, cavalcades le long de la plaine, réunions dans les grands salons du château, dans le parc, sur la pelouse où se faisaient d'interminables parties de lawn-tennis. Mais la tour était surtout envahie. On y admirait la vue, on passait les heures chaudes là-haut, bavardant paresseusement; la plate-forme prenait des airs de salon; des paniers à ouvrage minuscules, des romans à couverture jaune, traînaient sur les sièges et la table en osier. Ce réduit que Julien avait préparé avec amour pour les longs entretiens avec sa fiancée, retentissait du caquetage des amies de Mme Bardillère qui étaient venues la trouver dans sa jolie retraite. Ce n'était pas la peine d'avoir fui le monde de Paris!

Mme Bardillère, au grand étonnement de sa fille, encourageait fort cette bande de mondains à envahir son domaine. Elle restait mal à son aise. La nuit, ses vieilles terreurs, oubliées depuis tant d'années, la reprenaient. Elle gardait de la lumière chez elle pendant qu'elle dormait. Souvent elle se réveillait en sursaut, une sueur froide lui perlant le front. Il lui semblait entendre les pas de son premier mari, le son rocailleux de sa voix, voir le ricanement de son visage, jauni par la maladie. Elle s'en voulait mortellement de ces terreurs, mais elle n'arrivait pas à les bannir.

1. Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 5 Février.

Tout, dans cet odieux château, lui rappelait la torture de son premier mariage. Les coins familiers des vastes pièces, les meubles, les allées du jardin, le babillement du torrent, tout lui criait : « Nous te connaissons, nous ! Toi une femme respectée, admirée, courtisée ? Allons donc ! Raconte l'histoire d'une certaine veille de Noël à tous tes beaux amis, dis-leur ce que tu as fait du malade dont tu avais la garde, et qui était ton mari... C'est un secret lourd à porter ; va donc le crier sur les toits !... »

Ah ! qu'il lui tardait que le mariage eût lieu ; et qu'avec son mari, qu'elle aimait encore comme aux premiers jours, l'homme qu'elle avait découvert, lancé, et qui lui faisait honneur, elle pût fuir loin, bien loin, et ne plus jamais regarder en arrière ! Ils seraient seuls, l'un avec l'autre, maintenant que la fille de l'homme qu'ils avaient tué ne serait plus entre eux, comme un reproche vivant, avec son antipathie instinctive pour celui qui avait supplanté son père.

Et, chaque jour, Mme Bardillère inventait quelque nouveau prétexte pour remplir de bruit et de mouvement le vieux château. Les Parisiens raffolaient de ces ruines qui étaient de vraies ruines, couraient dans les chambres démantibulées : cela avait un air de château hanté qui amusait ces écervelés. Ils demandaient parfois, en arrivant, aux habitants du château : « Eh bien, vous n'avez pas encore vu de revenants ? Mais c'est insensé, une ruine comme la vôtre, sans revenants ! Nous sommes volés !... »

Enfin, quelques jours seulement séparaient Aline de son mariage. Le docteur allait arriver. Julien, de son côté, avait été obligé de courir dans le pays de sa mère à la recherche d'un papier nécessaire qui, au dernier moment, ne se retrouvait pas. Aline demanda en grâce un peu de repos pendant ces derniers jours ; elle était exténuée par tout ce bruit, par ces fêtes, ces soirées passées au Casino, ces courses dans la montagne. La mère supportait bien plus vaillamment les fatigues, et ne demandait pas mieux que de continuer cette vie qui l'empêchait de réfléchir.

Aussi, la vie folle n'en continua-t-elle pas moins. Seulement on permit à Aline de s'enfermer un peu chez elle ; de ne se montrer que de temps en temps. La sauvagerie la reprenait, elle était énervée, agacée. On souriait, on trouvait cela tout naturel. Puis, Julien étant absent, on pouvait permettre à la fiancée de se recueillir un peu, à l'approche du mariage.

Un jour toute la bande vota qu'on irait jouer au Portillon.

La promenade est une des plus belles des environs de Luchon : on monte pendant deux heures à travers une forêt merveilleuse de hêtres et de frênes, hauts et droits comme des colonnes de cathédrale fantastique; on jouit par-ci par-là, d'aperçus de paysages à travers les arbres, à rendre fou un peintre ou un poète, et du haut de la montagne la vue sur les cimes lointaines, sur la plaine espagnole, est superbe. Choses qui laissaient froids tous ces mondains ! L'intérêt de l'excursion c'était la liberté de s'enfermer dans un casino affreux et de risquer des louis d'or sur un tapis vert ! Cela, au moins, valait la peine de se déranger !

Elle se disait, en mettant ses gants...

Mme Bardillère voulait à toute force emmener Aline, mais celle-ci s'y refusa :

— Laisse-moi, maman, je t'en supplie. Julien a annoncé son retour pour demain; mais il pourrait bien arriver ce soir. Vois-tu, s'il trouvait la maison vide !

— Veux-tu que je reste avec toi ! Je ne demande pas mieux. Je t'aurai si peu à moi maintenant !

Mme Bardillère avait des moments de tendresse pour cette fille dont elle s'était pourtant quelque peu détachée. Mais Aline, peu accoutumée aux expansions maternelles, ne savait pas bien y répondre; elle se sentait plutôt gênée qu'attendrie.

— Non, non, maman, je t'en prie ! Toutes ces excursions t'amusent. Tu es bien plus jeune que moi.

— Comme tu voudras.

Et Mme Bardillère en mettant ses gants se disait : « Elle croit que c'est pour m'amuser que je me mêle à ces fous, que je cherche à me mettre à l'unisson avec eux : si elle savait !... »

Elle en voulait un peu à sa fille de n'avoir pas cherché à la

retenir. Quand le bruit du départ se fut perdu dans le lointain, Aline s'accouda à la fenêtre, regardant vaguement le gracieux mouvement des branches, remuées par un vent chaud. Elle se sentait subitement très seule, et regretta de n'avoir pas accepté l'offre de sa mère, de n'avoir pas compris ce que cette offre renfermait d'amour vrai; de remords aussi, à la pensée de l'enfance un peu triste de cette fille qui allait partir bientôt pour le grand voyage de la vie. Aline se demandait pourquoi elle ne savait pas causer à cœur ouvert avec cette mère qu'elle aimait pourtant bien; pourquoi, entre elles, il semblait toujours se trouver une gêne indéfinissable?

Alors, ses pensées se tournèrent vers son mariage, si proche maintenant. Elle avait le jour même, essayé sa belle robe blanche garnie de dentelles, et, comme elle était fort enfant au fond, elle avait senti une joie naïve à se voir si belle; elle s'était retournée pour admirer sa longue traîne, où la couturière avait semé des petites touffes de fleurs d'oranger. Julien serait bientôt son mari. Son mari... Ses yeux se remplirent de larmes; mais les larmes n'avaient rien de triste.

Elle se rappelait combien, dans leur enfance, dans leur première jeunesse, ils avaient été tout l'un pour l'autre; comme ils se cherchaient pendant les longues journées de vacances; comme ils avaient toujours quelque chose à se dire. Elle l'admirait quand il arrivait en tunique de collégien, quand on le nommait aux distributions de prix; elle l'admirait surtout lorsqu'il devint un beau jeune marin, avec l'uniforme, et enfin l'épée au côté comme un homme! Elle se sentait toute petite auprès de lui, heureuse d'être protégée par lui. Et maintenant tout était changé. C'était lui qui la cherchait, la poursuivait, qui se sentait heureux d'un sourire, malheureux quand le sourire ne venait pas! Elle était sa reine. Il l'aimait, en amoureux... Et elle! elle ne savait plus. Elle était troublée, mal à l'aise, contente et triste en même temps. Elle se disait que, passer sa vie auprès de celui qu'elle avait toujours aimé, ne connaître d'autre affection profonde que celle-là, avoir été la compagne dès l'enfance, pour rester la compagne jusqu'à la mort... C'était un rêve, donné à peu. Elle lui appartiendrait si complètement! Son passé, son présent, son avenir, tout serait à lui. Et, à cette pensée, il lui vint une douceur infinie. Elle dit presque haut : « Je t'aime, mon Julien, je t'aime! »

Le son de sa propre voix la fit tressaillir. Elle se retourna

brusquement, et rencontra les yeux du portrait qui semblaient toujours la suivre, à quelque endroit de la chambre qu'elle pût être. Elle se rapprocha vivement, et s'assit au petit bureau qu'elle avait fait placer au-dessous du portrait. Elle souriait au visage dur et jaune, et disait : « Papa, tu sais, je suis bien heureuse, bien heureuse, va ! Si tu peux m'entendre, cela doit pourtant te faire plaisir de savoir ta fille heureuse ainsi. Je ne t'ai pas oublié, moi qui ai oublié tant de choses ; moi qui ne peux pas me rappeler ce qui est enfoui tout au fond de ma mémoire. Tu me prenais sur tes genoux, pendant que tu écrivais maladroitement sur un papier que l'autre main ne pouvait plus affermir puisque cette main gauche me tenait par la taille. Tu vois bien que je me souviens ! » Je vais faire comme toi : je vais griffonner sur ton vieux bureau !

Aline écrivait régulièrement à sa maîtresse de pension qu'elle aimait beaucoup ; cette longue après-midi solitaire ne pourrait être mieux occupée qu'en racontant à cette fidèle amie les petits événements de la semaine, à lui avouer son trouble, son bonheur mouillé de larmes à l'approche du jour mystérieux qui ferait d'elle la femme de Julien. Comme toutes les jeunes filles douées d'un peu d'imagination, Aline écrivait de fort longues lettres, lorsqu'une fois elle s'y mettait, et elle chercha une grande feuille sans la trouver de suite. Elle bouscula son papier, ses enveloppes, chercha dans les coins du bureau où elle avait transporté tout son petit appareil, sans trouver ce qu'elle cherchait. Dans son impatience elle heurta le fond du tiroir qu'elle fouillait ainsi et le fond s'ouvrit. Elle avait, sans s'en douter, touché un ressort. Si M. Chabriard affectionnait ce petit vieux meuble, il avait ses raisons pour cela.

Aline resta sans mouvement, très pâle. Elle leva les yeux au portrait de son père. Il lui semblait que cette découverte était la réponse du mort. Elle avait très peur, car dans cette cachette se trouvait une grosse enveloppe, où de suite la jeune fille avait lu son nom.

Elle prit enfin le paquet, tout jaune et vieux ; il était fermé, cacheté, et portait ces mots : « Pour remettre à ma fille bien-aimée, Aline Chabriard, lorsqu'elle sera en âge de comprendre. Je somme quiconque découvrira ce paquet, que je me vois forcé de cacher, de le donner à elle, ou à ses descendants. »

Et c'était Aline en personne qui découvrait le papier. Par une chance étrange, le secret, qui aurait pu dormir jusqu'au momen

où, d'un coup de hache, on eût ouvert le vieux meuble sans valeur, bon à être jeté au feu, le secret tombait entre les mains de celle à qui on le destinait. C'était une parole du père, mort, qui arrivait jusqu'à la fille vivante.

Aline, suffoquant, laissa tomber l'enveloppe, et courut à la fenêtre. Elle avait besoin d'air. La sensation de cauchemar qui l'avait saisie à son arrivée, qui ne la quittait que pour la ressaisir ensuite, devenait maintenant une souffrance aiguë. Comme dans un cauchemar véritable, elle voulait crier et ne le pouvait pas. Elle leva les yeux de nouveau au portrait, et se sentait dominée, écrasée, par le regard peint de ces yeux, qui jamais ne la quittaient.

Qu'allait lui apprendre ce papier mystérieux? S'il avait été caché ainsi avec un soin jaloux, c'est qu'il contenait des choses terribles. Et ces choses terribles ne pouvaient concerner autre que sa mère; sa mère qui, elle l'avait dit elle-même, n'avait guère été heureuse avec son premier mari. Ce serait une trahison envers sa mère si elle ouvrait cette enveloppe. Elle ne l'ouvrirait pas.

Mais le portrait semblait lui dire : « Et moi?... De quel droit refuses-tu de m'entendre? Je t'ai aimée plus que tout au monde. Elle t'a préféré un autre; il a toujours passé avant toi; tu en as été jalouse, même dans ton enfance. Souviens-toi. Si elle est ta mère, j'étais ton père. Lis. Je te l'ordonne. Tu n'as donc pas lu sur l'enveloppe ces mots : « Ma fille bien-aimée, Aline Chabriard? Lis... lis... »

Elle était vaincue, sans force. Elle se traîna jusqu'au bureau, et là, sous les yeux du portrait, elle lut jusqu'au bout, sans s'arrêter, sans se donner le temps de penser ou de pleurer. Et voici ce qu'elle lut:

« Aline, ma fille, le seul être que j'aime au monde, écoute-moi, retiens ce que je vais te dire : c'est la vérité, une vérité terrible.

« Pauvre petite! je te tiens sur mes genoux; entre chaque phrase, j'embrasse tes jolis cheveux d'or, tes joues fraîches, j'entends ta voix me dire : « Papa. » Tu n'es qu'un petit enfant, mais le jour viendra où tu seras grande, où ton intelligence sera ouverte, où tu comprendras. C'est à ma fille grandie que je parle, et non à l'enfant qui grimpe sur mes genoux et qui me tire la barbe, mais jamais s'apercevoir, la mignonne, que je suis de ceux qu'on craint, qu'on évite, qu'on hait.

« Si je me trompe dans mes prévisions, ce papier sera détruit par moi-même et personne ne connaîtra jamais les soupçons qui me hantent. Si je ne me trompe pas, il restera pour crier vengeance au ciel et à la terre. Je suis obligé de le cacher dans le seul endroit qui soit à ma disposition : car il y a autour de moi des yeux qui guettent sans cesse. Je ne puis me fier à personne. Je suis très malade et je suis surveillé : j'ai voulu faire peur, et c'est moi qui tremble.

« Comment, pendant toutes ces années, ai-je été aveugle ? Je ne le sais. Le fait est pourtant là; je n'ai rien vu, rien compris; la lumière s'est faite subitement, — trop tard, il est à craindre.

« On te dira que j'ai rendu ta mère malheureuse; tu la plaindras et tu me maudiras peut-être. Je vais te raconter mon histoire, chère enfant, très simplement; je ne te dirai que la vérité. Je chercherai — car tu seras peut-être encore une jeune fille, ignorante des choses de la vie lorsque ce papier tombera entre tes mains, s'il y tombe jamais — à glisser sur les choses que tu ne pourrais peut-être pas comprendre. Si tu es déjà femme, tu les devineras sans que je les dise.

« Ta mère était belle et jeune, mais elle était pauvre. Elle ne m'épousa que parce que, moi, j'avais la fortune qui lui manquait. Je le savais; mais, comme je l'aimais, je me persuadai qu'elle finirait par m'aimer aussi. Il n'en fut rien. Dès le premier jour de notre mariage, elle n'eut pour moi qu'une aversion qu'elle ne sut pas, ou ne daigna pas dissimuler. Je n'avais pas eu une jeunesse heureuse; l'effondrement du bonheur que j'avais espéré de mon mariage me rendait fou de douleur. Mais, je ne suis pas une nature tendre et molle; j'ai les passions violentes et je sais haïr, comme j'aurais su aimer : ma tendresse pour toi, Aline, prouve bien que je suis capable d'aimer ! Les tortures morales que j'endurai aggravèrent singulièrement la maladie qui, chez moi, commençait déjà. Cette maladie entrava les projets mondains de ma femme. Après ta naissance, Mme Chabriard comptait vivre à Paris, faire danser mes écus, recevoir les beaux messieurs qui lui faisaient la cour, et dont j'étais jaloux, furieusement jaloux. Mais un mari toujours souffrant et qui ne veut pas qu'on l'enferme chez lui, seul, est une grande gêne. Ma femme se révolta contre une telle contrainte. Alors, je pris un grand parti. J'emmenai ma femme, et je m'installai ici, avec elle et avec toi.

« Après les cris et les scènes violentes, elle se calma. Elle me haïssait, mais elle ne me méprisait plus. Je lui fis peur. Elle croyait le vieux château hanté et frissonnait lorsque le vent hurlait dans les corridors déserts ; mais c'était ma présence dont, au fond, elle avait peur. J'en étais arrivé à la détester aussi. C'était pourtant chez moi une haine qui ne demandait qu'à redevenir de l'amour. Ah ! si elle avait voulu... mais elle me fuyait. Lorsque par hasard ma main touchait sa main, elle la frottait, la heurtait contre un meuble, la déchirait de ses ongles, comme pour effacer une empreinte odieuse. Peux-tu imaginer un enfer pareil à notre enfer ? Nous aurions pu nous séparer. Mais entre nous deux, il y avait toi : notre enfant à tous deux, notre jolie petite fille. Je t'adore depuis ta naissance, ma petite Aline. Ta mère n'aurait guère été femme si elle ne t'eût pas aimée. Devant toi, nos haines tombaient subitement; il nous arrivait de nous sentir rapprochés lorsque tu avais quelque malaise, quelque petite maladie d'enfant. Une nuit, nous t'avons veillée ensemble. J'ai cru qu'elle allait alors pardonner au père de son enfant d'être son mari. Peut-être, si j'avais su manier les phrases, traduire en paroles émues ce qui remuait au fond de mon cœur, peut-être, pendant cette nuit d'inquiétudes partagées, aurions-nous pu recommencer la vie, et n'en serions-nous pas où nous en sommes aujourd'hui. Mais j'ai la voix rude et les paroles difficiles. Cette occasion unique m'échappa.

« La jalousie qui m'avait torturé au milieu du monde parisien ne m'abandonna pas, même dans ce château délabré, perdu dans les montagnes. Je montai bonne garde autour de ma femme. Je me défiai de tout et de tous.

« L'été il vient beaucoup de monde à Luchon; mais la consigne est de ne laisser pénétrer personne au château. Tu me jugeras peut-être sévèrement, ma chère fille; qu'il te suffise de savoir que j'avais des raisons pour être soupçonneux.

« Il était pourtant un homme qu'il fallait admettre dans notre intimité: c'était mon médecin. J'avais choisi le Dr Bardillère, qui était marié à l'époque où il devint mon médecin, parce qu'il était du pays, qu'il y restait l'hiver, qu'il n'avait guère réussi à s'enrichir comme quelques-uns de ses confrères. Je l'avais choisi aussi parce qu'il était rustre, gauche, mal habillé; parce que, la première fois que Mme Chabriard le vit, elle le prit en grippe; et finalement, parce que je le jugeai fort habile homme

dans sa partie, qu'il étudia mon cas avec un intérêt passionné, et que je l'étudiai avec lui.

« Il m'était venu sur le tard une manie de travail, — ne fallait-il pas employer mon temps? Je faisais des expériences de chimie; je me mis, avec mon médecin, à étudier les maladies de foie, à analyser les médicaments que je prenais, à passer de l'étude des remèdes à l'étude des poisons. Nous avions parfois, le Dr Bardillère et moi, de longues discussions qui m'intéressaient fort. Je me pris d'affection pour ce médecin de campagne qui promettait d'être un jour un vrai savant; qui passait tout son temps à travailler, à lire, en qui je devinai un passionné et un ambitieux. J'imposai sa société à ma femme, qui continuait à le traiter avec une hauteur dédaigneuse. Cependant elle se radoucit un peu pendant cette maladie dont je t'ai parlé, et où le jeune docteur te soigna avec beaucoup d'habileté et de dévouement.

« Les années se passaient, et tu grandissais, ma mignonne. Sans toi, je pense que j'aurais cédé à une tentation qui me venait chaque fois qu'une crise me terrassait. Tu ne peux pas t'imaginer ce que je souffre dans ces occasions : ce sont des tortures qui ne sont pas mortelles, qui, chaque fois cependant, enlèvent un peu de forces vives au misérable qui les subit, qui doivent aboutir à la mort, mais souvent à une mort lointaine. Mes études sur les poisons me familiarisaient avec l'idée du suicide. La pensée de ne plus te revoir, Aline, seule était assez forte pour m'empêcher d'en finir avec la vie. Le docteur entrevoyait bien ma pensée; il avait pourtant le tact de n'en rien laisser voir. Je m'intéressais surtout à l'effet du chloroforme; m'étonnant qu'il fût si peu employé pour les suicides : et lui tranquillement, expliquait la chose; on n'est jamais sûr d'aspirer la quantité voulue pour amener la mort. Sans quoi ce serait si simple! Pas de souffrance. Un sommeil dont on ne se réveillerait jamais...

« Il y a deux semaines, pas plus, que j'ai deviné la chose dont maintenant je suis sûr. Le docteur de campagne, le rustre, l'homme rude et peu fait pour séduire il semblerait, cet homme, dont j'avais fait mon ami, est l'amant de ma femme.

« Sur ce point je n'ai plus de doutes. Un soir, un regard rapide surpris, lorsqu'on me croyait assoupi au coin du feu, me glaça le sang dans les veines. J'eus le courage de rester immobile; ma résolution était prise. Je veillerais, j'observerais, je dénoncerais.

« Dénoncer ? A qui, et comment, et pourquoi ? Tout se retournait maintenant contre moi. J'avais fait le vide ; je n'avais plus un ami, plus une relation ; je suis malade, affaibli, vieux avant l'âge, je n'ai plus l'énergie d'agir, je n'ai plus la résolution ; je n'ai plus que la haine, une haine impuissante. Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Mais tout est malade en moi, même la volonté. Je cherche une vengeance et ne la trouve pas. Je ne puis plus tuer. Ma main tremble. En ce moment même, je sens qu'une crise nouvelle se prépare ; je souffre beaucoup.

« Et, Aline, voici ce que, entre les mots d'amour surpris par moi, car j'en suis venu à écouter aux portes, j'ai cru démêler : l'idée fixe de se débarrasser de l'obstacle qui les sépare. Ceci n'est encore qu'une supposition vague. Dès que j'aurai une preuve, je trouverai moyen de crier à l'aide, malgré la surveillance exercée contre moi. J'ai fait une prison pour une femme ; et il se trouve que c'est moi le prisonnier. Cela est venu petit à petit, à mesure que la maladie m'affaiblissait.

« Aline, je souffre de plus en plus. Il me semble que le temps va me manquer pour la vengeance. Je n'ai pas peur de la mort, qui se prépare pour moi dans l'ombre, puisque bien des fois j'ai songé à me la donner, pauvre être sans bonheur, sans espoir, que e suis !... Mais si, dans l'avenir, mon enfant, lorsque le hasard voudra que ce papier tombe entre tes mains, si alors, en te rappelant les circonstances de ma mort, il se trouve quelque chose l'inusité, de subit, d'étrange, écoute la voix qui sort du tombeau et qui te crie : « Vengeance, vengeance !... » Cette mort aura été un assassinat, et les assassins, tu n'auras pas de peine à les reconnaître.

« La crise commence. Je n'ai que le temps de te dire adieu, ma fille adorée, et d'enfermer cette enveloppe dans sa cachette. Quand en sortira-t-elle ? Peut-être jamais ; peut-être bien après a mort à toi. Mais à quelque moment que mon secret se découvre, — et j'ai confiance qu'il se découvrira — une voix criera du tombeau : « Vengeance ! »

« Ton père, dont tu es l'idole,

« Alexis Chabriard. »

Aline avait tout lu, jusqu'à la date, de quelques jours antérieure à sa propre maladie, cette maladie mystérieuse qui lui avait ôté la mémoire. Machinalement elle remit la lettre dans sa

cachette. La pensée semblait figée dans son cerveau engourdi, comme le sang dans son corps immobile. Mais petit à petit, la vie revenait au cerveau, le mouvement aux membres.

Le souvenir lointain, à demi effacé seulement, revenait aussi. Le petit bureau où Aline se trouvait assise était tout près de la porte, donnant sur le vestibule. La jeune fille se leva péniblement, et s'appuya, se sentant très faible, contre le mur.

La jeune fille se souleva péniblement.

Elle regardait donc cette chambre, qui maintenant était la sienne, à peu près au même endroit où, onze ans auparavant, cachée par les draperies elle l'avait regardée, la veille de Noël. Elle passa rapidement la main sur son front, se sentant devenir folle. Toute la scène atroce qu'elle avait vue, ne la comprenant pas, elle la revoyait maintenant, la comprenant, hélas !

Là-bas, dans l'ombre de l'autre porte, se tenaient deux figures connues : sa mère qu'elle revoyait, drapée dans les plis de sa robe de chambre d'étoffe de laine, et, près d'elle, le docteur, celui qui était maintenant le mari de sa mère. Une phrase entendue alors lui revint distinctement, des paroles dites presque bas, avec un frémissement de passion : « Tu ne m'aimes donc plus ? » Et le commentaire de cette phrase, qui surgissait dans sa mémoire réveillée brutalement, était les mots de son père qui retentissaient à son oreille : « Cet homme dont j'ai fait mon ami est l'amant de ma femme ! » Oui, elle comprenait, la malheureuse ; elle se dé-

battait encore, mais elle comprenait. Et ses yeux pleins d'horreur se détournaient des complices, pour se fixer sur le lit. Là, distinctement elle revit l'homme malade, en qui elle reconnut son père : elle revit le regard du mari outragé, elle entendit de nouveau ce cri étouffé : « Assassins ! »

Les assassins étaient sa mère à elle, et le père de Julien. Dans deux jours les enfants de ces deux meurtriers devaient s'unir sous le toit de l'homme assassiné.

La tension cérébrale fut trop forte. Aline, jetant un grand cri, tomba raide auprès du lit où son père avait été tué.

Penchés sur son lit, sa mère et le docteur.

VII

Le Dr Bardillère et son fils arrivèrent presque en même temps pour trouver la maison en émoi. Aline était sans connaissance ; on l'avait découverte étendue par terre, et cet évanouissement sans cause apparente, qui se prolongeait, affolait la mère

Enfin la jeune fille revint à elle, très lentement, très péniblement. Lorsqu'elle ouvrit les yeux et qu'elle aperçut, penchée sur son lit sa mère, et à côté de sa mère, le docteur, elle poussa un cri rauque, et tremblante, blême, elle chercha à se reculer, en murmurant :

— Moi, maintenant... moi après lui.

Le mari et la femme se regardèrent effarés. Puis le docteur dit avec calme :

— Il y a eu un ébranlement au cerveau ; elle aura eu quelque frayeur. Vois si elle te reconnaîtra, Julien.

Julien approcha vivement. Aline le regarda, et ses yeux de folle se calmèrent de suite. Il lui parlait doucement, comme à

un enfant malade, avec des petites câlineries et des caresses. La jeune fille le regardait toujours, comme si elle cherchait dans les yeux de son fiancé une réponse à quelque question pénible. Alors elle se prit à pleurer.

— Elle est sauvée, dit le docteur, ce ne sera rien. Il faut tâcher de savoir ce qui a pu lui causer une telle frayeur. Viens, Julien ; elle n'a plus besoin que de sa mère.

Mais, lorsque Aline se trouva seule avec sa mère, l'excitation nerveuse augmenta au lieu de se calmer.

— Tâche de dormir, mon enfant. Songe qu'il faut que tu sois tout à fait bien pour le grand jour.

Aline se souleva sur un coude et du regard appela sa mère. Alors, très bas, elle lui dit :

— Il faut empêcher ce mariage, maman. Tu sais bien que je ne peux pas être la femme de Julien ; tu le sais bien !

Mme Bardillère regarda sa fille en silence, cherchant à deviner le sens de ces mots.

— C'est ta folie qui te reprend, ma pauvre petite.

— Non, mère, non. Je ne suis pas folle. Mais je ne veux pas épouser Julien, je ne le veux pas... je ne le peux pas.

— Pourquoi ?

Les deux femmes se regardaient les yeux dans les yeux. Les lèvres décolorées d'Aline cherchaient à former des mots, qui se mouraient sans avoir été prononcés. Mme Bardillère était terrible à voir.

Un instant, le soupçon effleura son esprit, mais elle le repoussa. Les morts ne parlent pas ; et, sans une révélation, comment Aline saurait-elle la vérité ?

Mais la jeune fille apprit, en ces quelques instants, à connaître sa mère comme elle ne l'avait jamais connue.

Elle se sentait impuissante devant cette volonté implacable, impitoyable. Comment dire à sa mère qu'elle aimait encore, qu'elle avait de tout temps admirée, qu'elle voyait entourée du respect de chacun :

— Je suis la fille d'une criminelle ; il est le fils d'un assassin ; et vous voulez que nous nous unissions sous le toit même où votre victime à tous deux gisait, tuée par vous !

Non, cela elle ne pouvait le dire ; elle était brisée, sans forces physiques ou morales. Seulement, son regard quitta le visage

de sa mère et se porta à celui de son père, comme pour lui demander grâce.

Que pouvait-elle, pauvre enfant, contre la double fatalité qui l'avait prise, qui l'étouffait ? Il devait bien comprendre qu'elle se débattrait en vain !

Mme Bardillère chercha à adoucir sa voix. Elle avait surpris le regard épouvanté que sa fille adressait au portrait de son père.

Il fallait détourner son attention à tout prix.

— Voyons, Aline. Tu ne me réponds pas ; tu ne veux pas me dire quelle est cette mystérieuse cause qui, subitement, rend impossible ton mariage, c'est alors que cette cause n'existe pas. Avoue que ce sont tes anciens scrupules réveillés sur le tard !

Aline, voyant là un moyen de salut, s'écria vivement :

— Oui, maman, oui.

— Alors, les mêmes arguments qui, une fois, ont triomphé de ces scrupules absurdes, en triompheront de nouveau. Il n'y a aucun lien entre vous deux ; vous êtes nés tous deux avant que je ne visse son père ; ton père à toi est mort, sa mère à lui est morte ; et moi, veuve, j'ai épousé son père, veuf. Naturellement les deux enfants ont été élevés comme frère et sœur, sans être le moins du monde frère et sœur. De suite, nous avons projeté votre mariage ; nous l'avons préparé longtemps à l'avance ; nous nous sommes arrangés pour que, l'âge étant venu, votre affection fraternelle changeât de caractère et devînt de l'amour. S'il y avait eu à cela le moindre mal, crois-tu que nous, dont vous êtes les enfants chéris, nous l'aurions désiré, préparé ? Et crois-tu aussi qu'une chose aussi ardemment souhaitée par nous deux, nous l'abandonnerons, au dernier moment, parce qu'une fantaisie de petite fille se dresse entre nous et le but rêvé, auquel nous touchions déjà ? Si tu croyais cela, tu te trompais.

— Si je te suppliais, maman ; si je te disais que mon cœur se brise...

— Tu n'aimes donc plus Julien ?

— Ah ! si, je l'aime, je l'aime plus que jamais.

— Alors, ma chère Aline, tu seras sa femme, c'est moi qui te le dis. Je ferai ton bonheur, fût-ce malgré toi ; et, plus tard, tu m'en remercieras.

— Non, non... écoute-moi, maman. Si tu m'aimes, si tu m'as jamais aimée, écoute-moi.

— Qu'as-tu à me dire ? Aurais-tu vu le revenant dont parlent nos Parisiennes ?

— Oui ! cria l'enfant à bout de forces, oui je l'ai vu, et il m'a parlé...

— En vérité, Aline, tu m'inquiètes. Les nerfs chez toi sont complètement détraqués ; c'est au docteur à agir maintenant.

— Non... non ! s'écria Aline épouvantée, pas lui ; jure-moi qu'il n'entrera pas ici

— Décidément, Aline, c'en est trop. C'est porter bien loin l'aversion que tu as vouée à mon mari depuis...

— Depuis... toujours. Depuis mon enfance, mère. Depuis une veille de Noël où...

— Eh bien, achève !

La mère, sans s'en douter même, tenait les mains de sa fille comme dans un étau.

— Ah ! la mémoire n'était qu'engourdie, elle est réveillée maintenant, dit-elle.

— Et que te racontent tes souvenirs ? Ah ! mais tu parleras, cette fois. Parle !

— Tu me fais mal, maman...

Et elle lui montra ses poignets rougis.

— Mais parle, parle donc !

— Je ne sais pas... je ne sais plus ! Mon père...

— Ton père est mort une veille de Noël ; la nuit même où tu es tombée malade. Qu'y a-t-il, dans cette coïncidence, de si terrible et de si étrange ?

Comment dire le reste ? Dominée par le regard de sa mère, elle se taisait. Elle ne pouvait pas tout dire.

Du reste, elle commençait à douter de la vérité. Après tout que savait-elle ?

D'un cauchemar de son enfance, d'un rêve effrayant plus qu'à demi effacé, avait surgi tout d'un coup un tableau affreux venu, elle ne savait plus d'où, ni comment. Toutes les circonstances qui auraient pu le lui expliquer restaient vagues. Elle ne se rappelait plus comment elle s'était trouvée à la porte de cette chambre de malade, comment elle en était partie, comment surtout personne n'avait jamais deviné qu'elle était sortie de sa cou

chette d'enfant pour assister à une chose terrible, qui certes n'était pas faite pour ses yeux.

Puis, cette lettre de son père, que prouvait-elle ? Qu'un malade haineux et soupçonneux imaginait des choses qui n'existaient que dans un cerveau affaibli. La crise qu'il avait pressentie l'avait emporté. Seulement, les soupçons injurieux qui auraient dû mourir avec lui, il les avait légués à sa fille, pour le malheur de celle-ci.

Aline pleurait, se sentant bien faible, horriblement triste. Et comme sa mère, impatientée, cherchait à en tirer quelque chose de défini, elle ne trouva que ceci :

— Cette nuit, il y a onze ans, lorsque j'ai réveillé tout le monde par mes cris, Denis a vu la marque de pas sur la neige...

Mme Bardillère devint subitement très pâle ; mais cette faiblesse ne dura qu'un instant :

— Tu es folle ! Quel rapport peut-il y avoir entre ces pas dans la neige — en admettant que Denis fût bien réveillé, ce qui n'est pas prouvé — et la mort de ton père ? Un maraudeur avait passé par là...

— Oui, sans doute, sans doute. Pardonne-moi, maman, je ne sais plus ce que je dis ; j'ai la tête si fatiguée. Je crois que j'ai rêvé...

— Tâche, à l'avenir, d'avoir des rêves plus gais. Embrasse-moi. Tu sais que je t'aime et que je veux ton bonheur, n'est-ce pas ?

— Oui, maman !

Ce n'était plus qu'une petite fille, brisée d'émotions trop fortes pour elle ; une petite fille qui se laisserait mener.

Sa mère l'embrassa, la dorlota, la borda bien dans son lit, comme dans le passé lointain où elle était vraiment une toute petite fille.

— Dors, mon enfant. C'est surtout de sommeil que tu as besoin. Presque toutes les jeunes filles, à la veille de leur mariage, subissent une crise nerveuse ; elle a été plus forte chez toi que chez les autres. Voilà tout. Dors bien.

Et Aline, obéissante, s'endormit. Les ressorts, chez elle, étaient tendus au delà de toute endurance ; le sommeil fut le bienvenu. Ce qu'elle aurait demandé, c'eût été de dormir ainsi, toujours, sans réveil possible.

Mais elle se réveilla au matin. Le soleil entrait joyeusement dans sa chambre, et Aline se souvint qu'elle était arrivée à la veille de son mariage.

Elle se souleva avec peine, se sentant encore faible de la crise qu'elle avait subie.

Son premier regard fut pour le portrait de son père, et elle frissonna.

Du jardin, il s'éleva un son joyeux. Julien fredonnait sous ses fenêtres.

Elle se leva, s'habilla à la hâte. Elle tenterait encore cette dernière chance ; elle s'adresserait à son fiancé, elle le sommerait de lui rendre sa liberté. Il lui semblait que son père lui suggérait cette idée, et, en quittant la chambre, elle dit au portrait : « Oui, père, oui... Tu vois bien que j'y vais... » Le cerveau ébranlé ne se rendait pas bien compte de la réalité des choses ; pour la pauvre fille, ce portrait était une chose vivante qui dirigeait ses actions, qui la menait par une force mystérieuse et impérieuse.

Mais la beauté de cette matinée d'été agit sur la jeune fille comme une caresse. Elle se sentit, de nouveau, pleine de vie et d'espoir. Elle avait dix-huit ans, le bonheur l'appelait, l'amour l'attirait. Et qu'allait-elle faire ? Détruire ce bonheur, écarter cet amour...

Elle marcha plus lentement. Julien avait quitté le jardin, mais elle entendait encore sa voix, un peu plus loin dans le parc, et elle suivit la voix.

Julien, en l'apercevant, courut à elle :

— Te voilà ! Te voilà enfin, ma bien-aimée ! Tu ne souffres plus, tu vas bien, n'est-ce pas, tout à fait bien ? Ta mère m'avai bien dit que ce ne serait rien, que tu dormais cette nuit d'u sommeil d'enfant... Mais tu es pâle. Mets-toi là, sur ce banc, e laisse-moi te regarder, te parler ?... Songe qu'il y a trois grand jours que je suis absent. Et revenir pour t'apercevoir un instan sur ton lit, blanche comme une morte... Qu'avais-tu, mignonne A moi, tu peux bien le dire, n'est-ce pas ? Quelque chose t'a fa peur ?

— Oui, bien peur.

Elle tremblait, et lui, cherchant à la rassurer, la tenait enlacé Et elle se sentait bien dans ses bras ; elle ne craignait rien ; tou sa sauvagerie s'en était allée ; la voix de Julien était, pour ell

comme une musique qui la berçait. Puisqu'il fallait se détourner de lui, le fuir pour toujours, elle s'accordait ce répit très doux. Ce serait vite fini ; elle en garderait au moins le souvenir.

Aussi restait-elle auprès de son fiancé, paresseuse, ne voulant pas parler, car elle avait peur, d'avance, de ce qu'elle avait à lui dire.

— C'est gentil à toi d'être descendue. Tu as entendu ma voix, n'est-ce pas ? J'ai chanté exprès sous tes fenêtres comme un amoureux d'opéra-comique. J'ai pensé à toi toute la nuit, je me cassais la tête pour deviner ce qui t'avait fait mal... Non, ne parle pas encore. Tu me le diras plus tard ; demain, quand nous serons mariés. Ne tremble pas, mignonne ; je te fais donc peur ? Va ! tu ne sais pas quelle tendresse je ressens pour toi ; quel désir de te rendre heureuse ; s'il faut du temps pour t'accoutumer à moi, tu n'auras qu'un mot à dire. Que faire pour te prouver que tes volontés seront mes volontés ?...

Elle se sentait gagnée, peu à peu, par l'amour jeune et chaud qui vibrait dans les paroles de Julien, qui brillait dans ses yeux.

Si elle ne se reprenait pas, jamais elle n'aurait le courage de lui dire ce qu'il fallait pourtant lui dire. Elle se redressa presque brusquement.

— Écoute, Julien, écoute. Ce mariage... notre mariage... ne doit pas avoir lieu. C'est à toi que je m'adresse pour empêcher cette chose... monstrueuse.

Le jeune homme la regardait, hébété, ne comprenant pas. Alors, très rapidement, elle continua :

— Tu sais, si je t'aime. Toute ma vie je t'ai aimé, toute ma vie je t'aimerai et n'aimerai que toi. Alors, crois-moi, lorsque je te dis que notre union serait une chose horrible, hors nature, impossible...

— Ma pauvre Aline, ta folie d'hier te reprend. Impossible, et pourquoi ?

— Pourquoi... pourquoi ?

Elle s'arrêta balbutiante, terrifiée. Pas plus qu'à sa mère, elle ne pouvait lui dire la vérité. Détruire d'un mot — et d'un mot qu'elle ne saurait prouver — le respect et l'affection d'un fils pour son père !

De nouveau elle se sentait impuissante à se débattre contre la fatalité qui l'étreignait.

— Ah! pourquoi ne pas me croire, s'écria-t-elle, me croire sur parole, puisque tu vois que mon cœur se brise... que jamais je ne t'ai aimé comme je t'aime maintenant, tout en te criant : « Épargne-moi, épargne ta sœur! »

Julien crut comprendre enfin. Cette conscience timorée, mal apaisée, se révoltait de nouveau, maintenant que le jour du mariage arrivait. Il se prit à sourire doucement, et doucement aussi il attira sa fiancée dans ses bras. Aline, plus qu'à demi conquise, se laissait faire. La tête renversée sur l'épaule de Julien, elle leva les yeux à ses yeux d'amoureux qui, de moment en moment, la fascinaient.

Ses yeux grands ouverts semblaient voir ce que d'autres ne voyaient plus.

— Ma chère peureuse... Fie-toi à moi. Je te jure que tu peux en toute paix de conscience, mettre ta main dans ma main pou la vie. Il n'y a, il ne peut y avoir d'obstacle qui nous sépare...

— Hélas... si tu savais!

— Quoi encore! Tu vois, tu n'as rien à dire puisque tu ne di rien; et me parler à moi, ce ne serait pas plus que de te parler

toi-même, car nous ne faisons plus qu'un : toi et moi, moi et toi... Rien sur la terre, rien dans le ciel, ni dans l'enfer, ne saurait nous séparer, ma bien-aimée.

— Tu en es bien sûr ?

— Sûr, comme je suis sûr que tu es belle, et que je t'adore.

Et lentement il posa ses lèvres sur les lèvres de sa fiancée. Aline, très pâle, ne se débattait pas. Elle avait seulement des larmes plein les yeux, en le regardant.

— Julien, je te jure que le moment est solennel. Veux-tu prendre sur toi la responsabilité absolue de notre mariage ?

— Je le veux.

— Si, par la suite, tu découvres que j'aurais dû résister encore, tu te rappelleras que j'avais essayé de rompre notre mariage au dernier moment, — et que je ne l'ai pas pu. Tu te rappelleras que j'ai été vaincue par ton amour, — par mon amour aussi, hélas ! fille sans force que je suis ! Et tu ne maudiras pas ma faiblesse ?

la retrouva, arrêtée par un arbre.

— Mais quel est ce mystère ?

— Un cauchemar, — un rêve qui me hante, — un spectre qui m'est apparu.

— Pauvre nerveuse que tu es ! Tu auras eu peur dans ce vieux château, où on a eu le tort de te laisser seule.

— C'est cela, c'est cela ! J'ai cru voir des choses que je n'ai pas vues, comprendre des choses que je n'ai pas comprises... tu me le persuaderas, n'est-ce pas, Julien ?

— C'est fait déjà. Voilà que tes couleurs reviennent. Tu n'as plus peur, maintenant ?

— Non, pas lorsque tu es là, lorsque j'entends ta voix, lorsque je sens ton bras autour de moi. Tu me protégeras, tu me garderas, tu m'empêcheras d'entendre une voix qui sort de la tombe...

— N'y pense plus, mignonne, je t'en supplie. Mon père m'a parlé longuement de ta nature ultra-nerveuse ; des crises de ton enfance ; tout ce qu'il te faut, c'est le calme, c'est le bonheur. Ce vieux château te fait peur ? Nous n'y resterons pas. Après le mariage, tout le monde doit partir, nous laisser seuls ici ; nous l'avions décidé ainsi, tu t'en souviens, ma chérie, car c'est un gentil nid d'amoureux. Mais puisqu'il te déplaît, nous partirons aussi. Je commanderai une voiture, nous irons où tu voudras. Seulement nous garderons notre secret, n'est-ce pas, ma chérie ? Dans la pensée des autres nous serons toujours ici. Ce sera notre premier secret à nous deux.

Elle disait oui ; elle consentait à tout. Elle avait voulu obéir à son père, rompre avec son bonheur, oublier son amour. Mais l'amour était le plus fort. Julien la garderait, la protégerait contre tous, contre elle-même aussi.

Mme Bardillère vint surprendre les deux amoureux. Elle sourit de voir sa fille auprès de celui qu'elle avait voulu fuir. Le docteur avait eu raison. La crise nerveuse une fois passée, il n'en resterait rien qu'un peu de faiblesse et de fatigue. Peut-être même la jeune fille ne garderait-elle qu'un souvenir vague de ses hallucinations. Et, en effet, Aline ne parlait pas des événements de la veille ; personne n'y faisait allusion. Seulement, elle gardait un air étrange ; tout ce qu'elle faisait ou disait, elle semblait le faire et le dire dans un rêve à demi éveillé. Ce n'était que lorsque Julien lui parlait, lui prenait la main, qu'elle secouait l'espèce d'engourdissement qui l'avait envahie.

— La faiblesse, disait le docteur.

On la forçait à manger, on lui donnait des stimulants, et, docile, elle mangeait et elle buvait.

Ainsi se passa son dernier jour de jeune fille.

Le lendemain, dès la première heure, Aline se laissa habiller.

Les beaux vêtements de mariée, son voile, sa légère guirlande de fleurs d'oranger étaient épars sur les meubles. Elle tressaillit en voyant son voile jeté sur le petit bureau, sous le portrait. Elle était horriblement pâle.

Lorsque sa mère entra et l'embrassa, Mme Bardillère fut effrayée de son air étrange.

— Tu n'es pas bien ?

— Je n'ai pas dormi, répondit Aline.

Mais elle ne dit rien de plus. Elle ne parla pas des angoisses qui, de nouveau, l'avaient assaillie, de ses terreurs qui touchaient à la folie.

Bientôt le château fut plein de bruit et de mouvement. Les invités arrivaient. Les voitures se rangeaient au bas du perron. Les toilettes claires des femmes égayaient les allées du jardin ; des voix joyeuses montaient dans l'air très pur.

Le temps passait, et on trouvait que la mariée tardait bien à descendre. Le mariage à la mairie et le mariage à l'église demanderaient un certain temps. On aurait bien faim avant de pouvoir s'attabler au déjeuner où une trentaine d'invités devaient prendre place !

Julien, l'air radieux, allait d'un groupe à un autre, et faisait prendre patience. Aline n'avait pas été bien depuis l'avant-veille ; on souriait, trouvant cela très naturel. Et les femmes se racontaient entre elles comment, à la veille de leur mariage, elles avaient eu une peur bleue !

Mais, lorsque Aline parut enfin, on ne trouva pas cette émotion-là naturelle du tout. On ne reconnaissait presque pas cette figure d'une blancheur de cire, ces yeux grands ouverts qui semblaient voir ce que d'autres ne voyaient pas. Il y eut un moment de silence terrifié.

Qu'avait-elle ? Enfin une invitée, plus brave que les autres, s'approcha pour féliciter la mariée ; elle ne résista pas à la tentation de lui souffler :

— Dites, Aline, vous avez vu le revenant enfin ?

La jeune fille alors, avec un sourire navré, répondit :

— Oui, madame, oui, j'ai vu le revenant, enfin...

La Parisienne se recula vivement. Elle avait peur.

Julien, saisi, s'était rapproché de sa fiancée. Et dès qu'il fut auprès d'elle, son étrangeté de somnambule la quitta. En le regardant, la vie lui revenait : un peu de couleur aux joues et aux lèvres, un peu d'expression aux yeux.

— Reste près de moi, mon Julien, je t'en supplie !

Ce fut pour elle une contrariété qu'il ne pût monter dans la voiture avec elle. Mais, comme il la plaçait, arrangeant les plis

de sa robe et de son voile avec une sollicitude presque féminine, en lui parlant à voix basse, elle l'écoutait en souriant vaguement. Pendant tout le trajet elle fut très tranquille, répondant avec effort aux questions de sa mère, mais y répondant cependant. A mesure qu'on s'éloignait du château, elle devenait plus calme.

Pendant la double cérémonie, Aline, auprès de Julien, — de son mari, — suivait machinalement les paroles du maire et du prêtre, faisait ce qu'on lui disait de faire. Elle mit enfin sa petite main glacée dans la main de son compagnon d'enfance, qui devenait le compagnon de sa vie tout entière ; mais elle n'avait pas l'air de bien comprendre ce qu'elle faisait.

Les voitures retraversèrent le village, les allées d'Étigny bordées de curieux, de désœuvrés, pour qui cette noce du pays était un grand événement. Aline se rappela vaguement que, six semaines auparavant, elle avait, pour la première fois, traversé cette grande avenue bordée de sa double rangée d'arbres, ses hôtels où les énormes ombrelles rouges abritaient des baigneuses en toilette ; les restaurants avec leur luxe clinquant, les musiciens ambulants, les enfants sur des ânes pomponnés, des troupeaux de chèvres, des ascensionnistes, la pique à la main... et il lui semblait que ce souvenir remontait à des années. Les regards, qui se concentraient sur elle, la gênaient ; elle aurait voulu se cacher ; elle s'enfonçait dans son coin de la voiture, mais les regards l'y suivaient.

Julien, la voyant mal à l'aise, dit au cocher d'aller plus vite. Alors, se sentant emportée avec rapidité, Aline aurait voulu retarder l'arrivée. Le château qui l'attendait là-haut lui faisait horriblement peur. Dans le vague de ses idées troublées, il lui semblait que c'était un monstre affreux et informe qui l'attendait, accroupi, pour la dévorer.

— Nous ne resterons pas là... au château ?

— Non, ma mignonne, répondit Julien tout bas, mes préparatifs sont faits. Quand tous les autres seront partis, nous partirons à notre tour. Es-tu contente ?

— Oui, cher Julien.

— Tu n'as plus peur ?

— Je ne sais pas...

Elle tremblait très fort, et il ne parvint pas à la rassurer.

Alors commença le supplice du déjeuner. A la campagne, il n'y a guère moyen de remplacer le repas par un buffet. Il y avait

quelques personnes, venues de loin, qu'on ne pouvait renvoyer sans cérémonie. Mais le déjeuner fut lugubre. La mariée était sans mouvement, sans voix, les yeux dilatés par une terreur sans nom.

Quand sa mère lui parlait, ou que Julien cherchait son regard, elle reprenait possession d'elle : pendant quelques instants elle arrivait même à sourire ; puis elle retombait presque aussitôt dans son attitude d'hallucinée. On se regardait, on se questionnait, et les conversations, montées à un ton de gaîté factice, tombaient d'elles-mêmes. Mme Bardillère se sentit gagnée par l'effroi visible de sa fille. Que devinait-elle, que savait-elle ? Et elle regretta presque de n'avoir pas provoqué une explication suprême.

Partir, fuir, aller bien loin avec son mari qui était son complice, ne plus revoir ce château hideux où elle avait tant souffert... C'était là sa grande préoccupation.

Aussi, lorsque les invités, mal à l'aise, demandèrent leurs voitures, elle hâta leur départ. Bientôt elle-même fut prête pour le voyage, son mari était à côté d'elle, les malles parties, les petits paquets entassés sur la banquette.

A l'inverse des mariages ordinaires, les mariés restaient, tous les autres partaient.

Aline était encore en robe de mariée : seulement on lui avait ôté son voile. Elle se tenait à côté de Julien. Elle avait vu partir tous les invités. Maintenant, elle assistait au départ de sa mère et du père de son mari. Ses yeux ne les quittaient pas, ces deux complices. Si elle avait, sous l'influence de son amour toujours croissant pour Julien, cherché à se tromper elle-même, le visage de sa mère, sur lequel elle lisait la terreur, le remords, la hâte d'échapper à une obsession, lui criait la vérité : elle était fixée maintenant. Elle savait. Le docteur était plus calme que sa femme, mais il était très pâle : et de temps à autre Aline, à qui rien n'échappait, voyait trembler sa lèvre inférieure. Et, aux yeux des autres, aux yeux même de Julien, il n'y avait dans l'attitude du docteur et de sa femme que l'émotion toute naturelle d'une séparation, qu'une hâte aussi de laisser seuls ces deux amoureux d'hier, époux d'aujourd'hui.

En embrassant sa fille, Mme Bardillère éclata en sanglots :

— Ma chérie, ma chérie !... Ma petite Aline, tu sais que je n'ai voulu que ton bonheur.

— Et tu le lui auras assuré, ce bonheur, mère. J'en réponds ! s'écria Julien.

Aline ne dit rien. Elle se laissa embrasser par sa mère, par son beau-père. Puis, lorsque la voiture grinça sur le sable, elle fut prise d'un grand frisson.

— Rentrons, ma bien-aimée, lui dit son mari, toutes ces émotions t'ont brisée. Écoute. La voiture ne viendra nous chercher que dans une heure. Repose-toi un peu. Puis je t'enverrai la femme de chambre qui t'aidera à passer ton costume de voyage.

Très doucement il la conduisit à sa chambre.

— Ne m'envoie personne, Julien. Je voudrais être seule, tout à fait seule.

Et seule, elle entra dans sa chambre.

Ce qu'elle voulait y faire c'était ceci. Après toute une nuit d'angoisses atroces, de visions qui amenaient une sueur froide sur tout son pauvre corps tremblant, elle s'était révoltée contre cette tyrannie d'un mort. Étaient-ils coupables, Julien et elle ? Était-ce juste de les torturer, de leur ôter le bonheur de la vie ? Et, sous le baiser de son fiancé, la jeune fille s'était sentie femme : elle aimait Julien en femme, — c'était bien son droit. Qu'y avait-il entre lui et elle ? Un papier, une lettre venue de la tombe. Ce papier, elle le détruirait ; elle finirait bien par l'oublier un jour. Un peu de feu ; quelques cendres jetées au vent, et qu'existerait-il du secret terrible, ignoré de tous, hormis de la fille de l'homme assassiné ?

Dès que la porte se fut refermée sur elle, Aline alla droit au petit meuble et fit jouer le ressort. Machinalement elle alluma une bougie ; dès que le papier flamberait elle le jetterait dans la cheminée vide, et tout serait dit. Déjà la flamme léchait le papier lorsque vivement elle le retira. Il lui semblait qu'elle enterrait de nouveau son père, et sans lui dire adieu. Cela, ce serait mal. Et le souvenir très vif des caresses passionnées de ce père, cet unique souvenir qui avait surnagé dans le naufrage de sa mémoire d'enfant, la ressaisit. Elle leva les yeux au portrait qu'elle évitait autant que possible de regarder, et dans son imagination surexcitée, torturée, le portrait vivait ; les yeux la brûlaient ; les lèvres lui criaient les mots de cette lettre qu'elle voulait détruire. Ah non, elle n'oublierait jamais ! Ah ! non, la destruction de la lettre ne signifiait rien ! Était-elle enfant de croire à une chose pareille

Il y avait un gouffre entre Julien et elle, entre son mari — son mari adoré — et elle.

Des phrases de la lettre se heurtaient dans son pauvre cerveau détraqué... « Aline... ma fille adorée ! écoute la voix qui sort du tombeau et qui te crie : Vengeance ! vengeance !... »

Elle ne savait plus ce qu'elle faisait ; mais elle voulait fuir, fuir son père d'abord, mais fuir Julien surtout. Un baiser de lui la tuerait. Elle ne voulait plus le voir, jamais, jamais ! Elle trouve-rait bien moyen de quitter le château, d'aller n'importe où... Elle se rappelait vaguement qu'il y avait un couvent de femmes, près du gave, en bas ; on la recevrait peut-être, on la cacherait. Julien ne la trouverait pas.

Aline ouvrit la porte et se glissa dans le grand vestibule.

Mais Julien était aux aguets ; il n'osait entrer chez sa femme ; mais la voyant si pâle, si agitée, il avait craint une nouvelle crise et se tenait tout prêt à la secourir. En la voyant sortir, toujours en toilette de mariée, serrant quelque chose convulsivement sur sa poitrine, la figure plus étrange et plus folle que jamais, il ne put retenir un cri :

— Mon Aline adorée, qu'as-tu ?

Comme une pauvre biche traquée, Aline se mit à courir. Elle ne prit pas l'escalier, car il se trouvait sur la dernière marche ; elle enfila les grands couloirs de la partie ruinée du château. Il la suivait, mais doucement, pour ne pas l'effrayer, l'appelant. Elle ne se retourna pas une fois, et elle courait follement. Au bout du corridor il n'y avait plus qu'à revenir sur ses pas, ou à monter à la tour. Aline monta, toujours en courant.

Alors Julien commença à avoir très peur. Au lieu d'aller tout doucement pour ne pas effaroucher la pauvre enfant, il prit son pas de course. En quelques instants il se trouva dans l'escalier tournant. Puis subitement il s'arrêta. Il était inutile de monter plus qu'en haut. Un cri terrible déchira l'air ; le cri descendait. Julien chancela, puis se précipita au bas de l'escalier et ouvrit la petite porte qui donnait sur l'allée circulaire au bas du pré-lice.

Aline était descendue plus vite que lui. Elle était tombée de cette hauteur vertigineuse. On eût dit quelque grand oiseau blanc descendu des nuages. Il la retrouva tout au bord du ravin, arrêtée par le tronc d'un arbre. La chute lui avait été clémente ; la mort instantanée. La colonne vertébrale s'était brisée contre l'ar-

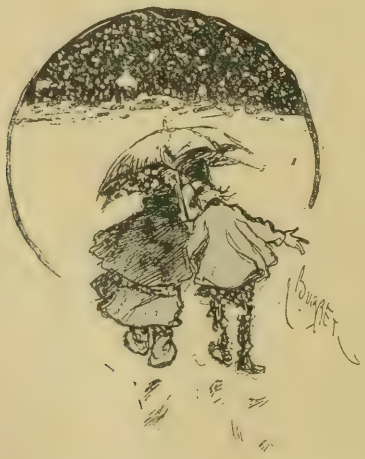
bre qui l'avait retenue au bord de l'abîme ; mais la tête était intacte, et ses jolies mains blanches tenaient toujours, pressé contre sa poitrine, un papier froissé.

Ce papier, Julien l'envoya à son père, avec deux mots seulement :

« Je pars pour le Tonkin. Dieu merci ! on peut y trouver la mort. »

Le docteur et Mme Bardillère sont de plus en plus respectés dans ce monde si mêlé de Paris. La réputation du docteur s'accroît tous les jours. Mais on a peu l'occasion de voir Mme Bardillère. C'est presque une vieille femme, dont les mains ont gardé un tremblement nerveux et les yeux une expression égarée, depuis la mort tragique de sa fille : cette Aline qui, le jour de son mariage, par imprudence ou dans un accès de folie, — on n'a jamais su au juste, — était tombée d'une haute tour et s'était tuée raide.

Jeanne MAIRET.



Le Gerant : F JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 58.1.98.

LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

I

COMMENT LE COLONEL GAGNA LA CROIX

Le duc de Tarente, ou Macdonald, comme préfèrent l'appeler es vieux camarades, était ce jour-là d'une humeur exécrable. Sa igure renfrognée d'Ecossais ressemblait à un de ces grotesques nartéaux de porte que l'on peut voir dans le faubourg Saint-ermain. J'ai su, depuis, que l'Empereur avait dit un jour, en laisantant, qu'il l'aurait bien envoyé contre Wellington dans le ud, mais qu'il n'avait pas voulu se hasarder à lui laisser entendre ·son des *pibrochs*. Le major Charpentier et moi nous voyions airement qu'il était en ce moment dans une grande colère.

— Colonel Gérard, des hussards, cria-t-il, du ton d'un caporal terpellant une recrue.

Je saluai.

— Major Charpentier, des grenadiers à cheval.

Mon camarade répondit de même à l'appel de son nom.

— L'Empereur a une mission à vous confier.

Et sans un mot de plus, il ouvrit la porte et nous annonça.

J'ai vu Napoléon dix fois à cheval pour une fois à pied, et mon avis est qu'il a raison de ne se montrer qu'à cheval à ses troupes, car il a vraiment bonne mine en selle. Tel que nous le vîmes ce jour-là, il était d'une bonne longueur de main le plus petit des six hommes alors réunis dans la pièce, et pourtant, moi-même je ne suis pas très grand, quoique d'une jolie taille cependant pour un hussard. Il est évident qu'il a le buste trop long pour les jambes. Avec sa grosse tête ronde, ses épaules voûtées, sa figure entièrement rasée, il a plutôt l'air d'un professeur de Sorbonne que du premier soldat de France. Chacun son goût, mais il me semble que si je pouvais lui coller en travers de la figure une paire de ces fines moustaches de beau cavalier comme les miennes, cela ne lui nuirait pas. Cependant il a une bouche qui exprime la fermeté et des yeux remarquables. Je ne les ai vus qu'une seule fois dirigés sur moi avec colère, et j'aimerais mieux me jeter sur un carré d'ennemis, au grand galop de mon cheval, que de m'exposer de nouveau à ces yeux-là. Et pourtant je ne suis pas homme à me laisser intimider facilement.

Il se tenait à un bout de la pièce, du côté opposé à la fenêtre; il examinait une carte pendue au mur. Berthier se tenait près de lui, l'air grave, et, au moment où nous entrâmes, Napoléon lui arracha brusquement son sabre et le piqua sur la carte. Il parlait vite et à voix basse, mais je l'entendis qui disait : « La vallée de la Meuse » et il répéta deux fois « Berlin ». Son aide de camp s'avança vers nous, mais l'Empereur l'arrêta et nous fit signe d'avancer.

— Vous n'avez pas encore la croix d'honneur, colonel Gérard? me demanda-t-il.

— Non, sire, répondis-je.

Et j'allais ajouter que ce n'était pas faute de l'avoir méritée quand il m'arrêta court de son geste péremptoire.

— Et vous major?

— Non, sire!

— Alors voilà une occasion pour vous de la gagner.

Il se retourna vers la carte et plaça la pointe du sabre de Berthier sur Reims.

— Je veux vous parler franchement, messieurs, dit-il, comme à deux camarades, et il avait un sourire étrange et charmeur qui éclairait sa figure pâle d'une sorte d'éclat de soleil froid. Nous voici ici, aujourd'hui 14 mars, à Reims, quartier général actuel. Voilà Paris, là, à une distance de vingt-cinq lieues par la route. Blücher est au nord, Schwarzenberg au sud. Et il piquait la carte avec le sabre en parlant.

— Maintenant, dit-il, plus ces gens-là s'avanceront dans le pays, plus je les écraserai complètement. Très bien, laissons-les faire. Mon frère, le roi d'Espagne, sera là avec cent mille hommes. C'est vers lui que je vous envoie. Vous lui remettrez cette lettre dont je vous confie à chacun une copie. C'est pour lui dire que j'arrive à son secours d'ici deux jours avec toute mon infanterie, ma cavalerie et mon artillerie... Il faut bien leur donner quarante-huit heures pour se remettre... puis, droit sur Paris. Vous me comprenez, Messieurs ?

Ah! si je pouvais vous dire l'orgueil que je ressentis à me voir ainsi mis dans la confidence du grand homme! Comme il nous remettait nos lettres, je fis sonner mes éperons, je portai la poitrine en avant, et souris pour lui faire entendre que je comprenais ce qu'il voulait. Il sourit aussi et posa sa main sur la manche de mon dolman. J'aurais donné la moitié de mon arriéré de solde pour que ma mère eût pu me voir à ce moment-là.

— Je vais vous indiquer votre route, dit-il, en se retournant vers la carte. Vous irez de compagnie jusqu'à Bazoches; là vous vous séparerez, l'un de vous ira sur Paris par Oulchy et Neuilly, l'autre prendra au nord par Braine, Soissons et Senlis. Avez-vous quelque chose à dire, colonel Gérard ?

Je ne suis qu'un soldat, mais j'ai quelquefois des idées, et je sais m'exprimer. J'avais commencé une phrase sur la gloire, le péril de la France, etc., quand il m'arrêta net :

— Et vous, major Charpentier ?

— Si nous trouvons que la route n'est pas sûre, dit celui-ci, pouvons-nous en choisir une autre ?

— Un soldat ne choisit pas, il obéit.

Et d'un signe de tête, il nous fit comprendre que nous pouvions nous retirer. Il se tourna vers Berthier. Je ne sais ce qu'ils se dirent, mais je les entendis rire tous les deux.

Comme bien vous pensez, nous ne perdîmes pas de temps pour nous mettre en route. Une demi-heure plus tard nous descendions

au trot la grande rue de Reims, et midi sonnait comme nous passions devant la cathédrale. J'avais ma petite jument grise Violette, celle que Sébastiani voulait m'acheter après Dresde. C'était certainement la bête la plus vite que l'on pût trouver dans les six brigades de cavalerie légère, et il n'y avait à la battre que la grande jument anglaise du duc de Rovigo. Quant à Charpentier, il avait un de ces chevaux que l'on a toutes chances de voir entre les jambes d'un grenadier ou d'un cuirassier : un dos comme un lit et des jambes comme des poteaux : vous voyez d'ici la bête. D'ailleurs il est lui-même assez lourd, de sorte qu'à eux deux ils faisaient une singulière paire. Et cependant, dans sa sotte suffisance, il ne cessait de lancer des œillades aux jeunes filles qui agitaient vers moi leurs mouchoirs et retroussait d'un air vainqueur sa vilaine moustache rouge jusque dans ses yeux, comme si c'eût été à lui que s'adressaient ces marques d'attention.

Une fois hors de la ville, nous traversâmes le camp français et le champ de bataille de la veille, encore couvert des cadavres de nos pauvres soldats et des Russes. Mais c'était le camp qui présentait le spectacle le plus triste. Notre armée se fondait. Les gardes faisaient encore bonne figure, quoique la jeune garde fût pleine de conscrits. L'artillerie et la grosse cavalerie n'étaient pas en trop mauvais état non plus, mais elles étaient bien réduites comme nombre. Quant à l'infanterie, les soldats avec leurs sous-officiers faisaient l'effet d'écoliers avec leurs maîtres. Et nous n'avions pas de réserves. Quand on songeait qu'il y avait quatre-vingt mille Prussiens au nord et cent cinquante mille Russes au sud, il y avait de quoi donner à réfléchir à l'homme le plus brave.

Pour mon propre compte j'avoue que les larmes me montèrent aux yeux, mais la pensée me vint que l'Empereur était toujours avec nous, et que le matin même il avait posé sa main sur mon dolman et m'avait promis la croix d'honneur. Cette pensée me rendit la gaîté, je me mis à fredonner, tout en éperonnant Violette, jusqu'au moment où Charpentier fut obligé de me prier d'avoir pitié de son grand chameau, tout essoufflé et ruisselant de sueur. La route était défoncée par l'artillerie, et il avait raison, somme toute, de dire que ce n'était pas un endroit pour galoper.

Je n'ai jamais beaucoup aimé ce Charpentier, et pendant neuf heures de route je ne pus tirer un mot de lui. Il allait, les sourcils rapprochés et le menton dans la poitrine, comme quelqu'un qui réfléchit profondément. A plusieurs reprises je lu

demandai ce qui le préoccupait, pensant que peut-être, avec mon intelligence plus vive, je pourrais lui donner un bon conseil et le tirer d'embarras. Je ne pus obtenir de lui que la même réponse : c'était à sa mission qu'il pensait, et cela me surprenait, car quoique je n'aie jamais eu une bien haute idée de son intelligence, il me semblait impossible qu'une affaire aussi simple pût embarrasser un soldat.

Enfin, nous atteignîmes Bazoches où il devait prendre la route du sud, pendant que moi je me dirigerais au nord. Il se retourna à moitié sur sa selle avant de me quitter, avec une expression singulière d'interrogation peinte sur la figure.

— Qu'est-ce que vous pensez de cela, colonel? me demanda-t-il.

— De quoi?

— De notre mission.

— Ma foi, c'est assez clair.

— Vous croyez? Pourquoi l'Empereur nous mettrait-il dans la confidence de ses plans?

— Parce qu'il a reconnu notre intelligence.

Mon compagnon partit d'un éclat de rire qui me vexa.

— Puis-je vous demander ce que vous comptez faire si vous trouvez les villages occupés par les Prussiens?

— J'obéirai à mes ordres.

— Mais vous serez tué.

— C'est fort possible.

Il partit d'un nouvel éclat de rire si offensant que je portai la main à mon sabre, mais avant que j'eusse pu lui dire ce que je pensais de sa sottise et de sa grossièreté, il avait tourné bride et galopait lourdement sur l'autre route. Je vis son grand bonnet à poil disparaître derrière la crête de la colline, et je continuai ma route, me demandant ce que signifiait sa conduite. De temps en temps je portais la main à ma poitrine, et je sentais le papier craquer sous mes doigts, ce précieux papier qui devait se transformer pour moi en la petite médaille d'argent, après laquelle je soupirais depuis si longtemps. Toute la route, de Bruine à Serroise, je ne fis que penser à ce que dirait ma mère quand elle la verrait.

Je fis halte, pour donner à manger à Violette, à une auberge située sur le chemin, au bas d'une côte, non loin de Soissons, dans un endroit entouré de vieux chênes, et peuplé de tant de corbeaux que c'est à peine si on pouvait entendre sa propre voix. J'appris

de l'aubergiste que Marmont avait battu en retraite deux jours avant, et que les Prussiens avaient passé l'Aisne. Une heure plus tard, à la fin du jour, j'aperçus deux de leurs vedettes sur la droite, et, lorsque la nuit fut tombée, je vis le ciel éclairé par les feux de leur bivouac.

En apprenant que Blücher était là depuis deux jours, je m'étonnai que l'Empereur n'eût pas su que le pays à travers lequel il m'avait donné l'ordre de passer était déjà occupé par l'ennemi. Mais je me rappelai le ton avec lequel il avait dit à Charpentier qu'un soldat n'a pas à choisir, mais à obéir. J'étais donc bien décidé à suivre la route indiquée aussi longtemps que Violette serait en état de remuer un pied, et moi un doigt sur sa bride. Toute la route de Sermoise à Soissons n'est qu'une suite de montées et de descentes avec des courbes au milieu de bois de sapin ; aussi, je tins mon pistolet prêt et mon sabre tiré, maintenu au poignet par la dragonne, poussant doucement Violette tant que la route était en ligne droite, allant lentement et avec précaution dans les courbes, ainsi que j'avais appris à le faire en Espagne.

Lorsque j'arrivai à hauteur de la ferme qui se trouve à droite de la route, après avoir passé le pont de bois sur la Crise, près de l'endroit où il y a une statue de la Vierge, une femme me cria d'un champ que les Prussiens étaient à Soissons ; un petit détachement de leurs lanciers était venu dans l'après-midi, et on attendait une division entière dans la nuit. Je ne m'attardai pas à écouter la fin de son histoire. J'éperonnai Violette, et cinq minutes après j'entrais au galop dans la ville.

Les uhlans étaient à l'entrée de la rue principale ; leurs chevaux étaient à l'attache et ils causaient entre eux, chacun avec une pipe longue comme mon sabre. Moi je les vis bien à la lueur d'une porte ouverte, mais eux ils ne purent apercevoir de moi que ma pelisse flottant au vent, et la robe grise de Violette passant devant eux comme un éclair. Un instant, après je tombai au milieu d'une autre bande qui sortait de dessous une porte cochère. L'épaule de Violette envoya l'un d'eux rouler sur le sol, et je portai un coup de pointe à un autre, mais je le manquai. Pan pan ! deux coups de feu me sont tirés, mais je tournais la rue au même moment, et je n'entendis même pas le sifflement des balles. Ah ! nous étions magnifiques, Violette et moi. Elle allait comme un lièvre poursuivi, faisant voler les étincelles sous ses sabots

Moi, j'étais debout sur mes étriers, brandissant mon sabre. Un uhlan s'élança pour saisir la bride de ma jument, je lui entamai le bras d'un coup de sabre, et je l'entendis qui hurlait de douleur derrière moi. Deux cavaliers me serraient de près; j'en abattis un d'un coup de sabre, et distançai l'autre. Une minute plus tard, j'avais traversé la ville et je descendais à un galop infernal une large route toute blanche, bordée de peupliers. Pendant quelque temps encore, j'entendis galoper derrière moi, mais bientôt le bruit diminua peu à peu, si bien que je ne le distinguai plus des battements de mon propre cœur. J'arrêtai bientôt Violette, et je me retournai pour écouter, mais tout était redevenu silencieux : ils avaient abandonné la poursuite.

La première chose que je fis fut de mettre pied à terre et de conduire ma jument dans un petit bois à travers lequel courait un ruisseau. Je lui baignai les jambes et lui donnai un morceau de sucre trempé d'un peu de cognac de ma gourde. Elle était épuisée par cette course enragée, mais c'est incroyable comme elle se remit vite après une demi-heure de repos. Quand je remontai en selle, je pus voir que ce ne serait pas sa faute si je n'arrivais pas sain et sauf à Paris.

Je devais être maintenant en plein dans les lignes ennemies, car au moment où j'atteignais une maison sur le bord de la route, j'entendis des voix rauques qui chantaient une de leurs rudes chansons à boire. Je fis un détour par les champs pour éviter la maison, et bientôt j'aperçus deux cavaliers qui me crièrent quelque chose en allemand. Mais je continuai à galoper sans leur répondre et sans m'occuper d'eux. Ils n'osèrent pas tirer, car leurs propres hussards portent exactement le même uniforme que nous. Dans ces moments-là, voyez-vous, il vaut mieux avoir l'air de ne pas entendre : on met cela sur le compte de la surdité.

Il faisait un clair de lune délicieux, et les arbres coupaient la route de longues barres noires. Je pouvais voir toute la campagne comme si c'eût été en plein jour, et tout paraissait l'image de la paix, à part ceci qu'il y avait un grand incendie quelque part dans la direction du nord. Dans le silence de la nuit, avec la conscience du danger devant et derrière moi, cet incendie dans le lointain avait quelque chose de grandiose et de sinistre. Mais je ne m'attriste pas facilement, car j'ai vu pas mal de spectacles terribles dans ma vie; aussi je me mis à fredonner en pensant à ma petite Lisette que j'allais pouvoir revoir à Paris. Ma pensée était entiè-

rement absorbée par elle, quand, au tournant de la route, je tombai sur une demi-douzaine de dragons prussiens assis au bord du fossé autour d'un feu de bruyères.

Je suis un excellent soldat. Je ne dis pas cela pour me vanter, mais parce que c'est la vérité. Je sais peser les choses en un instant et prendre une décision avec autant de certitude que si je l'avais mûrie pendant toute une semaine. Or je vis tout de suite qu'ils allaient me donner la chasse, et je songeai que j'avais sous moi une bête qui venait de faire douze lieues dans les conditions les plus pénibles. Mais poursuite pour poursuite, il valait mieux aller de l'avant que de revenir en arrière. Par cette nuit claire, avec des chevaux frais derrière moi, il fallait courir le risque d'une façon ou de l'autre, et si je devais réussir à me débarrasser d'eux, il était préférable que ce fût près de Sens plutôt que de Soissons. Tout cela me passa dans l'esprit comme un trait, par une sorte d'instinct, vous comprenez.

Aussi à peine eus-je aperçu leurs faces barbues que j'enfonçai mes éperons dans les flancs de Violette, et nous voilà partis au galop de charge. Ah ! si vous aviez entendu ces cris et ce remue-ménage. Trois d'entre eux firent feu et les trois autres sautèrent sur leurs chevaux. Une balle vint frapper le pommeau de ma selle avec un bruit sec, comme un coup de bâton sur une porte. Violette fit un bond en avant, et je crus qu'elle était blessée, mais l'épaule seulement avait été légèrement effleurée. Ah ! ma chère petite jument, comme je l'aimais quand je la vis prendre ce galop long et soutenu qui lui est particulier, ses sabots claquant sur la route comme les castagnettes d'une Espagnole. Je ne pus pas me retenir : je me retournai sur ma selle et je criai à pleins poumons : « Vive l'Empereur ! » Je ne pus m'empêcher de rire à la bordée de jurons qui m'arriva par derrière.

Mais ce n'était pas fini. Si Violette n'avait pas été fatiguée, elle leur aurait rendu facilement un kilomètre sur quatre. Mais elle soutenait tout juste le train, avec un peu d'avance, toutefois. Il y en avait un, un jeune officier, presque un enfant, qui était mieux monté que les autres. Il gagnait sur moi à chaque pas. A deux cents mètres derrière lui galopaient deux dragons, et chaque fois que je me retournais je voyais la distance augmenter entre eux. Les trois autres qui avaient pris le temps de tirer étaient loin derrière. J'attendis que l'officier eût une grande avance sur ses hommes ; alors je ralentis un peu l'allure de ma jument, très peu,

très peu, pour lui donner à croire qu'il me rattrapait. Quand je le sentis à bonne portée, je tournai la tête, le menton sur l'épaule pour voir ce qu'il allait faire. Il ne se disposait pas à tirer, et je sus bientôt pourquoi : l'imprudent jeune homme avait retiré ses pistolets des fontes, lorsqu'il avait mis pied à terre pour la nuit. Il brandissait son sabre en hurlant son baragouin. Il ne semblait pas comprendre qu'il était à ma merci. Je ralentis encore un peu jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une longueur de lance entre nos deux chevaux.

— Rendez-vous, me cria-t-il en français?

— Permettez-moi de vous complimenter sur votre français, lui répondis-je en posant le canon de mon pistolet sur mon bras gauche. (C'est à mon avis la meilleure façon de tirer à cheval).

Il nous remit nos lettres.

Je le visai à la tête et, à la clarté de la lune, je pus le voir pâlir, quand il comprit que c'en était fait de lui. Je pensai à sa mère et j'envoyai ma balle dans l'épaule de son cheval. Je crois qu'il dut se faire du mal en tombant, car le cheval s'abattit lourdement, mais j'avais à m'occuper de ma dépêche, aussi je remis ma jument au galop.

Mais je n'en avais pas encore fini avec ces gaillards-là. Les deux dragons ne firent pas plus attention à leur officier que si

c'eût été une recrue désarçonnée dans le manège. Ils laissèrent aux autres le soin de s'occuper de lui et continuèrent à galoper après moi. J'avais ralenti le pas en montant la côte, croyant l'affaire terminée, mais, ma parole, je ne tardai pas à voir que je n'avais pas le temps de flâner, et nous voilà repartis, ma jument levant la tête, et moi agitant mon shako, pour leur montrer ce que nous pensions de deux dragons essayant d'atteindre un hussard.

Mais à ce moment, pendant que je riais en moi-même de l'idée, mon cœur s'arrêta de battre : je venais d'apercevoir au bout de la longue route blanche, en face de moi une masse noire de cavaliers qui semblaient attendre pour me recevoir. Un conscrit aurait pu prendre cela pour l'ombre des arbres, mais moi, je ne m'y trompai pas : c'était une troupe de hussards, et de quelque côté que je me retournasse, la mort semblait me guetter.

J'avais donc les dragons derrière moi et les hussards devant. Jamais, depuis Moscou, je ne m'étais vu dans un pareil danger. Mais pour l'honneur de la cavalerie, je préférais être pris par la cavalerie légère, plutôt que par la grosse. Je laissai donc Violette faire à sa tête. Je me souviens que j'essayai de prier, mais je suis un peu brouillé avec les oraisons et tout ce que je pus me rappeler, ce fut celle que nous avions l'habitude de dire quand j'allais à l'école, la veille des congés, pour avoir du beau temps le lendemain. Cela me semblait mieux que rien, et comme je la marmottais inconsciemment, j'entendis des voix françaises devant moi. La joie me traversa le cœur comme une balle de fusil, et du coup j'oubliai la suite de ma prière. C'étaient les nôtres, ces enragés coquins du corps de Marmont. Mes deux dragons tournèrent bride et repartirent au grand galop, la lune faisant briller leurs casques de cuivre, pendant que je m'avançais vers mes amis au petit trot et sans me presser, car je tenais à leur faire voir que, bien qu'un un hussard puisse fuir, il n'est pas dans sa nature de fuir très vite. Cependant je crains bien que les flancs et la bouche de Violette tout couverts d'écume n'aient donné un démenti à mon air dégagé.

Vous ne devineriez pas qui je trouvai à la tête de la troupe : mon vieux Bouvet à qui j'avais sauvé la vie à Leipzig. Quand il m'aperçut, ses petits yeux gris se remplirent de larmes, et ma foi ! je l'avoue, je me mis à pleurer aussi en voyant sa joie. Je lui dis la

mission dont j'étais chargé. Mais il se mit à rire quand je lui annonçai que je devais passer par Senlis.

— L'ennemi est là, dit-il, vous ne pourrez pas passer.

— Je préfère aller là où est l'ennemi, répondis-je. Je passerais par Berlin, si tel était l'ordre de l'Empereur.

— Mais pourquoi ne pas aller droit à Paris avec votre dépêche? Pourquoi vouloir passer par la seule place où vous êtes à peu près sûr d'être pris et tué?

— Un soldat ne choisit pas; il obéit, lui répondis-je, tout comme j'avais entendu dire à l'Empereur.

Le vieux Bouvet se mit à rire de son rire d'asthmatique, jusqu'au moment où je fus obligé de retrousser ma moustache et de le toiser des pieds à la tête d'une façon qui le calma. D'ailleurs j'étais plus ancien de grade que lui.

— C'est bon, dit-il. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de venir avec nous. Nous allons sur Senlis. Il y a devant nous un escadron de lanciers de Poniatowski. S'il faut que vous traversiez la place, nous tâcherons de vous aider.

Nous voilà donc partis avec un cliquetis de ferraille, au milieu de la nuit calme. Nous rejoignîmes bientôt les Polonais, de beaux soldats, ma foi, un peu lourds peut-être pour leurs chevaux; mais c'est égal, ils n'auraient pas fait trop mauvaise figure s'ils avaient appartenu à ma brigade. Nous continuâmes à marcher ensemble, et au point du jour nous aperçûmes les lumières de Senlis. Un paysan que nous rencontrâmes, conduisant une charrette, nous donna quelques détails sur ce qui se passait.

Ses renseignements étaient sûrs; car son frère était cocher chez le maire, et il lui avait parlé la veille au soir. Il y avait un seul escadron de cosaques, un « polk » comme ils disent dans leur affreuse langue, cantonné dans la maison du maire, la plus grande de la ville et qui fait le coin de la place du marché. Une division entière de Prussiens était campée dans les bois au nord, mais les cosaques seuls étaient dans la ville. Quelle bonne occasion de nous venger de ces barbares dont la cruauté envers nos pauvres paysans était le sujet de toutes les conversations autour des feux de bivouac.

Nous entrâmes dans la ville comme une trombe; les sentinelles, surprises, furent égorgées, et nous étions en train de démolir les portes de la maison du maire, qu'ils croyaient encore qu'il n'y avait pas un Français à plus de vingt kilomètres de là. D'horri-

bles têtes se montrèrent aux fenêtres, des têtes avec de la barbe jusque dans les yeux, des cheveux embroussaillés et des bonnets en peau de mouton. Ils se mirent à crier : « Hourrah ! hourrah ! » et déchargèrent leurs armes; mais nos hommes étaient dans la maison et sur leurs dos qu'ils se frottaient encore les yeux. C'était terrible de voir les Polonais se précipiter sur eux comme une bande de loups sur un troupeau de daims, car les Polonais, comme vous savez, ont une dent contre les cosaques. La plupart furent tués à l'étage supérieur où ils s'étaient réfugiés, et le sang coulait dans l'escalier comme la pluie sur un toit. Ce sont de terribles soldats, ces Polonais, quoique je les trouve un peu lourds pour leurs chevaux. Ils sont aussi grands que les cuirassiers de Kellermann; leur équipement est plus léger naturellement, puisqu'ils n'ont ni casque ni cuirasse.

C'est ici que je commis une faute, une très grosse faute, il faut l'avouer. Jusqu'alors je m'étais acquitté de ma mission d'une façon que ma modestie seule m'empêche de qualifier de remarquable. Mais à ce moment je fis une faute qu'un civil pourrait condamner, mais que certainement un soldat excusera. Ma jument était épuisée, c'était évident; cependant j'aurais pu traverser avec elle Senlis et atteindre la campagne, où je n'aurais plus eu d'ennemis entre moi et Paris. Mais quel est le hussard capable de passer à côté d'une bataille sans s'arrêter? C'est trop lui demander. Et ajoutez à cela la vue de ces vilaines têtes aux fenêtres avec leurs grands bonnets de peau de mouton. Je sautai à terre, jetai la bride de Violette autour d'un poteau et je me précipitai dans la maison avec les autres. Il est vrai que j'arrivai trop tard pour être utile, et je faillis recevoir un coup de lance d'un de ces sauvages étendu à moitié mort sur le plancher. Cependant c'est dommage de manquer même la plus petite affaire : on ne sait jamais quelle occasion on peut avoir d'obtenir de l'avancement. J'ai vu des escarmouches d'avant-postes et autres petites affaires de ce genre dans lesquelles un soldat avait plus d'occasions de se distinguer que dans beaucoup des grandes batailles livrées par l'Empereur.

Quand la maison fut nettoyée de toute cette vermine, je m'occupai de Violette : je lui donnai un seau d'eau, et le paysan qui nous avait guidés me montra où M. le maire ramassait son foin. Ma foi, ma petite Violette ne demanda pas mieux que d'y faire honneur. Puis je lui lavai les jambes et, la laissant attachée

là, je rentrai dans la maison pour tâcher d'y trouver quelque chose à me mettre sous la dent, afin de n'avoir plus à m'arrêter jusqu'à Paris.

J'arrive ici à un point de mon récit qui pourra vous paraître singulier, et cependant je pourrais vous raconter au moins une douzaine de choses aussi singulières et qui me sont arrivées dans le cours de ma carrière, car vous pensez bien qu'un homme qui, comme moi, a passé sa vie à faire un service d'éclaireur, et d'explorations sur le terrain souvent couvert de sang qui sépare deux grandes armées n'est pas sans avoir vu parfois d'étranges choses. Quoi qu'il en soit, je vais vous raconter exactement ce qui se passa.

Le vieux Bouvet m'attendait dans le corridor quand j'entrai, et me demanda si nous ne pourrions pas vider une bouteille de vin ensemble.

— Il ne faut pas que nous nous attardions ici, ajouta-t-il. Il y a dix mille Prussiens avec Theilman dans les bois là-bas.

— Où est le vin? demandai-je.

— Oh! vous pouvez vous fier à deux hussards pour découvrir où est le vin.

Et prenant une chandelle, il me précéda dans l'escalier qui conduisait à la cuisine.

Arrivés là, nous trouvâmes une autre porte ouvrant sur un escalier tournant qui descendait à la cave. Les cosaques nous y avaient précédés, comme nous pûmes le constater aux débris de bouteilles qui couvraient le sol. Cependant le maire était un bon vivant, et je ne demande pas à posséder une meilleure cave : Chambertin, Graves, Alicante, vins rouges et blancs, mousseux et non mousseux étaient là couchés sur de la sciure de bois. Le vieux Bouvet était debout devant toutes ces bouteilles, et ronronnait comme un chat devant une jatte de lait. Il avait enfin fixé son choix sur une bouteille de vieux bourgogne, et étendait la main pour la prendre, quand tout à coup voilà que nous entendons au-dessus de nous un vacarme de coups de feu, de piétinements et de cris comme je n'en ai jamais entendu de pareil : les Prussiens étaient sur nous. Bouvet était un brave; je tiens à le déclarer. Il tira aussitôt son sabre, et le voilà grimpant quatre à quatre l'escalier de pierre, ses éperons sonnant sur chaque marche. Je m'élançai à sa suite; mais juste comme nous arrivions au cou-

loir de la cuisine, un immense cri nous apprit que la maison était reprise.

— C'est fini, lui dis-je en le saisissant par sa pelisse.

— Cela fera un de plus à mourir, cria-t-il.

Et le voilà parti, montant comme un fou le second escalier. Et de fait, moi aussi, à sa place je serais allé à la mort, car il avait commis une faute grave en ne plaçant pas de vedettes, pour l'avertir dans le cas où l'ennemi s'avancerait vers lui. Un instant je fus sur le point de me précipiter après lui; mais je réfléchis qu'après tout j'avais ma dépêche à remettre et, si j'étais fait prisonnier ou tué, c'en était fait de ma mission. Je laissai Bouvet mourir seul, et je redescendis dans la cave en fermant la porte derrière moi.

A la vérité, la perspective d'un séjour dans cette cave n'avait rien non plus de bien attrayant. Bouvet avait lâché la chandelle à la première alarme, et j'étais dans l'obscurité, tâtant avec mes mains de tous côtés pour la retrouver et ne rencontrant que des tessons de bouteille. Enfin je finis par mettre la main dessus : elle avait roulé sous une barrique, mais je ne pus pas réussir à l'allumer, car la mèche avait trempé dans le vin; j'en coupai un bout avec mon sabre et je pus l'allumer. Mais que faire ? Les brigands au-dessus de moi — ils étaient bien cinq ou six cents à en juger par le bruit qu'ils faisaient — hurlaient à s'enrouer, et il était évident qu'ils n'allaient pas tarder les uns ou les autres à éprouver le besoin de s'humecter le gosier. Alors, adieu le beau soldat, la mission et la croix d'honneur! Je pensai à ma mère et je pensai à l'Empereur.

J'eus une larme à l'idée que l'une allait perdre un si bon fils et l'autre le meilleur officier de cavalerie légère qu'il eût eu depuis Lasalle. Mais cela ne dura qu'un instant; je m'essuyai les yeux.

— Allons ! du courage ! me dis-je en me frappant la poitrine, du courage, mon garçon, toi qui t'es tiré de Moscou sain et sauf, sans une engelure, tu mourrais dans une cave, comme un rat ! Allons donc! ce n'est pas possible!

Je me redressai et je portai la main à ma poitrine pour tâter ma dépêche, et cela me redonna du courage.

La première idée qui me vint à l'esprit fut de mettre le feu à la maison et de m'échapper à la faveur de la confusion. Ma seconde idée fut de me cacher dans un tonneau vide. Je regardai autour de moi pour en trouver un, quand tout à coup j'aperçus

dans un coin une petite porte basse peinte de la même couleur grise que le mur, de sorte que seul quelqu'un ayant une bonne vue pouvait la distinguer. Je poussai cette porte, et je crus d'abord qu'elle était fermée à clef, mais tout de suite elle céda un peu, et je compris qu'il y avait derrière quelque obstacle qui l'empêchait de s'ouvrir. Je m'arc-boutai contre un tonneau, et je fis un tel effort de mes deux épaules que la porte sauta de ses gonds et je roulai par terre ; la chandelle m'avait sauté de la main et je me trouvai de nouveau dans l'obscurité. Je me relevai et je tâchai de distinguer quelque chose dans le trou noir.

Il y avait un petit rayon de lumière qui filtrait par un soupirail à la hauteur du plafond. Le jour était venu, et je pus distinguer vaguement une rangée de tonneaux, ce qui me donna à penser que c'était là que le maire gardait ses réserves de vin. Dans tous les cas, l'endroit était plus sûr. Je ramassai ma chandelle et je relevais la porte pour la remettre en place quand j'aperçus quelque chose qui me remplit d'étonnement et, je dois l'avouer, d'une toute petite pointe de peur.

Je vous ai dit qu'à l'extrémité de la cave passait un rayon de lumière venant de quelque part à la hauteur du plafond. Au moment où je me baissai pour relever la porte, je vis un homme de grande taille passer dans ce rayon de lumière, puis rentrer dans l'obscurité de l'autre côté. Ma parole, j'eus un tel sursaut que je faillis en casser la jugulaire de mon shako. Cela n'avait duré qu'une seconde, mais j'avais eu le temps de voir que l'homme avait un bonnet de cosaque sur la tête et un sabre au côté. Ma foi, Étienne Gérard fut un peu déconcerté sur le moment, en se voyant seul dans l'obscurité avec ce brigand aux longues jambes et aux larges épaules.

Mais cela ne dura qu'un instant.

— Du courage ! me dis-je. N'es-tu pas hussard, colonel encore, à vingt-huit ans, et le messager de l'Empereur ? Après tout, ce gaillard-là a plus de raisons d'avoir peur de toi, que toi de lui !

Et alors l'idée me vint qu'il devait avoir peur, horriblement peur ; c'était visible à ses mouvements rapides, à son dos courbé lorsqu'il courait tout à l'heure au milieu des tonneaux comme un rat cherchant son trou. Naturellement ce devait être lui qui retenait la porte lorsque j'avais essayé de la pousser la première fois, et non quelque tonneau comme j'avais cru. C'était lui qui

était le poursuivi et moi le poursuivant. Ah! ah! je sentis ma moustache se redresser, comme je m'avançai vers lui dans l'obscurité. Ah! il allait voir, ce sauvage du Nord, qu'il n'avait pas affaire à une poule mouillée. En ce moment, j'étais magnifique.

Je n'avais pas osé d'abord rallumer ma chandelle, de crainte que la lumière ne me fît découvrir. Mais je venais de m'écorcher la jambe contre un débris de boîte, et j'avais embarrassé mes éperons dans une toile d'emballage qui se trouvait là; aussi je jugeai plus prudent d'allumer.

Puis je m'avançai à grandes enjambées, mon sabre à la main.

— Sors de là, brigand, criai-je. Rien ne peut te sauver. Tu vas recevoir la récompense que tu mérites.

Je tenais ma chandelle levée et j'aperçus la tête de l'homme qui dépassait un tonneau: ses yeux pleins de terreur me regardaient fixement. Il avait un galon d'or sur son bonnet noir, et je reconnus que c'était un officier.

— Monsieur, me cria-t-il en excellent français, je me rends sur votre promesse que j'aurai la vie sauve. Si vous ne me donnez pas votre parole, je veux essayer de vendre ma vie aussi chèrement que possible.

— Monsieur, lui dis-je, un Français sait les égards dus à un ennemi malheureux. Vous avez la vie sauve.

Sur ce, il me tendit son sabre par-dessus le tonneau; je le pris en m'inclinant et en ramenant la chandelle vers ma poitrine.

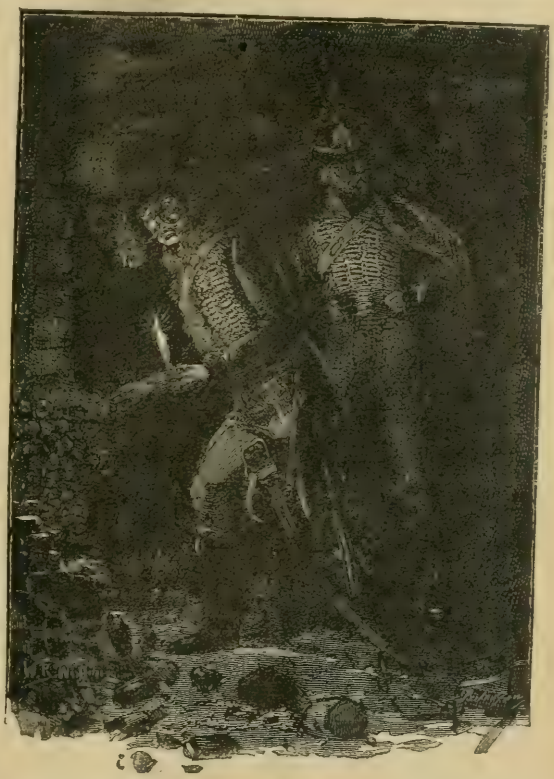
— Qui ai-je l'honneur de faire prisonnier? lui demandai-je.

— Je suis le comte Boutkine, des cosaques du Don de l'Empereur de Russie. Nous étions sortis pour faire une reconnaissance dans Senlis et, comme nous n'apercevions aucun de vos gens, nous avions résolu de passer la nuit ici.

— Et, serait-il indiscret de vous demander comment il se fait que vous vous trouviez dans cette cave?

— Rien de plus simple. Nous comptions partir au petit jour. Après m'être habillé, comme je sentais le froid, je pensai qu'un verre de vin ne me ferait pas de mal, et je suis descendu à la cave pour voir ce que je pourrais trouver. Pendant que j'étais ici, la maison a été prise d'assaut si rapidement que, avant que je pusse remonter, tout était fini. Il ne me restait plus qu'à me sauver. Je suis donc revenu ici, et je me suis caché dans la seconde cave où vous m'avez trouvé.

Je pensai à la conduite du vieux Bouvet dans les mêmes circonstances, et les larmes me vinrent aux yeux en songeant à notre supériorité comme bravoure, à nous Français, sur tous ces étrangers. Je réfléchis à ce que je devais faire. Il était clair que le comte Boutkine, étant dans la seconde cave pendant que nous étions dans la première, n'avait rien entendu du bruit qui nous avait appris que la maison était de nouveau entre les mains de l'ennemi. S'il venait à soupçonner l'état réel des choses, tout changeait de face, et c'était moi le prisonnier. Que faire? J'étais très embarrassé, quand il me vint une idée lumineuse, tellement lumineuse que je ne pus m'empêcher de me demander comment elle avait bien pu me venir.



Nous entendons tout à coup, au-dessus de nous, un vacarme de coups de feu.

— Comte Boutkine, dis-je, je me trouve moi-même dans une situation bien difficile.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Parce que je vous ai promis la vie sauve.

Il fit la grimace.

— Vous ne voudriez pourtant pas revenir sur votre parole?

— Je mourrais plutôt pour vous défendre, répondis-je, mais cela me met dans une grande difficulté.

— Qu'y a-t-il donc?

— Je veux être franc avec vous. Vous devez savoir que nos amis, et surtout les Polonais sont des ennemis féroces des cosaques. La vue seule de votre uniforme les met en fureur; ils se précipitent immédiatement sur quiconque porte cet uniforme; leurs officiers eux-mêmes ne peuvent pas les retenir.

Le cosaque pâlit en entendant cela, et le ton avec lequel je le dis.

— Mais c'est horrible! dit-il.

— Horrible, répétai-je. Si nous nous montrions ensemble en ce moment, je ne sais pas jusqu'à quel point je pourrais vous protéger.

— Je suis entre vos mains. Dites-moi ce qu'il faut faire. Ne vaudrait-il pas mieux que je reste ici?

— C'est encore pis.

— Pourquoi?

— Parce que nos hommes vont piller la maison, et alors vous êtes sûr de ne pas sortir vivant d'ici. Non, je vais monter et leur parler. Mais, malgré tout, je ne suis pas encore tranquille. S'ils voient votre uniforme maudit, je ne sais pas ce qui peut arriver.

— Si je l'ôtais?

— Excellente idée, m'écriai-je. C'est cela! Vous allez ôter votre uniforme et prendre le mien. Vous serez sacré alors pour un soldat français.

— Ce ne sont pas les Français que je crains surtout, ce sont les Polonais.

— Mais mon uniforme sera pour vous une sauvegarde contre les uns et les autres.

— Comment vous remercier? dit-il. Mais vous, qu'allez-vous mettre?

— Je vais mettre le vôtre.

— Et être victime de votre générosité, peut-être?

— C'est mon devoir de courir le risque, répondis-je, moi, je ne crains rien. Je monterai avec votre uniforme. Cent sabres seront dirigés sur moi. Je crierai: « Halte! Je suis le colonel Gérard. » Ils me reconnaîtront. Je leur raconterai l'affaire, et je reviendrai vous

chercher. Sous le couvert de l'uniforme français vous serez sacré pour eux.

Ses doigts tremblaient comme il ôtait sa tunique. Ses bottes et sa culotte étaient les mêmes que les miennes ; il était inutile de les échanger. Je lui donnai mon dolman et mon shako, et je pris son grand bonnet de peau de mouton avec le galon d'or, sa capote bordée de fourrure et son sabre recourbé. Vous pensez bien qu'en changeant de vêtements je n'eus garde d'oublier la précieuse lettre.

L'échange fait, je lui dis :

— Maintenant, si vous le permettez, je vais vous attacher à ce tonneau.

Il fit beaucoup de difficultés, mais j'ai appris dans ma carrière de soldat à ne jamais laisser aucune chance contre moi ; or, il pouvait se faire qu'une fois que j'aurais le dos tourné, il s'aperçût de l'état réel des choses, ce qui n'aurait pas manqué de contrecarrer mes plans. Malgré ses protestations, je pris une forte corde qui se trouvait là, et je le ficelai au tonneau par cinq ou six tours de la corde que je nouai solidement. Maintenant, s'il lui prenait fantaisie de vouloir monter l'escalier, il aurait à traîner après lui mille litres de bon vin de France en guise de havresac. Je fermai ensuite la porte derrière moi afin qu'il ne pût entendre ce qui allait se passer et, jetant la chandelle, je montai l'escalier de la cave.

CONAN-DOYLE.

(Traduction de GEO. ADAM.)

(A suivre.)

FRÈRE CATHERINE (1)

CATHERINE BRESSOL, 29 ans. | ALBERT VRÉMOND, 40 ans.

Chez les Bressol. Un petit salon modeste, avec un harmonium, des vues de Jérusalem et des dos de fauteuil en crochet. Quartier de l'Observatoire. Sur les meubles et la cheminée, des photographies d'enfants, en quantité. Catherine et Vrémond sont seuls, une après-midi de mai. Il fait beau, et les fenêtres grandes ouvertes laissent apercevoir par une échappée les jardins du Luxembourg.

VRÉMOND. — Songez que voilà vingt ans que je suis un ami de votre père. Je vous ai vue toute petite?

CATHERINE. — Je me rappelle très bien.

VRÉMOND. — J'ai donc le droit de vous parler à cœur ouvert, et vous pouvez aussi m'écouter, de même, sans rougir?

CATHERINE. — Mais oui.

VRÉMOND. — Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Vous me connaissez pourtant assez, mon Dieu, depuis le temps? Vous savez bien que je ne suis pas méchant...

CATHERINE. — Vous êtes un homme...

(1) Cette nouvelle est le point de départ de la comédie de M. H. Lavedan, jouée ces jours derniers avec tant de succès à la Comédie-Française.

VRÉMOND. — Allons, quel homme suis-je ?

CATHERINE. — Un homme excellent, très bon...

VRÉMOND. — Je ne suis pas très bon. Mais je crois que je vous rendrais la vie heureuse, plus que vous ne l'avez.

CATHERINE. — Oui et non.

VRÉMOND. — Qu'entendez-vous par là ?

CATHERINE. — Rien. Parlons d'autre chose.

VRÉMOND. — Non. Je veux que nous ayons aujourd'hui une explication définitive.

CATHERINE. — Nous allons nous faire du chagrin à tous les deux.

VRÉMOND. — A moi surtout, je m'en doute. Répondez. Vous ne m'aimez pas ? Soyez franche. Ça ne me fâchera nullement.

CATHERINE. — Moi, mon ami ! Mais si.

VRÉMOND. — Vous m'aimez ?

CATHERINE. — De tout mon cœur.

VRÉMOND. — Vous m'aimez ?

CATHERINE. — Et je crois bien que c'est depuis toujours.

VRÉMOND. — Pourquoi me le dites-vous seulement aujourd'hui, quand je vous l'ai déjà demandé tant de fois ?

CATHERINE. — Parce que vous m'y forcez, d'abord. Et puis, surtout, parce que j'ai pris aujourd'hui mon grand parti.

VRÉMOND. — Vous me faites peur. Ne me donnez pas de fausses joies.

CATHERINE. — Des fausses joies ? Ah ! pauvre ami !

VRÉMOND. — Qu'allez-vous me dire ?

CATHERINE. — Je ne me marierai jamais.

VRÉMOND. — Voilà ce que j'attendais, voilà ce que je... C'est fou, c'est criminel. Pourquoi ? Tout le monde vous en prie. Votre père, votre mère, les enfants... Tous vous en conjurent.

CATHERINE. — Je le sais. Mais justement, ils me le disent trop, les braves gens ! S'ils ne me le disaient pas tant ! Leur désir est la meilleure preuve qu'il faut que je reste. Écoutez-moi. Vous connaissez la maison, je n'ai rien à vous apprendre, et vous savez comme elle est lourde ?

VRÉMOND. — Mais précisément ! Laissez-moi vous aider. Aimons-nous. Marions-nous. J'ai ma place de comptable à la *Semaine catholique*. C'est quelque chose. J'ai encore...

CATHERINE. — Ne m'interrompez pas, pour que je puisse bien

vous expliquer toutes les choses. Père et mère ne rajeunissent pas, et nous sommes six enfants.

VRÉMOND. — Cinq. Alexis ne compte plus. Depuis qu'il est aux spahis, il se suffit à lui-même.

CATHERINE. — Il faut bien encore de temps en temps lui envoyer un petit mandat... Mais mettons cinq pour vous faire plaisir. Sur ces cinq, si j'avais au moins une sœur ! Mais quatre garçons ! Comment voulez-vous que je laisse là ces quatre grands bonshommes dont l'aîné a seize ans, et le dernier dix ans à peine? Ça n'a jamais été mes frères, c'est comme mes enfants. C'est moi qui les ai élevés, plus que maman. J'ai appris le grec et le latin pour leur corriger leurs devoirs. C'est toujours moi qui ai copié les pensums.

VRÉMOND, *avec humeur.* — Et qu'est-ce qu'elle faisait donc votre mère?

CATHERINE. — Maman? Oh! la bonne femme! Ne l'accusez pas. Elle n'avait pas le temps d'élever les petits. Elle élevait papa! (*Riant.*) Je veux dire qu'elle s'occupait de lui et qu'elle était toute à lui. Sa mauvaise santé, d'ailleurs, réclamait la présence continuelle de mère. En quatre-vingt-deux, il a dû aller à Vichy. Nous étions bien tourmentées.

VRÉMOND. — Bah! il s'est admirablement rétabli. En vieillissant, il s'est fortifié.

CATHERINE. — D'apparence. Mais il n'est guère solide. Songez que voilà dix-huit ans bientôt qu'il est maître de chapelle aux Carmes et qu'il y tient les orgues? Et il n'a pas manqué une fête, ni un office pendant ces dix-huit ans! Avouez que c'est superbe? Aussi, je suis bien fière de papa!

VRÉMOND. — Oui, mais il y a quelque chose que je trouve plus méritoire encore. C'est le métier que vous avez fait pendant toute votre jeunesse.

CATHERINE. — Chut! Vous allez dire de vilaines bêtises.

VRÉMOND. — Vous vous êtes tuée à tout mener de front; les parents, le ménage, les petits frères et les grands!... Et aujourd'hui vous voulez continuer, sacrifier à jamais votre vie, votre avenir? Eh bien, non et non!

CATHERINE. — Si, Alfred. Il le faut. Ne me faites pas de peine; j'en ai déjà un peu plus que vous ne pensez. Je ne peux pas, je ne dois pas me marier. Ma place est ici, à la maison, et on y

aura besoin de moi longtemps encore. Je le dis sans orgueil; je leur suis indispensable à tous.

VRÉMOND. — Mais vous resteriez toujours là. Avec cette différence que nous serions deux pour les aider, au lieu que ce soit vous toute seule!

CATHERINE. — Non. En étant à vous, je cesserais forcément d'être à eux. En tout cas, je leur appartiendrais moins, et leur faiblesse me réclame tout entière. Du jour où j'aimerai en dehors d'eux, le sol leur manquera. Ils sont si peu pratiques!

VRÉMOND. — Et vous? Ah! vous ne l'êtes guère pour votre bonheur!

CATHERINE. — Mon bonheur est une chose si secondaire, allez!

VRÉMOND. — Et le mien? Qu'en faites-vous du mien?

CATHERINE. — Vous saurez bien vous passer de moi, à la longue. Les hommes s'arrangent toujours.

VRÉMOND. — Vous croyez ça? C'est cruel, vraiment! Voilà des années que je vous aime en silence et que je vous attends. Aujourd'hui, vous me repoussez à jamais, et pour toute consolation, vous me dites que je finirai par m'arranger? Non, Catherine, je ne m'arrangerai pas. Ou si je m'arrange, ça sera dans mon chagrin, pour en tomber malade et en mourir.

CATHERINE. — Pas davantage. On ne meurt pas de chagrin si aisément et à heure fixe. La tristesse et la misère font vivre et soutiennent aussi bien, quelquefois mieux que la joie et la richesse. Vous vivrez avec mélancolie, en n'étant pas tout à fait heureux. Moi, je vivrai, pensive souvent, en n'étant pas tout à fait heureuse. Mais nous vivrons, comme tous les hommes, mon Dieu! avec les trois quarts de leurs rêves sacrifiés, et le dernier quart mal réalisé.

VRÉMOND. — Et qu'est-ce que nous aurons pour nous distraire et nous réconforter?

CATHERINE. — Nos regrets, si nous avons le temps.

VRÉMOND. — C'est tout le contraire de l'espoir, les regrets, ma pauvre Catherine! Et ça fait bien du mal!

CATHERINE. — Non, les regrets ne font pas de mal, ils sont permis aux faibles, aux petits, aux malheureux, aux patients. Ils leur sont même salutaires. Les regrets, c'est la poésie du dévouement, le regard jeté en arrière par les résignés, le soupir qui s'échappe aux heures où le devoir pèse trop lourd. Ne nous

interdisons pas les regrets, nous y avons droit; c'est comme la monnaie de nos sacrifices.

VRÉMOND. — Vous dites de belles phrases, Catherine. Mais nous sommes bien malheureux. Et par un si beau temps! Dire qu'à cette minute, par ce soleil qui fait penser à partir en voyage, il y a des gens qui s'aiment et qui se tiennent par la main, sans souci, et ne pensant qu'à leur joie!

CATHERINE. — Que voulez-vous! Et puis ne soyez pas si romanesque. Le roman n'est pas pour nous autres.

VRÉMOND. — Je ne suis pas romanesque.

CATHERINE. — Un peu. On l'est souvent dans sa petite sphère, plus qu'on ne doute. Pourquoi m'avez-vous aimée, moi Catherine, qui ne suis ni jeune...

VRÉMOND. — Oh! oh!

CATHERINE. — Trente ans, l'année prochaine, Alfred.

VRÉMOND. — Eh bien, et moi qui en ai quarante?

CATHERINE. — Ni jeune, ni belle. Je pourrais même dire laide. J'ai une grande bouche, un gros nez. Rien de la femme. Pas de grâce, ni d'élégance pour deux liards. — « Frère Catherine! » comme m'ont baptisée les enfants. Et voilà que vous vous étiez mis en tête d'épouser frère Catherine? C'est du roman, mon ami, du roman feuilleton. Revenons à la réalité. Tout à l'heure, Pierre et Gaston vont rentrer; il va falloir que je leur donne leur leçon de géométrie. La voilà, l'histoire! Et puis après, j'aurai l'œil au dîner, parce que notre vieille Marthe n'a plus sa même sûreté de main, qu'il y a ce soir un *soufflé* et que, si je ne m'en mêle pas, elle nous apportera un soufflé plat comme une sole. Riez donc?

VRÉMOND. — Je n'ai pas envie.

CATHERINE. — Mais moi non plus. Seulement je me force. Il faut se forcer. Si je me laissais aller et si je pensais comme vous aux hirondelles et au ciel bleu, adieu tout mon courage! Aussitôt je serais à bas, et la maison aussi, père, mère, les petits, tous à bas. Soyons gais, soyons gais pour accomplir notre devoir et donner aux autres l'envie de faire le leur!

VRÉMOND, *triste*. — Soyons gais, soit. Alors, jamais?

CATHERINE. — Pas maintenant, voilà tout ce que je puis vous dire.

VRÉMOND. — Et plus tard?

CATHERINE. — Je ne sais pas... Je n'ose pas... Je ne peux guère fixer un délai... ni rien préciser. Pourtant...

VRÉMOND. — Pourtant... achevez.

CATHERINE. — Dans quelques années, dans longtemps... si cela ne vous effrayait pas trop... quand les enfants seront grands, et casés, quand père et mère... les chers braves gens... Hélas ! ils ne sont pas éternels !... Alors, oui, peut-être... une fois toute seule, si vous êtes toujours dans les mêmes idées...

VRÉMOND. — Je vous attendrai, Catherine, je vous attendrai !

CATHERINE. — Merci. Dans ce temps-là, alors, je serai votre femme. Comme je serai vieille, par exemple !

VRÉMOND. — Et moi qui serai tout gris ! Mais comme nous nous serons bien gagnés !

CATHERINE. — Oui, je crois que nous aurons le droit d'être heureux.

VRÉMOND. — Je le suis déjà. (*Il lui prend les mains qu'il embrasse.*) Je vous aime tant, frère Catherine !

CATHERINE, *retirant ses mains.* — Chut ! J'entends père et mère dans l'antichambre. Il ne faut pas qu'ils se doutent que nous nous aimons autrement que d'amitié...

VRÉMOND. — Leur cacher ? Pourquoi ?

CATHERINE. — Parce qu'ils sont tellement bons, qu'ils voudraient que nous nous épousions tout de suite... et qu'il ne faut pas.

VRÉMOND. — C'est vrai. J'oubliais.

Henri LAVEDAN.

LE FIL D'OR

I

Acceptez ce ruban,
Madame la mariée,
C'est lui qui vous apprend
Que vous êtes liée
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.

Les deux jolies voix qui avaient chanté la chanson bretonne moururent avec les vibrations du piano, et le silence régna pendant un moment dans la vaste pièce, éclairée moins par les lampes que par la lueur vague et diffuse d'un lever de lune.

— Merci, dit Roger Barrois, en sortant du coin sombre où il était assis : vos voix vont merveilleusement ensemble.

Mme d'Esparre, quittant le piano, s'approcha de la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse. Sa sœur la suivit, et toutes deux restèrent debout, dans la blancheur laiteuse qui caressait leur forme élégante ; Claire d'Esparre, plus grande, plus belle, plus femme ; Lucette, plus jolie, plus gracile : le bouton d'un rameau dont sa sœur était la rose épanouie.

Roses blanches, à peine teintées d'incarnat tendre, comme un Souvenir de la Malmaison. Le teint nacré, les joues délicatement rosées, les cheveux d'un blond sans rival, cendré et pourtant doré, unique au monde, et semblable sur les deux têtes, faisaient de ces deux sœurs des figures inoubliables. Seulement, Claire, âgée de vingt-six ans, était mariée depuis une dizaine d'années. Luce avait dix-sept ans, et n'était point encore allée dans le monde.

— Pourquoi chantez-vous si tristement cette chanson de

noces? fit d'Esparre en s'approchant; on dirait que vous portez le diable en terre!

— Ces ballades bretonnes sont toujours mélancoliques, mon ami, répondit sa femme.

Claire n'avait jamais paru sentimentale; en ce moment, sa voix tremblait un peu. Lucette, non moins étonnée, la regarda.

— As-tu froid? lui dit-elle.

— Non; allons sur la terrasse; voilà la lune qui se lève au-dessus des Ponts-de-Cé; venez-vous, monsieur Roger? Et vous, mon bon Dérolle?

Les hommes suivirent et tous s'accoudèrent sur le parapet, pour contempler le merveilleux spectacle qui leur était offert.

Peu de paysages d'Anjou sont plus attachants que celui-là. Perché au sommet d'un promontoire massif, haut d'une soixantaine de mètres, le château des Tourelles domine la Loire. Au loin se dressent les falaises de Mûrs; les masses de verdure de la vallée du Louet semblent tomber comme une cascade jusqu'aux rives du fleuve étincelant, pareil à une gigantesque cotte de mailles.

Sous la clarté éblouissante de la lune d'août maintenant dégagée de ses nuages, l'île Béhuard, endormie entre les deux bras qui l'enserrent, laissait surgir des oseraies le curieux petit clocher pointu de sa vieille église. Partout sur les coteaux, de grands moulins à vent immobiles, les ailes étendues, semblaient de gigantesques oiseaux, prêts à reprendre leur vol.

— C'est trop beau! dit Roger à demi-voix.

Les yeux de Lucette lui jetèrent un rayon aussi brillant, aussi pur que celui qui étalait sur la Loire un mince éventail d'argent.

Cette petite avait une manière de regarder toute particulière; quand elle attachait sur vous ses yeux couleur de violette, on croyait boire, par une grande chaleur, un verre d'eau bien fraîche.

— C'est très beau, mais on s'enrhume, fit d'Esparre de sa voix de commandement.

On aurait dit, à l'entendre, un vieux sous-officier, et pourtant il n'avait jamais servi.

— Oh! mon frère, au mois d'août! fit Lucette.

— Oui, mademoiselle! au mois d'août, parfaitement! Je rentre; qui m'aime me suive.

Claire rentra derrière lui avec Dérolle. Lucette et Roger ne s'aimaient point, sans doute, car ils n'avaient pas bougé.

La grande horloge du vestibule sonna, après un déclenchement formidable qui fit tressaillir toutes les vitres du château ; les jeunes gens revinrent alors vers le salon, en causant gaiement.

— Déjà dix heures! fit le châtelain; demain, je vais de grand matin chercher les Voland à Angers. Bonsoir, mes amis.

Chacun prit son bougeoir en silence sur une petite table du vestibule. D'Esparre avait une façon, sans réplique, d'envoyer les gens au lit ; parfois ses hôtes se demandaient ce qui arriverait s'ils témoignaient quelque velléité de résistance!

La petite procession monta lentement l'escalier, on échangea un dernier bonsoir sur les portes, un instant après retentit la voix du maître qui grondait son valet de chambre, puis le silence régna sur le coteau, baigné par la lumière de la lune.

II

Le baron Dérolle ouvrit la porte-fenêtre de la chambre qui possédait un petit balcon, tira un fauteuil dans l'embrasure, alluma un bon cigare, et tomba dans une profonde méditation.

Bien des années s'étaient éteintes, les unes après les autres, depuis que lui aussi avait été jeune en ce lieu. A cette même fenêtre, il avait passé de longues heures à rêver, car on rêvait franchement dans ce temps-là, et même c'était très bien porté.

Il était alors amoureux de Marie de Serves; elle en avait épousé un autre, par obéissance, peut-être par simple timidité de jeune fille qui n'ose dire non ; à cette époque les jeunes filles étaient encore timides et la timidité comptait au nombre des vertus.

Dérolle n'avait donc pas épousé celle qu'il aimait, et en avait éprouvé beaucoup de chagrin. C'était un homme intelligent, un bon cœur, et la vie de famille semblait avoir été inventée pour satisfaire ses goûts. Pourtant, il ne s'était pas marié ; mais il s'était consolé, comme à peu près tout le monde. Mais lorsque celle qu'il avait aimée par-dessus tout était morte encore jeune, laissant deux fillettes, il s'était attaché à ces enfants plus qu'il ne l'eût cru possible. « Vieux romantique », lui disaient ses amis.

Romantique, soit ! Dérolle se contentait de sourire d'un air fin, peut-être un peu moqueur, à moins qu'il ne clouât d'une épigramme acérée son railleur, bien attrapé.

L'aînée des jeunes filles s'était mariée de bonne heure, ou

plutôt, suivant l'exemple de sa mère, s'était laissé marier à Philippe d'Esparre, gentilhomme angevin, âgé d'une quarantaine d'années, beau joueur, grand chasseur, et insupportable.

Pas grognon, mais criard, pas méchant, mais despote, pas précisément mal élevé, mais égoïste au point d'oublier de temps en temps les convenances qui le gênaient. Avec cela, des qualités très réelles, et une grande noblesse de fond.

Après une dizaine d'années de ménage, ils n'avaient pas eu d'enfant. D'Esparre, fatigué d'en témoigner sa mauvaise humeur, trouva un dérivatif à ses ennuis : soudainement piqué de la tarentule du ruban rouge, il éprouva le besoin de se faire donner une mission. Comme il était riche, il l'obtint ; pendant vingt mois il parcourut l'Orient, prenant des notes et achetant des bibelots.

Sa femme ne s'était pas plainte de son absence ; tous les quinze jours, elle lui écrivait de son écriture fine et allongée une bonne petite lettre bien sage, qui arrivait quand elle pouvait, dans un endroit bizarre à écrire, impossible à prononcer. Dérolle avait dans l'idée qu'elle eût voué quelque reconnaissance au ministère qui eût indéfiniment prolongé la mission de M. d'Esparre. Elle s'était organisé une vie tranquille, sortant juste autant qu'il le fallait, pas davantage, et voyant une société choisie, l'hiver à Paris, l'été au château des Tourelles, presque toujours plein de visiteurs, car son mari ne pouvait supporter la solitude.

D'Esparre arriva tout à coup, un soir, sans prévenir. Il rapportait un teint bronzé, l'habitude de crier fort et une mine de Barbe-Bleue à faire trembler. Quelque belle âme lui avait-elle écrit une de ces bonnes petites insinuations, grâce auxquelles deux galants hommes s'entrecoupent la gorge? Ou bien s'était-il avisé de lui-même que son absence avait assez duré?

Il commença par inspecter tout l'entourage de sa femme comme des colis soupçonnés de contrebande ; Dérolle lui-même avec ses cinquante-huit ans et ses cheveux gris de fer, fut pour ainsi dire suspicieusement flairé ; assuré de ne pas sentir le fagot, il supportait cette épreuve sans sourciller, et eut lieu de supposer que, l'examen fini, d'Esparre le déclara bon.

C'était une raison pour qu'il l'invitât, comme autrefois, à passer quelques semaines aux Tourelles ; assurément, ce n'était pas pour le même motif qu'il avait invité Roger Barrois.

Les d'Esparre, jadis, avaient eu pour voisins, dans une aimable maison qu'ils louaient par bail, et qu'ils habitèrent pendant une

vingtaine d'années, d'aimables gens, M. et Mme Barrois : ceux-là s'aimaient vraiment, au point que l'un étant mort, l'autre ne put lui survivre, et mourut aussi très simplement, comme si c'était la seule chose à faire.

Ils n'avaient eu qu'un fils, et, n'étant pas égoïstes, l'avaient laissé vivre à sa guise, si bien qu'il éprouva, quand il les eut perdus, le regret profond et durable de ne pas leur avoir assez montré à quel point il les chérissait.

Roger Barrois était un grand, beau garçon, d'une trentaine d'années, avocat, lorsqu'il en avait envie, c'est-à-dire assez rarement; bien apparenté, orné d'une fortune suffisante, il avait le droit, — autant qu'on peut l'avoir, — de faire ce qu'il lui plaisait, et même, au besoin de ne rien faire du tout ; mais Dérolle, qui le connaissait de longue date, n'entendait pas de cette oreille.

Ils se voyaient souvent chez eux, et parfois aussi chez Mme d'Esparre, où Dérolle le surveillait de près, car Barrois s'était montré passablement assidu près d'elle. Depuis quelques mois, cependant, il semblait s'être calmé, ce qui inquiétait son vieil ami. Pourquoi d'Esparre, peu prodigue d'invitations, les avait-ils engagés ensemble à passer quinze jours chez lui? Dérolle se posait la question pour la centième fois, sans la résoudre, du moins à sa satisfaction, car d'Esparre lui avait donné à craindre, par ses airs entendus, qu'en faisant cette invitation il ne fût animé des sentiments du loup envers le Petit Chaperon rouge : « C'est pour mieux te manger, mon enfant! »

Par là-dessus, Lucette était sortie du couvent; sa jeunesse, sa grâce, toute l'harmonie de sa petite personne donnaient aux Tourelles une gaieté paisible qu'on ne leur avait guère connue autrefois; le vieux château en était rajeuni. Son formidable beau-frère lui-même, sans se départir de son apparence rugueuse était au fond, touché de ce charme virginal et lui laissait faire à peu près tout ce qu'elle voulait.

Il se rattrapait, d'ailleurs, en surveillant sa femme de plus près et en lui détachant Lucette comme une levrette chargée de la garder.

Roger, dans tout cela, se promenait à cheval, à pied, en voiture, de l'air le plus désintéressé qui se puisse voir ; aimable envers les deux sœurs, avec une nuance de respect pour Claire, de camaraderie pour Lucette, et des offrandes de roses tellement semblables qu'on ne pouvait discerner aucune préférence.

— C'est égal, pensa Dérolle en terminant sa longue méditation, Barbe-Bleue commence à me porter sur les nerfs, et Claire plus occupée sera peut-être moins mélancolique, car elle devient mélancolique, c'est positif, et à présent, comme ce n'est pas du tout, mais du tout, le genre du jour, il faut croire qu'il y a quelque chose là-dessous!

La lune brillait au milieu du ciel, la vallée s'emplissait de brume fraîche! Dérolle avait fini son cigare, il ferma la fenêtre et se coucha.

III

Le lendemain de bon matin, il fut réveillé par la voix sonore de son hôte qui tonnait dans la cour. Les chevaux faisaient sonner leurs gourmettes, les valets d'écurie couraient en sabots sur le pavé, les coqs chantaient à tue-tête dans la basse-cour, c'était un vacarme effroyable. Après une bonne demi-heure de remue-ménage, d'Esparre fit claquer son fouet, le break s'éloigna, le bruit des roues décrut, les coqs se turent et le silence s'établit à peu près sur le domaine des Tourelles.

Que c'était bon, ce repos matinal! Dérolle ouvrit sa fenêtre. Le paysage lui apparut si doux, si ensoleillé, qu'au lieu de sonner pour son déjeuner, il s'habilla en un clin d'œil et descendit sur la terrasse.

La table à thé s'y trouvait dressée, comme de coutume. Mme d'Esparre, qui avait présidé au déjeuner de son mari, s'occupait maintenant de celui de Roger. Tous deux en apercevant le baron parurent désappointés. Était-il un trouble-fête ou un sauveteur? Sa dignité ne pouvait admettre que cette dernière supposition; aussi il s'installa pour prendre son chocolat, afin d'établir ses droits et au besoin ses devoirs.

Claire venait de pleurer; Roger, plus impénétrable que jamais, buvait son thé à petits coups; tous deux, évidemment, l'envoyaient au diable, et cela l'affermit dans son intention de rester.

Enfin, Claire se leva à contre-cœur.

— Vous m'excusez, dit-elle, j'ai des ordres à donner.

Dérolle approuva d'un signe de tête; Roger se leva et s'inclina pendant qu'elle passait; elle entra dans la maison sans se retourner.

Le baron regarda son jeune ami, il avait l'air plus à son aise.

— Vous vous êtes levé de bien bon matin, lui dit-il.

— Avec d'Esparre, il est difficile de dormir longtemps après le soleil levé, répondit Roger en souriant et en promenant son regard autour de lui.

Il avait une manière de fermer à demi les yeux, en regardant le paysage, qui le rendait aussi inviolable qu'un coffre-fort breveté.

— Joli ! fit-il en indiquant les masses de sombres peupliers du côté de Chalonnes. Et l'île ! Voyez un peu cela ! on ferait ici des aquarelles étonnantes.

— Vous faites des aquarelles, vous ? demanda Dérolle surpris qu'il lui eût caché ce talent.

— Moi, non... je...

Il se tut brusquement. Il ne clignait plus, toute sa personne était devenue profondément attentive...

— C'est trop beau ! dit Roger à demi-voix.

Au bout de la terrasse était apparue la mignonne figure de Lucette. Suivie d'une femme de chambre qui portait un peignoir de bain sur le bras, elle descendait le sentier semé d'ombre et de soleil qui conduit au village des Forges. Un vent assez vif qui faisait frissonner les roses de la terrasse enleva le chapeau de la fillette ; comme elle se baissait pour le ramasser, son peigne tomba, ses cheveux se déroulèrent en nappe étincelante et ruisselèrent jusque sur le gravier.

— Que c'est joli ! dit le baron à demi-voix.

Roger s'était remis à cligner, et on ne put savoir s'il admirait le clocher de Béhuard ou les cheveux de Lucette.

La chère enfant avait tortillé son soyeux manteau en une grosse tresse rejetée en arrière, et, sans avoir vu ceux qui la contemplaient, elle continuait à descendre, suivie de sa caméristé.

— Et vous? demanda Roger, quand elle eut disparu sous le couvert du petit bois.

— Moi?

— Oui; qu'est-ce que vous allez faire ce matin?

— Une promenade du côté de la Pointe, je pense.

— J'ai envie d'aller à l'île Béhuard, dit Roger d'un air placide; on dit qu'il y a une église remarquable. Croyez-vous qu'elle vaille la peine d'être vue?

Dérolle lui trouva l'air machiavélique.

— Certainement, répondit-il.

Le baron Dérolle alluma un cigare et tomba dans une méditation profonde.

— Aurai-je le temps de revenir avant le déjeuner?

— Assurément.

— Alors, vous me conseillez d'y aller?

— Complètement.

Satisfait de ses trois adverbes, le baron regarda Roger de côté.

— J'irai peut-être, fit le jeune homme avec une parfaite indifférence. A tantôt.

Et il rentra dans la maison.

Dérolle était perplexe, l'air d'août ne sentait pas seulement le chèvrefeuille et les roses, il embaumait le mystère. L'excellent homme se décida à rentrer aussi; comme il traversait le salon, il vit dans la salle de billard, grâce à un jeu de glaces qui n'avait

pas été combiné à cette intention, Roger debout devant Mme d'Esparre.

D'une main distraite, elle poussait les boules d'ivoire sur le tapis vert pendant qu'il lui parlait avec chaleur ; Dérolle s'arrêta net.

Claire répondait sans lever les yeux ; son joli visage pâli se contractait légèrement, elle hésitait... : enfin, avec un regard empreint d'une tristesse pénétrante, elle prononça un mot que Roger semblait attendre avec anxiété.

Il saisit une des mains de la jeune femme et la baisa tendrement avec effusion.

Dérolle n'était pas content ; semblable à la statue du commandeur et presque aussi bruyant, il fit trois pas vers eux ; Claire s'enfuit, perdant son petit mouchoir roulé en tampon et visiblement trempé de larmes, pendant que Barrois, se précipitant au dehors, se mettait à galoper dans la direction de l'île.

— Ah ! tu vas à Béhuard ? pensa Dérolle, et tu t'es arrangé pour y aller sur mon conseil ? Eh bien, moi aussi, je vais y aller me promener dans l'île ! et si tu n'y vois personne d'autre, tu auras au moins le plaisir de m'y rencontrer !

Il descendit par un chemin en pente douce, mieux approprié à ses jambes que le ravin où Barrois s'était lancé, faisant rouler les cailloux sur ses talons ; puis il traversa la voie du chemin de fer, et à travers les cultures de houblons, fut bientôt au bord de la Loire.

Le bateau des Tourelles était amarré à l'autre rive ; Roger avait pris les devants. C'était ennuyeux, mais Dérolle se sentait sûr de couper toute communication en accaparant le passeur.

Ce fonctionnaire, peut-être parce que c'est un fonctionnaire, est presque toujours invisible, inaudible et muet. Le dénicher n'est pas une petite affaire, et quand on le trouve enfin, n'importe où, parfois loin de sa cahute, il a souvent quelque chose de pressé à terminer avant de vous offrir ses services. Cependant, Dérolle, à demi enroué, le vit venir au bout de six ou sept minutes. Rien d'inquiétant ne se manifestait d'ailleurs du côté du château.

— Le jeune monsieur a pris votre bateau ? fit le brave homme. Ça ne fait rien, monsieur, espérez un brin, je vas vous passer.

L'île était pleine de bonnes gens occupés à arracher leur chanvre ; il n'y avait pas une place grande comme le creux de la main où l'on pût causer trois minutes sans être interrompu. Dérolle haussa

moralement les épaules ; dans sa jeunesse on était plus poétique et peut-être plus malin.

— Le jeune monsieur est parti du côté de l'église, cria complaisamment le passeur, en le voyant hésiter.

Dérolle prit le chemin du village.

Rien n'est plus aimable que cette promenade sous les arbres qui s'entre-croisent, le long des champs de chènevis à l'odeur enivrante, et des prairies où les meules de foin embaumaient. Les clôtures faites de larges branches recourbées en berceau donnent un air de parc à ce petit coin de terre délicieux que la Loire inonde lors de ses crues. C'est une sorte de paradis intermittent, coupé de profondes ornières, où la civilisation passe juste assez pour le rendre impraticable après la moindre averse.

Le ciel était d'une douceur d'agneau ; les blanches nuées semblaient de molles toisons ; l'air d'Anjou, si velouté, soufflait doucement aux oreilles du baron, lui rappelant mille choses évanouies, chères jadis, et dont la mémoire lui restait chère toujours...

— Vieux romantique, se dit-il ; soit ! Mais tout romantique que j'étais, je n'aurais pas voulu engager une femme comme Claire dans un chemin aussi dangereux que celui-ci, où il y a dix fois de quoi se rompre le cou ! conclut-il en buttant contre une souche malencontreuse. Roger n'est pas gentil, reprit-il avec un peu de colère ; et moi qui suis là... Me prend-il pour un imbécile, ou un complice...

La silhouette du criminel apparut à un détour, puis s'évanouit comme s'il était entré sous terre. Dérolle pressa le pas afin d'arriver avant lui à l'église, si l'intention du jeune homme était de s'y rendre, et il se trouva bientôt devant le singulier petit monument.

IV

La chapelle de Béhuard se compose de deux salles adjointes, dont l'une est beaucoup plus élevée que l'autre, grâce à la conformation du rocher qui les supporte. Deux escaliers extérieurs donnent accès, l'un à l'église haute, l'autre à l'église basse.

Au moment où Dérolle arrivait, une robe claire disparaissait à la porte d'en haut, qui se referma. Sans hésiter, il entra par celle du bas dans le couloir de rocher qui sert de vestibule ; en trois

enjambées il fut dans la petite nef, fraîche et parfumée d'encens.

Devant la Vierge de Béhuard, qui, dit-on, fait des miracles, Lucette était agenouillée près d'une gerbe de fleurs des champs cueillie par elle.

Elle venait de se baigner, car ses cheveux dénoués, un peu mouillés à l'extrémité, lui faisaient un manteau d'or, comme aux saintes de Memling.

Les mains jointes devant elle, elle priait avec une ferveur enfantine, et ses regards imploraient la petite statuette qui la regardait gravement de ses yeux fixes.

Le visage frais et délicat de la chère fillette, rosé par l'intensité de son émotion, revêtait une singulière noblesse. Elle semblait bien à sa place dans ce cadre antique et pauvre.

Les vitraux anciens traversés par le soleil, les portraits de Charles VIII et de Louis XI, les stalles de chêne sculpté, la nudité même de la roche qui perçait partout la muraille et le pavé entouraient à souhait la simplicité de cette enfant innocente.

Que demandait-elle avec tant de confiance ?

Dérolle s'était arrêté ému, n'osant presque la regarder, comme si ses yeux avaient violé un mystère virginal. Lucette se croyait bien seule et s'abandonnait dans la candeur de sa petite âme toute blanche.

Craignant d'être aperçu, ou seulement deviné, il se retira à pas lents, non sans heurter une chaise ou deux, et sortit.

La femme de chambre, son peignoir sur le bras, causait avec une vieille femme. En l'apercevant, elle prit au grand trot la route du passage; à la quatrième enjambée, elle se retourna :

— Mademoiselle m'a dit de me dépêcher, et qu'elle reviendrait toute seule ! cria-t-elle à la vieille.

Cette explication était pour le baron, qui en fit son profit.

Pourquoi priver la mignonne Lucette d'une demi-heure de solitude? A cet âge, on a parfois besoin de s'entretenir avec soi-même, à l'ombre des arbres, sous le ciel bleu..,

Afin de la laisser passer devant lui, il fit un tour dans le village, s'amusant aux vieilles maisons revêtues de glycine ou de vigne, presque toutes précédées d'une petite plate-bande de fuchsias et de roses trémières, puis s'en revint lentement.

Comme il cheminait dans les saules, il vit Lucette à une centaine de pas devant lui. Roger l'avait rencontrée, et ils marchaient d'un pas alerte.

C'est lui qui faisait tous les frais de la conversation; elle l'écoutait la tête baissée, les bras pendant le long de sa robe, un peu gênée sans doute par le manteau d'or, encore humide, qui couvrait ses épaules.

Avant que Dérolle les eût rejoints, ils atteignirent la rive. Roger sauta dans le bateau, elle y entra légèrement après lui, et deux coups de rames les envoyèrent au milieu du petit bras de la Loire.

— La demoiselle a trouvé un bon passeur, dit le titulaire de l'emploi en venant au baron. Ils ne vous ont pas attendu? Je vais vous faire traverser, monsieur; ce ne sera pas long.

Avant qu'il eût décroché son grand bêta de bateau, les jeunes gens étaient déjà loin sur le chemin des Tourelles.

Dérolle pensa qu'il y aurait folie à vouloir les rattraper, et que d'ailleurs, en compagnie de Lucette, Roger n'avait pas besoin d'être surveillé. Il reprit donc sa route sinueuse, comptant rentrer bien après eux.

Ils avaient dû marcher très lentement, car le baron arriva le premier sur la terrasse et les vit dans l'allée de tilleuls. Roger parlait toujours; Lucette écoutait, rejetant de temps à autre une mèche de ses longs cheveux que le vent lui envoyait au visage.

Comme ils arrivaient au détour de la pelouse, une rafale soudaine les enveloppa tous deux. Le manteau d'or qui couvrait la chère enfant se rebroussa, éparpillé dans tous les sens, et alla se jeter sur Roger, qui en fut aveuglé.

Avec un tact parfait, il recula d'un pas, tandis que Lucette saisissait à deux mains les vagabonds; elle les tordit, et, les retenant d'une main, rentra vite au château, consternée de l'aventure.

Au même instant, Claire parut; Roger la prit par les deux mains, et l'entraîna à l'intérieur du logis. Le baron courut les rejoindre, mais, comme la première fois, ils avaient disparu.

V

Très mécontent — il y avait de quoi — il les cherchait, ou du moins crut les chercher partout, ce qui lui prit quelque temps.

Lucette reparut bientôt, coiffée à ravir, le plus simplement du monde, habillée pour le déjeuner, avec un reste de rougeur su-

les joues, de trouble dans les yeux, de sourire tremblant sur les lèvres, — un ange, enfin !

— Le break est en bas de la côte, dit-elle ; M. d'Esparre nous ramène une pleine voiturée de monde.

Il fallait trouver Claire à tout prix, Dérolle recommença ses recherches inquiètes ; en s'apercevant que Lucette le suivait, il s'arrêta court.

— Comme vous avez l'air affairé ! lui dit-elle ; que cherchez-vous donc ainsi ?

— Mon mouchoir de poche, répliqua-t-il brusquement.

Elle partit d'un éclat de rire et tomba à genoux pour regarder sous un canapé.

Il l'y laissa et se précipita vers la salle de billard ; mais le bruit des roues l'attira irrésistiblement sur le perron.

Roger était là, Claire aussi, une joue rouge et l'autre pâle ; lui, paraissait radieux. M. d'Esparre, qui avait jeté les guides, aidait à descendre deux couples très gais.

Claire embrassa les dames, reçut le salut des messieurs, et tout ce monde resta une minute en plein air, à se secouer avant d'entrer.

M. d'Esparre, déjà sur le seuil, se retournait vers ses hôtes, quand ses yeux s'arrêtèrent sur Roger, et l'expression de son visage devint terrible.

Il examina sa femme, qui se mit à trembler ; puis il ramena sur Roger son regard de plus en plus courroucé.

Lucette arrivait en cet instant ; elle resta stupéfaite comme les autres, et chacun faisant d'instinct le même mouvement, toutes les têtes se tournèrent vers Roger.

A la boutonnière du malheureux, balancé par la brise estivale, flottait un magnifique cheveu blond, un de ces cheveux célèbres, dont la couleur incomparable était jalousée par toutes les femmes.

Mus par le même instinct, tous les regards se reportèrent sur Mme d'Esparre, et pudiquement se détournèrent ensuite n'importe où.

Dérolle enrageait, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne savait pas au juste de quoi.

Roger, un peu étonné d'abord, avait suivi le jeu de toutes ces paires d'yeux braquées sur lui ; baissant la tête, il vit le fil d'or, toujours balancé par la brise.

Il était d'une longueur extraordinaire, ce cheveu ; sur le veston bleu de roi, il faisait l'effet de la chevelure de Bérénice en personne.

Un peu de rougeur monta aux joues du brave garçon, puis un léger sourire joua aux coins de sa bouche. D'Esparre fit un mouvement ; le baron crut qu'il voulait assommer Roger et allait se jeter entre eux, lorsque Barrois, d'une voix calme, prononça ces paroles extraordinaires, en roulant sur son doigt l'interminable cheveu :

— Je m'étais juré de me taire encore quelque peu, au moins jusqu'à ce soir ; mais je vois que le ciel et les zéphyrs sont pour moi ; il faut donc que je parle. Si déplacé que puisse paraître le le lieu, je ne tarderai pas plus longtemps, mon cher d'Esparre, à vous faire une demande que Mme d'Esparre veut bien encourager... C'est de nouer entre Mlle Lucette et moi le long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort.

On ne sait comment Lucette se trouvait près de lui, ni comment il lui avait pris la main : toujours est-il qu'elle baissait la tête et ne retirait pas ses doigts.

D'Esparre rayonna comme Phœbus en personne, et, sans mot dire, broya dans sa forte patte la main élégante de son futur beau-frère.

Les invités firent entendre un petit murmure de satisfaction comme à la fin d'une comédie de salon, et tout le monde entra dans la maison.

VI

— Eh bien, Claire, c'est donc cela que vous complotiez ? dit Dérolle à Mme d'Esparre, lorsqu'il put la voir seule, quelques heures après.

Elle lui jeta un regard mêlé de joie et de tristesse.

— Je suis contente, répondit-elle, oui... vraiment contente que Lucette épouse Roger Barrois. C'est l'homme le plus noble... le plus loyal...

Elle fondit en larmes, et il la prit dans ses bras pour la consoler, comme au temps où elle était toute petite.

— Là..., fit-elle en se remettant ; c'est passé. Et vraiment, vous savez, mon ami, je suis très contente ; Lucette sera parfaitement heureuse.

— Mais, fit son vieil ami encore tout ému, pourquoi avez-vous pleuré, pourquoi ce mystère?...

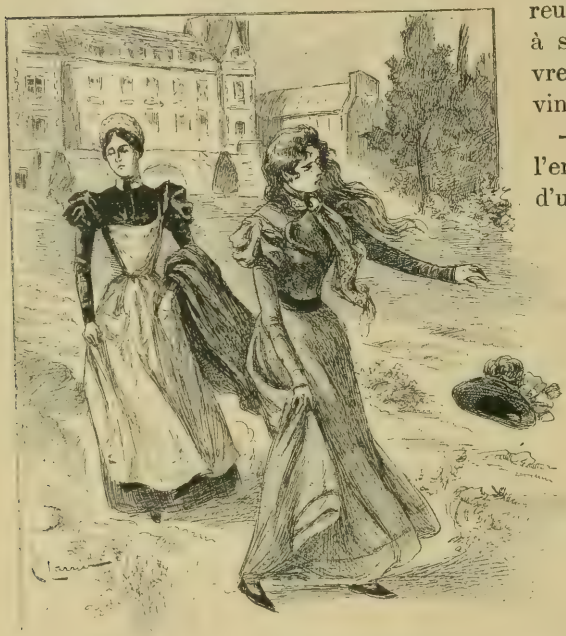
Elle leva sur lui ses beaux yeux déjà trop accoutumés aux larmes.

— Voyez-vous, dit-elle, c'est que moi, je n'ai pas été...

Le mot « heureuse » se refusait à sortir de ses lèvres. Dérolle le devina.

— Comment, de l'envie, Claire? fit-il d'un ton sévère.

— De l'envie? Oh! non! Mais quand, dans toute sa vie, on n'a jamais eu une heure de... de ce qu'a Lucette maintenant, de ce que les parents de Roger ont eu pendant toute une existence, alors il y a une tristesse... C'est bien fini, maintenant, je vous assure.



Un vent assez vif enleva le chapeau de la fillette.

Dans les yeux purs, encore mouillés, Dérolle lut la sincérité de cette pauvre jeune âme mélancolique.

— Et puis, reprit-elle, je me demandais ce que dirait mon mari; il n'est pas romanesque, lui...

— Pour cela, non! fit Dérolle en souriant.

— Je me demandais s'il n'allait pas traiter tout cela de balivernes et prétexter que Lucette est trop jeune. C'est vrai qu'elle est jeune... un peu moins que moi quand j'ai épousé M. d'Esparre, mais ce n'est pas très... très encourageant. Et j'aurais eu beaucoup de chagrin, je vous assure, si Lucette avait dû en avoir.

Roger sauta dans la barque; elle y entra après lui (chap. IV).

— Vous saviez donc qu'elle aimait Barrois? demanda Dérolle déconcerté.

— Mais, c'était assez visible! Et lui! Je n'avais qu'une frayeur, c'était que Philippe s'en aperçût avant qu'ils se fussent mis d'accord...

— Vous êtes pour le principe des fiançailles personnelles, sans intervention des parents? conclut Dérolle de plus en plus dérouté.

— Non, je ne suis pour aucun principe en général, mais ici, c'eût été grand dommage s'ils n'avaient pas eu l'un et l'autre ce coup de surprise... Ils seront plus riches que moi... je parle du bonheur, bien entendu...

— Voyons, Claire, vous êtes jeune...

— Oui, dit-elle vaillamment, je sais bien, mon ami... j'aurai le bonheur des autres, et leurs enfants m'aimeront...

Cette fois, ce fut trop. Elle se laissa aller sur son épaule, et il n'essaya pas de la consoler par de vaines paroles.

VII

D'Esparre rayonnait. Non qu'il fût content de voir ce jeune bonheur dans sa maison : il avait horreur des mariages; mais l'importance de son rôle de beau-frère le gonflait d'orgueil, et les fiances de Barrois lui faisant espérer d'obtenir son ruban rouge ns trop de difficultés; il eût avalé sans sourciller, en musique, us les duos que Lucette et Roger se chuchotaient en prose.

Barrois avait promis tout ce qu'on avait voulu, il eût promis à Esparre l'anneau de Saturne ou les satellites de Jupiter si celui-les lui avait demandés.

Dérolle était rentré chez lui, dans son aimable gentilhommière, pissée de portraits légèrement pâlissants, vestiges d'une époque la photographie au charbon n'existait pas encore, et où l'on ttait ses amis sur les murs, ce qui est une inconséquence pour u qu'on ait eu l'humeur changeante; mais l'humeur de Dérolle uit d'une admirable constance; ces photographies jaunissaient ns qu'il cessât de les croire toutes fraîches; c'est qu'il voyait originaux au travers.

Femmes mélancoliques, ornées d'une crinoline monumentale, puyées à des piédouches spéciaux, sorte de meubles qu'on n'a

jamais vus que chez les photographes, et seulement sous l'Empire, les cheveux roulés dans le cou en coques satinées, décolletées très bas, ce qui permettait d'admirer la chute des épaules hommes pensifs, à cheveux trop longs, une main entre le troisième et le quatrième bouton d'une redingote trop étroite, tel étaient les originaux des portraits jaunis, et Dérolle les ayan aimés ainsi, les aimerait toujours. Bien que son œil se fût accoutumé à d'autres robes, d'autres redingotes, son âme retournai inévitablement en arrière ; c'était une bonne et belle âme, qui n rougissait de rien dans le passé, ne craignant pas, ô vertu exquise ô courage suprême, le ridicule, dont d'autres ont peur au poir d'en être lâches.

Pour célébrer les fiançailles des jeunes gens, Dérolle ava invité une douzaine d'amis à déjeuner en son petit château joliment perché du côté de Chemillé, en Vendée. C'était une vrai partie de campagne, de celles où les convives apportent autar de bonne humeur joyeuse qu'ils reçoivent de courtoise hospitalit

Les fiancés furent fêtés et acclamés par les invités, absolume comme si leur mariage était une bénédiction publique.

— C'est si joli, un mariage d'amour ! disait tous les quar d'heure environ une vieille dame, une de celles qui avaient é jolies en robe très décolletée, en énorme crinoline, sous le secor Empire.

— Est-ce vraiment si joli que cela? demanda à la fin d'Espar un peu agacé.

Un murmure général lui prouva qu'il s'était trop aventuré.

— Je veux dire, reprit-il, que je me demande si un mariag romanesque, — car enfin, ajouta-t-il, prévoyant qu'il allait pr voquer de nouvelles acclamations, — ce mariage est romanesqu l'est-il, oui ou non ?

— Il l'est, déclara paisiblement Barrois.

— Eh bien, est-il nécessaire qu'un mariage soit romanesq pour être un bon mariage ?

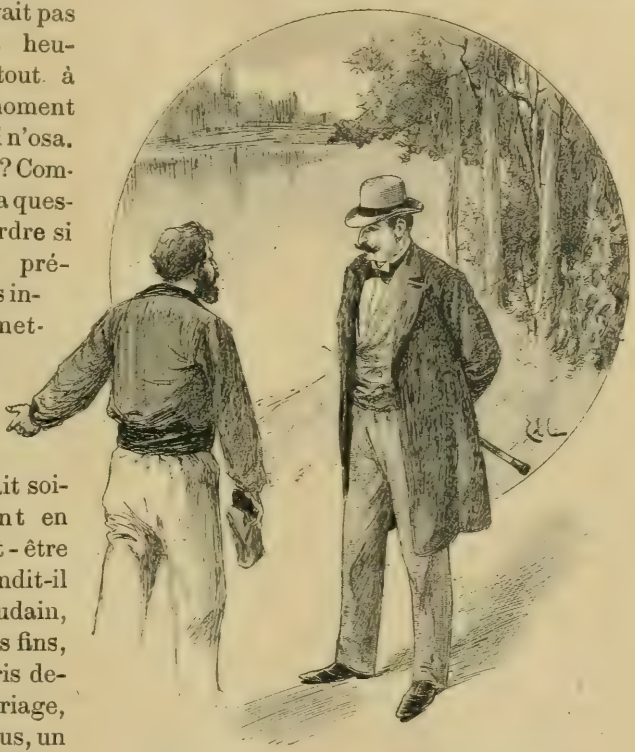
— Oh ! cela, pas du tout ! répliqua Roger, toujours posémer Il est des mariages où l'élément romanesque n'est entré que po une très faible part et qui sont de très bons mariages.

D'Esparre le regarda d'un air un peu inquiet, puis reporta s yeux sur Claire.

Elle était parfaitement calme, mais un peu pâle. Elle n'av rien dit ; au fond, elle ne disait jamais rien, et son mari s'

perçut alors pour la première fois. Elle s'intéressait visiblement la conversation, car son regard un peu triste allait de l'un à autre, et pourtant elle semblait être très loin, très loin...

D'Esparre eut envie de l'interpeller et de lui demander, en présence de tous ces gens affolés de romanesque, si leur mariage ut de convenance, n'avait pas é bon et heureux, et tout à up, au moment parler, il n'osa. Pourquoi? Comit-il que sa question, d'un ordre si time, en présence de ces inférents, metait au pplice sensire que aire cachait soieusement en e? Peut-être ème se rendit-il mpte, soudain, e ces traits fins, n amaigris deis leur mariage, yeux bleus, un ternis, ce souvenir presque résié, quoique toujours si fin, n'étaient pas d'une femme qui avait uvé la vie heureuse et bonne?



— Le jeune monsieur a pris votre bateau! fit le brave homme.

l ne dit rien et demeura silencieux; personne n'y prit garde, f Claire elle-même, qui l'examinait de temps à autre avec une ance d'inquiétude.

e train qui les ramenait chez eux les déposa à la gare un peu s tôt que ne l'avait prévu d'Esparre, toujours disposé à prendre l'indicateur l'heure du départ pour celle de l'arrivée, et réci-

proquement. La voiture n'était pas là ; Claire glissa un coup d'œi du côté de son mari, redoutant un orage. A sa grande surprise il se montra très accommodant.

— La belle affaire ! dit-il. Quand nous serions obligés d monter la côte à pied ! Ce n'est pas cinq cents mètres de rout carrossable, même en grimpant, qui sont pour nous effrayer le uns ou les autres... à moins que vous, Claire ?...

— Oh ! moi, cela m'est indifférent ! répondit-elle de sa douc voix un peu lasse.

Les amoureux avaient déjà pris les devants.

D'Esparre montait avec l'importance d'un homme non pa obèse, mais d'un gros poids, comme on dit en langage spécial ; s'avisa soudain que sa femme était moins robuste, et, sar mot dire, lui prit le bras, qu'il passa courtoisement sous sien.

Elle se laissa faire, un peu surprise, et ils continuèrent à ma cher en silence sur la route, qui décrivait des lacets au flanc arc de la colline.

— Claire, dit tout à coup d'Esparre, d'une voix qu'elle n'ava guère entendue, vous ne savez pas ? Depuis que ces jeunes ge se sont si singulièrement fiancés, sous mon nez, à ma barbe, me suis posé de bien drôles de questions.

Elle ne dit rien ; ils montaient lentement ; les amoureux avaie disparu.

— Oui, reprit-il, je me suis demandé si dans notre maria, vous n'auriez pas aimé un peu plus de... je ne sais diantre pas quoi ! de ce qu'il y a dans le mariage de Lucette...

— Du romanesque ? suggéra Mme d'Esparre.

— Du romanesque, si vous voulez... mais non, ce n'est p tout à fait cela...

Claire baissa la tête, elle ne voulait pas prononcer le mot sac qui avait pour elle une si haute signification, et elle sentit que son mari le prononçait, elle en éprouverait une gêne extrême.

— Cependant, reprit-il, renonçant à préciser sa pensée, je vo aimais beaucoup, Claire, beaucoup, je vous assure.

— Je le sais, mon ami, dit-elle avec douceur.

En effet, il l'avait aimée à sa façon, mais leurs façons d'ain n'étaient pas semblables.

— J'espère, ma chère femme, dit-il inquiet en s'arrêtant t à coup sur la route argentée où le clair de lune dessinait le

ombres en noir intense, j'espère que vous n'avez jamais eu de reproches sérieux à m'adresser?

D'un regard rapide, comme on fait quand on se noie, Claire embrassa toute sa vie de femme mariée. Non, elle n'avait pas de reproche sérieux à lui adresser.

Il ne lui avait jamais manqué de respect, ne l'avait contrainte en rien de grave..., et pourtant, comme elle avait souffert dans les petites choses!

— Je n'ai rien à vous reprocher, dit-elle tout bas, sentant sa voix se briser et son cœur se fendre.

— Et pourtant, vous n'êtes pas gaie, fit-il en reprenant sa marche; vous étiez gaie quand je vous ai épousée; je vous entendais rire sur la terrasse, je m'en souviens... Vous ne riez plus...

— Mais si! fit Claire en se raidissant contre une extrême souffrance.

Il secoua la tête, mécontent, sans savoir de quoi.

Ils avaient atteint la grille; dans la cour d'honneur le cocher très penaud vint à leur rencontre, sa casquette à la main.

— Je n'avais pas compris les ordres de monsieur le baron, dit-il, je suis désolé... je ne sais comment offrir mes excuses à monsieur et à madame...

D'Esparre fit un geste de la main qui arrêta les doléances.

— Je crois, dit-il, que cette fois c'est ma faute. Vous bénéficierez du doute, allez, mon ami.

Il passa avec Claire devant le brave homme ahuri, et entra dans le vestibule; le piano résonnait doucement sous les doigts de Lucette qui chantait à demi-voix le *Fil d'or*.

— Claire, dit-il en la retenant sur le seuil de la grande pièce, je ne sais pas si j'ai été le mari de vos rêves, mais vous avez été pour moi une femme parfaite; trop parfaite peut-être. Si vous aviez été plus exigeante, j'aurais été moins despote.

— Notre vie eût été un enfer, dit la jeune femme de sa voix musicale.

— Vous avez raison,... oui, je le crois, en effet, fit-il surpris. Alors, vous avez bien fait..., quoique... Enfin, Claire, je ne suis pas encore vieux, vous êtes jeune... je crois que nous pouvons être heureux...

Mme d'Esparre fit un mouvement d'inquiétude si visible que son mari s'en sentit touché au cœur.

— Heureux, comme il vous plaira de l'être, reprit-il avec une courtoisie qu'elle ne lui avait guère connue. C'est vous qui établirez les bases de notre bonheur. Mais il me semble que si je prends l'habitude de vous consulter... je suis un peu autoritaire... j'en ai peut-être abusé ?

Il l'interrogeait avec une bonne foi évidente. Elle ne put se défendre de sourire en répondant :

— Quelquefois.

— Je tâcherai de ne plus l'être.

Elle secouait la tête en souriant.

— De l'être moins, rectifia-t-il. Et puis, vous m'avertirez. Tenez, tout à l'heure je n'ai pas grondé Pierre.

— Il n'avait pas tort, fit doucement Mme d'Esparre.

D'Esparre broya la main élégante de son futur beau-frère.

— C'est possible, mais auparavant, je l'aurais grondé tout de même. Que voulez-vous ! c'est plus fort que moi. Mais je vous promets d'y faire attention. Et dites, alors, vous ne m'en voulez pas ?

— De quoi ? demanda-t-elle en sentant de nouveau un grand sanglot lui monter aux lèvres.

— De ne pas vous avoir rendue aussi heureuse que vous le méritiez... dites ?

— Je ne vous en veux de rien, mon ami, répondit Claire avec une entière loyauté. Je ne vous en ai jamais voulu ; vous êtes bon, au fond.

— C'est gentil à vous d'avoir vu cela ! fit d'Esparre récon-

forté; eh bien, je tâcherai de vous le faire penser souvent.

Il s'effaça devant elle et la laissa entrer dans le salon.

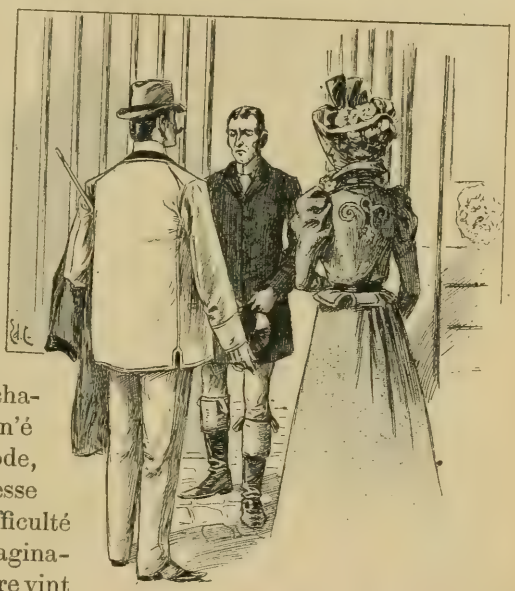
En effet, elle était bien amaigrie, bien affinée, bien atténuée, pour ainsi dire; il eut pitié d'elle et sentit une sorte de remords.

— Oh, mais, elle sera heureuse! se dit-il avec une ferme résolution que jusqu'alors il avait appliquée seulement à la poursuite de ses plaisirs ou de ses intérêts.

VIII

Le mariage eut lieu peu de jours après.

Par une aimable superstition, Lucette avait absolument voulu être mariée dans l'étroite chapelle de Béhuard; ce n'était pas très commode, en raison de la petitesse de l'église et de la difficulté d'y arriver; mais l'imagination fertile de d'Esparre vint à bout de tous les obstacles.



Je n'avais pas compris les ordres de monsieur le baron, dit-il.

Jamais la petite route étroite et défoncée qui mène du pont métallique de Rochefort au sanctuaire ne s'était vue à pareille fête; elle fut réparée sur toute sa longueur, chose qui, probablement, n'était pas arrivée depuis qu'elle existait.

— Il nous faudrait un mariage comme ça tous les deux ans, disait un habitant notable. Toutes les fois qu'il y a une crue de la Loire jusqu'au seuil de nos maisons! Mais ça ne se renouvellera pas!

La traîne de soie, le voile de tulle de Lucette frôlèrent les humbles degrés de pierres effritées par les siècles; elle entra le cœur plein de joie et de reconnaissance et sortit fière, victorieuse, au bras de l'homme qu'elle aimait. C'est une heure dans la vie que toute femme peut avoir, — qu'ont bien peu, — et celles qui

ne l'ont pas peuvent presque toujours plus tard se dire que c'est par leur faute. Le temps n'est plus où l'on mariait les filles sans les consulter. Jadis, elles pouvaient rendre leurs parents responsables de leurs malheurs ; maintenant, les mœurs sont changées ; elles ont presque toutes le lot qu'elles se sont choisi.

Lucette était radieuse; Roger était grave ; son bonheur se condensait en lui au lieu de paraître au dehors, mais le regard qu'il échangea avec sa belle-sœur en disait long sur ses sentiments intérieurs.

Le cortège se plaça dans les grands landaus découverts qui retournèrent au château par le chemin réparé, sous les voûtes de verdure que formaient les branches entre-croisées des arbres séculaires. Qui sait, plus d'un parmi les vieux frênes, les aunes, les saules de l'île, a peut-être vu passer le roi Louis XI, quand il s'en allait demander à madame la Vierge de Béhuard son appui près de Dieu son Fils, pour quelque tricherie particulièrement coquine ?

Et sur le pont, ensuite, à travers la population de Savennières ameutée par l'événement, devant les enfants endimanchés qui, d'étonnement admiratif en mettaient une masse de doigts dans leur bouche, les landaus remplis de claires toilettes et d'ombrelles éclatantes, pareilles à des fleurs, de militaires chamarrés et de fonctionnaires décorés, montèrent lentement la route où d'Esparre avait dit à sa femme des choses si nouvelles et si troublantes.

Henry Gréville.

(*A suivre.*)

LE REFLET DU VOL

Dans sa chambre à coucher, à demi masquée par la porte, les pieds sur une chaufferette, les doigts à son tricot, les yeux levés de temps en temps sur la fenêtre à laquelle s'accroche une cage, Mme Pêne surveille, sans en avoir l'air, d'un regard en coin, l'ouvrière assise dans la pièce à côté, la grande Louise qui, tous les jeudis, depuis quinze ans, vient faire chez elle les raccommodages. Ce qu'elle aperçoit, ce n'est pas la femme, mais son image dans la glace, le reflet de son long corps piqué au cœur, comme une pelote dure, d'aiguilles et d'épingles, le reflet de sa tête de cheval maigre et de sa chevelure rousse, le mouvement agile de ses doigts que scande, çà et là, le petit coup sec du dé sur le dossier de la chaise placée devant elle et aux barreaux de laquelle elle appuie ses pieds.

Si Mme Pêne surveille ainsi l'ouvrière, ce n'est pas méfiance : Louise ne perd jamais son temps ; mais quand on est vieille, qu'on vit seule avec ses pensées, toute petite distraction est bonne. On ne peut pas toujours, non plus, compter les mailles de son tricot et adresser un regard qui fait risette aux deux petits

serins qui volètent dans la cage suspendue, picorent l'échaudé, aiguisent leur bec à l'os de seiche, et, s'ébouriffant, prennent leurs bains dans la minuscule baignoire de zinc, avec de petites culbutes folâtres.

Mme Pêne, parfois, se laissait aller au dossier de son fauteuil, la tête appuyée, et elle revivait ses souvenirs, beaucoup de joies, beaucoup de malheurs, des enfants aimés à la folie, devenus grands, qui l'abandonnaient parce que la vie l'exige. Un, marié, vivait au Caire. Une fille habitait le fond de la Bretagne. On se voyait rarement. Elle vieillissait, chaque jour un peu plus lasse, chaque jour un peu plus résignée, et l'impalpable cendre de l'oubli tombait sur ses yeux et sur son âme. Seul, son vieux cœur ne se racornissait pas. Elle restait bonne et secourable, et, bien souvent, son mince porte-monnaie de maroquin usé s'ouvrait...

Son porte-monnaie, elle l'apercevait précisément sur la cheminée! Comment elle, si rangée, avait-elle pu le laisser traîner à cette place, à portée de l'ouvrière? Oh! grand Dieu! ce n'est pas que la tentation fût forte! Ce qu'il y avait dans les pochettes de cuir, elle le savait à un sou près : une pièce de dix francs en or, une pièce de quarante sous, six sous en billon et, à part, un franc troué. Les pièces trouées portent bonheur.

Elle eut envie de se lever. Sans en avoir l'air, en parlant à Louise, en discutant telle reprise ou en la louant d'un surjet, crac! elle escamoterait le porte-monnaie, et l'ouvrière, n'y ayant vu que du feu, n'irait pas se formaliser, car Mme Pêne ne redoutait rien tant que de faire de la peine aux gens. Elle avait de petites délicatesses avec eux, le plus souvent perdues, et dont, à défaut des autres, elle, du moins, se savait gré.

Mais pourquoi la grande Louise paraît-elle inquiète? La pensée est-elle communicative? Pourquoi regarde-t-elle le porte-monnaie? Pourquoi dirige-t-elle un vif coup d'œil vers la chambre où Mme Pêne se tient immobile, dans son grand fauteuil? Louise n'est pas à son aise, c'est trop visible. Elle reste un long moment penchée sur son ouvrage, comme oppressée, puis elle redresse la tête, exhale un soupir long et regarde la cheminée. Mme Pêne saisit l'expression de ce regard, deux grands yeux dévorés d'un feu sombre et, par tout le visage, quelque chose qu'elle ne lui connaît pas, qu'elle ne lui a jamais vu.

Le cœur de Mme Pêne se met à battre horriblement. Elle s

pressenti le désir, l'appel irrésistible de la mauvaise action. Elle songe à ces servantes fidèles qui égorgent leur maîtresse pour voler le petit trésor caché dans l'armoire à glace. Elle se rappelle des articles de son journal, d'horribles histoires de sang, la serrure qui grince, les pieds mous sur le carreau, et, dans un brandissement de couteau, une face de terreur qui se penche sur vous en murmurant :

— Ne crie pas, ou tu es morte!

La grande Louise, ou plutôt son image, se tient toute droite, hypnotisée, plongeant dans la glace. Elle s'est levée, elle regarde. « Mon Dieu! se dit Mme Pêne, si c'était pour regarder l'heure à la pendule? Peut-être regarde-t-elle l'heure? » Espoir charitable, généreux, mais absurde. La grande Louise, en glissant sans bruit, étend la main, touche au porte-monnaie, la retire et se retourne vers la chambre. Elle a peur d'être surprise. Elle s'approche à pas de loup.

Mme Pêne, dont le sang se glace à l'idée des grands ciseaux qui pendent à la robe de l'ouvrière, fait la morte. Elle dort d'un sommeil qu'elle s'efforce de rendre bien régulier, bien calme. Mais la présence de Louise, mais le dur regard épeuré qu'elle sent peser sur son visage lui irrite la peau, la blesse, l'angoisse comme s'il se promenait un insecte venimeux sur son front et sur ses joues. Un léger craquement du parquet : Louise s'en va, rassurée. Un bruit sec, c'est le dé, l'étui à aiguilles qui tombent, accompagnés du glissement flou du drap blanc qu'elle était en train de repiécer. De nouveau, le regard méfiant revient se poser, guêpe dangereuse, sur la face de Mme Pêne qui dort de plus belle. Louise décidément rentre dans la pièce à côté.

Elle rentre, et son reflet se fige dans la glace. Elle ouvre le porte-monnaie, le fouille, y prend la pièce d'or, hésite, puis réfléchissant qu'on la soupçonnera, qu'il vaut mieux que Mme Pêne croie son porte-monnaie perdu, elle l'enfouit, d'un mouvement brusque, au fond de sa poche. Déjà elle s'est rassise, a repris son travail, et Mme Pêne, qui, entre ses cils mi-clos, a tout vu, tout épié, hélas! croirait presque qu'elle a rêvé, si l'image de la grande Louise, rigide et morne, ne trahissait maintenant une sourde irritation, une espèce de remords farouche du vol accompli.

Mme Pêne a un gros chagrin. A qui se fier? Cette fille qui semblait si honnête, dont on lui avait garanti la moralité; enfin!

elle la connaît depuis des années, elle lui aurait confié sa vie, et elle se rappelait un hiver où elle avait été très malade! Pendant huit jours, avec un dévouement spontané, la grande Louise l'avait soignée, veillant la nuit, dormant sur une chaise, et voilà que, par une faute sans excuse, elle descendait au rang de celles que secoue le panier à salade, et qui s'en vont, le cabriolet aux poings, entre deux gardes républicains, le long des couloirs livides du Palais de Justice.

Et la digne femme élève son cœur vers le Maître des destinées et l'inspirateur du bien, elle prie pour la voleuse. Oui, ce que vient de faire la grande Louise est mal, très mal! Mais qu'elle s'en repente! Qu'elle ne soit plus tentée, que jamais elle ne recommence, que le remords la brûle et l'épouvante! Et, à ce prix, volontiers Mme Pêne sacrifiera le vieux porte-monnaie auquel elle tenait bien, pourtant, et son contenu, bien que cet argent — dans sa vie plus qu'économe — soit une vraie perte pour elle.

Mais que se passe-t-il encore? Voilà la grande Louise qui étouffe. Oh! comme son image est douloureuse! Elle a le sang à la tête, et son long corps, pareil à un fourreau noir, est pris d'un tremblement convulsif. Elle se dresse, elle retire de sa poche le porte-monnaie, elle le jette, comme si un fer rouge la brûlait, sur la cheminée. C'en est fait, le mal est vaincu, le bien l'emporte. Mme Pêne peut sortir de son cauchemar. Quel soulagement! Mais aussi, quelle inquiétude pour l'avenir! Bah! à tout péché miséricorde! Celui qui vient d'exaucer son humble prière ne laissera plus la grande Louise retomber dans la tentation. Et Mme Pêne s'accuse : c'est de sa faute aussi. Elle n'avait qu'à être plus soigneuse.

Elle se lève et passe à côté ; tout est en place, l'ouvrière reprise avec acharnement, ses doigts pointus vont et viennent, et Mme Pêne feint de ne pas voir les deux larmes qui, dans les yeux de la voleuse repentie, perlent et descendent lentement, tombent sur son cœur piqué, comme une pelote d'épingles et d'aiguilles, symbole des aiguillons de son providentiel remords.

Paul et Victor Margueritte.

TEMPLE D'AMOUR[1]

(*Suite.*)

XV

Ce qu'on appelle à Dinard « la Malouine » compose comme une cité à part. C'est le petit faubourg patricien, isolé des caravansérails cosmopolites. De l'intérieur de la Malouine, on ne soupçonnerait point la mer : on se croirait aisément en quelque coin, le plus frais et le plus fleuri, de la Muette ou de Passy. Le bris des vagues, tout proche, semble un brouhaha de grande ville qui parviendrait de très loin par résonnances assourdies. Les boulevards — avenue de Cézembre, avenue Poussineau, allée des Douaniers — s'alignent entre un double rang ininterrompu de grilles forgées qu'escaladent en frondaisons touffues la vigne vierge, la glycine et la rose trémière. Derrière, les arbres poussent à pleine sève, en futaies : le verni du Japon près du platane, le chêne avec l'acacia. A intervalles égaux, les habitations surgissent, lumineuses, entre ces bouquets de verdure et d'ombre. La plupart sont de même modèle. La brique y domine. Le style bâtard, prétentieux, tire au clinquant. Presque partout, cette profusion de tourelles et de pignons qui caractérise le faux renaissance ; de petites vitres plombées, des portes de citronnier verni, des auvents de boiserie brou de noix surmontés d'un enfaîtement de genre japonais, en tuile émaillée, vert olive ou jaune orange, qui tire l'œil. Sous les corniches, des frises en briques plates, d'émail pareil. Un panonceau de porcelaine azur, fiché à l'auvent, porte sur liston diagonal blanc le nom de chaque villa. Les appellations se ramènent toutes à la même banalité bour-

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 29 Janvier.

geoise : *Bon-repos*, *Belle-vue*, *Roches-Noires*. Cela sent l'entreprise commerciale, la pauvreté d'imagination du spéculateur en bâtisses. Çà et là, une note plus originale rompt la monotonie. Une véranda hindoue, en bambous couleur cinabre, avec son toit de pagode à moulures d'or enchevêtrées, met un coloris aveuglant parmi des fusées de plantes exotiques. Ce n'est plus alors de Passy que l'on songe, mais, sous ce bleu profond qu'a le ciel, de quelque avenue à l'européenne de Saïgon ou de Colombo. Cette portion de la côte bretonne est d'ailleurs épargnée par l'hiver. L'aloès y prospère comme en Provence; un peu plus loin, voici, avec ses allées de gravier fin, ses pelouses tondues à la loupe, une demeure aristocratique : la pierre de taille, le perron de marbre, les contrevents ou les volets, tout y est blanc, jusqu'à l'ardoise, à laquelle le ruissellement solaire prête des reflets crayeux.

Vue du large, la Malouine apparaît comme un promontoire boisé, criblant le ciel de ses toits en flèche entre les deux plages sœurs de Dinard et de Saint-Énogat. L'aspect en est élégant et mignard. Le premier rang des villas s'élève presque à pic sur la mer. Des terrasses à balustres couronnent la falaise dans laquelle les propriétaires ont taillé rampes et escaliers. En bas, la roche rougeâtre, mouchetée de goémons, laisse glisser la lame en la brisant. L'île Cézembre allonge à l'horizon nord son mur de granit sur un liséré de sable blond.

La villa Maurevoir, devenue la propriété de William Wamont, avait été construite pour le marquis de Maurevoir, ancien ambassadeur à Rome, et mise en vente après son décès. Elle occupe à peu près exactement l'extrémité de la pointe : mais sa façade s'oriente vers l'est, du côté qui regarde Dinard ville, l'estuaire de la Rance et Saint-Malo. Elle tranche par sa sévérité de bon goût sur les villas du voisinage. De l'avenue Poussineau, on la découvre à peine, tant elle semble bien enfouie sous l'épaisseur des massifs d'arbre. De la mer ou de Saint-Malo, elle se détache en relief, majestueuse et coquette, contre un écran de feuillages. Elle avait plu aussitôt à Hélène et à William, parce qu'elle leur rappelait un peu, par certaines analogies de site ou d'architecture, l'ancienne habitation de l'île. Godineau affirma dès la première saison : « C'est tout à fait Port-Louis ! Il ne manque plus que la varangue ! » William, déférant à l'indication, fit aménager la varangue aux vitrages mobiles, contre la façade maritime. On y

paressait, aux belles fins d'après-midi, sur des sièges en rotin, envoyés de là-bas. La mer bleue, tachetée de récifs bruns et de balises rouges, moutonnait mollement sous la brise à l'entour. L'atmosphère, tout imprégnée d'aromes salins et végétaux, achevait presque l'illusion.

Hélène passait des heures entières dans cette galerie, propice au rêve. Elle s'y installait à une place invariable, face au flot, tournant le dos aux bariolures grouillantes de la plage, laissant à sa droite l'embastillement grisaillé des quais de Saint-Malo, dont le bloc ardu, implacable, ne lui procurait qu'une sensation d'écrasement et de tristesse. Elle s'avouait à présent ne plus rien préférer au monde à ce coin de paysage, fait de firmament et d'eau, encadré dans ce large châssis ouvert :

C'est le faubourg patricien isolé des caravansérails cosmopolites.

non, rien, pas même peut-être l'intérieur choyé de la rue de Villersexel où le moindre objet offrait pour elle une poésie, car elle y avait vu son Hubert récriminer ou se défendre. Ici, elle revivait la quiétude heureuse de Port-Louis et quelque chose de meilleur encore. Toute la genèse de son amour tenait dans ce rectangle ensoleillé. C'était ici qu'il lui avait fait sa première visite, ici qu'il lui avait confié, la première fois, en phrases si mélancoliques, le vide de son cœur, la solitude de sa vie de mondain. Ici, s'étaient échangés, devant l'immensité sans témoins, le premier aveu et le premier baiser. A chaque saison depuis, elle rétablis-

sait sous la varangue, par une dévotion du souvenir, l'ordonnance de cette année-là. Les plantes, les tentures restaient les mêmes, aux mêmes endroits. Elle disposait les chaises, les tables, les coussins même selon des routines qui n'étaient qu'un despotisme de vision. Dans ses obsessions de songerie, ces deux réminiscences, la vie de Port-Louis et l'éclosion de son amour pour Hubert s'étaient peu à peu pénétrées l'une l'autre. Elles devenaient une fiction raffinée qui absorbait tout le passé. L'image d'Hubert se mêlait aux périodes les plus reculées de son existence vertueuse pour n'y apporter que cet innocent frisson des choses très douces qu'on se chuchote. L'effort violent qu'elle avait dû faire pour se résigner, pour accepter la renonciation suprême, sans appel, à tous ses droits de maîtresse, le retour de pratiques religieuses intenses dans lequel s'était vivifié son courage moral, et en même temps l'impossibilité de ne point penser partout et quand même à l'homme aimé, se combinaient subtilement pour entretenir dans son imagination malade une irréalité dérivative et purifiante.

A côté d'elle, dans le grand salon dont les portes-fenêtres accédaient à la varangue, Godineau tapotait au piano. Il reconstituait un vieux répertoire d'airs créoles que la jeunesse yankee exigeait de lui le soir, au Casino. La voix nasillait sur le rythme nègre, avec des zézaiements cocasses :

Ramsamy Courtin,
Va-t'en au bazar!

Hélène s'était levée. Accoudée à la balustrade de la varangue, elle suivait le vol des mouettes chassant autour des bateaux de pêche. L'heure approchait de midi. La transparence de l'atmosphère, sous ce grand soleil de juillet, présageait une journée de chaleur. La mer, d'émeraude devant la plage, offrait sur les profondeurs du large des colorations de saphir. Cet air populaire de Maurice lui chantait en même temps à l'oreille et à la mémoire. Le second couplet s'égarait sur une parodie d'opéra :

Bel anze, ô ma Licie!

Il y avait des éclats de rire interminables chez leurs familiers de Port-Louis, chaque fois que Godineau entonnait cette parodie. Elle se rappela avoir pardonné tout de suite à l'homme son parasitisme pour sa manière de prononcer : *Bel anze!* Comme ce se-

rait bon de se rapatrier là-bas, d'y mourir au milieu des habitudes retrouvées, puisque l'existence dorénavant ne devait plus être qu'une attente impatiente de la mort!

Un froissement de bande déchirée ou d'enveloppe qu'on ouvre l'avertit qu'elle n'était plus seule. Elle se détourna légèrement, aperçut William allongé, un magazine en main, dans le fauteuil quitté par elle, dans ce fauteuil de rotin au dossier tendu de peluche réséda qu'elle voulait si exclusivement sien depuis qu'il devenait le refuge quotidien des souvenirs. James, sur une chaise voisine, courbé en deux, l'avant-bras au genou, la visière de son cap de laine reculée au-dessus du front, tambourinait du plat d'un coupe-papier le dos de sa main postiche. La voix de Godineau, s'échauffant à son propre débit, s'enflait en sonorités plus pleines sur les couplets de « Ramsamy ». L'aîné rythmait le balancement de son menton charnu et les claques de sa lamette d'ivoire sur les mesures de la chanson :

Guette dans mô parterre
Pied belsamine en fleir!...
Guette dans mô salon
Portrait Lapoléon!

Elle regarda ces deux frères qui avaient occupé, seuls avec George, quinze ans de sa vie, qui s'obstinaient à y demeurer impitoyablement pareils ; et soudain le passé, évoqué tout à l'heure avec une presque complaisance de regrets, ne lui revint plus qu'en insupportables nausées. Port-Louis, ce serait encore eux, et non pas l'autre, auquel elle se savait vouée dans l'éloignement même par une mémoire aiguë des délices anciennes. Elle comprit qu'il subsisterait à jamais, au fond d'elle, une haine contre eux, parce que, dans sa logique sommaire de passionnée, elle ne voulait voir qu'en eux seuls les auteurs de son mal. Sans le premier, où serait l'adultère ? Sans l'exécrable immixtion du second dans son secret, n'aurait-elle point su, à force de caresses, calmer l'âme tourmentée de son bien-aimé ? A mesure qu'elle se sentirait plus dépossédée de l'absent, la femme s'exaspérerait davantage de leur présence.

Non, non, cette sérénité de jadis, à laquelle une coercition de conscience prétendait lui rendre foi, ce n'avait été que la plus injuste et la plus barbare des tyrannies!

L'aîné redressait la tête ; son œil rencontra celui d'Hélène. Il

continua de frapper son gant de sa lame d'ivoire, avec un petit hochement de mélancolie souriante qui voulait demander :

— Il ne remue rien en vous, cet air créole ?

Cette mansuétude débonnaire, la signification du regard et du sourire achevèrent d'irriter Hélène. Où donc étaient les claires prunelles bleu ardent de son Hubert ? Elle considéra William à son tour, et il lui fit pareillement horreur. Lui aussi, coiffé d'un cap anglais de même laine, le lorgnon dans son magazine, il dodelinait de la tête béatement à la cadence de la musique nègre. Son sang de fille noble la brûlait par toutes les artères. Elle constata, avec le grossissement de l'aversion, leur peau bistrée à tous les deux, la bouche trop lippue, les cheveux demi-crêpelés, le nez camard. Au moins, par une faveur de la Providence, son fils à elle n'avait rien hérité de ces stigmates. Elle se représentait ces deux frères, des sauvages fastueux, l'ayant achetée dans un marché d'esclaves, elle, descendante de nobles, comme une bête de luxe et qui flattait leur orgueil... « Oh ! Hubert ! je me croyais avec toi si définitivement libérée de cette servitude ! »

Au durcissement subit de ses traits, à l'altération du visage, où les frêles rides s'ombraient, l'aîné comprit qu'elle était en proie à quelque néfaste souvenir. Il se leva d'un air d'enjouement, vint contempler le large tout auprès d'elle par l'ouverture du châssis irradié. Un moment même, il alla prendre une longue-vue marine sur la table de bambous, la braqua vers Saint-Malo, la replaça, la mania encore pour la diriger dans l'est de Cézembre. On eût dit qu'il attendait d'y apercevoir quelque point mystérieux.

— Oui, fit-il, en appuyant son front à la vitre, Dinard manque en ce moment de charme pour vous, je m'en rends bien compte, ma pauvre Nène ! Aussi pourquoi avoir avancé vous-même cette villégiature ? Nous ne sommes encore qu'au début de l'été. Les distractions n'abondent point. Moi, j'aime ce panorama de mer, cette varangue, ces aloès... cela me suffit presque, cela m'habitue peu à peu à l'idée du retour là-bas... A ce propos, j'ai reçu tout à l'heure une lettre de Trécart, le nouveau gérant de vos plantations de Bourbon. On a constaté sur les cannes à sucre une recrudescence du *borer*.

Elle ne répondit pas. C'était la dixième fois peut-être, en cinq mois, que l'aîné prononçait ce mot de départ, à l'occasion de leurs intérêts aux îles, mais sans jamais s'assigner de délai. Depuis la matinée du mardi saint, jamais elle ne l'avait revu si fraternel,

ni si indulgemment cordial. Il semblait d'ailleurs qu'en cette quasi-solitude balnéaire, où l'intimité familiale se resserrait, il tentât lui aussi de s'entourer d'illusions, de noyer dans une sécurité volontaire ses vigilances d'autrefois et qu'il cherchât insensiblement et par degrés à ressaisir son influence. Le docteur avait fermé le piano. James, sur le silence de sa belle-sœur, quitta sa posture de contemplation, arpenta lentement le tapis de sparterie. Un haut-le-corps de claudication le fit heurter de la tête au lustre de cristal qui descendait sur le milieu de la varangue. Les pendeloques mobiles s'entre-choquèrent dans un cliquetis.

— Notre lustre de Port-Louis était moins bas suspendu, s'exclama-t-il.

William sortit le nez de sa lecture et démontra avec un formulaire de géomètre et d'architecte que cette galerie vitrée avait en élévation soixante-cinq millimètres de moins que l'autre.

Là-dessus, Godineau survenu en approbateur, les mains dans le dos, un œil fermé, parut calculer mentalement, au plus exact, les mensurations de longueur et de profondeur. Hélène, accoudée au montant du châssis, continuait son mutisme immobile, avec un pli d'hostilité dédaigneuse dans le sourire. L'aîné marchait maintenant en deçà du lustre périlleux.

Il prit encore la longue-vue :

— Comme la mer est calme aujourd'hui ! murmura-t-il.

Puis, tout à coup, de la même voix adoucie dont il avait débuté tout à l'heure, il ajouta, avec un regard à la dérobée vers la silencieuse :

— J'oubliais une nouvelle, une nouvelle intéressante pour vous, ma bonne Nène. Nous avons des voisins. Depuis une heure, les Esparsac sont aux « Abymes ». Le temps de les laisser s'installer : ça va vous former un premier entourage.

— Ah !... on ne les attendait que le 10 juillet ! répondit-elle. Nous sommes au 8. Ils auront changé d'avis. On raconte que le temps est effroyable dans le Morbihan.

Hélène monta vers l'extrémité sud-est de la galerie d'où l'on avait vue plus directe sur la plage. On pouvait aussi de là, par les échappées de feuillage, découvrir un peu de ce chalet des « Abymes », qui précédait immédiatement la villa Maurevoir du côté de Dinard. Soudain son regard, qui descendait par la fuite presque verticale de la falaise jusqu'au pied des escaliers bruts dont le ciment se confondait avec le roc, s'arrêta sur un spectacle

imprévu. La mer baissait doucement, presque sans lames ; elle évacuait une à une les aspérités granitiques. George était debout, tout en bas, sur une saillie de roche encore humide. Le vêtement de flanelle blanche, le chapeau de paille à ruban crème tranchaient en nuances plus claires sur le vert laiteux de l'eau sablonneuse. Il achevait de lire une lettre qu'il serra soigneusement dans son veston. Du bout de son stick, par saccades négligentes, il feignait de détacher quelque bigorneau d'entre les goémons. Deux fois, avec une insouciance mal simulée, il sauta d'une pierre sur une autre, mais deux fois, sous apparence d'examiner l'escarpement, il promena les yeux sur le faîte bâti. Hélène l'aperçut tout à coup qui soulevait son chapeau vers le chalet en un mouvement de grâce correcte, puis qui gravissait prestement l'escalier de « Maurevoir ». Vingt secondes après, il était dans la varangue :

— Les « Abymes » sont habités depuis ce matin, fit-il aussitôt; je viens de reconnaître sur la terrasse Mlle Yvonne et sa mère.

Il était un peu essoufflé par la précipitation de l'escalade, le teint animé, avec un besoin d'aller et de vivre. James, jovial, avait pris son neveu par la nuque, lui faisait des niches dans le cou.

— Gaillard! Paris ne lui valait rien à lui non plus! Admirez-moi cette mine qu'il vous a reprise en quinze jours!

George se défendait doucement contre la grosse main difforme.

— Vous savez, dit-il, dès que cette taquinerie eut fait trêve, Hubert m'a écrit. (En famille, il ne désignait plus Clessé que par le prénom.) Mère, comment nous arrangerons-nous avec lui? Il serait plus convenable de le loger ici. Je lui céderais ma chambre...

James s'était rembruni. Hélène, surprise et gênée, balbutia :

— Ah! il vient donc?... Il t'a écrit?... Ce matin?...

— Ce matin, oui, de Dol. Il sera ici lundi.

C'était la troisième lettre reçue ainsi par George, tandis qu'elle-même n'en avait eu qu'une. James intervint :

— Ça nous ferait tout un bouleversement... M. de Clessé est célibataire, il aimera mieux sa liberté... Même, de toute façon, pour lui, l'hôtel me semble préférable. N'est-ce pas, Nène? C'est votre avis comme le mien.

— En effet! murmura la pauvre femme, l'âme en déroute.

George s'inclina, visiblement contrarié dans ses projets d'ami. James et Godineau échangeaient une confidence de bonne humeur près des vitrages lumineux. George eut tout à coup une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce ceci? fit-il en indiquant à son oncle un yacht flambant neuf, merveilleusement gréé, qui se balançait à l'ancre, au nord de la Malouine.

— Précisément, je le demandais à Godineau. Nène, vous qui avez de bons yeux, prenez donc la longue-vue. On doit pouvoir lire d'ici le nom de ce yacht, à l'avant ou sur les bouées... Les bouées rondes, là, tenez!... au roufle de la passerelle!

Elle obéit avec un malaise, une répulsion même à s'approcher de cet homme. William, en curieux ou en complice, se joignait au groupe. Hélène mit l'instrument à son point. Un cri rauque, un cri d'étonnement forcé qui pouvait être un sanglot, s'étrangla dans sa gorge.

— L'*Hélène Wamont!*... Quoi?... Quelle est cette folie?... Quel est le fou?...

D'un clignement de paupières, l'aîné étouffait une montée de larmes. Il répondit, troublé, rougissant comme un enfant :

— Ne me remerciez pas... J'ai pensé que des promenades en mer, cet été... Puis, même aux autres saisons, quand on veut fuir Paris... Vous comprenez!... C'était aujourd'hui l'anniversaire de votre mariage... Acceptez cela de moi... Une babiole!... une babiole!

William répéta :

— Une babiole?... Oui, de quatre cent et quelques mille francs!

— Je les ai gagnés au cercle, un soir, au mois d'avril... Ce soir-là seulement, j'étais fou... Je n'ai jamais pu tout reperdre depuis. Comment aurais-je employé cet argent mieux que pour vous?

William, avec une cruauté d'homme à jeun que le retard du déjeuner impatiente, grommela encore vers sa femme :

— Remercie donc mieux que ça...

Elle hésitait :

— Je ne sais comment dire. La stupéfaction!... mon bon James!... Je crois rêver.

Elle eut peur de pleurer, et que ce ne fût au delà de ce qu'autorisait la circonstance. Elle se raidit, voulut trouver quelque chose de sincère, n'aboutit qu'à cette remarque :

— Depuis quand est-il embossé là, ce yacht de miracle? Il est invraisemblable que ni George, ni moi, ne l'ayons découvert plus tôt.

— J'avais commandé l'arrivée pour midi. Cela fait tout juste dix minutes qu'il a stoppé.

Puis, avec une bonne moue badine, où se mêlaient de la supplication et de la réprimande, pour la mère et le fils successivement, il plaisanta :

— Voilà ce qu'il en coûte, mes enfants, d'avoir tout le temps l'esprit ailleurs.

Elle suivait le vol des mouettes.

— Allons, embrasse-la! dit William, et à table! On s'occupera du joujou ensuite.

Hélène tendit sa joue à l'aîné; mais, lui, soupçonnant qu'elle se faisait violence, et par une sorte d'appréhension pour elle-même, la baisa seulement dans les cheveux, sur deux fils argentés qui sortaient.

— A mon tour, maintenant! s'écria George en sautant au cou de son oncle. Je serais jaloux de ma mère. D'ailleurs, n'est-ce pas aussi moi un peu que vous gâtez?

James l'enleva sur sa poitrine de géant, le maintint ainsi toute une minute suspendu dans l'impétuosité de l'étreinte. Les larmes jaillirent enfin d'un éclat de rire.

— Garnement, va!

Et, du bras valide, il fit le geste de l'emporter comme un bambin.

XVI

C'était la seconde promenade en mer de l'*Hélène Wamont*. Les rameurs de la yole, quatre Normands musclés, au jersey bleu noir, le « H. W. » de coton pourpre brodé sur la poitrine, venaient de transborder au yacht le retardataire Godineau.

James, debout au tillac, en casquette marine, la jugulaire sous le menton, dénombra de l'œil les embarqués : « Complet! fit-il au capitaine, prenez les ordres de Mme Wamont. » L'homme, boutonné militairement, se campa tête nue devant la marraine du bateau. Hélène leva son visage du fond du cabriolet de batiste crème où la peau mate et les yeux bruns — ceux-ci pour la première fois un peu faits à l'antimoine — brillaient comme d'un renouveau fantasque de jeunesse. Enjouée, ou du moins avec une préciosité pour qu'on la crût telle, montrant l'éclat perlé de ses dents à chaque sourire, elle répondit :

Guette dans mô parterre.
Pied belsamine en fleir!...
Guette dans mô salon
Portrait Lapoléon!

— Mais je ne sais pas, moi, capitaine! Je crois qu'on a parlé des Ébihens. Ordonnez donc vous-même, ma cousine.

Elle se tournait vers la marquise d'Esparsac.

— Je ne connais guère la côte, fit à son tour Mme d'Esparsac.

Hélène se pencha dans la claire-voie du salon, d'où montaient des éclats de rire, et, rieuse aussi :

— Où va-t-on?

Une voix, celle de Godineau, répondit de l'intérieur :

— Aux Ébihens! aux Ébihens!

Les commandements retentirent : « Chacun à son poste d'appareillage! » puis aussitôt : « Virez! » et on leva l'ancre.

Le sifflet beugla, la machine commença son halètement scandé, l'hélice battit l'eau; l'*Hélène Wamont* évolua, mit le cap au nord-ouest. On doubla Saint-Énogat, la Foubrie, Saint-Lunaire, la croix de pierre du Décollé. Le temps continuait d'être au beau immuable.

La mer offrait partout cette teinte glauque, uniforme, des matinées tranquilles. Pas une buée n'estompait les contours ensoleillés du littoral. On avait choisi un but d'excursion tout proche, par égard pour Mme d'Esparsac qui supportait péniblement la mer. On luncherait à marée basse sur cet îlot des Ébihens. La jeunesse, avec Godineau, se proposait une pêche au « bouquet » dans des parages avoisinants qui découvriraient vers dix heures. Il en était neuf. William emportait deux carabines de précision afin de tirer le cormoran.

Les paysages fuyaient à bâbord comme en un panorama mouvant : Longchamps avec ses villas sans arbres, puis l'anse de Saint-Brieuc et ses innombrables déchiquetures. L'homme de barre dirigea l'*Hélène Wamont* au nord d'un récif mamelonné couronné d'herbes sèches, qu'on nomme l'île Ago.

Le cap Fréhel, à l'occident, fermait à demi l'horizon de sa muraille gigantesque. Toute une côte nouvelle se découvrait au-dessous de lui. Godineau et William indiquaient du doigt les localités : « Ceci, Saint-Jacut!... cela, Saint-Cast!... »

On fit route, au sud dans la baie, sur l'île des Ébihens. Sa masse compacte apparaissait comme une prolongation de la terre du côté de Saint-Jacut, bien que le canal qui l'en sépare eût deux kilomètres de large à marée haute. Il se fit un moment de vra roulis; les femmes poussèrent des cris; James, toujours appuyé à la rambarde de la dunette, enfonçait dans les sinuosités de la côte son regard contemplatif, mais un regard dédoublé dont l'in tention épiait ailleurs. Un coup de feu partit de l'avant. M. d'Es parsac venait de tirer une mouette au vol, contre la misaine L'oiseau, le bec rougi, s'abattit à l'arrière, aux pieds du man chot. Yvonne accourut, la première, avec un frisson de compas sion vers la mouette blessée, qui fouettait de l'aile, les pattes e l'air. Toute pâlie et d'une joliesse plus suggestive encore dans c

désordre de sensibilité, la tête inclinée sous le chapeau de grosse paille, elle implorait :

— Achevez-la donc... la pauvre petite bête!... qu'elle ne souffre pas!

William complimenta le tireur.

On formait cercle autour de cette agonie dont chaque sursaut éparpillait des duvets floconneux. Yvonne répétait avec une insistante pitié :

— Plus vite! plus vite!... le coup de grâce!

On appela Green, un griffon korthals qui appartenait à William; mais le capitaine, par précaution, l'avait emprisonné dans la soute aux voiles.

Clessé se baissait déjà pour prendre la mouette au jabot, lorsqu'il vit en face de lui les yeux d'Hélène, un peu humides, comme embrumés de rêve devant ces ailes brisées. Il suspendit son geste, dans un pressentiment mystérieux. Une seconde voix, caverneuse, étouffée, toute proche, et cependant lointaine comme un écho, redisait le « Plus vite! plus vite! » de la jeune fille et, en place de la main hésitante d'Hubert, un fer de canne, vigoureusement asséné, brisait le crâne frêle de l'oiseau. La canne était au poing de James Wamont.

On touchait aux Ébihens. Le capitaine donna les ordres préparatoires de mouillage. Quand on n'eut plus l'île qu'à trois cents mètres par le travers, les commandements d'arrêt retentirent : « Stope!... Bâbord!... Mouillez! Machine en arrière!... » et, tandis que la chaîne grinçait dans l'écubier, le bateau « étala son erre » en des eaux claires et tranquilles. Yvonne s'amusait avec les joies enfantines de ce jargon nautique, nouveauté insoupçonnée à ses ignorances de petite terrienne. Elle se faisait expliquer les termes par Clessé; elle s'émerveillait de la surprenante précision avec laquelle manœuvrait tout ce personnel de yacht. Deux embarcations furent mises à la mer, puis luncheurs et provisions déposés sur la table lisse. L'île se compose pour moitié d'un plateau assez vaste, cultivé, avec bâtiment de ferme central. Une tour deux fois centenaire domine de là toute la baie. Au-dessous, c'est la dune, bossuée en dos d'âne et qu'interrompent çà et là des chaos rocheux. Le reflux découvre à l'entour d'énormes blocs granitiques qui forment comme une double et triple ceinture de bastions naturels. Ce fut dans la partie basse, au pied d'une tranchée verticale de falaise, sur la plage de nacre

rose, poussière de coquillages, que le maître d'hôtel et les serviteurs déployèrent la nappe damassée, rose aussi, et où le satinement solaire semblait avoir mis des jonchées de fleurs pourprées.

L'excès de lumière, l'apparente stagnation de l'eau sur les herbiers, entre les récifs émergés, faisaient devant la plage une mare argentée, aveuglante de miroitement. L'hirondelle de mer rasait ce miroir par circuits comme à la chasse de sa propre image. Des ondulations successives venaient par intervalle moirer d'ombres glauques cette surface brasillante. C'étaient George ou Godineau qui poussaient, jambes nues, le haveneau d'une roche à l'autre, et dont le piétinement dans l'eau se propageait ainsi par vaguelettes dégradées.

Godineau, la figure en coup de soleil, des lacets d'algue mince collant à chaque mollet, allait, pataugeait, éclaboussait, s'éponggeait, fouillait les fonds d'herbiers d'une brassée bruyante, hélait William à toutes les relevées du filet, lui criait ses prises.

Yvonne d'Esparsac, avec une simple épuisette, la jupe retroussée en tablier par deux agrafes, pêchait plus loin sur le bord, les pieds à sec, dans les flaques isolées. Clessé l'accompagnait, portant la menue glène d'osier. Elle se courbait sur l'épuisette, puis se relevait, une rougeur de plaisir aux joues, cambrait pour le défatiguer ses reins trop longuement penchés, et, d'un geste vif, replaçait par-dessus l'oreille, sous le peigne du chignon, une mèche folle que l'activité de la pêche lui ramenait aussitôt dans le visage. Une aspiration plus précipitée de belle santé jeune soulevait sa gorge dont l'effort du redressement faisait saillir les formes sous la chemisette à pois rouges. En une familiarité de garçonnisme encore timide, elle interpellait George qui passait et repassait devant eux, au bas de la marée.

— Combien, vous?

— Une soixantaine, pas plus.

George s'arrêtait pour cette réponse, s'accoudait au manche de son haveneau comme pour l'admirer, même de si loin, bien à son aise. Puis, après de nouveaux louvoyages de filet, il revenait toujours au point de l'herbier où il se trouverait le moins éloigné d'elle et, dans le besoin de se donner un prétexte, il maugréait :

— Le docteur me gâte tout là-bas avec son barbotage!

Clessé les observait tour à tour et, de ces deux jeunesses

vivaces, si exubérantes de sève et de candeur, se dégageait pour lui une impression étrange, inanalysable, inconnue jusque-là. La brise marine, les exhalaisons salées, cette sauvagerie du décor, crûment coloré par le soleil d'été et où les êtres n'apportaient qu'un parisianisme assaini, et, en même temps, son propre désarroi d'arrière-pensées, tout contribuait au dépaysement et au vertige. Il avait la perception d'une vie nouvelle, très intense et aussi très compliquée.

Une heure après son arrivée, le lundi précédent, il s'était présenté à la villa Maurevoir. Rien que dans ce nom, quel symbole! Il s'était senti, dès la grille franchie, à entendre craquer son pas sur le gravier, une sorte de malaise, moitié frayeur et attendrissement. Les massifs de lauriers-roses avaient changé d'aspect depuis cinq ans. Leur feuillage devenait moins dense. Autrefois il masquait dans toutes ses tortuosités le petit labyrinthe... En traversant le salon meublé à l'anglaise, il avait reconnu, déplacés de la symétrie officielle, rapprochés bras à bras, comme à certaines causeries de jadis, leurs deux fauteuils de prédilection. Sous la varangue, une invariabilité cruelle des plus menus détails : Hélène, étendue dans sa même indolence troubleuse, à tel point qu'il eut l'illusion de revenir avec la redingote marine de sa première saison. Et pourtant la femme, en cet étrange don qu'elle possédait actuellement de changer d'âge et de visage selon le jour ou l'impression, lui était apparue demi-fanée, le cerne des yeux fripé, la joue plombée d'ombre. Il avait eu la subtile frayeur d'être l'auteur de ce vieillissement hâtif, une pitié poignante toute prête à se répandre encore en passion. Le remords qu'inconsciemment il ne se fût éloigné d'elle que pour cette raison physique, en se la dissimulant à lui-même par d'habiles prétextes, et, simultanément, l'ineffable persuasion qui se dégageait de tous les coins de cette varangue, l'enveloppant des mille images du passé, lui avaient mis au cœur un instant d'indécision et d'angoisse. Mais James profilait sur les vitrages enflammés de soleil son immobilité d'argus. Au dossier de peluche réséda, d'où le buste alangui d'Hélène se soulevait pour accueillir le visiteur, George surgissait et, dans l'œil clair, confiant, amical du fils, blessé, d'un seul regard, avait ravivé ses volontés.

Maintenant, empressé, alerte auprès d'Yvonne, il respirait en griserie salubre la fraîcheur de ces dix-huit ans. Le peu de Paris qu'elle avait eu, en lui laissant toute son adorable naïveté, affinait

sa grâce jusqu'aux limites exquises de la coquetterie qui s'ignore. Elle prenait, sitôt qu'il s'éloignait d'un pas, une intonation toute peureuse, toute suppliante pour le rappeler : — Monsieur de Clessé, venez me donner la main!... Monsieur de Clessé, est-ce que par ici je n'enfoncerai pas? — Il sentait cette âme neuve, aimantée par un instinct vers la sienne. N'avait-il pas à Dinan, jadis, reçu ses premières confidences de fillette quand l'institutrice ou la mère la grondaient? Il éprouvait, à la trouver plus séduisante à chaque rencontre, une sorte de sentiment très vague dont les vraies causes lui échappaient encore. Un instant, il songea au projet d'avenir imaginé par Hélène autrefois pour cette enfant et pour lui. Mais, tout de suite, il en écarta la pensée à nouveau, violemment, comme une forfaiture.

De flaque en flaque, ils avaient gagné le bout de la grève jusqu'à un amas de roches alvéoleuses, complètement découvertes par la mer.

— J'ai, dit-elle, le bras fourbu. Si nous soufflions ici deux secondes.

Et elle s'assit d'un saut leste sur la pierre la plus accessible. Avec le cerceau de cuivre de son épuisette, elle bêchait le sable sous elle.

Clessé arracha une touffe de goémon mouillé qu'il tassa dans la glène pour la rafraîchir, puis il vint s'accouder au roc, contre elle.

A présent ils tournaient le dos à la mer, ils ne voyaient plus George. Ils avaient devant eux la longue pente de dune; des millions de paillettes argentées y grouillaient dans la lumière d'or. Tout au loin, à une anfractuosité de la falaise, un chatoiement d'ombrelles ouvertes indiquait l'endroit où Mme Wamont et la mère d'Yvonne s'étaient abritées. De l'autre côté de l'île, des coups de feu se succédaient sans interruption; le griffon korthals aboyait.

— Il vous aime beaucoup, George Wamont, n'est-ce pas? fit Yvonne à brûle-pourpoint.

— Oui, répondit-il d'une voix blanche, surpris par l'imprévu de la question, beaucoup... beaucoup!...

— J'avais jugé cela à Paris déjà... vous vous souvenez?... à la sortie du bal des Quintestang où je vous aperçus ensemble la première fois... J'y ai souvent songé depuis... Je vous envie bien tous les deux. Ç'avait été mon rêve, à moi, une amie de ce genre.

même qui ne fût pas trop de mon âge... On devine que c'est si sincère, entre lui et vous.

Elle avait dit cela avec un petit air de tristesse charmant, ainsi que l'aveu de regrets involontaires. Elle penchait la tête languissamment, dans une attitude qui tout à coup rappelait Hélène. Était-ce le même sang des Chevrières qui établissait entre les deux femmes ces fugitives analogies ? Il se tut, comme fasciné par sa propre imagination. Il lui sembla que des forêts de plantes exotiques se dressaient devant lui sur les cimes nues, que des aromes tropicaux s'exhalaient de partout, que les vagues d'une mer féerique battaient les rochers derrière eux.

Cette jeune fille, en présence de laquelle il se sentait si confusément remué, s'appelait-elle toujours Yvonne d'Esparsac ? Et ce fut dans une fin de songe, sans presque s'écouter lui-même, qu'il répondit :

— Vous trouverez mieux qu'une amie... un mari bientôt sans doute vous apportera tout son cœur et n'aura même pas une affection féminine à jalouser dans le vôtre. Vous parlez de m'envier... Je vous envierai, moi, plus tard, pour l'infini de bonheur que vous apporterez à celui-là...

Elle le laissait dire, toute frémissante, les cils baissés, sachant ne point faire mal en l'écoutant, bercée elle aussi par un rêve mystérieux. Mais la dernière syllabe avait hésité sur la lèvre de Clessé.

Au-dessus d'eux, à la pointe du récif, George, l'œil grave, les observait.

Sitôt reconnu, il affecta un éclat de rire, puis dévala, en trois bonds, jusqu'au sable.

Du fond de la grève, des signaux les rappelaient pour le lunch. Tout le monde était réuni. On s'installa sur les pierres ou sur des liants autour de la nappe servie.

— Mon Dieu ! que tu es rouge ! fit Mme d'Esparsac à sa fille. Prends garde d'attraper froid.

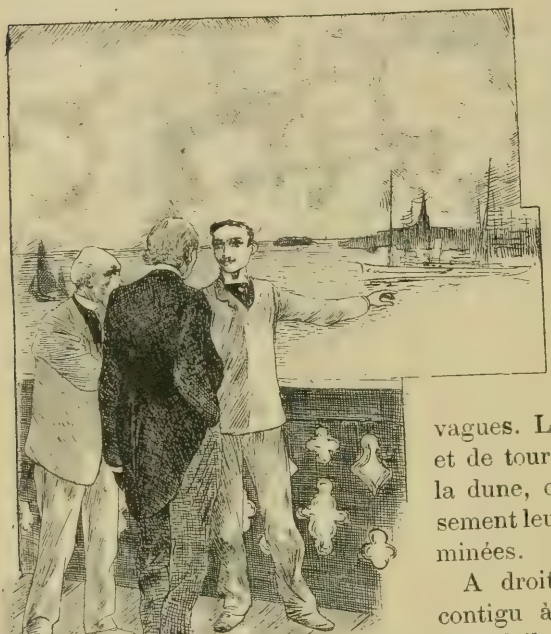
Cette bande de plage formait courant d'air entre deux tranchées de roche. Mme Wamont ôta son collet de faille mauve, l'arafa au cou d'Yvonne.

— Voyez un peu comme ça lui va ! dit-elle.

Ce collet de faille transposé faisait passer à nouveau dans l'esprit de Clessé une association troublante d'images, et, tant qu'Yvonne le conserva, il osait à peine la regarder.

XVII

M. de Clessé, les jambes croisées, taquinant avec sa canne le bout de son soulier jaune, se balançait d'un va-et-vient lent d'automate, dans une chaise à bascule, sur la terrasse de l'hôtel. Il était seul. L'hôtel dormait encore. En bas, les rangées de cabines tendues de toile olive ou citron masquaient le sable. Deux ou trois escouades de baigneurs — des gens de maison sans doute — nageaient dans les premières vagues. Les baraques de tir et de tourniquet, au pied de la dune, ouvraient paresseusement leurs devantures enluminées.

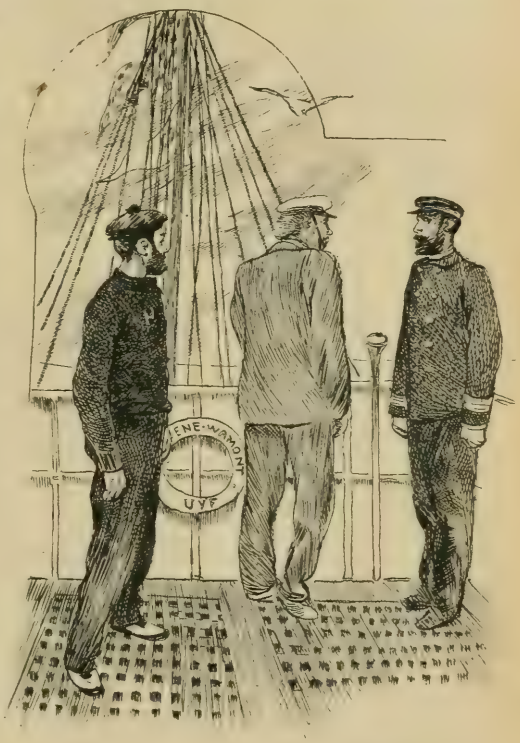


Indiquant à son oncle un yacht flambant neuf.

A droite, le grand casino contigu à la terrasse, étalait au soleil son coloris d'aquarelle avec ses stores vert-pré, son velarium à raies roses et blanches, ses mâts aux pavillons bigarrés. Sur la gauche, à la limite de la Malouine, par delà un labyrinthe rocailleux, des étagements vitrés hissaient dans le ciel une lanterne haute, à facettes de verres polychromes : c'était le Crystal Casino qu'on aurait cru transporté là de quelque exposition provinciale. Tout contre, une sorte de construction alpestre, volets clos. Ç'avait été l'habitation de Mme de Goas. Cette plage, si scintillante l'après-midi d'élégances cosmopolites, offrait dans son négligé matinal

l'aspect d'un champ de foire au réveil. Clessé eut soudain la sensation d'y être lui-même le nomade, l'enfant perdu.

Inconsciemment, son regard se réfugiait sur la villa Maurevoir dont la pierre blanche étincelait au tournant du promontoire. Il y cherchait encore Hélène, mais une Hélène qui n'était déjà pas celle d'aujourd'hui, qui n'était même plus celle d'hier.



Prenez les ordres de Mme Wamont.

Jamais la femme, telle qu'il l'avait possédée et chérie, ne le poursuivait d'une image nette, sensuelle. Il semblait qu'une pénombre de rideaux tirés fût descendue dans sa mémoire. Quelque chose de plus impérieux que l'antérieure frénésie d'amour démarquait le souvenir, l'impersonnalisait, l'estompait de vague et d'improbable ; et si l'insistance de l'évocation accentuait la physionomie, affirmait l'identité, des facultés subites de se mentir à soi-même s'interposaient, aveuglaient la raison. C'était comme un jeu de fantasmagorie, une mystification du sens visuel. Une femme pouvait être venue rue de Villersexel, s'y être abandonnée cent fois, l'avoir lui-même, pendant un temps, pris et possédé tout entier, non, cette femme n'était pas la mère de George. Il se faisait dans son intelligence une sorte d'obscurcissement consenti de volontaire folie pour démentir la certitude et nier l'évidence.

La mère de George!... George!... Par quelle association de phénomènes réflexes George revenait-il toujours autant qu'Hélène,

plus qu'Hélène, au bout de toutes ses idées ? Un peu des enthousiasmes d'amour était-il passé dans cette constante préoccupation de l'amitié ? Oh ! ces yeux du fils, si pareils à ceux de la mère ! A l'heure présente, George résumait pour lui tout ce qu'il avait eu de spiritualisme supérieur, de sentimentalité immatérielle en l'initial entraînement. Après avoir aimé d'abord en lui le fils d'Hélène, Clessé en arrivait à aimer dans Hélène surtout la mère de George ; l'amour dégagé de l'enveloppe charnelle s'élevait d'un degré par ce sentiment nouveau. Châtiment de la Providence contre l'épouse coupable sans doute ; peut-être aussi réhabilitation de l'amant.

Ce fils avait vieilli la femme, purifié la maîtresse, rénové l'amie.

Maintenant il ne restait plus à Clessé de ses désirs d'antan que ce petit mal imaginatif par lequel s'était préparée l'intrusion de George dans son cœur. Comme ce personnage de théâtre devant lequel un soir, par une prévoyance d'instinct, il s'était senti émouvoir, il devenait un « Temple d'amour ». L'amour déplacé, asexué, se reportait en démence d'affection sur le fruit de la chair aimée. Passion subtile, possible seulement dans une âme d'élite, mais susceptible, comme toutes les déraisons du cœur, d'aboutir aux plus héroïques conséquences.

La mer ondulait par vagues lumineuses. Le soleil montait à droite sur le côteau boisé qui ferme l'estuaire de la Rance. Clessé s'était levé, serrait des deux mains la barre en fer des balustres. Ses yeux erraient sur le lointain immobile des flots. Ce souvenir de la pièce de M. de Couzeau le ramenait encore au Théâtre-Français, le soir où, pour la première fois, sur les insistances mêmes d'Hélène, il avait discerné le vrai charme d'Yvonne.

Oh ! ce décor de clair de lune ! Ce petit temple circulaire à colonnettes roses !... A gauche, Séraphin, assis sur un banc de pierre devant la charmille, conversait doucement avec Serena. Giovannino, le jeune Pisan, le fils de l'ancienne maîtresse, entrait craintif et tourmenté, se dissimulait dans le bosquet pour écouter le dialogue nocturne... Et ce Giovannino reparut au souvenir de Clessé, — mais avec la taille et la démarche de George ! Aussitôt la vision se transporta sur le récif des Ébihens à l'endroit d'où le fils d'Hélène, la veille, espionnait l'innocent entretien... Un pressentiment l'arrêta. Quel œil étrange George avait eu ! et ensuite quel rire équivoque ! Au lunch sur la grève, tout le monde remar-

quait son air de fatigue ou de tristesse... Serait-ce possible?... Comment les plus clairvoyants ne sont-ils pas sollicités tout de suite par de tels indices?...

Il sentit un frôlement de bras contre le sien. George était là, bien présent, appuyé à la même barre de fer, et qui regardait dans les vagues avec lui. Il le trouva un peu pâle, les traits tirés, les paupières bleuies par l'insomnie. A la première question de son ami, George répondit qu'en effet il avait mal dormi, sans doute en raison du surmenage physique; puis, comme Clessé le considérait plus fixement, l'adolescent se détourna, craignant que la fausseté du prétexte ne transparût sur son front. Les Parisiens de France, à quinze ans, n'ont déjà plus ces pudeurs-là! Clessé l'attaqua sans préambule.

— Hier, dit-il, dans le rocher des Ébihens, je causais avec Yvonne d'Esparsac. Elle me confiait ses chagrins...

— Ses chagrins? lesquels? interrompit l'autre, presque anxieux.

— Oh! rien que ceux de son âge... Un peu d'envie pour la douceur du lien qui nous unit, vous et moi. Elle n'a pas eu de sœur, ni d'amie. Je lui parlais de l'avenir compensateur, de l'homme dont elle deviendrait l'épouse et qu'elle chérirait, et je lui disais à peu près ceci : « Il y a quelque part, je le sais, un fiancé à vous attendre. Il est tel que toutes les femmes vous l'envieraient. Il n'aime que vous, n'aimera que vous, n'aura jamais aimé que vous, et vous ferez le plus parfait couple d'heureux qu'une imagination amoureuse ait pu concevoir. — J'aurais précisé l'aveu, noué le roman... Vous êtes apparu... Votre nom s'est tu sur ma bouche.

— Dieu! que vous êtes bon!

— Non, pas bon, simplement amical. Mais il y a, mon petit George, diverses manières d'être amical.

George souriait à la mer. Toute la lassitude de ses traits s'était fondue dans un épanouissement de bien-être. Clessé le couvait des yeux, ainsi qu'une chose dorénavant plus sienne.

— Vous voyez que je suis perspicace à mes heures. Laissez-moi conduire l'avenir et gardons le secret pour nous deux.

Puis, avec une pointe d'ironie tout attendrie, il ajouta :

— Comment vous est-il venu, cet amour-là?

George répondit, les yeux dans l'horizon :

— Est-ce que je sais?... Je l'aime!...

Clessé continua un moment de tenir son coin de lèvre plissé, fraternel et narquois.

Ce mystère d'attraction, il se l'expliquait un peu, lui, par des méditations récentes. Et la cause latente de ses propres sympathies pour Yvonne ne se révélait-elle pas du même coup ?

XVIII

Les baigneurs arrivaient quotidiennement par trains bondés. La plage s'emplissait d'ombrelles et d'étoffes claires. Dans la cohue du casino, l'argot boulevardier commençait à se mêler aux sonorités de la langue anglaise. Un jour, Mme de Givrand débarquait avec un fourgon de toilettes. Le lendemain, Guy de Goas faisait ouvrir les volets de sa maison morte. Il promenait au milieu de la foule, les après-midi, son deuil récent en solitaire, un deuil de bains de mer qui n'aurait voulu être ni si noir, ni si esseulé. Gandemer était descendu avec Nauphary au même hôtel que Christiane; il y logeait dans une annexe. Gandemer portait des complets gris sombre, un ruban de chapeau violet foncé, des nuances savamment voulues, avec une physionomie sans cesse en éveil et qu'un simple regard plus insistant suffisait à décontenancer. Il ne s'aventurait au spectacle que caché dans les retraits mal éclairés. Cependant on l'aperçut une ou deux fois badiner assez ostensiblement à l'oreille de Christiane ou s'attarder en papotages nocturnes près des élégantes de trente à quarante ans, à la sortie du casino. Les premiers temps, Guy de Goas et lui mettaient une sorte d'entente à ne pas se rencontrer. Puis on décida sans doute que le procès-verbal du commissaire de police expliquait très convenablement les choses. Godineau surprit à la brune sur la falaise du côté de la Foubrie, l'ancien trio — Gandemer, Nauphary, Goas — qui fumait de gros cigares et se dédeuillait en complots gais.

La vue de ces hommes exaspérait Clessé. L'antithèse entre ces consciences et la sienne était vraiment trop heurtée : leurs complots et le sien évidemment ne se ressemblaient guère. Sur la plage, il évitait par marches et contremarches leur simple approche à Yvonne avec le même soin que George y eût apporté

lui-même. Christiane de Givrand partageait-elle, d'intuition, ses secrètes délicatesses? Jamais elle n'apparaissait à sa cousine que débarrassée des fâcheux acolytes. Toujours Clessé cherchait à s'isoler un peu des parents avec Yvonne pour parler à la jeune fille de n'importe quoi plus à l'aise, et ce n'importe quoi, c'était toujours George ou du moins quelque sujet qui, très vite, pût y ramener. L'étroitesse de leur amitié avait frappé cette imagination d'enfant: il en profita. Il expliquait mille et une raisons d'attirances, empruntées aux qualités de George, à celles qui devaient le mieux la séduire. Il la promenait dans cette intelligence et dans ce cœur de l'adolescent, ainsi qu'en un domaine d'élection, dont elle fût devenue co-propriétaire avec lui, et il éprouvait une petite coquetterie de gentilhomme à lui en vanter tous les détails. Il connaissait d'ailleurs assez de la nature féminine pour n'insister jamais au delà des mesures opportunes, s'arrêtait au point exact où la confidence, tournant trop visiblement au plaidoyer, risquerait d'énerver la sympathie. Parfois il éveillait de lui-même une curiosité nouvelle chez Yvonne et toute son éloquence se prodiguait, dès qu'elle l'avait interrogé la première.

George s'arrêtait pour cette réponse.

George, de son côté, depuis sa confession à Clessé, apportait

plutôt une réserve cherchée dans ses relations avec les Esparsac. Cependant un degré d'expérience de plus eût fait remarquer à Yvonne comme cette voix, d'ordinaire si limpide, s'altérait sur les fins de phrase en s'adressant à elle, ou comme certaine flamme furtive s'éteignait volontairement dans cet œil noir dès que le sien le rencontrait. Clessé pensait : « L'amour va vite entre les jeunes cœurs. Une occasion fera jaillir l'étincelle. » Ils étaient si bien créés l'un pour l'autre : indemnes de toute tare et de toute dégénérescence.

L'atmosphère de l'aristocratie provinciale, la salubrité féconde des îles lointaines peuvent seules mûrir des fruits d'une telle saveur. Ils avaient, à Paris, à leur propre foyer ou dans les relations de tous les jours, côtoyé le scandale sans le voir, sans même qu'une indirecte contamination sût les atteindre. On eût dit que la Providence mettait en jeu toutes ses habiletés pour les réserver, intacts, d'âme et de chair, à ce grand rôle de l'amour unique et légitime. A l'âge de George, Hubert naviguait comme aspirant dans les mers de Chine. Aurait-il apporté dans le mariage un cœur à la fois si viril et si neuf? Il semblait à ce moment que ces deux êtres qui n'étaient pas lui, se solidarisaient avec son existence intérieure la plus intense par quelque partie inconnue de son être qui se fût comme dédoublée en chacun d'eux. Et n'était-ce pas, en effet, le meilleur de son rêve qui s'incarnerait désormais dans ce spectacle de leur union? Ne résumaient-ils pas à eux deux, par l'âme ou par le visage, ce qu'il avait le plus honnêtement chéri ou le plus inutilement désiré dans son amour? Il éprouvait comme une impatience de leur félicité prochaine, souriait dans tous ses songes à cette vision idéale d'un couple. Et, machinalement, il se répétait les vers de M. de Gouzeau :

> Désormais, pauvre fou, tu sentiras revivre
> Tous les bonheurs défunts dans ce couple d'heureux.
> Ton vrai temple d'amour sera construit par eux.

Déjà il supputait l'avenir, dans ses détails pratiques, parfois les plus futiles. George demeurerait en France : il y reprendrait sa vraie nationalité. Il pourrait au besoin, comme tant d'autres, s'attribuer la particule, par égard pour sa nouvelle famille. Puis tout l'or des planteurs roturiers prêterait à ce jeune ménage le faste éblouissant des millions.

D'autre part, il constatait avec une satisfaction pleine d'espérances, combien les rapports se transformaient entre les parents. Le marquis, têtu et entier comme un chouan, avait nourri d'abord une hostilité préconçue contre les Wamont. Trois semaines de commerce journalier corrigeaient déjà le préjugé.

Le Mauricien, sujet anglais, est resté, en tant que personne française, un peu le contemporain de Bernardin de Saint-Pierre. Même revenu dans sa patrie d'origine, il y garde l'âme d'une autre époque. Il porte en lui la vraie sève, la vraie santé de la race.

L'extrême libéralisme colonial de nos spoliateurs nous a valu, sur deux ou trois points du globe, de ces magnifiques survivances.

Le Mauricien est né sous le pavillon britannique : il le regarde sans haine. L'Angleterre le laisse libre et l'enrichit. Maurice représente quatre ou cinq fois la fortune de la Réunion. On le sait à Port-Louis. Si l'on continue d'y traiter en compatriotes les voisins de l'île sœur, on se sent en face d'eux la vanité du plus heureux. Ces gens-là parlent anglais en affaires et français en sentiment. La séparation politique qui changea l'orientation de leurs intérêts n'a rien déplacé de leurs inspirations. Ils aiment la France. Elle est pour eux quand même la grande métropole. Tout enfants, ils l'avaient dans l'imagination. Mais, n'ayant participé ni de nos corruptions, ni de nos décadences, le caractère du présent les déconcerte. Dans leur île, l'annexion tolérante a laissé mille souvenirs de la première patrie : ces souvenirs n'ont pas varié depuis un siècle. La vision de notre pays s'est formée avec du passé. Très modernistes chez eux, une partie de la France moderne leur échappe. Paris les attire et les fascine. Ils y débarquent les poches pleines d'or. Quelques-uns s'y fixent, récupèrent la nationalité. L'imagination a gagné le cœur. Ils s'efforcent de se livrer sans réserve, de se refondre dans l'ancienne famille. Pourtant après des années de séjour et d'entraînement, ils s'y trouvent encore dépaysés par quelque chose. Ils y promènent une fierté mélancolique. Leurs frères de la Réunion, au contraire, ont pris tout de suite le mouvement. Mais eux gardent toujours un coin d'âme qui s'assombrit dans la gaieté même. Ils voudraient bien se persuader : « C'est la patrie ! » Une nostalgie les tourmente malgré eux qui n'est pas celle de l'île natale : on dirait qu'ils cherchent autour d'eux leurs ancêtres.

Il y a en France même, dans certaines aristocraties de province, chaque jour plus clairsemées, des âmes presque pareilles qui vivent au milieu du siècle en émigrées. M. d'Esparsac était de ces âmes-là. Entre James et lui, la fréquentation réveilla mille communautés d'idées. Ils s'étonnaient eux-mêmes de juger semblablement tant de questions morales avec des éducations si différentes.

William, nature parcimonieuse et concentrée, se livrait moins. Mais bientôt le marquis ne fit plus mystère de son entente avec l'aîné.

Un soir, M. d'Esparsac invita toute la famille, pour la première semaine de septembre, à Courberive. Clessé fut également prié et, devant James, tous acceptèrent.

Or, le lendemain, à l'heure du bain, Clessé, arpentant la plage tout seul, aperçut Christiane de Givrand qui s'accroupissait dans l'eau du bord et tendait, avec des gestes coquets de néréide, ses bras nus aux vagues mourantes.

Elle le reconnut, lui sourit d'un sourire étrange, puis courut prendre de l'eau jusqu'aux épaules vers une seconde baigneuse qui était Yvonne.

Christiane de Givrand passait, chaque année, le mois de septembre à Courberive.

Rémy Saint-Maurice.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 59.2.98.

Entrée du parc de Schönhausen, résidence de la famille de Bismarck.

BISMARCK ÉTUDIANT

C'est à l'Université de Gœttingue que le jeune Otto de Bismarck prend ses premières inscriptions. C'était alors un très joli garçon, aux cheveux blonds légèrement bouclés, « aux yeux clairs et profonds *qui s'agitaient seuls dans son masque immobile et semblaient aspirer tout ce qu'ils voyaient.* » Déjà l'immobilité du masque, qui est un trait congénital, paraît-il, et toute la vie de l'âme, toute la vie de pensée et de volition réfugiée dans les yeux, des yeux d'une profondeur, d'une intensité d'expression remarquables. Et déjà aussi, la même harmonie de lignes qui distingua, plus tard, le visage du chancelier impérial, visage remarquable par sa symétrie bilatérale, par l'ampleur du front, la finesse du

nez aux narines bien arquées, la carrure ferme et puissante du menton, vrai visage de Titan que la gravure et la caricature ont suffisamment popularisé depuis, pour me dispenser d'insister. Le lecteur pourra, du reste, se reporter aux portraits authentiques que nous donnons ici et qui le représentent à divers âges, résumant ainsi toutes les phases de sa vie.

Une croissance rapide avait presque spiritualisé à cette époque les traits de l'étudiant que ses professeurs ont représenté depuis comme un jeune homme ayant grandi trop vite, d'une longueur et d'une maigreur étranges. La vie de l'étudiant Otto de Bismarck fut, au reste, celle de tous ses pareils, une vie de beuveries et de batteries qui laissaient peu de place au travail, et qui, du reste, faillirent compromettre son entrée dans la carrière qu'il avait en vue. Non que cette existence dissipée dût être plus spécialement du goût d'Otto de Bismarck, au contraire, il avait, à cette époque déjà, voué un véritable culte à la nature, à la campagne, aux grandes chasses, et son amour pour les bêtes avait poussé des racines si profondes qu'il préférait la société de ses dogues, devenus ses inséparables, à celle de ses camarades de l'Université.

Les mœurs de l'étudiant allemand ont été souvent dépeintes. On sait qu'il a toujours la pipe ou la chope à la bouche et qu'il vide toutes ses querelles par des duels à la rapière, encore qu'au moment de l'immatriculisation, l'Université lui fait signer toutes sortes d'engagements, parmi lesquels celui de ne pas boire de bière et de ne jamais se battre en duel.

Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir le nombre de duels voulus, duels généralement heureux pour lui, sauf un qui lui valut une estafilade, dont la cicatrice est demeurée visible sur la pommette de la joue gauche.

Les anecdotes sur la vie d'étudiant de Bismarck abondent, mais je crois qu'il ne faut pas y ajouter un trop grand crédit. Elles n'offrent, d'ailleurs, d'autre intérêt, pour nous, que celui du développement logique de ses deux qualités essentielles : l'humour, et une sympathie exagérée pour les bêtes, sympathie qui, du reste, se retrouve chez presque tous les grands humoristes, étant le contre-poids naturel de leur mépris des hommes.

Les chiens — les gros chiens toujours, car il ne s'intéresse qu'à ceux dont les traits ont quelque chose d'humain, dont les yeux attestent une vie ardente et farouche comme celle qui le consume

lui-même — figurent dans toutes ses équipées. Il les substitue à lui et se substitue à eux, indifféremment selon la nature des aventures qu'il s'agit de trancher. Quand ils entrent en scène ensemble, le chien donne les coups de gueule, l'étudiant fait les gestes et vice-versa.

L'histoire de son premier conflit avec le recteur de l'Université mérite d'être rapportée. Bismarck avait cru devoir fêter, par un banquet, sa réception comme membre de la corporation *Hannovera*. On but énormément, comme toujours, en pareille circonstance, et Bismarck, au cours d'une discussion très animée, lança une fiole par la fenêtre. Un passant, qui avait été atteint sans doute, porta plainte et comme la fête avait eu lieu dans la maison même où demeurait Bismarck, près du rempart, notre étudiant fut cité à comparaître devant le recteur.

Il était encore couché, quand la citation lui parvint, avec cette suscription : *Dominus de Bismarck*.

Le jeune *dominus* se leva, revêtit une robe de chambre, se laissa glisser dans ses kanouenstiefel (bottes d'ordonnance), posa un cylindre (*sic*) sur sa tête, et, dans cet étrange attirail, se rendit chez le recteur, la pipe aux dents (1) et suivi de son grand dogue anglais. Le recteur, épouvanté à l'apparition de la bête, se barricada derrière son bureau et commença par condamner le jeune *dominus* à 5 thalers d'amende, pour lui apprendre à se présenter devant le tribunal académique dans une tenue plus convenable. Puis, au cours de l'interrogatoire, Bismarck ayant prétendu que la fiole tombée dans la rue pouvait bien avoir volé par la fenêtre toute seule, et fait mine même, en guise de démonstration, de faire prendre un chemin semblable à l'encrier du recteur, ce dernier finit par lui allonger trois jours de *carcer* (cachot).

Bismarck devait, par la suite, faire plus ample connaissance avec le carcer, car il prétend lui-même en avoir fait jusqu'à dix-sept jours, tant à Berlin, qu'à Gœttingue. Mais il doit y avoir des accommodements avec le *carcer* quand on est *dominus*, et le participe *fait* n'est sans doute qu'une négligeable hyperbole.

Quoi qu'il en soit, on montre encore à Gœttingue, une porte de

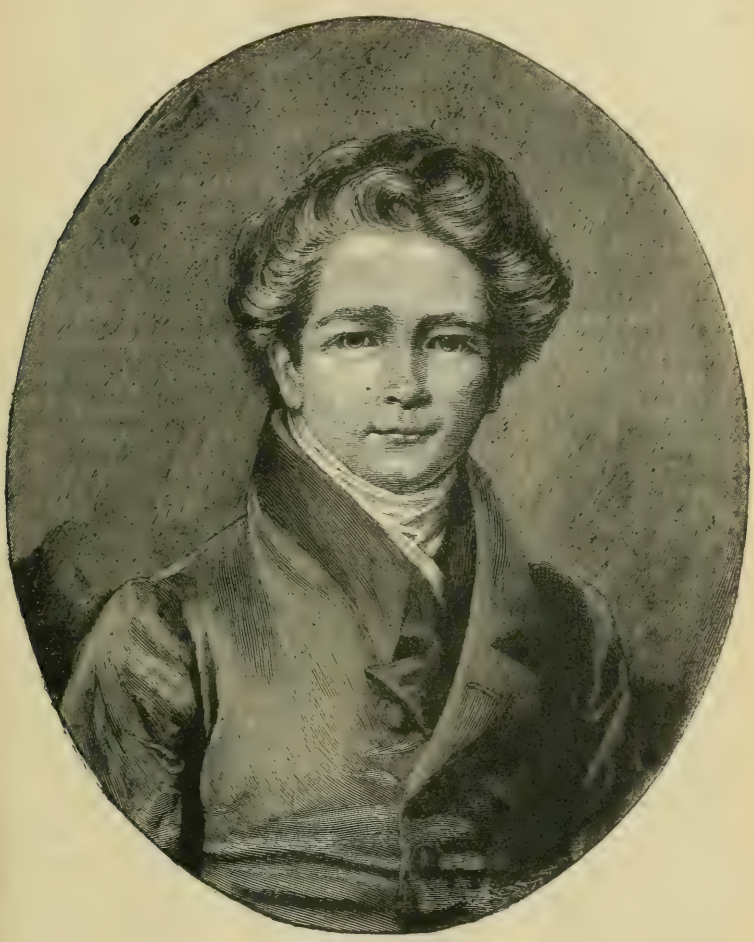
(1) La pipe fait partie des insignes traditionnels de l'étudiant allemand. Chaque étudiant en possède une véritable collection. Signalons, à ce propos, un édile universitaire de l'époque, qui autorisait les étudiants à fumer partout, excepté dans la rue. Les contrevenants étaient punis de carcer.

carcer où se trouve gravé, très lisiblement, le nom de Bismarck; nous devons ajouter cependant qu'en raison des soixante-six ans écoulés depuis, quelques biographes ont émis des doutes sur l'authenticité de ce témoignage.

Porte du *carcer* de l'Université de Gœttingue avec l'inscription gravée par Bismarck.

La *Hannovera*, dont Bismarck était devenu un des membres les plus considérés, et comme buveur, tenait ses assises, soit à l'auberge de la Vieille Mésange, soit au Marwedals Garden, selon la coutume qui veut que le siège local de toute corporation d'étudiants allemands soit invariablement une brasserie. Leur costume était assez bizarre. Il consistait en un justaucorps de velours noir ou bleu, ou en un plaid rouge, et se complétait d'une paire de bottes formidables, souvent munies d'éperons, et d'une casquette ou calotte minuscule aux couleurs de la province à laquelle appartenait l'étudiant. Bismarck, lui, avait opté pour une casquette à visière, un justaucorps noir et des bottes vernies. N'a-t-on pas conté, à propos de ces dernières, que le jeune étudiant avait menacé son bottier

de le faire dévorer par son chien, s'il ne lui livrait pas ses bottes en l'espace de vingt-quatre heures. Le malheureux bottier dut passer la nuit, stimulé d'ailleurs par une voix sinistre — celle de



Bismarck étudiant.

Bismarck — qui, de temps en temps, venait rôder autour de la boutique, pour lui rappeler le sort qui l'attendait, — tout cela parce que le jeune étudiant avait soutenu à ses amis qu'il aurait ses bottes le lendemain et qu'il ne voulait pas en avoir le démenti.

On trouvera cette anecdote contée tout au long dans le « Dictionnaire Larousse » que je m'étonne de voir accueillir à la légère de telles calembredaines, car si cette histoire de bottes est apocryphe (et la rareté des versions allemandes semble le prouver), elle est d'une invention pitoyable ; si elle est authentique, elle manque d'intérêt par cela même qu'un trait aussi grossier demeure sans valeur psychologique.

Plus intéressante, à coup sûr, est l'histoire racontée, par Bismarck lui-même, de son pari relatif à l'unité de l'Allemagne.

— C'était, je m'en souviens, a-t-il dit à M. Busch, vers 1833. J'avais fait avec un ami de la « Hannovera », un Américain, un pari sur la question de savoir si, dans vingt ans, l'Allemagne serait unifiée ou non. Le gagnant s'engageait à payer vingt-cinq bouteilles de champagne au perdant qui, lui, était condamné à faire la traversée de l'Atlantique. J'avais parié *pour* l'unification naturellement. Or, les vingt ans écoulés, en 1853, je me rappelai ce pari et, comme j'avais perdu, je songeai à relancer, en Amérique, mon ancien camarade d'Université, mais il était mort. Aussi bien le nom qu'il portait n'était-il pas une promesse de longue vie ;..... il s'appelait... quelque chose comme Coffin... Sarg (1).

« Mais le merveilleux de la chose est de penser, qu'en 1833 déjà, j'avais comme un pressentiment de cette unification qui est aujourd'hui un fait accompli. ».

Cela tient du merveilleux, en effet, et c'est la première fois que nous trouvons Bismarck en contradiction avec sa théorie fondamentale qui, niant les hommes providentiels, fait du hasard, le hasard essentiel des événements politiques et les soustrait ainsi à toute prévision humaine.

Durant les deux semestres qu'il passa à Gœttingue, Bismarck n'eut pas moins de vingt-huit duels comme nous l'avons dit plus haut. De plus, il servit de témoin dans une rencontre au pistolet et fut traduit, de ce fait, devant le tribunal académique, qui le condamna à dix jours de carcer, en dépit des explications par où il semblait vouloir attribuer, à sa seule intervention, l'issue favorable du duel.

Il fut dès lors étroitement surveillé par le Conseil qui profita du premier duel où son nom se retrouva mêlé pour lui interdire

(1) *Sarg* signifie *cercueil* en allemand.

désormais les duels, sous peine d'expulsion. Il dut se contenter du rôle de spectateur ; encore fut-il, de ce chef, condamné à trois jours de carcer pour avoir encouragé, de sa présence, une série d'actes illicites.

Une existence aussi agitée faisait, comme de juste, du tort aux études, si elle n'en faisait pas à l'étudiant. Bismarck a souvent déclaré depuis, que son séjour à Gœttingue lui apparaît comme un point noir dans sa jeunesse. « La véritable cause du mal, a-t-il dit un jour, fut mon application à la corporation Hannovera qui m'obligea à mener un genre de vie que, tout seul, je n'eusse peut-être pas adopté, et me contraignit même à faire des dettes... Pendant des années, le souvenir des petites dettes laissées à Gœttingue m'a poursuivi et attristé, d'où je conclus que, s'il me fallait imiter les étudiants d'aujourd'hui, ma vie entière ne suffirait pas à apaiser mes remords. »

Nous verrons plus tard, en 1885, Bismarck exprimer le même sentiment à un délégué qui lui apporte, comme don anniversaire, un recueil de ses notes officielles universitaires. « Ce n'est pas sans chagrin, lui dit-il, que je me rappelle cette époque de ma vie, et je suis persuadé aujourd'hui que le tribunal académique s'est montré, envers moi, beaucoup plus indulgent que je ne le méritais. »

Les derniers mois du séjour d'Otto de Bismarck à Gœttingue sont signalés par une équipée qui a dû contribuer quelque peu à la décision prise par lui, peu après, de terminer ses études à Berlin.

Les étudiants d'Iéna, ayant entendu parler de ses exploits, et désireux de faire sa connaissance, l'invitèrent officiellement à leur rendre visite. Bismarck, très flatté, se rendit à Iéna avec son ami de Trotha, et tous deux coulèrent là quelques journées et quelques nuits de fêtes ininterrompues. Mais, un matin que Bismarck était encore couché, il reçut la visite du bedeau de l'Université d'Iéna qui venait lui signifier respectueusement un arrêt du Conseil académique, en vertu duquel lui et son ami étaient sommés de quitter la ville immédiatement, le Conseil estimant qu'ils débauchaient la jeunesse universitaire d'Iéna.

La corporation « Thuringen », dont Bismarck était l'hôte, résolut de protester contre cette expulsion en ménageant aux deux jeunes gens une sortie triomphale. Les étudiants louèrent, à cet effet, un landau attelé de six chevaux. Les délégués de la

corporation y prirent place, ayant au milieu d'eux les deux expulsés qui furent conduits ainsi, hors des portes de la ville, escortés par de nombreux collègues chantant à tue-tête le *gaudeamus igitur*.

Charles-Guillaume-Ferdinand de Bismarck, père du Chancelier.

Jamais la santé de Bismarck n'eut à souffrir des orgies et libations qu'on vient de lui voir reprocher. Le tempérament de fer, dont jouissait alors le jeune géant poméranien, résistait à tous les excès, laissant au chancelier de plus tard le soin de payer

les dettes de l'étudiant. Une seule fois, au cours de son deuxième semestre de Gœttingue, il fut atteint d'une légère fièvre gastrique et dut appeler un médecin qui lui prescrivit de la quinine.

Louise Meuken, mère du Chancelier.

Mais l'ordonnance coïncidant avec un envoi de Kniephof, qui consistait en saucisses et en pâté d'oie, Otto de Bismarck préféra s'administrer une douzaine de saucisses, et guérit quand même.

A la fin de l'année 1833, l'étudiant Bismarck demanda son

exeat, et ce n'est pas sans un profond soulagement — comme bien l'on pense — que le recteur de l'Université de Gœttingue le lui signa. La décision académique est d'ailleurs accompagnée de mentions peu flatteuses pour lui.

Il avait encore quelques jours de *carcer* à purger. Par faveur spéciale, il obtint de parfaire sa peine à l'Université de Berlin, où il se rendait pour terminer ses études.

Les vacances et le changement d'air agirent favorablement sur le jeune homme, en ce sens qu'ils lui firent faire un retour sur lui-même. Il arriva à Berlin avec les meilleures dispositions, mais sans toutefois montrer plus d'assiduité à suivre les cours, ceux mêmes du célèbre Savigny qui occupait alors une des chaires les plus importantes de l'Université berlinoise.

Ce n'est qu'au commencement de l'année 1835 qu'il se décida à prendre un répétiteur et à piocher ses examens, dont il dut alors s'assimiler les matières avec une hâte prodigieuse. Et de là, peut-être, le doute qui règne aujourd'hui encore sur les moyens qu'il a pu employer pour décrocher son brevet. Quoiqu'il en soit, il l'obtint et fut nommé, le 4 juin 1835, *auscultator* au tribunal civil.

Jules Hoche (1).

(1) Extrait de l'ouvrage : *Bismarck intime*, par Jules Hoche. Un beau volume, illustré de nombreux portraits, vues, scènes, etc.; couverture en couleurs, — F. Juven, éditeur, Paris (3 fr. 50 franco).

LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(*Suite.*) [1]

Il n'y avait guère qu'une trentaine de marches, et cependant, tout en les montant, j'eus le temps de repasser dans mon esprit toute ma vie entière et tous mes projets d'avenir. J'éprouvai la même sensation qu'à Eylau, lorsque, étendu sur le champ de bataille, la jambe brisée, je vis toute l'artillerie arriver sur moi au galop. Mais là, du moins, c'était une mort glorieuse, au service direct de l'Empereur, et je me disais que j'aurais au moins cinq lignes dans *le Moniteur*, peut-être sept. Palaret en a bien eu huit, lui, et je suis sûr qu'il n'avait pas mes états de service.

Quand j'arrivai dans le corridor, l'air aussi calme que je pouvais prendre, la première chose que j'aperçus, ce fut le corps de Bouvet, les bras étendus en croix sur le parquet, et tenant à la main son sabre brisé. A une tache noire sur son dolman, je pus voir qu'il avait été tué d'un coup de feu tiré à bout portant. J'aurais bien voulu saluer en passant, mais je craignis d'être vu, et je continuai mon chemin.

Le corridor était plein de soldats prussiens occupés à percer des meurtrières dans le mur, comme s'ils s'étaient attendus à une nouvelle attaque. L'officier, un petit homme à figure chafouine, courait de tous côtés en donnant des ordres. Ils étaient trop occupés pour prendre garde à moi. Mais un autre officier, qui se tenait appuyé contre la porte, avec une longue pipe à la bouche, me frappa sur l'épaule en me montrant les corps de nos pauvres hussards; il me dit en allemand quelque chose qui devait être fort spirituel à son sens, car sa longue barbe s'entr'ouvrit et il exhiba une rangée d'énormes crocs jaunes. Je

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 26 Février.

me mis à rire aussi et je lui servis les seuls mots russes que j'aie jamais sus. Je les avais appris à Vilna avec la petite Sophie. Cela veut dire : « S'il fait beau, venez me trouver sous le chêne, s'il pleut, venez dans l'écurie. » Mais pour cet Allemand c'était tout de même du russe, et je ne doute pas qu'il n'ait cru que je lui disais quelque chose de très drôle, car il se tordit de rire et me frappa de nouveau sur l'épaule. Je lui fis un signe de tête et je sortis de la maison d'un pas aussi délibéré que si j'eusse été le commandant de la garnison.

Il y avait une centaine de chevaux attachés dehors, la plupart appartenant aux hussards polonais. Ma bonne petite Violette était là aussi et elle se mit à hennir quand elle m'aperçut. Mais je me gardai bien de la monter. Oh ! non, j'étais trop malin pour faire cela. Au contraire, je choisis un petit cheval cosaque, le plus hérissé que je pus trouver, et je l'enfourchai avec autant d'assurance que s'il eût appartenu à mon grand-père. Il avait un grand sac à butin jeté en travers sur la selle. Je le mis sur le dos de Violette, et j'emmenai celle-ci par la bride avec moi. Je voudrais que vous eussiez pu me voir. J'avais l'air d'un vrai cosaque revenant du butin. La ville était pleine de Prussiens ; ils me regardaient passer et devaient se dire : « Voilà un de ces démons de cosaques ; en voilà qui se chargent de piller ! »

Un ou deux officiers m'adressèrent la parole avec un air d'autorité, mais je me contentai de secouer la tête en souriant, et je leur servis de nouveau ma phrase russe : « S'il fait beau, venez me trouver sous le chêne ; s'il pleut, venez dans l'écurie. » Ils haussèrent les épaules, et ne pouvant tirer autre chose de moi, ils me laissèrent passer. J'arrivai aux portes de la ville. Là je vis deux lanciers placés en vedette sous la porte, avec leurs flammes noires et blanches, et je savais que ceux-là une fois franchis, je serais de nouveau en sûreté. Je mis mon petit cheval cosaque au trot, pendant que Violette frottait son nez contre mon genou, se demandant probablement quelle faute elle avait bien pu commettre pour se voir préférer cet amas de poils qui avait plutôt l'air d'un paillasson retourné que d'un honnête cheval d'officier. Je n'étais pas arrivé à plus de deux cents pas des deux uhlans, quand tout à coup j'aperçus un cosaque, un vrai celui-là, qui galopait sur la route à ma rencontre.

Ah ! mes amis, qui lisez ceci, si vous avez un peu de cœur, vous ne pourrez pas vous empêcher d'éprouver pour moi un sen-

timent de sympathie. Avoir traversé tant d'épreuves et me voir exposé à un nouveau danger qui pouvait tout perdre! J'avoue

Il me frappa sur l'épaule en me montrant les corps de nos hussards.

qu'un instant je fus découragé. Mais je me ressaisis : je n'étais pas encore battu. Je déboutonnai ma capote afin de pouvoir saisir la lettre, car j'étais résolu, quand tout serait perdu, à l'avaler et à

mourir l'épée à la main. Je m'assurai que mon sabre jouait bien dans le fourreau, et je continuai à me diriger au trot vers les vedettes. Elles firent semblant de vouloir m'arrêter, mais je leur montrai du doigt l'autre cosaque qui était à deux cents mètres, et comprenant que je voulais aller seulement à sa rencontre, les deux uhlans me saluèrent et me laissèrent passer.

J'enfonçai mes éperons dans les flancs de ma monture, car je pensais pouvoir me défaire du cosaque sans trop de difficultés, pourvu que je fusse assez loin des uhlans. C'était un officier, avec un galon d'or à son bonnet, tout comme moi. Quand il m'aperçut, il mit son cheval au trot, ce qui me permit de mettre une bonne distance entre les vedettes et moi. J'arrivai sur lui, et je pus voir son étonnement se changer en soupçon lorsqu'il vit mon équipement. Je ne sais ce qu'il y trouva d'anormal, mais évidemment il remarqua quelque chose qui n'était pas régulier. Il me cria quelques mots, et comme je ne répondais pas, il tira son sabre. Je fus content au fond, car j'ai toujours mieux aimé me battre loyalement que de tuer un ennemi sans méfiance. Je me jetai sur lui, le sabre haut, et parant le coup qu'il me portait, j'enfonçai mon arme juste sous le troisième bouton de sa capote. Il tomba aussitôt et faillit m'entraîner avec lui avant que j'eusse pu me dégager. Je ne m'attardai pas à voir s'il était mort ; je plantai là mon cheval cosaque, je sautai sur Violette et je partis au galop, après avoir envoyé du bout des doigts un salut aux deux uhlans, qui arrivaient après moi en criant. Mais Violette, reposée, était aussi alerte qu'à notre départ de Reims. Je pris la première route de traverse à l'ouest, puis la première au sud pour quitter plus vite le pays occupé par l'ennemi. Je continuai à galoper, chaque pas m'éloignant de l'ennemi et me rapprochant de nos amis. Enfin, je regardai derrière moi, et ne voyant personne à ma poursuite, je compris que j'étais au bout de mes épreuves.

Et je me sentis heureux et fier, en pensant que j'avais accompli à la lettre la mission de l'Empereur. Que pourrait-il bien me dire pour rendre justice à la façon incroyable dont j'avais surmonté tous les dangers. Il m'avait donné l'ordre de passer par Sermoise, Soissons et Senlis, ne se doutant guère, je suis sûr, que ces trois places étaient occupées par l'ennemi, et j'avais réussi à passer avec ma dépêche. Hussards, dragons, uhlans, cosaques, fantassins, j'avais eu affaire à tous et je m'en étais tiré sans une égratignure.

J'atteignis Dammartin, où j'aperçus nos premiers postes avancés. Il y avait dans un champ une petite troupe de dragons que je reconnus facilement pour des Français. Je me dirigeai de leur côté pour leur demander si la route était libre jusqu'à Paris, et tout en trottant, je me sentis si heureux de revoir des amis, que je ne pus m'empêcher d'agiter mon sabre en l'air. Un jeune officier se détacha du groupe en brandissant aussi son sabre, et cela me réchauffa le cœur de le voir galoper à ma rencontre avec cette ardeur et cet enthousiasme. Je fis caracoler Violette, et comme nous arrivions à la hauteur l'un de l'autre, je me mis à agiter mon sabre plus joyeusement que jamais, mais vous aurez peine à vous imaginer ce que je ressentis quand tout d'un coup, il me porta un coup de sabre qui certainement m'aurait coupé la tête si je n'avais baissé le nez vivement jusque sur la crinière de Violette. J'entendis la lame siffler au-dessus de ma tête comme un vent d'est. C'était la faute de mon maudit uniforme, que j'avais oublié, dans ma joie, et ce jeune dragon s'était imaginé que j'étais quelque champion russe venant défier la cavalerie française. Ma parole, il resta tout penaud, quand il vit qu'il avait failli tuer le célèbre colonel Gérard.

La route était libre, et vers trois heures j'étais à Saint-Denis. De là à Paris, je mis deux longues heures, car la route était encombrée par les fourgons de l'intendance et l'artillerie du corps de réserve qui allaient rejoindre Marmont et Mortier au nord.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la sensation que causa mon entrée à Paris, dans mon costume de cosaque. Je crois que la foule qui courait et se bousculait, s'étendait bien à un kilomètre devant et derrière moi. L'histoire avait été répandue par les dragons (j'en avais pris deux avec moi comme escorte), et tout le monde connaissait mes aventures et la façon dont je m'étais procuré mon uniforme. Ce fut un vrai triomphe. Les hommes m'acclamaient, les femmes agitaient leurs mouchoirs et m'envoyaient des baisers.

Je suis loin d'être un homme présomptueux, mais en cette occasion, j'avoue que je ne pus m'empêcher de montrer combien j'étais touché de cette réception. L'habit du cosaque était un peu vaste pour moi, mais je bombais la poitrine et je l'emplissais entièrement. Et ma petite Violette allait, la tête haute, piaffant et remuant la queue comme pour dire : « C'est nous qui avons fait tout cela ; on peut nous confier des missions à nous ! » Quand

je mis pied à terre devant les Tuileries et que je l'embrassai sur les naseaux, un immense cri d'applaudissement s'éleva, comme à la lecture d'un bulletin de victoire de la Grande-Armée.

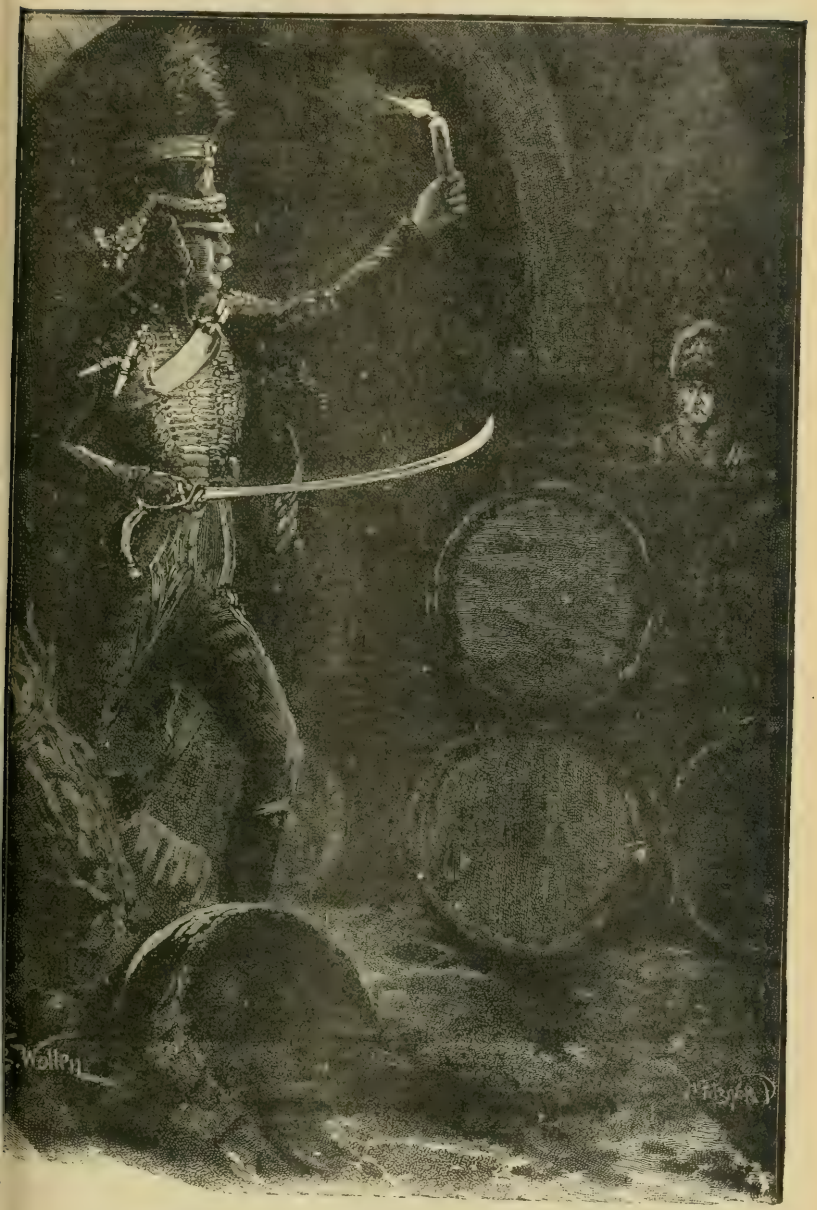
Ma tenue n'était guère convenable pour rendre visite à un roi; mais après tout, quand on a une belle tournure martiale comme moi, on peut passer là-dessus. Je fus introduit sur-le-champ près

Ce fut un vrai triomphe.

de Joseph que j'avais déjà vu en Espagne. C'était toujours le même garçon aussi gros, aussi calme, aussi aimable que jamais. Talleyrand était avec lui; peut-être devrais-je lui donner son titre de prince de Bénévent, mais j'avoue que je préfère les anciens noms. Il lut ma dépêche, que Joseph Bonaparte lui tendit, puis il se mit à me regarder de ses petits yeux clignotants :

— Vous étiez seul chargé de cette mission? me demanda-t-il.

— Nous étions deux, Monsieur, le major Charpentier, des grenadiers à cheval, et moi.



Sors de là, brigand, lui criai-je! (CHAP. I).

— Il n'est pas encore arrivé, dit le roi d'Espagne.

— Si vous aviez vu les jambes de son cheval, Sire, répondis-je, vous n'en seriez pas surpris.

— Il peut y avoir d'autres raisons, dit Talleyrand, avec ce singulier sourire qui lui est particulier.

Bref, ils me dirent un ou deux mots de compliment, mais je trouvai qu'ils auraient pu en ajouter plus long, sans en avoir dit encore assez. Je saluai et me retirai, enchanté de sortir de là, car autant j'aime les camps, autant je déteste les Cours. Je m'en fus trouver mon vieil ami Chaubert, dans la rue Miromesnil, et j'endossai son uniforme de hussards qui m'allait très bien. Nous soupâmes ensemble, à son logement, en compagnie de Lisette, et j'oubliai avec eux tous les dangers que j'avais courus. Le matin, je retrouvai Violette prête à faire encore ses vingt lieues. C'était mon intention de retourner immédiatement au quartier général de l'Empereur, car vous pensez bien que j'étais impatient d'entendre ses éloges et de recevoir ma récompense.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'effectuai mon retour par une route sûre, car j'en avais assez des uhlans et des cosaques. Je passai par Meaux et Château-Thierry, et le soir, j'arrivai à Reims, où était encore Napoléon. Les corps de nos soldats et ceux des Russes de Saint-Prest avaient été enterrés, et je pus voir aussi le changement qui s'était opéré dans le camp. Les soldats paraissaient mieux soignés ; la cavalerie avait reçu des chevaux frais ; tout était dans un ordre parfait. C'est étonnant ce que peut faire un bon général en deux jours.

Quand j'arrivai au quartier général, je fus conduit tout de suite à l'appartement de l'Empereur. Il était en train de prendre son café sur le coin d'une table sur laquelle était déployée une grande carte qu'il annotait. Berthier et Macdonald étaient penchés chacun par-dessus une de ses épaules, et il parlait si vite que je suis sûr qu'ils ne devaient pas comprendre la moitié de ce qu'il disait. Mais quand il me vit, debout près de la porte, il laissa tomber sa plume sur la carte, et se leva d'un bond avec un regard qui me glaça.

— Du diable! qu'est-ce que vous faites ici? cria-t-il d'une voix aigre.

Quand il était en colère, il avait une voix comme un paon.

— J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que j'ai remis sa dépêche au roi d'Espagne, dis-je.

— Quoi? hurla-t-il.

Et ses deux yeux me transpercèrent comme des baïonnettes. Oh! ces yeux terribles, passant du gris au bleu, comme de l'acier au soleil; je les revois encore dans mes mauvais rêves.

Qu'est devenu Charpentier? demanda-t-il en se tournant vers les deux généraux.

— Il a été pris, dit Macdonald.

— Par qui?

— Par les Russes.

— Par les cosaques.

— Il s'est fait prendre par un cosaque.

— Il s'est rendu?

— Sans résistance.

— C'est un officier intelligent. Vous lui ferez donner la croix d'honneur.

Quand j'entendis cela, je fus obligé de me frotter les yeux, pour bien m'assurer que j'étais éveillé.

— Quant à vous, cria l'Empereur en faisant un pas vers moi comme s'il eût voulu me frapper, cervelle de lièvre que vous êtes, pourquoi croyez-vous donc que je vous ai confié cette mission? Est-ce que vous vous imaginez que j'irais confier un message important à un idiot comme vous? et à travers un pays dont tous les villages sont occupés par l'ennemi? Comment vous avez réussi à passer, je me le demande. Mais si votre camarade avait eu aussi peu d'intelligence que vous, mon plan de campagne était perdu. Vous n'avez pas vu, *Coglione*, que cette dépêche contenait des nouvelles fausses, et n'avait pour but que de tromper l'ennemi, pendant que je mettrais à exécution un plan entièrement différent?

En entendant ces paroles cruelles, et lorsque je vis cette figure pâle et furieuse fixée sur moi, je fus obligé d'empoigner le dossier d'une chaise, car je sentais le cœur me manquer et mes jambes flageoler sous moi. Mais je repris courage, en me disant que j'étais un soldat plein d'honneur et que j'avais passé ma vie à me battre pour cet homme et pour mon cher pays.

— Sire, dis-je — et les larmes me roulaient sur les joues comme je parlais — avec un homme comme moi il vaut mieux parler franchement. Si j'avais su que vous vouliez que votre lettre tombât entre les mains de l'ennemi, je m'y serais pris en conséquence. Mais je croyais le contraire, et j'étais préparé à sacrifier ma vie pour cela. Je ne crois pas, Sire, qu'aucun homme au monde

ait surmonté autant de dangers et d'épreuves que je l'ai fait pour exécuter fidèlement ce que je croyais être vos ordres.

En disant ces derniers mots, j'essuyai les larmes de mes yeux et je lui fis le récit de tout ce qui m'était arrivé ; je lui racontai mon passage à travers Soissons, ma rencontre avec les dragons, mon aventure à Senlis avec le comte Boutkine, mon déguisement, mon combat avec l'officier de cosaques, ma fuite et comment au dernier moment j'avais failli être tué par un dragon français. L'Empereur, Berthier et Macdonald écoutaient avec le plus grand étonnement peint sur leur figure. Quand j'eus fini, l'Empereur s'avança vers moi et me pinça l'oreille.

— Là! là! dit-il, oubliez ce que je vous ai dit. J'aurais dû avoir plus de confiance en vous. Vous pouvez partir.

Je me dirigeai vers la porte et j'allais sortir quand, d'un geste l'Empereur m'arrêta.

— Vous ferez donner la croix d'honneur au colonel Gérard, dit-il en se tournant vers le duc de Tarente; s'il a la cervelle la plus épaisse, il a aussi le cœur le plus solide de toute mon armée.

II

COMMENT LE COLONEL TINT LE ROI ENTRE SES MAINS

Je crois, mes amis, que la dernière fois, je vous ai raconté comment je reçus, sur l'ordre de l'Empereur, la croix de la Légion d'honneur, que j'avais, si je puis le dire, depuis si longtemps méritée. Vous pouvez voir le ruban ici, à la boutonnière de ma redingote, mais la croix elle-même, je la garde chez moi dans un écrin en cuir, et je ne la sors jamais, à moins qu'un de nos généraux de ce temps, ou quelque étranger de distinction, se trouvant à passer dans notre petite ville, ne profite de l'occasion pour présenter ses respects au célèbre colonel Gérard. Alors je la mets sur ma poitrine, et je donne à ma moustache ce vieux tour de Marengo qui me met une pointe grise dans chacun des yeux.

Et pourtant malgré cela, je crains bien, mes amis, que vous ne puissiez vous faire une idée exacte de l'homme que j'ai été. Je ne suis plus maintenant qu'un bourgeois — avec un certain air et certaines manières, j'en conviens — mais malgré tout un simple

bourgeois. Si vous m'aviez vu debout sur le seuil de la porte de l'auberge à Alamo, le 1er juillet 1810, vous vous seriez fait une idée de ce que peut être un hussard.

Il y avait un mois que j'étais là dans ce maudit village, à cause d'un coup de lance que j'avais reçu dans la cheville et qui m'empêchait de poser le pied à terre. Nous avions d'abord été trois : le vieux Bouvet, des hussards de Bercheny, Jacques Régnier, des cuirassiers, et un drôle de petit capitaine de voltigeurs dont j'ai oublié le nom ; mais ils furent bientôt sur pied et s'empressèrent de regagner leurs régiments, pendant que moi, je restai là à me ronger les ongles et à m'arracher les cheveux, et aussi, je dois l'avouer, à pleurer en pensant à mes hussards de Conflans et à la déplorable condition dans laquelle ils devaient se trouver, privés qu'ils étaient de leur colonel. J'étais le plus jeune colonel de l'armée, et mon régiment c'était ma famille ; cela me fendait le cœur de les savoir ainsi abandonnés. Il est vrai que Villaret, mon plus ancien major, était un excellent soldat, mais, vous savez, même parmi les meilleurs il y a des degrés dans le mérite. Ah ! cet heureux jour de juillet dont je vous parle, où je pus pour la première fois aller en boitant jusqu'à la porte et rester là debout dans ce beau soleil d'Espagne. La veille, j'avais eu des nouvelles de mon régiment. Il était à Pastores, de l'autre côté de la montagne, en face des Anglais à moins de quarante milles de moi par la route. Mais, comment le rejoindre ? Le même coup de lance qui m'avait traversé la cheville avait tué mon cheval. Je pris conseil de Gomez, l'aubergiste, et d'un vieux prêtre qui avait couché cette nuit-là à l'auberge, mais ils ne purent que m'assurer qu'il ne restait même plus un poulain dans le pays. L'aubergiste ne voulut pas m'entendre parler de traverser la montagne sans escorte, disant que El Chuchillo, le chef de guérilla espagnole était de ce côté avec sa bande, et que c'était la mort dans les tortures quand on tombait entre ses mains. Le vieux prêtre, cependant, remarqua qu'il ne croyait pas que cela pût arrêter un hussard français, et cette remarque aurait suffi à triompher de mon indécision, si j'en avais eu.

Mais où trouver un cheval ? J'étais là debout dans l'encadrement de la porte, réfléchissant et formant des plans, quand j'entendis le galop d'un cheval, et, levant les yeux, je vis venir vers nous un homme avec une grande barbe et un manteau roulé en bandoulière à la manière des soldats. Il montait un grand cheval

noir, avec une tache blanche sur la jambe droite de devant.

— Hé! camarade, lui criai-je, comme il s'arrêtait devant l'auberge.

— Hé ! répondit-il.

— Je suis le colonel Gérard, des hussards, lui dis-je. Je suis ici, blessé, depuis un mois, — et je suis prêt à rejoindre mon régiment à Pastores.

— Je suis M. Vidal, du service de l'intendance, et je me rends moi-même à Pastores. Je serai très heureux de votre compagnie, colonel, car on me dit que la montagne est loin d'être sûre.

— Hélas ! lui dis-je, je n'ai pas de cheval. Mais si vous voulez me vendre le vôtre, je vous promets de vous envoyer une escorte de hussards.

Il ne voulut pas entendre parler de cela, et ce fut en vain que le patron de l'auberge lui raconta les plus terribles histoires sur les cruautés de El Chuchillo, et que je lui parlai de ses devoirs envers l'armée et le pays. Il ne voulut même pas discuter, et demanda à haute voix un verre de vin. Je l'invitai astucieusement à mettre pied à terre et à trinquer avec moi, mais il dut voir quelque chose sur ma figure, car il secoua la tête; puis comme je m'approchais de lui, avec l'intention de le saisir par la jambe, il enfonça ses talons dans les flancs de son cheval, et partit au galop en soulevant un nuage de poussière.

En vérité, il y avait de quoi rendre un homme fou, de voir galoper cet homme si gaiement pour aller retrouver ses caisses de riz et ses tonneaux d'eau-de-vie, et de rester là à penser à mes cinq cents beaux hussards privés de leur chef. Je le suivais des yeux, l'esprit rempli d'amères pensées, quand je me sentis frapper sur l'épaule. C'était le petit prêtre dont je vous ai parlé.

— Je puis vous tirer de là, me dit-il. Je vais moi-même vers le sud.

Je lui jetai mes bras autour du cou, mais ma cheville tourna au même moment, et nous roulâmes ensemble par terre.

— Faites-moi gagner Pastores, lui dis-je, et je vous donnerai un rosaire avec des grains en or.

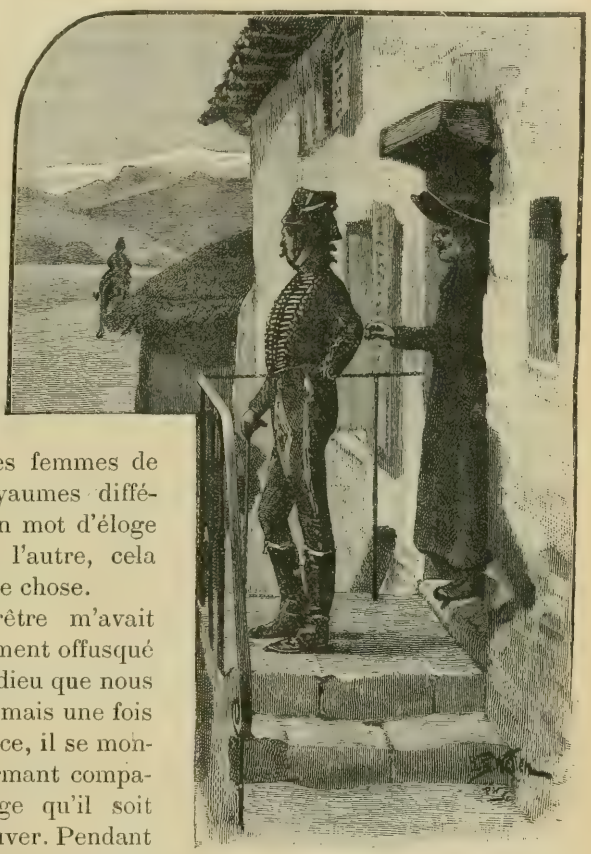
J'en avais pris un au couvent de Spiritu-Santo. Cela montre qu'il faut prendre tout ce que l'on peut, quand on est en campagne, et comment les moindres choses peuvent trouver leur utilité.

— Je vous prends avec moi, me dit-il en excellent français, non pas dans l'espoir d'une récompense, mais c'est dans mon caractère de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre service à mon semblable, et c'est pour cela qu'on m'aime tant, partout où je vais.

Qu'est-ce que vous faites ici? cria-t-il d'une voix aigre.

Il m'emmena avec lui, dans le village, à une vieille masure où nous trouvâmes une sorte de diligence en ruines, telle qu'on en voyait au commencement de ce siècle, faisant le service entre quelques villages perdus. Il y avait là aussi trois vieilles mules, dont pas une n'eût été capable de porter un homme, mais ensemble elles pouvaient traîner la diligence. La vue de leurs côtes saillantes et de leurs jambes couvertes d'éparvins me fit plus de plaisir que les deux cents chevaux de chasse de l'Empereur, que j'avais vus dans les écuries de Fontainebleau. En moins de dix minutes, leur propriétaire les attela à la voiture, un peu à contre-cœur cependant, car il avait une peur mortelle de ce terrible Chuchillo. Ce ne fut que par la promesse de richesses en ce monde, et par la menace de la damnation dans l'autre, que nous arrivâmes à lui faire prendre place sur le siège et à tenir les

guides entre ses mains. Il se montra alors si pressé de partir, de crainte de se trouver dans les défilés à la nuit, qu'il me donna à peine le temps de prendre congé de la fille de l'aubergiste et de lui renouveler mes serments. Je ne me rappelle plus son nom, mais nous pleurâmes en nous séparant, et je me souviens que c'était une fort jolie femme. Vous comprenez, mes amis, quand un homme comme moi, qui a combattu les hommes et embrassé les femmes de quatorze royaumes différents, donne un mot d'éloge à l'une ou à l'autre, cela signifie quelque chose.



Je le suivais des yeux.

Le petit prêtre m'avait semblé légèrement offusqué des baisers d'adieu que nous échangeâmes; mais une fois dans la diligence, il se montra le plus charmant compagnon de voyage qu'il soit possible de trouver. Pendant toute la route il m'amusa avec des histoires de sa petite paroisse située quelque part dans la montagne, et à mon tour je lui racontai des histoires de camps; mais, ma foi, il me fallait choisir mes mots, car, quand j'employais une expression un peu risquée, il s'agitait sur son siège, et sa figure me montrait la peine que je lui avais causée. Naturellement ce n'est pas le fait d'un gentleman d'user d'expressions trop raides devant un homme de

religion; mais avec toutes les précautions du monde, il peut quelquefois vous échapper des paroles, qui ne sont pas toujours... Vous comprenez.

Il venait du nord de l'Espagne, à ce qu'il me dit, et s'en allait voir sa mère qui habitait un village de l'Estramadure. En l'entendant parler de sa petite maison à la campagne, de la joie de sa mère à le revoir, ma pensée se reporta sur ma mère à moi, et les larmes me vinrent aux yeux. Il me montra les petits cadeaux qu'il lui portait, et ses manières étaient si naïves et empreintes d'une si douce bonhomie, que je ne pus m'empêcher de penser que, comme il le disait, on devait l'aimer partout où il allait. Il examina mon uniforme avec la curiosité d'un enfant, admirant le plumet de mon shako, et passant les doigts dans la fourrure qui garnissait ma pelisse. Il tira mon sabre aussi, et lorsque je lui dis combien d'hommes j'avais abattu avec, que je lui montrai la brèche qu'y avait faite l'omoplate de l'aide de camp de l'Empereur de Russie, il frissonna et mit l'arme sous le coussin de cuir, déclarant que sa vue lui faisait mal.

Pendant que nous causions ainsi, la voiture avait marché, cahin caha, craquant et grinçant, et lorsque nous atteignîmes le pied de la montagne, nous pûmes entendre le grondement du canon dans le lointain, sur notre droite. C'était l'artillerie de Masséna qui assiégeait Ciudad Rodrigo. Mon plus grand désir aurait été d'aller droit à lui, car si, comme on l'a dit, il avait du sang juif dans les veines, il était bien le meilleur juif qui ait vécu depuis Josué.

Quand on le voyait sur un champ de bataille avec son nez en bec d'aigle et ses yeux noirs, on pouvait se dire que ça allait chauffer.

Cependant un siège n'a rien de bien intéressant, c'est sur tout une question de pelles et de pioches, et il y avait mieux à faire pour moi avec mes hussards en face des Anglais. A chaque lieue que nous faisions, mon cœur s'allégeait et je me mis à chanter comme un jeune sous-lieutenant qui vient de sortir de Saint-Cyr, en pensant que j'allais retrouver mes beaux chevaux et mes braves hussards.

Lorsque nous pénétrâmes dans la montagne, la route devint plus mauvaise, et le site plus sauvage. Nous avions rencontré au début quelques muletiers, mais maintenant tout le pays semblait désert, ce qui n'avait rien d'étonnant, quand on

pense que Français, Anglais et guérillas avaient occupé le pays tour à tour. Il était si nu et si désolé, avec des amoncellements de rochers se succédant les uns aux autres, que je cessai de regarder et je m'enfonçai silencieux dans mon coin, en songeant à ceci, à cela, aux femmes que j'avais aimées, aux chevaux que j'avais montés.

Je fus tiré de mes rêveries par les efforts que faisait mon compagnon pour percer un trou avec un poinçon dans la courroie de sa gourde. Comme il s'y prenait gauchement, la courroie lui échappa et la gourde tomba à mes pieds; je me baissai pour la relever, mais, à ce moment, le petit prêtre me sauta sur les épaules et m'enfonça son poinçon dans l'œil.

Vous savez tous, mes amis, que je suis homme à faire face à tous les dangers. Quand on a fait la guerre depuis l'affaire de Zurich jusqu'à cette fatale journée de Waterloo, quand on a mérité la croix d'honneur (que je garde chez moi dans un écrin en cuir), on peut se permettre d'avouer qu'on a eu peur. Cela pourra consoler quelques-uns d'entre vous, quand leurs nerfs leur joueront des tours, de penser que vous m'avez entendu dire à moi, le colonel Gérard, que j'ai eu peur. Outre ma frayeur à cette horrible attaque, et la douleur que me causait ma blessure, il me vint un sentiment de dégoût comparable à celui que vous pourriez ressentir en sentant le dard d'un scorpion s'enfoncer dans une partie de votre corps.

Je saisis le misérable de mes deux mains, et le jetant sur le plancher de la diligence, je tombai dessus à coups de pied avec mes grosses bottes. Il avait tiré un pistolet de sa soutane, mais d'un coup de pied je le lui fis tomber de la main, et je me jetai à genoux sur sa poitrine. Alors, pour la première fois, il se mit à pousser des cris perçants, pendant que, à moitié aveuglé, je cherchais de la main mon sabre qu'il avait caché avec tant d'astuce. Je venais justement de mettre la main dessus, et j'essuyais le sang qui me coulait sur la figure pour diriger la pointe de mon sabre et transpercer cette canaille, quand la diligence versa tout d'un coup sur le côté, et le choc me fit sauter l'arme de la main.

Avant que je fusse revenu à moi, la portière s'ouvrit, et je me sentis saisi, tiré dehors par les talons, et traîné sur les cailloux pointus de la route; ma pelisse s'était rabattue par-dessus ma tête et sur un de mes yeux, et ce fut de mon œil

blessé que je me vis entouré d'une trentaine de brigands. Ce ne fut qu'à ce moment que je compris que ma vue n'était pas perdue.

Regardez ici la cicatrice ; vous voyez que la lame du poinçon avait passé entre l'orbite et la prunelle. L'intention du misérable était évidemment de me l'enfoncer dans la cervelle, et de fait, la pointe avait atteint la paroi de l'os du crâne; aussi, des dix-sept blessures que j'ai reçues, c'est certainement celle-là qui m'a fait souffrir le plus.

Ils me tirèrent hors de la voiture, ces fils de chiens, avec des jurons et des cris de colère, en me bourrant de coups de pied et de coups de poing.

Enfin, voyant que ma tête était couverte de sang et que je ne bougeais plus, ils crurent que j'étais évanoui, tandis que je gravais chacune de leurs vilaines faces dans ma mémoire, pour les faire pendre un jour si jamais la chance se présentait. C'était une bande de coquins à figures hâlées, avec des mouchoirs jaunes sur la tête, et de grandes ceintures rouges, garnies de pistolets et de poignards, autour du corps. Ils avaient roulé deux énormes pierres sur la route, à un tournant brusque, et c'est ce qui avait fait verser la voiture. Quant au misérable qui avait si bien joué le rôle de prêtre, il savait naturellement où était l'embuscade, et avait voulu empêcher toute résistance de ma part avant d'y arriver.

Je ne peux pas vous dire leurs cris de rage, lorsqu'ils le tirèrent de la voiture, et qu'ils virent dans quel état je l'avais mis. S'il n'avait pas eu tout ce qu'il méritait, il avait au moins un souvenir de sa rencontre avec Etienne Gérard, car ses jambes ballottaient inertes, et quoique la partie supérieure de son corps fût convulsée de colère et de rage, il retomba accroupi sur ses jambes quand ils essayèrent de le mettre debout. Mais ses deux petits yeux noirs qui m'avaient paru si doux et si innocents dans la diligence, me lançaient des éclairs, et il ne cessait de cracher de mon côté.

Quand ces coquins me remirent sur pied, d'une bourrade, e que je me vis emmené dans un sentier de la montagne, j compris que le moment n'était pas loin où j'aurais besoin d tout mon courage et de toutes les ressources de mon esprit Quant à mon ennemi, deux hommes le portaient sur leur épaules derrière moi, et je pouvais l'entendre me siffler ses in

jures, tantôt dans une oreille, tantôt dans l'autre, comme nous gravissions le sentier tournant.

Je suppose que la montée dura bien une heure, car, avec ma cheville blessée, la douleur que je ressentais à mon œil et la crainte que cette blessure ne me défigurât, je n'ai jamais fait de voyage qui m'ait été moins agréable. Je n'ai jamais aimé beaucoup les ascensions — l'habitude d'aller toujours à cheval, vous comprenez — mais c'est étonnant ce qu'un homme peut faire, même avec une cheville brisée, quand il a un brigand couleur de cuivre de chaque côté de lui, et une lame de couteau de neuf pouces menaçant sa poitrine.

Nous arrivâmes enfin à un endroit où le sentier contournait une crête de montagne, et nous descendîmes de l'autre côté, à travers un bois de pins, dans une vallée qui s'étendait vers le sud. Je ne doute pas qu'en temps de paix, ces brigands ne fussent tous des contrebandiers, et que ce ne fût là un des sentiers secrets par lesquels ils passaient la frontière portugaise. Il y avait beaucoup de sentiers à mules, et je fus surpris à un moment, de voir des traces de sabots de cheval à un endroit où un filet d'eau avait amolli le sol. J'eus l'explication de ceci, quand, en atteignant un endroit découvert dans le bois de pins, je vis l'animal lui-même attaché à un arbre. Je l'eus à peine aperçu, que je reconnus le grand cheval noir, avec sa tache blanche sur la jambe droite de devant. C'était le cheval même que j'avais voulu prendre le matin.

CONAN-DOYLE.

(Traduction de Geo. ADAM.)

(A suivre.)

TEMPLE D'AMOUR[1]

(*Suite et fin.*)

XIX

Auray est la terre des vieilles croyances. La Gaule d'avant l'histoire y laissa ses menhirs; la Bretagne fervente y a sa basilique; la légitimité vaincue, son ossuaire.

La nature y présente par successions brusques des aspects riants ou sauvages.

Tel coin de vallée comme Tréauray semble une réduction savante de site alpestre. Une eau de rêve s'argente en cascatelles entre des échelonnements d'arbustes et de graminées. Tout auprès, les longs espaces de genêts que ferment des bois de pins évoquent des sévérités d'horizons landais. Mais de partout se dégage une même sensation d'étrange grandeur. Est-ce la pureté du ciel ? Est-ce la foi de tant de morts dont l'atmosphère même s'est imprégnée qui exalte l'imagination et rehausse à ce point la simplicité du paysage ? A chaque pas le voyageur surpris s'enthousiasme ou se déconcerte. Au sud, les alignements de Carnac demeurent une énigme à l'archéologue. Au nord, voici une vaste pelouse plantée de sapins : elle précède un monument de style grec... Champ des Martyrs, Chapelle expiatoire... « *Hic cecideruut. — Memoria æterna erit justi.* » Des femmes en coiffe se prosternent. Ici, Hoche, pacificateur, fit fusiller neuf cent cinquante-deux loyaux Français, pris à Quiberon, qui se battaient contre la France. Leurs ossements sont déposés dans un second mausolée, à l'ancienne Chartreuse : les religieuses qui les gardent

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 29 Janvier.

murmurent dévotement comme devant un tabernacle. A Aurayville, toute une rue date du xve siècle : elle est propre, très vivante et baptisée rue Neuve.

A Sainte-Anne, — non loin de la basilique dont la nef rutile d'ex-voto militaires : épées, épaulettes, croix d'honneur, — en un enclos si bas de murs qu'il se confond presque avec la voie publique, le touriste aperçoit, sur un gros bloc de pierre, un roi de bronze agenouillé. Ce fut un Bourbon, le dernier de sa branche ; il ne régna que dans des cœurs. Cependant il figure ici avec la couronne et le manteau fleurdelisé, dans l'attirail du sacre. Jeanne d'Arc et Duguesclin, sainte Geneviève et Bayard veillent en pied aux marches de son socle. Sommes-nous en France ?... En quel siècle ?... Le bronze semble fraîchement fondu ; la pierre est blanche. Blanches aussi, les granges et maisons d'alentour. Par l'ouverture des portes hospitalières, l'aisance, un presque confort rustique apparaissent partout. L'or du pèlerin, la vertu de l'habitant ont créé ce bien-être. Des locomotives, derrière les arbres, halètent et roulent. Un camelot annonce les journaux de Paris. C'est bien la France, et au jour qu'indique le calendrier. Les gens qui circulent se différencient peu, pour le costume ou l'allure, des types coudoyés ailleurs. Cependant le compatriote et le contemporain hésitent devant eux. Ce même on ne sait quoi qui flotte dans l'atmosphère poursuit encore l'observateur jusque dans l'expression des physionomies.

James Wamont, aussitôt là se dilata les poumons plus à l'aise. Ce fut un enveloppement de charme. Une communion s'établissait entre les lieux et lui. Ni royaliste ardent, ni catholique exalté, rien cependant ne l'étonnait dans cette ambiance. Une sorte de parenté lointaine, supérieure aux formules de foi, épanchait son âme dans l'âme même du sol. Chaque homme a ainsi, souvent très loin du toit natal, des coins de terre d'irrésistible prédilection où il lui semble que la nature participe de lui soudainement et lui fait respirer un peu de sa propre essence.

A Dinard parfois, on l'avait vu, l'œil bizarre, quitter la plage où tant de futilités affluaient. Il traversait la Rance par le vapeur de service, en promeneur bourgeois. Il s'enfonçait dans Saint-Malo. Les rues encaissées l'appelaient, celles où les maisons les plus hautes s'embastillaient dans leur vétusté. Il flânait avec une béatitude sous l'arche massive des voûtes, comme si, dans la fraîcheur des courants d'air, il eût humé les fortes délices du vieux

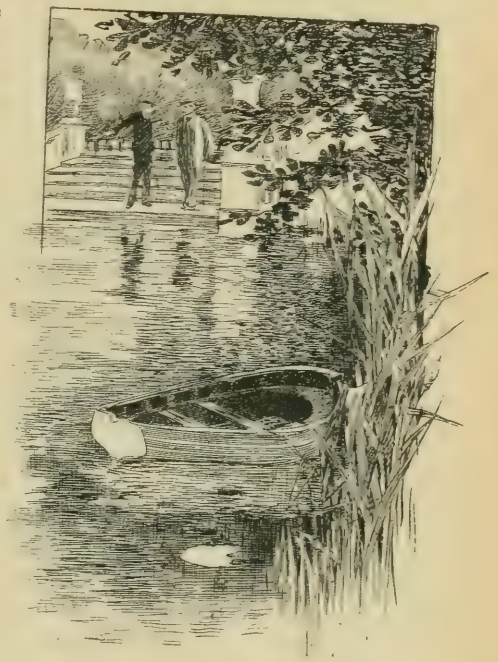
temps. Il souriait à la statue de Duguay-Trouin, connaissait par leur nom toutes les tours de l'enceinte. La race qui créa cette ville se rapprochait sans doute des Dunkerquois ses ancêtres ; et, par les venelles à corsaires, où une mince tranche de ciel bleu se découpait entre les murailles silencieuses, il s'était souvent senti tressaillir à d'imprécisables hantises.

Les rues encaissées l'appelaient.

A Auray, la perception fut nouvelle et pourtant presque équivalente. A chaque instant, pour une bouffée de brise qui passait ou pour un site brusquement apparu, il pressait le bras de son neveu. Toute sa figure s'égayait d'un rayonnement. « Sens-tu ?... Vois-tu ?... » et George d'un ton de mystère répondait : « Oui ! » car il songeait à Yvonne et qu'elle était née dans ce pays, chez le frère aîné du marquis. Courberive est, à vingt minutes d'Auray, sur la rivière du Loch, un manoir sans âge exact, agréablement restauré. Le lierre y fusionne les styles. Il unit, sous ses invasions ramues, les tourelles latérales, qui datent de Louis XV, au corps central de logis dont les pignons fleuronnés attestent le caractère renaissance. Il couvre encore la maçonnerie des remparts, devenus terrasses, plantés maintenant d'ifs ou de quinconces. Sous le château, par une pente très douce qui descend jusqu'à la rive, des jardins français gardent l'ordonnance du dernier siècle.

Celle qui les créa, la marquise d'Esparsac, née Aurore de Vouvant, mourut sous la guillotine, à Nantes, en Quatre-vingt-treize

Mais, par certains clairs de lune plus suggestifs, où le décor immobile prend l'animation des choses de rêve, il semble que son âme triste et coquette habite encore ces allées : on s'imaginerait très vite voir errer entre les ifs un mince fantôme poudré à blanc, dont la traîne Watteau balaierait les gazons. C'est encore un des caractères de ce pays que la facilité avec laquelle s'y évoque l'image du passé. Cette aïeule fut veuve très tôt et de façon tragique. Son époux, grand veneur devant l'Éternel, se noya dans le Loch un jour de canicule, comme il prenait son bain après la chasse. La belle Aurore ne voulut point être consolée ou plutôt elle absorba la suite de son veuvage dans un romanesque d'affliction. Elle fit construire, à la mode de l'époque, au bas du parc, sur la rive, près de l'endroit fatal, ce temple de l'Amour en marbre rose et blanc, que le colonel, à propos d'une scène de théâtre, vantait un soir à M. de Clessé.



Un canot est amarré au tronc d'un saule.

Il fut respecté par le vandalisme des révolutions et ubsiste presque intact. Aucune sporosité n'a souillé le porphyre les colonnettes.

On accède par quatre marches circulaires en griotte. Au centre e la rotonde, sur le piédestal cylindrique enguirlandé de oses d'albâtre, un archerot de Falconet pleure son carquois ans flèches. En arrière du monument, un labyrinthe d'allées se roise sous les charmilles. Devant, le lit du Loch, subitement argi, forme une boucle, façon d'estuaire où l'eau alourdie de flets — branchages et marbres — semble dormir. De là ce om : Courberive. Un canot peint en blanc est amarré au tronc

d'un saule : il sert au colonel pour la pêche. La rivière en cet endroit est profonde et poissonneuse.

— Il faut se méfier de cette nappe tranquille, disait le propriétaire à James Wamont, en le promenant le long de la berge. Elle a des courants cachés... Le corps de mon bisaïeul dut être emporté jusqu'à la mer... On ne le retrouva jamais...

Des saulaies touffues, masquant des pâturages, occupent la rive adverse.

On riait au château, on remuait, on était heureux.

Les sept chambres d'invités avaient leur hôte. Des éclats de voix sortaient de chaque fenêtre. Le marquis possédait d'excellents tirés et une écurie bien montée. William et lui préféraient le fusil : la jeunesse pratiquait les chevauchées journalières. Ces excursions s'effectuaient le plus ordinairement à quatre : Yvonne et Christiane, Clessé et George. Quelquefois Hélène se mêlait à la troupe et le docteur, bien que novice écuyer, la suivait. On se décida ainsi, une après-midi, de pousser à cheval par des sentes riveraines jusqu'à Locmariaquer. C'est à l'embouchure même du Loch, le canton des menhirs géants et des fabuleux dolmens. On partit six. Le ciel s'annonçait propice. Il y avait bien de mauvais symptômes dans la pesanteur de l'atmosphère : mais on ne présageait guère d'orage avant la nuit.

Clessé fermait la file. On venait de prendre un sentier de raccourci. L'exiguïté de la voie ne permettait pas à deux cavaliers d'y marcher de front sans se gêner. Peu à peu l'intervalle qui séparait Clessé des autres s'allongea. Le paysage était aride, d'une tristesse sévère, désolée : un sol presque plat dont les ondulations incertaines et nues ressemblaient à d'immenses tumul affaissés sous le poids des siècles. A tous les cent mètres, un menhir décapité ou gisant, abîmé par la foudre. Les arbustes, à l'entour, manquaient de sève; les fleurs s'étiolaient, comme s rien n'eût plus engraissé cette terre depuis que ses morts avaien vieilli. Au lointain, un océan illimité, recueilli et qu'on eût di sans vagues. Aux menhirs succédaient les dolmens énormes avec leur couvercle en pente, par où sans doute avait ruisselé l sang des sacrifices. Clessé subissait, comme James, la persuasio pénétrante des choses. A Courberive, à Auray, il s'était sen plus enthousiaste ou plus mâle. Ici, devant cette sécheresse glo rieuse, des appréhensions s'éveillaient. Du mégalithe en tronçon ou de la bruyère roussie, elles surgissaient par milliers, oppres

sives, l'étreignaient, lancinaient ses nerfs et son cerveau. Après l'holocauste sacré qu'il avait fait dans son cœur, par l'exigence d'un héroïsme peut-être fallacieux, l'avenir se révélait à lui tout à coup sous l'aspect d'un site pareil, religieux, mais stérilisé. Il rentra violemment deux larmes. Une soif inconnue lui brûlait les lèvres L'électricité d'orage répandue dans l'air s'amoncelait sur ses tempes. Les nuages se foncèrent. La mer, là-bas, prenait une teinte de plomb fondu, au dessous d'un ciel d'ardoise. Les chevaux, au pas, écumaient. Dans cette pesanteur d'après-midi sans soleil, il eut la perception vague des demi-jours du rez-de-chaussée où l'on s'aimait. Il eut peur de maudire à jamais sa solitude...

— A quoi penses-tu ?...

C'était Hélène... Elle avait ralenti pour l'attendre. Elle mit son cheval hors de la sente frayée afin de se maintenir sur la même ligne que lui. Une flamme noire, dévorante de passion, brûlait l'iris agrandi de ses yeux. Il semblait qu'ils eussent tout deviné, ces yeux, et qu'ils concentrassent leur fascination pour profiter de ce désarroi. Le visage n'avait plus que l'âge de cette prunelle éclatante et de ces dents jeunes, intactes, qui appelaient le baiser sous la lèvre charnue. Deux gros boutons de maréchal Niel, sa rose favorite, cueillis aux espaliers de Courberive, fleurissaient le corsage de l'amazone.

Clessé se sentit secoué des frissons de naguère. A cette question : « A quoi penses-tu ? » il répondit comme en songe :

— A nous deux !

Elle murmura à son tour, d'une voix toute étranglée de reconnaissance ou de prière :

— Bien-aimé !

Et, dans l'œil fixe, la flamme absorbante parut s'élargir encore.

Mais, à l'instant même où les deux regards s'apprêtaient à se fondre dans une communion d'extase, Clessé venait de lui soustraire le sien. Cette physionomie, un moment transfigurée par l'en dedans, était redevenue ce qu'elle la voyait depuis cinq mois, impénétrable sous son masque de volonté. Elle y guettait un sourire ; le sourire en effet souleva le coin de la moustache, mais n'était-ce pas plutôt un jeu du muscle facial qu'un sourire ? Rien ne s'y livrait à elle de ce qu'elle espérait y lire. L'homme regardait devant lui. La traverse à cet endroit se jetait dans une

chaussée bien entretenue. A la bifurcation, le groupe de tête avait fait halte. On se concertait. On touchait aux premières maisons de Locmariaquer. George, droit en selle, était tourné vers les retardataires, et Clessé aussitôt n'avait plus eu de regard que pour lui. Un autre frisson agitait son être, une autre appréhension que celle des lendemains de solitude... Il revit une matinée au bois de Boulogne... des cavaliers... des amazones... Christiane de Givrand, Philippe Gandemer, Guy... Mme de Goas!... et George découvrant tout l'horrible secret d'une famille dans la seule expression de deux visages! En face de ce bel éphèbe immobile, l'horreur refoula une dernière fois l'hésitante velléité d'amour.

Un roulement lointain, prolongé, vint des profondeurs du ciel ou de la mer.

— Nous n'avons plus le temps, fit le docteur, d'éviter l'orage aujourd'hui. Garons d'abord nos bêtes.

Mlle d'Esparsac indiqua une auberge dans les premières maisons. Deux minutes plus tard, les chevaux étaient en sûreté. On entreprit la visite des dolmens. Ils abondent dans le pourtour du village et sont pour la plupart de dimensions colossales. Le Mané-Lud, le Mané-Rutual sont réputés. Clessé montrait des airs d'empressement enjoué auprès de Christiane : il affichait une coquetterie subite à l'escorter de plus près. La jeune femme, dont une prévenance d'homme excitait toujours la verve, riait des deux fossettes troublantes de ses joues, à l'idée qu'on essuyerait en plein champ, à l'improviste, quelque averse diluvienne. Cela ne manqua pas. On eût dit que chacun promenait, ce jour-là, un besoin de témérité et de folie. La petite troupe s'était égrenée en trois couples, à cinquante pas d'écart l'un de l'autre, assiégée par ces nuées d'enfants qui, en Bretagne, harcèlent l'étranger.

Le tonnerre grossissait.

Un gamin s'arrêta devant une excavation aux parois de granit, surplombée d'un énorme bloc aplati. « La Table des Marchands! » annonçait-il de sa grêle voix de ritournelle à George et à Yvonne qui arrivaient en avant-garde. De lourdes gouttes de pluie bruirent sur la pierre, sur la terre desséchée, sur l'herbe calcinée, et, avant même qu'on pût se reconnaître, le nuage crevait en cataractes. Chacun courut vers l'abri le plus voisin. Vivement, Yvonne et George étaient descendus sous le dolmen. L'eau battait avec furie le monstrueux enfaîtement.

Dehors, la densité de l'ondée mettait un rideau sur le paysage. Des brouillards s'avançaient de l'Océan. Il faisait presque une nuit de caveau entre ces pierres druidiques. La lumière grise qu'elles recevaient de l'ouverture ou qui filtrait par l'interstice des supports rendait au granit fruste et séculaire son vrai caractère hiératique.

Le cicérone enfantin avait disparu. Les deux jeunes gens restèrent seuls sous le dolmen. Yvonne s'était adossée dans le couloir d'orifice, à l'une des immenses dalles debout qui soutenaient la table. Elle relevait d'une main la traîne de son amazone et, de l'autre, assurait autour d'un chapeau de feutre rond la tension de sa voilette blanche. Son profil de petite marquise prenait sous cette transparence de gaze soyeuse un charme exquis et déconcertant. George, accoudé à l'autre mur, en face d'elle, la contemplait avec obstination. Il la vit rougir; elle baissait les yeux.

Par la pente ravinée de l'entrée, l'eau que la terre supérieure n'avait pas eu le temps d'absorber dévalait en rigoles. Elle s'instillait aussi des fissures latérales. De ce sol durci de l'hypogée, si soudainement humecté, une odeur, âcre et douce à la fois, montait. George se recula d'une enjambée, car une saute de vent fouettait de pluie la paroi de son côté. Un éclair jeta sous la voûte une lueur instantanée, fantastique. En vraie fille d'Auray, Yvonne s'était signée. Le tonnerre gronda tout près : ce grondement eut dans la chambre de pierre une répercussion sourde, solennelle. Yvonne était devenue tout à coup presque aussi blanche que sa voilette. Elle se rappelait combien la foudre, en cette région, fut toujours attirée par les mégalithes. C'est elle qui fractura en quatre le Mener-Hl'roeck ; c'est elle qui fendit la Table du Mané-Lud et celle du Mané-Rutual...

En même temps une instinctive pudeur de vierge la maintenait au seuil mal abrité, comme si chaque pas en arrière vers ce retrait d'ombre l'eût rapprochée vers un autre danger. L'avalanche redoublait. George aperçut la pâleur de ce visage; il vit que ces deux petits pieds trempaient dans l'eau qui faisait flaques. Il revint à elle, prit une pause pour attendre que son propre cœur battît moins, puis doucement attira la jeune fille sous le dolmen.

— De grâce, ne restez pas là, mademoiselle !

Elle avait d'abord résisté à la pression des mains, n'obéit qu'à la voix, mais eut soin de dégager ses doigts tout de suite. Elle

suivit George jusqu'à la paroi terminale devant laquelle le sol demeurait sec, puis ensemble ils partirent de rire, pour se bien affirmer réciproquement que l'aventure ne comportait pas autre chose. Cependant elle se sentait de nouveau inquiète sous ces yeux si noirs, si étrangement brillants en la pénombre, et qui sans cesse, dans le rire même, poursuivaient les siens de leur flamme vive. Elle en éprouvait une certaine transe, dont elle se raisonnait intérieurement, une espèce de peur très particulière et pas trop terrible sans doute, puisque toute une partie de sa personne imaginative paraissait plutôt s'y complaire. M. George Wamont ne l'avait jamais jusqu'ici, même quand ils s'étaient déjà trouvés seul à seule, regardée de cette façon-là ; mais elle se souvint d'avoir remarqué plusieurs fois de semblables regards à Mme Wamont (le soir, par exemple, à Dinard, quand on était entre intimes sous la varangue de la villa Maurevoir et que M. de Clessé racontait, avec des tours de phrases plus colorés, des histoires de Paris).

Cela immédiatement la rassura. Elle constata même à cette occasion que la ressemblance entre George et sa mère ne se réduisait pas seulement aux lignes du visage, qu'elle s'étendait à toutes les expressions.

Elle désigna à George des inscriptions énigmatiques sur la face interne des pierres. L'âge les avait à demi effacées, les confondait presque avec le grain. Le jeune homme les examina de tout près, un moment, en silence. Puis il se retourna vers elle :

— Qu'est-ce qui fut écrit là ? Nul peut-être ne l'apprendra. Les caractères seraient-ils visibles à tous, on ne les déchiffrerait pas encore.

Il avait dit cela d'un ton de demi-tristesse, comme s'il se fût agi d'autre chose que de cette inscription mystérieuse.

L'eau d'orage, pénétrant à la fois par toutes les issues, commençait à gagner le contre-bas. Des méandres bruns se déroulaient, s'étalaient, puis finalement se mélangeaient en mares, noyant peu à peu l'ocre pâle du sol.

— On ne va plus savoir où mettre le pied !

Cette perspective complétait la gaieté d'Yvonne. Dans la demi-obscurité qu'envahissait ce flot boueux, son rire cascadait en sonorités claires, un rire un peu poltron tout de même encore, mais qui affectait la coquetterie d'une bravade. Elle reculait devant l'inondation, le buste incliné, ramenant dans ses deux mains les

plis de son amazone avec un manège de sautillements et d'exclamations.

Tout à coup de ce badinage jaillit un cri aigu.

Un éclair violent, aveuglant, avait fait blanche toute l'eau, blanche la pierre. Et, aussi subite que la lumière, une détonation !... ce fracas de tonnerre qui éclate auprès de vous et dont nul bruit connu ne peut donner la terrible équivalence ! On aurait cru que tout devait être pulvérisé, anéanti, et le dolmen lui-même arraché de sa base. Cependant chaque chose demeura en place. Les dalles géantes n'eurent qu'une courte trépidation.

Certainement, la foudre était tombée dans un voisinage presque immédiat. George, après la première secousse, se précipita vers sa compagne. Le cri d'effroi avait accompagné l'assourdissante explosion. Le corps de la jeune fille s'encastrait debout, inerte, dans un des angles du granit. Elle était si blême, si immobile, qu'il la crut morte de saisissement.

Il eut un sanglot :

— Yvonne !

Il la toucha de la main ; il sembla qu'elle s'effondrait à ce contact. Alors il la saisit vivement à la taille pour empêcher qu'elle ne s'affaissât dans le bourbier où déjà se maculait la traîne de son amazone. Affolé, il répéta :

— Yvonne ! Yvonne ! C'est moi... moi, George, qui vous aime !

Elle n'avait eu qu'un éblouissement, une commotion vive sans véritable défaillance. Sous cette étreinte et à cet appel, elle rouvrit les yeux et sentit sa tête sur l'épaule de George qui, pâle comme elle, mais la voyant revivre, souriait. Les perceptions ralenties par le saisissement revinrent toutes ensemble à son intelligence... Ce vacarme du tonnerre, cet appel : « Yvonne ! Yvonne !... » le contre-coup qu'elle en éprouva, l'étourdissaient presque autant que le premier choc. Mais déjà elle se retrouvait elle-même, dénouait brusquement l'étreinte.

— Sortons, monsieur, sortons vite !

Elle avait oublié l'averse... La pluie d'ailleurs diminuait. George eut un scrupule ou un accroissement d'audace. Il murmura :

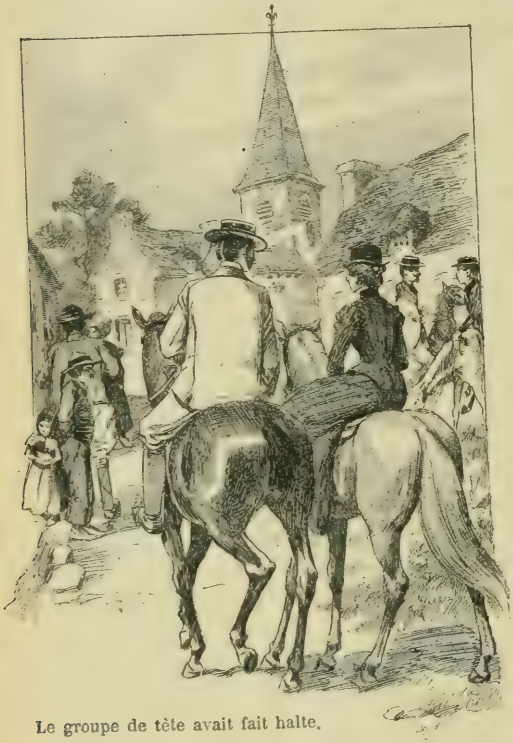
— Soyez indulgente... J'ai eu peur pour vous... Je ne savais plus ce que je disais...

Elle répondit sans même réfléchir à quel mot de George la réponse se rapportait ;

— Merci, monsieur !

Et elle s'enfuit dehors toute tremblante.

On accourait dans leur direction : Clessé, le premier, Hélène ensuite. Les présumant sous ce dolmen, chacun avait eu la terreur d'une catastrophe. Ce furent mille joies, mille questions. Mais ils semblaient distraits l'un et l'autre, l'idée ailleurs. Le petit gars breton qui s'était tapi dans une meule de foin, derrière la « Table des Marchands », annonça que la foudre avait mis le feu à une seconde meule à côté, et que présentement ce foin flambait.



Le groupe de tête avait fait halte.

Alors, pendant qu'on sortait les chevaux, Clessé se pencha à l'oreille d'Yvonne :

— J'en étais sûr. Il y a toujours un paratonnerre près des amoureux !

Elle feignit de ne pas entendre, n'ayant même plus la force de nier.

Au retour, par les chemins détrempés, il apparut, à la surprise générale, que Clessé flirtait ostensiblement avec Mme de Givrand.

XX

Le parc, au réveil, ce matin-là, gardait encore son aspect des beaux jours. Le soleil était resté tiède, l'azur profond et limpide. Qui n'a pas savouré ce charme pénétrant des matinées de mi-septembre ? Des émanations indécises flottent dans les brises assoupies. Ce ne sont plus les aromes violents du renouveau, mais on

dirait que toute la vie de l'été, dont l'atmosphère s'est remplie, enveloppe l'être d'une suggestion dernière, plus grisante et doucement trompeuse. Assis sur l'une des travées de balustres qui entouraient la rotonde du temple, un pied ballant dans le vide, Clessé regardait les grosses libellules à corselet de turquoise se chasser en rond avec un bruissement d'ailes au-dessus de l'onde engourdie. Le soleil s'élevait en face, sur les saulaies : il couvrait le milieu du courant d'un scintillement fluide, tandis qu'auprès du bord les larges feuilles plates de nénuphars semblaient, dans leur immobilité et dans celle de l'eau, avoir été peintes à la gouache sur un miroir. Le canot blanc, sans un balancement, dormait sous ses avirons couchés.

Le tonnerre gronda tout près.

Par une des allées bordées de charmille, où la lumière oblique tremblait sous l'imperceptible frisson des feuilles, Christiane de Givrand s'avançait. Les alternances de soleil et d'ombre ondoyaient en colorations fugitives sur le chapeau de paille verte, — une coiffure de printemps où s'étageaient des grappes de muguets.

Clessé descendit les marches vivement. Il prit une des mains de la promeneuse. Cette main était à demi dégantée. Elle tenait une maréchal Niel, un peu fanée déjà et qui s'effeuillait à chaque pas.

Il baisa la peau satinée sous le gant et respira la rose. Tandis qu'il se redressait, Christiane lui éclata de rire en pleine figure, puis tira de sa gorge un petit billet plié qu'elle déchira.

— Vous n'êtes pas sérieux, mon ami... Que signifient cette prose et ce rendez-vous ?

Il ne répondit pas de façon directe, la dévisagea dans une attitude indéfinissable.

— Pourquoi pas ?... » fit-il simplement.

Elle repartit à rire de plus belle, lui souffleta la joue avec sa rose. Les derniers pétales se détachèrent. Elle s'approcha de l'eau, y jeta la tige défleurie. Dans ses yeux de claire émeraude, une vague pitié se mêlait à l'ironie.

— Me croyez-vous dupe de cet enfantillage? Tout à l'heure, en me baisant la main, vous ne cherchiez encore que le parfum d'une rose d'automne.

— Je ne comprends pas », murmura-t-il.

Elle l'emmena vers un banc, au soleil, près de la rive. Ils s'y assirent. Elle changea de ton :

— Ai-je des yeux de myope comme votre ami William Wamont? Ah ! mon pauvre Clessé, vous vous jouez en ce moment une comédie où vous souhaiteriez de me donner un grand rôle. Est-ce bien une comédie ou un drame ? Ce que j'en connais suffit déjà pour que je vous plaigne. Il y a différentes manières de dévoyer sa vie. La première désillusion d'une jeune femme peut faire d'elle ce que je dois vous sembler, une coquette parfois cruelle. Je ne suis pas si cruelle que l'on pense, et, quant à ma coquetterie, elle aura eu au moins ce bénéfice de m'apprendre à vous mieux connaître et à vous admirer. Vous voulez fuir quelqu'un qui vous aime. Vous avez essayé successivement de tous les moyens, jusqu'à celui d'abuser votre propre cœur auprès d'une autre que les on-dit ou l'apparence vous laissaient présumer peut-être accessible. Ça vous a pris à notre retour de Locmariaquer. Ç'a été trop soudain pour être sincère, aussi soudain que la foudre qui avait éclaté devant nous une heure auparavant. Mais vous aimez cette femme, vous l'aimez toujours, vous n'aimez qu'elle.

— J'ignore, répondit-il, à qui vous faites allusion. Il peut courir des calomnies dans le monde. S'il s'agit de certaine personne dont le fils est mon grand ami, le monde a menti et vous a trompée. Je ne l'aime pas d'amour.

— Peut-être ne l'aimez-vous plus de telle façon, et continuez-vous pourtant à la chérir de telle autre par laquelle vous souffrez encore. Je suis incrédule à ces dénégations, comme je le serais à votre affirmation d'un sentiment sincère pour moi. Vous ne su-

bissez qu'une frénésie d'oublier cette femme, sans cesser une minute de penser à elle. Une autre que moi, qui sait ? — j'en doute, — vous consolera peut-être un jour. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Nous nous rendrions inutilement malheureux, voilà tout. Restons-en toujours où nous en sommes, c'est-à-dire amis. »

Il avait ses yeux des journées d'angoisses, ces yeux déconcertants, à la fois secs et noyés, dont une mystérieuse volonté semblait boire d'en dedans toutes les larmes. Les libellules à corselet bleu ciel se poursuivaient sur les nénuphars en invariables circuits.

Christiane était grave et sérieuse maintenant, comme si toute sa sensibilité de femme eût compati à cette douleur cachée.

— Adieu ! fit-elle... A cette heure matinale, notre tête-à-tête pourrait être mal interprété.

Elle se leva.

— Il y a un second amour dont tout le monde au château connaît à présent le secret. Ma cousine d'Esparsac a confessé Yvonne hier soir devant moi. Vos amis Wamont ne partiront pas d'ici sans qu'un mariage soit conclu.

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa de nouveau, humblement cette fois.

Un bruit de paroles vint du bois, à droite. Deux chasseurs qui devisaient en marchant débouchèrent d'un taillis derrière le temple de porphyre dont ils contournèrent les bancs. Ils avaient affecté de ne rien remarquer et disparurent par un dédale de verdure.

— Docteur, grasseyait la voix joviale de William, vous étiez déjà un piètre praticien, vous allez devenir un médisant dangereux. Taisez-vous !

XXI

On demeura au salon, ce soir-là, jusqu'au coup de onze heures. Chacun montrait un entrain inaccoutumé. On sentait que quelque chose de très important et de très heureux avait dû se décider l'après-midi. Avant dîner, une troupe de paysans, dans le costume national d'Auray, s'était présentée devant le perron du château avec binious et cornemuses. Un des fermiers du marquis mariait sa fille le lendemain. Les futurs époux venaient rendre hommage

aux maîtres. La fiancée avait offert à Yvonne un gros bouquet de fleurs des champs. Aussi dans le salon de Courberive, le mot « mariage » circulait-il avec une insistance un peu trop forte cependant pour qu'elle s'appliquât uniquement à une noce campagnarde. Au whist, le colonel, réussissant le chelem deux fois consécutives contre MM. Wamont frères, ne tarissait plus d'hiralité. Godineau retrouvait dans les chansons créoles ses succès des meilleurs jours. Il quittait son tabouret, chaque air fini, pour courir d'un siège à l'autre, mû par un besoin de confidences à colporter. Il allait de Clessé à George, de George à Mme Wamont. Jamais celle-ci n'avait eu plus d'éclat. Un tissu changeant drapait son buste royal, une soie tantôt lilas, tantôt gorge de pigeon, où serpentaient de longs ramages noirs. La tête penchée dans la guipure évasée d'un collet Marie Stuart, on eût dit qu'elle étudiait ses poses pour quelque portraitiste invisible. La touffe invariable des roses d'automne fleurissait sa ceinture, sous une agrafe d'or mat. Godineau l'entretenait à voix basse, mais avec animation. A trois reprises, au cours de cet entretien, elle observa Christiane de Givrand, en colloque près du piano avec Hubert. James Wamont, sous son jeu de cartes, risquait vers sa belle-sœur des coups d'œil rapides de surveillance.

— Comme ma mère est jolie, ce soir! murmurait George à l'oreille d'Yvonne, un bras appuyé au dossier de la chaise où la jeune fille était assise.

— Oui, oui, plus jolie que jamais! Je ne souhaiterais que de lui ressembler. Mais regardez donc M. de Clessé. On dirait décidément qu'il fait la cour à ma cousine.

— En effet!... et Godineau m'a raconté là-dessus quelque chose d'assez piquant!

Lorsque Clessé eut regagné sa chambre, seul, sans allumer de lumière, il ouvrit grande sa fenêtre, s'y accouda: la nuit était claire, une nuit de pleine lune qui baignait de nappes opalines le gravier des allées, le gazon ras des pelouses. Des regrets imprécisables affluaient en lui de tous les silences de cette nuit blafarde et, par un phénomène de sensations ou de souvenirs, il revoyait en face de lui, dans ce jardin, les mégalithes désolés de Locmariaquer, éclairés comme ces pelouses par une lune toute blanche. Il se prenait de plus en plus maintenant à redouter le spectacle d'un bonheur préparé par lui, comme si George, en donnant tout son cœur à un autre être, allait lui arracher à lui l'illusion suprême,

une sorte de survie de son propre amour. Plus désespérément que jamais, le vide de l'avenir se révélait. Témoin importuné à la longue d'une si enviable tendresse, incapable par lui-même de nouvelles folies du cœur, il traînerait son imagination et ses sens des flirts impuissants aux alcôves vénales !...

Les demi-heures passaient. Toutes les fenêtres de la façade s'étaient éteintes une à une, celle d'Hélène la dernière. Cependant deux ombres se mouvaient au bas du jardin côte à côte, entre les rangées d'ifs et de vasques. Elles passaient et repassaient, d'une même démarche rythmique, interrompue par de courtes haltes. A la netteté des clartés lunaires, Clessé avait reconnu George et James. Le neveu confiait-il à l'oncle son amour, ses projets ?... Que répondait cet homme ?... Que pensait-il ?... Quels sentiments secrets, complexes, pouvaient se mélanger à sa joie présente ?... Il semblait à Hubert que, peu à peu, la plus haute des deux ombres entourait l'autre de son bras et qu'elles poursuivaient leurs va-et-vient dans cette attitude d'étreinte continue... Et, tout autour, s'appesantissait l'auguste recueillement de la nuit.

En même temps, Clessé crut entendre tout près de lui, derrière sa porte, un imperceptible froissement d'étoffe et ce bruissement lent, furtif, d'un pas qui se traîne. Puis, sous des précautions infinies, le bouton de la porte tourna.

— Folle !... folle !... murmura-t-il.

Hélène avait déjà, avec la même prudence sourde, donné un tour de clef intérieur à la serrure. Droite comme une apparition, dans un long peignoir en crêpe de Chine blanc, bordé de cygne, elle avançait...

— Qu'y a-t-il ?

Elle répondit d'une voix égarée, navrante, où hoquetaient toutes les affres de la passion :

— Je t'aime !

Et elle s'effondra, brisée de sanglots, dans un fauteuil. Il poussa la croisée et, apitoyé par tant de souffrance, s'agenouilla devant elle, comme jadis. Il attendit qu'elle parlât encore, mais, comme il ne venait rien à la lèvre d'Hélène que des soupirs, lui aussi finit par pleurer sur la petite main qu'il avait prise.

— Adoré, rentre tes larmes, toi !... Laisse-moi te dire... J'ai mieux aimé me perdre que vivre une nuit dans cette angoisse. Je ne peux plus ! je ne peux plus !

— Tout bas ! chuchota-t-il. Si l'on nous entendait !

Alors elle l'attira plus près de son visage avec une grâce féline, le grisant une dernière fois des séductions de son corps de femme. Il se laissa faire.

— Écoute... Il y a une méprise atroce entre nous deux. Tu m'aimes, tu ne peux pas ne plus m'aimer... de même que moi je ne serais qu'une morte sans ton amour... Tout ce soir j'ai senti que tu souffrais... Dis que c'est vrai... que tu souffres !... Et tu veux que je te laisse seul, tout seul à te ronger ainsi ?... Tu as essayé de n'importe quoi pour me chasser de ta vie... au moins pour que je n'y reste plus la même qu'auparavant. Je te le disais jadis... J'aurais supporté ton mariage... Je ne sais pas comment, ni pourquoi, ni quand... enfin, je m'imagine que contre cela, du moins, j'aurais peut-être trouvé plus tard quelque apparence de courage. Mais une autre !... une maîtresse !... je ne veux plus ! je ne veux plus !

Il protesta, la fit s'expliquer. Elle était très exactement renseignée. D'abord à Locmariaquer, ne s'étaient-ils pas suffisamment affichés ?... Ce matin encore, ce rendez-vous dans le parc près du temple de l'Amour ?... Godineau les avait surpris.

Elle exagérait avec rage. Tout le château était au courant de l'aventure... Chez des hôtes d'un tel rigorisme, l'occasion vraiment semblait mal choisie. Plaise au ciel que cela ouvrît les yeux aux Esparsac sur cette Givrand !... Et elle énumérait les amants supposés ou connus qu'on prêtait à Christiane.

— Cette femme-là ne parle même pas à tes sens... c'est une gageure faite contre toi-même... Tu vas achever de te supplicier à ce jeu-là... Bien-aimé... bien-aimé !... Pourquoi nous fais-tu tant de mal ?...

Il répondit simplement :

— Pourquoi m'as-tu fait l'ami du fils qui te ressemble ?

Il s'approchait de la croisée, scrutait la nuit lumineuse. Les deux promeneurs avaient disparu.

— Retire-toi de cette fenêtre. Tu me rappelles l'alerte de la rue de Bourgogne. C'est de ce soir-là que date mon malheur. Viens près de moi ; laisse-moi te dire des choses douces, de ces choses qui te ravissaient autrefois. Je suis tellement heureuse d'être ici avec toi, dans la chambre où tu dors... Ah ! chéri ! chéri ! Dès que tu as été l'ami de mon fils, tu n'as plus voulu revoir en moi celle qui t'aimait... Comme ça se ressemble peu, un cœur d'homme et un cœur de femme !... Ou bien, avions-nous chacun

auparavant une conception déjà différente de notre rôle ? J'ai ressenti d'abord, en présence de George, des transes mortelles ; les événements plus tard se sont combinés pour me convaincre... Eh bien ! rien n'y a fait... Vite, très vite, je me suis sentie redevenir la même. C'est inouï. Plus je te voyais te rapprocher de lui, plus je te considérais comme mien chaque jour davantage : quelqu un qui était encore mieux mon âme et ma chair, et sur qui je conservais des droits imprescriptibles ; quelque chose de tellement à moi que ni tes remords ni les miens n'auraient pu dorénavant me l'aliéner. Te souviens-tu, après la mort de cette pauvre Estelle, quand tu me quittas dans l'escalier si durement ? J'aurais dû m'amender à jamais, trouver une terreur au fond de toutes mes pensées. Tu n'étais plus là, je ne rêvais qu'à toi, et jamais le rêve ne prit de formes plus tentatrices. A Dinard, quand je t'ai revu, quand il m'a fallu garder sept semaines ce visage de glace, j'ai pensé vingt fois défaillir ou perdre la raison, me jeter à ton cou devant eux... »

Il écoutait, accroupi contre elle, sentant toutes les lignes de ce corps collées au sien sous la tension de l'étoffe souple... Il écoutait, ébloui par la phosphorescence de ces yeux passionnés, bercé par cette voix de sirène où elle mettait tant d'inflexions câlines, ayant un moment oublié qui elle était, où ils étaient, pour savourer comme en un songe suprême le délice d'être encore aimé... et peu à peu il semblait qu'une dilatation victorieuse avivait l'éclat de ces prunelles de femme !...

— George se mariera, continuait-elle. Que n'avons-nous eu la destinée de ces enfants !... Ils voyageront... James sera reparti... Dis-moi qu'alors tu me rendras l'Hubert que je n'ai plus !

On frappa...

Le saisissement brusque les immobilisa dans une rigidité de léthargiques. Puis ce furent de nouveaux coups qui résonnèrent plus nerveux sur la porte de chêne. Quelqu'un doucement appelait : « Hubert ! » et on recogna encore, toujours, mais plus discrètement chaque fois, après de légères pesées sur le pêne.

Une sueur froide leur perlait de tous les pores. Ils n'entendirent plus leur cœur battre. On aurait dit qu'une congélation subite les paralysait l'un et l'autre. Il y eut une susurration au fond du couloir, suivie de craquètements décroissants dans les parquets.

Eux ne trouvaient plus un mot à se dire : transis d'effroi, ils se croyaient dans un tombeau.

. . . . . .

— Il n'est pas couché, c'est évident. Il était à sa fenêtre quand j'ai levé les yeux la dernière fois. J'ai entendu une voix avant de frapper. Godineau n'inventait donc pas ? Ici !... chez des amis !...

Les futurs époux venaient rendre hommage aux maîtres.

chez des parents ! J'aurais peut-être supposé cela de cette femme ; de lui, jamais !

— La chair est faible, soupira James.

Puis, comme ils passaient devant une porte close, sur le palier central, l'oncle ajouta :

— Marche doucement. Ne réveillons pas ta mère !

George obéit et, toujours à pas de loup, disparut par un second corridor qui aboutissait à sa chambre, dans l'autre aile du château. James déjà s'était enfermé dans la sienne. Mme de Givrand occupait une pièce contiguë. Il se souvint d'avoir remarqué un matin, par l'entre-bâillement de la porte, que le lit était tangent à la muraille de son côté. Il colla l'oreille furieusement contre la paroi, comme s'il eût voulu transporter son ouïe au delà. Il réussit à percevoir une respiration très faible de femme endormie. Alors il chaussa des sandales à semelles de laine et, sans lumière, en somnambule, cherchant un coin où s'embusquer, coula son pas par les chemins de molleton.

XXII

Tout le sang mulâtre travaillait à nouveau cet homme. En même temps, l'atmosphère étrange de ce pays d'Auray soufflait comme un vent d'héroïsme sur ses colères.

Oh ! l'apparition de la nuit dans le corridor ! cette frêle main de femme, exsangue de peur, faisant écran à la flamme de la bougie, et l'effrayant reflet qui s'en projetait en arrière sur ce visage blême et sur cette collerette de cygne !

Il voulait abominer la coupable à jamais... Mais toutes ses imprécations intérieures se réduisaient toujours à ce nom : « George ! George ! » D'odieux tableaux persécutaient ses yeux, et que rendaient plus exécrables encore les chastes respects dont son imagination autrefois avait enveloppé la chère idole... Mais aussitôt, et par un même retour sur l'ancienne fiction, un second couple surgissait devant ses yeux : George aimant et aimé !... George souriant à toutes les ivresses de l'amour loyal et légitime !

A voix haute, il répétait ce nom mille fois : « George ! George ! »

George, c'était l'honneur impollué de la famille ; c'était aussi, par quelque chose de très nouveau et cependant de presque analogue, le meilleur de sa primitive tendresse. Sans doute il fallait bénir le ciel qu'une enfant telle qu'Yvonne échût à celui-ci. Et, tout à coup, il se prenait à aimer cette vierge à son tour, pour ce qu'elle apporterait de bonheur à l'époux.

Mais aussitôt Clessé reparaissait, et Hélène, et l'image brutale d'un autre enlacement !

Si quelque révélation fortuite venait plus tard, en pleine illu-

sion, surprendre et instruire ces innocents !... Horreur !... Empoisonnement !... Savait-on même jusqu'où le mal étendrait entre ces deux âmes ses ravages et ses contre-coups ?

Plutôt la mort avant, pour d'autres, que, pour ceux-ci, l'éternelle menace des découvertes !

Il était sorti dès le jour, cherchant le vent, tête nue, sous les arbres, y rafraîchissant la fièvre de ses tempes. Il traîna sa boiterie par les allées, longtemps, distrait, sans but. Il se contraignit à des pensées étrangères, tourmentant son imagination vers des souvenirs visuels qui fussent indépendants des êtres par lesquels il souffrait. Il revit Saint-Malo et ses venelles sévères, la chartreuse d'Auray avec son Champ des Martyrs et sa Chapelle expiatoire, où les anomalies tragiques du passé prenaient de leur cruauté même une nouvelle grandeur.

Il était parvenu sans s'en apercevoir jusqu'au temple de l'Amour. L'eau du Loch se moirait de rayons matinaux... Cet édicule, cette onde dormante aux courants cachés lui rappelèrent l'aventure légendaire du beau seigneur noyé au bain, après la chasse... Machinalement ou par une fantaisie inconsciente, il se dirigea vers la rive, vers le petit bateau peint en blanc, que l'amarre lâche retenait au tronc d'un saule. Il amena l'embarcation tout près du bord et y descendit. Il détacha l'amarre, puis de son unique main, saisissant un aviron, manœuvra un moment à la godille dans l'estuaire tranquille.

Sur l'autre rive, le soleil montait. On entendait derrière la bordure de saulaies des faneurs chanter dans la prairie. Là-bas, en une éclaircie de feuillages pâles, un paysan passait avec sa fourche, tournant le regain. James regarda le courant... Le marquis avait bien dit : « On n'y repêchait point les noyés ! » Sa mort ferait ces enfants plus riches, tellement plus riches !... Mais pouvait-il mourir en laissant derrière lui l'incertitude ?

Les libellules bleues volaient en rond autour des nénuphars.

C'était l'heure où Clessé, la veille, attendait ici même Mme de Givrand. Supercherie ! Que ne tenait-il l'homme sur ce banc de bateau, devant l'eau appelante ?

Soudain, vêtue de rose et de blanc, son ombrelle de soie cerise formant auréole derrière elle, une femme déboucha de l'allée de charmilles. James eut une contraction au cœur, il vit trouble.

Hélène avançait languissamment de son pas de créole, traînant sur le sable, dans sa jupe, les premières feuilles mortes de l'au-

tomne. Ni pâleur, ni crainte. Une adorable jalousie seule la conduisait à l'endroit où elle avait pu croire qu'hier une rivale cherchait à lui voler le cœur d'Hubert. Sitôt qu'elle aperçut James dans le balancement mou de la barque, il lui échappa une exclamation, mais une exclamation qui, volontairement, ne fut qu'étonnée. En même temps, au fond d'elle-même, elle sentait un vertige d'effroi. Personne pourtant ne pouvait l'avoir vue cette nuit ; elle se l'affirmait à elle-même pour se mieux rassurer. Elle avait dans l'insomnie établi le départ exact des raisonnements et des hypothèses. George, au réveil, était entré dans la chambre pour l'embrasser comme de coutume et l'ambiguïté transparue dans les yeux du fils ne provenait point d'un soupçon contre la mère.

Cependant, — était-ce la mémoire d'appréhensions semblables et l'éveil d'une seconde conscience, plus facilement inquiète aujourd'hui ? — elle se trouvait peureuse devant James, d'une de ces peurs de femme qui stimulent le mensonge. Elle s'était faite presque naturelle avec un rire de mièvrerie perlée pour interpeller son beau-frère.

— Qu'est-ce que vous faites là, James ?

Il répondit :

— Vous voyez, je canote.

Et en effet, le court aviron posé sur le tolet d'arrière agissait, dans la main robuste du manchot, avec une impeccable sûreté. James tantôt dirigeait son embarcation vers le courant, y virait et la ramenait sans une déviation ; tantôt, la maintenant à proximité de la rive, il lui faisait décrire dans l'eau, comme stagnante à cet endroit, des cercles d'absolue précision. Elle se souvint qu'il témoignait d'une adresse égale à Port-Louis, avec les petites yoles qu'il conduisait ainsi, seul, en mer. L'ombrelle inclinée en avant contre le soleil renvoyait sur le visage d'Hélène un reflet rose et mat prêtant un éclat intraduisible à ce qui subsistait encore de sa beauté.

Sur l'autre rive, par delà les saulaies, on entendait des sons de violes et de binious...

Hélène, debout sur la berge, devant le petit temple de l'Amour, porphyre et albâtre, sur lequel sa silhouette se profilait en coloration plus claire, leva doucement sa main gantée de blanc, dans un geste de ne pas savoir et d'écouter.

— C'est la noce des fermiers, fit James. Ceux que vous avez

vus hier au château. On vient chercher les jeunes époux.

Sur ces derniers mots, la voix de l'aîné, jusque-là très ferme, avait faibli... Une noce !... De jeunes époux ! Quelle ironie !

— Voulez-vous que nous traversions l'eau ? fit-il, comme mû par une résolution brutale. Une noce villageoise, c'est toujours curieux, surtout dans ce pays-ci.

Elle comprit que, pour tenir son rôle de sécurité et d'insouciance, il fallait braver toujours, braver jusqu'à la mort, et, comme le canot accostait une sorte d'escalier dessiné sur le bord dans la terre dure, elle ferma son ombrelle, ramena sa jupe et sauta dans la barque avec un frisson.

En trois coups de godille vigoureux, l'esquif avait déjà quitté l'estuaire. James, tout en manœuvrant la rame, dévisageait sa belle-sœur. Les violes et les binious mêlaient là-bas leurs notes aigrelettes.

— Beau ciel ! murmura-t-il. Clair soleil !... C'est d'heureux augure pour ces épousailles.

Elle ne saisit pas l'allusion, constata seulement le son rauque de cette voix.

Lui, avait ralenti le mouvement de l'aviron. Il regardait la femme en désespéré, comme pour lui arracher enfin son masque d'hypocrisie. Au coin des lèvres d'Hélène, le sourire s'était perdu dans une gravité pensive. Sans doute ne songeait-elle déjà plus au prétexte futile de l'embarquement. Il remarqua qu'elle s'était peint ce matin les yeux comme une fille. Pour qui ?...

Il écouta encore la musique campagnarde. Non, non ! il ne fallait point que la sécurité des autres pût être un jour menacée par cette éternelle impénitence. Un deuil est plus vite oublié qu'une honte. Il la haïssait de toute son âme à cet instant-là, pour être demeurée désirable quand même et pour tout l'atroce plaisir qu'elle avait dû donner à cet homme.

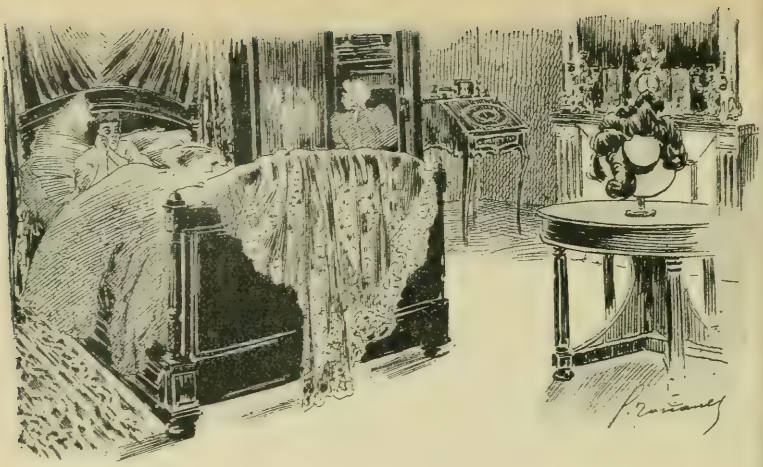
Le canot entrait dans le courant fatal. De petits paysans s'étaient signalé la barque et la belle dame qui la montait : ils s'attroupaient dans les oseraies. James examina l'autre rive, du côté du temple de l'Amour. Il crut reconnaître Clessé au loin sur la terrasse du jardin. Alors l'exaspération se calcula elle-même. Sa belle-sœur ne nageait pas... Résiste-t-on à l'étreinte d'un homme qui veut couler ? Manchot, on aurait beau jeu pour n'accuser que l'imprudence ou l'accident.

Il y avait nombre suffisant de témoins.

Il lança un suprême regard à Hélène, un regard profond dont la folie s'adoucissait tout à coup comme d'une dernière compassion. Puis il dessina un faux mouvement qui lui fit perdre l'équilibre, et, avant même qu'eût pu jaillir le premier cri d'épouvante, d'une pesée du pied sur le bord, le colosse chavira l'esquif.

Des clameurs aiguës partirent de la saulaie. Les spectateurs impuissants de cette inexplicable catastrophe distinguèrent seulement parmi l'agitation de l'eau une tête de femme livide, défigurée par les contractions : elle émergea, l'espace d'une demi-seconde, la bouche entr'ouverte par un râle d'appel. L'évolution circulaire de quelque masse invisible fit un remous violent autour d'elle. Deux mains gantées de blanc battirent l'eau, puis tête et mains enfoncèrent, irrésistiblement englouties, comme si quelque monstre aquatique, happant ce corps au passage, l'eût entraîné par les pieds, dans les profondeurs de la rivière, et il n'apparut plus que la coque blanche du canot qui filait, quille en l'air, dans le courant.

Rémy Saint-Maurice.



LA VEILLÉE

I

Anna Méral ouvrit les yeux. Une lueur molle de veilleuse environnant les objets, les noyait dans un estompement imprécis. Puis ceux qui frappaient ses yeux directement, le ciel de son lit, les rideaux clos de la fenêtre, un tableau suspendu au mur, se dégagèrent peu à peu de ce vague, s'accusèrent en des lignes précises de réalité. Tandis qu'aussi, peu à peu, son esprit ressaisissait son corps, un corps de malade, si léger qu'elle ne le sentait pas, qu'il semblait lui-même flotter, épars dans la tiédeur des draps.

En même temps, un rappel plus net se faisait du rêve de tout à l'heure dont à peine elle s'évadait. Ce rêve, c'était, de même qu'une flamme prête à s'éteindre jette une clarté plus haute où se condense un moment tout l'effort de sa lumière, sa vie elle-même, sa vie de danseuse acclamée, emportée par les enfièvrements du succès vers des gloires prodigieuses. Dix années dont la prestigieuse féerie lui semblait aussi courte maintenant que les visions incohérentes en lesquelles elles venaient de se résumer, de se refléter comme en un miroir, aux mille facettes de son cerveau; dix années éblouissantes pour elle comme la

succession des perles de ses colliers, comme le ruissellement des diamants sur ses épaules, et comme la sonore lumière des louis d'or.

Maintenant, de même que les louis, les diamants et les perles en son insouciance des lendemains, elles lui paraissaient avoir coulé d'un flot tellement pressé que leur source fût près de se tarir.

Pourtant de cet éveil lent, de la torpeur immobile de son corps, une sorte de bien-être s'élargissait. Elle n'osait bouger, de peur de rompre quelque charme, de peur de retrouver la brûlure de sa poitrine. Son souffle lent avait des timidités, des anxiétés d'oiseau essayant ses ailes. Mais le bien-être s'accentua. La pensée d'une convalescence s'allumait comme une lueur de veilleuse sous son crâne; et la lueur grandit, l'éclaira toute d'un rayonnement. Un sourire coula sur ses lèvres décolorées. La vie revenait. La vision de triomphes et de gloire, accourue du fond du passé, allait vers l'avenir, où des horizons clos s'ouvraient. Et c'étaient, s'étageant en les panoramas successivement découverts de quelque terre promise, toutes les joies, l'amour, la beauté, la fortune. Elle les retrouvait, les allait atteindre, prise déjà d'un rire nerveux d'ivresse que voilaient encore les pleurs de les avoir perdues, comme si toute sa maladie n'eût été qu'un long cauchemar. La maladie, en effet, se reculait d'elle, se dissipait, ainsi qu'à des clartés d'aurore les fantômes de la nuit. Les visions qui prenaient possession d'elle, étaient des réalités, des certitudes, les certitudes et les réalités de demain. Elle était baignée, comme naguère de la moiteur des fièvres, d'une volupté de plus en plus profonde, remplie d'un infini ravissement, prête à se soulever, avec des cris de joie, dans l'impatience de ces lendemains qui se déroulaient si radieux, si près d'elle, sous sa main. Et dans un bonheur grandissant, dans une extase qui la portait, elle les vivait par avance, accumulant sur des projets d'autres projets, entassant les plans sur les plans, pour l'édifice merveilleux d'une existence nouvelle.

II

Un besoin de parler, de dire, s'emparait d'elle. Un bruit, justement, depuis un moment lui arrivait, une perception latente, emportée, noyée sous le flot de ses pensées. Elle tourna les yeux, se rappela sa femme de chambre. Un attendrissement lui

venait, en cette heure joyeuse, des soins dévoués de cette fille dont l'image, entrevue à des éclaircies de l'obscur de sa fièvre, se penchait sur elle et qui, chaque nuit, la veillait, silencieuse et attentive, avec des patiences de sœur.

Mais comme elle allait ouvrir la bouche, une stupeur l'immobilisa. La fille concentrait son attention en une besogne singulière. Anna Méral tendit son regard dans la pénombre, l'aiguisa. Non, elle ne rêvait point. C'était bien le meuble où elle serrait ses valeurs, où elle enfermait ses bijoux. La femme de chambre en avait donc forcé la serrure? Elle retirait des billets de banque sur la tablette, des bijoux sortis de leurs écrins jetaient des feux.

On la volait!

La malade demeura béante. Sa colère du vol s'atténuait d'une stupeur de tant d'audace. Mais cette fille, chez elle depuis trois ans, elle la connaissait assez pour que les renseignements précis qu'elle fournirait, la fissent aussitôt arrêter, condamner, si loin qu'elle pût s'enfuir et se cacher. Comment donc était-elle imprudente à ce point?

Une angoisse singulière commençait de poindre. Son cœur, tout à l'heure, léger, large ouvert comme pour embrasser d'une seule étreinte toute la vie, se resserrait singulièrement. Une impression de froid le refermait sur lui-même. Une terreur vague, qu'elle ne pouvait s'expliquer encore, planait sur elle. Et tout à coup, cette terreur entra dans son esprit, dans sa chair. Si cette fille la volait aussi effrontément, aussi cyniquement, n'était-ce pas qu'elle se croyait sûre de l'impunité? Mais alors, si elle ne redoutait point que sa maîtresse pût la livrer?... Elle se sentit devenir livide, les dents claquantes. Le médecin, la veille, l'avait-il donc?...

Non, elle ne voulait pas dire le mot: elle ne voulait pas l'entrevoir. Elle se défendait contre son assaut, le repoussait de toutes les forces de son esprit. Elle ne voulait pas se laisser atteindre de la pensée qu'elle eût été condamnée, qu'elle dût mourir. Elle ne voulait pas mourir, maintenant surtout qu'un moment elle avait retrouvé la vie, la vie si belle! Cette fille était folle. Il n'était pas possible qu'elle considérât sa maîtresse comme déjà morte! Morte! oh! non! Qu'elle prît tout, qu'elle emportât les bijoux et l'argent! Tout, mais pas l'horreur de cette pensée qu'elle agît en sa présence avec la même sécurité qu'en présence d'un cadavre.

Elle se remit : ce n'était point cette fille qui était folle; mais elle-même, avec de semblables imaginations. Tous les jours, cela arrivait qu'on volât des malades! Elle la volait, eh bien, quoi? Elle la pensait endormie, voilà tout! Quand elle aurait fini, serré l'argent, — et c'était fait maintenant, — quand elle aurait pris les bracelets et les bagues — et elle était occupée justement à les cacher dans ses poches, — elle partirait, elle se sauverait, comme une voleuse; voilà tout; oui, voilà tout! Et elle, demain, la dénoncerait!

III

La femme de chambre avait achevé sa besogne. Le tiroir forcé était repoussé; le meuble de bois de rose avait repris son sommeil, le sommeil de toutes les choses autour d'elle. Mais elle ne se retirait point; elle ne se glissait point furtivement dehors, comme une voleuse satisfaite. Elle demeurait; mieux, elle venait se rasseoir, avec ses mêmes gestes précautionneux de garde-malade, près de l'âtre, comme si elle n'eût fait que vaquer à des soins coutumiers.

Anna Méral, pourtant, sentit qu'elle allait se retourner. Comme si son regard, fixé sur la fille avec une stupeur où croissait l'épouvante, l'eût atteinte, elle s'agita dans un malaise vague, eut quelques gestes sans but. Et, en effet, elle commença à se détourner. Une nouvelle terreur prit la malade, celle que, devant son vol découvert, voyant sa maîtresse si faible, d'une vie si fragile, elle ne conçût la pensée d'un crime. Très vite, elle ferma les yeux, fut rigide; et le regard de la fille pesa sur ses paupières.

Il y avait dans la chambre un grand silence. La femme de chambre retourna la tête vers l'âtre, le profil perdu dans une pénombre. Puis son dos paisible sommeilla. Tandis que, sentant toujours monter plus irrévocable la certitude de sa condamnation après ce rapide et dernier réveil de vie des phtisiques, Anna Méral, sans oser même crier sa révolte contre la mort, allait de la terreur de s'éteindre à l'épouvante d'être assassinée, et suait son agonie, silencieuse, dans l'horreur de la nuit.

Jean Reibrach.

LE FIL D'OR[1]

(Suite.)

IX

Finies, les fêtes du mariage ! Rentrée l'argenterie de la famille d'Esparre dans les douillets écrins de satin blanc et bleu ! Lavé, calandré, repassé le beau linge de Saxe dont Claire tire une gloire pure d'incomparable ménagère.

Lucette et Roger s'étaient envolés, vers la Suisse, d'abord, puis l'Italie exquise en septembre sous sa couronne de pampres mûrs, et le château des Tourelles demeurait esseulé, perché sur sa roche, dominant la Loire où ne passaient pas encore les grandes barques aux hautes voiles, que Claire suivait d'un œil mélancolique aux détours du grand fleuve.

Il vous arrive donc quelque chose d'agréable, ma chère ?

Un matin, en prenant le chocolat, non plus sur la terrasse, un peu fraîche à cette époque avant que le soleil l'eût échauffée, mais dans la grande

1. Voir le numéro de *La Lecture* du 26 Février.

salle à manger aux sévères panneaux de noyer amenuisés « à pointes de diamant » suivant la coutume de ce pays de Loire, amoureux de belles boiseries, — Mme d'Esparre, ouvrant son courrier, sentit une légère flamme de joie monter à ses joues délicates.

Par un hasard, moins rare qu'autrefois, son mari la regardait ; il fut ravi de la voir soudain illuminée par cette satisfaction silencieuse.

— Il vous arrive donc quelque chose d'agréable, ma chère? demanda-t-il, négligeant d'ouvrir ses propres lettres, éparpillées autour de sa tasse.

— *Ils* reviennent ! fit Claire de sa voix mélodieuse, moins fragile peut-être qu'aux mois précédents.

— Ils? Lucette et Barrois, je pense?

— Eux-mêmes. Ils seront ici dans une dizaine de jours. Roger a acheté Bellefeuille, pour faire plaisir à sa femme ; nous ne serons pas à une lieue les uns des autres !

— J'en suis charmé ! fit d'Esparre, avec un véritable contentement. Eh bien, nous allons leur faire un « retour de noces » angevin ! Je m'en charge ! Vous verrez cela !

Claire frémit. Elle savait à peu près de quoi était capable son époux quand il s'y mettait, mais elle avait peur de ne pas le connaître assez à fond, et de lui voir commettre des absurdités encore ignorées.

— Oh ! fit-elle, je vous en prie, mon ami...

Son regard suppliant se posa sur d'Esparre avec une telle intensité de prière qu'il ne put s'empêcher d'en rire.

— Vous craignez donc, dit-il, que je ne casse toutes les vitres de ce bon pays d'Anjou ? Soyez plus brave, ma chère ! Je ne casserai rien, mais nous aurons un beau déjeuner, et dans un endroit pas banal ! J'y ai déjà songé. Vous qui aimez les ruines, Claire, et la lune, et toutes les choses vaporeuses, qu'est-ce que vous diriez des Chêneries ?

— Je dirais, fit Claire, amusée par ce ton nouveau, et profitant instinctivement, avec une coquetterie toute féminine, des avantages que lui conférait la galanterie nouvelle éclose de son mari, — je dirais que c'est un endroit... un peu humide...

— Frais ! voulez-vous dire ! rétorqua d'Esparre.

— Non, humide... mais l'année est sèche. Seulement, de grâce, mon ami, que voulez-vous faire aux Chêneries ?

— Un déjeuner, parbleu ! En partie de plaisir ! Nous aurons

des écrevisses, puisque c'est un des rares endroits où il s'en trouve encore; nous aurons... nous aurons tout ce que nous voudrons, car je le ferai venir de Paris! conclut-il sagement.

Claire éclata de rire; un rire argentin que le vieux château avait bien oublié.

— Ma chère, fit d'Esparre enchanté par ce bel éclat de rire, il faut que je vous remercie!

Il se leva et vint baiser galamment le bout des doigts que Claire lui abandonna avec beaucoup de grâce.

— C'est mon déjeuner champêtre, venu de Paris, qui vous réjouit à ce point? demanda-t-il en regagnant sa place.

— Mais... c'est assez drôle! Croyez-vous qu'à Angers vous ne puissiez trouver tout ce qui vous manquerait? Vous ne connaissez pas nos ressources!

— Bah! fit-il incrédule; vous n'y entendez rien!

— A un extra? Dites-moi donc, mon cher mari, comment je ferais, à cette distance de la ville, pour vous offrir deux fois par jour des repas très honorables...

— Très honorables! approuva d'Esparre.

— Même lorsque nous sommes quinze ou vingt personnes à table, continua Claire, si je ne connaissais pas à fond ce qu'on peut trouver ici, depuis le poisson de la Loire, jusqu'aux primeurs les plus accentuées... Mais, mon ami, nous vendons des primeurs à Potel et Chabot!

Il la regardait émerveillé, — heureux surtout de la voir gaie et contente.

— Eh bien, fit-il, avec une sorte de tendresse dans la voix, je vous charge du solide; vous me laisserez bien les vins?

— Pour cela, oui! Et encore n'oubliez pas, je vous prie, que la « Coulée de Serrant » n'offre pas de vin supérieur à celui de vos vignes, qu'elle touche! Ne nous abreuvez point de vins étrangers, s'il se peut!

La petite pointe de malice qui brillait dans ses yeux la rendait plus délicieuse encore. D'Esparre avait grande envie de l'embrasser, mais la pensée que le majordome pouvait entrer le ramena à des sentiments plus convenables.

— C'est entendu! dit-il. Claire, vous êtes une fée : d'un ours mal léché que je suis, vous êtes en train de faire un caniche d'appartement... Voyez, comme je suis soumis!

— Le chien est l'ami de l'homme, proféra sentencieusement Mme d'Esparre; c'est aussi celui de la femme!

Elle recommença de rire, et lui, ravi, la regardait, se demandant comment il avait pu vivre dix ans et plus avec cette adorable créature sans se donner la peine de la connaître.

Claire s'était levée; il fit de même, et, carnet en main, pendant une heure au moins, ils combinèrent des plans.

— Mais, dit tout à coup Mme d'Esparre, aux Chêneries, le rez-de-chaussée n'existe pas! C'est une espèce de cellier moisi...

— Nous déjeunerons au premier; il y a une pièce magnifique, avec vue sur le fleuve; on peut y mettre facilement quarante couverts...

— Cinquante au besoin, rectifia sa femme; mais est-ce bien solide?

— Solide?

— Oui; les planchers sont très vieux, c'est bien vermoulu; ne craignez-vous pas que le poids de cinquante personnes, de la table avec tout ce qu'elle portera, — car vous voulez du luxe, je pense?

— Je crois bien! les surtouts d'argent, le cristal de Bohême et tout le tralala; c'est ça qui est joli!

Claire approuva de la tête.

— Eh bien, vous n'avez pas peur que votre plancher ne cède?

— Jamais de la vie! C'est un plancher angevin, aussi têtu qu'un Breton! Pour ça, je vous en réponds!

— Alors, c'est convenu. Je vais m'en occuper tout de suite.

Elle fit comme elle le disait. Cette fête projetée, la rapprochant par la pensée des chers absents qu'elle aurait tant de joie à revoir, devint pour elle la plus douce des récréations. Elle y songeait sans cesse, inventant de nouveaux perfectionnements, trouvant des idées nouvelles, amusantes et originales.

Les invitations furent envoyées, et dès qu'elles eurent été reçues, ce fut une pluie de demandes d'admission. Après le déjeuner, une fête champêtre et un concert en plein air devaient réunir à peu près tous ceux qui avaient été conviés au mariage, et ceux-là demandaient à amener leurs amis, en villégiature chez eux.

— Vous en serez quitte, dit Claire à son mari, pour faire installer une tente... S'il pleuvait?

— Une tente! excellente idée! Et aussi des chevaux de bois!

Un tir au pistolet, un tourniquet de pain d'épice et des chevaux de bois !

D'Esparre tenait à ses chevaux de bois.

— Ce ne sera certes pas pour l'agrément personnel de Lucette ou le mien, soupira Claire ; mais si vous croyez que cela peut amuser quelqu'un...

— Vous verrez ! affirma l'époux. Songez donc que parmi les dames invitées il ne s'en trouvera pas une qui ait monté sur un cheval de bois depuis sa plus tendre enfance ! Tout le monde y passera, ma chère, vous comme les autres. Voulez-vous parier que j'y fais monter la douairière de Puycorbeau ? Et Berluques, ne vous semble-t-il pas que Berluques sur un cheval de bois, essayant de décrocher une bague, serait un sujet digne d'un instantané ? Non, dites, Claire, voyez-vous Berluques ?

A cette idée, Claire fut prise d'un fou rire. Berluques était un gentilhomme normand, à ce qu'il disait, mais personne n'en savait rien que par lui-même. Il habitait souvent Angers, où l'attiraient les soins de la culture d'un héritage possible, un vieux parent très maniaque qu'il possédait pouvant, le cas échéant, lui laisser quelque fortune.

Pas très considéré, parce qu'il n'avait pas une existence très établie, reçu, cependant, parce que c'était un incorrigible bavard et qu'il connaissait de prodigieuses quantités d'histoires, il trouvait moyen de se faufiler à peu près partout. Sans être ridicule, il avait en lui quelque chose d'un peu comique, et comme il était à mille lieues de s'en douter, plus d'un, parmi les bons Angevins qui aiment à rire, lui tendait des pièges où il tombait le plus souvent par naïve infatuation de sa personne.

— Eh bien ! dit Claire quand elle eut fini de rire, faites ce que vous voudrez, mon ami, je suis sûre que ce sera très amusant.

X

Au jour dit, une affluence de voitures jusqu'alors inconnue, ou bien alors oubliée depuis des temps antérieurs à la Révolution, se pressa sur la route des Chêneries.

C'était un vieux manoir très délabré, entouré de bois magnifiques, sur la rive gauche de la Loire. Le mobilier y était plus

que succinct et tout à fait hors d'usage ; mais un tapissier intelligent, à l'aide de quelques superbes tapisseries empruntées aux Tourelles et d'une quantité suffisante de chaises dépareillées, avait fini par installer une salle à manger luxueuse.

Les chevaux de bois tournaient déjà sur une pelouse, un orchestre s'installait dans un bosquet ; le majordome des Tourelles, secondé par un personnel venu d'Angers, s'agitait d'un air important, lorsque d'Esparre et sa femme arrivèrent les premiers.

— Savez-vous à quoi cela me fait penser ? dit Claire. Ces petits marmitons en toque blanche, ces plats d'argent qui vont de la cuisine au manoir, cela ressemble tellement à Riquet à la Houppe que je me demande si tout ceci n'est pas un conte !

D'Esparre était ravi. Il enveloppa sa femme d'un tendre regard, où une véritable affection se mêlait à l'orgueil du propriétaire, et la laissant à ses arrangements, monta à la salle à manger.

La table immense était superbe et pliait littéralement sous le faix de l'argenterie et du cristal.

Comme il jetait sur l'ensemble le coup d'œil du maître, les voitures entraient dans la cour.

— Eh ! s'écria d'Esparre surpris, presque effrayé ; qu'est-ce que je viens d'entendre craquer, Pierre ?

Le maître d'hôtel prêta l'oreille.

— Je n'entends rien, monsieur le baron.

— Mais si... tenez, c'est du bois... Êtes-vous sûr de la solidité de votre table ?

— Oh ! pour cela, oui ! Monsieur le baron peut s'en assurer par lui-même ; ce sont des tréteaux tout neufs, et les allonges ont été faites exprès !

Il relevait la nappe en parlant. La vue du bois neuf calma les appréhensions du châtelain, et il descendit l'escalier pour recevoir ses hôtes.

Comme elle en avait été priée, Lucette arriva la dernière. Fraîche et jolie à ravir dans sa toilette de surah coquelicot, qui eût écrasé une beauté moins triomphante, elle rayonnait comme un petit foyer familial ; le bonheur émanait d'elle comme la clarté des astres et le parfum des fleurs ; son mari, toujours calme et correct, avait pris cependant ce je ne sais quoi de moelleux et de communicatif qui lui manquait un peu autrefois, alors qu'il vivait pour lui seul.

La musique les salua d'une marche triomphale, et ils gravirent l'escalier au milieu des invités rangés sur deux haies, qui leur firent ensuite cortège.

On s'assit, et après l'inévitable froideur du premier service, une gaieté charmante se répandit dans l'air, autour des convives.

— Pourquoi Driseulles n'est-il pas venu ? demanda d'Esparre pendant une accalmie, où sa voix résonna tout à coup comme un clairon.

— Il a été retenu au dernier moment, répondit Dérolle ; le docteur Trissot, son oncle, l'a emmené pour une opération.

— C'est bien la peine d'être en vacances ! gronda d'Esparre. Une opération ? En voilà une partie de plaisir ! Il serait mieux ici avec nous !

— Il viendra par le train de deux heures ; j'ai envoyé une voiture pour l'attendre ; vous pouvez compter sur lui.

Le service se faisait avec autant de promptitude et de régularité qu'un jour ordinaire, au château ; les vingt domestiques allaient et venaient sans autre bruit que le cliquetis inévitable de l'argenterie contre la porcelaine. Tout à coup un craquement prolongé se fit entendre ; tout le monde se tut et resta immobile, chacun dans le geste commencé.

D'Esparre était devenu un peu pâle.

— Ce n'est rien, dit-il d'une voix ferme ; c'est la table.

On recommença à causer, mais l'amphitryon ne disait plus rien : d'un œil anxieux, il suivait les mouvements des domestiques, et par de brèves observations faites à voix basse, il activait le service. Enfin, on apporta une superbe pièce montée, et il se leva, son verre à la main, pour porter la santé des nouveaux époux.

Au lieu du long discours humoristique auquel chacun s'était préparé, il prononça une courte phrase affectueuse.

Roger, se levant à son tour, répondit brièvement, et le dessert fit le tour de la table sans qu'on y touchât pour ainsi dire ; une vague inquiétude s'était emparée des convives, et tous avaient envie d'être dehors. On ne parlait presque plus.

Un bruit de roues se fit entendre sur le gravier.

— C'est Driseulles, dit d'Esparre. Nous allons descendre ; inutile de le faire monter. Point de politesses superflues, messieurs, je vous en prie, faites descendre les dames les premières.

Il avait pris le ton de commandement d'un capitaine à son

bord; tous les regards étaient fixés sur lui, mais on obéit sans hésitation.

Claire ne l'avait pas questionné, mais après avoir poussé doucement vers l'escalier le troupeau de femmes effrayées, elle vint se ranger auprès de lui; Barrois se trouvait tout près d'elle.

— Je vous remercie, Claire, dit d'Esparre en lui serrant fiévreusement la main, mais vous allez descendre.

— Je vous en prie, fit-elle, avec vous.

— Non. Emmenez-là, Barrois. Et nous, messieurs, beaucoup de sang-froid, n'est-ce pas? Tout peut encore...

Un effroyable bruit couvrit sa voix, et un nuage de poussière remplit la salle. Roger avec Claire se trouvaient sur le palier; il la serra vivement contre lui pour l'empêcher de tomber dans le gouffre qui venait de s'ouvrir derrière eux et où venait de crouler la table avec les vingt-cinq convives groupés autour de d'Esparre et les nombreux serviteurs.

Il riait, en se voyant enlevé dans l'air.

XI

Pas un cri n'avait été poussé, sauf par quelques domestiques; sans quitter la taille de Claire, Roger l'entraîna en bas; les femmes, consternées, pleuraient et criaient; quelques-unes avaient des attaques de nerfs. Les musiciens, placés dans un bosquet, sous une tente, en voyant sortir les convives, avaient commencé un morceau gai.

— Arrêtez, au nom du ciel, arrêtez ! leur cria Roger ; et nous, Driseulles, au secours !

Un nuage de poussière entourait la maison, sortant par les fenêtres, aussi épais que de la fumée.

— De la méthode, dit Driseulles, sans quoi nous ne ferons rien de bon. Mesdames, un peu de calme ; nous allons avoir besoin d'infirmières. Où y a-t-il des hommes de bonne volonté?

Il s'en présenta une foule : on eût dit qu'ils sortaient de terre : cochers, cuisiniers, marmitons, paysans amenés par la curiosité, jardiniers, etc. Tout un monde, une trentaine d'hommes au moins, se montrèrent sur-le-champ, prêts à tout faire, — même à obéir.

La salle du festin était descendue tout entière à l'étage inférieur, non sans secousse, mais sans beaucoup de dommage, à cause de l'air, qui avait amorti la chute. Les convives avaient roulé les uns sur les autres, les cristaux et l'argenterie s'étaient éparpillés sur eux, produisant force contusions et surtout beaucoup d'effroi. La première voix qui se fit entendre fut celle de d'Esparre.

— Par en haut, criait-il, nous bouchons les fenêtres du rez-de-chaussée.

Roger était déjà au haut de l'escalier, plongeant du regard dans l'obscurité relative ; le jour tombant des fenêtres de ce qui avait été la salle à manger ne suffisait pas à éclairer le trou au fond duquel gisaient les victimes de l'accident ; de plus, la poussière enveloppait tout d'un voile impénétrable et étouffant.

— D'Esparre, cria Roger, êtes-vous blessé ?

— J'ai eu une diable de secousse, répondit-il, mais rien de cassé. Barrois, écoutez, les fenêtres sont ouvertes au premier ?

— Oui.

— Eh bien, il y a une poulie au-dessus de la fenêtre du milieu ; ça servait à monter les fourrages dans le grenier ; on m'y a monté bien des fois sur une botte de foin, quand j'étais gamin. Une corde et une sangle, et la poulie en mouvement ! Un homme intelligent descendra ici par la fenêtre, autrement on courrait risque de nous endommager.

Driseulles avait compris, et organisait déjà l'appareil de sauvetage. Roger redescendit aussitôt.

— Votre mari est sauf, dit-il à Claire ; il dit qu'il n'a rien.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle avec ferveur.

Se tournant aussitôt vers les autres femmes, elle s'efforça de leur inspirer l'espoir et la confiance. Lucette tremblait de la tête aux pieds, sans mot dire.

— Ma chérie, dit Claire, en la faisant asseoir sur l'herbe de la cour, tu n'es pas assez forte pour de telles émotions.

— Oh! soupira Lucette, Roger n'a rien... Mais j'ai eu si peur...

Le jeune médecin et Barrois avaient très bien arrangé le système, fort simple d'ailleurs, qui allait enlever les uns après les autres les enterrés de la salle à manger. L'esprit français ne perd jamais ses droits, et malgré quelques accidents très réels, malgré la mauvaise humeur de quelques gens grognons, des rires retentissants partaient du gouffre, où la poussière commençait à tomber.

Le premier qui apparut, à califourchon sur un morceau de bois, fut d'Esparre. Il riait, en se voyant enlevé dans l'air; mais lorsque ses pieds touchèrent le sol, il devint d'une pâleur de cire. Sa femme était auprès de lui, il l'embrassa tout franchement, sur les deux joues, comme il ne l'avait peut-être jamais fait; mais le sang ne remonta pas à son visage.

— J'ai eu une diable de secousse, répéta-t-il, mais je n'ai rien de cassé, comme vous voyez, ni bras ni jambes. Voyons, qui est-ce qui va nous arriver à présent?

La poulie fonctionnait, ramenant des contusionnés, des gens coupés par des éclats de verre; quatre ou cinq se plaignaient de fractures, réelles ou imaginaires, d'autres de douleurs vagues. Berluques était en compote, et se plaignait très haut. Au fond, il n'avait rien du tout, que la peur.

Barrois restait au dedans, installait les invalides sur une sorte de fauteuil fait avec les sangles des chevaux; Driseulles les recevait, les inspectait et les classait suivant leur mal.

De temps en temps il jetait un coup d'œil vers d'Esparre, qui, très marri de l'accident, allait de l'un à l'autre, s'excusant, surtout près des dames. Soudain, il tourna le dos aux blessés, et fut droit au châtelain.

— Dites-moi, fit-il, monsieur, que ressentez-vous au juste?

— Moi? pas grand'chose. Je suis un peu raide! voilà tout. J'ai eu une diable de secousse, et ça m'a laissé tout drôle...

— Dans les jambes?

— Non, pas dans les jambes, dans les reins. Vous comprenez, après manger, comme cela...

Le jeune médecin, sans rien dire, passa la main sous le veston de Philippe et lui tâta lentement le dos. D'Esparre réprima un cri et voulut se raidir, mais ne le put.

— Essayez donc de vous asseoir, insista Driseulles. Vous vous fatiguez...

— M'asseoir? Merci, non! J'en ai eu assez. Tout à l'heure, sur mon bâton, il me semblait que j'avais l'échine ouverte en deux. Mais occupez-vous donc des autres, monsieur, je vous en prie... Je suis le maître de céans, je passerai le dernier.

Sans lui répondre, le jeune médecin le regarda attentivement, puis se dirigea vers le palier et appela Roger, qui apparut.

— Mon cher Barrois, lui dit-il, un mot, je vous prie.

Roger escalada la sangle, sortit et fit quelques pas avec lui; d'Esparre les suivait d'un œil inquiet.

— Votre beau-frère est très grièvement blessé, fit Driseulles; il faudrait préparer Mme d'Esparre.

Les yeux effarés de Roger allaient de son beau-frère à sa belle-sœur.

— Ne les regardez pas, vous leur faites peur. M. d'Esparre, à moins que je n'y connaisse plus rien, s'est fracturé la colonne vertébrale...

— Mais il marche; fit Barrois, incrédule.

— Il marche, tout à l'heure il va tomber, et c'est l'affaire alors de quelques minutes. Prévenez sa femme qu'elle se tienne près de lui.

Roger se dirigea lentement vers Claire. Tout ceci lui semblait un monstrueux cauchemar, une sorte de divagation diabolique, dont il allait sûrement sortir.

Claire consolait une fillette de quinze ans dont le frère avait le bras cassé, et qui pleurait à chaudes larmes, malgré les remontrances paternelles.

— Ma chère sœur, dit-il, en effleurant le bras de Mme d'Esparre, pour attirer son attention.

Elle tourna vers lui son beau visage inquiet.

— Ma bonne Claire, reprit-il en l'emmenant doucement vers l'endroit où d'Esparre, un genou sur une chaise, essayait de causer avec un de ses amis dont l'œil, déjà violet, avait subi le contact d'une carafe pleine; ma chère sœur, il faut avoir du courage, beaucoup de courage, de la fermeté, de la présence d'esprit...

— J'en aurai, fit Claire en le regardant de tous ses yeux. Qu'y a-t-il ?

— Votre mari est blessé... très dangereusement ; il ne le sait pas, mais...

— Il faudrait l'emporter tout de suite ! balbutia la jeune femme.

Roger secoua la tête.

— Il faudrait ne pas le quitter, être sous sa main, prête à lui parler, à le consoler, à recevoir ses paroles, ses dernières paroles...

— Ah ! fit Claire frappée au cœur.

Il lui prit la main et la serra fortement.

— Et cela, reprit-il, sans l'effrayer, car enfin Driseulles a l'air d'en être bien sûr, mais il peut se tromper. Ne l'effrayons pas...

— Claire ! cria Philippe d'Esparre, d'une voix si changée, si effrayante, que le silence se fit soudain dans la cour pleine de bruit.

— Me voici, mon ami, dit-elle.

Elle avait couru si vite à lui, qu'il ne pouvait la croire si près.

— Claire, dit-il, je vais mourir ; couchez-moi... par terre, n'importe où...

Driseulles et Roger l'avaient reçu dans leurs bras, et, avec des précautions quasi maternelles, l'allongeaient sur le gazon desséché.

— Je me suis rompu l'échine, dit-il ; je m'en doutais. C'est juste, c'est naturel... Je suis le coupable, c'est moi qui paye... Dites, personne de mort ?

— Personne. Pas même de blessures graves, répondit Driseulles ; les plus malades seront sur pied dans huit jours.

— Allons, c'est bien. Il faut remercier la Providence.

Il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit.

— Je ne souffre pas beaucoup, dit-il, mais c'est la vie qui s'en va ; mon cerveau se brouille. C'est drôle de mourir comme ça en pleine vie... Claire !

— Mon ami, je suis là, dit-elle en serrant plus fort la main qu'elle n'avait pas quittée.

— J'ai été un mari quelconque, mais je vous ai bien aimée tout de même, vous savez ?

— Je le sais, répondit-elle d'une voix ferme.

— Le curé n'est pas là? demanda-t-il. Non... on ne l'avait pas invité... Ça ne fait rien ; on peut mourir tout de même comme un gentilhomme et un chrétien. Si je vous ai offensés, vous tous, dit-il d'une voix plus haute, mais d'un timbre si bizarre qu'elle semblait venir d'ailleurs, si j'ai fait de la peine à quelqu'un, qu'il me pardonne. Si j'ai quelque dette, ma femme la payera; vous m'entendez, Claire?

— J'entends et j'obéirai, répondit-elle fermement.

Son beau visage avait pris une expression ascétique, presque surnaturelle.

— Alors, je peux m'en aller tranquille. Dieu me tiendra compte de ma bonne volonté.

Le silence régnait si profond sur la foule qu'on entendit tomber une feuille morte. A ce léger bruit, Lucette tressaillit, et soudain s'agenouilla. Toutes les femmes l'imitèrent, tous les hommes valides se tinrent debout, tête nue.

— Notre Père... commença Lucette.

Sa voix se trempait de larmes. Quand elle arriva à : Pardonnez-nous nos offenses... le mourant fit un mouvement.

— *Amen!* dit-il d'une voix blanche, et il mourut.

XII

L'impression funèbre de cette catastrophe fut si violente, qu'après les funérailles Mme d'Esparre déclara ne plus pouvoir vivre aux Tourelles. Les volets furent clos, les serviteurs dispersés, et elle alla à Bellefeuille rejoindre sa sœur qui avait grand besoin de ses soins.

La pauvre Lucette avait reçu une commotion morale trop forte pour sa nature de joli petit oiseau ; pendant deux ou trois semaines elle languit, puis la petite vie flottante qui avait voulu se manifester s'éteignit, s'effaça... et Lucette se trouva un jour bien près de faire le grand voyage.

Elle survécut, cependant; elle possédait en elle toutes les ressources de la jeunesse aimée, et bien souvent, même dans les maladies les plus graves, on vit parce qu'on a voulu vivre. Lucette aimait son mari, elle revint tout doucement à l'existence, et même à la gaieté.

Une certaine mélancolie, cependant, lui était restée de cet espoir de maternité, si vite trompé. Les jeunes femmes, les plus jeunes surtout, considèrent le bébé comme le complément indispensable des fêtes nuptiales ; tant qu'elles n'ont pas tenu dans leurs bras et montré avec orgueil le petit paquet grimaçant et enrubanné qui leur confère le plus haut grade dans la hiérarchie des devoirs féminins, elles savent bien qu'il leur manque quelque chose.

Lucette était de cet avis plus qu'une autre. Le chagrin qu'avait éprouvé sa sœur de ne pas se voir d'enfant l'avait accoutumée toute jeune à songer à cette question ; la pensée qu'elle pourrait, comme Claire, se voir toujours privée de cette joie, fut pour elle intolérablement douloureuse, et pendant longtemps elle y songea, sans le dire, avec une tristesse profonde.

Un autre devoir la fit sortir de cette contemplation de sa peine, toujours mauvaise et dangereuse, ne fût-ce qu'en raison de l'inconscient égoïsme qu'elle tend à développer chez nous.

Claire avait admirablement supporté la catastrophe. Le calme qu'elle avait témoigné près de Philippe mourant ne s'était pas démenti une minute.

Avec l'aide de Roger et de Dérolle elle avait accompli tous les tristes devoirs d'une veuve ; mais depuis que Lucette était hors de danger, elle semblait tomber dans une indifférence qui touchait à l'apathie.

— Qui se fût imaginé qu'elle aimât Philippe à ce point-là ? dit un jour Lucette à son mari, pendant qu'ils regardaient Claire marcher lentement autour de la pelouse de Bellefeuille, alors en plein triomphe de mai, car l'hiver avait passé sur leur deuil et apporté, pour Lucette au moins, toute une floraison d'étoffes mousseuses, des tons mauve les plus variés, pareils à ceux des immenses lilas de Perse qui inclinaient sur les allées leurs panaches embaumés.

— Je ne sais pas si elle l'aimait beaucoup de son vivant, répondit philosophiquement Barrois. Il est certain qu'elle l'aime infiniment davantage depuis qu'il est mort. D'abord il ne l'ennuie plus...

— Oh ! Roger ! s'écria Lucette d'un ton de reproche.

— Sans vouloir le moindrement manquer à sa mémoire, tu m'accorderas, ma petite femme adorée, que d'Esparre n'était pas toujours commode ?

— Sans doute ; mais il n'était pas méchant, et il est mort d'une façon admirable.

— Nous sommes d'accord, mignonne. Et c'est pourquoi Claire a voué un culte à son souvenir, en quoi elle a très bien fait.

Lucette resta pensive pendant une longue minute, puis elle leva sur son mari ses beaux yeux purs.

— C'est singulier, la vie ! dit-elle. On rit, on s'amuse... Au moment où Philippe nous a dit de sortir, les femmes les premières, tu te rappelles ?

Il lui prit la main et la serra fortement.

— Oui ! fit Roger avec un signe de tête très expressif ; on n'oublie pas ces choses-là.

— Eh bien, je regardais Berluques, et je me disais que de ma vie je n'avais vu rien d'aussi ridicule que la façon dont il faisait la cour à sa voisine, Mme de Chastel... Et quand le malheur est arrivé, après que Philippe a été remonté, j'étais beaucoup plus tranquille, je ne pouvais m'empêcher de rire en dedans à l'idée de Berluques sous la table, les quatre fers en l'air... du moins je m'imaginais qu'il était ainsi. Pourquoi a-t-on envie de rire des choses les plus graves, dis, Roger ?

— C'est une question bien subtile, ma chérie, et je ne suis pas en état d'y répondre ; mais la vie est ainsi faite.

— C'est bien pour cela que je la trouve singulière, reprit-elle avec un soupir. Et c'est cela le fil d'or : des peines et des joies qui s'enchaînent les unes aux autres... et on est attachée tout le temps avec un fil d'or ; oui, d'or, car rien n'est plus précieux... et il ne rompt qu'à la mort... Oh ! Roger ! si je t'avais perdu !

Toute frissonnante, elle se serra contre lui. Il la tint dans ses

bras avec une douceur infinie, faite de tendresse et de protection.

Quand il l'avait épousée, il l'aimait, mais pas comme à présent !

Et désormais cette tendresse, il le sentait bien, allait se nouer et s'enchevêtrer en liens inextricables autour de cette jeune créature qui s'était donnée à lui tout entière, avec les secrets de son âme droite, ignorante un peu, mais si honnête.

— Et nous vivrons très vieux, ma Lucette chérie, dit-il en desserrant son étreinte pour faire asseoir sa femme, car Claire revenait vers eux. Nous serons heureux beaucoup, beaucoup d'années, comme dans les contes de fées...

— Ah ! soupira Lucette, si nous pouvions être tout à fait comme dans les contes de fées !

Pourquoi as-tu mis dans la tête de mon mari d'aller au Grand-Prix ?

Mais elle n'acheva pas tout haut son vœu de maternité.

XIII

Plus heureux que la plupart des hommes, Barrois arrangeait sa vie à peu près comme il le voulait. N'étant pas de ceux qui ne se trouvent jamais assez riches, il se trouvait indépendant avec sa fortune jointe à celle de sa femme, et calculait que même en ayant, comme elle le souhaitait, beaucoup d'enfants, il pourrait leur donner une éducation rationnelle et leur mettre plus tard le pied à l'étrier ; si c'étaient des filles, eh bien ! leur dot ne serait pas

très considérable... Ce n'était pas à cause du chiffre de la dot qu'il avait épousé Lucette !

Étant avocat, il plaidait cependant, et non seulement avec talent, mais avec succès. Comme on le savait assez indifférent aux questions purement pécuniaires, son concours n'en était que plus souvent demandé ; l'obtenir était une chance.

Cette année-là, Roger avait résolu de vivre beaucoup à Bellefeuille, tant à cause de la santé de Lucette qu'en raison du deuil de Claire ; il faisait volontiers le lacet entre Paris et l'Anjou, car la Providence l'avait favorisé en lui accordant une faculté de dormir en wagon absolument illimitée.

Le baron Dérolle l'accompagnait parfois, soit pour le soin de ses affaires, soit pour prendre l'air de Paris ; autrement, il venait volontiers passer, avec celles qu'il nommait plaisamment « les deux orphelines », le temps des absences de Roger.

Aux environs du Grand-Prix, les deux amis se trouvèrent également convaincus de la nécessité absolue d'aller faire différents achats, Dérolle surtout ; Roger avait plutôt besoin de s'informer d'une affaire, trois fois remise, et dans laquelle il devait sûrement plaider avant les vacances.

Un soir qu'ils discutaient gravement l'urgence de ce déplacement, Claire, qui les écoutait d'un air sérieux, laissa tout à coup un sourire éclairer son charmant visage.

— Soyez donc honnêtes ! leur dit-elle d'un ton railleur. Est-il possible que deux hommes également droits et loyaux se payent de si mauvaises raisons ? Mon vieil ami, si vous vouliez une pompe à puissant débit, c'est au Concours agricole qu'il fallait l'acheter. Votre montre retarde, et vous, mon bon Roger, votre affaire pressait tout autant il y a quinze jours. La vérité, c'est que vous mourez d'envie d'être là au moment du Grand-Prix...

— Oh ! interrompit Barrois d'un air détaché, pour ce que je me soucie des courses...

— Pas des courses, mon cher ami, ni des chevaux, ni de ceux qui les font courir, quoique l'orgueil national soit toujours doucement chatouillé quand le gagnant est un cheval français ; mais c'est l'air qu'on respire à ce moment-là qui vous semble capiteux... Avouez que vous n'y avez jamais manqué ?

— J'en conviens ! fit Roger de bonne humeur.

— Et mon cher Dérolle non plus. Parce que je suis... toute seule et que vous êtes marié, Roger, ce n'est pas une raison pour

vous priver de ce plaisir... allez-y donc franchement, sans méchants subterfuges.

— Me permettrais-tu cela? fit Roger en regardant sa femme qui n'avait rien dit et qui jouait avec le gland de son ombrelle.

— Si Claire le trouve bon... Claire est la sagesse même, elle ne peut donner que de bons conseils! répliqua Lucette sans se dérider.

— Lucette parle d'or, reprit Mme d'Esparre. Donc, mes très chers, partez demain, après-demain, quand il vous plaira, et revenez le plus tôt possible : c'est à la promptitude du retour que se mesure l'affection.

Dérolle observait Lucette; son fin regard observateur glissa vers Claire, qui lui répondit par un sourire entendu dont il fut rassuré.

— Si elle le trouve bon, pensa-t-il, ce doit être bon. Barrois, fit-il tout haut, nous devrions emmener ce pauvre de Joüy.

— Robert? quelle idée! il est aveugle! En quoi le Grand-Prix peut-il l'intéresser?

— Vous êtes jeune, Barrois, fit posément Dérolle. Il est aveugle, d'accord, mais il n'est pas sourd! Il écoute, ça le désennuie; il n'a pas beaucoup de plaisir dans la vie!

— Il n'en a jamais eu, dit Claire avec regret. Quand il y voyait, il n'avait pas de fortune; il a hérité d'un sien cousin et il est devenu aveugle.

— Une maladie?

— Non, un accident de chasse. Le pauvre garçon! Il aimait éperdument Emma de Monterre; le père n'a jamais voulu entendre parler de ce mariage; il a mieux aimé s'en aller avec sa fille vivre dans le Midi.

— Il avait donc des raisons de détester de Joüy? demanda Roger.

— Pas le moins du monde. Il voulait un gendre riche; Emma n'avait pas de dot, il craignait la misère pour elle et croyait bien faire.

— Mais Monterre était vieux comme les rues! fit Dérolle, il doit être mort, il me semble l'avoir entendu dire...

Claire fit un geste d'incertitude.

— Je ne sais pas... Emma a bien pleuré avant de partir; j'étais sa confidente, quoiqu'elle eût deux ou trois ans de plus que moi; c'était peu après mon mariage. Voyons, un bon mou-

vement, Roger; emmenez de Joüy. Il a toujours son secrétaire avec lui, il ne vous gênera guère, et il vous en sera si reconnaissant!

— Soit, fit Barrois, qui était au fond très obligeant.

— Cette pauvre Emma, reprit Dérolle, continuant son idée, quelle voix superbe elle avait, vous en souvenez-vous?

— Je crois bien! une voix profonde, qui vous faisait frissonner. Je voudrais bien l'entendre encore. J'ai gardé des relations avec quelqu'un qui la connaissait beaucoup... Je lui écrirai. Pourquoi ne reviendrait-elle pas ici? Qui sait?

— Romanesque, Claire! fit Dérolle en la menaçant amicalement du doigt.

— Pourquoi pas, si cela peut faire du bien? répliqua la jeune veuve avec un sourire mélancolique.

Une heure après, Lucette entra en coup de vent dans la chambre de sa sœur.

— Voyons, Claire, lui dit-elle d'un ton fâché, pourquoi as-tu mis dans la tête de mon mari d'aller au Grand-Prix, quand il n'y songeait pas?

— Comme tu le connais! fit Mme d'Esparre en riant. Alors tu crois qu'il n'y pensait pas? Et naturellement, tu es en colère contre moi?

Les yeux brillants, les joues rouges, l'air agressif de Lucette autorisaient la supposition; la jeune femme ne répondit pas.

— Ton mari, — que tu as bien dit ce mot-là, ma chérie! — ton mari avait dans la tête d'aller à Paris; je lui ai tendu la perche, pour qu'il puisse prendre sur-le-champ l'habitude d'agir ouvertement, et je crois t'avoir rendu là un service réel. Vois-tu, dans le ménage, bien souvent ce ne sont pas les actions qui font le plus de mal, ce sont les petites tromperies, les petits mensonges dont on croit nécessaire de les entourer... Agir ouvertement, ma Lucette, c'est le secret du bonheur.

La colère de Mme Barrois était tombée. Elle s'assit sur une petite chaise en face de sa sœur et dit d'un ton piteux :

— C'est très bien; mais pendant ce temps-là, je vais être bien triste, moi!

— Que veux-tu? le mariage a ses peines, répondit Claire d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux. Mais, au fond, ces séparations-là, c'est excellent!

— Oui, quand on n'aime pas son mari! répliqua Lucette.

— Aussi quand on l'aime, dit la jeune veuve sans se troubler. Le fil d'or, vois-tu, c'est un lien délicieux, mais il ne faut pas le tenir trop tendu, parce que...

Lucette levait la tête d'un air belliqueux.

— Parce que, trop tendu, parfois... il casse ! conclut Claire en baisant les cheveux d'or qui moussaient autour du joli visage encore un peu irrité. Plus tard, tu verras que j'avais raison, ma chérie. Et maintenant, embrasse-moi, sans rancune. Si tu savais, Lucette... je n'ai plus que toi !

Lucette fondit en larmes, Claire aussi, et après s'être abandonnées pendant quelques instants à cette petite détente nerveuse, elles se séparèrent fort tendrement.

XIV

Roger était arrivé à Paris avec Dérolle et Joüy, celui-ci, comme l'avait dit Claire, aussi peu gênant que possible ; chacun de son côté le jour, quoiqu'à vrai dire Dérolle ne quittât presque pas le jeune aveugle, ils se retrouvaient le soir pour dîner et passer la soirée ensemble.

La veille de leur retour, Barrois, en sortant de chez lui, le matin, faillit heurter un monsieur élégant et bien mis, fort bronzé par le soleil, avec des yeux bleu très clair, qui évoquèrent tout de suite une foule de souvenirs indécis et lointains. S'étant retourné pour le suivre des yeux, il le vit entrer dans la maison et ressortir sur-le-champ, l'air mortifié.

— Mais c'est Vernal ! se dit Barrois, Vernal dit l'Ingénu ! Je me disais aussi que je connaissais cette figure-là ! Mais depuis Louis-le-Grand...

Le monsieur, qui regardait tout autour de lui, s'arrêta brusquement, et, d'une voix joyeuse, timbrée d'un léger accent méridional, s'écria :

— Non, ce n'est pas toi ! Je vous demande pardon, Barrois, ce n'est pas vous ?

Roger l'avait déjà toisé, jugé et reconnu pour bon.

— C'est moi. On se tutoyait jadis, tu peux continuer. Qu'est-ce que tu me voulais ?

— Eh ! mon ami, j'allais te voir ! J'ai une affaire, — c'est-à-

dire pas moi, je ne plaide jamais ; j'ai perdu une fois un procès pour un puits où il n'y avait pas d'eau... ils ont prouvé qu'il y en avait, et on y descendait, on s'y promenait à pied sec, mon cher! Mais j'ai un parent qui plaide, il n'a pas encore perdu, lui, et il voudrait te charger de son affaire, une belle affaire, car tu es célèbre, toi! Où déjeunes-tu ? Tu es donc marié? Comme cela se trouve, moi aussi!

Après une avalanche de questions et de réponses, ils convinrent de se retrouver pour dîner le soir. Vers huit heures, ils se rejoignirent en effet chez Ledoyen, où les attendaient Dérolle et de Joüy, cette fois privé de son secrétaire, auquel il avait donné la liberté. Après le dîner, ils restèrent à causer dans le jardin peu à peu abandonné, dans cette poussière tamisée que le soir jette sur Paris, cette poussière qui sent un peu tout : le crottin de cheval, le cigare, la chartreuse, le nouveau musc, — horreur! — et même, à de certains moments, la rose-thé, — quand passe une bouquetière.

Vernal avait beaucoup écouté ; soudain il se mit à parler.

— Mon Dieu, oui, je me suis marié l'an dernier, comme toi, Barrois! j'avais une vocation antimatrimoniale bien décidée, — et puis, les vocations, voyez-vous, il n'y a rien au monde de plus trompeur que les vocations! Ainsi, moi, maintenant, je vis en province et je fais de la photographie.

— Comme profession ? demanda Dérolle un peu surpris.

— Non, calmez-vous! comme sport. Ça ne durera pas très longtemps, probablement, à moins que ça ne dure toujours... Ça nous absorbe complètement, mais vous ne connaissez pas cela...

— Si fait! dit Dérolle, j'en ai fait; mais je m'en suis dégoûté, à cause des virages.

— Ça, c'est vrai. Mais c'est la cuisinière qui les fait. Oh! elle les réussit très bien, je vous assure... C'est un vrai cordon bleu!

Les trois amis riaient. Vernal, encouragé, continua :

— Et puis, la photographie, je lui dois de la reconnaissance, car sans elle, je ne serais pas marié, ou plutôt, sans mon mariage, je n'aurais pas fait de photographie...

— Vous n'êtes pas clair ! fit Dérolle amusé.

— Eh bien, je vais éclaircir. Voilà comment c'est arrivé :

« L'année dernière fut exceptionnellement chaude, il n'est pas permis de l'ignorer ; chacun s'en fut de son mieux chercher la

fraîcheur et l'ombrage, les uns au bord de la mer, où l'on se serait cru sur une lessiveuse en ébullition, les autres au sommet des montagnes, où l'ardeur du soleil faisait éclater les roches.

« Moi, malin, je dénichai un petit coin, au bord d'une rivière, — toute petite; — n'espérez pas que je vous le dénonce, ce ne serait plus tenable ni pour vous, ni pour moi, car il y a de la fraîcheur pour un, non pour plusieurs.

« Ma rivière m'appartenait puisque personne ne m'en disputait la jouissance. J'étais logé dans une auberge où l'on fait des omelettes, des omelettes ! C'est fini, je n'en mangerai plus ; le souvenir de celles-là me rendra les autres inacceptables. Et puis, les draps un peu gros sentaient très bon, et j'aime cela.

« J'avais pensé à faire venir un canot; mais, après réflexion, j'y renonçai. Si l'on voit débarquer un canot, me dis-je, les gens de la gare viendront jusque par ici pour savoir à quoi ça peut bien servir; nous passons lui et moi à l'état de curiosités, et adieu ma tranquillité ! Pensez donc, un pays où l'on n'a jamais vu de bateau ! Ça n'a presque pas l'air vraisemblable, et pourtant c'est parfaitement exact : s'il y avait un bateau, même tout petit, sur cette rivière-là, il ne pourrait jamais s'y retourner de bout en bout, — elle n'est pas assez large, — ni sens dessus dessous, — elle n'est pas assez profonde.

« Le mois de septembre s'achevait plus chaud qu'au mois de juillet ordinaire, et j'étais de plus en plus ravi, car autour de moi les sources tarissaient partout, et il y avait toujours de l'eau dans ma rivière, de l'ombre sous les arbres, et une solitude, — si reposante ! sur ses bords, — lorsque je fis une rencontre.

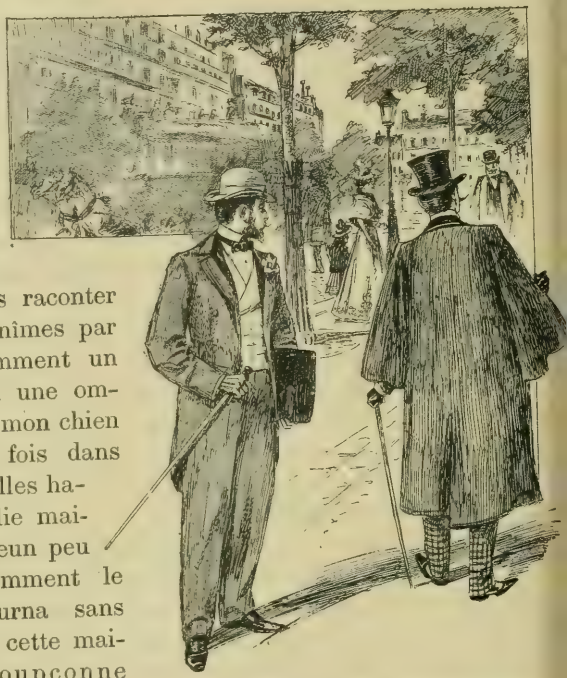
« Depuis quinze jours, c'était la première, car je ne compte pas nos bons paysans qui s'étaient accoutumés à moi et moi à eux ; c'était la première rencontre de gens civilisés, et j'en fus à la fois consterné et ravi. Consterné, cela se comprend : allait-il débarquer des Parisiens dans cette paisible solitude ? Faudrait-il retrouver... vous connaissez le vieux cliché ! et puis, vraiment, je vois assez mes semblables durant le reste de l'année.

« Ravi ? certainement ! Ma rencontre se composait d'une vieille dame encore extrêmement jolie, — pour une vieille dame, — que je surnommai immédiatement *la marquise*, poussée dans un fauteuil à roulettes par une bonne quelconque, — et d'une jeune fille délicieuse.

« Elle était délicieuse, c'est positif. Sa beauté n'était peut-être

pas très éclatante ; c'était une de ces figures où rien ne semble attirer l'attention et où tout retient le regard. Elle avait de jolis mouvements restreints et modestes ; elle regardait franchement sans hardiesse, quoiqu'elle fût très timide, car rien que ma rencontre — j'étais parfaitement convenable, je vous le jure ! attira une teinte rose un peu vive à ses joues fraîches... ; elle était délicieuse.

« Je n'ai pas le loisir de vous raconter comment nous finîmes par nous saluer, comment un jour je ramassai une ombrelle, comment mon chien Stop entra une fois dans leur jardin, car elles habitaient une jolie maison de campagneun peu plus loin, — comment le délinquant retourna sans permission dans cette maison où je le soupçonne d'avoir reçu du sucre ; comment nous en vînmes à nous parler quotidiennement et, enfin, comment je me trouvai assis un dimanche dans le salon de cette aimable demeure, à côté de Stop, en face de la marquise, et comment la même main qui avait donné du sucre à mon chien m'offrit une tasse de thé, — sans sucre, — je ne l'aime pas autrement.



Barrois faillit heurter un monsieur élégant.

Henry Gréville.

(*A suivre.*)

Le Gérant: F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 60.2.98.

LE CAPITAINE SATAN

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

I

A la nuit tombante, vers la fin d'octobre de l'année 1651, un cavalier franchit la porte du château de Fougerolles, en Périgord, et s'engagea sur le chemin de la Dordogne.

Un vent violent le fouettait en plein visage, mais le voyageur n'en avait souci : il recevait bravement les assauts de la bise et s'en allait, droit et roide sur son cheval, comme un paladin emprisonné dans son armure.

A le voir chevaucher ainsi, à pareille heure, sur une route mal hantée, on l'aurait volontiers pris pour un de ces coureurs d'aventures qui vivent sur la bourse du prochain.

Il ne songeait, en réalité, ni à se cacher, ni à mal faire.

Au bout d'une heure de marche, le cavalier quitta le grand chemin et prit un sentier qui s'enfonçait entre deux collines, toutes tapissées de genêts et de bruyères, et que bordaient de grands arbres à demi défeuillés. Il le traversa lentement, battant du manche de son fouet les branches qui pendaient au-dessus de

sa tête et jetant aux échos, d'une voix claire et notablement fausse, ce couplet alors fort nouveau :

Que c'est une richesse extrême
D'être sain en la pauvreté !
Mais c'est bien la pauvreté même
De n'avoir argent ni santé.
Un petit grenier est mon Louvre,
Mon manteau, jour et nuit, me couvre.
On me donne un drap en trois mois ;
Pour tous rideaux j'ai la muraille
Avec une botte de paille
Dessus un matelas de bois.

En sortant de l'étroit défilé, le chanteur se trouva tout au bord de la rivière, sur une voie de halage qui devait le conduire jusqu'au bac établi en face de Saint-Sernin.

La lune venait de se lever derrière les hauteurs de Gardannes.

A sa lueur, le voyageur remarqua, à quelques pas devant lui, un homme immobile.

Entre les mains de cet homme brillait le canon d'un mousquet.

Au moment où, sans avoir paru s'inquiéter de cette rencontre suspecte, le cavalier se trouva à deux pas de lui, l'inconnu vint se camper au milieu du passage.

— La charité, s'il vous plaît, mon gentilhomme, demanda-t-il.

— Hé, mon maître, riposta la voix gouailleuse du voyageur, te voilà bien lourdement équipé pour un bon pauvre, ce me semble.

Et, du bout de son fouet, il fit sonner le mousquet du mendiant.

— Les routes ne sont pas sûres, monseigneur, objecta l'autre en forme d'excuse.

— Bah ! tu n'as rien à perdre, j'imagine !

— Au contraire !

Sur ce mot, ce fut d'un ton de gouailleuse menace que le mendiant répéta :

— La charité, mon gentilhomme !

— Mordioux ! ne dirait-on pas qu'il demande plutôt la bourse ou la vie ?

— Si vous préférez ce mot, à votre aise ; je veux bien !

Et le mousquet s'appuya, d'un mouvement rapide, sur la poitrine du voyageur.

— Tu as des arguments superbes, ricana ce dernier. — Attends un peu.

En même temps, il releva l'arme, se jeta hors de selle et sauta à la gorge du bandit.

Puis, quand il le sentit à demi-étouffé sous sa vigoureuse étreinte, quand il vit le mousquet s'échapper de sa main, il le saisit au poignet, et, à coups de fouet, lui administra la plus rude et la plus humiliante correction que jamais écolier en faute ait reçue.

L'homme cria grâce, en se laissant tomber à genoux.

— Je pourrais te casser la tête, si j'avais l'humeur mauvaise, ou te mener pendre à Fougerolles, si j'en avais le loisir, fit le gentilhomme; rends grâce au diable, ton patron, qui te fait libre cette fois. Pourtant, drôle, regarde-moi bien, afin de gagner au pied, si jamais tu me rencontres. C'est un bon conseil que je te donne.

Toujours à genoux, le bandit leva ses yeux noirs vers le visage de son vainqueur, et un éclair de haine s'alluma dans sa prunelle, tandis qu'à la clarté blafarde de la lune, il détaillait les traits railleurs du gentilhomme, lequel ne manqua pas, à son tour, de graver en son esprit la face irritée et piteuse à la fois du coureur de grands chemins.

— Je vous reconnaîtrai, monseigneur, murmura ce dernier d'un ton étrange. Laissez-moi aller seulement.

Tandis que le faux pauvre se relevait en se frottant les côtes, le voyageur ramassa le mousquet, le prit par le canon, puis, l'ayant fait tournoyer deux ou trois fois au-dessus de sa tête, il le lança dans la Dordogne.

Après quoi, il remonta à cheval et partit au galop, laissant son agresseur encore tout pantois de sa mésaventure. Arrivé auprès du bac, il héla le passeur. Dix minutes plus tard, il était sur la rive gauche du fleuve.

Il se haussa sur ses étriers et regarda vers Saint-Sernin.

Une lumière brillait à la plus haute maison du village, et de la cheminée de cette maison montait une belle fumée rousse, une fumée de cuisine, sans aucun doute, dont l'aspect amena sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

Cette maison était celle de Jacques Longuépée. Celui qui portait ce nom belliqueux indiquant un homme de race militaire, avait rompu avec le métier de ses ancêtres.

Il était curé de Saint-Sernin.

Les membres athlétiques de Jacques Longuépée se dessinaient carrément sous sa soutanelle de ratine noire; son visage, largement taillé en pleine chair, s'encadrait d'une barbe touffue; il avait l'air fier, la voix sonore, la vigueur et la souplesse d'un lion; avec cela, on le devinait, doux et simple comme un enfant.

Pendant que le voyageur franchissait le bac, le curé, debout dans la cuisine du presbytère, talonnait sa gouvernante, qui se démenait à ses fourneaux.

— Jeanne, il est huit heures, disait-il. Jeanne, votre brochet ne sera pas cuit. Savinien ne peut tarder plus d'un quart d'heure.

— Eh! bon! bon! maugréait la gouvernante, la patience n'est pas seulement vertu de vilain; un gentilhomme peut bien attendre. D'ailleurs, continua-t-elle avec un geste péremptoire, je ne servirai que lorsque tout sera cuit à point, s'il vous plaît.

Une révérence ironique ponctua cette réflexion; Jacques, conscient de son infériorité, baissa la tête et gagna à petits pas la salle à manger.

La table était mise. Une respectable rangée de bouteilles tendaient leurs cols poudreux sur une crédence à portée de la main. Il ne manquait plus que le convive.

L'horloge de la petite église de Saint-Sernin sonna le quart après huit heures. Un maître coup de cloche répondit au chant de l'horloge.

— C'est lui! s'écria le curé.

Il se précipita vers la porte, l'ouvrit toute grande et se jeta dans les bras de notre voyageur.

— Par la mort-Dieu, mon frère, fit ce dernier, en se laissant embrasser à pleines joues, ton gîte est bon par ce temps horrible. Il vient de ta cuisine un fumet de truffes et de venaison, qui me semble un avant-goût des jouissances du paradis.

— Soupons, mon cher Savinien, répondit laconiquement l'abbé, comprenant les aspirations de cet estomac excité par une longue course.

Il prit le manteau de son hôte, l'étendit devant le feu de la salle à manger, et, de sa voix de tonnerre, annonça à Jeanne qu'on n'attendait plus que son bon plaisir.

Le gentilhomme s'assit alors en face du curé, et les deux convives s'apprêtèrent à faire honneur aux mets élaborés par la gouvernante. non sans échanger force paroles amicales, car, étant

frères de lait, Savinien et Jacques s'aimaient comme s'ils fussent du même sang.

— Ça, fit bientôt le nouveau venu en plongeant son couteau dans un pâté tout noir de truffes périgourdines, je ne suis pas venu seulement pour souper. J'ai des affaires très graves à te confier.

— A tes ordres, répondit le prêtre. En recevant ta lettre, j'ai bien pensé qu'il se passait quelque chose là-bas. Parle donc.

— Au dessert, mon ami. Confie-moi, je te prie, ce vénérable brochet.

— C'est le triomphe de Jeanne, mon cher Savinien. On ne mange pas de ce poisson-là dix fois en sa vie.

— Peste! c'est donc un animal fabuleux?

— Pas tout à fait. C'est un brochet borgne du lac de Fonta, que l'abbé de Bourdeilles m'a expédié à ton intention.

— A merveille. Borgne ou non, il est divin, et ces champignons égayés de vin blanc lui donnent un ragoût de plus.

Le repas s'acheva gaiement; dès que Jeanne eût enlevé la nappe et posé devant les convives un flacon d'eau-de-vie d'Armagnac et deux verres à patte, portés sur un plateau de cuivre poli, les traits de Savinien devinrent soudainement graves.

Il but quelques gouttes de la vieille liqueur, puis, s'accoudant sur la table, et plongeant ses regards dans ceux de son ami :

— Jacques, dit-il, veux-tu que nous causions sérieusement?

II

Le curé inclina la tête en signe d'assentiment, et son visage se mit à l'unisson de la gravité de celui de son hôte.

— Tu m'as juré, une fois, Jacques, commença ce dernier, que tu serais heureux de consacrer ta vie tout entière à mon service.

— Je suis prêt à tenir ma parole, mon ami.

La main du gentilhomme se tendit vers celle du prêtre, qui la serra avec une vigueur telle, que Savinien ne put s'empêcher de dire :

— Peste! voilà une main à qui on n'arrachera pas facilement ce qu'elle se chargera de garder!

Et, d'un geste élégant, il secoua ses doigts endoloris par l'étreinte herculéenne du curé.

— Tu as donc un dépôt à me confier? interrogea Longuépée.

— Un dépôt précieux, qu'il faudra défendre au besoin, comme le dragon de la fable défendait les trésors commis à sa vigilance.

Le regard de Jacques s'alluma, et son geste désigna au jeune homme une longue rapière pendue dans un coin obscur de la salle.

— C'est l'arme des nôtres, prononça-t-il : je sais encore assez bien m'en servir.

— Parbleu! quand nous étions enfants, l'un et l'autre, tu m'as donné plus d'une fière leçon! Ah! que n'es-tu soldat, toi aussi!

— Dieu m'appelait ailleurs, répondit modestement le prêtre, éteignant l'éclair qui avait embrasé sa prunelle, au souvenir du passé des siens. Continue, Savinien.

Le gentilhomme se recueillit un instant.

— J'aurais voulu, reprit-il bientôt, j'aurais voulu t'épargner une tâche dangereuse, — œuvre de soldat et non de prêtre, en somme, — mais où trouver une âme droite et ferme comme la tienne, un cœur vaillant et confiant, capable de l'accepter, cette tâche, sans en demander la raison et le secret? Je ne devais songer qu'à toi et je suis venu.

— C'est moi que tu as obligé en faisant ainsi, Savinien.

— Écoute : la mission que je vais te confier, je l'ai moi-même acceptée d'un autre homme, auquel j'ai juré d'en assurer les résultats. Tu connais ma vie, livrée aux hasards et aux aventures? Un de ces matins, une balle peut me coucher sur l'herbe, ou un bon coup d'épée me payer définitivement tous ceux que j'ai donnés.

— Dieu te les pardonne! murmura indulgemment le curé.

— Or, continua Savinien, moi mort, le dépôt que j'ai pris en garde tombe dans des mains étrangères, peut-être indifférentes, peut-être intéressées à sa possession. Voilà ce que je ne veux pas, voilà ce que tu m'aideras à éviter, en mettant à mon service ton intelligence et ta force. Que je disparaisse alors, peu importe. Je mourrai tranquille, te sachant tout prêt à me remplacer.

— Est-ce donc ton testament que tu vas me remettre? dit le curé, surpris de ces déclarations solennelles.

Le gentilhomme sourit.

— Mon testament! fait-on son testament quand on porte tout son bien avec soi, comme le philosophe Bias?

— Quoi donc, alors?

— Je te l'ai dit : c'est la volonté d'un autre que j'exécute.

Jacques Longuépée leva un regard curieux et interrogateur sur son ami.

Celui-ci comprit cette muette demande. — De son pourpoint, il retira un pli de parchemin, retenu par des lacs de soie verte, lesquels étaient eux-mêmes scellés d'un large cachet, appliqué récemment sans doute, à en juger par le parfum encore pénétrant de la cire. Ce pli ne portait aucune inscription ; le cachet qui le fermait ne gardait l'empreinte d'aucune armoirie. On y voyait seulement deux lettres, un C et un B bizarrement entrelacés sur un fond semé d'étoiles.

La première inspection du parchemin n'apprit donc rien au curé de Saint-Sernin.

Savinien mit l'enveloppe aux lacs verts sous les yeux de son ami, et, posant le doigt sur le cachet :

— Jacques, dit-il, il y a là-dedans l'avenir d'un homme, le sort d'une famille, la solution d'un mystère de vie ou de mort.

— Donne, accentua le curé, fermement.

Il étendit la main et reçut le précieux document.

— Maintenant, — et Savinien se leva en disant ces mots, — voici, mon cher Jacques, ce que j'attends de toi : Tu garderas ce pli jusqu'au jour où je viendrai te le redemander ou jusqu'au moment où tu apprendras positivement que je suis mort.

— Et dans ce dernier cas ? interrogea Longuépée, ému.

— Dans ce dernier cas, tu briseras le cachet et tu trouveras, tracées de ma main, les instructions concernant l'emploi d'un autre écrit, également renfermé dans cette enveloppe, sous un sceau particulier.

— Ces instructions ?

— Tu les liras attentivement ; elles te serviront à accomplir de point en point ma promesse. Comme tu le vois, mon bon Jacques, tant que Dieu me laissera sur ce globe terraqué, ton métier de dragon ne sera pas bien difficile.

— En effet.

— Par exemple, sourit le gentilhomme, à qui revenait peu à peu sa gaieté habituelle, tu auras une rude besogne à entreprendre si quelque méchant compagnon me jette sur le pré, avec six pouces de fer dans le corps.

— Oh ! ce compagnon-là est encore à naître, j'espère, riposta le curé d'un ton encourageant.

— Qui sait ? En tout cas, mes précautions sont prises maintenant.

Et il vida son verre, en homme satisfait de lui-même.

— Encore un mot, hasarda Jacques. En occurence aussi grave, on ne saurait demander trop d'explications. Si jamais quelqu'un se présente de ta part pour réclamer ce dépôt, que ferai-je ?

— Celui-là, fût-ce le roi, fût-ce le pape, entends-tu ? tu le congédieras comme un imposteur.

— Et s'il veut employer la force ?

— Alors, tu le tueras, fit résolument Savinien, en montrant d'un coup d'œil éloquent la grande épée accrochée à la muraille.

La charité, s'il vous plaît, mon gentilhomme.

Ce mot n'étonna pas le prêtre. Il était d'une époque où le bréviaire et le mousquet ne juraient point trop à figurer côte à côte sur la tablette d'un homme d'église.

Jacques se contenta de serrer de nouveau la main de son frère de lait ; le gentilhomme comprit qu'il venait de se donner là un auxiliaire résolu et qu'il pouvait partir tranquille.

L'horloge de Saint-Sernin sonna la onzième heure. Savinien reprit son manteau et se disposa à se retirer.

— Tu me quittes déjà ? demanda Jacques.

— Oui.

— Où vas-tu ?

— Là-bas.

A travers le vitrail de la fenêtre, Savinien montra dans le lointain, de l'autre côté de la Dordogne, la masse noire du château de Fougerolles, se profilant sur le ciel alors pleinement illuminé par la lune.

Jacques ne demanda pas d'autres renseignements ; il savait sans doute à quoi s'en tenir touchant la cause qui ramenait Savinien au château.

— Te reverrai-je ? se contenta-t-il d'ajouter.

— Sans doute.

— Quand ?

— Avant mon départ pour Paris, je viendrai t'embrasser encore une fois.

Le cheval piaffait d'impatience depuis un instant à la porte du presbytère.

Savinien descendit, sauta en selle non sans avoir glissé à l'oreille de son ami une dernière recommandation, et reprit en toute hâte le chemin de Fougerolles.

Écoute, murmura le mourant.

III

Quand le curé n'entendit plus sur le sol caillouteux le bruit des sabots du cheval, il se retira dans sa chambre et serra soigneusement dans une armoire de chêne, scellée derrière son lit, le pli de parchemin dont il venait d'accepter la garde.

Ensuite il pria longuement, demandant à Dieu de préserver son ami dans les circonstances périlleuses où il allait peut-être se trouver, circonstances d'autant plus redoutables à ses yeux que Savinien, en réclamant son appui, ne lui avait laissé rien deviner de l'intérêt secret qui le faisait agir.

Pendant ce temps, le cavalier se rapprochait rapidement du

terme de son voyage. Vers minuit, il arriva devant les fossés de Fougerolles.

Malgré l'heure avancée, personne ne semblait reposer dans le château.

On voyait des lumières aller et venir le long des grands corridors, des serviteurs s'aborder et causer à voix basse, tandis que d'autres se groupaient, dans de mornes attitudes, à l'entrée des appartements seigneuriaux.

Savinien entra dans la grande cour, jeta les rênes aux mains d'un valet et se dirigea rapidement vers l'escalier du premier étage. Sur les dernières marches, il rencontra l'intendant de Fougerolles.

— Eh bien, maître Caprais ? interrogea-t-il.

— Ah ! monsieur, soupira le brave homme, ça va mal, ça va bien mal !

Savinien n'en entendit pas davantage. Il franchit les degrés deux à deux et pénétra dans une chambre pleine de monde.

Au milieu de cette chambre, étendu sur un grand lit de chêne noir aux draperies de soie brochée, se mourait le vieux comte Raymond de Lembrat, seigneur de Gardannes et de Fougerolles.

La face émaciée du vieillard se détachait comme de l'ivoire sur la blancheur de ses oreillers ; ses bras, croisés sur sa poitrine, semblaient morts déjà ; ses paupières lustrées se fermaient à demi sur sur son œil atone ; un léger frémissement des lèvres trahissait seul la présence de l'âme dans ce corps vaincu par l'âge et par la douleur.

Un chapelain était en prières au pied du lit. Debout, près du chevet, se tenait un jeune homme de fière mine et de haute taille.

Il était beau, mais d'une beauté en quelque sorte brutale ; son œil restait sec quand il s'arrêtait sur le visage du mourant ; quand il se tournait vers les serviteurs agenouillés dans la chambre, il avait des regards tranchants comme l'acier ; à ses lèvres aux coins arqués, à ses sourcils ramenés souvent l'un vers l'autre, on devinait un maître absolu et impitoyable ; aucune étincelle de ce rayonnement de bonté non éteint sur les traits du vieillard ne se retrouvait dans la physionomie du jeune homme. C'était le fils du comte, c'était l'héritier des vastes domaines de Gardannes, de Fougerolles et de Lembrat.

Lorsque Savinien parut, il quitta sa place et vint au-devant de lui.

— Mon père vous a demandé plusieurs fois, mon cher Savinien, lui dit-il à voix basse.

— J'ai été obligé de quitter Fougerolles pendant quelques heures, répondit Savinien sur le même ton. Le comte peut-il m'entendre?

— Je l'espère, quoique le mal ait fait bien des progrès depuis votre départ.

— Approchez-vous de lui, Roland, et nommez-moi.

Roland de Lembrat se pencha vers son père et prononça le nom de Savinien. A ce nom, les yeux du vieillard s'ouvrirent; d'un regard troublé il chercha Savinien. et l'ayant aperçu, il lui fit signe de venir à lui.

Ce dernier obéit. Le comte lui prit la main et parut rassembler ses forces pour lui parler. A ce moment, il surprit l'œil de Roland attaché sur lui.

— Éloignez-vous, Roland, dit-il d'une voix glacée ; et vous aussi, mon père, je vous prie.

Ces derniers mots étaient à l'adresse du chapelain.

Roland se mordit les lèvres avec dépit, tandis qu'une vive rougeur lui montait au front. Toutefois, il se retira avec le chapelain, vers le fond de la chambre, laissant Savinien seul auprès de Raymond de Lembrat.

— Écoute, murmura le mourant.

Savinien s'inclina jusqu'aux lèvres du comte.

Quelle confidence suprême sortit de cette bouche flétrie? Nul ne put le deviner; mais, quand Savinien se redressa. chacun put voir du moins que les yeux du comte étaient pleins de larmes. Il considéra longuement son fils, et Savinien l'entendit murmurer, comme à lui-même :

— Ce sera là pourtant l'héritier des Lembrat?

Une pression plus vive de la main apprit à Savinien que son vieil ami avait encore à lui parler. Le comte essaya de soulever sa tête appesantie, et, lui montrant Roland de Lembrat d'un mouvement imperceptible pour les assistants :

— Veille sur celui-ci, souffla-t-il à l'oreille de Savinien, mais, — avant tout, — souviens-toi de l'autre !

IV

Les larges tranchées que le Paris moderne pousse à travers ses vieux quartiers ont mis à jour un vaste édifice, que bien des gens croyaient disparu, et dont la foule assiégea longtemps les abords au temps où Corneille et toute une pléiade de poètes, aujourd'hui oubliés, se disputaient l'honneur d'y voir se révéler leurs œuvres : l'hôtel de Bourgogne, où les comédiens du roi donnaient leurs représentations, spectacles fort suivis par les raffinés de l'entourage d'Anne d'Autriche, alors régente.

A ce rendez-vous des délicats de la cour et de la ville, ce soir-là, l'on donnait une représentation d'*Agrippine*, tragédie fort discutée par les ergoteurs, lesquels y voyaient de graves attaques contre la religion et la sûreté de l'État.

La salle de l'hôtel de Bourgogne était pleine ; sur la foule brillante et tumultueuse passait un souffle belliqueux. Dans un coin du parterre, deux hommes prenaient une part vive à l'événement littéraire de cette soirée. L'un sifflait avec une constance remarquable tous les vers incriminés. L'autre se contentait de sourire aux bons endroits et de hausser les épaules lorsque son voisin sifflait. A la fin du troisième acte, celui-ci éprouva probablement le besoin de faire partager son indignation à quelqu'un, car, se tournant vers le silencieux auditeur :

— N'est-ce pas, monsieur, fit-il que c'est pitoyable ?

— Pitoyable ! répéta l'autre froidement ; pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer en aussi méchantes rimes des sentiments aussi pervers !

— A vous entendre, monsieur, l'auteur serait donc un grand coupable ?

— Un hérétique, monsieur ! Il mérite l'excommunication.

— En vérité ?

— Ne dit-il pas des choses outrageantes pour notre sainte religion ?

— Vous avez mal entendu peut-être. Voici ce qu'il dit.

Et l'interlocuteur de l'homme au sifflet se mit à lui réciter

toute une tirade de la tragédie d'*Agrippine;* puis une autre, puis une troisième, s'animant à mesure qu'il récitait.

— Eh! monsieur, fit son contradicteur ébahi, comment avez-vous pu retenir tant de vers?

— Avouez-vous qu'ils ne sont point mauvais?

— Je l'avoue.

— Alors pourquoi les siffliez-vous tout à l'heure?

— Voyez la foule!... Bien d'autres personnes semblent être de mon avis!

— Les pauvres gens! Un âne se met à braire, les autres suivent...

— Voilà, monsieur, qui est d'une parfaite insolence!

— Croyez-vous, monsieur?

— J'en suis sûr.

— Tant pis pour vous! Mais, chut! le quatrième acte commence, ne faisons pas de bruit.

— Je le veux bien; nous reprendrons l'entretien tout à l'heure, et d'autre façon.

— Monsieur arrive de province? demanda d'un ton railleur à son adversaire le déclamateur ainsi provoqué.

— Je suis le marquis de Lozerolles.

— Bonne noblesse de Poitou! Pardon! souffrez que j'écoute Séjanus.

Les acteurs étaient en scène. L'altercation en resta là. Elle n'avait, d'ailleurs, causé aucun scandale, les deux contradicteurs ayant échangé leurs attaques avec la plus exquise politesse, comme il convenait entre gens bien nés.

A la fin du spectacle, l'adversaire du marquis fit signe à un jeune homme qui, placé à deux ou trois pas de lui, s'approcha avec empressement.

— Comte, lui dit-il, voulez-vous être mon second?

— Pourquoi?

— Je vais me battre!

— Ce soir?

— A l'instant!

— Encore une querelle! Et vous n'êtes pas sorti de la salle!

— Je n'avais pas besoin de sortir, puisque monsieur était là!

Le marquis de Lozerolles, ainsi désigné, salua avec courtoisie.

— Quel motif?

— Bien simple. Monsieur trouve l'*Agrippine* détestable, moi je la trouve bonne. Cette raison vous suffit-elle?

— Parfaitement.

— Allons, messieurs, intervint le marquis, je suis pressé.

Lozerolles requit l'assistance d'un ami, comme l'avait fait son antagoniste, et les quatre hommes gagnèrent une des ruelles obscures qui avoisinaient l'hôtel de Bourgogne. On mit l'épée à la main sans plus attendre.

— Peste! monsieur, fit le marquis, après avoir ferraillé inutilement pour se faire jour, vous êtes un rude joueur.

— N'est-ce pas? Encore est-ce un jeu de province que je vous joue là.

— Bah! en province on n'est pas manchot, répliqua le marquis, ripostant à cette raillerie par un coup à fond.

— A Paris non plus, fit l'autre, qui para et fit suivre sa parade d'une botte si imprévue que son épée traversa le bras du marquis sans lui laisser le temps de reprendre la garde.

Le combat était fini.

— Mes compliments, dit le blessé, tandis que son vainqueur rengainait tranquillement. C'est égal, les vers d'*Agrippine* n'en sont pas meilleurs, et je me demande encore pourquoi vous les récitez si bien.

— Parce que j'en suis l'auteur, monsieur le marquis!

Et laissant le marquis abasourdi de cette révélation, le poète qui défendait si bellement ses œuvres à coups d'épée, s'éloigna, appuyé sur le bras de son second.

Ce poète n'est point pour nous un inconnu. Nous l'avons vu à la table du curé de Saint-Sernin et au lit de mort du comte de Lembrat.

Il avait, il faut le dire tout d'abord, car c'est là le trait caractéristique de cette physionomie originale, il avait le nez d'une dimension surprenante, un nez à vive arête, ombrant la bouche, enfin un « nez héroïque », suivant l'expression de l'un de ses biographes. Ce nez remarquable dominait une figure régulière et douce, éclairée par de beaux yeux noirs bien ouverts et pleins de rayons. Les sourcils étaient finement tracés ; la moustache, un peu rare, dégageait les lèvres; les cheveux tombaient en masses brunes autour d'un front intelligent. Le tout constituait un assez beau garçon, lequel, en ces temps de folles équipées, eut une place d'honneur parmi les raffinés et les lettrés.

De son nom il s'appelait Savinien de Cyrano. On le connut mieux sous celui de Cyrano de Bergerac, qu'il avait pris pour se distinguer de son frère et de ses cousins.

C'était l'auteur du *Voyage à la Lune*, des *Entretiens pointus*, le poète d'*Agrippine*, le rimeur de cent œuvres burlesques, le philosophe audacieux ; c'était aussi le duelliste endiablé, le héros de toutes les querelles. Il avait vingt surnoms de gloire, il en avait cent : on l'appelait l'Intrépide, le Démon de Bravoure, le Capitaine Satan ; — dans le peuple surtout ce nom lui était resté, et bien des gens ne lui en connaissaient pas d'autres.

Avec tout cela, un cœur d'or, une indépendance à toute épreuve, l'amour du bien, la haine des sots, et de l'esprit ! On l'aimait pour cet esprit accommodé au goût de l'époque, pour sa belle humeur, pour sa jeunesse épanouie ; chose rare, il a laissé le souvenir d'amitiés durables et de dévouements absolus.

. . . . . .

Après avoir salué le marquis, Cyrano s'éloigna donc appuyé sur le bras de son second. A ce dernier, le titre de comte que venait de lui donner Bergerac appartenait de par la mort du vieux Lembrat ; c'était le nouveau seigneur de Fougerolles, ce Roland à la figure hautaine déjà apparue, impassible devant le lit de mort de son père.

Le comte Raymond de Lembrat était mort depuis plus d'un an, et Roland l'avait vite pleuré. Roland avait vingt-cinq ans, il était riche ; il avait soif de cette vie ardente de la grande ville dont le vieillard l'avait soigneusement tenu éloigné.

Cyrano de Bergerac, plus âgé et plus expérimenté, était son modèle, et, quoiqu'il ne se sentît pas une très grande sympathie pour le poète, sans doute par opposition à la vive amitié que le comte Raymond lui avait toujours témoignée, il le pria de devenir son guide et son parrain dans le monde brillant où il allait entrer.

« On était alors au temps de ces belles aventurières espagnoles et italiennes, voluptueuses et fières créatures, aimant, d'un égal amour, l'or, le sang et les parfums : au temps des balcons escaladés, des échelles de soie, des ballets et des mascarades ; de cette galanterie espagnole, grave et folle à la fois, dévouée jusqu'à la niaiserie, ardente jusqu'à la férocité ; des sonnets et des petits vers, et des grands coups d'épée, et des grandes rasades, et du jeu effréné (1). »

(1) Théophile Gautier : *les Grotesques*.

Tel fut le tourbillon dans lequel Cyrano lança son jeune ami.

En ce milieu enivrant, Savinien vivait en poète et en philosophe ; Roland s'y jeta à corps perdu, avide de mordre à tous les fruits savoureux, de boire à toutes les coupes capiteuses. En moins d'une année il eut un nom parmi les raffinés. Il avait prodigué l'or, multiplié les fêtes, ébloui les femmes par son luxe, dompté les hommes par son audace; il se grisa vite à ce régime.

Après l'ivresse vint la lassitude. Il éprouva le besoin d'apaiser sa fougue, de se reposer de lui-même.

En ceci encore Cyrano le servit à propos. Ami du marquis de Faventines, qui habitait un vieil hôtel dans l'île Saint-Louis et menait un train assez modeste, un long procès ayant considérablement entamé sa fortune, Savinien lui avait parlé du jeune comte de Lembrat et finalement il le lui avait présenté. Roland trouva dans cette maison le refuge qu'il désirait. — Une jeune fille était là, l'unique enfant du marquis. — Elle se nommait Gilberte ; elle avait dix-neuf ans ; Roland se prit à l'aimer, et, en garçon bien avisé, il ne chercha pas d'autre confident de son amour que le marquis lui-même.

Alors, comme à présent, on ne mariait guère une fille sans dot. Le père reçut ce gendre comme une aubaine miraculeuse, et, en deux mois, ce qu'il appelait « le bonheur » de Gilberte fut résolu.

Quant à la jeune fille, consultée pour la forme, elle répondit : Oui, sans trop d'objections, ayant probablement le cœur libre et l'esprit assez bien placé pour ne pas faire fi d'une union aussi avantageuse. Lancées sur cette pente favorable, les négociations marchèrent grand train, et le comte de Lembrat fut solennellement reçu dans l'hôtel de l'île Saint-Louis en qualité de fiancé de la belle Gilberte de Faventines.

Il jouissait en parfait repos de cette situation enviable en plein printemps de l'année 1653.

Depuis deux mois Gilberte avait eu le temps de s'habituer à l'idée de devenir comtesse. Elle attendait ce résultat sans le désirer. Pour tout dire, elle aurait volontiers repris sa parole, si l'inaltérable respect auquel ses parents l'avaient habituée ne l'eût impérieusement enchaînée.

V

L'hôtel de Faventines était construit au fond d'un jardin dont la grille s'ouvrait sur le bord de la Seine. On avait là une vue pittoresque, et Gilberte aimait à s'asseoir sur la terrasse dominant la rivière, pour rêver, lire ou causer avec Pâquette, sa femme de chambre et aussi sa confidente. Un matin, les deux jeunes filles étaient à leur place favorite, à l'ombre d'un platane, dont les branches s'étendaient jusque sur le quai. Elles causaient, et leur conversation était fort importante sans doute, car elles parlaient à voix basse et si près l'une de l'autre que les cheveux bruns de Gilberte se mêlaient aux boucles blondes de Pâquette.

Gilberte aimait à s'asseoir sur la terrasse.

Les joues de Gilberte étaient roses comme la fleur du pêcher en avril. Et ces charmantes couleurs s'animaient davantage à mesure que l'entretien se prolongeait.

— Y a-t-il longtemps que ce mystère dure, mademoiselle? demandait Pâquette, à la suite d'un long récit de sa maîtresse.

— Il y a trois semaines.

— En vérité!

— Depuis trois semaines, je trouve, tous les jours, un bouquet sur mon balcon et dans ce bouquet, des vers...

— Un bouquet tous les jours, chose facile à donner, mais des

vers ! Ou le galant inconnu est un esprit plus fécond que nos auteurs à la mode, ou bien... ou bien, mademoiselle, il a une provision de rimes d'amour pour toutes les circonstances.

— Tu es méchante.

— Me permettez-vous aussi d'être curieuse ?

— Pourquoi ?

— Parce que je vous adresserai une question.

— Dis !

— Eh bien ! la main sur la conscience, dans quelle disposition vers et bouquets vous ont-ils trouvée ?

— Je suis, je crois, un peu folle, Pâquette.

— Ce n'est pas répondre, cela.

— Soit. — Sache donc que j'ai été fort irritée de l'audace de l'inconnu.

— Naturellement, — mais... après ?

— Après, je m'y suis accoutumée.

— De sorte que maintenant ?...

— Maintenant, il me semble que je ne puis plus lui en vouloir de ses hommages discrets, les ayant ainsi tolérés.

— Et... vous ne le connaissez pas, vraiment ?

— Je ne le connais pas, je te le jure.

— Vous ne soupçonnez personne ?

— Personne.

— Pas même le comte de Lembrat, votre fiancé ?

— Lui ! Tu n'y penses pas ! Il me voit tous les jours ; il me parle en toute liberté. Pourquoi m'offrirait-il des vers et des fleurs sans se nommer ?

— Une attention délicate.

— Non.

— Une épreuve, peut-être ?

— Le comte n'a pas plus besoin de me conquérir que de m'éprouver. Il est sûr de ma loyauté comme de la parole de mon père.

— Alors, tout cela ne doit vous conduire à rien ?

— A rien, tu l'as dit ; dans un mois je serai mariée. Le souvenir de cette étrange aventure ne me laissera qu'un regret de plus.

— Un regret de plus ? Vous le voyez bien, vous n'aimez pas M. de Lembrat ; vous ne l'aimez pas, et vous vous laissez marier.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Je veux que vous vous révoltiez, fit Pâquette avec un charmant mouvement de tête, je veux que vous disiez non. Certes ! je ne manquerais pas de le faire, moi !

— Toi, ma pauvre enfant, tu es libre. Tu n'as pas l'orgueil d'une famille à ménager, la noblesse d'un nom à sauvegarder.

— C'est vrai. Pourtant...

— Quand bien même je dirais non, continua tristement Gilberte, la volonté de mon père serait plus forte que ma résistance. Ah ! tu es heureuse, Pâquette ! Tu peux aimer, et cela m'est défendu.

Un bruit de voix se fit entendre dans le jardin. Gilberte se leva toute troublée. Presque aussitôt parut le comte, sur le bras duquel s'appuyait la marquise de Faventines. A sa vue, Gilberte n'avait pu retenir un léger cri.

— Vous ai-je fait peur, mademoiselle? demanda Roland.

— Vous m'avez surprise seulement, répliqua Gilberte en essayant de sourire.

Après avoir baisé la main de sa fiancée, le comte de Lembrat s'était assis à côté de la marquise, sur un banc de pierre qui cerclait le grand platane.

Sur un geste de sa mère, Gilberte prit place auprès de lui. Mais, au lieu de prêter attention à ce qui se passait autour d'elle, ses yeux s'égarèrent bientôt dans l'espace et elle tomba dans une profonde rêverie. Roland la considéra un instant avec une attention inquisitoriale.

— Vous semblez triste, mademoiselle, prononça-t-il enfin ; que vous est-il arrivé, de grâce?

— Rien, monsieur le comte, répliqua Gilberte ; veuillez m'excuser.

— C'est étrange ! réfléchit tout bas Roland, dont les sourcils se froncèrent imperceptiblement.

Engagée sur ce ton de froideur, la conversation menaçait de s'éteindre tout à coup. Le comte, sentant qu'il fallait sortir vite de ces banalités, se dispensa de répondre aux derniers mots de Gilberte. En revanche, il tira de sa poche un écrin mignon, estampé aux armes de Faventines, et le plaça tout ouvert sous les yeux de la jeune fille.

— Mademoiselle, risqua alors le comte, je sais que vous vous intéressez aux choses d'art ; daignez accepter ce bijou, que j'ai fait ciseler à votre intention par un maître joaillier florentin.

Gilberte laissa tomber un regard complaisamment admiratif sur la merveille offerte.

— C'est fort riche, en vérité, formula-t-elle avec une indifférence non douteuse.

— Eh quoi ! s'écria alors la marquise, vous ne remerciez pas mieux M. de Lembrat, Gilberte ?

— Laissez cela, madame, intervint Roland avec une nuance d'amertume, je n'attends point de remercîment.

— Ma mère a raison ; j'oublie où je suis et devant qui je suis ; merci, monsieur, vos attentions me touchent vivement.

Gilberte prononça cette phrase sans que sa main se tendît vers son fiancé, sans qu'un sourire éclairât son visage.

« Froide comme un marbre ! — Suis-je trompé ? » pensa Roland.

Un silence pénible suivit. Heureusement pour les trois personnages de cette scène, dont Pâquette était restée la muette spectatrice, l'arrivée du marquis vint faire diversion aux pensées qui les agitaient. Le marquis n'était pas seul. Savinien de Cyrano l'accompagnait.

Le gentilhomme s'avança galamment vers les dames, qu'il salua fort bas, en balayant le sol de la plume de son feutre, comme la mode l'exigeait.

— Hé, monsieur de Bergerac, s'empressa de dire la marquise, heureuse d'échapper à la contrainte qui la dominait, que je suis aise de vous voir ! Vous nous avez tenu rigueur durant quinze grands jours, je crois ! Étiez-vous malade ?

— Oui, fit Cyrano gaiement et saisissant au passage l'occasion d'un de ces jeux de mots qu'il affectionnait, oui, j'étais travaillé de la tierce et de la quarte.

— Ce qui veut dire, expliqua Roland, que vous vous battiez.

— Oh ! bien malgré moi ; mes amis ont tort de dire que je suis le premier des hommes, car il y a bien huit jours que je n'ai cessé d'être le second de tout le monde. J'ai soutenu la querelle de Brisailles, qui se battait je ne sais pourquoi, et celle de Canillac et, pour ma part, j'y ai gagné deux estafilades dont mon nez est encore tout navré.

— Ce sont là querelles vulgaires, lança le marquis. Vous en avez de plus sérieuses, dit-on ?

— Lesquelles, s'il vous plaît, marquis ?

— Ne raconte-t-on pas que vous avez eu maille à partir avec

Poquelin, qui aurait dérobé sournoisement une scène de votre comédie du *Pédant*, pour l'adapter à cette farce qu'il appelle les *Fourberies de Scapin?*

— Oh! bien! je sais ce que vous voulez dire.

— Vous prenez la chose fort doucement, ce me semble?

— Bah! fit le poète en haussant les épaules, si Molière pille mes œuvres, on le sait bien, et je n'ai pas besoin de m'en venger. D'ailleurs, puisqu'il butine mes pensées, c'est une marque qu'il m'estime; il ne les prendrait pas s'il ne les croyait bonnes.

— Sans doute.

— Ce qui m'offense, le savez-vous? C'est de voir qu'il attribue à son imagination les bons offices que lui rend sa mémoire, et se dit le père de certains enfants dont il n'a été tout au plus que la sage-femme.

Un franc éclat de rire accueillit cette boutade. La glace était rompue. La bonne humeur de Cyrano avait rasséréné tous les visages.

— Bergerac, mon ami, opina le marquis, vous valez mieux que votre réputation.

— Ne parlons pas de ma réputation; si elle est mauvaise, c'est que j'ai laissé à mes ennemis le temps de la faire. Causons plutôt de votre bonheur, mon cher Roland, de vos joies de famille, monsieur le marquis; vous devez avoir bien des choses à m'apprendre.

— Une seule, mais la plus heureuse de toutes pour moi, lança Roland : mademoiselle Gilberte sera ma femme dans un mois.

— Heureux mortel, qui sait d'avance la date de son bonheur!

Puis, remarquant le trouble que la déclaration de Roland venait de porter dans l'attitude de Gilberte :

« Ouais! se dit-il, l'enfant paraît médiocrement goûter l'avenir qu'on lui ménage. »

Sur cette réflexion, il se disposa à prendre congé. La marquise l'arrêta.

— Vous dînez avec nous, monsieur de Bergerac?

— Non pas; je me sauve.

— Si vite?

— On m'attend à l'hôtel de Bourgogne.

— Un prétexte! je le parierais.

— Ce prétexte est de chair et d'os ; c'est Sulpice Castillan, ce brave garçon qui copie mes vers et qui porte mes cartels.

— Eh bien ! il vous attendra, voilà tout.

— Oui, restez, intervint Gilberte ; après dîner, vous nous direz quelques passages de votre dernier ouvrage.

— Si vous ordonnez, répliqua courtoisement le poète, je ne puis plus avoir un atome de volonté. Je reste donc. Vous plaît-il, mesdames, en attendant le dîner, de faire une promenade au Pont-Neuf ? On dit que Brioché y représente une farce dans laquelle je suis fort méchamment mis en scène, au grand ébattement des badauds et des courtauds.

Cyrano allait continuer l'énumération des attraits que le Pont-Neuf pouvait offrir ce matin-là, lorsque son attention fut vivement sollicitée par un concert d'un caractère assez bizarre, qui éclata tout à coup sur le quai.

Les virtuoses étaient deux hommes et une femme, tous trois jeunes, tous trois portant un costume pittoresque aux couleurs éclatantes.

Penché sur l'appui de la terrasse, Savinien se prit à les considérer avec une curiosité d'artiste. Le groupe était saisissant, en effet.

La femme semblait fort belle sous ses habits multicolores ; les deux hommes se campaient fièrement en face d'elle et portaient superbement leurs oripeaux et leur clinquant.

Oubliant tout à fait alors et Brioché et le Pont-Neuf, et la farce dans laquelle on le satirisait, Cyrano se tourna vers le marquis en s'écriant :

— Parbleu, monsieur de Faventines, que ne faites-vous entrer ces musiciens ambulants, qui, depuis un instant, mènent leur sabbat sur le quai ? Ils ont une superbe tournure et seront fort curieux à voir de près, j'imagine.

— Pourquoi pas, consentit le marquis. Veux-tu, Gilberte ?

— Comme il vous plaira, mon père. Appelez-les, monsieur de Cyrano.

— Eh ! vous autres, cria le poète, accourez tôt et entrez céans ! on veut juger de votre mérite.

VI

Pâquette ouvrit la grille du quai; les trois musiciens entrèrent et vinrent se ranger devant leur noble auditoire.

En apercevant Cyrano, l'un des deux hommes fit un mouvement vite réprimé, et ramena sur ses yeux les boucles épaisses de ses cheveux noirs.

Si le poète avait remarqué ce mouvement et en avait recherché la cause, il n'aurait pas tardé à reconnaître, dans ce virtuose du pavé, le mendiant qui l'avait naguère arrêté sur le chemin de Fougerolles. Mais, outre qu'il avait peut-être déjà oublié cette aventure, Cyrano était pour le moment fort occupé à examiner les traits de l'autre bohème. Celui-là était plus jeune; il avait les cheveux blonds, la taille svelte et élégante, et sur son visage un peu hâlé par le soleil de tous les pays, se lisait une expression de mélancolique fierté.

A quoi songeait Cyrano en le regardant? Il aurait eu peine à le dire lui-même sans doute, car bientôt il secoua la tête pour chasser une préoccupation sans motif, et, marchant vers celui qui paraissait être le chef de la troupe :

— Çà, dit-il, recommencez votre musique, si vous ne savez mieux faire pour égayer ces nobles personnes.

L'homme de grands chemins fit un pas en avant, et, déguisant sa voix autant que possible, car il se souvenait de la menace faite par Cyrano aussi bien que de la leçon reçue :

— Tout le monde n'aime pas la musique, monseigneur. Nous avons autre chose à vous offrir.

— Voyons?

— Moi, je fais des tours de gobelets; ma sœur Zilla dit la bonne aventure à merveille, et mon compagnon Manuel est un improvisateur de mérite et un joueur de luth fort agréable.

— Nous n'avons que l'embarras du choix, railla Cyrano.

Et regardant celui qu'on avait appelé Manuel :

— Tu es poète, mon garçon?

— Quelquefois, monseigneur.

— Alors nous sommes confrères. Par Apollo, je te salue.

Le jeune homme s'inclina.

— Merci, monsieur de Cyrano, répondit-il courtoisement.

— Tu me connais?

— Comme tout Paris.

« C'est singulier, songeait en ce moment Cyrano; ces traits, je les retrouve dans mon souvenir; cette voix, il me semble que je l'ai déjà entendue. »

Et, tout pensif, il se mit à scruter attentivement toute la personne de son interlocuteur.

Les virtuoses étaient deux hommes et une femme.

— Qu'avez-vous donc, cher ami? demanda Roland, surpris de l'expression de la physionomie de Savinien.

Le poète revint à lui-même.

— Rien, fit-il. Je fais le tour de mon confrère. Un poète est toujours un animal curieux à considérer.

Il y eut un moment d'attente pendant lequel il se fit, dans cette réunion de personnages si divers, un singulier échange de regards.

Cyrano continuait à examiner Manuel; Manuel contemplait ardemment Gilberte, prise en sa présence d'un émoi indéfinissable.

Zilla couvrait Manuel d'un regard plein d'éclairs; l'attention de Roland allait de l'un à l'autre, cherchant le mot de cette étrange scène.

Quant à l'homme aux cheveux noirs, il ne regardait personne, n'ayant souci que de n'être pas regardé. La présence de Cyrano le gênait fort.

Ce dernier vint tout à coup vers Gilberte :

— Allons belle soucieuse, Zilla va vous tirer votre horoscope, proposa-t-il. Voulez-vous?

— Pourquoi pas?

Et Gilberte entra dans le groupe. La devineresse lui prit la main.

— Lisez sans crainte, accentua Gilberte. Je n'ai pas peur de ma destinée. Que voyez-vous?

— Amour dans l'ombre; surprise et déception; lutte terrible; après la lutte, peut-être le bonheur, peut-être la mort.

La jeune fille retira sa main.

— Merci, dit-elle simplement.

— C'est obscur comme un oracle antique, lança Cyrano railleur. A moi, ma belle sibylle.

— Vous, monseigneur, dit Zilla, vie courte, vie féconde, persécutions et combats.

— C'est ce que j'aime. Tu parles bien, ma fille! Et la fin?

A moi, ma belle Sibylle.

— Je ne puis pas dire comment vous mourrez.

— D'un coup d'épée, sans doute? Le sort me doit bien cela.

— Non, fit nettement Zilla, après avoir consulté de nouveau les lignes de la main du gentilhomme.

— J'accepte l'augure. A vous, Roland.

Louis Gallet

(*A suivre.*)

LA POSSÉDÉE

Le moulin tourne au milieu des champs et des landes. Ses ailes dépenaillées, qui font songer à de grands vols d'oiseaux et aux gonflements des voiles d'une barque, montent, oscillent et retombent, lentement, puis vite. Les ombres mouvantes passent sur le sol comme des frissons. Le moulin tourne tristement sous le ciel de décembre.

Il y a de l'hiver dans l'atmosphère, du froid, de la pluie, peut-être de la neige. La terre est en deuil de toutes les verdures et de toutes les fleurs. Il ne reste que quelques arbrisseaux de couleur sombre, hérissés d'épines, des ajoncs, des ronces. Les éclatantes fleurs jaunes des genêts, les grappes roses de la bruyère sont rouillées et salies par l'eau boueuse, égrenées par le vent qui vient de la mer. Le sol défoncé est parsemé de flaques marécageuses, encombré de pierres. Les haies, toutes noires, sont vides d'oiseaux. Çà et là se dressent les solitaires pierres levées,

rongées de mousses parasites, les grossiers menhirs qui font songer aux rudesses et aux ensanglantements des croyances anciennes. Le moulin tourne toujours avec un sifflement et un grincement légers. En s'approchant, on entendrait le froissement des meules et l'écrasement du grain. Il y a donc de la vie derrière ces murailles, sous ce toit pointu, dans cette tour ronde qui doit résonner des chansons d'un meunier. Les gens de ce village groupé là, tout près, autour de ces arbres dépouillés qui reverdiront demain, apportent ici une part du blé de leur récolte. Ils attachent leur bête, cheval ou âne, à cet anneau rouillé. Ils entrent par cette porte, ils causent avec le farinier, des pas pesants font crier l'échelle, des sacs tombent entourés d'un fin nuage blanc. Il y a là, à n'en pas douter, une allée et venue de vivants autour de la masure, le paysage n'est pas toujours si désolé et si triste, il vient une saison où les fauvettes chantent sur les menhirs inutiles.

Le village est un village du Morbihan. Le moulin est le moulin des Jallu. La meunière est la mère Jallu ; elle a quatre enfants, deux fils et deux filles.

Peut-être bien que les fils et une des filles ne chantent jamais. Ce sont des paysans au front soucieux, au regard mélancolique, qui marchent lourdement et observent de côté. Mais jamais plus fine meunière qu'Esther Jallu n'a tourné et viré autour des froments, des blés noirs, des orges, des seigles et des avoines. La fillette est gaie parce qu'elle est jolie, et qu'elle sait allégrement porter les robes qu'elle a faites et ajustées elle-même. Elle traverse comme un lutin les campagnes tristes en automne, si douces au printemps. En son inconscience d'enfant et de femme, elle installe une sorte de meunière d'opéra-comique dans ce dur pays breton, de terre rocheuse et de feuillage rude. Pour un peu, elle mettrait des bouffettes de rubans à ses sabots, elle échancrerait son corsage en carré ou en cœur. La légère poussière des farines versées aux huches jette comme un œil de poudre sur ses cheveux envolés hors des broderies de sa coiffe.

Elle a été à l'école plus longtemps et avec plus de goût que ses frères et sa sœur, et elle a retenu ce qui lui a été enseigné au tableau et par les livres. Le soir, avec les siens, réunis autour de la table où fume la soupe, elle parle le breton guttural où passent des bruits de vent, de vagues et de galets. Mais elle sait aussi, mieux que personne dans le pays, parler le français, établir un

compte, écrire une lettre. Elle sera une ménagère ordonnée, une femme de tête, elle apportera du bonheur à celui qui l'épousera.

Les prétendants ne manquent pas, d'ailleurs, mais elle n'a garde de se prononcer. Elle attend. Quoi ? C'est le secret de son cœur de brave fille qui bat sous la guimpe bien repassée. Le jour venu, elle saura choisir. Jusque-là, elle garde ses réflexions, elle répond avec une phrase de moquerie ou avec un rire de contentement à sa famille étonnée qui ne comprend pas, et fait peser sur elle, sans cesse, l'obsession de regards soupçonneux.

Elle, elle continue à vivre sans souci, de jour en jour plus coquette, promenant sa fière puberté au milieu des assemblées où les galants viennent l'entourer, dans les repas des noces où l'on chante pour elle des chansons qui offrent des fiançailles et invitent au mariage. Sans cesse elle se pare, cherche les plus coquets mouchoirs, les plus fins souliers. Elle se console des mauvaises humeurs qui montent autour d'elle et l'assaillent, en ajoutant une fleur au bouquet qui parfume son sein.

L'irritation et la colère emplissent la maison, une irritation qui gronde sourdement, une colère qui parle à peine à travers les dents serrées. Il y a des mains qui se retirent et des corps qui s'effacent à l'approche d'Esther. La jeune fille voit, quand elle entre, une peur naître dans les yeux de sa mère et de sa sœur, elle voit s'allumer une fureur de déments dans les yeux de ses frères. Elle est surveillée comme une malade, tenue à distance comme une pestiférée. Elle hausse les épaules et elle passe. Les deux hommes et les deux femmes se regardent, se frappent le front du doigt avec des airs entendus, se rapprochent, se consultent à voix basse.

Ils savent maintenant dans quelle situation est leur fille et leur sœur, ils savent la raison de ses fiertés, de ses gaietés, de ses rires et de ses chansons, ils savent quel ennemi s'acharne sur elle, ils savent le nom du Mal qui l'a frappée. Ce nom, c'est M. le recteur qui le leur a dit. Ils ont rencontré le bonhomme dans les champs, ils l'ont accompagné jusqu'à son presbytère, ils lui ont dit leurs craintes, leur chagrin, et le bonhomme a prononcé. S'arrêtant au milieu du sentier, et fermant son bréviaire, il leur a appris, avec une voix qui gémit, qu'Esther est « possédée du démon de l'orgueil » !

Puis, M. le curé est rentré chez lui. Il n'a pas été le bon con-

seilleur, l'homme sage qui avertit et qui explique, mais le pauvre d'esprit le pire de tous, le prétentieux faiseur de phrases.

Plus de doute à avoir. On tient l'explication. Possédée ! elle est possédée ! habitée par le démon ! Il n'y a plus à s'étonner si tous les hommes courent après la coquine, et si elle a, elle, l'ensorcelée, ensorcelé à son tour les vieux qui marchent appuyés sur leur canne, les jeunes qui conduisent la charrue, les femmes qui tricotent sur le pas des portes, les enfants qui jouent sur les places. Car elle a jeté le sort à tout le monde, tout le monde l'aime et vient à elle, et lui sourit, et réclame ses maléfices. Tandis qu'eux, les frères, la sœur, elle, la vieille, la mère, sont détestés, parfois injuriés, et les petites filles se sauvent lorsqu'elles les voient paraître ! Mais il faut que cela change. Il faut répandre la parole du prêtre, dire à tout venant que le démon habite le corps d'Esther, et qu'à eux quatre, les Jallu sauront bien exorciser la malheureuse et extirper la bête d'enfer qui lui ronge le cerveau et le cœur.

Voilà pourquoi un jour, pendant que le moulin tourne sous le ciel de décembre, la porte a été fermée au verrou. On n'entend que le grincement de la mécanique, le sifflement des ailes, le froissement des meules. Le vent passe et la pluie tombe. Au-dedans, des mains noueuses, crispées et dures comme des racines de chênes, ont saisi aux bras, au cou, à la taille, la délicate meunière toute poudrée à blanc. Les deux hommes l'ont jetée à terre, ils ont relevé ses jupes, ont mis à nu sa chair de jeune fille, et maintenant, avec un vilbrequin, ils lui trouent le ventre, ils tournent et ils retournent l'instrument. Le sang coule, la bouche crie et soupire. Un trou dans une jambe, puis dans l'autre, un trou dans le front, et du sang, encore et toujours.

La mère et la sœur sont à genoux. Elles prient pour que l'opération réussisse. Elle a réussi, le démon s'est enfui, Esther ne bouge plus. Les exorcistes se relèvent, glissent, pataugent, échangent des regards de folie. Le moulin tourne toujours. Mais la meunière est morte.

Gustave Geffroy.

LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(*Suite.*) (1)

Mais qu'était devenu l'intendant Vidal? Était-il possible qu'il y eût un autre Français dans la même situation périlleuse que moi-même? J'étais en train de faire ces réflexions quand nous fîmes halte, et un des brigands poussa un cri particulier, auquel répondit le même cri partant d'un buisson de ronces qui garnissaient le bas d'un rocher, et un instant après une douzaine d'autres brigands en sortirent, et les deux bandes se rejoignirent. Les nouveaux arrivants entourèrent mon ami au poinçon, avec des marques de chagrin et de sympathie, et puis, se tournant de mon côté, ils se mirent à brandir leurs couteaux et à hurler comme une bande d'assassins qu'ils étaient. Leurs gestes étaient si menaçants que je crus que ma fin était venue et je m'apprêtais à mourir digne de ma réputation passée, quand l'un d'eux donna un ordre, et je fus emmené rudement vers le buisson d'où cette nouvelle bande était sortie.

Un sentier étroit entre ces ronces conduisait à une grotte profonde dans le flanc de la montagne.

Le soleil se couchait déjà au dehors, et il aurait fait complètement noir dans la grotte sans une paire de torches placées sur chaque paroi et qui l'éclairaient. Entre ces deux torches, à une grossière table de bois, était assis un homme que, au respect avec lequel les autres lui parlaient, je reconnus pour être le fameux chef de brigands qui avait reçu, à cause de sa réputation terrible, le nom sinistre de El Cuchillo. (2)

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.
(2) El Cuchillo signifie, en espagnol, « Le Couteau ».

Mon compagnon de route fut apporté là, et assis sur un baril; ses jambes toujours inertes pendaient sans un mouvement et ses yeux de chat me lançaient des regards de haine. Je compris, aux bribes de conversation que je pus saisir entre le chef et lui, qu'il était le lieutenant de la bande, et que son principal rôle consistait à attirer, avec sa voix mielleuse et son habit pacifique, les voyageurs comme moi. En songeant au nombre de braves officiers que ce monstre d'hypocrisie pouvait avoir conduits à leur mort, il me vint à l'esprit un sentiment de plaisir à la pensée que j'avais mis un terme à sa misérable tactique, quoique ce dût être, je le craignais bien, au prix d'une vie précieuse pour l'Empereur et pour l'armée.

L'homme blessé, toujours soutenu sur le baril par deux camarades, expliquait en espagnol tout ce qui lui était arrivé; pendant ce temps j'étais debout devant la table du chef, avec un de ces brigands de chaque côté de moi, et un autre derrière; aussi je pus l'examiner à mon aise. J'ai rarement vu un homme qui eût moins l'apparence que je m'étais faite d'un brigand, et surtout d'un brigand avec une réputation telle que, dans ce pays de cruautés, elle lui avait valu son sinistre surnom. Sa figure pleine de bonhomie et ses joues vermeilles garnies de petits favoris lui donnaient l'air d'un brave épicier de la rue Saint-Antoine. Il n'avait pas de ces ceintures aux teintes criardes garnies d'armes qui distinguaient ses hommes; il portait simplement une vaste redingote de gros drap comme un bon père de famille, et rien, si ce n'est des guêtres de cuir fauve, n'indiquait un habitant de la montagne. Les objets qui l'entouraient avaient le même aspect pacifique; c'étaient, à côté de lui, sur la table, une tabatière et un grand livre à couverture brune, qui avait l'apparence d'un livre de commerce. Sur une étagère étaient rangés un grand nombre de livres entre deux barils de poudre, et près de sa main un tas de papiers éparpillés sur la table. Je vis tout cela d'un coup d'œil pendant qu'il écoutait le récit de son lieutenant. Quand celui-ci eut terminé, il donna l'ordre de l'emmener, et je restai avec mes trois gardes, attendant qu'il prononçât sur mon sort. Il prit sa plume, et s'en frappant le front à petits coups, en pinçant les lèvres, il se mit à regarder la voûte de la grotte du coin de l'œil.

— Pouvez-vous, me dit-il en excellent français, me suggérer une rime au mot *Covilha*.

Je lui répondis que ma connaissance de la langue espagnole

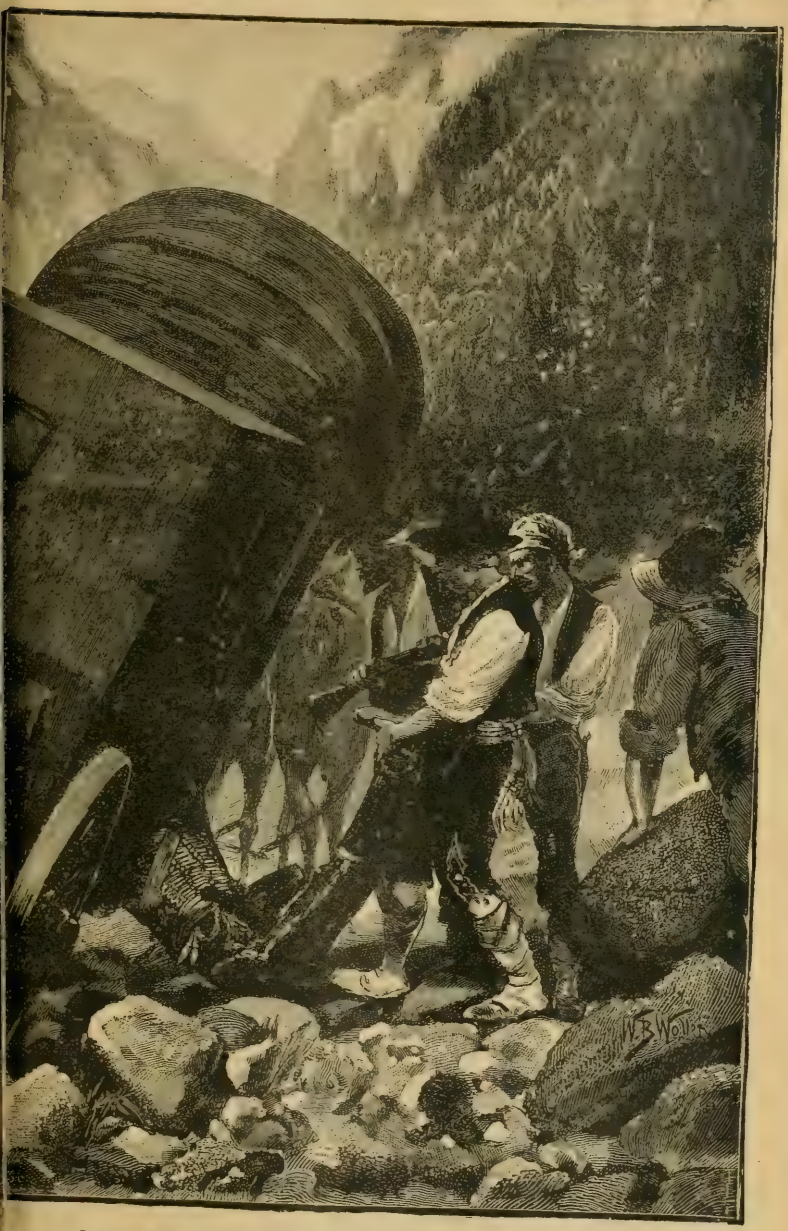
était si limitée qu'il m'était impossible de lui rendre ce service.

— C'est une langue très riche, dit-il, mais moins abondante en rimes que l'allemand ou l'anglais. Aussi, notre chef-d'œuvre est-il en vers blancs, forme de composition qui, quoique peu employée dans votre littérature, est cependant capable d'atteindre à de grandes hauteurs. Mais j'ai bien peur que de pareils sujets ne soient guère à la portée d'un hussard.

A côté de lui, sur la table, une tabatière et un grand livre.

J'allais lui répondre que s'ils étaient à la portée d'un guerillero, ils ne pouvaient pas être au-dessus de l'intelligence d'un officier de cavalerie légère; mais déjà il était penché sur son vers à moitié achevé. Tout d'un coup, il jeta sa plume sur la table avec une exclamation de satisfaction, et se mit à déclamer quelques lignes qui provoquèrent des cris et des gestes d'approbation des trois coquins qui me tenaient : ces marques d'admiration le firent rougir comme une jeune fille qui reçoit pour la première fois les compliments d'un adorateur.

— La critique m'est favorable, il paraît, continua-t-il. Nous nous amusons comme cela dans nos longues soirées, à chanter des ballades de notre composition, vous comprenez. J'ai quelques aptitudes pour ce genre de travail, et je ne désespère pas de voir d'ici peu quelques-unes de mes faibles productions paraître imprimées, avec le mot « Madrid » sur la première page, au-dessous



Je fus tiré par les pieds et déposé sur la route. (Chap. II.)

du titre. Mais revenons aux affaires. Puis-je vous demander quel est votre nom?

— Étienne Gérard.

— Quel grade?

— Colonel.

— Quelle arme?

— 3e hussards de Conflans.

— Vous êtes jeune pour un colonel?

— Ma carrière a été bien remplie.

— Ce n'en est que plus triste, dit-il, avec son bon sourire.

Je ne répondis pas à cette remarque, mais j'essayai de lui montrer par mon attitude que j'étais prêt à tout.

— A propos, il me semble que nous avons déjà eu quelques hommes de votre arme ici, dit-il, en tournant les pages de son gros registre. Nous tenons une comptabilité de toutes nos petites opérations. Ah! voici, à la date du 24 juin. N'aviez-vous pas un jeune officier nommé Soubiron, un grand jeune homme mince, avec des cheveux blonds?

— Certainement.

— Je vois que nous l'avons enterré à cette date.

— Pauvre garçon! m'écriai-je, et comment est-il mort?

— Nous l'avons enterré.

— Mais avant que vous ne l'ayez enterré?

— Vous ne me comprenez pas, colonel; il n'était pas mort quand nous l'avons enterré.

— Vous l'avez enterré vivant?

Je restai un instant étourdi. Puis tout à coup je me précipitai sur cet homme, assis là à cette table avec un sourire placide sur les lèvres, et je l'aurais étranglé si les trois autres coquins ne l'avaient arraché de mes mains. Je me débattis, me débarrassant tantôt de l'un tantôt de l'autre, mais je fus bientôt réduit à l'impuissance, ma tunique déchirée et le sang coulant de mes poignets, et ils me couchèrent sur le dos après m'avoir lié les bras et les chevilles avec des cordes.

— Misérable chien, lui criai-je, si jamais je te tiens devant la pointe de mon sabre, je t'apprendrai à maltraiter un de mes officiers. Tu verras que mon Empereur est puissant et le temps viendra où il saura bien vous tirer de ce trou où vous vous cachez comme des rats, toi et toute ta vermine.

J'ai la langue dure parfois, et je lui lancai à la face toutes les

injures que j'avais ramassées dans quatorze campagnes ; mais il resta là, assis, continuant à se tapoter le front avec sa plume, les yeux en l'air comme s'il eût cherché une nouvelle rime.

Je vis tout de suite où je pouvais le piquer au vif.

— Misérable, lui criai-je, tu te crois en sûreté ici, à fabriquer de mauvais vers qui ne tiennent même pas sur leurs pieds; mais l'Empereur des Français saura bien te déloger de ton repaire, et tes pauvres élucubrations ne te sauveront pas.

Ah! si vous l'aviez vu bondir de sa chaise à ces paroles! Cet horrible monstre qui dispensait la mort et la torture, comme un épicier détaille son fromage, avait un point faible où je pouvais frapper à plaisir. Son visage devint livide et ses petits favoris bourgeois se hérissèrent de colère.

— C'est très bien, colonel Gérard, dit-il d'une voix étranglée, cela suffit. Vous dites que vous avez eu une carrière distinguée. Je vous promets aussi une mort distinguée. Le colonel Gérard du 3e hussards aura un genre de mort digne de lui...

— Je vous prierai seulement de n'en pas rappeler le souvenir en vers.

J'allais ajouter encore quelques mots ironiques. Mais, d'un geste furieux, il ordonna aux deux gardes de me porter dehors.

Notre entrevue, que je vous ai racontée aussi exactement que je puis me la rappeler, devait avoir duré un certain temps, car il faisait tout à fait nuit quand ils me traînèrent hors de la grotte, et la lune brillait avec éclat dans le ciel. Les brigands avaient allumé un grand feu de branches sèches, pour cuire leur repas du soir. Un énorme pot de cuivre était suspendu au-dessus de la flamme, et les coquins étaient couchés autour, la figure éclairée par la lueur jaune des flammes; la scène me rappelait un des tableaux que Junot avait enlevés du musée de Madrid. Il y a des soldats qui font parade de n'avoir aucun souci de l'art et autres choses de ce genre, mais moi, je m'y suis toujours intéressé, ce en quoi je montre mon goût et ma bonne éducation. Je me rappelle, par exemple, que lorsque Lefèvre mit en vente le butin pris à Dantzig, j'achetai un très beau tableau intitulé : *Nymphes surprises dans un bois*. Je l'ai porté avec moi pendant deux campagnes, jusqu'au jour où mon cheval eut le malheur de passer le pied au travers.

Si je vous dis cela, c'est pour vous montrer que je n'ai jamais été une de ces brutes de soldats comme Rapp ou Ney. De fait, je

n'avais guère le temps ni l'idée de penser à de tels sujets à ce moment. Ils m'avaient jeté par terre sous un arbre, et mes deux gardiens s'étaient étendus près de moi fumant des cigarettes. Que faire, je n'en avais aucune idée. Je ne crois pas que je me sois trouvé jamais, pendant toute ma carrière, dans une situation aussi désespérée. « Mais, du courage, me dis-je, du courage, mon brave garçon! On ne t'a pas fait colonel de hussards à vingt-huit ans simplement parce que tu savais danser un cotillon. Tu es un homme d'élite, Étienne, un homme qui s'est tiré de plus de deux cents affaires, et celle-ci ne sera certainement pas la dernière. » Je me mis à regarder autour de moi, cherchant un moyen de sortir de là, et mes yeux tombèrent sur quelque chose qui me remplit d'étonnement.

Je vous ai dit qu'il y avait un grand feu d'allumé au centre de la clairière. Aussi, la lune aidant encore, je pouvais voir tout ce qui m'entourait. De l'autre côté de la clairière était un gros sapin qui attira mon attention par son tronc et ses branches inférieures qui étaient décolorées, comme si on eût allumé récemment du feu au-dessous. Un buisson de ronces m'en masquait le pied. En continuant à regarder attentivement, j'aperçus au-dessus du buisson une paire de bottes de cavalier qui semblaient pendues à une des branches de l'arbre, les semelles en haut. Je crus d'abord qu'elles étaient simplement attachées, mais en regardant plus attentivement, je vis qu'elles étaient fixées à la branche par un grand clou traversant le pied et la semelle. Et alors, tout d'un coup, un frisson d'horreur me passa par le corps : je compris que les bottes n'étaient pas vides, et, relevant un peu la tête, je pus voir qui était ainsi cloué à cet arbre, et pourquoi on avait allumé du feu au-dessous.

Ce n'est pas gai de parler d'horreurs, et je ne veux pas vous occasionner de mauvais rêves cette nuit, mes amis, mais je ne veux pas vous conduire parmi les guérillas espagnoles sans vous montrer quelles sortes de gens c'étaient, et comment ils faisaient la guerre. Je vous dirai seulement que je compris à ce moment pourquoi le cheval de M. Vidal était là, sans son maître, dans le bois de sapins : j'espère qu'il a subi son terrible sort avec tout le courage que doit montrer un Français.

Ce spectacle n'était guère réjouissant pour moi, comme vous avez penser. Dans la grotte du chef, je m'étais laissé emporter loin par ma colère, en apprenant la mort cruelle du jeune

Soubiron, un des plus braves garçons qui aient jamais enfourché un cheval, que je n'avais pas songé un instant à ma propre position. Peut-être aurait-il été plus politique de ne pas être si cassant avec le chef, mais maintenant il était trop tard. Le vin était tiré, il fallait le boire. Si ce malheureux intendant inoffensif avait subi une pareille mort, quel supplice me réservait-on, à moi qui avais brisé l'épine dorsale de leur lieutenant? Non, c'en était bien fait de moi, et je n'avais plus qu'à envisager mon sort le mieux qu'il me serait possible. Ce sauvage pourrait en tout cas, témoigner qu'Étienne Gérard était mort comme il avait vécu, et qu'il y avait eu au moins un prisonnier qui n'avait pas tremblé devant lui. J'étais là, étendu sur le dos, songeant aux nombreuses jeunes filles qui pleureraient ma mort, à ma mère chérie, à la perte irréparable qu'allaient faire mon régiment et l'Empereur, et je n'ai pas honte de vous avouer que je versai des larmes à la pensée de la consternation générale que causerait la nouvelle de ma fin prématurée.

Mais tout en songeant, je continuai à examiner tout ce qui se passait autour de moi, dans l'espoir de trouver un moyen de m'échapper. Je ne suis pas homme, vous savez, à rester là tranquillement comme un mouton à attendre le boucher et le couteau. Je donnai d'abord une petite secousse aux cordes qui m'entouraient les chevilles, puis à celles de mes poignets, tout en regardant autour de moi, en quête de n'importe quoi qui pût me favoriser. Une chose était bien évidente. Un hussard n'est qu'à moitié complet sans un cheval, et mon autre moitié était là, à vingt mètres de moi, paissant tranquillement. Puis je songeai encore à une chose. Le sentier par lequel nous étions venus était si abrupt qu'un cheval ne pouvait y marcher que lentement et avec difficulté; mais, de l'autre côté, le terrain semblait plus praticable et paraissait conduire à une vallée en pente douce. Si seulement j'avais mes pieds dans ces étriers là-bas et mon sabre dans la main, d'un bond résolu, je pourrais échapper à ces écumeurs de montagne.

Tout en faisant ces réflexions, je travaillais des chevilles et des poignets pour relâcher les cordes, quand le chef sortit de sa grotte et vint causer avec son lieutenant, qui geignait auprès du feu, et, tous deux, ils échangèrent des signes de tête en me regardant. Puis il dit quelques mots au reste de la bande, qui se mit à battre des mains et à pousser des cris en riant. Tout cela ne me

présageait rien de bon, et ce fut avec une joie intense que je sentis les cordes de mes mains si bien relâchées que je pouvais facilement les dégager tout à fait, si je voulais. Mais, pour mes chevilles, je craignais bien de ne pouvoir réussir, car, au moindre effort, ma blessure me faisait tellement souffrir que j'étais obligé de mordre ma moustache pour ne pas crier. Je ne pus donc que rester tranquille, à moitié libre, à moitié ligotté, et attendre les événements.

Pendant quelques moments, je ne compris rien à ce qu'ils étaient en train de faire. Un des brigands monta sur un jeune sapin vigoureux d'un côté de la clairière et attacha une corde au sommet de l'arbre. Puis il fit de même à un autre sapin du côté opposé. Les extrémités des deux cordes pendaient à terre, et j'attendis avec curiosité et un peu d'impatience aussi, pour voir ce qu'ils allaient faire ensuite. Toute la bande se mit à tirer sur une des cordes jusqu'à ce qu'ils eussent ployé le sapin en demi-cercle, puis, pour le maintenir dans sa position, ils attachèrent la corde au tronc d'un autre arbre. Quand ils eurent ployé l'autre sapin de la même façon, les deux sommets étaient à quelques pieds l'un de l'autre et prêts à se redresser, vous comprenez, et à reprendre leur première position dès qu'ils ne seraient plus maintenus par les deux cordes. Je vis alors le plan diabolique que ces misérables avaient imaginé.

— Je présume que vous êtes un homme fort, colonel, dit le chef s'avançant de mon côté avec son odieux sourire.

— Si vous voulez avoir la bonté de m'enlever ces cordes, répondis-je, je vous montrerai ma force.

— Nous sommes tous très intéressés à voir si vous êtes aussi fort que ces deux sapins. Vous voyez, nous allons attacher chacune de vos jambes à l'extrémité de chacun de ces arbres, puis nous allons lâcher les cordes. Si vous êtes plus fort que les arbres, naturellement vous n'aurez aucun mal; mais si les arbres sont plus forts que vous, eh bien! dans ce cas, colonel, nous aurons un souvenir de vous, de chaque côté de la clairière.

Il se mit à rire, et les quarante autres l'imitèrent. Encore aujourd'hui, quand je ne suis pas tout à fait dans mon assiette, ou quand je suis repris d'un accès de ma vieille fièvre de Russie, je revois dans mon sommeil ce cercle de figures noires et sauvages avec leurs yeux cruels et leurs dents blanches brillant sous la flamme du brasier.

C'est étonnant — et j'ai entendu bien des gens faire la même remarque — combien les sens deviennent subtils dans les moments critiques comme celui-ci! Je suis convaincu qu'à aucun moment la vie n'est aussi intense qu'à l'instant où l'on est surpris par une mort violente, prévue. Je sentais l'odeur résineuse du bois, je voyais chaque brindille sur le sol, j'entendais tous les bruisse-

Je me précipitai sur cet homme... Je l'aurais étranglé.

ments des feuilles, comme je n'ai jamais senti, vu ou entendu, si ce n'est dans de pareils moments de danger. Aussi, bien longtemps avant tout autre, même avant que le chef ne m'adressât la parole, j'avais perçu un bruit sourd, monotone, qui devenait plus distinct à chaque instant. D'abord ce fut un bruit très faible; mais quand il eut fini de parler, et au moment où ces assassins me déliaient les jambes pour me conduire au lieu du supplice, j'entendis aussi distinctement qu'il est possible, le cla-

quement de pieds de chevaux sur le sol et le cliquetis des sabres contre les étriers. Était-il possible que moi qui avais vécu avec la cavalerie légère depuis que les premiers poils avaient poussé sur ma lèvre, je ne reconnusse pas l'approche d'une troupe de cavaliers en marche?

— Au secours, camarades, au secours! criai-je.

Ils se précipitèrent sur moi et, tout en me bourrant de coups, ils se mirent en devoir de me traîner vers les arbres. Je continuai à crier de toute la force de mes poumons :

— Au secours, mes enfants! On assassine votre colonel!

J'avais tiré mon sabre aussi.

Mes blessures et les souffrances que j'endurais depuis ces quelques heures avaient déterminé une sorte de délire, et je ne m'attendais à rien moins qu'à voir apparaître mes cinq cents hussards à l'entrée de la clairière, trompettes et étendard en tête.

Mais ce qui apparut en réalité fut bien différent de ce que j'avais pu imaginer. Dans la clairière arriva au galop un beau jeune homme monté sur un magnifique cheval. Il avait un visage imberbe et ouvert, et un air brave et déterminé, qui me rappe-

lait un peu ce que j'étais moi-même. Il portait un singulier uniforme, qui avait dû être rouge, mais qui était passé et avait pris la teinte de feuille flétrie, dans toutes les parties les plus exposées à l'air. Cependant il avait, sur les manches, des galons d'or et sa tête était couverte d'un casque de métal brillant, orné d'un coquet panache de plumes blanches sur le côté. Il galopa jusqu'au centre de l'espace découvert, suivi de près par quatre cavaliers portant le même uniforme, tous complètement rasés, avec de bonnes figures vermeilles, qui me firent l'effet d'appartenir plutôt à des moines qu'à des dragons. Sur un ordre lancé d'une voix brève et brusque, les quatre cavaliers firent halte avec un bruit sec d'armes, tandis que leur chef s'avança au trot, magnifique d'attitude sur son grand cheval. Je reconnus naturellement ces uniformes étrangers : c'étaient des Anglais. C'était la première fois que j'en voyais, mais à leur aspect général et à leur attitude résolue, je constatai que ce que l'on m'avait dit d'eux était vrai, et que c'étaient des gens contre lesquels il y avait plaisir à se battre.

— Eh bien ! eh bien ! cria le jeune officier, en assez mauvais français, qu'est-ce qui se passe donc ici ? Qui a appelé au secours ?

C'est à ce moment que je bénis ces mois pendant lesquels O'Brien, le descendant des rois Irlandais m'avait appris la langue anglaise. Les brigands avaient enlevé les cordes qui me liaient les jambes, de sorte que je n'eus qu'à dégager mes mains, et ramassant mon sabre posé à terre près du feu, d'un bond je fus en selle sur le cheval du pauvre Vidal. Oui, malgré ma cheville meurtrie, j'enfourchai la bête sans mettre le pied à l'étrier. D'un coup de sabre je coupai les rênes enroulées autour de l'arbre, et, avant que les brigands eussent même songé à saisir leur pistolet, je fus à côté de l'officier anglais.

— Je me rends, Monsieur, lui criai-je, dans sa langue ; quoique mon anglais ne valût guère mieux, je crois, que son français. Si vous voulez jeter un coup d'œil sur cet arbre-là, à gauche, vous verrez comment ces coquins traitent les honorables officiers qui tombent entre leurs mains.

La flamme du brasier s'était ranimée, et tous purent apercevoir ce qui restait du corps de Vidal.

— *My God*, s'écrièrent l'officier et les soldats, ce qui veut dire chez nous, Mon Dieu !

Les cinq sabres sortirent du fourreau avec un bruit de fer et les quatre hommes se rapprochèrent. L'un d'eux, qui portait les galons de sergent, me frappa sur l'épaule en me disant :

— Défendez votre peau, Français.

Ah ! c'était si bon d'avoir un cheval entre les jambes et un sabre au poing ! Dans ma joie, je me mis à crier en faisant tourner mon sabre au-dessus de ma tête.

Le chef s'était avancé, avec son sempiternel sourire aux lèvres.

— Je ferai remarquer à Votre Excellence, dit-il, que ce Français est mon prisonnier.

— Vous êtes un misérable et un voleur ! dit l'Anglais, en le menaçant de son sabre. C'est une honte pour nous d'avoir de pareils alliés et je vous garantis que, si lord Wellington était de mon avis, on ne tarderait pas à vous pendre à un de ces arbres.

— Mais mon prisonnier ? continua le brigand, de sa voix mielleuse.

— Il va venir avec nous au camp anglais.

— Un mot seulement, à vous seul, avant que vous ne l'emmeniez.

Il s'approcha du jeune officier, puis, se retournant vivement, il me déchargea son pistolet en pleine figure. La balle me passa dans les cheveux, et traversa mon shako de part en part. Voyant qu'il m'avait manqué, il allait me lancer l'arme à la tête quand le sergent anglais, d'un coup de sabre, lui détacha presque la tête du corps. Son sang n'avait pas encore jailli que toute la bande fut sur nous. Mais quelques coups de sabre et un temps de galop nous mirent bientôt en sûreté et deux minutes après nous trottions sur le chemin qui descendait à la vallée.

Ce ne fut que lorsque le ravin fut loin derrière nous, et que nous fûmes en rase campagne, que nous nous arrêtâmes pour voir l'état de nos pertes. Pour moi, blessé et épuisé, mon cœur battait fièrement pourtant, et était prêt de faire éclater ma poitrine à la pensée que moi, Étienne Gérard, j'avais laissé à cette bande d'assassins un souvenir qu'ils conserveraient longtemps. Ah ! ils y regarderaient à deux fois, désormais, avant de se risquer à mettre la main sur quelqu'un du 3e hussards. J'étais si content que je commençai un petit discours à ces braves Anglais, et je leur fis connaître qui ils avaient secouru. J'allais continuer par quelques mots bien sentis sur la gloire et l'amitié qui doivent unir les braves, mais l'officier me coupa la parole.

— C'est très bien, dit-il. Sergent, avons-nous des blessés ?

— Le cheval du cavalier Jones a reçu une balle de pistolet dans l'épaule.

— Cavalier Jones, restez avec nous... Vous, sergent Holliday, vous irez à droite avec les cavaliers Harvey et Smith, et vous prendrez contact avec les vedettes des hussards allemands.

Le sergent et ses hommes partirent du côté indiqué, pendant que l'officier et moi nous prenions le chemin du camp anglais, suivis du cavalier dont le cheval avait été blessé. Nous ne tardâmes pas à nous ouvrir nos cœurs, car dès le début nous nous étions sentis attirés l'un vers l'autre. Ce brave garçon appartenait à la noblesse d'Angleterre. Il avait été envoyé en reconnaissance par lord Wellington, pour voir si nous ne nous avancions pas à travers la montagne. C'est un des avantages d'une vie aventureuse comme la mienne, d'apprendre ces tas de petites choses qui distinguent l'homme du monde. Ainsi j'ai rarement vu un Français qui puisse répéter correctement un titre anglais. Si je n'avais pas parcouru tous les coins de l'Europe, comme je l'ai fait, je serais incapable de vous dire avec confiance que le véritable titre de ce jeune homme était Milord the hon. Russel, Bart (1).

Tout en chevauchant sous le clair de lune, par cette belle nuit d'Espagne, nous nous fîmes nos confidences comme deux frères. Nous étions du même âge, vous comprenez; tous les deux nous appartenions à la cavalerie légère (il était du 16e dragons léger) et, tous deux, nous avions les mêmes ambitions. Je ne me suis jamais lié avec personne aussi vite que je le fis avec ce Bart. Il me nomma une jeune mondaine qu'il avait aimée dans un endroit qui s'appelle Vauxhall; moi je lui parlai de la petite Coralie, de l'Opéra. Il me montra une boucle de cheveux; moi je tirai de ma pelisse une jarretière.

Puis nous faillîmes nous quereller au sujet des dragons et des hussards, car il était ridiculement fier de son régiment, et je voudrais que vous eussiez vu comme il fronça le sourcil et mit la main sur la poignée de son sabre, quand je lui souhaitais de ne jamais se trouver sur le chemin du 3e. Enfin, il me parla de ce que les Anglais appellent « sport », et il me raconta qu'il avait

(1) Ce mot est l'abréviatif du titre anglais Baronnet. Aussi ce fut par ce titre, Bart, que je l'appelai, absolument comme en espagnol, on dirait : Don.

perdu des sommes folles à parier lequel de deux coqs tuerait l'autre, ou lequel de deux hommes abattrait l'autre à coups de poing; ils appellent ceci : la boxe. Tout cela m'étonna beaucoup. Il était toujours prêt à parier sur n'importe quoi ; et, à un moment, comme je venais de voir une étoile filante, ne voulait-il pas parier qu'il en verrait plus que moi, à 25 francs par étoile, et il ne démordit de son idée que lorsque je lui eus appris que ma bourse était restée entre les mains des brigands.

Nous causions ainsi amicalement, tout en trottant, quand le jour commença à paraître, et tout à coup nous entendîmes une décharge de mousqueterie devant nous. Nous ne pouvions rien voir à cause des accidents du terrain, et je crus qu'un engagement avait lieu. Le Bart se mit à rire et m'expliqua que le bruit venait du camp anglais où tous les matins les soldats déchargeaient leurs fusils afin de s'assurer que les amorces étaient sèches.

— Encore un mille, et nous serons aux avant-postes, dit-il.

Je me retournai à ce moment, et je m'aperçus que, tout en causant, nous avions trotté à une si jolie allure, que le dragon, avec son cheval blessé, était hors de vue. Je regardai tout autour de moi, nous n'étions que le Bart et moi, tous deux armés et tous deux bien montés. Je commençai à me demander si, après tout, il était bien nécessaire que je fisse ce dernier mille qui me séparait des avant-postes anglais. Mais je tiens, mes amis, à ce que vous me compreniez bien, car je ne voudrais pas que vous puissiez croire que l'idée me fût venue d'agir déloyalement. Vous devez vous rappeler que de tous les devoirs d'un officier, le premier est de penser à ses hommes. Il ne faut pas perdre de vue non plus que la guerre est une partie qui se joue d'après des règles établies, et quand ces règles ne sont pas suivies, l'ennemi a le droit d'en profiter. Si, par exemple, j'avais donné ma parole, j'aurais été un misérable de penser seulement à m'échapper.

Mais le Bart ne m'avait pas demandé ma parole.

Par un excès de confiance, et peut-être à cause de la présence du dragon, il m'avait mis sur un pied d'égalité avec lui. Si c'eût été moi qui l'eusse pris, je l'aurais traité aussi courtoisement qu'il m'avait traité lui-même, mais en même temps je me serais garanti contre toute tentative de sa part, en lui enlevant son épée, et j'aurais eu soin de garder avec moi au moins un de mes hommes. J'arrêtai mon cheval et je lui expliquai tout cela, lui demandant

en même temps, s'il voyait une dérogation à l'honneur à ce que je le quitte. Il réfléchit un moment, et répéta plusieurs fois le mot qui en anglais veut dire : « Mon Dieu ! »

— Alors vous voudriez me fausser compagnie ?

— Si vous ne voyez pas de bonnes raisons contre cette intention.

— La seule raison que je vois, dit le Bart, c'est que je vous couperais la tête, si vous essayiez.

— C'est un petit jeu où on peut jouer à deux, mon cher Bart, répondis-je.

— Alors nous verrons qui le joue le mieux, dit-il, en tirant son sabre.

J'avais tiré le mien aussi, et j'étais bien résolu à ne pas blesser cet admirable jeune homme qui m'avait sauvé la vie.

— Réfléchissez, lui dis-je ; vous dites que je suis votre prisonnier. Je pourrais, avec autant de raison, dire que c'est vous qui êtes le mien. Nous sommes seuls ici, et quoique je ne doute pas que vous ne soyez de première force au sabre, vous ne pouvez guère espérer battre la meilleure lame des six brigades de cavalerie légère.

Pour toute réponse, il me porta un coup de pointe à la tête. Je parai et lui fis sauter la moitié de son panache blanc. Il me lança un second coup; je détournai son arme et je coupai l'autre moitié du panache.

— Le diable vous emporte avec vos tours de singe ! cria-t-il.

— Pourquoi m'attaquez-vous ? lui dis-je. Vous voyez bien que je ne veux pas répondre.

— C'est très bien, dit-il, mais il faut que vous veniez au camp avec moi.

— Jamais je n'irai à votre camp.

— Je vous parie neuf contre quatre que vous y viendrez !

Et il s'élança de nouveau sur moi le sabre haut.

Une idée me vint à ces paroles. Ne pouvions-nous pas décider la chose autrement que par un combat ? Le Bart me mettait dans une situation pénible : l'un de nous serait forcément blessé. J'évitai le coup, et la pointe de sa lame passa à un pouce de ma nuque.

— J'ai quelque chose à vous proposer, lui criai-je. Nous allons jouer aux dés lequel est le prisonnier de l'autre.

Sa figure s'éclaira. Cela fit revivre tout son amour du sport.

— Où sont vos dés ?

— Je n'en ai pas.

— Moi non plus, mais j'ai des cartes.

— Va pour les cartes.

— Quel jeu ?... Choisissez.

— L'écarté en cinq liés.

Je ne pus m'empêcher de sourire, en acceptant, car je ne supposais pas qu'il y eût trois hommes en France plus forts que moi à ce jeu.

Je ne le cachai pas au Bart. Il sourit aussi.

— J'étais regardé comme le meilleur joueur chez Vatier. A chances égales, vous méritez bien votre liberté si vous me battez.

Nous mîmes pied à terre, et après avoir attaché nos chevaux, nous nous assîmes chacun d'un côté d'un gros rocher plat. Le Bart tira un jeu de cartes de sa tunique, et je n'eus qu'à le voir battre ces cartes pour me convaincre que je n'avais pas affaire à un novice. Nous coupâmes et il eut la main.

L'enjeu valait la peine. Il voulait y ajouter cent guinées, mais que signifiait l'argent quand le sort du colonel Étienne Gérard dépendait des cartes. Il me semblait que tous ceux qui étaient intéressés au résultat de la partie, ma mère, mes hussards, le sixième corps d'armée, Ney, Masséna, l'Empereur lui-même formaient cercle autour de nous dans cette vallée désolée. Grand Dieu ! quel coup pour eux si les cartes allaient tourner contre moi. Mais j'étais plein de confiance : j'étais aussi réputé pour ma façon de jouer à l'écarté que pour mon habileté au sabre, et, à part le vieux Bouvet qui m'avait gagné, un jour, soixante-seize parties sur cent, personne ne pouvait lutter contre moi.

Je gagnai la première partie, haut la main, quoique je doive avouer que j'eus les cartes pour moi, et mon adversaire ne put faire mieux. A la seconde, je n'avais jamais mieux joué. Mais le Bart fit la vole, avec le roi, et les deux autres points sur un refus. Nous étions si excités que nous posâmes, moi mon shako, lui son casque, sur le rocher, à côté de nous.

— Je vous joue ma jument baie contre votre cheval noir, dit-il.

— Accepté.

— Votre sabre contre le mien.

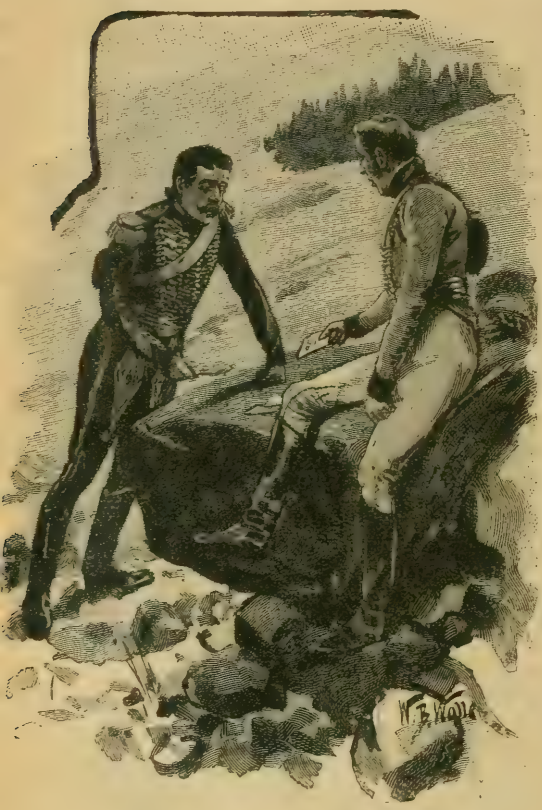
— Accepté.

— Selle, bride et étriers.

— Accepté, criai-je.

Le démon du jeu s'était emparé de moi. J'aurais joué mes hussards contre ses dragons si j'avais pu le faire.

Et alors commença la vraie partie. Oh ! il jouait bien, cet Anglais, il jouait d'une façon digne d'un tel enjeu. Mais moi, mes amis, j'étais superbe. Sur les cinq points, j'en avais fait trois sur la première main. Le Bart se mordait la moustache et tambourinait avec ses doigts, pendant que je me voyais déjà à la tête de mes petits démons. Sur la seconde main, je tournai le roi, et, ayant joué d'autorité, le Bart marqua deux points. Nous étions donc quatre à deux. Il me donna, le coup suivant, un jeu tel que je ne pus retenir un cri de joie. « Si je ne gagne pas ma liberté avec ce jeu, pensai-je, ce me sera justice de rester prisonnier toute ma vie. »



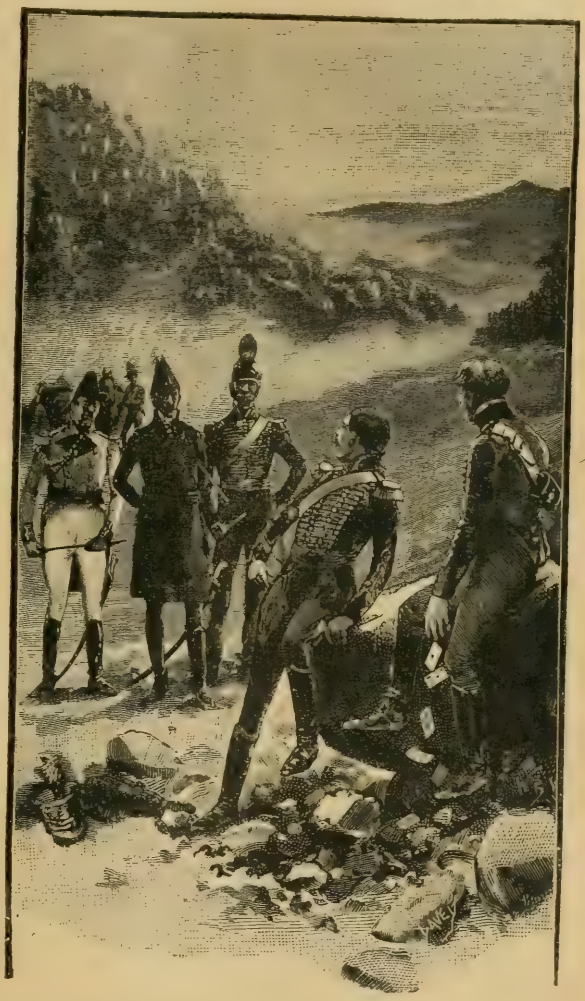
J'aurais joué mes hussards contre ses dragons.

— Je vais vous montrer le jeu que j'avais. Garçon, donnez-moi un jeu de cartes.

— Tenez, voici ce que j'avais en main : valet et as de trèfle, dame et valet de carreau et roi de cœur. L'atout est trèfle, et je n'ai plus qu'un point à faire.

Il demande des cartes. Je refuse naturellement. Le moment est critique, il déboutonne sa tunique ; j'en fais autant. Il attaque du dix de pique. Je le prends avec mon as d'atout et je joue le valet qu'il prend avec la dame. Il joue ensuite le huit de pique.

Je n'avais pas autre chose à faire qu'à jeter ma dame de carreau, puis il m'abattit le sept de pique : les cheveux me dressèrent sur la tête; notre dernière carte à chacun était un roi. Il avait gagné deux points avec un jeu bien inférieur au mien. Je me serais roulé par terre à cette idée. Oui, on jouait bien l'écarté chez Vatier en 1810. C'est moi qui vous le dis, moi, Étienne Gérard.



Je me retournai moi-même et demeurai stupéfait.

Nous en étions à la dernière main, la sienne, avec quatre points chacun; le sort allait être décidé. Nous débouclâmes nos sabres. Il était calme, cet Anglais; mais, moi, la sueur me coulait jusque dans les yeux, et je vous avoue que mes mains tremblaient en prenant mes cinq cartes sur le rocher. Mais à peine les eus-je regardées que je vis le roi, le glorieux roi d'atout. J'avais la bouche ouverte pour l'an-

noncer, quand le mot expira sur mes lèvres à la vue de mon camarade.

Il tenait ses cartes dans sa main, mais sa figure était bouleversée et il regardait par-dessus mon épaule, avec une expression de consternation et de surprise.

Je me retournai vivement et demeurai moi-même stupéfait de ce que je vis.

Trois hommes étaient debout tout près de nous, à quinze mètres tout au plus. Celui du milieu, de taille assez élevée, sans être trop grand, était de fait à peu près de ma taille. Il portait un uniforme sombre avec un petit bicorne orné de plumes blanches.

Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut sa figure, ses joues creuses, son nez recourbé et sa bouche qui donnait l'impression que cet homme était quelque chose. Il avait les sourcils froncés et il jeta un tel coup d'œil à mon pauvre Bart que, une à une, ses cartes s'éparpillèrent sur le sol. Des deux autres hommes, l'un avait un visage que l'on aurait cru taillé dans le chêne et portait un brillant uniforme rouge ; l'autre, avec une bonne face joviale et d'épais favoris, était vêtu d'une tunique bleue à brandebourgs d'or.

A quelque distance derrière eux, trois ordonnances tenaient leurs chevaux par la bride, et, derrière ceux-ci, une escorte de lanciers.

— Eh bien, Crawford, qu'est-ce que cela veut dire? demanda l'homme du milieu.

— Vous entendez, Monsieur, cria l'officier à l'uniforme rouge, lord Wellington demande ce que cela veut dire?

Mon pauvre Bart, la main à la visière du casque, balbutia le récit de ce qui s'était passé ; mais ce visage de pierre ne s'adoucit pas une minute.

— C'est du joli, ma parole, général Crawford, dit-il. Il faut veiller à la discipline de cette armée, Monsieur. Quant à vous, dit-il à mon ami, rendez-vous au quartier général, et prenez les arrêts jusqu'à mon retour.

Ce fut une chose bien pénible pour moi de voir le Bart remonter à cheval et partir, la tête basse. Je ne pus supporter cela. Je me précipitai devant ce général anglais et plaidai la cause de mon ami. Je lui dis que moi, colonel Gérard, je tenais à témoigner de la bravoure de ce jeune officier. Ah! mon élo-

quence, mes larmes auraient adouci le cœur le plus dur, mais lui, il resta impassible.

— Quel poids faites-vous porter à vos mulets, Monsieur, dans l'armée française? me demanda-t-il.

Oui, voilà tout ce que cet Anglais, dans son flegme, trouva à répondre à mes éloquentes paroles. Voilà quelle fut sa réponse à ce qui aurait tiré des larmes à un Français.

— Quel poids mettez-vous sur un mulet, Monsieur? répéta l'homme à l'habit rouge.

— Deux cent dix livres, répondis-je.

— Alors vous les chargez diablement mal, dit lord Wellington. Emmenez le prisonnier avec l'escorte.

Les lanciers se rapprochèrent, et je devins presque fou en pensant au jeu que j'avais en main et à ma liberté qui avait été si proche. Je montrai les cartes au général.

— Regardez, Milord, lui dis-je, j'ai joué ma liberté et j'ai gagné. Car, voyez, j'ai le roi entre mes mains.

Pour la première fois un sourire éclaira sa figure maigre.

— C'est moi, au contraire, qui ai gagné, me répondit-il, en remontant à cheval, car, vous le voyez aussi, c'est mon roi qui vous tient entre ses mains.

CONAN-DOYLE.

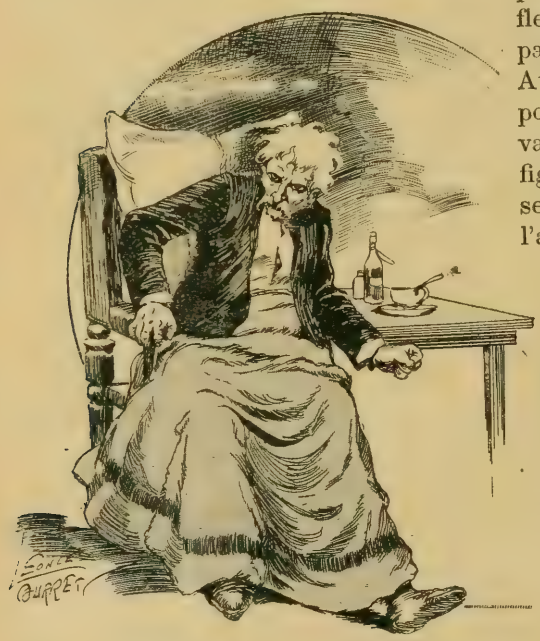
(Traduction de Geo ADAM.)

(*A suivre.*)

UNE MORT

Hôpital de Djelfa.

8 *juin*. — Cinq heures. La cloche sonne. De la cour plantée d'acacias où ils sont allés chercher, sur un banc d'ombre, un peu d'air, la gaieté des fleurs, mes deux compagnons remontent. Avec leurs grandes capotes grises, leurs savates qui traînent, leur figure pâle coiffée d'un serre-tête blanc, ils ont l'air de forçats. Cet hôpital ressemble à une prison. Les infirmiers, des camaros pourtant, sont plus durs que des geôliers. On ne se doute pas de ce qu'un homme, de ce que tous les hommes, pour peu qu'ils endossent un uniforme qui les distingue, acquièrent aussitôt de morgue et de tyrannie.



Il se tenait dans un grand fauteuil.

Là! voici les petites tables alignées au pied des lits ; chacun a devant soi son assiette, avec la fourchette et la cuiller parallèles. Un silence, et l'on attend. Rien ne bouge plus dans la grande

salle presque riante avec le soleil du soir qui la fait toute claire, le plafond blanc, les murs vert d'eau, le parquet bien ciré où court la bande étroite d'un tapis.

La porte s'ouvre. Une procession d'infirmiers se rue avec bruit dans la pièce, portant, qui un plateau où refroidissent des bouts de viande, qui un chaudron où fume de la purée verdâtre, d'autres du lait, d'autres une vannette emplie de morceaux de pain. Un secrétaire d'état-major, petit, brun et sale, les suit, la plume à l'oreille et des lunettes sur le nez : il énumère les droits de chacun, consignés sur un registre qu'il porte ouvert devant lui :

— 4, deux portions, trois de vin ! 6, quatre portions, deux de lait ! 10, trois portions, deux de vin !

Le cortège méprisant passe le long des lits, et, distribués avec précipitation, bouts de viande et pois cassés fument maintenant dans les assiettes. Puis tout ce monde sort avec fracas. Dans la salle redevenue muette, il n'y a plus que le bruit métallique des fourchettes et le tic tac de l'horloge.

9 *juin.* — Sinistre, cette journée d'écrasante chaleur ; les corridors, les escaliers, les salles sont inhabitables. Toutes les maladies qu'on a soignées là sortent des murs avec l'odeur affreuse des médicaments. Le soleil tombe à pic. On sent qu'il pèse aussi, loin, très loin, sur l'immense pays désert. La petite ville perdue, dans sa ceinture de pauvres jardins, grillée par l'astre, est à cette heure-ci vide et silencieuse. La vie est suspendue. Et c'est une étuve que la mince découpure d'ombre où je m'allonge, au pied d'un des maigres acacias de la cour.

10 *juin*, 8 heures du soir. — Je m'accoude à une fenêtre. La cime des arbres est près de moi. Les malades se promènent dans l'allée. Je ne distingue pas leurs paroles. De grandes traînées pourpres maculent l'azur pâle du ciel, et le soleil disparu teint d'orange et de soufre les nuages tassés à l'occident. Un vent tiède secoue les grappes des acacias. Tout s'abandonne à la douceur du soir.

11 *juin.* — Sergent, un compagnon pour vous !

Et le caporal infirmier, gros, court et rouge, petit tonneau suant de vie, qui vient d'apparaître dans le cadre de la porte, roule sur lui-même et laisse passer un homme d'une cinquantaine d'années, petit de taille, tout grisonnant et les épaules voûtées, la figure jaune et souffrante.

Allons ! cela tombe bien ! Je suis seul depuis hier. Qu'est-ce

que c'est que ce pékin-là ? Mine de vieil adjudant, habits usés et propres de petit employé.

— Vous allez être là comme chez vous ! déclare avec satisfaction le caporal infirmier en tapotant l'oreiller d'un lit qu'il désigne. Mais l'homme, sans mot dire, glisse son billet d'hôpital dans la petite planchette fixée à la tête du lit.

— Ici, on loge gratis ! ponctue l'autre.

Pas de réponse. L'homme se déshabille et se couche.

— Peu causeur ! m'affirme le caporal à demi-voix, et, blessé par ce mutisme inconvenant, il se décide à exécuter une retraite digne et lente, en affectant un air de supériorité entendue.

Me voilà en tête à tête avec le malheureux que je ne connais pas, dont je ne sais rien, ni la vie, ni les habitudes, ni les pensées. Car il pense ! Mon lit est à un mètre du sien. Je distingue chacune des expressions les plus fugaces qui traversent ses yeux. Comme il a l'air de souffrir ! Tout son visage semble tendu dans une idée qui l'absorbe. Je sens bien qu'il n'est pas là, qu'il est loin. Son être se concentre obstinément dans une pensée unique. Laquelle ?

Son billet d'hôpital, que je viens de lire en me levant, est libellé au nom du sieur « Mallet, receveur des contributions indirectes ». Il songe sans doute au cher ménage besogneux, à sa femme, aux enfants, qui, à cette minute même, vont et viennent, quelque part, là-bas, sans se douter qu'il est alité dans un hôpital perdu, qu'il va mourir solitairement peut-être dans cette petite ville inconnue et lointaine.

Car peut-être il va mourir. Des quintes de toux qui l'ébranlent tout entier, des quintes d'une toux qui semble lui arracher les poumons, le dressent parfois sur son séant, et il a dans les yeux, alors, une supplication d'être traqué qui appelle à l'aide ; puis il retombe de tout son long et reprend la même expression de désespoir silencieux et farouche.

12 *juin* (ce matin). — Quelle nuit ! Mais procédons par ordre. Il y avait du mieux dans la soirée. Il a pu se lever pendant une heure. Je l'ai passée à côté de lui. Le pauvre homme faisait peine à voir. Tout ratatiné dans la capote grise qu'on lui avait apportée, deux fois trop large pour son corps maigri, il se tenait dans un grand fauteuil, le buste en avant, appuyé sur ses deux coudes. Et il s'est mis à parler... à parler comme un fiévreux qui sent que les heures sont courtes, que la vie lui échappe :

« Sa femme et ses enfants n'ont que lui. Il les a laissés à Alger. Il est en tournée de contrôle. Sale métier ! On lui a fait déposer au secrétariat la boîte où sont ses instruments de vérification, poids et mesures. Pour une retraite tranquille, il n'a pas une retraite tranquille. Toujours courir d'une ville à l'autre ! Et avec cela la vie est dure... C'est triste quand on n'a jamais cessé de peiner ! Et il parle maintenant de la guerre, du rude hiver de 1871, des nuits interminables passées sans souliers dans la boue et la neige. » Sur le pauvre visage ravagé par la tuberculose repassent toutes les horreurs de l'année inoubliable.

Mais, brusquement, une quinte de l'impitoyable toux l'empoigne et le secoue. Le malheureux raidit les bras, crispe ses poings aux accotoirs du fauteuil, puis se détend, n'est plus qu'une pauvre loque sans conscience ; et, au moment où de nouveau il desserre les dents pour l'effort désespéré d'un cri, voilà qu'il dégorge un flot de sang noir qui lui jaillit de la bouche par bouillons.

Courir au corps de garde, réveiller, en le frappant à l'épaule, le caporal qui rechigne, se retourne et déclare avec philosophie : « Ben quoi ! faudra bien qu'il y passe ! » injurier cette brute, remonter tous deux dans la salle, où nous trouvons le pauvre être épuisé et haletant, glissé de son fauteuil et à demi écroulé par terre ; le relever, l'étendre sur son lit, ce fut l'affaire de trois minutes. Mais, à peine couché, le voilà qui se redresse comme mû par un ressort et, griffant l'air de ses mains convulsives, qui passe, étouffé dans un dernier vomissement.

Il me semble qu'elle a duré un siècle, la fin de cette nuit auprès du corps de ce malheureux, dans la salle déserte, mal éclairée par la lueur vacillante d'une veilleuse.

L'aube est venue pourtant. La cloche a jeté son appel matinal. La vie a repris aux quatre coins de l'hôpital. Et c'est avec un soulagement mêlé d'horreur que je viens d'aider les infirmiers, après la courte visite indifférente d'un médecin quelconque, à ensevelir ce cadavre qui était tout à l'heure un être tel que moi, à ensevelir la dépouille de cet inconnu qu'un hasard avait amené loin des siens mourir là, à ensevelir cette chair inerte, cette épave, ce rien.

Paul et Victor MARGUERITTE.

LE FIL D'OR[1]

(*Suite.*)

« Ce fut un mois d'octobre exquis. Il faisait un temps magnifique ; j'étais venu pour pêcher et pour chasser. Je pêchais un peu ; on peut rêver en pêchant, surtout quand le poisson ne mord pas, et je ne chassais pas du tout. Pourquoi faire ? D'abord, il n'y avait pas ombre de gibier, et puis ça m'aurait fait lever de grand matin, disparaître le reste de la journée, rentrer fatigué, abruti, Stop aussi...

Clac ! l'obturateur se referma.

« Par instants je me disais bien : Jean, mon ami, qu'est-ce que tu fais dans ce trou ? Il faudrait rentrer à Paris !

« Et puis je restais. Pourquoi ne serais-je pas resté ? Il faisait encore chaud, il y avait toujours de l'eau et même un peu de poisson dans ma rivière ; seulement les soirées étaient devenues fraîches, et je les passais presque toutes à la maison des Glycines.

« Mlle Lili, — elle devait avoir un autre nom, mais je ne l'entendais nommer que de celui-là, — était bien la plus fraîche, la

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 26 Février.

plus exquise petite âme de jeune fille qui se pût imaginer : sa grand'mère l'avait élevée pour ainsi dire seule, car elle était orpheline, entre un vieux notaire et un vieux curé qui lui avaient appris un tas de choses très instructives dont elle ne parlait jamais. Les deux vieillards étaient morts, et la grand'maman s'affaiblissait visiblement. Je m'en étais bien aperçu, et c'est peut-être pour cela que je ne m'en allais pas.

« Il y avait aussi un vieux médecin qui venait assez souvent ; un jour, je me hasardai à lui demander ce qu'il pensait de la santé de la marquise.

« — Elle est malade tous les ans à cette époque-ci, me dit-il. Que voulez-vous ? Les vieilles gens, ça n'aime pas le froid !

« — Mais il ne fait pas froid ! m'écriai-je surpris.

« — Parce que vous êtes jeune, répondit-il en riant, mais nous autres, nous le sentons, ce diable de froid ! Il n'est pas là, soit, mais il est en route, il va arriver un de ces jours, et vous commencerez à souffler dans vos doigts. Ce jour-là, nous autres vieux, nous le sentirons dans la moelle des os.

De Joüy entra, conduit par son secrétaire.

« Là-dessus il s'en alla, et je restai penaud.

« Le froid arriva, en effet, subitement, et je m'aperçus que nous étions à la veille de la Toussaint.

« — Qu'est-ce que tu fais là ? me demandai-je sévèrement. Tous tes pareils sont à Paris, à ne rien faire, ou dans les châteaux, — à mal faire, le plus souvent ; que n'es-tu avec eux ? Veux-tu bien regagner ton corps et te ranger sous ton drapeau, fainéant ?

« — Je partirai demain, me répondis-je avec soumission, sentant combien ces reproches étaient mérités.

« Mais, le lendemain, un coquin de soleil faisait fumer la rivière tout écaillée et frissonnante. Au lieu de demander la carriole pour la gare, je pris le chemin des Glycines.

« Mlle Lili vint à ma rencontre sur le perron ; je la regardais de loin avec une joie singulière, que je n'avais jamais ressentie à regarder une autre personne, lorsque, en m'approchant, — je suis un peu myope, — je m'aperçus qu'elle avait pleuré.

« — Mademoiselle, m'écriai-je, qui est-ce qui a pu être assez bête pour vous faire du chagrin ?

« Elle mit un doigt sur ses lèvres et referma la porte du salon où nous étions rentrés.

« — Grand'mère est malade, me dit-elle à demi-voix, bien malade ! Le docteur dit que ce n'est rien, mais il ne la connaît pas comme moi... Elle est presque toujours endormie.

« Je suivis le regard humide et je vis, par la baie qui séparait les deux salons, la marquise endormie dans son fauteuil, très pâle, et véritablement défaite.

« — C'est le froid, dis-je, reprenant gauchement à mon compte l'argument du docteur.

« Lili secoua la tête, et je vis bien qu'elle n'était pas entêtée, car elle n'essaya pas de me convaincre.

« — Pauvre grand'mère ! dit-elle doucement ; elle est âgée... Savez-vous ce qui me contriste souvent ? C'est que je n'ai pas de portrait d'elle. Quand... elle s'en ira... elle emportera toute mon heureuse enfance, toute mon heureuse jeunesse, car jusqu'ici j'ai été très heureuse, monsieur Jean !

« Elle me regardait bien en face, et je vis qu'en effet elle avait été très heureuse.

« — Et ensuite ? dis-je témérairement, avec un souci très insuffisant des convenances.

« Elle me comprit :

« — Plus tard ? Je n'ai qu'elle, répondit Lili, sans feindre d'embarras. Je serai toute seule. Je resterai aux Glycines, et je deviendrai une vieille demoiselle, avec un chien, un gros chien de garde, à cause des malfaiteurs... et Manon.

« — Manon ?

« — La vieille bonne.

« Un silence embarrassant tomba sur nous. Que pouvais-je

dire? Elle avait arrangé sa vie, c'était clair. Elle releva la tête, et reprit le discours que j'avais interrompu.

« — Une chose m'attriste, dit-elle, croiriez-vous que je n'ai pas de portrait de grand'maman? Elle n'a jamais voulu se laisser peindre, ni dessiner, ni photographier. Nous avons essayé une fois, il y a bien longtemps; il fallait poser pendant un temps infini : une demi-minute au moins, et vous savez si cela semble long! Elle remuait, c'était toujours à recommencer; cela l'a découragée, et elle n'a plus voulu.

« — Mais à présent, dis-je, on fait des instantanés, c'est comme l'éclair!

« — Oui, à présent! mais nous ne pouvons plus aller chez un photographe! Voyez-la!

« — On en fait venir un!

« — Elle ne consentira jamais à poser. Et comment voulez-vous que je fasse venir un étranger ici? Elle aurait peur, elle croirait qu'elle va mourir... Non, il faut y renoncer, mais cela me fait beaucoup de peine.

« La marquise ouvrait les yeux, nous nous rendîmes près d'elle, et ce jour-là, je ne sais pourquoi, je fus retenu à dîner, pour la première fois.

« C'était délicieux, cette dînette à trois, près du fauteuil à roulettes. Une dînette plutôt qu'un dîner, car ces dames mangeaient fort peu de chose; cependant tout était excellent et fort bien servi. Manon possédait une tradition parfaite, et il y eut un poulet qui me causa bien quelques remords, car, si je ne le mangeai pas tout entier, il s'en fallut de bien peu de chose!

« Je partis à neuf heures, très gai, quoique j'eusse bu à peine un demi-verre de chablis; — ces dames n'avaient pas d'autre vin, et il était remarquable. Ma chambre d'auberge me parut décidément froide, malgré le grand feu de souches qui flambait dans l'âtre, et je me demandai encore une fois, vaguement, pourquoi je n'étais pas à Paris. Mais mon hôtesse avait eu la précaution de glisser un moine dans mes draps, et je m'endormis très satisfait.

« Je devais une visite de digestion aux dames des Glycines, je résolus de la faire le lendemain : le jour des Morts n'est pas un jour de réjouissances publiques, mais c'est un jour férié, et, comme tel, il autorise une visite de demi-cérémonie, entre voisins de campagne. C'est ce que je me dis, et je partis, ayant soin

de laisser Stop à l'auberge, ce qui me parut plus régulier.

« La marquise, ou plutôt Mme Dessigny, était encore plus somnolente et endolorie que la veille, de sorte que j'eus une espèce de tête-à-tête avec Mlle Lili dans le premier salon. Le jour baissait, et la malade ne se réveillait pas ; je sentis que je ne pouvais m'éterniser. A quoi le sentis-je ? Je n'en sais rien : peut-être à des silences de plus en plus fréquents, que l'obscurité croissante rendait embarrassants. Je me levai et regardai la grand'mère endormie, sous la lumière douce d'une haute lampe que Manon venait d'allumer.

« — Oh ! monsieur Jean, quel dommage ! soupira Lili. Voyez comme elle est jolie ! Et dire que je n'aurai jamais, jamais un portait de sa chère figure ! J'aurais dû apprendre à faire de la photographie... on dit que ce n'est pas difficile... vraiment, je ne sais pourquoi je n'y ai pas songé !

« — Au revoir, mademoiselle, lui dis-je brusquement, car son chagrin me faisait trop de peine. Je viendrai prendre des nouvelles de Mme Dessigny après-demain, ou..., enfin, au prochain jour.

« Lili me regarda d'un air étonné, mais je venais d'avoir une idée, et je descendis le perron d'un air très grave.

« Au lieu de rentrer chez moi, je me dirigeai vers la gare : elle est loin, et d'ordinaire on y va en voiture ; mais, si j'étais retourné à mon auberge, je n'aurais jamais pu donner suite à mon idée.

« Il faisait assez froid, pourtant je vous jure que j'étais en nage quand j'arrivai, juste pour sauter dans le train. C'est seulement lorsque je fus assis en face d'une grosse dame revêche, avec des moustaches, que je songeai à Stop. Tant pis pour lui, il m'attendrait toute la nuit. Cependant j'en eus regret pour lui, sachant combien il m'est attaché.

« J'employai ma journée du lendemain d'une façon très intéressante. Malheureusement, il y avait beaucoup de choses que j'aurais voulu savoir sur-le-champ, et qui, paraît-il, ne s'apprennent que par l'expérience ; mais j'avais des amis précieux qui promirent de suppléer à l'insuffisance de mon éducation.

« Le surlendemain, je me présentai aux Glycines assez singulièrement affublé ; mais Stop, après m'avoir boudé quelque peu, s'était complètement réconcilié avec moi, et je me sentais le cœur à l'aise.

« La journée était magnifique ; grand'maman, assise dans le jardin, sous une ombrelle, avait l'air d'une jeune fille qui aurait mis une superbe perruque blanche ; n'empêche pourtant qu'elle avait bien maigri depuis notre première rencontre et que, sans le soleil qui lui faisait monter du rose aux joues, elle eût été très pâle.

« — Monsieur Jean ! s'écria Lili, qu'est-ce que vous étiez devenu ? Et qu'est-ce que vous avez là ?

« — Chut ! fis-je d'un air très sérieux.

« Clac ! L'obturateur se referma ; Lili, stupéfaite me regardait comme si j'avais été un simple anarchiste.

« — Bonjour, Mademoiselle, répondis-je d'un air indifférent, aussi indifférent que possible, au moins. Je vois avec plaisir, chère madame, que vous allez mieux ? dis-je à Mme Dessigny.

« — Un peu mieux, en effet, répondit-elle ; mais qu'est-ce que c'est que cette petite mécanique ?

« — Je me suis fait photographe, chère madame ; j'ai des dispositions, paraît-il. Cela me paraît prodigieux, car je ne m'étais jamais soupçonné ce don, mais maintenant que je me le connais, je vais le cultiver à outrance. Ce matin j'ai déjà fait Stop dans dix-sept poses ; seulement, quand l'obturateur fait : clac ! il aboie. Enfin, j'espère l'y accoutumer.

« Lili me regardait derrière le fauteuil ; tout à coup, elle devint rose, et ses yeux débordèrent de larmes.

« Elle ne songea pas seulement à se cacher derrière son mouchoir ; les jolies gouttelettes tombèrent une à une sur le dos du fauteuil de la grand'maman, qui n'en avait pas la moindre idée. Les yeux candides me remerciaient, et aussi le sourire timide qui avait peur d'en trop dire, et honte de n'oser en dire assez.

« Eh bien, alors, vous comprenez, n'est-ce pas ? Nous nous sommes mariés. Grand'maman a rajeuni ; ça doit être le bonheur. Depuis, par reconnaissance, j'ai fait des masses de clichés. Nous les développons à la campagne, Lili et moi, et puis aussi la cuisinière, quand elle a le temps ; mais je dois avouer que je n'ai jamais rien réussi comme le premier portrait de Mme Dessigny. »

— Aux innocents les mains pleines, fit de Joüy en souriant.

— Vous me blaguez ? vous me trouvez naïf ? J'étais déjà comme ça au lycée. Tu t'en souviens, Barrois.

— Je commence à m'en souvenir, répondit Roger, amusé par

les apparitions d'adolescence qui émergeaient peu à peu du passé. Mais ça te va bien.

— Merci. Et alors, dis, tu te chargeras de l'affaire en question ? pour me faire plaisir ?

— Ça je ne sais pas, répliqua Roger ; il faudra voir.

— Écoute, reprit Vernal, il y a encore autre chose. Toi qui sais tout, j'ai des fonds à placer ; tu ne pourrais pas m'indiquer un bon placement ? quelque chose d'honorable, de sûr, qui rapporte un fort intérêt ?

Les trois amis pouffèrent de rire.

— Comme tu y vas ! fit Roger ; quand c'est honorable et sûr, ça ne rapporte pas grand'chose ; quand ça produit un fort intérêt, ça n'est ni honorable ni sûr... en général, rectifia-t-il par esprit de justice et habitude d'avocat.

— C'est fâcheux... Eh bien, je garderai mes fonds jusqu'à ce que je trouve une occasion avantageuse, car, enfin, cela peut se rencontrer...

— Pas dans le pas d'un cheval ! fit Dérolle en se levant.

XV

Vernal était de ceux qui s'accrochent, et Roger reçut de lui lettres sur lettres ; l'hiver suivant, à Paris, il présenta sa jeune femme, qui était vraiment gentille, fraîche et timide, un peu effarouchée de son bon garçon de mari et l'adorant tout de même.

Lucette lui rendit justice, ce qui étonna un peu Claire, étant donné le joli petit fond de jalousie qui était l'apanage indiscutable de sa chère petite sœur. Comme elle lui faisait compliment de sa bonne grâce envers la nouvelle venue, Lucette répondit sans hésiter :

— Elle me plaît beaucoup, et puis, d'abord, elle n'a pas non plus d'enfant et cela me console.

— Voyez-vous cela ! fit Claire avec un demi-sourire. Et si elle en avait un, tu ne l'aimerais plus ?

— Je n'en sais rien. Ne me taquine pas, je t'en prie ; tu sais que je ne puis le supporter, pour cela surtout.

L'hiver fut pour la jeune Mme Barrois une fête délicieuse. Elle ne connaissait rien du monde, et malgré son sens très fin de la

vérité et du mensonge, elle prenait de la vie tout ce qui pouvait lui faire plaisir.

— C'est qu'elle devient coquette ! disait Dérolle, émerveillé encore plus qu'effarouché. Dans ma jeunesse, une femme de dix-neuf ans qui eût mordu à l'hameçon avec cette énergie se serait fait bien des ennemis.

— Dans votre jeunesse, bon ami, rétorquait Lucette, on vivait comme des tortues dans un bassin. Maintenant, nous faisons de la pleine eau, et nous sommes des sirènes...

— Tâchez seulement de ne pas vous noyer, répliquait le philosophe.

Claire n'allait pas encore dans le monde.

— Il faudrait pourtant vous y montrer un peu ! disait Barrois, à moins que vous n'ayez fait vœu de perpétuel veuvage ?

— Non, répondit-elle un jour. Je n'ai fait aucun vœu, tout vœu étant pour le moins imprudent, mais je ne désire pas me remarier ; il faudrait quelque chose de bien extraordinaire pour me faire changer d'avis. Et je ne me montrerai, comme vous dites, que l'an prochain ; je ne puis admettre les femmes qui traînent dans le monde leurs épaules nues dans une pluie de jais noir, sous prétexte de deuil. N'y revenez plus, mon cher Roger, vous me feriez de la peine.

Il se le tint pour dit.

Vers le milieu de mai, Roger arrangea le départ de la famille pour Bellefeuille. Claire l'y poussait avec quelque insistance ; Lucette, grisée par le plaisir, serait restée volontiers.

— Puisqu'il te ramènera cette année pour le Grand-Prix ! lui dit un jour sa sœur, non sans quelque malice.

— Eh bien ! et toi, pourquoi veux-tu aller à Bellefeuille dans un moment où il n'y a personne dans les châteaux ?

— Ah ! voilà. J'ai une raison.

— Laquelle ?

— Je veux aller à une fête de bienfaisance qui se donne le dix-huit à Ancenis.

Lucette fit deux pas en arrière et regarda sa sœur de la tête aux pieds.

— Toi ? Une fête de bienfaisance à Ancenis ? Je ne te croyais pas Angevine à ce point-là ?

— Ne commettons pas d'erreur : Ancenis est Bretagne, non Anjou ; ça ne fait rien, j'accepte ton compliment.

— Eh bien ! vas-y toute seule, à ta fête de bienfaisance. Justement, le dix-huit, il y a une soirée superbe chez Mme d'Ortognani, avec des chanteurs de l'Opéra...

— Tu ne peux pas les entendre à l'Opéra ?

— Dans le monde, c'est autrement chic ! rétorqua Lucette en levant en l'air son petit nez fin.

— Eh bien ! soit, j'irai seule.

— Quelle drôle d'idée !

— Et puis, j'ai invité une amie à Bellefeuille pour ce jour-là ; cela ne te fait rien?

— Tu es chez toi à Bellefeuille, tu le sais bien ! fit Lucette avec indifférence. Et peut-on savoir qui est cette amie ?

— Je préfère te le dire après, répondit Claire sans se troubler.

— Quelle cachottière ! Et tu me sermonnes sans cesse : Vis au grand jour, dis-tu ! Tu te réserves les mystères.

— Précisément, ma Lucette chérie. C'est une surprise, tu verras.

— Pas avant le quinze juin, toujours !

C'est à vous ce colis? dit madame.

— Quand il te plaira, et je mettrai Bellefeuille en état de vous recevoir.

Le quinze Claire s'en alla comme elle l'avait dit, non sans recevoir encore quelques brocards innocents de sa sœur et même de son beau-frère, mais elle n'en eut cure.

Entre autres attractions, la fête de bienfaisance comportait un concert ; c'est là que comptait se montrer Mme d'Esparre. Un peu avant l'heure indiquée, elle était assise, bien malgré elle, au premier rang, entre le colonel et le sous-préfet ; elle n'avait pas

pu faire autrement. De temps en temps, elle répondait à une question, avec sa bonne grâce accoutumée, mais bientôt elle n'eut plus besoin de s'occuper des autres.

La salle de concert était presque pleine lorsque de Joüy entra, conduit par son secrétaire.

Il se laissait guider presque insensiblement, la main à peine appuyée sur la manche de l'habit du jeune homme, et bien peu parmi les assistants eussent pu deviner qu'il était aveugle, mais tout le monde le savait, et sur son passage, on se rangeait avec un respect qui s'adressait autant à lui-même qu'à son infortune.

Lucette vint s'asseoir, les bras sur les genoux de sa sœur.

Il s'assit au second rang, car il n'aimait pas le premier, où l'on est trop en vue, et patiemment, d'un air résigné, il attendit.

Claire s'était retournée imperceptiblement, puis avait repris son attitude patiente; elle aussi se sentait le point de mire de bien des regards et en souffrait.

La charité n'eût pas suffi pour attirer tant de monde et de si brillant; la vanité jouait sa partie dans ce concert-là; les amateurs de la ville s'étaient partagé les numéros du programme, et elle dame, que ses intimes seuls avaient entendue jusqu'alors, chanterait en public, pour tout le monde... Et tout le monde était venu.

— Lisez-moi le programme, je vous prie, dit de Joüy au jeune homme qui l'accompagnait.

— Quatuor de Beethoven, par messieurs...

— Je sais, fit de Joüy, le quatuor par excellence ; ensuite ?

— *Air* de *Samson et Dalila*.

— Mme Desnoyers, c'est convenu ; et puis ?

— Solo de violon, par Mlle Marguerite Planard.

Le quatuor fit son entrée sur l'estrade, les instruments s'accordèrent ; de Joüy baissa la tête d'un air résigné et écouta l'excellente musique, exécutée convenablement par des amateurs suffisamment stylés.

L'air de Saint-Saëns vint ensuite, et la virtuose se retira dûment applaudie.

Une fillette de quinze ans se présenta après et fit savamment grincer les cordes de son instrument.

Robert goûtait un plaisir médiocre, car il aimait passionnément la musique, et, privé de ses yeux depuis trois ans seulement, il savait évoquer, grâce aux sons, tout un monde de choses vues autrefois, qui se présentaient au sens intérieur de la vision, dans son cerveau, avec une netteté, une vie qui le transportaient. Mais il fallait pour cela que la musique fût excellente ; celle-ci n'était qu'honorable.

La jeune violoniste, décorée d'un immense bouquet, offert par sa famille enthousiaste, disparut, et un petit brouhaha de curiosité se fit dans la salle.

— Qu'avons-nous à présent, demanda distraitement Robert.

— *Air*, par Mlle ***.

— C'est peu compromettant, fit l'aveugle avec un sourire. On se sera réservé de remplacer au dernier moment une chanteuse infidèle ou capricieuse.

Un bourdonnement confus s'élevait de toutes parts ; soudain il cessa, le bruissement d'une robe de soie frôla le plancher de l'estrade, au milieu d'un silence ébahi, et tout à coup des applaudissements frénétiques éclatèrent dans tous les coins.

— Qui est-ce ? demanda de Joüy.

— Une dame que je ne connais pas, répondit le secrétaire.

Les applaudissements faisaient vibrer l'air comme des crécelles ; Robert, quoique peu curieux, eût bien voulu savoir en l'honneur de qui éclatait toute cette joie, mais les conversations à voix basse, autour de lui, se perdaient dans le bruit général. Enfin le silence se fit ; l'accompagnateur plaqua quelques accords,

et une voix de femme, lente, très pure, commença un chant grave et très doux comme une prière :

Le soir ramène le silence;
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Le cœur de Claire battait bien fort, que n'eût-elle pas donné pour pouvoir suivre les émotions sur le visage de Joüy! Mais elle ne pouvait ni n'osait se retourner, sous le feu des regards qui l'interrogeaient de tous côtés.

La voix pleine et sonore apportait à l'âme une impression de douceur robuste, de force secrète, d'ardeur contenue; elle évoquait des pensées d'au delà, bien au delà de ce monde visible et tangible; on sentait qu'elle ne se donnait pas tout entière, qu'elle se réservait pour... pour quoi? Personne n'eût pu le dire, et la salle écoutait, suspendue aux lèvres de la chanteuse, dans un silence religieux.

A la première note, Robert avait relevé la tête, comme à l'appel d'un clairon aérien, et tout son être s'était soudainement empli d'une extase douloureuse. Il la connaissait, cette voix; deux femmes sur la terre ne pouvaient posséder en même temps ce timbre délicat et pénétrant; il reconnaissait la cantilène; que de fois cette voix avait chanté pour lui *Le Soir* de Gounod, autrefois... qu'il y avait longtemps!

C'est elle, assurément, ce ne pouvait être une autre, et pourtant la voix avait changé; jadis elle n'était ni si passionnée ni si pénétrante; la douleur avait passé par là, affinant, purifiant l'instrument, comme aussi, sans doute, l'âme de la chanteuse.

Le premier couplet de la romance fut salué par des applaudissements. Robert n'applaudit pas, ses mains et tout son être semblaient liés par une force supérieure, il n'eût pu faire un mouvement, et respirait à peine, tout son être tendu vers la cantatrice qu'il ne pouvait voir, mais qu'il sentait, comme on sent à distance la chaleur d'un brasier ou le parfum des violettes.

Elle commença la seconde strophe d'une voix un peu tremblante, et soudain Robert eut l'intuition qu'elle l'avait vu. Elle savait en venant qu'il serait là, sans doute, elle l'avait cherché du regard et venait seulement de le découvrir.

Le léger tremblement de cette voix riche et souple lui communiquait une émotion plus puissante encore, une chaleur que Robert ne lui avait jamais connue ; elle s'animait, — s'il avait pu la voir ! — transfigurée par une joie connue d'elle seule, et lança d'une voix passionnée :

Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Robert leva vers elle son visage illuminé d'une joie si profonde qu'elle en était douloureuse, et il sentit, oui, il sentit qu'elle le regardait.

Dans la salle se déchaînait une tempête de cris et d'applaudissements. Jamais la petite ville n'avait rien entendu de pareil.

« Encore, encore ! » criait-on de toutes parts.

A l'apaisement joyeux de la foule, Robert comprit que la jeune femme allait chanter. Les moindres bruits s'éteignirent, on n'entendit plus rien, pas même le froissement d'un éventail, et la voix pure s'éleva sous la voûte.

Une tendre chanson ancienne, vieillotte, remise à la mode par le goût d'archaïsme qui nous a envahis, mais touchante pourtant, dans sa simplicité un peu affectée.

Romagnesi a fait couler les larmes de nos grand'mères, larmes vite essuyées, accompagnées d'un sourire, et jadis Robert aimait ces romances sentimentales, qu'Emma chantait avec une pointe délicieuse d'émotion et un soupçon imperceptible de fine ironie... Ah ! que c'est loin, tout cela ! Et il l'avait cru perdu, perdu à jamais... Et voilà que le passé se levait vivant devant lui, par quel miracle ?

La voix s'éteignit ; la robe de soie fit entendre son léger bruissement sur l'estrade, les applaudissements la suivirent ; elle revint une fois, deux fois... encore des rappels, des battements de mains, puis des pas sur le parquet, un nouveau silence et des accords brutalement plaqués par un pianiste sûr de sa force... Pour Robert la fête était terminée.

Pendant que s'évertuait le pianiste, deux voisins, derrière l'aveugle, entamèrent une conversation.

— Elle est donc revenue ? après six ans d'absence ?

— Oui, elle a enfin perdu son acariâtre papa, et une vieille tante lui a légué sa fortune, elle est indépendante.

— Elle chante mieux que jamais !

— Elle ne chante que pour les pauvres ; son père ne lui a jamais permis, vous le savez, de le faire pour de l'argent.

— L'a-t-il fait assez souffrir ! On racontait qu'un jeune homme des environs était follement épris d'elle, mais il était sans fortune...

La conversation s'arrêta tout à coup, l'un des causeurs avait averti l'autre que le jeune homme épris était là, devant eux.

L'entr'acte arriva enfin. Impérieusement, Robert se fraya un passage jusqu'au salon des artistes, son secrétaire qui le conduisait s'arrêta sur le seuil, et une main gantée, très froide, un peu tremblante, saisit doucement celle de l'aveugle. Avec l'intuition de ses pareils, il reconnut la main de Mme d'Esparre, et la pressa de toute sa force, au risque de la broyer.

Elle lui répondit par une étreinte amicale, et le conduisit à un canapé où elle le fit asseoir, puis le quitta. Le froufrou de la robe de Claire s'éloigna, et il sentit qu'Emma était tout près de lui.

— Emma, dit-il.

Une douce main qu'il reconnut serra faiblement ses doigts.

— Sommes-nous seuls ?

— Oui.

— Emma, c'est vrai ? après six ans ! Vous n'avez pas oublié ?

— Jamais ! Pas un jour, pas une minute.

Il resta silencieux, oppressé, n'osant y croire.

— J'étais pauvre, je suis devenu riche, mais j'étais voyant, je suis aveugle.

Elle soupira faiblement.

— On ne lie pas sa vie à celle d'un infirme, dit-il amèrement.

— Est-ce que cela vous fait beaucoup de peine de ne plus y voir ? fit-elle en hésitant.

— Sans doute... pas tant pour moi ; j'avais tant regardé, mes yeux sont pleins de souvenirs... et tenez, en ce moment, je vous vois...

Elle soupira encore.

— Vous me voyez comme j'étais, je ne suis plus la même.

— Qu'importe ! Et votre voix, votre voix divine... Quand je l'ai entendue tout à l'heure, un paradis s'est ouvert pour moi... mais ce paradis, c'est vous qui en avez la clef... Vous n'allez plus vouloir de moi...

— Moi ? fit-elle avec un frémissement de tout son être. Moi ?

Savez-vous ce que je pensais, tout le temps, depuis que j'ai su le malheur qui vous était arrivé ? Je pensais que, privé de la vue, vous ne me verriez pas vieillir, que, pour vous, je resterais telle que j'étais jadis, et que, de ce côté au moins, vous n'auriez jamais de désillusion...

Il serra si fort la faible main gantée qu'il sembla l'incruster dans sa chair.

— Et vous ne m'avez pas écrit ?

— Vous ne pouviez pas me lire... Je ne voulais pas qu'un autre lût...

— Et maintenant ?

— Je vous suivrai jusqu'à la fin, et je chanterai pour vous tant que ma voix sera jeune, afin de rappeler pour vous les heures évanouies où nous nous regardions...

La petite ville tout entière les regarda sortir après le concert, lui guidé par elle ; elle modeste toujours, mais si fière de lui. Claire les emmena à Bellefeuille, et les ombrages du joli petit château abritèrent un bonheur grave qu'ils n'avaient pas encore connu.

XVI

L'affaire apportée par Vernal avait intéressé Barrois, qui s'était décidé à la plaider ; un peu malgré lui, il faisait de fréquentes absences, mais sa femme ne s'en offusquait plus comme autrefois. S'il s'en fût avisé, il eût peut-être regretté qu'elle en prît si facilement son parti, mais il la retrouvait au retour aussi gentille, aussi tendre qu'auparavant, et n'avait aucune idée de s'en inquiéter.

On recevait beaucoup à Bellefeuille ; Roger aimait cela, Lucette aussi, Claire y avait été de tout temps accoutumée. On venait là l'après-midi, d'Angers, ou d'Ancenis, ou d'ailleurs, prendre une tasse de thé et jacasser une heure, car l'extrême commodité des trains n'était pas un des moindres charmes de cet aimable endroit.

Le séduisant de Berluques s'était faufilé dans la maison ; abusant de sa présence à la fête qui s'était si malheureusement terminée, il se faisait valoir comme une victime ; allez donc refuser votre porte à un homme qui aurait pu être tué chez vous !

Claire était d'avis que ça n'y faisait rien du tout, et que Berluques eût été mieux n'importe où qu'à Bellefeuille; mais Lucette n'entendait pas de la même oreille. La fatuité unie à la bêtise de Berluques l'amusait et elle n'entendait pas se priver de ce régal.

Un jour de juillet, par une chaleur torride, Roger étant absent, Berluques vint de bonne heure et trouva les deux sœurs seules.

Aussitôt, il se mit en devoir de se rendre agréable et leur déroula tout un chapelet de commérages. Quand il crut avoir fini, il s'appuya au dossier de sa chaise en disant d'un air entendu :

— Et voilà, Mesdames, tout ce que j'avais à vous raconter... Ah! si fait! Encore une histoire...

Mme d'Esparre s'accota dans son fauteuil avec l'air résigné d'une personne qui rouvre son parapluie; sa sœur fixa sur l'orateur saugrenu son joli regard bleu où pétillait une pointe de malice.

— C'est le petit de Rameroy... Figurez-vous qu'il emporte, en cette saison, toutes les fois qu'il va chez lui, un grand panier où son fermier entasse des petits cochons de lait... oui, ma parole, des petits cochons de lait... Il les apporte à Nantes, où je ne sais qui les achète... Ma parole d'honneur, c'est comme je vous le dis!

— Je vous crois! fit Mme Barrois en étouffant son envie de rire.

— Alors, l'autre jour, en revenant d'Ancenis, il rencontre dans le train, en premières bien entendu, une belle dame qu'il courtise... Vous la connaissez bien, c'est madame...

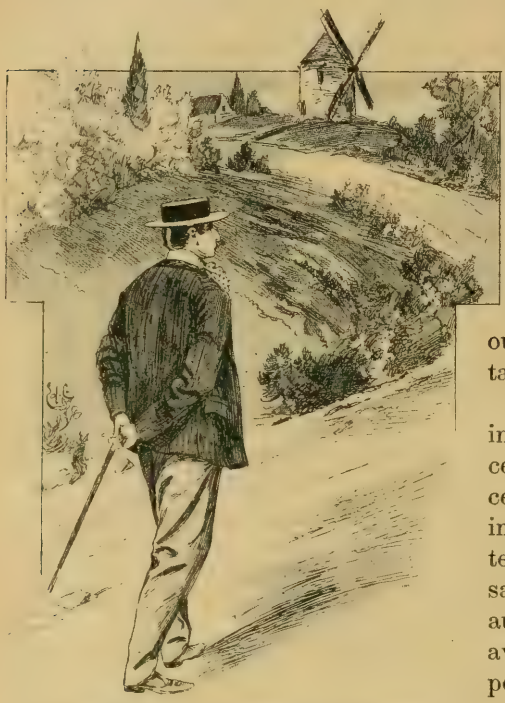
— Pas de noms propres! interrompit la jeune femme, ça pourrait me gêner pour rire... Je vous en prie, mon bon monsieur de Berluques, continuez!

— Il fait la cour à la dame, elle sourit; le train entre en gare de Nantes; ils descendent en causant; la voiture de la dame n'était pas arrivée; elle reste un moment à l'attendre, toujours en causant... Laissez-moi vous dire son nom! Si vous saviez! elle est si correcte... si empesée...

— Non! non! non! s'écria Mme Barrois d'un ton impérieux; continuez, dépêchez-vous!

— Rameroy avait la bouche en cœur et se rendait agréable; voilà un des commissionnaires qui le connaît, qui lui dit : « Donnez-moi votre bulletin, monsieur le comte! » Sans y songer, le malheureux le lui donne... Et au bout d'une demi-minute, le commissionnaire revient triomphant en portant le panier sur son épaule.

« Voilà, monsieur le comte! » Et les douze petits cochons piaillaient! ça faisait un événement dans la gare. « C'est à vous, ce colis? dit madame... Non? Vous ne le voulez pas?... » Alors Rameroy répond bravement oui! La dame fait une grimace!... Sa voiture arrivait; elle monte dedans, et mon Rameroy reste là, le bec enfariné, avec son panier et ses douze petits cochons de lait!



Il aperçut un vieux superbe moulin à vent.

Mme Barrois riait avec une joie enfantine.

— A claire-voie, j'espère, le panier? dit-elle.

— Le panier? à claire-voie? répéta de Berluque qui ne comprenait pas. Ah! oui! à claire-voie certainement... Pourquoi?

Il avait l'air si peu intelligent, en posant cette question, que Lucette fut prise d'un rire inextinguible. L'orateur la regardait, ne sachant s'il devait rire aussi; Mme d'Esparre avait l'air d'une femme polie qui voudrait bien que tout cela fût fini.

— Pour respirer! mon bon Monsieur! dit Luce quand elle put reprendre haleine. Vous, par exemple, Monsieur de Berluques, est-ce que vous aimeriez à être enfermé pendant... disons deux heures... dans un panier qui ne serait pas à claire-voie?

— Moi? pardon, Madame... permettez... je ne puis que très difficilement me mettre à la place...

— C'est trop juste! interrompit Mme Barrois en pouffant de rire... Et puis, il faudrait que le panier fût bien grand pour en tenir douze comme vous...

— Luce... fit sa sœur tout bas, d'un ton de reproche.

La jeune femme essaya de reprendre un air grave, mais les coins de sa bouche se relevaient en dépit de ses efforts héroïques, et elle dut leur céder malgré elle. Quand cette nouvelle crise de gaieté fut passée, elle s'essuya les yeux et poussa un profond soupir.

— C'est bon de rire ! fit-elle d'un ton mélancolique. Vous n'auriez pas encore une histoire, Monsieur ? mais il faudrait qu'elle fût plus drôle...

— Non, je n'en ai plus, répondit Berluques dignement, en se levant.

— Tâchez d'en apprendre ! ordonna la jeune femme d'un ton péremptoire.

Il s'inclina devant elle, puis devant Mme d'Esparre, et sortit d'un air tant soit peu théâtral, comme un homme qui se présume beau et se croit spirituel.

Quand il fut parti, Mme Barrois fit quelques pas dans le salon, en rangeant de-ci, de-là ; le silence de sa sœur aînée lui paraissait de mauvais augure, et elle sentait venir une gronderie.

Il regarda par la fenêtre.

— Il t'amuse donc bien, cet imbécile ? demanda doucement Claire sans lever les yeux.

— Tu le vois... Oh ! c'est lui que j'aurais voulu contempler en pareille circonstance ! Il aurait nié le bulletin, le panier, les petits pensionnaires, tout !

— Ah ! fit Mme d'Esparre en regardant sa jeune sœur avec un demi-sourire, tu l'apprécies d'une façon assez convenable !

— Lui ? C'est un faraud, rien de plus ! Mais il m'amuse, oui, il m'amuse ! Il est si bête !

— Pas si bête ! répliqua doucement la bonne Claire. Il fait la bête de temps en temps, mais c'est un malin.

— Oh ! Claire, tu ne vas pas me soutenir qu'il fait la bête tout le temps ! Accorde-moi que cela lui vient naturellement une fois sur deux, au moins !

— Pas si souvent. C'est un homme dangereux.

A cette idée, Lucette fut prise d'un fou rire et vint s'asseoir par terre, les bras appuyés sur les genoux de sa sœur.

— Croquemitaine, alors ? fit-elle avec une indicible drôlerie dans les yeux et dans la voix.

— Ou Barbe-Bleue, répondit Mme d'Esparre en riant aussi. L'as-tu jamais regardé en soirée, quand il se tient dans l'embrasure d'une porte, hanchant du côté droit, comme une statue antique...

Mme Barrois sauta sur ses pieds, courut à la porte et s'appuya au chambranle, dans une pose si fidèlement caricaturale, que sa sœur s'arrêta net.

— ... Et qu'il roule des yeux de carpe frite sur toutes les dames et demoiselles... comme ça, tiens ? Est-ce réussi ?

Lucette revint s'asseoir auprès de Mme d'Esparre.

— Tu vois qu'il n'est pas dangereux, conclut-elle.

Claire prit dans les siennes la jolie main fluette.

— Je n'ai jamais voulu dire, ma chérie, reprit-elle avec une douceur infinie, que cet être-là pût être dangereux pour toi ; je sais seulement qu'il est peu recommandable, généralement peu estimé, et que sa société n'est pas faite pour apporter un relief avantageux à une femme chez laquelle il fréquente... Mon mari ne l'aimait pas.

— Oh ! mon cher beau-frère était un ours, c'est connu et prouvé ! fit Lucette avec autorité.

Claire garda un instant le silence.

— Enfin, reprit-elle, à tort ou à raison, il en faisait peu de cas. M. de Berluques n'a été invité à cette malheureuse fête que sur les instances d'un ami... et mon mari en était bien fâché. D'où est-il, ce gentilhomme inconnu ? Pas Angevin, à coup sûr, ni Breton ?

— Je n'en sais rien ! Tu penses bien que je ne le lui ai pas demandé !

— Et il est propriétaire dans le pays ?

— Non. Il habite, l'été, un pied-à-terre qu'il a loué près de la Possonnière...

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Mais je n'en sais rien ! Tu me fais subir un interrogatoire, vraiment, Claire !

La jeune femme se leva d'un air un peu boudeur.

— C'est que je t'aime tant, Lucette ! Je voudrais qu'il n'y eût jamais aucun nuage dans ton ciel.

Mme Barrois se retourna vers sa sœur, lui planta un gros baiser sur chaque joue et glissa hors du salon, en fredonnant un air d'opérette.

Elle était entrée dans la vie comme dans une salle de bal, les yeux éblouis, un peu grisée par le bruit et les lumières, tant soit peu timide d'abord, puis rieuse, puis follement gaie, avec des drôleries d'enfant qui s'amuse.

Trop bien élevée cependant pour rien faire qui attirât l'attention sur elle, Lucette éprouvait une joie de bébé à jouer quelque bon tour, ou simplement à voir ceux que s'entre-jouaient les autres.

Elle y allait, suivant l'expression populaire, bon jeu, bon argent, n'ayant pas encore compris, grâce à sa droiture naturelle, qu'on pût être méchant par plaisir et menteur par tempérament.

— Luce m'inquiète, disait pourtant parfois sa sœur Claire au bon Dérolle, confident de ses pensées et de ses mélancolies : elle est trop en dehors !

— Voudriez-vous la voir scurnoise ? répondait le philosophe.

— Non ! mais avec son habitude de dire tout ce qui lui passe par la tête, je crains qu'elle ne s'embarque un jour ou l'autre dans quelque fâcheuse aventure... fâcheuse pour elle, car elle en serait la première et probablement l'unique victime.

— Trop fine ! répliqua le vieux sage. Trop fine, trop franche, trop gaie... Le danger viendra plus tard. En ce moment, que voulez-vous qu'il arrive à une femme qui vous éclate de rire au nez pour une mouche qui vole autour de vous ? Quand elle ne rira plus, ce sera différent.

Malgré ces paroles rassurantes, Claire restait perplexe. Il était dans sa nature de voir les choses du côté sinon noir, au moins nuageux ; elle y éprouvait un plaisir mélancolique, et là, son imagination trouvait matière aux émotions que son prosaïque

mariage et sa vertu éprouvée lui refusaient de chercher pour son propre compte.

XVII

M. de Berluques était rentré chez lui d'un pas à la fois guilleret et nonchalant, qu'il eût volontiers appelé son pas de bonnes fortunes.

Les bonnes fortunes jouaient un rôle considérable dans la vie d'Hector de Berluques; celles qu'il espérait avoir, plus que celles dont il pouvait se vanter, et celles qu'il croyait avoir eues, plus que toutes les autres ensemble.

M. de Berluques était né avec une petite fortune, une situation moyenne de hobereau, un extérieur assez convenable et une ambition démesurée. Intelligent, il l'était passablement; passable est d'ailleurs le mot qui caractérisait tout en lui, excepté son ambition et son amour-propre. Se trouvant joli, aimable, spirituel, il s'était dit : J'arriverai par les femmes! Et deux ou trois fois il avait été bien près d'arriver. Où?

A un beau mariage, à une grande situation, à tout ce qui constitue, dans le jargon moderne, un homme « arrivé », c'est-à-dire un homme qui s'est acquis par son mérite, ou celui des autres, le droit de faire parler de lui dans les journaux, ces journaux fussent-ils ceux de la localité. Car s'il y a plusieurs moyens d'arriver, il y a aussi plusieurs manières d'être arrivé. On « arrive » dans sa bourgade aussi bien qu'à Paris; seulement, ce n'est pas tout à fait avec les mêmes résultats.

De Berluques souhaitait « arriver » à Paris; mais c'était un esprit pratique doublé d'une âme positive, malgré le grain de chimère mêlé à ses bonnes fortunes, et il n'eût pas dédaigné un grand succès en province, en attendant mieux.

Il voulait devenir député, sénateur, président d'une banque, quelque chose enfin de brillant qui lui permît d'ajouter une ligne au-dessous de son nom sur ses cartes de visite; et comme il n'était ni riche, ni influent, il cherchait avec une ténacité de furet la femme idéale qui mettrait à son service son esprit, sa beauté, son talent d'intrigue.

Il ne tenait pas à pouvoir l'épouser; l'épouser, pourquoi? Ces sortes de mariages deviennent le plus souvent un embarras dans la vie d'un homme public. Quand il serait « arrivé », au contraire, il espérait bien faire un superbe mariage qui couronnerait sa carrière et lui donnerait de très beaux enfants. Des enfants magnifiques qu'on envoie au Bois avec des précepteurs ou des gouvernantes, et qui font retourner le monde, sont des objets du plus grand luxe qu'il faut tâcher de savoir se donner lorsqu'on occupe une situation en vue.

Berluques était encore bien loin de cet avenir glorieux; en retournant chez lui, le long d'une route peu accidentée, il songeait uniquement à l'Égérie qui lui ouvrirait les portes du monde...

Pourquoi pas cette charmante Mme Barrois? Bien jeune et un peu folle. Mais la jeunesse n'était pas précisément un défaut. La sagesse de Berluques dirigerait sans peine cet esprit éveillé, quoique encore instable, et puis, si jeune, si inexpérimentée, il la tiendrait par mille liens délicats... Roger Barrois serait nommé député aux prochaines élections : ce serait un excellent point de départ, et l'hiver, à Paris, dans le monde officiel...

La chaleur était grande, et Berluques, en suivant son idée, marchait la tête basse, regardant cheminer son ombre sur la poussière de la route.

La pensée du monde officiel, où il ne pouvait manquer d'être bientôt introduit, lui causant une juste fierté, il releva le nez pour dominer le paysage, et vit à cinquante mètres de lui un vieux superbe moulin à vent.

Ce n'était plus, à vrai dire, qu'un ex-moulin à vent. Perché sur un monticule rocheux, il dressait sur le ciel exquis de ce pays de Loire sa fière silhouette un peu délabrée.

Veuves depuis longtemps de leurs blanches toiles, les ailes, pour toujours au repos, en attendant les tempêtes d'hiver, qui jetteraient leurs débris dans la vallée, n'étaient plus que de périlleuses échelles, bonnes tout au plus à conduire des rêves volétants jusqu'au faîte démantelé.

Un escalier intérieur, autre échelle à peu près aussi solide, orné pour l'œil plus que pour la main d'une rampe légère en bois, frémissait sous le souffle actif d'une jolie brise qui faisait onduler les moissons.

— Tiens! fit Berluques en s'arrêtant court.

Après un moment de contemplation, dans laquelle la beauté

du paysage n'entrait pour rien, notre homme s'approcha du moulin et l'examina sous toutes ses faces.

La roche perçait le sol partout autour : les genêts et les ajoncs devaient, au printemps, faire un cadre d'or resplendissant à ce promontoire, maintenant brûlé par les ardeurs de l'été; quelques moutons paissaient l'herbe courte, sans apparence de berger ou de bergère; Berluques s'approcha de l'escalier et se demanda s'il le monterait.

La chance de tomber n'était pas mince; d'autre part, comment connaître l'intérieur du moulin sans tenter l'ascension? La chambre basse, fermée au moyen d'une bonne serrure, servait sans doute de cave à quelque vigneron avisé. Restait la chambre d'en haut... Courageusement, Berluques mit le pied sur la première planche de l'escalier branlant.

Elle trembla sous ses pieds, mais sembla vouloir résister; il avança l'autre pied, s'assura que rien ne croulait, et commença de monter avec les plus minutieuses précautions, car il tenait prodigieusement à ne pas endommager sa personne. Au-dessus de lui, les hirondelles voletaient avec de petits cris effarés, se demandant ce que cet intrus venait faire chez elles.

En haut, point de porte. Berluques entra avec un petit frémissement intérieur et le sentiment qu'il accomplissait un acte de courage.

Ses yeux pleins de grand jour ne distinguaient rien ; un bruit semblable à celui d'une couverture mouillée qu'on déploie lui fit courir un frisson dans le dos, mais ce bruit ayant cessé, il se rassura.

Quand il se fut un peu habitué à l'obscurité, il vit en face de lui une petite fenêtre à hauteur d'appui, fermée par un volet en bois. Il tira, poussa, écorcha le bout de ses gants, et finalement ouvrit la fenêtre : la lumière pénétra si vivement qu'il recula; mais, s'étant remis, il regarda autour de lui.

C'était un moulin pareil à tous les autres vieux moulins hors d'usage ; la machinerie avait été emportée, il ne restait plus que le trou du plancher, bouché par des planches à peu près ajustées; un grand tas de foin sec dans un coin, — s'il est permis de parler de coin à propos d'une chambre ronde, — devait avoir été apporté là par quelque ami des siestes paisibles.

Pour le moment, le seul habitant de cette demeure aérienne était un gros chat-huant, perché en haut, sur une solive de la

charpente, qui regardait Berluques de ses yeux courroucés et phosphorescents.

— Tiens! tiens! répéta l'ambitieux d'un ton satisfait.

Il regarda par la fenêtre. Le petit château de Bellefeuille était devant lui, comme un paysage minuscule dans un cadre de bois noirci; la maison, le parterre, le parc, réduits à des proportions mignonnes, lui apparaissaient avec une rigoureuse exactitude de détails. Il vit même, sous la toile rosée de la véranda, les deux jeunes femmes assises, vêtues de robes claires, qui faisaient une petite tache fraîche sur la verdure.

Après s'être livré à une courte contemplation, Berluques, regardant à l'intérieur, se livra à une occupation vraiment singulière.

De ses nobles mains, peu accoutumées à de vils travaux, il vérifia les planches branlantes du plancher, les assujettit solidement, autant qu'il le put, puis, saisissant une grosse poignée de foin, il exécuta une opération qui ressemblait à un balayage. Mais la nécessité de courber l'échine l'arrêta bientôt, et il se redressa avec un soupir assez semblable à un gémissement.

— Personne ne vient jamais ici... Personne! se dit-il d'un air de doute.

Ne recevant ni approbation ni réponse, il réfléchit un instant, puis, d'un air extrêmement malin, tira une pièce de vingt sous de son gousset, et la posa bien en évidence, à l'entrée, sur le plancher.

Une seconde réflexion lui fit remplacer la pièce de vingt sous par une de dix; pourquoi perdre son bon argent? Mais une troisième pensée lui fit reprendre la petite pièce et remettre la grosse. La piécette était si petite, que vraiment on eût pu ne pas la voir; et d'ailleurs, qui ne risque rien n'a rien! Cela fait, il descendit l'escalier, tout radieux de le voir si solide.

Avant de quitter ce lieu mystérieux, il fit le tour du moulin. Une sorte de banc de terre, adossé au mur, avait été construit par quelque amant de la nature, car il était placé de façon à embrasser la plus belle portion du paysage. De là on voyait la Loire décrire un arc gracieux au pied de collines en pente douce; des châteaux, des fermes, des bouquets de bois semaient la vaste plaine; des massifs de peupliers indiquaient çà et là les rives entre lesquelles coulait le ruban argenté du fleuve. Partout sur les coteaux, des moulins à vent, les uns au repos, les autres tournant activement

sous l'effort du vent frais et gai qui sifflait une petite marche nuptiale fantastique dans la membrure des ailes, au-dessus de la tête de Berluques.

— Ce sera un lieu tout à fait sûr, pensa celui-ci, en achevant ses réflexions ; on n'est pas vu de la Poissonnière; toutes les maisons tournent le dos, et tous les jardins ont de hauts murs.

Absolument rasséréné, notre homme rentra dans sa modeste demeure, petite maison blanche, moderne, affreuse, complétée par un bout de parterre où languissaient quatre géraniums et une demi-douzaine d'héliotropes.

C'était l'asile qu'il avait choisi pour passer l'été, et faire de profondes économies.

Cependant sa maison, si laide qu'elle fût, avait vue sur les admirables coteaux de Chalonnes ; on n'avait pas pu lui ôter cela.

La savante stratégie de Berluques lui ordonna de ne pas se prodiguer à Bellefeuille, si bien que, pendant une huitaine de jours, Lucette eut le temps d'oublier complètement son existence, et Claire d'Esparre redevint presque aussi gaie que sa folle sœur. Le temps avait fini par guérir ses blessures, et dans cette liberté complète, qu'elle n'avait jamais connue, il lui semblait s'épanouir pour la première fois de sa vie.

Henry Gréville.

(A suivre.)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 61.2.98.

La prison de Dartmoor.

LES EXPLOITS DU COLONEL GÉRARD

(Suite.) (1)

III

COMMENT LE ROI GARDA LE COLONEL

Murat était incontestablement un excellent officier de cavalerie, mais il aimait trop à se donner des airs de bravache, défaut qui fait du tort à beaucoup de bons soldats. Lasalle aussi était un chef de premier ordre, mais le vin et les excès le perdaient. Quant à moi, Etienne Gérard, je n'avais aucune de ces façons de fanfaron et, en même temps, j'étais de la plus grande sobriété, sauf, parfois, au retour d'une campagne, ou quand je me trouvais avec quelque vieux camarade. Pour ces raisons, j'aurais pu passer pour le meilleur officier de mon arme, n'eût été, peut-être, un certain manque de confiance en moi-même. Il est vrai que je n'ai jamais dépassé le grade de colonel, mais tout le monde sait que l'on n'avait guère de chances de parvenir au sommet de l'échelle

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 Février.

si l'on n'avait eu la bonne fortune de se trouver avec l'Empereur dans ses premières campagnes.

A l'exception de Lasalle, de Lobau, de Drouot, je ne vois guère de généraux qui ne se fussent déjà fait un nom avant la campagne d'Egypte.

Moi-même, avec toutes mes brillantes qualités, je n'ai pu arriver au-dessus du grade de colonel, mais avec la croix d'honneur, que je reçus de la main même de l'Empereur, et que je conserve chez moi dans un écrin de cuir. Pourtant, quoique je ne me sois jamais élevé plus haut, mes qualités étaient bien connues de tous ceux qui avaient servi avec moi, et aussi des Anglais. Lorsqu'ils m'eurent fait prisonnier de la façon que je vous ai racontée l'autre soir, ils me tinrent sous bonne garde à Oporto, et je vous assure qu'ils ne laissèrent pas à un adversaire tel que moi, l'occasion de leur glisser entre les doigts.

Le 10 août, je fus conduit sous bonne escorte à bord du transport qui devait nous amener en Angleterre et, à la fin du mois, j'étais interné dans la grande prison que l'on avait construite pour nous à Dartmoor. Nous l'avions surnommée l'*Hôtel des Français*, car nous étions là un tas de braves, et l'adversité ne nous empêchait pas d'être gais.

Il n'y avait d'enfermés à Dartmoor que les officiers qui avaient refusé de donner leur parole ; la plupart des autres prisonniers étaient des matelots ou de simples soldats. Vous allez me demander peut-être pourquoi je ne donnai pas ma parole, afin de jouir des mêmes bons traitements que certains de mes camarades. Je vous dirai que j'avais pour cela deux raisons également bonnes.

D'abord, j'avais une si grande confiance en moi que j'étais bien convaincu que je pourrais m'évader. En second lieu, ma famille, quoique honorable, n'a jamais été bien riche, et je ne pouvais me décider à prendre, si peu que ce fût, sur le petit revenu de ma mère. D'un autre côté, il n'était pas à supposer qu'un homme comme moi pût consentir à se laisser éclipser par la société bourgeoise d'une petite ville de province anglaise, ou à se trouver dans l'impossibilité de reconnaître les attentions que ne pouvaient manquer de me témoigner les dames. Voilà les raisons pour lesquelles je préférai me laisser enterrer dans cette sombre prison de Dartmoor.

Je vais, maintenant, vous raconter mes aventures en Angleterre, et vous montrer jusqu'à quel point se vérifièrent les paroles

de « milord Wellington » quand il me dit que son roi saurait bien me garder.

Si je ne m'étais promis de vous parler seulement de mes aventures personnelles, je pourrais vous tenir là jusqu'à demain matin, à vous conter des histoires sur Dartmoor et les singulières choses qui s'y passaient.

C'était un des endroits les plus étranges du monde : là, au milieu de ce vaste terrain inculte, étaient parqués, comme un troupeau de moutons, sept ou huit mille hommes ; des soldats, vous comprenez, des hommes d'expérience et de courage. Tout autour de la prison, un mur double, avec un fossé, et des gardes, et des sentinelles ; mais les Anglais ne pouvaient guère espérer garder les hommes de cette trempe, comme des lapins dans un clapier. Aussi ces derniers s'évadaient-ils par bandes de deux, de dix, de vingt, et alors le canon tonnait, les patrouilles couraient, et nous, qui restions là, nous nous mettions à rire, à danser et à crier : « Vive l'Empereur ! » jusqu'au moment où les gardes furieux tournaient leurs fusils contre nous. Nous avions souvent de petites mutineries : alors, on faisait venir de l'infanterie et des canons de Plymouth et nous recommencions à crier de plus belle : « Vive l'Empereur ! » comme si nous avions voulu qu'on nous entendît jusqu'à Paris. Ah ! il y avait des moments où l'on ne s'ennuyait pas à Dartmoor, et nous donnions du fil à retordre à ceux qui étaient chargés de nous garder.

Les prisonniers avaient aussi leurs tribunaux à eux, qui tenaient leurs assises et infligeaient leurs peines. Le vol et les querelles étaient passibles de telles ou telles punitions, mais la peine la plus grave était réservée à la trahison. — Le jour de son arrivée, un nommé Meunier, de Reims, avait dévoilé un complot d'évasion. Pour une raison quelconque, on ne le sépara pas de suite des autres prisonniers et, malgré ses supplications, on le laissa passer la nuit avec les camarades qu'il avait trahis. Cette même nuit, un tribunal se constitua avec un juge et un défenseur ; les débats eurent lieu à voix basse, et le matin, quand les gardes vinrent pour mettre le condamné en liberté, ils ne purent trouver aucune trace de cet homme.

C'étaient des gens de ressources, ces prisonniers, et ils avaient des façons à eux d'arranger leurs propres affaires.

Les officiers occupaient une aile séparée, et nous formions un singulier groupe. On nous avait laissé nos uniformes, de sorte

qu'il n'y avait pas une arme qui ne fût représentée; quelques-uns étaient là depuis l'époque où Junot s'était fait battre à Vimiera. Il y avait des chasseurs à dolman vert, des hussards comme moi, des dragons bleus, des lanciers à plastron blanc, des voltigeurs, des grenadiers, des artilleurs et des pontonniers. Mais les officiers de marine formaient le plus grand nombre, car, sur mer, les Anglais avaient toujours eu le dessus. Je n'avais jamais pu comprendre pourquoi, jusqu'au jour où je fis moi-même la traversée d'Oporto à Plymouth : j'étais resté pendant huit jours étendu sur le dos, et j'aurais été incapable de remuer un doigt, quand même j'aurais vu l'aigle de mon régiment tomber aux mains de l'ennemi. C'est grâce à un temps perfide comme celui-là, que Nelson a eu raison de nous.

Je ne fus pas plus tôt à Dartmoor que je commençai à former un plan d'évasion, et vous vous imaginez facilement qu'avec mon esprit, éprouvé par douze ans de guerre, je ne fus pas longtemps à trouver un moyen.

Il faut que vous sachiez d'abord que j'avais quelque connaissance de la langue anglaise, ce qui devait m'être d'un grand secours. J'avais appris un peu d'anglais pendant les quelques mois que j'avais passés devant Dantzig avec le lieutenant O'Brien du régiment irlandais, un descendant des anciens rois du pays. Je ne tardai pas à le parler avec assez de facilité, car il ne me fut pas longtemps pour apprendre quelque chose quand je me suis mis en tête de le faire. En trois mois, je fus à même non seulement de me faire comprendre, mais encore je savais la langue populaire. O'Brien m'avait appris à dire « By Jove », ce qui correspond chez nous à « Ma foi », et « Goddam », ce qui veut dire à peu près « Nom d'un chien ». — Maintes fois, j'ai vu les Anglais sourire d'étonnement en m'entendant parler si bien leur langue.

Nous étions deux officiers dans la même cellule, ce qui m'allait guère, mon camarade de prison, un grand artilleur, était peu communicatif. Il avait été fait prisonnier par la cavalerie anglaise à Astorga.

Rarement je rencontre un homme dont je ne me fasse un ami, car mon caractère et mes manières sont, comme vous savez, très sociables. Mais cet homme-là n'avait jamais un sourire pour mes plaisanteries ni une larme pour mes chagrins; il restait des heures assis, le regard fixe, tellement que je croyais parfois que

ses deux années de captivité lui avaient un peu affaibli la tête. Ah! comme j'aurais voulu avoir mon vieux Bouvet ou quelqu'un de mes camarades des hussards à la place de cette momie; j'étais bien obligé de me contenter avec lui, et aucune évasion n'était possible, évidemment, s'il ne s'associait à mon projet, car je ne pouvais rien faire dont il n'eût connaissance. J'abordai le sujet, d'abord à mots couverts, puis plus ouvertement, jusqu'à ce qu'enfin, il me parût décidé à partager mon sort. Je me mis à explorer le mur, le plancher, le plafond, mais j'eus beau sonder et tâter, tout cela me parut très épais et très solide. La porte était en fer, avec une énorme serrure et une petite grille à travers laquelle le gardien venait deux fois par nuit jeter un coup d'œil dans notre cellule.

Comme mobilier, nous avions deux lits, deux tabourets, deux lavabos, rien de plus. C'était suffisant pour mes besoins : je n'avais jamais eu tant de confortable pendant ces douze ans passés dans les camps. — Mais comment sortir de là? — Nuit après nuit, je pensais à mes cinq cents hussards, et j'avais des cauchemars affreux; tantôt je m'imaginais que toutes les chaussures de mes hommes avaient besoin d'être renouvelées; tantôt c'étaient mes chevaux qui avaient des tranchées après avoir mangé du fourrage vert, ou qui étaient enlisés dans quelque marécage; à un autre moment, c'étaient six de mes escadrons qui s'étaient rendus prisonniers sous les yeux de l'Empereur; alors, je me réveillais avec une sueur froide, et je me remettais à frapper et à sonder le mur, car je savais très bien qu'il n'est pas de difficulté qui ne puisse être vaincue avec de l'intelligence et de l'activité.

Il y avait une seule fenêtre à notre cellule, mais elle était trop petite pour laisser passer même un enfant. De plus, elle était défendue par un épais barreau de fer au centre. Ce n'était guère encourageant, vous en conviendrez, mais je me convainquis que c'était pourtant de ce côté que nos efforts devaient se porter. Pour comble de malheur, cette fenêtre donnait sur la cour d'exercice qui était entourée de deux murs élevés. Malgré tout, comme je disais à mon taciturne camarade : « Il est temps de s'occuper de la Vistule quand on a passé le Rhin », je parvins à enlever un morceau de fer de mon lit, et je me mis à l'œuvre pour détacher le ciment qui scellait le barreau. Je travaillais pendant trois heures, puis je sautais dans mon lit dès que j'entendais les pas du gardien. Je recommençais pendant trois heures

encore, et quelquefois trois nouvelles heures encore, car je trouvais Beaumont si lent et si maladroit que je n'avais à compter que sur moi-même. Je m'imaginais mon 3e hussards m'attendant au dehors, au complet, avec trompettes, étendard et schabraques en peau de léopard. Alors, je travaillais, je travaillais comme un fou, à tel point que mon morceau de fer était couvert de sang. Je finis par détacher le ciment que je cachai dans mon oreiller; puis, le barreau joua dans le scellement, et un beau jour, d'un violent effort, je l'arrachai définitivement : j'avais fait mon premier pas vers la liberté.

Vous allez me demander en quoi j'étais plus avancé, puisque, comme je vous l'ai dit, un enfant n'aurait pu passer à travers l'ouverture. J'avais gagné deux choses pourtant : un outil et une arme. Avec l'un, je pouvais desceller la pierre qui encadrait la fenêtre; avec l'autre, je pourrais me défendre une fois dehors. Je portai alors tous mes efforts sur cette pierre, et je cognai, cognai avec le bout pointu du barreau jusqu'à ce que j'eusse enlevé tout le mortier et déchaussé la pierre. Vous comprenez bien que, pendant le jour, je remettais tout en place et que le gardien n'aperçut jamais un grain de poussière sur le plancher.

Après trois semaines de travail, j'avais descellé la pierre, je l'avais enlevée et pratiqué une ouverture par laquelle je pus compter, tout heureux, dix étoiles, alors que je n'en pouvais apercevoir plus de quatre auparavant.

Tout était prêt pour notre évasion, désormais, et je remis la pierre en place en ayant soin de masquer les fentes avec de la suie et de la graisse. Dans trois nuits, la lune aurait disparu, et le moment serait propice pour notre tentative.

Je n'avais pas le moindre doute que j'arriverais jusqu'à la cour, mais une fois là, comment en sortir? Quelle humiliation pour moi d'avoir à rentrer dans mon trou, ou d'être arrêté par les gardes et jeté dans une de ces cellules humides, sous terre, réservées aux prisonniers surpris en tentative d'évasion. Je me mis à réfléchir.

Je n'ai jamais eu l'occasion, vous le savez, de montrer ce que j'aurais pu faire comme général. Quelquefois, après un verre ou deux, je me suis vu capable des combinaisons les plus surprenantes, et j'ai eu le sentiment que, si Napoléon m'avait confié un corps d'armée, les choses auraient pris pour lui une tournure différente. Quoi qu'il en fût, il n'était pas douteux que pour les

petits stratagèmes de la guerre, et cette fertilité de ressources qui est si nécessaire à un officier de cavalerie légère, je pouvais tenir tête à n'importe qui. C'était surtout maintenant que ces qualités m'étaient indispensables et j'étais sûr qu'elles ne me feraient pas défaut.

Le mur intérieur que j'avais à franchir avait une hauteur de douze pieds et était garni, au sommet, de pointes de fer espacées de trois pouces. Quant au mur extérieur, je n'avais pu l'apercevoir qu'une fois ou deux, quand la porte de la cour d'exercice était ouverte. Il m'avait paru être à peu près de la même hauteur et garni également de pointes de fer. L'espace entre les deux murailles était de plus de vingt pieds, et j'avais des raisons de croire qu'il n'y avait de sentinelles qu'aux portes. Je savais en outre toute une ligne de soldats au dehors. Telle était, mes amis, la tâche que j'avais devant moi, et pas d'autres outils pour en venir à bout que mes deux mains.

Une chose sur laquelle je comptais, c'était la haute taille de mon camarade Beaumont. Je vous ai dit déjà que c'était un homme très grand — six pieds au moins — et si je pouvais monter sur ses épaules et empoigner les pointes de fer, il me serait facile d'escalader le mur. Mais, pourrais-je hisser mon compagnon après moi ? Voilà la question que je me posais, car lorsque je me mets en route avec un camarade, ce camarade ne me fût-il pas très sympathique, rien au monde ne me ferait l'abandonner. Si j'atteignais la crête du mur et qu'il ne pût me suivre, je serais obligé de redescendre. Il ne semblait pas s'inquiéter de cela, lui, cependant ; aussi, je pensais qu'il avait confiance en ses propres moyens.

Une autre question importante était le choix de la sentinelle qui serait de service sous la fenêtre au moment de notre tentative. On les changeait toutes les deux heures pour bien s'assurer de leur vigilance, mais moi qui les étudiais de près chaque nuit, j'avais remarqué entre elles une grande différence. Il y en avait qui faisaient si bonne garde qu'un rat n'aurait pas traversé la cour sans être aperçu, tandis que d'autres en prenaient à leur aise et même dormaient, appuyées sur leur fusil, aussi confortablement que dans un bon lit. J'en connaissais une surtout, un gros garçon bouffi, qui se collait dans l'ombre du mur et qui sommeillait si bien que je m'étais amusé à lui jeter des graviers sans qu'il se réveillât. Par une chance inespérée, c'était le tour de ce soldat

d'être de garde de minuit à deux heures, la nuit que nous avions fixée pour notre évasion.

Le dernier jour, j'étais dans un tel état d'agitation que je ne cessai d'arpenter ma cellule, courant de tous côtés comme un écureuil dans une cage. A chaque instant, je m'imaginais que le gardien allait s'apercevoir du barreau descellé ou que la sentinelle allait remarquer les fentes du mortier que je n'avais pu cacher à l'extérieur comme j'avais fait en dedans. Quant à mon compagnon, il restait assis sur le pied de son lit, plongé dans ses réflexions, me lançant de temps en temps un regard oblique et se mordant les ongles comme quelqu'un qui complote.

Beaumont.

— Courage, mon ami, lui criai-je en lui frappant sur l'épaule, vous reverrez vos canons avant un mois.

— C'est très bien, dit-il, mais de quel côté irez-vous quand vous serez libre?

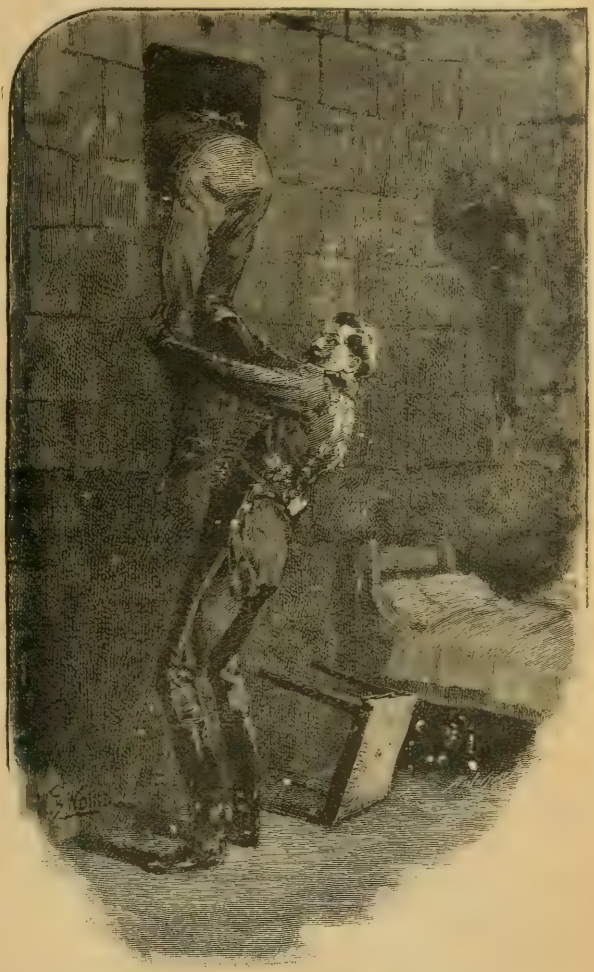
— Vers la côte, répondis-je; tout réussit à un brave, et j'irai tout droit rejoindre mon régiment.

— Il est plus probable que vous irez tout droit aux cellules souterraines ou sur les pontons de Plymouth.

— Un soldat doit courir la chance; il n'y a que les poltrons qui voient tout en noir.

Une rougeur colora ses joues à ces paroles, et cela me fit plaisir, car c'était le premier signe de courage que j'avais remarqué chez lui. Il étendit la main vers son pot-à-eau comme s'il eût voulu me le lancer à la tête, mais il haussa les épaules et retomba dans son mutisme habituel, se rongeant les ongles, et les yeux fixés sur le plancher. Je ne pus m'empêcher de penser, en le regardant, que ce serait peut-être rendre un mauvais service à l'artillerie que de lui ramener ce gaillard-là.

Je n'ai jamais de ma vie passé une soirée aussi longue. Vers la chute du jour, le vent se leva et devint de plus en plus fort. Ce fut bientôt une véritable tempête soufflant sur la lande. Je regardai par ma fenêtre; je ne vis pas une étoile, et des nuages noirs couraient avec une extrême rapidité dans le ciel. La pluie tombait à torrents, et avec le sifflement du vent, il était impossible d'entendre le pas des sentinelles. — « Si je ne les entends pas, pensais-je, il n'est pas probable qu'elles m'entendent », et j'attendis le moment où le gardien serait venu jeter son coup d'œil à la grille de notre porte. Puis, j'allai à la fenêtre, et n'ayant pas vu la sentinelle qui devait, sans doute, s'être mise dans un coin, à l'abri de la pluie, je reconnus que le moment était arrivé. J'enlevai le barreau, je détachai la pierre et je fis signe à mon compagnon de passer devant.



— Au secours! au secours! Un prisonnier qui s'évade!

— Après vous, colonel, dit-il.

— Vous ne voulez pas passer le premier ? lui demandai-je.

— Je préfère que vous me montriez le chemin.

— Très bien ! suivez-moi, alors, et en silence, si vous tenez à votre vie.

J'entendais, dans l'obscurité, ses dents qui claquaient et je me demandais si jamais un homme avait pu avoir pareil associé dans une entreprise aussi désespérée.

Cependant, je saisis le barreau et, montant sur mon tabouret, je passai la tête et les épaules dans le trou. A force de me tortiller, j'avais réussi à faire passer la poitrine quand tout à coup mon compagnon me saisit par les genoux et se mit à crier à pleins poumons : Au secours ! au secours ! Un prisonnier qui s'évade !

Ah ! mes amis, ce que je ressentis à ce moment ! Naturellement, e compris de suite le jeu de ce misérable. Pourquoi aurait-il risqué sa peau à escalader des murs alors qu'il pouvait obtenir sa liberté en empêchant l'évasion d'un prisonnier de marque tel que moi. Je l'avais reconnu pour un lâche et un mouchard, mais je n'aurais jamais soupçonné qu'il pût descendre jusqu'à ce degré de bassesse. Quand on a passé sa vie parmi des soldats et des hommes d'honneur, on ne peut pas s'imaginer qu'il puisse vous arriver de pareilles choses.

L'imbécile ne semblait pas comprendre qu'il était perdu d'une façon plus certaine que moi. Je me dégageai dans l'obscurité et, retombant sur mes pieds dans la cellule, je le saisis à la gorge et le frappai à deux reprises avec mon barreau de fer. Au premier coup que je lui portai il se mit à hurler comme un chien quand on lui marche sur la patte. Au second coup, il tomba avec un cri étouffé. Puis je m'assis sur mon lit et j'attendis avec résignation la punition qu'il plairait à mes geôliers de m'infliger.

Mais une minute s'écoula, puis une autre, sans que j'entendisse autre chose que la respiration courte et haletante du misérable étendu sur le plancher. Était-il possible qu'au milieu du vacarme de la tempête ses cris n'eussent pas été entendus ? D'abord, ce ne fut qu'un tout petit espoir, puis les minutes passèrent et aucun bruit ne vint ni du corridor ni de la cour. J'épongeai la sueur froide qui coulait de mon front, et je me demandai quel parti j'allais prendre.

Sur un point, il n'y avait aucune hésitation : il fallait achever cet homme. Si je le laissais là, il pouvait reprendre ses sens et

donner l'alarme. Je n'osais pas allumer de lumière : je tâtai dans l'obscurité, et ma main rencontra quelque chose d'humide que je reconnus être sa tête. Je levai mon barreau, mais un autre sentiment, mes amis, m'empêcha tout à coup de frapper. Dans la chaleur du combat, j'ai tué pas mal d'hommes, des hommes d'honneur qui ne m'avaient fait aucun mal. J'avais à mes pieds ce misérable, indigne de vivre, qui avait essayé de me faire tant de mal, et pourtant je ne pus me résoudre à lui briser la tête. De pareils actes sont ceux d'un bandit espagnol ou d'un sans-culotte du faubourg Saint-Antoine, mais ils sont indignes d'un soldat et d'un homme d'honneur comme moi.

Cependant la respiration pénible de ce traître me fit espérer qu'il se passerait longtemps encore avant qu'il ne revînt à lui. Aussi je le bâillonnai et l'attachai avec des bandes que je taillai dans les draps ; de la sorte et, dans l'état où il était, j'avais de bonnes raisons de penser qu'il ne pourrait rien avant la prochaine visite du gardien. Mais, je me trouvais en face de nouvelles difficultés : vous vous rappelez que j'avais compté sur sa grande taille pour m'aider à escalader les murs, et je serais volontiers resté là à gémir et à me désespérer si la pensée de ma mère et de l'Empereur n'était venu me soutenir : « Du courage ! me dis-je. Tout autre qu'Étienne Gérard, serait dans de mauvais draps, mais lui ne se laisse pas prendre si facilement. »

Je me mis donc à déchirer en bandes les draps de Beaumont et les miens ; je tressai ces bandes et j'en fis une excellente corde que j'attachai au milieu du barreau de fer, lequel pouvait avoir un pied de long. Puis, je repris le chemin de la fenêtre et me laissai glisser dans la cour où la pluie tombait à torrents tandis que le vent faisait rage plus que jamais. Je me tins dans l'ombre le long du mur de la prison, mais il faisait noir comme dans un four et je ne voyais pas même ma main. A moins d'aller me jeter sur la sentinelle, je savais que je n'avais rien à craindre d'elle. Quand je fus au pied du mur je lançai mon barreau et, à ma grande joie, il resta accroché du premier coup entre les pointes qui garnissaient le sommet. Je grimpai à l'aide de la corde, que je tirai après moi, et me laissai glisser de l'autre côté, puis j'escaladai le second mur de la même façon, et j'étais à califourchon au milieu des pointes quand je vis briller quelque chose au-dessous de moi dans l'obscurité. C'était la baïonnette de la sentinelle ; elle était si près de moi (ce mur étant moins élevé

que le premier) que, en me penchant, j'aurais pu l'enlever du canon. L'homme était là, fredonnant un air et se rasant contre le mur pour se protéger de la pluie, ne se doutant guère qu'à deux pieds au-dessus de lui, était un désespéré, prêt à lui enfoncer sa propre baïonnette dans la poitrine. Je m'apprêtais à sauter quand, avec un juron, le soldat remit son arme sur l'épaule et reprit sa ronde : je l'entendis s'éloigner en pataugeant dans la boue. Je me laissai glisser le long de la corde et, l'abandonnant là, je pris ma course à travers la lande.

Ah! comme je courais! Le vent et la pluie me cinglaient la figure. Je roulais dans les trous, j'allais me jeter dans les buissons, je m'empêtrais dans les ronces. J'étais déchiré, hors d'haleine, plein de sang. Ma langue était comme du cuir, mes pieds comme du plomb et mon cœur battait comme un tambour. Mais je courais toujours.

Je ne perdis pas la tête, mes amis; j'avais bien tout calculé. Tous les fugitifs se dirigeaient vers la côte : je pris le parti d'aller vers l'intérieur, d'autant que j'avais dit le contraire à Beaumont. Je filerais vers le nord pendant qu'on me chercherait au sud. Peut-être me demanderez-vous comment je pouvais me diriger par une nuit pareille. Je vous répondrai que je me guidai d'après la direction du vent. J'avais remarqué, dans la prison, qu'il soufflait du nord; je n'avais qu'à marcher toujours face au vent pour être sûr que j'étais dans la bonne direction.

Je courais toujours, comme je viens de vous le dire, quand je vis deux lumières jaunes briller devant moi dans l'obscurité. Je m'arrêtai un instant, indécis sur ce que je devais faire. J'avais toujours mon uniforme de hussard, et la première chose à faire, c'était de me procurer des vêtements qui ne me trahissent pas. Si ces lumières venaient d'une habitation, il était probable que j'y trouverais ce qu'il me fallait. Je m'approchai donc tout en regrettant d'avoir abandonné mon barreau de fer, car j'étais résolu à combattre jusqu'à la mort plutôt que de me laisser reprendre.

Mais, je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait là aucune habitation. Les lumières étaient celles des deux lanternes d'une voiture, à la lueur desquelles je vis une large route qui s'étendait devant moi. Je m'approchai de plus près, en rampant parmi la lande, et je vis qu'une roue de la voiture était brisée et gisait sur le chemin. Un petit postillon était debout à la tête des chevaux. Je revois encore cette grande voiture noire, luisant sous la pluie, les deux bêtes

toutes fumantes et le jeune garçon les tenant à la bride. Comme je regardais, la glace s'abaissa et une figure ravissante s'encadra dans la portière.

— Qu'allons-nous faire ? dit la dame au postillon, d'une voix pleine d'anxiété. Sir Charles a certainement perdu son chemin, et je vais être obligée de passer la nuit sur la lande.

— Puis-je vous être de quelque secours, Madame, dis-je en sortant du buisson et en me présentant dans la lumière des lanternes.

Une femme en détresse est pour moi chose sacrée, et celle-ci était admirablement belle. Vous ne devez pas oublier que, malgré que je fusse colonel, je n'avais que vingt-huit ans.

Quels cris d'effroi elle poussa, et avec quels yeux ahuris le postillon me regarda ! Vous comprenez qu'après cette longue course dans l'obscurité, avec mon shako enfoncé, mon visage barbouillé de boue et mon uniforme tout crotté et déchiré par les ronces, je n'étais pas précisément un personnage que l'on dût s'attendre à rencontrer au milieu d'une lande déserte. Cependant, le premier moment de surprise passé, la voyageuse comprit bien que j'étais son humble serviteur, et je pus même lire dans ses beaux yeux que mes manières et ma mine avaient produit sur elle une certaine impression.

— Je suis désolé de vous avoir effrayée, Madame, lui dis-je, j'ai vu l'accident qui vous est arrivé, et je n'ai pu faire moins que vous offrir mon aide — je m'inclinai en parlant ainsi. Vous savez comment je m'incline devant les dames ; vous ne serez donc pas étonné de l'effet que je produisis.

— Je vous suis très obligée, Monsieur, dit-elle ; nous avons eu un temps épouvantable depuis notre départ de Tavistock. Et, pour comble de malheur, une des roues s'est brisée et me voici seule au milieu de la lande. Mon mari, sir Charles Meredith est allé chercher du secours et je crains bien qu'il n'ait perdu son chemin.

J'allais essayer de la rassurer et de la consoler quand mes yeux tombèrent sur un grand manteau noir garni d'astrakan, qui était posé sur les coussins en face de la dame : ce devait être le manteau de son mari. C'était ce qu'il me fallait pour cacher mon uniforme. Façons de voleur de grands chemins, direz-vous. Mais nécessité n'a pas de lois, et j'étais en pays ennemi.

— Je suppose, Madame, que ce manteau appartient à votre

mari, dis-je. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, mais je me vois forcé de...

Et je tirai le manteau par la portière tout en parlant.

Je ne puis vous dépeindre l'expression de surprise et de dégoût que prit son visage.

— Oh! combien je me suis trompée sur votre compte, s'écria-t-elle. Vous êtes venu non pour me porter secours, mais pour me piller. Vous avez toutes les apparences d'un gentleman et vous volez le manteau de mon mari.

— Madame, je vous prie de ne pas me condamner avant de m'avoir entendu. C'est la nécessité qui me pousse à prendre ce manteau, mais si vous voulez avoir la bonté de me dire le nom de l'heureux mortel qui est votre mari, je vous promets de lui renvoyer le vêtement.

Son expression s'adoucit un peu, quoiqu'elle essayât de paraître encore irritée.

— Mon mari, me répondit-elle, est sir Charles Meredith, il se rend à la prison de Dartmoor, chargé d'une mission importante du gouvernement. Je vous prie, Monsieur, de continuer votre route et de laisser là ce qui lui appartient.

— Il est une seule chose qui lui appartient et que j'aurais le plus grand plaisir à posséder.

— Et vous l'avez prise, en effet...

— Non, Madame, elle est encore dans cette voiture.

Elle sourit ingénuement, et me dit :

— Rendez-moi le manteau de mon mari et gardez vos compliments inopportuns.

— Madame, répondis-je, ce que vous me demandez est impossible. Si vous voulez bien me permettre de prendre place à côté de vous, je vais vous expliquer pourquoi j'ai absolument besoin de ce manteau.

Dieu sait à quelles sottises je me serais laissé aller si je n'avais entendu à ce moment un appel lointain auquel répondit le petit postillon. Je tournai la tête, et j'aperçus à quelque distance de nous la lueur d'une lanterne qui approchait rapidement.

— Excusez-moi, Madame, mais je suis forcé de vous quitter, dis-je. Vous pouvez donner à votre mari l'assurance que je prendrai le plus grand soin de son manteau.

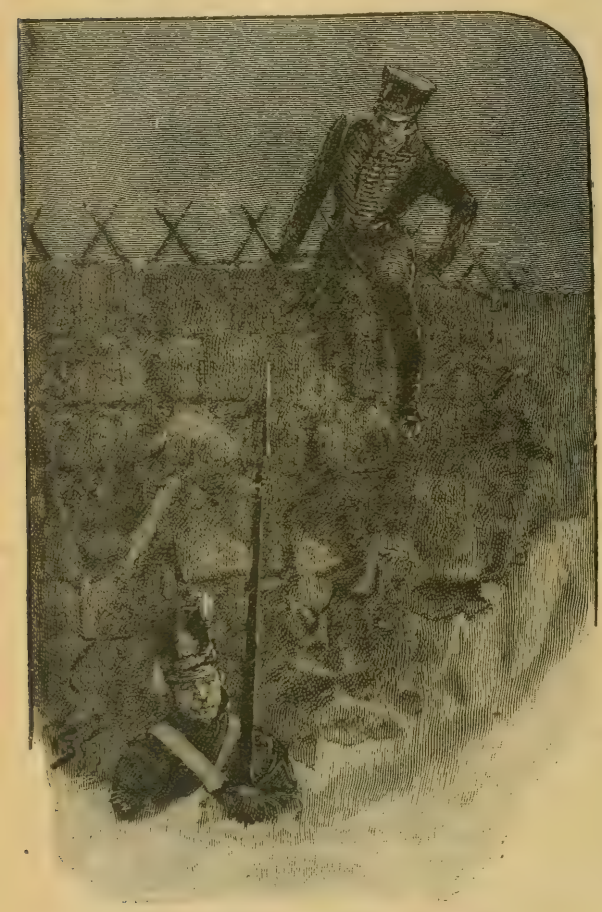
Tout pressé que j'étais, je m'attardai encore un instant pour baiser la main de la marquise; mais elle la retira vivement, fai-

sant semblant, avec un geste charmant, d'être offensée de ma présomption. Puis, comme la lanterne était tout près et que le postillon semblait disposé à me barrer le chemin, je fourrai le précieux vêtement sous mon bras, et je m'enfonçai en courant dans l'obscurité.

Je me mis en devoir de mettre entre moi et la prison une aussi grande distance que le reste de la nuit me le permettrait. Je me remis à courir toujours face au vent. De temps en temps, j'étais obligé de m'arrêter pour reprendre haleine, et puis je repartais de nouveau, jusqu'à ce qu'à la fin, mes jambes ployaient sous moi. J'étais jeune, j'avais des muscles d'acier et un corps endurci par douze ans de guerre et de camps. Aussi, je pus tenir pendant trois heures encore, me guidant toujours sur le vent que j'avais soin de garder en pleine figure, vous comprenez. Au bout de ce temps, je calculai que je devais être à peu près à dix lieues de Dartmoor. Le jour allait paraître, et je me couchai parmi les herbes au sommet d'un de ces petits tertres qui abondent dans le pays, avec l'intention d'y rester caché jusqu'au soir. Ce n'était pas chose nouvelle pour moi de dormir sous la pluie et le vent. Aussi, m'enveloppant dans mon épais manteau, je m'endormis.

Mais ce ne fut pas un bon sommeil. Très agité, j'eus une série de rêves où tout semblait mal tourner pour moi. Je me rappelle qu'en dernier lieu, je chargeais un carré de grenadiers hongrois avec un seul escadron, sur des chevaux épuisés, absolument comme à l'affaire d'Elchingen. Je me levais sur mes étriers pour crier : « Vive l'Empereur ! », quand j'entendis mon cri poussé par mes hussards : « Vive l'Empereur ! ». Je me dressai d'un bond tandis que les cris me résonnaient encore dans les oreilles, et comme je me frottais les yeux, me demandant si j'étais fou, j'entendis le même cri répété par cinq mille voix. Je regardai dans la direction d'où semblaient venir ces clameurs, et j'aperçus alors, dans la lumière du matin, la chose du monde à laquelle je me serais le moins attendu. Là, à cinq cents mètres de moi, se dressait la terrible prison de Dartmoor. Si j'avais continué ma course quelques minutes de plus, j'allais donner contre le mur. Je fus tellement surpris à cette vue, que je ne m'expliquai pas tout d'abord comment cela avait pu se faire. Puis la chose devint claire pour moi, et je m'arrachai les cheveux de désespoir. Le vent avait sauté du nord au sud pendant la nuit, et comme je l'avais toujours eu dans la figure, j'avais

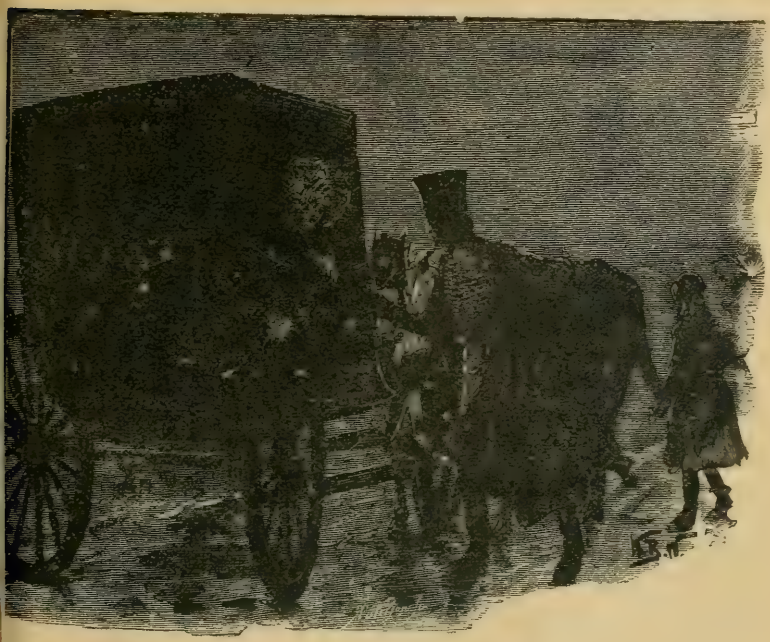
fait cinq lieues dans une direction et cinq lieues dans l'autre pour me retrouver à mon point de départ. Ainsi, ma course effrénée, mes chutes parmi les ronces et dans les trous, tout cela n'avait abouti qu'à me ramener là. En pensant à cette aventure si grotesque, mon chagrin se changea soudain en une gaieté folle, et je fus pris d'un tel accès de rire, que je me roulai parmi les herbes. Cet accès passé, je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire.



C'était la baïonnette de la sentinelle.

Il est une chose, mes amis, que j'ai apprise dans ma vie d'aventures : c'est à ne jamais conclure d'un malheur, avant d'en avoir vu la fin. Dans le cas présent, je m'aperçus bientôt que cet accident m'avait favorisé autant que la ruse la plus profonde. Les gardes commencèrent naturellement leurs recherches à partir de l'endroit où je m'étais approprié le manteau de sir Charles Meredith, et de ma cachette, je les vis courir vers ce point. Pas un d'eux ne pouvait se douter que j'étais revenu sur mes pas, et que j'étais là, bien tranquille sur ce petit tertre. Les prisonniers, aussi,

avaient appris mon évasion, et toute la journée, leurs cris de joie, comme celui qui m'avait réveillé le matin, ne cessèrent de m'apporter le témoignage de leur sympathie. Ah ! ils ne se doutaient pas que leurs voix m'arrivaient aux oreilles, et que sur cette éminence, qu'ils pouvaient voir de leurs grilles, était couché le camarade dont ils acclamaient l'évasion. De ma place, ie dominais la cour et je pouvais les voir et suivre leurs gestes.



Je m'attardai un nstant pour baiser la main de la marquise.

A un moment, j'entendis un cri de rage, et je vis Beaumont, a tête enveloppée de linges, traverser la cour soutenu par deux gardiens. Je ne puis vous dire le plaisir que cette vue me causa : c'était la preuve que je ne l'avais pas tué, et aussi que les autres savaient ce qui s'était passé. Ils me connaissaient trop bien pour penser que je pouvais l'avoir abandonné.

Je restai toute cette longue journée dans ma cachette, écoutant es heures sonner au-dessous de moi, à l'horloge de la prison.

J'avais mes poches remplies de pain que j'avais épargné sur

mes rations, et en fouillant dans la poche de mon manteau d'emprunt, j'y trouvai une gourde en argent, remplie d'excellent cognac, de sorte que je pus passer le temps assez confortablement. Je trouvai encore dans ce vêtement une tabatière en écaille, un mouchoir de soie et une enveloppe bleue, avec un cachet rouge, adressée au gouverneur de la prison de Dartmoor. Je résolus de renvoyer les deux premiers objets à leur propriétaire, en même temps que le manteau lui-même : mais je fus un peu plus perplexe quant à la lettre, car le gouverneur s'était toujours montré très courtois envers moi, et un sentiment d'honneur me défendait de pénétrer le secret de sa correspondance. Je m'étais presque décidé à la laisser bien en vue sur une pierre du chemin à une portée de fusil de la prison, mais je réfléchis que c'était donner une indication de ma présence, et je pris le parti de garder cette lettre sur moi dans l'espoir que je trouverais bien un moyen de la faire parvenir à son destinataire. Je la remis donc avec soin dans la poche intérieure du manteau.

Il faisait un beau soleil qui eut bientôt séché mes vêtements, et, quand la nuit revint, j'étais prêt à me remettre en route. Je vous assure que je ne me trompai pas cette fois. Je pris pour guides les étoiles comme on devrait apprendre à le faire à tout hussard, et je mis huit bonnes lieues entre moi et la prison. Mon plan était d'obtenir des vêtements de la première personne que je rencontrerais et de gagner la côte nord où je ne manquerais pas de trouver des contrebandiers et des pêcheurs toujours prêts à mériter la récompense que l'empereur accordait à ceux qui lui amenaient des prisonniers français. J'avais enlevé le panache de mon shako pour éviter d'être remarqué, mais même avec mon manteau, je craignais que, tôt ou tard, mon uniforme ne me trahît. Mon seul souci était donc de me procurer un déguisement complet.

CONAN-DOYLE.

Traduction de Geo ADAM.

(*A suivre.*)

LE FIL D'OR[1]

(*Suite.*)

XVIII

Un soir, chez le sous-préfet d'Armentières-sur-Loire, dont la maison se trouvait non loin de Bellefeuille, pendant qu'on dansait de très bon cœur, portes et fenêtres ouvertes sur un merveilleux jardin éclairé par la lune, Berluques se dessina dans une embrasure, hanchant un peu, selon son habitude, et dardant un regard fascinateur sur Lucette.

Claire l'avait vu et l'étudiait d'une façon si marquée, qu'il ne put feindre de ne pas s'en apercevoir. Quittant sa pose de cariatide désœuvrée, il traversa le salon entre deux valses et vint s'incliner devant celle qu'intérieurement il nommait son ennemie.

C'était une fort jolie ennemie, ce soir-là surtout. Elle portait une toilette noire qui faisait valoir son teint nacré et ses magnifiques cheveux blonds ; Luce elle-même perdait à la comparaison, dans sa robe blanche, malgré l'éclat de sa jeunesse, et sa chevelure toute pareille de nuance et d'épaisseur.

— Vous paraissez heureuse, ce soir, madame, dit Berluques avec un à-propos surprenant.

Claire se demanda si elle devait considérer la question comme une impertinence ; mais non ! l'innocent Hector ne se doutait pas de l'impair qu'il venait de commettre.

— Nous avons reçu des nouvelles de mon beau-frère, répondit-elle posément. Son retour n'est pas éloigné, il revient...

Elle allait dire demain ; elle se ravisa et conclut :

— Ces jours-ci.

— Déjà ? fit Berluques interloqué.

Le retour de Roger allait singulièrement gêner ses petites com-

(1) Voir les numéros de *la Lecture* depuis le 26 Février.

binaisons. Il faudrait donc se hâter au risque de tout perdre? C'était bien ennuyeux!

Cependant il se dit que rien n'était encore compromis. Une visite au moulin, dans la matinée de ce jour, lui avait prouvé, après deux ou trois autres, que la tranquillité de cet asile n'était jamais troublée : sa pièce de vingt sous, gisante au milieu du plancher, de façon à attirer inévitablement le regard, n'avait point été touchée; donc aucun profane n'avait pénétré, car autrement le premier soin du visiteur n'eût-il pas été de ramasser la pièce et de se l'approprier? Berluques en jugeait par lui-même, c'est-à-dire pertinemment.

Il prit un grand parti. Quittant Mme d'Esparre avec un semblant d'excuse, il alla droit à Luce, et l'invita pour la première valse.

Elle accepta avec un petit sourire qui signifiait : — Vous allez m'amuser, vous savez? J'y compte!

Et de fait il l'amusa; Claire, qui ne les quittait pas des yeux, la vit rire à plusieurs reprises. Une fois, Luce regarda Berluques d'un air surpris, puis aussitôt recommença de rire, quoique avec moins de liberté et d'abandon. Ils dansèrent ensemble plusieurs fois dans la soirée, et finalement Claire les vit disparaître dans le jardin.

Leur absence fut très courte, et personne ne le remarqua, hormis Mme d'Esparre. En rentrant dans le salon, Lucette vint à sa sœur et lui dit d'une voix brève :

— Demande la voiture. Je suis fatiguée.

Claire obéit sans hésiter, comme c'était son habitude. Pendant le trajet, Lucette ne dit rien. Ce silence était inquiétant, et Mme d'Esparre en tira le plus mauvais augure. En arrivant à Bellefeuille, la jeune femme paraissait pressée d'aller dormir; sa sœur, en l'embrassant, lui glissa affectueusement ces mots :

— Demain soir, Roger sera ici.

— Oui... Eh bien, je n'en suis pas fâchée!

La voix qui proférait cette réponse parut à Claire stridente comme les trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho.

— Cela doit te faire plaisir! insista la sœur aînée.

— Plaisir? Assurément! Il n'y a pas de bon sens à quitter sa femme pour si longtemps... Bonsoir, Claire.

Et Lucette disparut dans sa chambre avec un frou-frou de soie indigné.

Mme d'Esparre dormit bien mal cette nuit-là ; dès l'aurore elle était levée, au grand étonnement des domestiques scandalisés, qui la trouvèrent installée sous la véranda lorsque, les yeux encore gros de sommeil, ils descendirent paresseusement pour commencer leur service.

Mme Barrois, au contraire, se leva tard et employa beaucoup de temps à sa toilette. Elle semblait d'humeur assez agitée ; Claire l'entendait au-dessus de sa tête ouvrir et fermer des portes, des tiroirs, aller et venir de la chambre au cabinet de toilette. Elle descendit enfin, et dans le baiser qu'échangèrent les deux sœurs, l'aînée sentit gronder l'orage.

Pendant qu'elles émiettaient aux oiseaux hardis le pain de leur premier déjeuner, Claire essaya d'interroger Lucette ; mais quand une femme ne veut pas parler, personne, pas même une autre femme, ne peut lui faire ouvrir la bouche... En revanche, elles n'avaient pas plus tôt quitté le perron pour s'enfoncer dans les allées du parc, que Mme Barrois éclata.

— Comprend-on cela ? L'insolent ! Avoir osé me parler de la sorte ! Faut-il que cet homme soit bête ! Ça ne lui suffit donc pas de s'appeler Berluques ? Il a besoin de se rendre encore plus ridicule !

Claire n'interrogeait plus : elle passa son bras sous celui de sa sœur. Mais Lucette se dégagea : pour s'évaporer, sa colère avait besoin de la liberté des mouvements.

— Il m'a dit... non ! tu ne croiras jamais ça !... Il m'a proposé d'aller nous promener ensemble...

— Où ? hasarda timidement Claire.

— Sur la route. Il a un moulin, à ce qu'il dit... tu sais bien, ce grand imbécile de moulin, avant d'arriver à la Possonnière ? C'est son moulin, à ce qu'il prétend : il dit que de là on jouit d'une vue magnifique... Tu crois qu'il sait ce que c'est qu'une vue magnifique, toi ? Cet homme-là n'a jamais regardé un paysage, il ne se doute même pas de ce que c'est !

Elle haussa les épaules avec un incommensurable dédain, et fit quelques pas en silence.

— Tu te figures que je n'ai pas compris ? reprit-elle en se retournant brusquement vers sa sœur... J'ai parfaitement compris ! Je ne suis pas une enfant ! C'est un rendez-vous qu'il m'a donné, tout simplement ! Et il se figure que j'irai ? Ah çà, mais il me prend donc pour une bête, ce monsieur-là ?

Claire ne disait rien. Elle était si contente, qu'elle n'avait pas le moindre désir de parler. Elle avait bien envie d'embrasser Lucette, mais elle n'osait pas, craignant d'interrompre ses confidences.

— Je te demande à toi, continua la jeune femme en s'arrêtant en face de sa sœur, je te demande sincèrement si rien dans ma conduite lui a jamais permis de supposer que...

Ses yeux, qui interrogeaient ceux de Claire, se brouillèrent soudain de larmes, et elle détourna la tête en frappant du pied.

C'était pour Mme d'Esparre le moment de la prendre dans ses bras, et de la caresser comme un enfant grondé, ce à quoi elle ne manqua pas. Un instant après, elles étaient assises sur un banc, tout près l'une de l'autre, les mains dans les mains, souriant et pleurant ensemble.

— Voyons, Claire, disait Lucette d'une voix suppliante, tu ne peux pourtant pas dire que je l'aie encouragé?

— Encouragé? Oh non! ma chérie; mais enfin... tu riais...

— Il était si ridicule!

— Tu ne riais pas tout à fait comme on rit d'un individu ridicule... N'en parlons plus...

— Si! fit Lucette en se levant; parlons-en! Je suis trop en colère! Bien sûr, je dirai à Roger...

Claire prit sa sœur par la taille, et la força à se rasseoir auprès d'elle.

— A ton mari? Ne fais pas cela! dit-elle avec autorité.

— Ne pas lui dire? A mon mari? Je lui dis tout! Ce n'est pas un braque comme le tien... Oh! pardon, ma chérie...

Elle serra la tête de Claire sur sa poitrine avec tant d'élan, que toutes deux s'en trouvèrent décoiffées, et leurs cheveux roulèrent sur leurs épaules comme deux vagues d'or. Riant de l'accident, elles se recoiffèrent réciproquement; ce petit intermède leur avait détendu les nerfs.

— Comment t'a-t-il donné ce rendez-vous? demanda Claire en piquant la dernière épingle dans les torsades de sa sœur.

— A l'heure où la chaleur tombe, le ciel est si beau! déclara Lucette en imitant la voix emphatique de Berluques; la promenade est exquise, on ne rencontre jamais personne et mon moulin serait heureux de vous faire les honneurs d'un paysage tel qu'on en voit rarement.

— Il parle comme un roman! fit Claire. Mais c'est vague, en fait de renseignements.

— Il a dit quatre heures, ensuite, ajouta Luce après avoir réfléchi.

— Quatre heures... fit Claire. Roger arrive à cinq heures à la station... Lucette?

— Ma sœur?

— Il faut y aller.

— Moi?

— Non, nous deux! Tu aimes à rire... je crois que nous rirons.

— Je suis trop indignée pour rire!

— C'est moi qui parlerai; toi, tu écouteras.

Le visage de Luce s'éclairait peu à peu; Mme d'Esparre lui expliqua, en détail, le plan qui venait de germer dans son esprit; avec de petits rires, se tenant par le bras et se serrant plus étroitement aux moments comiques, elles rentrèrent au château et ne cessèrent de chuchoter gaiement pendant tout le déjeuner.

XIX

Vers trois heures, le ciel s'étant couvert d'un fin réseau de nuages fait à souhait pour tempérer la chaleur, les deux sœurs sortirent ensemble d'un air belliqueux, armées de leurs ombrelles. Mais elles avaient troqué ces objets, de même que leurs chapeaux de paille. Aussi, à distance, Lucette avait l'air de Claire, et Claire de Lucette, leurs tailles, leurs visages et leurs robes à peu près semblables ne permettant pas à cent pas de les distinguer l'une de l'autre.

La route n'est pas longue de Bellefeuille au moulin; pourtant la gaieté des promeneuses eut le temps de se calmer, car elles étaient singulièrement silencieuses en approchant du monticule.

— Ce n'est qu'une plaisanterie, murmura Luce, et cela me fait quelque chose! Tu ne sais pas? J'ai un peu peur!

— Tant mieux! pensa Claire. Mais, dit-elle, si cela t'ennuie, renonçons à l'aventure?

Lucette hésita un instant.

— Tu dois avoir une bonne raison pour m'avoir amenée ici, reprit-elle, car c'est toi, Claire, qui l'as voulu?

— Ma raison est bonne, en effet, je désire te faire voir le sot

personnage tel qu'il est, vaniteux et intéressé, car, — ne te fâche pas, Lucette ! — il n'est même pas amoureux de toi !

— Ah ! fit Mme Barrois d'un air vexé.

— Non, ma mignonne. Tu penses bien que je ne dis pas cela pour diminuer ton charme ou tes mérites ; mais, telle que tu es, cet être-là est incapable de t'aimer...

— A quoi as-tu vu cela ? demanda la jeune femme un peu dépitée.

Déjà ? fit Berluques interloqué.

— A tout, à ses yeux, à ses manières...

— Tu ne le connais guère, cependant...

— J'en connais d'autres de son espèce, répliqua Mme d'Esparre avec un demi-soupir. Dis, veux-tu ou ne veux-tu pas ? Il faut nous décider.

— Allons ! fit résolument Lucette.

— Il n'est pas mal, son moulin, dit Claire en s'approchant ; mais je crois qu'il n'est pas à lui ; le propriétaire doit être un vieux finaud de paysan qui a des vignes près de chez nous... Montons.

— Il faut monter là-dedans ?

— Penses-tu qu'il avait l'intention de t'entretenir de sa passion en plein air ?

— Oh ! mais, Claire, je ne serais jamais montée avec lui !

— Je le pense bien ! répondit Mme d'Esparre avec un fier sourire de sœur aînée. Voyons, courage, c'est de là-haut qu'il y a une belle vue, tu sais ?

Cette idée les fit rire, et elles montèrent l'escalier branlant. Claire entra la première, et, en experte propriétaire de campagne qu'elle était, elle alla droit à la petite fenêtre qu'elle ouvrit.

Un rayon de soleil pénétrant dans l'intérieur obscur tomba droit sur la pièce de vingt sous restée sur le plancher.

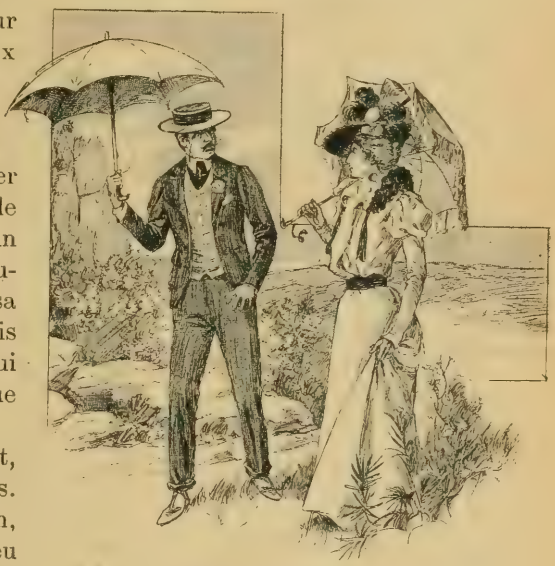
— Faut-il qu'il soit riche pour semer sa fortune comme ça ! fit Lucette avec un rire nerveux, en se baissant pour ramasser la

pièce. On dit que l'argent trouvé porte bonheur; je vais garder celui-là.

— Oh! Lucette!

— Qu'est-ce que ça fait? Elle n'est peut-être pas à lui, d'abord! insista la jeune femme en glissant la pièce dans sa main gauche, par l'ouverture de son gant. Qu'est-ce qu'il y a là? Du foin... et derrière ce foin... un panier... avec un goûter! Ah! mais il songeait à tout, cet homme aimable! Des petits gâteaux secs... loin des capitales, on fait ce qu'on peut! Le foin pour son goûter, les gâteaux pour le mien. Du vin... Oh! il n'y a qu'un verre!...

Elle laissa retomber le panier avec tant de dégoût qu'il rendit un cliquetis de mauvais augure, et elle regarda sa sœur d'un air à la fois furieux et consterné qui dévoilait toute l'étendue de la leçon.



Vous, Madame? fit-il, dans son trouble.

— Le voici qui vient, dit Claire, je descends.

— Il est encore loin, insista Lucette, un peu inquiète de rester seule dans le moulin désert.

— Il ne faut pas qu'il m'aperçoive ici, — heureusement il a un détour à faire derrière le mur d'un grand jardin. Je m'assiérai avec lui sur le banc, sous la petite fenêtre; quand tu auras assez de notre conversation, tu laisseras tomber quelque chose... un petit caillou... tiens, en voici un... et je le congédierai. Sait-il que Roger arrive à cinq heures?

— Non.

— C'est parfait. Et puis, nous irons à la gare. La victoria doit passer sur la route un peu avant l'heure du train, elle nous prendra. Ne me fais pas languir trop longtemps, dis, ma chérie?

— Sois tranquille ! répondit Luce en embrassant sa sœur comme si c'eût été pour la dernière fois.

XX

Claire eut le temps de descendre et de gagner la route avant que Berluques parût. En homme expérimenté, il s'était bien gardé de marcher vite. Un large parasol blanc le protégeait contre le soleil, et il s'avançait avec la sage lenteur d'un colimaçon.

En apercevant Mme d'Esparre que, naturellement, il prit pour Luce, il se sentit obligé de doubler le pas ; elle tenait son ombrelle obstinément baissée, et ce n'est qu'au moment d'une collision qu'elle la releva, découvrant son visage à Berluques stupéfait.

— Vous, madame ? fit-il dans son trouble.

— Ma présence vous étonne, monsieur ? répondit Claire avec le naturel le plus parfait. Je me promène souvent à pied dans ce pays charmant. J'allais faire une petite course au bourg ; ma sœur, fort occupée, n'a pu m'accompagner, c'est pourquoi vous me voyez seule.

— Ah ! madame votre sœur ?...

— Oui, elle a beaucoup à faire. Son mari revenant, vous comprenez... C'est à vous, ce moulin ? Il est très beau ! Vous n'y faites plus moudre ? Il tient une jolie place dans le paysage ! Figurez-vous que je ne l'ai jamais regardé de près !

Délibérément, Mme d'Esparre s'engagea à travers les roches et s'avança vers l'extrémité du petit monticule.

— Vous veniez visiter votre propriété ? dit-elle en jetant à Berluques un regard très engageant, accompagné d'un sourire comme il ne lui en avait jamais vu.

Le propre de cette espèce d'hommes est de se figurer avec une extrême facilité qu'ils subjuguent toutes les femmes. Berluques se jeta goulûment sur l'appât.

— Ne voulez-vous pas vous reposer un peu devant ce tableau magique ? dit-il en indiquant le banc de terre avec un à-propos remarquable.

Claire accepta, et il s'assit près d'elle.

O puissance du flirt ! O joies de la coquetterie ! O volupté de

tenir un imbécile au bout d'un fil, comme un hanneton, et de le promener dans l'azur !

Claire était bien la plus honnête femme qui fût au monde, et l'existence qu'elle avait menée sous la férule de M. d'Esparre n'était pas faite pour lui inspirer le goût des escarmouches dangereuses ; mais à suborner lâchement ce pauvre Berluques sans défense, elle prenait un plaisir inouï.

Elle lui fit défiler tout son chapelet : son enfance abandonnée, sans joies, sans mère, — car il jouait aussi de cette corde-là ; — le vide de son existence, les trahisons de ses amours, car il avait aimé, et, loin de s'en cacher, il avouait très volontiers aux femmes tout ce qu'il avait souffert pour elles, ce qui n'avait pas été sans lui rapporter, par-ci par-là, quelques petites consolations.

A son tour, lorsqu'un peu essoufflé par sa longue tirade, il la pressa de parler, Claire lui révéla que la vie de Paris lui semblerait bien fatigante l'hiver prochain, lorsque Barrois devrait largement ouvrir ses salons...

Il la regardait et la trouvait très jolie, aussi jolie que sa sœur, plus jolie, même.

Et puis, il n'avait pas le choix : Luce n'était pas venue et Claire était venue. Et même, elle était venue exprès, parbleu ! Sa sœur lui avait tout dit !...

Il s'expliquait maintenant la froideur de Mme d'Esparre ! Jalousie de femme. Elle l'aimait ! Qu'il avait été imprudent de ne pas s'en apercevoir ! Le simple bon sens ne lui disait-il pas qu'il avait mille fois plus de chances de réussir avec celle-ci, veuve, autrefois mal mariée...

Berluques, résolu à plaire, devint horriblement aimable. Dans le langage orné de métaphores élégantes qui lui était propre, il exposa les principes de sa conduite envers les femmes ; il parla de son inaltérable discrétion, l'infortuné ! Puis il avoua que jamais il n'avait livré d'aussi terribles combats avec lui-même que dans la circonstance présente, où tout lui commandait de se taire ; mais nous ne sommes pas les maîtres absolus de nous-mêmes, et la passion, plus forte que le raisonnement, brise tous les obstacles qu'on prétend lui imposer. Lorsque, pendant des semaines, au sein d'une nature bien faite pour nous porter à l'attendrissement, on se trouve en présence d'une femme belle et séduisante, comment pourrait-on se défendre des entraînements de son cœur ?

Claire commençait à trouver le temps long, mais aucun signal ne venait de l'intérieur du moulin, et elle se demandait avec inquiétude si Luce ne s'était pas endormie dans le foin, au ronron de leurs voix. Une voiture, évidemment en retard, passa derrière eux sur la route, avec une hâte folle.

— Voilà Joseph qui va chercher Roger, il nous a manquées... pensa Claire.

Au même moment, le train s'arrêta à la gare ; elle n'avait pas entendu le sifflet.

— Cinq heures ! dit-elle effrayée, en voulant se lever.

— Qu'importe ! s'écria l'entreprenant Berluques, sentant que, s'il la laissait échapper, l'occasion ne se retrouverait pas de sitôt. Ne sentez-vous pas que je vous aime ?

— Moi ? fit Claire en se retournant vivement vers lui ; je croyais que c'était ma sœur ?

Un autre eût éprouvé un peu d'embarras ; Berluques était bien supérieur à de pareilles faiblesses !

— Vous avez pu le penser, dit-il d'une voix douloureusement émue ; vous n'avez pas compris que c'était pour me rapprocher de vous ?

— Et Luce qui ne bouge pas ! se disait Claire avec pas ma d'humeur. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir encore ?

— Qu'est-ce que la vie sans amour ? reprit Berluques, emporté par sa passion avec la même rapidité que le train qui passait maintenant devant eux après avoir déposé ses voyageurs. La vie sans amour est un désert, et vous vivez dans le désert, vous si belle... si jeune... si... ah !

Il s'était emballé, il eût continué longtemps ; de petits rires étouffés se faisaient maintenant entendre au-dessus de sa tête mais il n'y prenait pas garde, non plus qu'au roulement d'une voiture qui se rapprochait de plus en plus.

— Alors, fit Claire impérativement, vous n'aimez pas ma sœur ?

— Moi ? Jamais de la vie ! C'est vous que j'aime, et mon cœur est à vos pieds.

En prononçant cette métaphore hardie, il s'était levé, prêt à enlacer Claire de ses bras amoureux ; il reçut à ce moment sur le nez un objet dur qui roula à terre et s'y aplatit, en brillant d'un vif éclat. C'était sa pièce de vingt sous.

Après le premier mouvement, qui avait été de porter la mai

à son nez, — les sages prétendent que c'est le bon, — le second fut de regarder en l'air : Berluques n'oublia jamais le délicieux visage qu'il vit alors, appuyé sur deux petites mains gantées, le tout secoué d'un fou rire et encadré dans l'étroite fenêtre.

L'apparition s'évanouit aussitôt, et une voix fraîche cria dans l'espace :

— Roger, Roger!

Barrois regardait de tous les côtés, excepté de celui du moulin, ne soupçonnant aucunement le rôle que ce petit monument venait de jouer dans sa vie conjugale. Lucette, qui n'osait descendre seule l'escalier branlant, lui faisait vainement des signes d'appel. Le cocher comprit et arrêta son cheval au pied du monticule. Barrois aperçut alors sa femme, qui, dans la porte du moulin, semblait jouer un rôle d'opéra-comique. Il fut bientôt en haut de l'escalier, et les époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sans se préoccuper de Joseph, qui, très digne sur son siège, le fouet au repos sur la cuisse, les regardait en faisant mine de ne pas les voir.

— Qu'est-ce que tu faisais là? demanda Barrois quand ils furent descendus de leur perchoir.

— Je m'amusais... oh ! je m'amusais !

Claire parut, rouge, un peu ennuyée.

— Bonjour, Roger, dit-elle en lui tendant la main. Pourquoi m'as-tu fait attendre si longtemps ? demanda-t-elle ensuite à Lucette.

— Parce que c'était trop drôle! Tiens, regarde-le, l'amoureux de ma sœur !

Tenant son nez endolori dans sa main droite et son parasol fermé dans sa main gauche, Berluques regagnait le bourg à travers champs.

— Je parie qu'il a ramassé les vingt sous ! s'écria Lucette en courant sous la fenêtre.

En effet, la pièce n'était plus là.

— Il a bien fait, c'était à lui ! Il les avait gagnés, déclara la jeune folle en riant aux larmes.

— Mais, fit Roger, je voudrais bien savoir...

— Nous te dirons tout; oui, Claire ! on lui dira tout!

Le lendemain, par le premier train, Berluques quitta sa résidence d'été.

XXI

Barrois écouta le récit des deux jeunes femmes, et à leur grand étonnement ne trouva pas l'aventure drôle du tout. Cependant à la chute de la pièce de vingt sous, il ne put dissimuler un sourire qui rasséréna un peu l'âme troublée de Mme d'Esparre.

Quand elles eurent tout raconté, sans quitter son air grave, il dit d'un ton fort sérieux :

— Eh bien, mais, vous avez joué gros jeu !

— Gros jeu? s'écria Lucette dont les instincts de combativité s'éveillèrent sur-le-champ.

— Très gros jeu ! Supposez le bonhomme d'un degré plus grossier ou plus audacieux...

— En plein air ! rétorqua Lucette.

— En plein air, parfaitement ; supposez deux ou trois propriétaires ou paysans, ou journaliers oisifs, les yeux tournés du côté du moulin, hasard ou curiosité, car on vous avait vues vous diriger par là, et on aurait été témoin d'un joli spectacle : Berluques embrassant Mme d'Esparre !

— Malgré elle ! rectifia Claire en souriant.

— Malgré elle, je suis prêt à le reconnaître, fit courtoisement Roger ; eh bien, mes très chères, ces choses-là ne doivent pas arriver.

— Oh bien ! si tu te mets à me gronder !... fit sa femme d'un ton d'enfant boudeur...

— Je ne gronde pas, Lucette, je dis que cela ne doit pas arriver. Et puis Berluques est méchant ; il se vengera une fois ou l'autre, et je serai obligé de lui tirer les oreilles.

— Tu ne te battras pas avec lui ? s'écria Lucette terrifiée, comprenant alors sa légèreté.

— J'espère que non, répondit sérieusement son mari, Berluques n'est pas assez bien vu pour qu'un homme respectable lui fasse l'honneur d'un coup d'épée ; mais ce serait un autre, ma Lucette...

— Oh ! Roger, Roger ! s'écria la jeune femme fondant en larmes et se jetant au cou du cher mari.

Claire se retira discrètement et les laissa s'expliquer à loisir.

Lorsque Barrois se retrouva avec sa belle-sœur, il lui dit avec un demi-sourire :

— Vous qui êtes la sagesse même, Claire, comment avez-vous pu laisser Lucette s'embarquer dans cette aventure?

— Mon cher Roger, répondit Mme d'Esparre, il n'en fût rien arrivé si Lucette n'avait pas trouvé la chose si comique: elle m'a laissée trop longtemps avec cet imbécile...

— Mais le seul fait du rendez-vous...

— J'avoue que là est le côté faible de mon argumentation, cependant soyez indulgent, Roger, et demandez-vous combien de femmes auraient fait cela sans le dire!

— J'en conviens! avoua Barrois, convaincu tout au moins de la franchise de celles qu'il aimait différemment, mais avec une tendresse profonde. Cependant, cela m'a un peu ennuyé; vous êtes femme, ma chère sœur, et ne pouvez guère comprendre un état d'esprit qui ne saurait être le vôtre, mais je vous assure qu'un homme, un mari, prend ces choses-là infiniment plus au sérieux que vous. Nous ne sommes jamais tout à fait sûrs, nous autres, de ne pas être contraints à trouer une poitrine pour défendre l'honneur qui nous est confié.

— Je le comprends, Roger, répondit Claire fort émue, et soyez sûr que je m'en souviendrai.

— Figurez-vous, reprit Barrois après un instant, que je venais, porteur d'un message pour vous.

— Pour moi? fit Claire dont le visage devint rose.

— Oui, je ne vous dirai pas de qui; peut-être le devinerez-vous, et si ce nom doit vous laisser indifférente, autant vaut que vous ne le connaissiez pas... C'est une demande en mariage.

— Ah! fit Mme d'Esparre en le regardant.

— Celui qui vous aime, car il vous aime, n'a jamais osé rien en témoigner, mais son affection est ancienne. Vous sachant libre, il se présenterait si vous l'y autorisiez... Vous avez toujours paru lui témoigner de l'estime.

Mme d'Esparre avait baissé la tête et réfléchissait.

— Il m'aime, dites-vous? fit-elle lentement.

— Il vous aime, plus qu'on n'aime en général; c'est un amour véritable, très sérieux. Il est un peu plus âgé que vous, dans une excellente proportion, trente-six ans. Il exerce une profession libérale; il n'est pas encore riche, mais il le deviendra. Vous pourriez faire un heureux et être heureuse vous-même.

— Le croyez-vous? dit Claire sans le regarder.

— Fermement! répondit Barrois d'une voix assurée. Vous doutez-vous qui cela peut être ?

— Si je disais oui, fit Mme d'Esparre, vous en concluriez qu'il ne m'est pas indifférent, et pourtant, je vous assure...

— Je ne conclurai rien du tout, répliqua vivement Roger. J'aime beaucoup ce charmant et honnête garçon ; je lui crois un très bel avenir : il a déjà une clientèle assurée, mais cela ne lui suffit pas, il veut faire de la science, il en fera. Il mériterait bien d'avoir le bonheur à son foyer, je vous assure.

C'est Driseulles? demanda Claire en fixant sur Roger ses beaux yeux tristes.

— Oui.

— Eh bien... non! je ne pourrais pas. Entre lui et moi il y aura toujours un mort...

— C'est absurde, Claire! fit Barrois avec une nuance d'humeur. Parce que le hasard a voulu qu'il fût là, qu'il eût les yeux ouverts, qu'il employât toute sa délicatesse et sa conscience à vous épargner la suprême horreur d'un choc tout à fait inattendu, vous en prendriez acte pour bannir de votre vie, et pour rendre malheureux un excellent garçon plein de talent et d'honneur ?

Moi ? fit Claire en se retournant vivement vers lui.

— C'est instinctif, dit Claire en détournant son regard plein de larmes. Je n'y puis rien ; Roger, épargnez-moi. Je ne puis pas... non, je ne puis pas !

— Pourtant, vous ne resterez pas veuve! Cette maison sera la vôtre, vous le savez bien, tant qu'il vous plaira d'y rester; mais vous n'avez que vingt-huit ans; à cet âge, on ne fait pas serment de veuvage éternel !

— Je ne fais aucun serment, répliqua Claire un peu froissée,

mais écoutez-moi bien. Tout à l'heure vous disiez qu'une femme ne peut pas tout à fait comprendre un homme, et je l'ai admis; sachez aussi qu'un homme a bien de la peine, de son côté, à comprendre les mobiles qui font agir une femme. J'ai épousé M. d'Esparre sans amour, je ne commettrai pas deux fois dans ma vie la même erreur; cette fois, ce serait inexcusable, étant donné que j'ai l'âge du discernement.

Une lettre de Claire, s'écria Lucette.

— Si vous vouliez aimer Driseulles, vous l'aimeriez! fit Roger bourru.

— Je n'en suis pas aussi sûre que vous, répondit Claire en souriant.

— Eh bien, je ne lui dirai rien du tout! reprit Barrois; je n'ai pas le courage de le décourager, vous lui signifierez son arrêt vous-même.

— Pas le moins du monde! Ne suis-je pas censée ignorer sa demande? rétorqua habilement Mme d'Esparre.

— Que vous êtes rusée! fit Roger qui ne put s'empêcher de rire. Mais j'en suis pour ce que j'ai dit : je ne lui parlerai pas de vous ni de son message. Il plaidera mieux sa cause lui-même.

— Oh! ce sera bien inutile! conclut Mme d'Esparre avec un joli geste d'indifférence.

Elle y songea pourtant, et beaucoup. Mais son âme était fermée aux émotions du bonheur. Trop longtemps elle avait vécu comme dans une cave; pareille à ces plantes qu'on a tenues loin du jour, elle se sentait décolorée, et pour revenir à la vie normale elle avait besoin de beaucoup de lumière.

Avec la répugnance instinctive de ceux qui ont souffert à se risquer dans de nouveaux périls, elle considérait son état actuel comme une sorte de

béatitude limpide, un paradis d'inertie où elle n'avait qu'à se laisser flotter, comme une algue dans l'eau.

Cependant, quelque chose lui manquait secrètement, une sourde mélancolie rongeait son âme, elle crut en avoir découvert la cause.

— Si Lucette avait des enfants, pensa-t-elle, il ne me manquerait plus rien ! Pourvu qu'elle ait cette joie ! et moi, ma vie trouvera son emploi.

XXII

Depuis l'aventure du moulin à vent, et depuis le refus de Claire d'écouter la proposition de Driseulles, les rapports étaient un peu plus tendus à Bellefeuille entre les trois personnes qui composaient la famille. La fréquente présence de Dérolle, les visites tout aussi fréquentes de Joüy et d'Emma ne parvenaient pas à ramener une parfaite égalité d'humeur; il restait toujours quelque sous-entendu, quelque mystérieuse allusion qui gâtait le plaisir des entretiens.

Mme d'Esparre prit une résolution grave, celle d'accompagner en Italie de Joüy et sa femme qui avaient eu l'idée d'y faire un voyage de noces, longtemps après la noce.

Lucette en fut d'abord au désespoir ; puis elle envisagea la question sous un autre point de vue, et finit par se dire que sa sœur faisait preuve d'une extrême sagesse.

Bien des douceurs mystérieuses avaient disparu de leur intérieur lors que Claire y était entré : elle ne s'en était pas rendu compte alors. Ayant vécu avec sa sœur depuis sa sortie du couvent jusqu'à son mariage, ayant voyagé ensuite jusqu'au jour qui avait rendu veuve Mme d'Esparre, Lucette n'avait songé à ces fugitives impressions d'amour heureux, isolé, satisfait de son isolement, que comme à une part de sa lune de miel, forcément finie avec celle-ci. Voici que, mieux habituée à son mari, elle se rendait compte que la présence continuelle d'une tierce personne, fût-ce la plus discrète et la mieux aimée, enlevait forcément quelque duvet à leur intimité.

Claire s'était d'ailleurs efforcée de le lui faire comprendre : quand ce fut chose faite, les deux sœurs éprouvèrent une grande mélancolie. Quelque chose de leur jeunesse venait de tomber à jamais dans le passé.

Combien de ces fleurs fugaces laissons-nous choir au cours de la vie, comme les pétales des cerisiers sur un ruisseau ! Le courant les entraîne, ils roulent dans le flot et disparaissent sans que rien doive en rester, que la vision dans l'œil d'une chose fugitive et charmante, et dans l'âme une sorte de doux regret attendri, mal défini, vite effacé... Mais les cerises mûrissent, et la tendresse survit ; celle des deux sœurs était au-dessus de toutes les atteintes.

Septembre amena sa gloire dorée sur les grands peupliers de la Loire. M. et Mme de Joüy emmenèrent Claire d'Esparre, et Roger demeura seul à Bellefeuille avec Lucette.

Depuis peu, Barrois s'était mis à s'occuper d'affaires. Dérollè n'aimait pas cela.

— Un avocat, disait-il, est fait pour plaider et non pour étudier le cours de la Bourse!

Mais l'attrait de la hausse et parfois l'épine aiguë de la baisse avaient fait vibrer chez Roger des fibres endormies. Non qu'il fût joueur, risquer sa fortune lui eût paru monstrueux ; n'est-ce pas sur elle que reposait la sécurité de sa femme dans le présent et dans l'avenir ?

Mais suivre les cours, acheter quelques papiers avec le produit d'un récent bénéfice, c'était amusant et excitant comme les premières cigarettes que l'on fume, même quand personne ne vous le défend.

Un jour, quelques minutes avant l'heure du déjeuner, Mme Barrois et son mari étaient seuls, quand le facteur apporta le courrier.

— Une lettre de Claire! s'écria Lucette, qui s'empressa de déchirer l'enveloppe... Tout va à merveille. Nos voyageurs sont enchantés! Ah ! fit-elle en pouffant de rire, ah! devine lequel des trois est le plus heureux devant les tableaux! C'est de Joüy ! Il ne se lasse jamais d'aller les voir, — les voir, entends-tu? C'est lui qui parle, car il prétend les voir très distinctement à travers l'âme de ses compagnes. A Milan... c'est adorable ! à Milan, il a même voulu à toute force retourner voir la *Cène* de Léonard de Vinci. Qu'en dis-tu ? On n'inventerait pas ça, c'est trop gentil.

Elle s'interrompit tout à coup et se mit à pouffer de plus belle. Non sans peine, elle finit par se calmer et lut à haute voix :

« Il y a bien des manières d'admirer le vénérable chef-d'œuvre ; en voici une qui, pour témoigner hautement de la valeur plastique de la peinture, n'en est pas moins, je crois, tout à fait inédite. Figure-toi que, depuis une dizaine de jours, les hasards de nos

excursions nous ont mis en contact avec une famille américaine, charmante, d'ailleurs, composée d'un père préoccupé, d'une mère jeune encore et très jolie, d'un garçon de quatorze ans et d'une adorable petite fille, âgée de trois ans tout au plus, et parfaitement indifférente aux beautés de l'art, comme aux plaisirs de la curiosité. L'infortunée, promenée tout le jour d'une merveille à l'autre, ne s'intéressant qu'à l'heure du goûter et aux petits Italiens basanés, déguenillés, qui jouent dans les rues, fait son entrée tous les soirs, tombant de sommeil, à table d'hôte, dans une salle à manger quelconque où un domestique la juche sur une haute chaise, entre son papa et sa maman. Avant que les assiettes à soupe aient disparu, la pauvre petite Kitty est tombée endormie les bras sur la table. On essaye de la réveiller, peine perdue : à l'entrée du poisson, le papa se lève gravement, la prend dans ses bras sans obtenir d'elle autre chose que des grognements inarticulés, et l'emporte vers les régions supérieures, où une bonne la met, espérons-le, dans le lit que l'enfant a bien gagné.

« On comprend que ce martyre tous les soirs répété, — car ils déjeunent à part, — ait fini par avoir une influence sur le cerveau de la fillette. Toujours est-il qu'hier matin, pendant que nous regardions respectueusement l'œuvre de Léonard, la porte s'ouvre, et nous voyons entrer la charmante famille. La petite fait deux pas, regarde, et fond en larmes, en criant d'un ton indigné : « Encore une table d'hôte ! » Elle trouvait probablement qu'à cette heure du jour, la table d'hôte était une violation des principes sacrés de l'indépendance. »

— Pauvre petite, fit Roger, elle emportera une singulière idée de l'art italien. Heureusement, l'avenir lui semblera peut-être moins désolant ; supposons qu'à son prochain voyage en Italie, elle ait dix-huit ans, et soit comme nous, en pleine lune de miel !

Ils échangèrent un tendre regard, et Roger, étendant le bras, serra la main de sa femme.

Claire avait eu raison ; son départ avait rétabli dans le jeune ménage une intimité trop tôt troublée. Cétait maintenant seulement qu'ils pénétraient le caractère l'un de l'autre, s'aimant davantage à mesure qu'ils se connaissaient mieux.

« C'est exquis, écrivit Lucette à sa sœur ; il me semble que jusqu'à présent j'avais aimé un Roger que je ne connaissais pas. Je l'aimais de confiance, sans rien savoir de lui, et voilà que maintenant je le comprends, je le découvre. On se marie, et, parce

qu'on est marié, on se figure qu'on se connaît, mais pas du tout ! On ne sait pas grand'chose l'un de l'autre, si ce n'est qu'on a accepté de partager la vie. Alors, on n'ose pas se dire d'abord tout ce qu'on pense, il semble qu'on ait peur de sembler ridicule, ou bête, ou pédant... c'est plus tard qu'on apprend à se parler franchement, à ne plus avoir peur. Peur... j'ai bien toujours un peu peur de Roger, peur de lui déplaire, peur aussi de l'ennuyer. Mais tout de même, je me suis mise à lui dire mes petites idées, et après tout, il ne les trouve pas si sottes. Tu ne peux pas te figurer comme c'est joli. Quelquefois, il me semble que nous jouons à cache-cache quand j'ai envie de lui faire savoir ce que je pense et que je n'ose pas ; alors je l'interroge pour tâcher de connaître sa manière de voir, c'est délicieux ! On se cherche et parfois, souvent, on se trouve, et alors c'est une joie charmante. Ma pauvre sœur chérie, tu ne l'as pas connue ! »

Claire lut et relut la lettre de Lucette jusqu'à ce qu'un voile de larmes fût arrêté sur ses yeux. Non, cette joie, elle ne l'avait pas connue, et elle ne pensait pas devoir la connaître jamais. Elle aurait trente ans bientôt... ce n'est plus l'âge de jouer à cache-cache.

XXIII

Roger Barrois leva son fusil, épaula, tira... La perdrix sembla s'être fondue dans le brouillard qui envahissait le coteau, car il ne put savoir où elle avait passé.

On sentait venir la nuit, dans le gris croissant d'un après-midi qui n'avait point connu la lumière. Le chasseur regarda à sa montre : cinq heures et demie... Aussi quelle idée, à la fin d'octobre, de chasser à cette heure-là !

C'était l'avis de Phanor, et depuis plus d'une heure il ne s'était pas privé de le dire, agitant son panache blanc et tournant la tête du côté de la maison.

— Oui, bon chien, c'est toi qui as raison ! fit Roger en lui passant la main sur les oreilles. Tu es bien heureux de ne point porter de chaussures ! Il me semble que je traîne à mes pieds toute la terre des coteaux de l'Anjou ! On va rentrer à Paris, Phanor, on va se dire adieu pour jusqu'à l'été prochain, mon ami !

La perspective de cette séparation semblait égayer beaucoup

Roger, car il répéta sa dernière phrase sur un petit air composé tout exprès.

La nuit était toute noire lorsqu'il franchit la grille de son parc ; un bruit lamentable de ferraille rouillée accompagna son entrée.

— Bricou ! appela-t-il.

La tête du gardien apparut, emmitouflée d'un mouchoir rempli de coton.

— Toujours votre fluxion, mon vieux ? C'est fâcheux ! Dites-moi, il faudrait huiler cette porte...

— Je le sais bien, monsieur, mais à cause du bruit, c'est plus commode ; j'entends mieux quand quelqu'un entre ou sort.

— Vous la fermerez et on sonnera. Mettez-moi du suif sur ce gond-là, fit Roger, d'un ton bref, et que je ne l'entende plus.

— Bien, monsieur, répondit le vieux gardien d'une voix dolente, en rentrant chez lui.

Le jeune homme monta vite dans son cabinet de toilette et y procéda à un changement de costume absolument indispensable.

En laissant choir sur le tapis les vêtements saturés d'eau et souillés par la terre détrempée, Roger se disait que bientôt Bellefeuille ne serait plus, comme les autres années, qu'un rêve brillant de fleurs, de verdure, d'eau courantes, — ce rêve qu'on commence en juin, qu'on achève en octobre, et qu'on retrouve avec joie l'année prochaine, — mais un rêve. Paris est la réalité, avec sa vie fiévreuse de plaisirs et de travaux...

Justement l'hiver s'annonçait bien. Le mois de décembre promettait à Roger l'occasion d'une brillante plaidoirie, et, comme disait sa femme, de défendre avec fracas la veuve et l'orphelin.

Roger, étant prêt, se hâta de descendre.

Il trouva Lucette bien confortablement enfoncée dans une grande bergère, pas loin du feu, avec une petite lampe d'argent bruni près d'elle, une revue sur les genoux, et un couteau à papier sur la revue ; mais le couteau n'avait pas servi.

En voyant son mari, elle se souleva avec une grâce câline et paresseuse.

— Je t'ai rapporté le dernier lièvre du pays, Lucette, dit-il ; c'est fini, il n'y en a plus.

D'un geste frileux de ses épaules rondes, la jeune femme exprima que rien ne pouvait lui être plus indifférent.

— Tu ne t'es pas enrhumé, au moins ? fit-elle avec sollicitude, en tirant légèrement sur les revers du veston de son mari.

— Pas enrhumé, je l'espère, mais j'ai été assez mouillé ! Phanor ruisselait comme une source ; et remarque qu'il n'est pas tombé une seule goutte d'eau ! Ca se tient suspendu en l'air, et ça mouille tout ce que ça rencontre.

— Le brouillard de la Loire, dit la jeune femme.

Roger se laissa couler au fond d'un grand fauteuil, les pieds dans le voisinage des landiers.

— Joli, le pays, mais je ne serai pas fâché de rentrer à Paris.

— Déjà ! fit Lucette sans le regarder.

— Comment, déjà ? C'est le moment, je crois !

— Oh ! il y a l'été de la Saint-Martin...

— Quand ça ?

— Attends... la Saint-Martin, ce doit être dans les environs du dix novembre...

— Si tard que ça ? Tant pis pour saint Martin ! Nous le chômerons au bois de Boulogne. Dis, Lucette, quand seras-tu prête à partir ? Tes malles, tes petites affaires...

Mme Barrois prit un air très gai.

— Roger, tu ne sais pas ? Je n'ai pas envie d'aller à Paris !

— Ah bah ! fit l'époux en sursautant. Tu n'as pas envie d'aller à Paris ? Pourquoi ?

— On est si bien ici !

Roger éclata de rire, et sa femme en fit autant, sur-le-champ. Le paquet de vêtements humides qui gisait dans le cabinet de toilette, là-haut, représentait si pleinement les charmes de cette journée d'automne, qu'ils y avaient pensé en même temps.

Lucette reprit son sérieux la première.

— Je veux dire, fit-elle gravement, qu'on y est bien tranquille ; et puis, sais-tu, petit mari ? C'est excellent pour la santé !

— Pas celle des chasseurs, peut-être... murmura Roger sans sourciller.

Lucette ne se sentait pas encouragée. Elle joignit ses deux mains, regarda un peu en elle-même, et tout à coup leva sur son mari deux beaux yeux violets, lumineux et tendres.

— Roger, dit-elle, ce n'est pas une plaisanterie. Je ne voudrais pas aller à Paris maintenant ; je voudrais y aller seulement... après Noël.

Cette fois Roger bondit et se trouva debout.

— Après Noël ! rester encore deux mois ici, entre la boue et le brouillard ? Lucette, que t'est-il arrivé ? Tu n'es pas malade ?

— Non ! répondit la jeune femme dont le visage s'était empourpré. Ces dîners, ces soirées, ces spectacles, c'est horriblement fatigant, au fond ! Je t'assure que j'en aurai tout à fait assez entre Noël et Pâques...

— Pâques, à présent ? s'écria M. Barrois absolument stupéfait. Tu veux revenir ici à Pâques ?

— Mais oui ! fit Lucette avec une nouvelle lueur rose sur son joli visage qui avait déjà eu le temps de pâlir...

— Quelle campagnarde ! Mais ce n'est pas sérieux ! Tu sais qu'il faut que j'aille à Paris prochainement, ma grande affaire se plaidera du quinze au vingt décembre...

Une revue sur les genoux.

— Je sais bien ! fit Lucette d'un air très encourageant, avec de jolis hochements de tête ; tu auras un fameux succès, c'est moi qui te le dis !

— Eh bien ? alors ?

Lucette prit un air de candeur tout à fait irrésistible.

— Eh bien, tu la plaideras, mon ami ! Ce n'est pas moi qui la plaiderai ! En quoi cela peut-il changer quelque chose, que je sois à Paris ou que je n'y sois pas ?

— Mais... fit Roger.

— Quand tu travailles, tu me dis : « Ma chérie, il ne faut pas me parler », n'est-ce pas ? Je ne parle point, et tu pioches, tu pioches... Je ne te sers à rien !

— Mais tu es là ! rétorqua Roger, un peu piqué.

— C'est vrai... je suis là ! murmura Lucette avec une nuance d'attendrissement. On ne peut pas toujours être là sans rien dire, reprit-elle. Cela ne sert pas à grand'chose...

Roger allait répondre, mais le valet de chambre annonça : « Madame est servie. »

Après le dîner, Lucette revint à la charge, avec une telle sérénité de décision, que son mari, incapable de comprendre le mobile qui poussait sa femme, crut avoir affaire à l'un de ces

caprices enfantins que l'on fait cesser avec un semblant de consentement.

— Puisque tu le veux! dit-il enfin d'un air résigné. Me permettras-tu au moins de venir te voir?

Un regard délicieux, tout fait de tendresse et de confiance, fut la réponse de la jeune femme. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma, en serrant un peu les lèvres, afin de mieux enfermer ses paroles, et attira par la main son mari sur le petit canapé où elle s'était blottie. Elle se pelotonna contre lui en murmurant :

— Tu viendras très souvent, toutes les semaines.

— Et si j'étais empêché? fit Roger, tu viendrais me voir? Un petit voyage, cela ne compte pas!

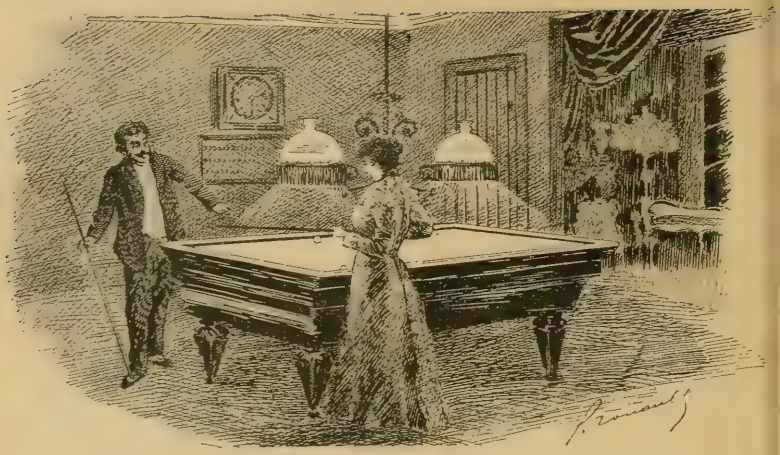
Elle secoua la tête négativement et dit avec fermeté :

— C'est toi qui viendras, — moi pas.

Elle était si jolie, si malicieusement tendre et douce, que son mari ne put lui tenir rigueur; il se dit que quelques journées de pluie ou de vent auraient bientôt raison de ce caprice, et n'y songea plus.

Henry Gréville.

(*A suivre.*)



LE BILLARD

M. Ravenot était encore, à soixante-trois ans passés, ce qu'on appelle une forte queue.

Dès son enfance, la passion du billard l'avait pris ; et il aimait à raconter comment, soixante-ans auparavant, sa grande distraction, le dimanche, était qu'on l'emmenât, dans les cafés, voir caramboler la rouge et les blanches.

Il se dépeignait, juché sur une haute banquette cannée, s'extasiant aux coups des joueurs, muet et attendri.

Puis, lorsqu'on insistait un peu, on déroulait de lui, comme une lanière de centimètre, toute sa vie de billardier, tous ses dimanches consacrés au billard, et cette fameuse journée d'hiver, en 57, où il avait accompli une série de cent cinquante, depuis lors, hélas ! plus jamais atteinte.

Par exemple, M. Ravenot n'était pas de ces théoriciens, de ces mathématiciens, de ces contemplatifs du billard qui vous expliquent les coups scientifiquement par des triangles accolés, des lignes pointillées. Ah ! mais non ! Il ne fallait pas parler à

M. Ravenot de ces balivernes. Il était un actif, lui, un praticien, un joueur jouant, — et toutes ces figures de mécanique lui faisaient hausser les épaules de pitié, ou bien même s'emporter :

— La géométrie?..... La géométrie? Laissez-moi donc tranquille !...

Et après une pause, il ajoutait son aphorisme préféré :

— La queue, c'est une main !... Je ne connais que ça !... Eh bien, est-ce que vous avez besoin de la géométrie pour vous servir de votre main ?... Non !... Vous voyez bien !...

Pourtant, lorsqu'il causait de son jeu chéri, M. Ravenot s'assombrissait soudain. Cela lui rappelait, en effet, que, malgré ses efforts dans le commerce des lainages, malgré quarante années de labeur dans des magasins obscurs, il n'avait pas pu réaliser ce rêve, formé presque au berceau, d'avoir chez lui, en son salon, en son appartement, un billard.

Or, les vilenies des concurrents, les faillites des clients, la lenteur des maigres gains, la perte des êtres chers, les maladies, tout cela, il l'avait subi avec calme, avec résignation, comme des inconvénients inhérents à l'existence et au commerce des lainages ; mais que tant de travail ne lui eût pas permis ce luxe unique et si longtemps désiré, c'était là en lui une source constante de réflexions amères, une nappe permanente de pessimisme qui débordait, gâtait à tout instant sa bonhomie native.

Maintenant, surtout, que l'âge et une vieille bronchite chronique qu'il avait lui interdisaient souvent les sorties nocturnes, la joie d'aller, après dîner, choquer les boules, dans un petit café solitaire des environs, — il souffrait plus vivement de ce manque de billard à domicile ; et, plus d'une fois, le soir, en hiver, en automne, quand la neige, la pluie, la toux le retenaient au coin de son feu, Mme Ravenot avait lu dans ses regards songeurs la nostalgie du meuble absent, la tristesse des désirs déçus.

Alors, elle s'ingéniait à parler, à parler vite, à parler haut, à faire du bruit exprès, car le voisin du dessous possédait un billard, lui, et il arrivait quelquefois, — ironie méchante ! — qu'à travers le plafond, dans le silence, montât le bruit railleur des billes entre-heurtées.

Le soir de la Saint-Sylvestre, tandis qu'il gravissait, vers onze heures, l'escalier sans lumières, M. Ravenot songeait précisément à ce voisin favorisé, au bonheur que certaines gens avaient, dans sa maison même.

Il allait lentement, un peu étourdi par la nourriture — deux énormes repas arrosés de bourgogne mauve et de cognac antique, chez son ami Lereboulet, à Saint-Mandé — deux vrais repas de fin d'année combinés par Lereboulet, huit jours à l'avance, ainsi qu'il résultait de la lettre d'invitation où le menu figurait déjà.

— Bah! Chacun son goût! pensait M. Ravenot... Chacun dépense son argent comme il l'entend!...

Mais en ouvrant sa porte, il eut un recul de stupeur. Devant lui, au delà de la petite antichambre toute sombre, dans le salon, au milieu du salon illuminé d'une suspension dorée à deux branches, se dressait un billard, un admirable billard de palissandre, avec des pieds massifs d'éléphant, un tapis d'un vert clair aveuglant.

M. Ravenot murmura, en refermant doucement la porte :

— Tiens, je me suis trompé d'étage!...

Il rebroussait chemin, voulait monter à l'étage supérieur. Un mur l'arrêta :

— Voyons!... Voyons!... Qu'est-ce que j'ai?... Est-ce que je serais gris?

Il alluma prestement une allumette. Oui, évidemment, ç'avait été une hallucination, un billard imaginaire, puisqu'il se trouvait bien au cinquième, chez lui, puisqu'il ne pouvait pas monter plus haut.

Il rouvrit la porte d'une main mal assurée, et, tout à coup, en face de lui, dans la même lueur éclatante, il aperçut encore le même billard massif, le même carré vert clair. Seulement, autour du meuble, à la bande opposée, sur les côtés, toute la famille Ravenot se tenait debout, souriante, avec des visages qui l'appelaient.

Il entra les jambes molles, marcha droit au billard.

Son fils aîné, Paul, un grand gaillard brun, à barbe ronde, l'avait saisi dans ses bras et l'embrassait tendrement :

— Voilà... papa!... C'est nous qui nous sommes cotisés pour t'offrir cela!...

M. Ravenot agita les lèvres pour remercier. Les paroles ne venaient pas. L'émotion, le plaisir l'étouffaient. Il tomba sur une chaise et se mit à pleurer.

— Ah! mes chers enfants!... mes chers enfants!...

Puis, lorsqu'il fut calmé, il s'avança vers le billard, et en commença minutieusement l'examen.

Il glissait la main le long des colonnes, palpait les bandes, tâtait le drap, expérimentait le bon fonctionnement des sonneries :

— Il est merveilleux... merveilleux... irréprochable!... Je vais l'essayer!

Il prit une queue inscrustée de nacre, l'oignit de craie et, ajustant la rouge, il poussa délicatement l'une des boules blanches. Un premier double heurt, un second, un troisième retentirent. Les carambolages se succédaient, ininterrompus. La queue de M. Ravenot n'était pas une main dans sa main. C'était mieux. C'était une sorte de bâton magique, tantôt pesant comme une massue, tantôt léger comme un archet, qui, le coup asséné, semblait influer encore sur les boules, les guider à l'endroit nécessaire par un charme immatériel, ou bien les ramener en arrière par une volonté supérieure, irrésistible.

— Il n'est pas que beau... Il est excellent! déclarait-il.

Et pour peu qu'on s'approchât, qu'on touchât le bois, le drap, les sonneries, il criait ainsi que pour la défense d'un objet fragile :

— Ne faites pas ça!... ne faites pas ça!... Ça vous tue les billards, ce que vous faites!

Cependant, comme, à minuit, il venait de rater son soixante-douzième carambolage, la famille se retira.

M. Ravenot, ses enfants partis, rangea soigneusement la queue précieuse, éteignit les lampes de la suspension dorée et rejoignit au lit Mme Ravenot qui l'attendait.

Ils restèrent longtemps à causer de l'heureux événement. M. Ravenot exposait ses projets, des matchs qu'il organiserait avec des amis, ou même avec des joueurs rencontrés dont l'honorabilité serait sûre. Il expliquait par suite de quelle faute il avait manqué son dernier coup — manqué d'un rien, d'ailleurs, d'un cheveu d'enfant.

— Ne t'excite pas comme cela, mon ami! fit Mme Ravenot... Demain, tu seras malade... Allons, éteins, et dormons!...

Il obéit, mais dans l'ombre, elle le sentait se remuer, se retourner, sauter à côté d'elle, et enfin, comme la demie après deux heures sonnait, elle eut une de ces intuitions que donne la tendresse : elle devina ce qu'il désirait, sans l'oser avouer.

— Dis donc, mon ami? murmura-t-elle en le poussant du coude.

— Hein? Quoi?... fit M. Ravenot qui feignait de se réveiller.

— Dis donc, veux-tu que nous allions *le* revoir?

M. Ravenot répliqua d'un ton d'indifférence hypocrite :

— Je veux bien, moi !

Ils se relevèrent, rentrèrent au salon, rallumèrent la suspension.

M. Ravenot se promenait, pensif, autour du billard :

— Tiens ! s'exclama-t-il comme traversé d'une idée subite... Tiens ! je te propose une chose... Faisons une partie !

Mme Ravenot se récria :

— Une partie ?... Voyons, mon ami, tu sais bien que je ne sais pas !

Il répondit :

— Qu'est-ce que cela fait ?... Je t'en rendrai... je t'en rendrai...

Il réfléchissait, puis d'un air triomphal :

— Je t'en rendrai quatre-vingt quinze de cent !...

Mme Ravenot céda. Ils commencèrent à jouer ; et dans le silence de la nuit, des rues désertes et sans voitures, on entendait Mme Ravenot, qui se plaignait humblement :

— Je ne peux pas, mon ami... Je suis collée !...

A quoi la voix dédaigneuse de M. Ravenot répliquait :

— Bille en tête et par la bande !... Par la bande, mon amie !... C'est enfantin !...

Fernand Vandérem.

LE CAPITAINE SATAN[1]

AVENTURES DE CYRANO DE BERGERAC

(*Suite.*)

— C'est inutile, objecta le comte, je ne crois pas aux prédictions.

— Moi non plus, pardieu; mais il faut bien faire gagner leur argent à ces pauvres diables.

— Soit.

Et, à son tour, Roland s'abandonna à l'examen de la diseuse de bonne aventure.

— Vous aviez raison d'hésiter, formula celle-ci d'une voix grave et profonde, votre main est un livre étrange.

— Vraiment!

— Tout est obscur et mystérieux dans ces lignes. Laissez-moi réfléchir un peu, Monseigneur.

— Il y a donc là de terribles choses?

— Peut-être!

(1) Voir le numéro de *la Lecture* du 12 Mars.

La tête penchée, l'œil fixe, Zilla sembla s'isoler dans une solennelle contemplation.

Pendant que tous les assistants s'attachaient à cette scène, un jeune homme modestement vêtu, à la démarche alerte et à la physionomie malicieuse, vint discrètement se mêler à la compagnie. C'était Sulpice Castillan, le scribe de Cyrano, qui, n'ayant pas trouvé son maître à l'hôtel de Bourgogne, le venait chercher à l'hôtel de Faventines.

« Ne dis mot et attends, j'ai besoin de toi. »

Roland de Lembrat commençait à s'impatienter de la lenteur de son oracle.

— Parle donc, dit-il à Zilla. Tu vois bien qu'on attend ton arrêt.

Mais Zilla secoua la tête, et repoussant la main du comte :

— Non, murmura-t-elle, je ne puis vous dire cela.

— Du mystère ? c'est adroit.

La devineresse enfonça son regard aigu dans les yeux railleurs du sceptique, et d'une voix pénétrante :

— C'est prudent, rectifia-t-elle... pour la tranquillité de votre esprit.

Le comte haussa les épaules, et, se détournant :

— Assez de jongleries; chante-nous quelque chanson d'amour, j'aime mieux cela.

Le chef du trio s'interposa.

— Ceci est l'affaire de Manuel.

Puis, à son compagnon :

— Recueille-toi, mon ami, et dis à ces belles dames une de tes improvisations.

En dépit de cette parole, le trouble du chanteur était évident. Il regarda d'abord Gilberte d'un air presque égaré et baissa le front comme écrasé sous le poids d'une pensée accablante. Puis, un éclair d'énergie passa dans ses yeux; il releva la tête, saisi d'une inspiration audacieuse, et, rejetant en arrière ses cheveux fauves il s'avança vers Mlle de Faventines.

Gilberte appuya sa tête sur l'épaule de Pâquette.

— Le regard de cet homme me trouble malgré moi, murmura-t-elle à l'oreille de la jolie suivante.

— Il a l'air hardi et fier, répliqua cette dernière à voix basse.

Cyrano avait repris un air pensif en présence de l'improvisateur qui absorbait alors l'attention générale.

Cyrano n'eut plus devant lui que le singe Fagotin. (Chap. VII.)

Manuel fit entendre un léger prélude, puis d'une voix doucement vibrante, un peu émue d'abord, bientôt raffermie à mesure que le mouvement poétique l'emportait, il murmura ces vers :

Parce que je ne suis qu'un enfant de bohème,
Élevé dans la bauge et né dans le ruisseau;
Parce que je vis loin de la femme que j'aime,
Que je rampe à ses pieds comme le vermisseau;
Parce qu'elle n'a pas de son sourire auguste
Éclairé cette nuit où fleurit mon amour,
Dois-je étouffer mon cœur, et trouve-t-elle injuste
Que je veuille étaler ma blessure au grand jour?

— Mon Dieu ! se dit Gilberte frémissante, si c'était lui !

Manuel reprit :

Elle passera calme et fière sur ma route;
Jamais ses yeux charmants ne chercheront mes yeux;
Et je n'éveillerai pas même un chaste doute
Dans cet esprit d'enfant ouvert aux voix des cieux.
Le paradis du pauvre est fait de chose;
Volontiers, je mourrai de mon humble bonheur,
Si je puis, confiant mes baisers à la rose,
Voir sa lèvre aspirer mon âme avec la fleur.

Hasard ou préméditation, l'improvisateur s'était placé près d'un grand vase de pierre, autour duquel s'enlaçaient les souples rameaux d'un rosier blanc. En achevant ces vers dans un soupir mélodieux, il étendit la main, cueillit une rose, la pressa furtivement sur ses lèvres et, fléchissant le genou devant Gilberte, il la lui présenta en fermant les yeux, comme s'il allait s'évanouir d'émotion.

L'œil en feu, la lèvre crispée, Roland s'élança vers lui.

— Insolent ! s'écria-t-il.

Et, brutalement, il arracha la fleur des mains de l'aventurier et l'écrasa sous son talon.

Manuel bondit sous l'insulte ; mais sous le regard méprisant du comte, son front enflammé de colère se couvrit soudainement de ténèbres. Son corps s'affaissa. Il avait compris et il avouait son impuissance.

Tout cela fut rapide comme la pensée.

— Que faites-vous donc, Roland, intervint Cyrano d'un ton calme, et quelle mouche vous pique ? Cet homme est dans son

rôle : il dit des vers, il offre une fleur ; c'est parfaitement innocent.

— Eh ! n'avez-vous pas surpris son regard ? n'avez-vous pas compris cette allusion effrontée ?

— Enfant que vous êtes, — Savinien prit la main du comte, — êtes-vous jaloux d'un bohème ?

— Laissez-moi.

Et montrant à Manuel la grille du jardin :

— Va-t'en, drôle, si tu ne veux pas que je te chasse à coups de canne.

Cette fois la révolte du chanteur fut plus complète.

— Pardon, Monseigneur, répliqua-t-il, d'un ton froid et sans reculer d'un pas ; si vous me donniez des coups de canne, je serais homme à vous rembourser à coups d'épée.

Un éclat de rire méprisant sortit des lèvres de Roland.

— Un mendiant ! fit-il ; va-t'en !

— Monsieur le comte, s'écria Gilberte en se jetant entre les deux adversaires.

Roland lui saisit la main :

— Ne craignez rien, mademoiselle ; si je suis jaloux de tout ce qui vous touche, je sais aussi payer les distractions qu'on vous procure. Tiens, coquin.

Il jeta sa bourse à Manuel.

— Merci, répondit le jeune homme, en la repoussant du pied ; je suis payé.

Le frère de Zilla, moins dédaigneux, ramassa prestement l'escarcelle, fit un cérémonieux salut et dit :

— Je ne travaille pas pour le plaisir, moi, Monseigneur : j'accepte.

Manuel s'était éloigné lentement, non pas comme un homme qu'on chasse, mais comme un combattant qui fièrement quitte l'arène. Ses deux compagnons le suivirent.

Pendant que Roland observait leur retraite d'un air sombre, Pâquette entendit sa maîtresse lui dire tristement :

— Oh ! ma chère, c'était un bohème. Tout me défend d'aimer maintenant ; mon rêve est fini.

— Va, ordonnait en même temps Cyrano à Sulpice Castillan, suis ces gens qu'on vient de chasser, il faut que je sache où les trouver.

VII

En sortant de l'hôtel de Faventines, les trois musiciens ambulants se dirigèrent vers le Pont-Neuf, où se trouvait alors le quartier général des bateleurs, des laquais, des raffinés et des filous. Zilla marchait la première, la tête basse, le front chargé de pensées. Manuel, au contraire, regardait le ciel ; sa poitrine se soulevait, gonflée par un souffle d'orgueil triomphant. Il aimait! Et lui, humble, obscur, il avait eu cette suprême bonne fortune de pouvoir s'élever, en un instant d'audacieuse inspiration, jusqu'à la femme adorée. Pendant une minute, elle avait senti ses yeux attachés ardemment sur les siens, pendant une minute elle avait été tout à lui. On l'avait insulté, menacé, chassé! que lui importait? Ce bohème, cet enfant perdu qui ne se rattachait à rien, qui ne procédait de rien, avait fait battre le cœur d'une patricienne, sinon d'amour, au moins de pitié.

Cela lui suffisait, comme il l'avait dit dans son improvisation fiévreuse. Il était heureux ; ne pouvant prétendre à plus, son âme d'artiste et de rêveur mettait toute sa joie future dans un souvenir ; il comprenait que désormais il allait occuper une place dans l'esprit de Gilberte.

Cette pensée était son trésor, le prix de sa hardiesse, la consolation de sa misère. Et comme un halluciné, cherchant dans l'espace le fantôme de son rêve, il allait sans voir autour de lui, coudoyant les passants, trébuchant contre les pierres, se cognant aux bornes, étourdi, enivré, ébloui !

Son compagnon le ramena à la réalité.

— Hé, Manuel, fit-il d'un ton moqueur, as-tu perdu le sens et la voix ?

— Pourquoi cette question, Ben-Joël ?

— Pourquoi ! répéta Ben-Joël, mais parce que je t'ai adressé trois fois la parole, sans obtenir la faveur d'une réponse.

— Excuse-moi, et prends la peine de répéter ce que tu disais.

— Je te demandais amicalement si...

— Si ?

— Mais non ! cela ne me regarde pas après tout.

— Parle, je t'en prie.

— Je te demandais l'explication de la scène de tout à l'heure.

— Quelle scène ?

— Cette galante improvisation à l'adresse de cette jeune fille?

— Tu as bien tout deviné, j'imagine ?

— Tu l'aimes vraiment ? dit Ben-Joël profondément étonné.

— Oui, répondit Manuel d'une voix pénétrante.

— Bah ! Et où cela te mènera-t-il ?

— A rien ?

— Etrange garçon ! murmura le bohémien. Ainsi, tu as fait cette folle déclaration, comme d'autres se battent, simplement pour le plaisir ?

— Précisément.

— Et Zilla ?

— Quoi ! Zilla ?

— N'as-tu pas vu qu'elle était au supplice ?

A cette observation, Manuel regarda fixement son interlocuteur.

— Au supplice ? répéta-t-il.

— Oui, la pauvre enfant s'est habituée à voir en toi l'homme qu'elle doit épouser, — car c'était le vœu de mon père que vous soyez unis l'un à l'autre, — et elle est jalouse, vois-tu, jalouse de toutes les forces de son cœur.

Un pli se creusa sur le front de Manuel. Il hâta le pas comme pour se dérober à l'entretien de son compagnon et dit d'un ton froid :

— Tu te trompes, Zilla ne m'aime pas. Elle n'a jamais songé à ce que tu dis.

Ben-Joël n'eut pas le loisir de répliquer. Manuel avait rejoint Zilla et cheminait à côté d'elle, se mettant ainsi à l'abri de nouvelles questions.

Sulpice Castillan marchait tranquillement derrière le groupe, suivant les instructions de Cyrano. Et tout en marchant il se disait :

— Que diable mon maître peut-il avoir à démêler avec ce gibier de potence ?

Contrairement aux prévisions de Sulpice, les trois aventuriers dépassèrent le Pont-Neuf, qu'il estimait devoir être leur poste habituel, et ils entrèrent dans une maison de misérable apparence située au delà de la porte de Nesle, dans ce quartier qui est devenu l'aristocratique faubourg Saint-Germain. La bourse de Roland, si prestement ramassée par Ben-Joël, était assez bien garnie pour qu'on pût se dispenser, ce jour-là, de tirer l'horos-

cope aux bons Parisiens ou de leur faire voir des tours de gobelets. On vivait volontiers au jour le jour, dans cette compagnie dont Ben-Joël était le chef.

Sulpice Castillan resta longtemps devant la porte de la vieille maison, assez longtemps pour s'assurer que les bohémiens n'en sortaient pas et que c'était bien là leur demeure. Puis, comme c'était précisément dans ce quartier qu'il habitait aussi avec Cyrano, Castillan continua sa route et regagna le logis de son maître.

Il fallait que l'impatience de Savinien fût bien grande, car dès le matin du jour suivant, après s'être fait rendre un compte exact des démarches de Castillan, il prit son épée, serra dans sa poche une petite boîte qu'il avait tirée d'un coffret placé sur la cheminée de sa chambre, et se dirigea vers la maison habitée par Manuel.

Cette maison, Castillan la lui avait fidèlement décrite, et aux premiers mots, il l'avait reconnue pour celle que les écoliers, hôtes habituels du quartier, avaient baptisée la *Maison du Cyclope*. C'était une construction haute et étroite, faite de poutres et de solives robustes reliées par des plâtras et s'enchevêtrant, pareilles à des bras gigantesques, dans une mêlée confuse. Une porte basse, lamée de fer, s'ouvrait dans un angle. Sur les premières assises de la façade, pas une fenêtre. Une large baie trouait seule le mur noir, tout au haut de l'édifice, entre les deux pentes du toit d'ardoises, plein de mousse verte et d'où pendaient, comme une chevelure, des touffes de graminées. Cette unique ouverture, fermée par une grande verrière plombée, laissait parfois, pendant la nuit, passer une lueur rougeâtre. Elle était comme un œil au milieu du front d'un géant. C'est pourquoi les écoliers, grands chercheurs de comparaisons mythologiques, avaient appelé cette masure, — sombre et muette le jour, la nuit pleine de lueurs et de bruits, — la Maison du Cyclope.

Les bourgeois en parlaient avec une sorte d'effroi. Il s'y menait, disait la chronique, des aventures infernales. C'était un repaire de sorciers ou pour le moins un bouge de faux-monnayeurs et de bandits.

Cyrano, qui n'avait peur de rien et, suivant l'expression qu'il prête lui-même à Châteaufort le Matamore, se sentait de force à souffler le soleil dans le firmament comme une simple chandelle Cyrano frappa rudement à la porte basse. Un long silence suivit son appel. Puis, un pas lourd se fit entendre sur un escalier de

bois, et la porte s'ouvrit, laissant voir la figure d'une vieille femme, jaune et ridée comme une pomme de six mois.

Par l'hiatus de la porte, que la ménagère tenait prudemment entrebâillée, Cyrano entrevit confusément des loques pendues aux murailles, quelque chose comme des grabats rangés dans l'ombre autour d'une table, tandis qu'une odeur âcre le prenait à la gorge.

— Que voulez-vous ? demanda la vieille.

— Je veux parler à un jeune homme qui habite cette maison.

— Un jeune homme ? Nous en avons dix, fit la gardienne du logis avec un petit rire fêlé ; comment s'appelle-t-il ?

— Manuel, je crois.

— Bon ! je sais alors...

— Eh bien ? où est-il ?

— Il est sorti avec Ben-Joël et Zilla, ses associés.

— Où les trouverai-je ?

— Au Pont-Neuf, probablement.

— Merci.

Et, pendant que des têtes de drôles prêts à toutes les occasions s'allongeaient dans la pénombre, derrière la vieille logeuse, Cyrano glissa un petit écu dans la main de cette dernière et reprit sa course vers le Pont-Neuf.

Le singe mort, Brioché se mit à geindre.

Il était à peine dix heures du matin, et déjà une foule compacte et bruyante se pressait aux abords du pont. Cette foule entourait un théâtre de marionnettes, situé près du fossé de la porte de Nesles, en face de la rue Guénégaud.

Le propriétaire et l'impresario de ce théâtre n'était autre que l'illustre Jean Briocci, ou Brioché, dont il a été précédemment parlé et qui a laissé un nom dans l'histoire du théâtre.

Une musique assourdissante sortait de la loge de Brioché. Bientôt il parut lui-même, suivi de son compère Violon. A son aspect la foule s'apaisa. Les badauds se contentèrent de se regarder avec un clignement d'œil significatif. Évidemment on était dans l'attente de quelque événement plein d'intérêt.

— Mesdames et Messieurs, fit Brioché avec un accent italien fort prononcé, avant de vous ouvrir les portes de ma loge, je veux vous donner un avant-goût des belles choses que vous y verrez.

— Telles que les aventures du bossu Polichinelle, interrompit le pitre Violon, la marionnette sans pareille, divertissement merveilleux pour les gens malades de la rate.

Un coup de pied formidable, le coup de pied classique des parades foraines, arrêta net l'éloquence de Violon.

Brioché continua :

— Vous n'êtes pas, mesdames et messieurs, sans avoir entendu parler de mon singe Fagotin, la merveille des merveilles.

— Oui, Fagotin ! Fagotin ! cria la foule, mise en belle humeur par ce préambule.

— Eh bien ! tonna l'orateur, cette merveille, je vais vous la montrer, sans qu'il vous en coûte un rouge liard, comme je vous l'ai montrée hier, comme je vous la montrerai demain.

Il fit un signe. Violon disparut et revint bientôt, conduisant un singe coiffé de la plus plaisante façon et marchant avec une affectation comique.

La chambre de Zilla.

Un éclat de rire général accueillit cette entrée.

— Comme c'est lui ! ohé, Fagotin ! ohé, beau museau de Bergerac ! Pille ! pille !

Pour expliquer ces clameurs, il faut dire que le singe Fagotin n'était autre chose que la caricature vivante de Cyrano. Cette copie bouffonne des manières, du costume et de la tenue conquérante du poète, avait coûté mille peines à Brioché.

Ce singe, suivant un récit du héros de notre histoire, était « gros ainsi qu'un pâté d'Amiens, grand comme un petit homme, bouffon en diable ; Brioché l'avait coiffé d'un vieux vigogne, dont un plumet cachait les trous, les fissures et la gomme ; il lui avait ceint le col d'une fraise à la Scaramouche et lui faisait porter

un pourpoint à six basques, garni de passements et d'aiguillettes. »

— Voyez-le, comme il a bon air, cria Brioché, se mêlant à la gaieté de l'auditoire.

Et s'adressant à l'animal :

— Allons, l'intrépide ! Allons, mon beau capitaine Satan ! pourfendeur de géants, tranche-montagne, coupe-jarrets, montre-nous ton savoir-faire.

La foule étant tout oreilles et tout yeux. Ce qui fit qu'en admirant la caricature, elle n'aperçut point le vrai Cyrano, qui venait de s'arrêter, à son tour, devant la baraque, parmi les derniers rangs des spectateurs.

En devinant ce dont il s'agissait, en constatant que c'était bien réellement sa burlesque effigie qu'on livrait aux lazzis des badauds, Cyrano sentit son sang bouillir dans ses veines. Son nez, — ce nez qu'on se plaisait à satiriser si vilainement, — aspira l'air avec force ; le poète eut l'envie de tomber à coups de plat d'épée sur cette foule stupide qui se moquait d'un homme de sa valeur ! mais la curiosité fut chez lui plus forte que la colère. Il se contint et attendit.

— Allons, reprit Brioché, empruntant son discours aux œuvres de Cyrano lui-même et parlant pour le compte du singe, on sait que tu portes à ton côté la mère nourricière des fossoyeurs ; que de la tête du dernier Sultan tu fis le pommeau de ton épée ; que du vent de ton chapeau tu submerges une armée navale, et que qui veut connaître le nombre des hommes que tu as tués n'a qu'à poser un 9 et tous les grains de sable de la mer serviront de zéros. En garde ! nous allons tailler de l'ouvrage aux Parques.

Le singe, dressé à merveille, tira son épée et fit mine de s'escrimer de tierce et de quarte. Et ce faisant, il imitait si plaisamment le jeu d'armes de Cyrano, que ce dernier se mit à rire avec la foule.

Comme Fagotin continuait ses exercices, un laquais avisa la tête du gentilhomme. Il souffla quelques mots à l'oreille de son voisin ; la nouvelle gagna de proche en proche, et bientôt une immense clameur retentit.

— Il est là ! c'est bien lui ! c'est Cyrano ! c'est l'endiablé ! En garde, Fagotin ; voici ton ombre !

Et la foule se mit à regarder le poète et le singe tour à tour, comparant l'un et l'autre avec une si bruyante gaieté que Savinien perdit patience.

— Hé, drôles! cria-t-il, vais-je vous voir baisser de ton et prendre le large ?

Un laquais se chargea de répondre pour tous les autres. Il mit le chapeau à la main, et, s'avançant vers Cyrano :

— Pardon, Monsieur, fit-il, est-ce là votre nez de tous les jours ? Quel diable de nez ! Prenez la peine de reculer ; il m'empêche de voir.

Parler à Cyrano de son nez, c'était lui faire la pire des offenses. Il se redressa comme un coq de combat, tira sa grande rapière, et, sans crier gare, fondit sur la foule, qui l'assourdissait de ses railleries.

En un clin d'œil la place fut nette. Cyrano n'eut plus devant lui d'autre ennemi que le singe Fagotin, qui, équipé comme le gentilhomme, fit mine de croiser le fer avec lui.

Savinien, hors de lui, fit du singe comme il aurait fait d'un laquais. Il lui porta un coup droit et l'embrocha tout net.

A la vue du singe mort, Brioché se mit à geindre de la plus piteuse façon. Cyrano, apaisé par cette sanglante réparation, le regardait tranquillement embrasser la victime de l'accident.

— Oh ! monsieur de Cyrano, put dire enfin le bateleur, à qui la crainte inspirait une prudente réserve, je vous jure que je vous ferai un procès et qu'il vous en coûtera au moins cinquante pistoles.

— Attends un peu, fit Cyrano, je te payerai en monnaie de singe, et tu ne l'auras pas volé.

Il remit alors son épée, rajusta son feutre, et d'un pas égal traversa le pont dans toute sa longueur, cherchant à reconnaître parmi la foule tout à l'heure insolente, et qui maintenant s'écartait prudemment devant lui, Manuel et ses deux compagnons.

Le visage de l'improvisateur ne se montra point.

Le gentilhomme revint du côté de la rue Guénégaud, décidé à retourner à la Maison du Cyclope, pour y attendre Manuel, lorsqu'il se trouva en présence de Zilla.

— Hé, ma belle enfant, s'écria-t-il avec satisfaction, un mot, je te prie.

Zilla regarda l'homme qui l'abordait aussi hardiment, et, le reconnaissant, elle s'arrêta, attendant la question qu'on allait lui faire.

Derrière Zilla, Ben-Joël tâchait de dissimuler son visage, que l'aspect de Savinien avait singulièrement assombri.

— Dites-moi, reprit le poète, si le jeune homme qui est venu

hier à l'hôtel de Faventines se trouve dans quelque trou inconnu du Pont-Neuf, car, sur ma parole, je me suis usé les yeux à le découvrir ?

— Manuel ? interrogea la devineresse.

— Lui-même.

— Il n'est pas avec nous ce matin.

— Ah ! Et où est-il, pourrais-je le savoir ?

— Voici mon frère qui vous répondra mieux que moi.

Zilla salua légèrement le gentilhomme et se perdit dans la foule, laissant Ben-Joël dans un embarrassant tête-à-tête.

Le bohémien allait s'esquiver sagement, lorsque la main de Savinien se posa sur son épaule.

— Es-tu aussi sauvage que ta sœur, dit en même temps le poète, et vas-tu, toi aussi, refuser de répondre ?

— Mon gentilhomme... balbutia le bohémien.

Le ton de cette voix suppliante éveilla sans doute une tardive réminiscence dans l'esprit de Cyrano, car il chercha à voir les traits de son interlocuteur, qui tenait obstinément la tête baissée.

— Parle donc ! fit-il.

Et sans façon il appuya la main sous le menton de l'aventurier et lui mit le visage en pleine lumière.

— Tiens ! tiens ! s'écria-t-il alors, c'est donc toi ?

— Vous m'avez reconnu, Monseigneur.

— Parbleu, drôle, ce n'est pas de ta faute, tu te cachais avec assez de soin.

— Que voulez-vous ? j'avais honte.

— Hypocrite ! Quand je t'ai rencontré, je t'ai à peu près promis de te faire pendre dès que j'en aurais le loisir, t'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens, mais oubliez-le, Monseigneur. Cette nuit-là j'étais loin des miens, j'avais faim, j'ai cédé à la tentation.

— Hum ! une tentation qui a dû se renouveler souvent.

— Je suis un honnête homme, dans le fond.

— Pour découvrir ce fond-là, il doit falloir furieusement creuser.

— Je vous le jure...

— Bref ! je te retrouve, et cela juste au moment où j'ai besoin de toi. A cette considération je renonce à mes droits sur ta peau, coquin.

« Je ne renonce pas à ma vengeance, moi, mâchonna le bandit. »

Puis d'un ton humble :

— Je suis tout à vous, Monseigneur. En quoi puis-je vous servir ?

— Où est Manuel ?

— Au parvis Notre-Dame, mais à onze heures il doit me rejoindre à la maison.

— Allons-y ; nous l'attendrons.

— Vous voulez entrer chez moi ?

— Pourquoi pas ?

— C'est que...

— Ton taudis est donc un coupe-gorge, qu'un honnête homme ne s'y puisse hasarder ?

— Non certes.

— Alors, viens.

Ben-Joël obéit à contre-cœur.

— Causons un peu, dit Cyrano tout en marchant. Qu'est-ce que ce Manuel ?

— Un bon compagnon... comme moi.

— Et, fit le poète avec une sorte d'anxiété, est-ce que comme toi... il cède parfois à la tentation ? est-ce qu'il fait métier de détrousser les gens sur les routes ?

— Oh ! pour cela, jamais ! répliqua le bandit avec une réelle conviction. C'est une nature généreuse et loyale.

Cyrano respira.

— Quelle est son origine ? demanda-t-il de nouveau.

— Un enfant du hasard, comme nous tous.

— Mais il n'est pas sans instruction ; comment a-t-il été élevé ?

— Un peu à l'aventure. Pourtant quand la tribu de mon père était encore réunie, — car mon père était un chef de notre race, — nous donnâmes un jour asile à un pauvre diable de docteur de l'Université, qui avait été obligé de quitter son pays, à la suite d'un coup d'épée... malheureux... Vous comprenez ?

— Parfaitement. Continue.

— Le docteur était fort savant. Il s'intéressa à Manuel, et, lui trouvant des dispositions, il voulut en faire son élève, pour charmer les ennuis de son exil. Manuel s'y prêta à merveille, et voilà pourquoi il aligne des rimes pour le plaisir des belles dames.

— Et son professeur, qu'est-il devenu ?

— Il est mort.

— Naturellement ?

— Oui, d'une indigestion tout bêtement. Le bonhomme était devenu fort goinfre sur ses vieux jours.

— Dieu ait son âme. — Revenons à Manuel ; tu m'as dit que c'était un enfant du hasard.

— Oui.

— De ta race ?

— Je le crois...

Cyrano étreignit le poignet de Ben-Joël, et, le regardant avec une persistance troublante :

— En es-tu sûr ? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ? fit le bohème, dont la contenance accusait l'indécision.

— Parce que j'ai d'autres idées sur l'origine de ce Manuel !

— Que croyez-vous ?

— Je crois que c'est un enfant volé !

— Volé ! s'écria Ben-Joël, en pâlissant malgré lui.

— Oui, volé, non par toi, tu es trop jeune encore, mais par les tiens, par ton père peut-être.

— Eh, bon Dieu, répliqua Ben-Joël d'un ton assez naturel, pourquoi l'aurait-on volé, je vous le demande ?

— Pour en faire ce qu'en font vos pareils, parbleu ! Pour s'en servir comme d'une amorce à la charité des passants, pour le dresser au vol et au crime peut-être, pour tirer plus tard une rançon de sa famille ! Que sais-je, moi. Il ne manque pas de motifs.

— Détrompez-vous, Monseigneur, Manuel est de notre sang.

— N'affirme point trop ; car peut-être te forcerai-je à te démentir. D'ailleurs, avant de pousser plus loin cette recherche, je veux interroger Manuel.

Et comme on était devant la Maison du Cyclope :

— Guide-moi, conclut Cyrano.

VIII

Les deux hommes entrèrent.

En pénétrant dant la pièce basse de la maison, Cyrano comprit qu'il se trouvait dans une sorte d'hôtellerie misérable, où toutes les nuits, l'horrible vieille que nous avons entrevue déjà offrait,

moyennant une modique redevance, l'hospitalité aux coureurs de carrefour. Cette pièce était éclairée continuellement par la seule lumière d'une lampe de fer pendue à la voûte. A proprement parler, ce dortoir immonde était une cave, car les murs sans ouverture en étaient de pierre suintante et le sol de terre battue.

Dans un coin un escalier de bois, étroit et visqueux, montait en tournoyant vers l'étage supérieur, loué à Ben-Joël et aux siens, qui représentaient les seuls hôtes permanents de cet étrange logis. Vers le milieu de l'escalier se trouvait une logette contenant un lit et servant de repaire à la maîtresse de la maison, qui vivait là, seule, silencieuse et maussade, comme un crapaud dans la crevasse d'une pierre.

L'habitation de Ben-Joël était divisée en deux parties. L'une, constituant véritablement une chambre, était éclairée par la grande fenêtre à verrière, — l'œil du Cyclope, — et appartenait à Zilla. C'était une espèce de cabinet d'alchimiste, encombré de cornues, de vases multiformes, avec un fourneau dans le fond, un lit couvert d'étoffes bariolées dans un coin, quelques instruments de musique et un grand vase plein de fleurs sur une tablette de chêne sculpté. On n'y sentait pas la misère; on y devinait une existence faite de problèmes et de secrets. La femme s'y révélait un peu ; plus encore la prêtresse d'un culte mystérieux ; bijoux et grimoires, parfums et poisons, nœuds de rubans et stylets d'acier se mêlaient là dans un désordre singulier ; on y respirait une atmosphère irritante et douce à la fois, qui troublait le cerveau en même temps que l'esprit.

L'autre partie était occupée par Ben-Joël et par Manuel. Vulgaire grenier, ouvert sur le toit par une lucarne vitrée.

Ce fut dans la chambre de Zilla, séparée de la sienne par un étroit couloir, que Ben-Joël fit entrer Savinien.

Cyrano examina cet intérieur non sans surprise, et, dédaignant de renouer avec Ben-Joël la conversation commencée, il s'assit pour attendre le retour de l'improvisateur. Onze heures sonnèrent dans le lointain. Peu après Manuel parut. En trouvant Cyrano installé chez ses amis, il eut un moment de surprise qui n'échappa pas au gentilhomme.

— Ma présence vous étonne ? demanda-t-il amicalement.

— Sans doute, Monseigneur, je ne savais pas que Ben-Joël eût affaire à vous.

— Ce n'est pas de Ben-Joël qu'il s'agit, c'est de vous-même.

— De moi?

— Précisément. Nous avons à causer de choses graves.

Et sur ce mot, le visage de Cyrano prit cette expression quasi-solennelle que nous lui avons vue déjà, le soir où il vint chez Jacques Longuépée, le curé de Saint-Sernin. Ben-Joël, debout près de la fenêtre, considérait le gentilhomme d'un air impatiemment attentif.

Cyrano lui montra la porte :

— Laisse-nous, fit-il.

Le bohème s'inclina, traversa lentement la chambre et sortit.

— Va, dit-il une fois seul, cherche, interroge à ton aise, c'est moi qui te tiens, malgré tout, et, par le diable, je ne te lâcherai pas sans te faire payer tes coups de fouet. Or ou sang, il me faut une compensation, et je l'aurai.

Quand Ben-Joël eut disparu, Savinien ferma soigneusement la porte, poussa un siège près de la fenêtre, c'est-à-dire aussi loin que possible de l'entrée, et se tournant vers Manuel :

— Asseyez-vous, dit-il.

Le jeune homme obéit, dominé par l'air grave de son interlocuteur. Le gentilhomme s'assit en face du bohème :

— Je suis ici dans votre intérêt, commença-t-il, — c'est ce qu'il importe d'établir avant toute chose. — Maintenant, êtes-vous disposé à me répondre franchement?

— Cela dépend.

— Il faut dire nettement oui ou non, reprit avec un peu d'impatience Cyrano.

Manuel l'observa pendant un instant et dit :

— Eh bien, oui!

— A la bonne heure. Procédons par ordre : vous aimez Mlle Gilberte de Faventines?

— Monsieur! balbutia Manuel, qui fit mine de se lever.

— Vous l'aimez, insista Cyrano, en le dominant d'un regard ferme. Votre improvisation d'hier n'était pas une simple fantaisie. Vos regards, votre attitude parlaient mieux encore que vos vers ; le comte Roland avait raison d'être jaloux.

Manuel releva le front d'un air superbe.

— Et quand cela serait? fit-il en homme surpris qu'on osât ainsi descendre dans le mystère de son cœur.

— Bien, j'admets la chose, reprit tranquillement Cyrano, mais

j'admets aussi que, pour avoir osé porter vos vues aussi haut, vous aviez une arrière-pensée.

— Non !... J'ai aimé, j'ai avoué cet amour, c'était mon unique ambition.

— Alors, mon cher, vous êtes fou !

— Pourquoi ? Je rends hommage à une femme dont la grâce et la beauté m'ont séduit. C'est un sentiment personnel. Que lui importe à elle, puisqu'elle ne m'aime pas ?

— J'avais supposé autre chose.

— Quoi donc ?

— J'avais supposé que, ne pouvant espérer voir Mlle Gilberte descendre jusqu'à vous, vous vous étiez ménagé le moyen de vous élever jusqu'à elle.

— Je ne veux tromper personne ; cela n'est pas.

— Vraiment ?

— Je vous l'affirme ; plus encore, je vous le jure.

— Ainsi, accentua Cyrano avec un certain désappointement, vous n'êtes qu'un bohème, un mendiant, un peu plus audacieux que les autres, voilà tout ?

Manuel sembla se plonger dans ses souvenirs.

— Rien de plus, avoua modestement Manuel.

— Vous en êtes certain ?

— Mais... je le pense... murmura Manuel, que le ton de son interlocuteur troublait malgré lui.

Cyrano rapprocha sa chaise de celle du bohème.

— Racontez-moi votre vie, demanda-t-il ; je crois vous avoir dit que vous parliez à un ami.

Manuel sourit.

— Mon Dieu ! commença-t-il légèrement, ma vie est pareille à celle de mes frères : c'est le voyage interminable à travers l'inconnu, les alternatives de misère et d'opulence, le coucher sur

la dure, les jours de pluie, les jours de soleil, le pain sec pendant un mois, les festins abondants pendant une semaine, et par-dessus tout l'insouciance, qui double la bonne fortune et fait accepter gaiement la mauvaise.

— C'est vague, tout cela : allons plus loin.

— Comme vous voudrez.

— Ne savez-vous rien de votre passé?

— Peu de chose.

— Ce peu-là doit avoir son prix. Racontez.

— A vrai dire, je ne crois pas être de la race de Ben-Joël.

Cyrano poussa un soupir de soulagement.

— Qui vous inspire ce doute?

— Mes souvenirs.

— Vous voyez bien que vous vous souvenez de quelque chose.

— A quoi bon? Si par hasard je suis un enfant trouvé, qui me rendra ma famille?

— Certaines gens, lança sentencieusement le gentilhomme, savent retrouver une aiguille dans un tas de foin; je prétends être de ce nombre.

Manuel se leva d'un bond; son œil brillait, sa poitrine se soulevait poussée par son cœur bondissant.

— Vous? s'écria-t-il, que savez-vous donc?

— Continuez ! ordonna froidement Savinien

— Eh ! que voulez-vous entendre?

— Vos souvenirs, — le plus insignifiant pour vous sera peut-être pour moi le plus décisif.

L'improvisateur resta un moment songeur. Ensuite il reprit :

— Ce qui se peint le mieux dans mon esprit, c'est l'intérieur du père de Ben-Joël : j'étais là, avec son fils, mon compagnon 'à présent, sa sœur Zilla, encore toute petite, et un autre enfant ui mourut peu d'années après.

— Ah! ah! et comment se nommait cet enfant?

— Le vieux Joël le nommait Samy; moi, je ne sais pourquoi, je l'appelais toujours Simon.

Cyrano l'intrépide, qui ne tremblait pas devant vingt lames d'épée, Cyrano pâlit et tressaillit à ce nom. Son compagnon l'examinait avec une curiosité inquiète. Le gentilhomme s'en aperçut, et avec ce sang-froid qu'il savait ressaisir à point :

— Simon! Et n'aviez-vous pas connu d'autres personnes avant ces bohémiens et cet enfant?

— Je retrouve confusément dans le passé des figures de vieillards et de femmes, puis d'autres enfants plus grands que moi, un surtout... maigre... à l'allure hardie... à la parole fière...

— Quel était celui-là?

— Attendez, — et Manuel sembla se plonger plus avant dans ses souvenirs, — il m'accompagnait presque toujours, et souvent... souvent il me battait.

— On se souvient toujours des gens qui vous battent, fit observer Cyrano d'un air dogmatique. Le bâton est un puissant auxiliaire de la mémoire.

— Il me battait, mais je l'aimais bien, rectifia Manuel. Son nom?... Oui, je me souviendrai aussi de son nom.

— C'était?... demanda Cyrano, qui se leva avec impatience.

Si Manuel eût, à ce moment, observé son interlocuteur, il aurait vu son cœur soulever violemment la soie de son pourpoint et de grosses gouttes de sueur perler sur ses tempes. Mais son esprit suivait alors une autre direction. Il ne pensait plus à celui qui lui parlait, il ne songeait qu'à lui-même, à ce qu'il était, à ce qu'il pouvait être, et des images fantastiques se dressaient devant ses yeux égarés.

— Mais parlez donc! tonna Cyrano, en lui saisissant la main et le secouant pour le réveiller de cette torpeur.

— Ce nom, je le cherche, dit le bohème. Oh! je le sens sur mes lèvres, il me semble qu'il s'envole chaque fois que je vais l'épeler tout entier.

— Recueillez-vous.

— Le voici! cria enfin Manuel.

— Enfin!

— Cet enfant que j'aimais, ce compagnon de mes premières années, je l'appelais... oui, c'est bien cela...

— Vous l'appeliez?

— Savinien; oui Savinien! répéta-t-il lentement, comme pour se convaincre que les syllabes qui tombaient dans son oreille étaient bien celles qui lui furent autrefois familières.

Cyrano se redressa de nouveau, non plus grave cette fois, mais triomphant, transfiguré. Un bon sourire vint sur ses lèvres, et sa voix se fit joyeuse et tendre à la fois.

— Savinien, expliqua-t-il en serrant à les briser les doigts de son jeune ami, ce grand coquin de Savinien, ce méchant drôle qui donnait des coups de houssine à son petit élève, lorsqu'il

manquait ses ripostes au jeu d'escrime, Savinien qui a grandi, qui a vieilli, mais qui n'a pas oublié, lui !

— Vous le connaissez ?

— Si je le connais ! il s'appelle encore Savinien, mais il se nomme en outre Cyrano de Bergerac. — Ah ! le vieux Lembrat va tressaillir dans sa tombe. — Embrasse-moi, mon enfant, embrasse-moi !

Cyrano ouvrit les bras.

— Savinien ! vous ! balbutia Manuel, répondant à la cordiale étreinte du gentilhomme.

Puis tout à coup :

— Qui suis-je donc, alors ? demanda-t-il avec une anxiété facile à comprendre.

— Tu n'es plus Manuel : à bas ce baptême de bohème ! Tu as nom Ludovic de Lembrat ; tu es le frère du comte Roland.

Manuel ferma les yeux, comme étourdi par un coup de massue. Une telle révélation lui semblait un jeu du sort, une cruelle ironie de la destinée, qui allait tout à l'heure le replonger dans son ombre. Ce fut avec une hésitation douloureuse qu'il demanda :

— Vous ne me trompez pas ? vous ne vous jouez pas de ma crédulité ?

— D'abord, trancha Cyrano, fais-moi l'amitié de me tutoyer... comme autrefois. Ensuite, sache que je n'ai jamais trompé personne.

Les doutes de Manuel furent vaincus.

— Ah ! c'est le bonheur ! s'avouait-il tout haut, répondant à une secrète espérance. Mais comment avez-vous songé ?...

— Encore ? interrogea Cyrano.

— Comment as-tu songé, rectifia Manuel, — en serrant la main du vaillant homme qui lui souriait, — à retrouver Ludovic sous les haillons de l'aventurier Manuel ?

— C'est bien simple, — je t'ai regardé.

— Je ne comprends plus.

— Tu vas comprendre. — Connais-tu ceci ?

Savinien tira de sa poche un écrin et, l'ouvrant, présenta en pleine lumière le portrait d'un jeune homme vêtu d'un élégant habit de chasse.

— Mon portrait ! s'écria aussitôt Manuel stupéfait.

— Ce n'est pas ton portrait, c'est celui de ton père à l'âge de vingt ans, à ton âge. Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai

reconnu au premier aspect ? Tes yeux, ton sourire, ta démarche, jusqu'au son de ta voix, tout m'a crié : « Le vieux Lembrat est ressuscité dans son fils. » Voilà pourquoi je t'ai fait suivre et pourquoi j'ai voulu t'interroger ; si prodigieuse que soit une ressemblance, il faut se défier des jeux de la nature. Tu as parlé, maintenant ; tu m'as nommé ; mon esprit n'a plus de doutes !

— Ah ! Savinien, s'écria le jeune homme dans un élan de reconnaissante affection, que ne te devrais-je point ? Je puis aimer maintenant, n'est-ce pas ?

— Égoïste ! sourit le gentilhomme, nous verrons ; le plus pressé c'est de te faire accepter par ton frère. Et pour cela, il faut des preuves autres que mon témoignage et le tien.

— Des preuves ? répéta Manuel, que ces paroles glacèrent jusqu'au fond de l'âme.

— Sans doute. Je ne puis pas aller trouver le comte et lui dire simplement : « Voilà votre frère. »

Un sourire amer plissa les lèvres de Cyrano. Il connaissait bien Roland de Lembrat ; il savait d'avance quel sentiment il pouvait éveiller en lui.

— Il ne me croirait pas, reprit-il, si je lui disais seulement cela, car les absents ont toujours tort, surtout quand les absents sont des frères, et qu'ils viennent, après quinze ans, armés de leurs droits, réclamer leur place au soleil. Les lois des hommes elles-mêmes seraient contre nous avec lui, malgré ce que je pourrais affirmer... malgré ce que je sais, termina-t-il, presque à voix basse.

— S'il faut des preuves, lança tout à coup Manuel, nous en aurons !

— Comment ?

— Le père de Ben-Joël était chef d'une troupe nombreuse, aujourd'hui dispersée, et comme tel, dépositaire d'un livre où s'inscrivaient tous les événements importants arrivés dans la tribu depuis de longues années.

— Eh bien ?

— Ce livre doit porter la trace de mon entrée et de celle de Simon dans la famille de Ben-Joël.

— Dans quel but aurait-on tenu registre de ce fait, résultat d'une manœuvre criminelle ?

— Je ne sais. Peut-être en vue d'une revendication pouvant devenir la source d'un bénéfice pour la tribu ; peut-être, plus sim-

plement, pour éviter dans l'avenir la confusion d'un homme de sang étranger avec les fils de la pure race égyptienne.

— Bah ! ces gens-là n'ont pas un tel souci de leur généalogie.

— Détrompe-toi ; le vieux Joël connaissait parfaitement l'histoire de toutes les familles de sa tribu. Il enregistrait soigneusement les naissances et les mariages et pouvait remonter dans le passé de sa race plus loin peut-être que les plus nobles maisons de France.

— Passe pour cela ; mais toi ? ton origine ?

— Bien des fois, raconta Manuel, alors que nous errions à travers la France, j'ai vu amener au camp des enfants volés ou vendus. Quand il en venait un, on le présentait au vieux Joël ; ce dernier lui demandait son nom, l'inscrivait sur son livre et disait :

— Désormais tu es des nôtres.

Il lui imposait alors un autre nom, qu'il notait à la suite du premier, et l'enfant s'en allait, mêlé à ceux de la tribu, mais reconnaissable en toutes circonstances ; c'est ainsi que Simon s'est appelé Samy, c'est ainsi que je me suis appelé Manuel. Ce que j'ai vu faire pour les autres, on a dû le faire pour moi.

— Probablement. Où est le livre ?

— Entre les mains du fils de Ben-Joël.

— Nous allons tout savoir, en ce cas.

Cyrano ouvrit la porte avec assez de précipitation pour voir Ben-Joël se rejeter vivement dans sa chambre. Le bohème avait écouté l'entretien qui vient d'être rapporté, et s'il n'avait pas tout entendu, du moins avait-il tout deviné.

Le gentilhomme le saisit par l'oreille et avec menace :

— Espion, dit-il, tu écoutais ?

— Monseigneur !

— Allons, viens.

Il le traîna dans la chambre de Zilla.

— Réponds, maintenant. Qu'as-tu surpris ?

— Rien, je vous l'assure.

— Ne mens pas. Aussi bien, il m'importe peu, à cette heure, que tu ignores ce qui s'est passé ; je n'ai plus de secret à garder vis-à-vis de toi ; donc si tes oreilles t'ont bien servi, avoue-le, cela m'évitera des explications.

Ben-Joël se fit humble et balbutia :

— Excusez-moi donc, je m'ennuyais tout seul dans ma chambre, et, ma foi !...

— Tu t'es mis en tiers dans notre conversation ?

— Pour simplifier les choses, comme vous dites, je l'avoue.

— Donc tu connais la nouvelle destinée de Manuel ?

— Et je m'en réjouis, Monseigneur ; on est toujours satisfait de voir prospérer un bon compagnon.

— Surtout, n'est-ce pas ? lorsqu'il va se trouver en position de vous faire un peu de bien.

— Tu peux y compter, intervint Manuel. Pendant quinze ans, j'ai été ton hôte ; les hommes à qui je pourrais reprocher mon malheur sont morts ; le vicomte Ludovic de Lembrat ne perdra pas de vue ceux dont Manuel a partagé la misère.

— Allons au plus pressé, interrompit Cyrano ; c'est à toi que je m'adresse, maître Ben-Joël.

— J'écoute, Monseigneur.

— Que sais-tu de Manuel ? Ce livre dont il m'a parlé contient-il quelque chose d'important à son égard ?

— Oui, son nom et diverses indications touchant les circonstances dans lesquelles il fut recueilli.

— Tu pourrais dire volé.

— On n'avoue pas ces choses-là.

— Parbleu ! La date de l'enlèvement ?

— 25 octobre 1633.

— Le lieu ?

— Le terrain des Garrigues, près de Fougerolles ?

— Le livre renferme-t-il d'autres détails.

— Il relate la mort de Samy, l'enfant qui entra chez nous en même temps que Manuel.

— Où est ce livre ?

— Là !

Ben-Joël étendit la main, montrant dans un angle de la pièce un meuble de chêne aux lourdes ferrures.

— Donne-le-moi, dit Cyrano.

Le bohémien, quittant son air humble, se redressa en homme fier de sa force, et ce fut d'un air tranquille et assuré qu'il répondit :

— Pourquoi faire, Monseigneur ?

— Pour que je le fasse servir à constater l'identité de Manuel, naturellement.

Ben-Joël et Cyrano se regardèrent pendant un instant, et dans les yeux de son interlocuteur le gentilhomme crut lire je ne sais

quelle arrière-pensée mauvaise, car il fronça le sourcil et fit un geste d'impatience.

— Pour constater l'identité de Manuel, répliqua Ben-Joël de la même voix lente et ferme, mon témoignage suffit pour le moment.

— Vas-tu obéir? gronda Cyrano, qui commençait à tortiller furieusement la pointe de sa moustache, s'étonnant déjà lui-même de sa longanimité.

Le sang-froid de Ben-Joël s'accrut en raison directe de l'irritation de Cyrano. Cet homme avait conçu soudainement un plan à l'exécution duquel sa haine pour Savinien, son ambition et sa cupidité devaient plus tard trouver leur compte.

Le gentilhomme le saisit par l'oreille.

Les coups de fouet reçus sur la route de Fougerolles lui brûlaient encore les épaules, et il souriait intérieurement à l'idée qu'il allait tenir par l'un de ses intérêts les plus chers celui qu'il détestait.

— S'il faut produire ce livre en justice, ajouta-t-il, je le produirai moi-même; je ne veux pas (et il fit sonner nettement ce mot), je ne veux pas m'en dessaisir.

— Ah! ricana Cyrano, faisant un pas vers lui, vous tenez donc bien à cette relique, maître Joël?

— Oui, j'y tiens.

— En vérité?

— Comme relique d'abord.

— Et ensuite, s'il vous plaît?

— Comme garantie!

— Je te comprends, drôle. Tu ne veux livrer ta preuve que contre argent vaillant!

— Hé, Monseigneur, cette preuve me donne une valeur que je perdrais en m'en séparant.

— Soit! quand il le faudra, la justice saura bien t'ouvrir les mains.

A cette menace, Manuel, qui n'avait pas voulu se mêler au débat, s'approcha du bohémien et lui dit :

— Tu te défies de moi, Ben-Joël, t'en ai-je donné le droit ?

— Je me défie de la fortune, riposta prudemment l'aventurier.

Cyrano prit le bras de Manuel et se dirigea vers la porte.

— Viens, fit-il, je t'emmène chez moi, nous y serons mieux pour causer, et ce soir, demain au plus tard, tu connaîtras ton frère et tu reprendras ton nom. A bientôt, Ben-Joël.

— Quand il vous plaira, mon gentilhomme. Sans rancune, Manuel.

Lorsque le jeune vicomte de Lembrat et Cyrano quittèrent la Maison du Cyclope, Ben-Joël eut un sourire silencieux qui s'éteignit en une subite contraction de ses lèvres minces. Ce lynx prudent, haineux et vorace, venait d'entrevoir l'avenir. Le pas de Zilla, glissant légèrement sur le plancher du corridor, l'arracha à ses rêves ténébreux.

Le doigt sur la feuille, il continuait sa démonstration.

— Accours, ma fille, s'écria-t-il, grande nouvelle !

— Qu'y a-t-il ? demanda Zilla, en se débarrassant de sa longue cape brune.

— Il y a, ma mie, que, sans nous en douter, nous avons hébergé pendant quinze ans un grand seigneur.

La devineresse pâlit, et ses yeux, profonds comme la nuit, s'éclairèrent.

— Un grand seigneur ? répéta-t-elle, craignant de comprendre, et toutefois avide d'interroger.

— Sans doute. Cherche qui manque ici.

— Manuel !

— Oui, Manuel, ou plutôt, fit le bandit en dessinant un profond salut à l'adresse d'un être invisible, monsieur le vicomte Ludovic de Lembrat, seigneur de Fougerolles.

— La preuve ? cria Zilla, avec une autorité farouche.

— Je l'ai affirmée.

— Toi!

Elle eut un regard foudroyant. Ben-Joël n'y prit pas garde.

— Veux-tu savoir comment la chose s'est passée, ma belle? Écoute-moi.

En quelques mots il la mit au courant des faits.

Zilla reçut cette confidence sans rien dire, et tout le reste du jour elle resta assise à la même place, la tête dans ses mains, et songeant. Vers le soir, Ben-Joël, qui était sorti, la retrouva ainsi, telle qu'il l'avait quittée.

— Dors-tu, Zilla? demanda-t-il.

Sans relever son front pâle, elle répondit :

— Non.

— Il est l'heure de souper, ma fille ; viens-tu?

— Merci.

— Tu n'as pas faim?

— Non!

— A ton aise.

Ben-Joël se mit à manger ; puis, après un court silence :

— Voyons, Zilla, qu'est-ce que tu as?

— Rien!

— Si! tu as quelque chose. Est-ce le départ de Manuel qui t'ôte l'appétit? C'est donc vrai que tu l'aimes, sournoise?

— Que t'importe?

— Qui sait? Je ne demande qu'à faire ton bonheur, moi?

Zilla se redressa, et, marchant vers son frère, qu'elle enveloppa des flammes de sa prunelle :

— Pourquoi l'as-tu laissé partir?

— N'est-il pas libre?

— Pourquoi lui as-tu soufflé cette pensée d'ambition?

— Tu es folle! je ne lui ai rien dit.

— Est-il vrai qu'il soit gentilhomme?

— Il faut bien le croire, ricana Ben-Joël ; la preuve me paraît concluante.

— Maudite soit-elle!

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que, s'écria Zilla enfin vaincue par ses angoisses, parce que Manuel est perdu pour moi, parce que je l'aime, entends-tu?

— Tu l'avoues donc?

— Oui, reprit-elle avec véhémence, je maudis le bonheur qui lui arrive et qui tue le mien. Dans huit jours Manuel se souviendra-t-il de notre nom seulement?

— Oh! sois tranquille, il se souviendra.

Zilla ne comprit pas le sens de ces paroles.

— Et si quelqu'un, insinua-t-elle en se penchant vers son frère, surpris de cet accent nouveau, si quelqu'un écartait la preuve qui rend à Manuel le nom de Lembrat; si, pour aider à ce résultat on t'offrait une fortune, dis-moi, Ben-Joël, que ferais-tu?

Le bandit cligna de l'œil malignement.

— Tu n'es pas bête, mignonne, sourit-il; pourtant laisse-moi te donner un conseil.

— Lequel?

— Tais-toi et... attends.

IX

Le soir de ce même jour, il y avait nombreuse et brillante compagnie dans le salon du marquis de Faventines.

Gilberte, retirée loin des lumières, accueillait d'un air distrait les galanteries de Roland; la marquise, entourée de quelques vieux gentilshommes et de deux ou trois dames, dont la fleur de beauté avait dû s'épanouir au temps de la jeunesse de feu le roi Louis le Treizième, devisait doucement, tandis que M. de Faventines, assis devant une table entre deux hommes au visage grave, écoutait avec patience les observations d'un personnage vêtu de noir, debout en face de lui.

Ce personnage, qui mérite une mention spéciale, était messire Jean de Lamothe, grand prévôt de Paris. Avec sa face longue, sèche et jaune, ses petits yeux luisants comme des charbons sous ses paupières dénuées de cils, ses lèvres minces et railleuses, son front resserré par les rides de l'entêtement, Jean de Lamothe n'avait rien qui pût prévenir en sa faveur. Ce n'était pourtant pas un méchant homme; adonné aux sciences exactes, il apportait dans toutes les questions relatives à ses études une âpreté et parfois une injustice dont il savait heureusement se débarrasser pour l'accomplissement des devoirs de sa charge. Il avait le geste ample et solennel, la parole dogmatique, et s'il ne défendait pas

de bonnes causes, comme on va le voir, du moins les défendait-il avec une belliqueuse conviction.

Une grande feuille de vélin était posée sur la table entre lui et ses trois auditeurs. Sur cette feuille, Jean de Lamothe avait tracé des figures astronomiques, et le doigt pointé sur son œuvre, l'œil plein de lueurs, il continuait sa démonstration sans s'apercevoir de la lassitude de son auditoire. Pour le moment, il avait pris à partie Cyrano de Bergerac, auteur de théories qui lui semblaient les plus subversives du monde, et ce sujet fouettait singulièrement son imagination, à ce qu'il faut croire, car, sans s'en apercevoir, sa voix avait franchi le registre des notes moyennes pour passer au ton aigu.

— Oui, messieurs, s'écria t-il, après avoir terrassé sous un suprême argument son contradicteur imaginaire — car Cyrano n'était pas là — oui, l'homme qui nie cela a mérité d'être brûlé vif en place de Grève.

— Eh! fit le marquis avec bonhomie, est-ce ainsi que vous traitez notre ami Cyrano? Qu'a-t-il donc fait?

— Ce qu'il a fait? Mais c'est un esprit damné, un suppôt de Satan, monsieur le marquis.

— Je l'eusse pris tout au plus pour un fou.

— Un fou dangereux, affirma le grand prévôt.

Puis, avec une indignation exempte de feinte:

— Ne s'avise-t-il pas d'écrire que la lune est habitée?

— Quelle hérésie! dit le marquis, en dissimulant un sourire.

— Et que la terre tourne!

— Quel blasphème!

— C'est-à-dire, tonna l'enragé savant, que l'ordre social est détruit, que le monde va finir. — Bergerac n'est pas un homme, c'est l'Antechrist.

— N'allez-vous pas un peu loin? Bergerac est l'ami de la maison, monsieur de Lamothe.

— Vous le recevez?

— Vraiment oui, et vous le sauriez mieux si vous étiez moins avare de vos visites.

— La science est une tyrannique maîtresse, interjeta le prévôt en forme d'excuse.

— Je vous assure, mon cher ami, acheva le marquis, que Bergerac gagne à être connu, et qu'il ne sent point le roussi, quoiqu'il soutienne que la lune est habitée et que la terre tourne.

— Mais voilà précisément ce qui m'irrite ! elle ne tourne pas, et je vais vous le démontrer une fois de plus.

Le marquis baissa la tête. Il ne s'attendait pas à ce nouveau coup ; son regard conseilla la patience à ses deux acolytes, qui, du reste, sommeillaient doucement dans leurs grands fauteuils, et le long bras de Jean de Lamothe s'étendit de nouveau sur la carte céleste étalée devant lui.

— Suivez-moi bien, dit-il. Ce petit rond c'est la lune, cet autre la terre, et moi... moi je représente le soleil.

— C'est modeste à vous, murmura M. de Faventines entre deux bâillements discrets.

Ces prémisses posées, le savant reprit sa dissertation.

Pendant qu'il s'égarait dans les développements de sa thèse, la porte s'ouvrit doucement, et Cyrano de Bergerac parut. Un signe du marquis lui montra à la dérobée l'orateur, et le jeune homme, après avoir salué Gilberte et sa mère, prit le bras de Roland et s'avança jusqu'à la table que le prévôt érigeait, pour le moment, en tribune.

Jean de Lamothe ne devina pas l'ennemi, immobile derrière lui.

— Ergo, cher marquis, termina-t-il, Cyrano de Bergerac est un imposteur, et la terre ne tourne pas parce qu'elle est plate, comme l'a établi l'illustre Jean Grangier.

— Elle tourne, intervint alors assez irrévérencieusement Cyrano, et il n'est sur sa vaste surface de pire platitude que le raisonnement que vous citez.

Le prévôt fit un bond de côté, comme s'il eût entendu sonner à ses oreilles la trompette du jugement.

— Ah ! c'est vous, Monsieur, dit-il, quand son émotion fut calmée, c'est vous qui me démentez ?

— Moi-même, répliqua en riant le poète et tout prêt à vous donner la riposte, s'il vous plaît, et si ces dames le permettent.

Jean de Lamothe fronça le sourcil. Au fond il était ravi. Il tenait son adversaire ; il allait se donner la joie de le confondre, de l'écraser, de l'anéantir. On fit cercle autour des deux polémistes.

La lutte promettait d'être intéressante.

— Ainsi, Monsieur, avança le prévôt, qui s'était fièrement campé en face de Cyrano et semblait le prendre avec lui d'assez haut, vous soutenez toujours cette utopie ? Mais vous vous moquez de nous, Monsieur, et de ceux qui lisent vos écrits. Quelle vraisem-

blance avez-vous pour vous figurer que le soleil est immobile quand nous le voyons marcher? Et quelle apparence que la terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme sous nos pieds?

Cyrano ne prit pas garde au haussement d'épaules plein de pitié moqueuse dont le savant accompagna cette apostrophe, et ce fut d'un ton souriant qu'il répliqua :

— Eh! mon Dieu, Monsieur le prévôt, la chose est fort simple, et je veux vous l'expliquer par un exemple à la portée de toutes les intelligences.

Jean de Lamothe fit un mouvement comme s'il allait parler.

— Ne vous fâchez pas, se hâta d'ajouter Savinien. Il est de sens commun de croire que le soleil a pris place au centre de notre sphère, puisque tous les corps dans la nature ont besoin de ce feu radical.

— Proposition absurde, grommela le prévôt.

— Donc, reprit le poète, le soleil est au cœur du monde, pour le nourrir et le vivifier, de même que le pépin est au centre de la pomme, le noyau au milieu du fruit, le germe à l'abri des cent écorces de l'oignon. L'univers est cette pomme, ce fruit, cet oignon, et le soleil, ce germe autour duquel tout gravite.

Un petit ricanement fut la seule réponse du prévôt.

— Pensez-vous, vraiment, insista Cyrano, que ce grand foyer tourne autour de notre terre pour l'échauffer et l'éclairer?

— Sans doute.

— Eh bien, monsieur, si vous vous figurez cela, c'est à peu près comme si vous estimiez, en voyant une alouette rôtie, qu'on a fait tourner la cheminée autour de la broche pour la cuire.

Et, satisfait de sa plaisanterie, le gentilhomme pirouetta prestement sur les talons sans plus s'inquiéter de son contradicteur.

— Je vous cède le pas, fit le prévôt, dont les arguments n'avaient pas cette forme légère; votre infernal esprit vous fera mourir sur un bûcher.

— En ce cas, prévôt, soyez tranquille, vous êtes sûr d'expirer dans votre lit.

Cette impertinence cloua le prévôt à sa place. Quand il chercha Cyrano pour lui rispoter, ce dernier était à l'autre bout du salon, assis avec Roland, auprès de Gilberte.

Aucune allusion à la scène de la veille n'avait encore été faite par le comte de Lembrat en présence de sa fiancée. Mais quand Cyrano se trouva en tiers dans la conversation, Roland ne craignit pas de toucher à ce sujet encore brûlant. Les préoccupations de Cyrano ne lui avaient pas échappé, et il avait parfaitement vu Sulpice Castillan se mettre à la poursuite des trois bohémiens.

— Avez-vous revu votre jeune secrétaire? demanda-t-il à Cyrano.

— Pourquoi cette question?

— Parce que maître Sulpice m'a semblé fort séduit par les beaux yeux de la sibylle qui nous dit hier de si belles choses, et s'est mis à la suivre avec une ardeur qui a pu le mener bien loin.

— Cela prouve que ce brave Castillan a du goût. La belle bohémienne vaut la peine qu'on la remarque. Rassurez-vous, du reste, mon secrétaire est revenu.

Le comte, désireux de connaître le mot du problème qu'il s'était posé, allait hasarder une nouvelle question lorsque Savinien le prévint.

Louis Gallet.

(*A suivre.*)

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III

ROMANS

Paul Bonnetain	*Passagère*	60, 107
Paul Bourget	*André Cornélis*	35
Conan-Doyle	*Les Exploits du Colonel Gérard.*	321, 411, 510, 561
Louis Gallet	*Le Capitaine Satan* (Aventures de Cyrano de Bergerac.)	481, 607
Henry Gréville	*Le Fil d'Or*	346, 458, 536, 579
Rémy Saint-Maurice	*Temple d'Amour*	10, 142, 181, 265, 375, 430

CONTES ET NOUVELLES

François Coppée	*Le Convalescent*	128
Georges Courteline	*La Correspondance cassée*	290
Gustave Geffroy	*La Possédée*	506
Alexandre Hepp	*La Bague ôtée*	103
Henri Lavedan	*Frère Catherine*	340
Hugues Le Roux	*La Croix*	5
Jeanne Mairet	*Des Pas dans la Neige*	81, 210, 294
René Maizeroy	*Les Frères ennemis*	259
Paul et Victor Margueritte	*Une Mort*	532
—	*Le Reflet du Vol*	371
—	*Le Trésor*	55
Maurice Montégut	*Métempsycose*	206
Marcel Prévost	*Journal de Simone*	161
Jean Reibrach	*La Veillée*	454
—	*Les Vieux*	241
Fernand Vandérem	*Le Billard*	602

VARIÉTÉS

Jules Hoche	*Bismarck étudiant*	401

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 62.3.98.

AP La Lecture
20
L4
sér.3
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

31